This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SERMONS

PAR

GAUSSEN.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE TROIS NOUVEAUX SERMONS.

PARIS,
CHEZ DELAY, LIBRAIRE, RUE TRONCHET, 2.
TOULOUSE,
CHEZ TARTANAC, LIBRAIRE,
RUE DU COLLÉGE-ROYAL, 11.

1847.

SERMONS.

Publié par la Société de Livres religieux, à Toulouse.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE A. CHAUVIN ET COMPᵉ.

SERMONS

PAR

GAUSSEN.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE TROIS NOUVEAUX SERMONS.

PARIS,
CHEZ DELAY, LIBRAIRE, RUE TRONCHET, 2.
TOULOUSE,
CHEZ TARTANAC, LIBRAIRE,
RUE DU COLLÉGE-ROYAL, 14.

1847.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA CONVERSION.

SERMON SUR LUC, XIII, 1-5.

Alors, dans ce même moment, quelques-uns qui se trouvaient là présents lui racontèrent ce qui était arrivé à des Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec leurs sacrifices; et Jésus répondant, leur dit: Croyez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que tous les autres Galiléens, parce qu'ils ont souffert de telles choses? — Non, vous dis-je; mais si vous ne vous convertissez, vous périrez tous aussi bien qu'eux.

Ou, croyez-vous que ces dix-huit, sur qui la tour de Siloé s'est écroulée et les a tués, fussent plus coupables que tous les habitants de Jérusalem? —Non, vous dis-je; mais si vous ne vous convertissez, vous périrez tous aussi bien qu'eux.

Un prédicateur célèbre, plein d'une énergie toute chrétienne et d'une onction touchante, à qui l'on demandait quelle était surtout la pensée dont il se sentait pénétré, pendant que les accents inimitables de sa charité faisaient passer dans toutes les âmes l'ébranlement d'une émotion si religieuse et si profonde, répondit qu'il ne montait jamais en chaire sans cette émouvante réflexion : « Peut-être est-il dans cette assemblée une âme à qui va se faire entendre, pour la première fois, la Parole de la réconciliation : peut-être aussi en est-il une qui va l'entendre pour la dernière fois! »

Oh! que les auditeurs de la Parole la recevraient avec efficace, mes frères, s'ils n'entraient eux-mêmes dans nos temples qu'avec cette pensée : « Peut-être la Parole du salut me sera-t-elle, en quelque sorte, annoncée au-

jourd'hui pour la première fois ; — peut-être aussi serai-je cette âme qui va l'entendre pour la dernière fois! — Quoi! ne m'est-il pas dit que cette Parole est la voix même de mon Dieu, que c'est « la Bonne Nouvelle, » que c'est « pour tout le peuple de Dieu le sujet d'une grande » joie (Luc, II, 10)? » et cependant je l'ai jusqu'ici reçue avec tant d'indifférence! — Ne m'est-il pas dit que c'est « une arme puissante, par la vertu de Dieu, pour ame- » ner toutes les pensées captives à l'obéissance de Christ » (2 Cor., X, 4, 5)? » et cependant elle a produit jusqu'à ce jour si peu d'impression sur mon cœur; et cependant je suis toujours le même, depuis tant d'années que je la lis en la sainte Bible et que je l'entends prêcher! — Peut-être donc ne l'ai-je point encore bien saisie; — peut-être, hélas! serais-je du nombre de ces malheureux que le Seigneur désignait en sa parabole du semeur, et qui reçoivent sa parole sans efficace, parce qu'ils l'ont entendue sans la comprendre; peut-être me sera-t-elle, en quelque sorte, annoncée aujourd'hui pour la première fois.

Mais surtout, surtout, mes frères, que les auditeurs de la Parole la recevraient avec efficace, s'ils savaient se dire : « C'est peut-être aujourd'hui la dernière fois que j'entends les invitations de l'Evangile et la voix d'un Dieu sauveur ; bientôt les scènes de cette vie d'épreuve auront toutes passé pour moi comme le drame d'une heure et comme un songe au matin : le temps s'envole; les heures continuent de sonner; l'éternité s'avance; le Seigneur va paraître! ah! « c'est donc maintenant pour moi le temps » favorable; c'est donc aujourd'hui le jour du salut (2 » Cor., VI, 2)! »

Écoutez-la, mes frères, écoutez-la donc en ces dispositions, la voix que le Sauveur du monde vous adresse

encore aujourd'hui; et dites-vous bien que, s'il fût jamais un sujet que vous dussiez entendre dans ce religieux recueillement d'une âme qui rentre en elle-même et qui pense aux jours éternels, certes, c'est celui que vous présente le texte de ce jour.

Le Seigneur le fit entendre après un long discours où il avait pressé la nécessité de profiter, pour nous convertir, des jours incertains et rapides où la Parole du salut nous est prêchée; et comme alors, quelques personnes, présentes à cette exhortation, lui citaient, en confirmation de son discours, la fin subite de quelques Galiléens égorgés par l'ordre de Pilate : *Imagineriez-vous*, leur dit-il, *que ces gens-là fussent plus coupables envers Dieu que* TOUS LES AUTRES GALILÉENS? — *Non*, *vous dis-je;* — *mais* vous-mêmes, *si vous ne vous convertissez, vous périrez tous aussi bien qu'eux.*

Telle est la grave instruction de ce jour.

Après vous avoir donc, en peu de mots, exposé les circonstances accessoires de notre texte, nous nous empresserons d'arriver à la grande leçon qui nous y est présentée. — Et dans ce but, en vous occupant d'abord de cette question : *Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus coupables devant Dieu que tous les autres habitants de la Galilée?* nous vous montrerons que VOUS AVEZ TOUS A VOUS CONVERTIR. — Puis, en répondant à cette question : QU'EST-CE QUE SE CONVERTIR? nous vous supplierons de vous demander à vous-mêmes si vous êtes convertis. — Enfin, en répondant à cette dernière question : COMMENT SE CONVERTIR (1)? nous vous montrerons que, SI VOUS LE VOULEZ, VOUS LE POUVEZ TOUS.

(1) Nous traduisons, avec plusieurs versions, par le mot de CONVER-

O parole de mon Dieu, voix miséricordieuse de mon Sauveur, « parole puissante pour renverser les forteresses, » et pour détruire tous les raisonnements et toute hauteur » qui s'élève contre la connaissance de Dieu, » viens agir sur nos consciences, viens parler à toutes ces âmes! Que nous t'écoutions tous avec l'humilité d'un petit enfant, avec l'attention d'un être immortel, comme si nous t'entendions sur notre lit de mort, à l'approche de notre dernière heure, à la lueur du jour de Christ!

Seigneur, Seigneur Jésus! qui « es toujours le même, » hier, aujourd'hui et aux siècles des siècles (Hébr., XIII, 8), » parle donc toi-même (2 Cor., XIII, 3) à toutes ces consciences; donne-nous de leur annoncer clairement « tout le conseil de Dieu, comme devant Dieu, de la » part de Dieu et en Christ (2 Cor., II, 17); » sois avec nous, et mets dans nos cœurs, comme sur nos lèvres, la simplicité d'une âme qui t'aime, qui te cherche et qui ne cherche que toi! *Amen.*

Quand notre Seigneur fit entendre la déclaration solennelle qui va nous occuper, il était environné d'un peuple immense, et les troupes se pressaient « par milliers autour » de lui, » nous dit l'évangéliste. Il venait de leur adres-

SION, le mot de μετανοῖα, qui signifie proprement *changement d'esprit, changement de disposition*, et qui, n'ayant point son équivalent en notre langue, a souvent, quoique moins à propos, été rendu par le mot de *repentance*. — La repentance n'est qu'une partie de la conversion. Il est dit de Judas Iscariot, qu'avant de s'étrangler, il se repentit (μεταμεληθείς. Matth., XXVII, 3); mais il n'est point dit qu'il se soit converti. La tristesse selon Dieu, dit saint Paul, produit une conversion à salut dont on ne se repent point (2 Cor., VII, 10, μετάνοιαν ἀμεταμέλητον.)

ser les exhortations les plus pressantes à veiller sur l'état de leur âme en la présence de Dieu, pendant qu'il en était temps encore. « Ayez vos reins ceints, disait-il, et vos » lampes allumées, comme des serviteurs qui, d'un instant » à l'autre, attendent leur maître. — Vous savez bien » discerner les apparences du ciel et de la terre; com- » ment donc ne reconnaissez-vous pas aussi la saison où » vous êtes! Puis DONC que vous allez vers le magistrat avec » votre partie adverse, prenez peine en chemin de sortir » d'affaire avec elle, de peur qu'elle ne vous tire devant » le juge, et que le juge ne vous livre aux exécuteurs de » la justice, » qui vous jetteraient « dans une prison, » d'où vous ne sortiriez point avant d'avoir payé jusqu'à » la dernière obole. » C'est-à-dire : « O âmes immortelles, pourquoi « ne distinguez-vous pas la saison » de la longue attente et des invitations d'un Dieu sauveur? Vous avez « une partie adverse, » et cette partie adverse, c'est le Dieu que vous avez tant offensé; vous êtes « en che- » min » vers le tribunal de Christ, et ce chemin, c'est votre courte vie : « puis donc » que vous êtes encore « en chemin, prenez peine de sortir d'affaire avec votre » partie adverse, » de peur que vous n'arriviez « devant » le Juge » éternel, sans caution, sans rémission des péchés, sans réconciliation, sans Sauveur. »

Alors, dans ce même *moment*, dit notre texte, *quelques-uns qui se trouvaient là présents lui racontèrent ce qui était arrivé à des Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices ;* — soit qu'ils voulussent confirmer la grande leçon que le Seigneur venait de leur faire entendre, en lui citant l'exemple tragique de ces malheureux, traduits ainsi devant leur juge, au moment où sans doute ils imaginaient que le chemin de la vie devait se prolonger

encore longtemps pour eux; — soit aussi que, tout préoccupés d'un événement qui venait d'exciter dans Jérusalem une indignation générale, ils désirassent connaître quel jugement le Seigneur avait porté sur ces Galiléens, et sur l'odieux gouverneur qui, depuis cinq ans, faisait gémir toute la Judée sous le poids de ses concussions et de ses cruautés.

On n'a que des conjectures sur le motif qui put exciter Pilate à profaner ainsi le culte et les lieux saints, par un meurtre trop semblable d'ailleurs aux autres actes déjà connus de son gouvernement. — Fiers, toujours armés et passionnés d'indépendance, les Galiléens vivaient sous l'empire d'Hérode-Antipas, et ne relevaient point directement de l'autorité romaine; mais, au retour des solennités de Pâques et de Pentecôte, ils accouraient par milliers à Jérusalem, pour se joindre aux autres Juifs qui, du fond de l'Orient et de toutes les provinces de l'Empire, venaient y célébrer la fête. Il est donc bien possible que ceux dont il est ici question eussent provoqué la colère de Pilate par des propos indiscrets et séditieux. Mais il n'en fallait pas tant pour porter aux excès les plus cruels cet homme de guerre ombrageux et violent, qui les haïssait, eux et leur roi, et qui d'ailleurs était si prompt à répandre le sang.

Hélas! il est un autre sang qui doit, au dernier jour, s'élever bien plus haut encore en témoignage contre ce magistrat inique et cruel. — L'année suivante devait acquérir à Ponce-Pilate le sinistre privilége d'un immortel renom. — A la Pâque suivante, il devait livrer à la mort le Prince de la vie, contre les cris de sa conscience et les avertissements d'en-haut, et consommant ainsi le grand sacrifice que la Pâque préfigurait depuis quinze cents

années, détruire le temple de Dieu dans la personne du Messie, et verser le sang de l'alliance éternelle.

Cependant, une autre catastrophe moins tragique sans doute, mais non moins funeste, venait encore de donner à Jérusalem une leçon nouvelle sur la nécessité de faire sans retard le compte de ses voies. — Le ruisseau de Siloé, qui, selon saint Jérôme, était la seule fontaine d'où cette ville pût tirer ses eaux, après être sorti du rocher de Sion, vers le sud-est, coulait quelque temps le long des murailles d'enceinte qui défendaient Jérusalem, et venait ensuite, à travers des jardins et des bosquets délicieux, verser ses eaux limpides dans le torrent de Cédron. Or, il n'y avait pas longtemps qu'une tour élevée près de ce ruisseau s'était inopinément écroulée, et dix-huit personnes avaient péri sous ses débris.

Cette double catastrophe, et surtout la première, occupait tous les esprits à Jérusalem, et faisait sans doute l'objet universel des conversations dans cette vaste cité. On en discutait les causes; on en répétait de bouche en bouche toutes les circonstances; on se divisait d'opinion sur les torts des uns et sur le malheur des autres, au lieu de se dire que toutes ces catastrophes, dont la providence de notre Dieu nous rend les témoins, sont autant de prédications muettes, mais éloquentes, qu'il a voulu nous faire entendre, autant de leçons frappantes qu'un Dieu de longue attente veut donner aux uns par les malheurs des autres. Et pendant que le Prince de la vie (Act., III, 15), descendu parmi les hommes, parcourait, depuis trente mois, leurs villes et leurs campagnes, pendant que sa voix pénétrante les suppliait de se convertir, alors, comme aujourd'hui, le mouvement des choses visibles absorbait tous les esprits.

Hélas! il en est ainsi dans tous les temps! — On ne s'occupe des choses de la vie, que pour oublier le but de la vie; de la mort de nos semblables, que pour oublier la nôtre qui s'approche, et des jugements que Dieu déploie ici-bas à nos yeux, que pour oublier les jugements éternels et le tribunal de Christ. Et, tandis que le torrent du temps emporte d'un cours si rapide notre frêle nacelle vers l'océan des siècles éternels, la succession des tableaux fugitifs que ses rives présentent tour à tour à nos regards, cette succession même, qui devrait nous rappeler si vivement avec quelle rapidité nous descendons la vie, nous fait oublier que « nous sommes étrangers et voyageurs » devant Dieu, comme nos pères (Ps. XXXIX, 12), » que nous sommes « en chemin vers le Magistrat, » que nous avons à nous convertir, et que nous portons une âme immortelle qu'il faut sauver.

Souvent même, on se persuade s'être saintement occupé des choses de Dieu, lorsqu'on a mis un grand intérêt aux événements purement extérieurs qui se rattachent à son règne. On se sait bon gré d'avoir exercé la curiosité de son esprit sur les complots de Caïphe, d'Hérode ou de Pilate, sans cependant en avoir pris occasion de se rapprocher de Dieu, de rentrer dans son propre cœur, et de faire soi-même le compte de ses voies.

C'était là, sans doute, la pensée de ces personnes, qui, pour témoigner au Seigneur l'intérêt qu'elles portaient au temple, au culte, à leurs frères de Galilée, lui racontèrent ce qui venait d'arriver à ces adorateurs étrangers, dont Pilate avait fait ruisseler le sang avec celui des victimes, dans les parvis sacrés où leur dévotion les avait conduits.

Mais remarquez bien ici, mes frères, comment notre Seigneur, en ramenant aussitôt leur pensées dans le fond

de leurs consciences, va leur apprendre l'usage qui doit être fait de ces jugements que sa providence déploie à nos yeux pour nous instruire.

Imagineriez-vous, répondit-il, *que ces Galiléens fussent plus pécheurs que* TOUS *les autres Galiléens, parce qu'ils ont souffert de telles choses ? — Non, vous dis-je ; — mais* vous-mêmes, *si vous ne vous convertissez, vous périrez tous aussi bien qu'eux.* Et aussitôt après, de peur que ceux qui l'écoutaient ne donnassent pas à cette sentence toute son étendue, et ne pensassent qu'elle renfermait quelque condamnation particulière contre les habitants de la Galilée, le Seigneur va chercher un nouveau trait au sein même de Jérusalem : *N'imaginez pas non plus que ces dix-huit, sur qui la tour de Siloé s'est écroulée, fussent plus coupables* (il y a dans le grec *plus débiteurs*, pour faire allusion sans doute à la parabole qui précède notre texte); *n'imaginez pas que ces dix-huit fussent plus débiteurs* envers leur partie adverse *que* TOUS *les habitants de Jérusalem ? — Non, vous dis-je ; mais si vous ne vous convertissez, vous périrez* TOUS *aussi bien qu'eux.*

Comme s'il leur eût dit : Vous venez, à l'appui de mes pressantes exhortations, me citer la fin soudaine de ces malheureux que l'épée de Pilate a fait sortir brusquement de la vie et paraître à l'improviste devant le Juge éternel; vous êtes tout préoccupés de ce grand forfait; peut-être même l'esprit de rigueur et de parti dont vous êtes animés envers ces enfants d'Israël, nés sous un autre gouvernement et sous un autre ciel que le vôtre, vous porte-t-il à regarder leur mort plutôt comme un juste jugement de Dieu que comme un martyre; mais, je vous le répète, prenez garde à vous-mêmes, et regardez de pareils événements comme des leçons d'en-haut, propres

à vous rendre sérieux à salut. N'imaginez pas *que ces Galiléens, ni que ces dix-huit fussent plus coupables que* TOUS LES AUTRES *habitants de la Galilée, que* TOUS LES AUTRES *habitants de Jérusalem; non, vous dis-je,* — vous êtes tous pécheurs, tous coupables; vous avez tous à vous convertir; et vous-mêmes qui m'écoutez, je n'ai cessé de vous le déclarer, *si vous ne vous convertissez, vous périrez tous semblablement;* et de la même manière qu'ils périrent pour toujours à ce monde, vous péririez pour toujours au monde à venir. Ne portez donc pas avec tant de sécurité le nom d'Israélites; car je vous déclare que « celui-là n'est » pas un véritable Israélite qui ne l'est qu'au dehors (Rom., » II, 28), » et qu'en vérité, en vérité, nul ne peut en- » trer dans le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau » (Jean, III, 3). »

O mon âme!... deviens donc sérieuse et pensive à la vue des dispensations de ton Dieu; — et, tandis que les enfants du siècle, tout étourdis par les bruits du monde et par le mouvement des choses visibles, ne s'occupent de ces dispensations que pour en amuser la vie, et que pour porter, sur les acteurs ou sur les victimes, des jugements rigoureux, téméraires, ou tout au moins inutiles; pour toi, mon âme, recueille-toi profondément en la présence de ton Dieu : pense que la parole de la réconciliation se prêche aujourd'hui dans Jérusalem; pense aux jours éternels, et commence par te juger toi-même. Es-tu prête?... Tu viens de voir le Seigneur frapper près de toi quelque grand coup : c'est une mort violente et subite; c'est la perte prématurée d'un être tendrement aimé, qui vient de quitter la vie dans la saison des espérances et de la sécurité ; ce sont des sanglots qui sortent de cette demeure où l'on n'entendait hier que les doux accents des joies domestiques. Les

uns en pleurent; les autres s'en effraient; tous les esprits en sont occupés. — Et toi, mon âme, as-tu fait le compte de tes voies? — Et si c'eût été moi qu'on eût trouvé mort ce matin dans son lit,... ô mon âme !... étais-tu prête?... Tu es à la veille de l'éternité; tu es à deux jours du jour de Christ; il n'y a qu'un soupir, un soupir! qui te sépare des grandes scènes de l'avenir. Es-tu convertie? Tout est-il prêt? T'es-tu *préparée à la rencontre de ton Dieu?* Ah! si mon péché m'est pardonné, tout est bien; mais si je suis encore dans mes péchés, tout est mal, et rien ne doit m'intéresser que je n'aie assis mes espérances et trouvé mon Sauveur.

Donnons donc maintenant, mes frères, toute notre attention à cette déclaration si grave, si pénétrante, que le Seigneur nous appelle à méditer aujourd'hui : *Si vous ne vous convertissez, vous périrez tous aussi bien qu'eux.* Il y a dans le grec : « *Vous périrez tous semblablement.*

Quelques commentateurs, donnant une force particulière à cette dernière expression, ont cru voir, dans le texte qui nous occupe, une allusion prophétique à cette épouvantable ruine, où les trop coupables habitants de Jérusalem devaient, trente-huit ans après, *mêler leur sang avec leurs sacrifices*, et périr à la fois par l'épée des Romains et sous les débris de leurs tours renversées. — Nous ne refusons point d'entrer dans cette pensée, et nous admettons volontiers que cette sentence du Seigneur, en même temps qu'elle avait surtout en vue les jugements éternels, a pu dénoncer aussi le jugement temporel qu'il devait bientôt faire tomber sur le peuple des Juifs.

Mais, regardons plus loin, et ne perdons pas en des recherches de critique un temps précieux qu'il faut employer à nous édifier. Un appel solennel se fait entendre à nos

âmes; une voix sort des ruines de Siloé, et le sang de ces Galiléens nous crie : Convertissez-vous! Le Seigneur nous appelle à méditer aujourd'hui la vérité la plus importante, la doctrine fondamentale de notre foi.

I.

En effet, mes frères (et nous vous supplions de vous rendre attentifs à ce que nous disons ici), la sentence de notre texte est générale. Elle s'adresse à chacun de vous qui êtes ici présents, comme elle s'adressait, il y a dix-huit cents ans, aux hommes de Jérusalem, comme elle s'adressera dans cent ans aux enfants de vos enfants : il faut que tous se convertissent. — N'imaginez pas *que ces Galiléens*, ni *que ces dix-huit, fussent plus pécheurs que tous les habitants de la Galilée*, ou *que tous les habitants de Jérusalem*; n'imaginez pas non plus, mes frères, que TOUS les habitants de la Galilée ni que tous les habitants de Jérusalem fussent plus pécheurs que tous les habitants de notre pays, de notre siècle ou de notre ville : *non*, *vous dis-je*, de la part du Seigneur; *non*, nous avons TOUS A NOUS CONVERTIR.

La conversion n'est donc pas un devoir qui ne regarde, ou que les mahométans, ou que les païens, ou que ces hommes vicieux et dégradés que l'opinion condamne, et dont nos tribunaux font justice. Il faut qu'en toute la Galilée, il faut qu'en tout Jérusalem, tout enfant d'Adam se convertisse ou qu'il meure; il faut que TOUS SE CONVERTISSENT.

C'est là, sans doute, la déclaration du Seigneur dans mon texte; mais c'est aussi là la doctrine de toutes les pages de la sainte Ecriture; c'est là la doctrine que Dieu n'a cessé de faire entendre à son peuple dès les premiers jours

du monde; et c'est encore là la doctrine qu'il ordonne à ses ministres « d'annoncer parmi toutes les nations et à » toute créature, jusqu'à la fin des âges (Luc, XXIV, 47. » Matth., XXVIII, 20. Marc, XVI, 15). »

Tous les prophètes, tous les apôtres, tous les évangélistes, nous déclarent que tout enfant d'Adam, circoncis ou incirconcis, baptisé ou non baptisé, pour qu'il puisse devenir un héritier du royaume des cieux, doit avoir éprouvé dans ses habitudes, dans son caractère, dans ses affections et dans ses pensées habituelles, un changement que l'Écriture appelle indifféremment *conversion, régénération, renouvellement du Saint-Esprit, nouvelle naissance, changement du cœur*, et qu'elle désigne par les expressions les plus énergiques que puisse offrir le langage des hommes. — Elle nous déclare que nous ne sommes pas naturellement dans un état propre pour le royaume des cieux; que nous sommes tous naturellement de pauvres pécheurs, nés dans la corruption, enclins au mal, incapables par nous-mêmes de faire le bien; que nous attirons ainsi sur nous, par le juste jugement de Dieu, la condamnation et la mort; qu'il s'agit pour nous, non de ne pas nous perdre (nous sommes perdus!), mais de nous sauver; que notre Jésus n'est appelé « *Jésus* (Matth., I, 21), » que parce qu'il « est venu chercher et sauver ce qui est perdu (XVIII, 14); » que toute la Galilée est coupable, que tout Jérusalem est coupable, et que *si nous ne nous convertissons, nous périrons tous semblablement.*

C'est là ce qu'a prononcé la Parole éternelle; mais aussi, mes frères, c'est là ce qu'un monde « plongé dans le mal (1, Jean, V, 19) » ne voulut jamais entendre; c'est contre ces déclarations d'un Dieu d'amour qui « ne veut pas la

» mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il » vive (Ézéch., XXXIII, 11), » c'est contre ces déclarations humiliantes sans doute, mais salutaires, que l'ennemi de nos âmes s'est le plus efforcé, dans tous les temps, de révolter l'orgueil des enfants d'Adam, « de peur, a dit » notre Seigneur, qu'en croyant ils ne fussent sauvés » (Luc, VIII, 12). » — Quand notre premier père eut reçu de Dieu cette déclaration si positive : « Au jour que » tu violeras mon commandement, certainement tu mour- » ras de mort, » Satan, qui voulait le perdre, commença par lui dire : « Certainement, tu ne mourras point (Gen., » III, 4). » — Et c'est encore ainsi que, depuis notre chute, tandis que Dieu nous dit dans sa Parole que, « par » un seul homme le péché est entré dans le monde, et par » le péché la mort (Rom., V, 12), et que si nous ne nous » convertissons, nous périrons, » l'ennemi nous fait dire : « Certainement vous ne périrez point. » — Tandis que Dieu nous dit dans sa Parole que nous sommes tous « dé- » biteurs, tous coupables, tous PAR NATURE enfants de co- » lère comme les autres (Eph., II, 3), » mais que Jésus est venu pour « nous délivrer de la colère à venir (1 » Thess., I, 10), et pour sauver ce qui était perdu (Luc., » XIX, 10), » l'ennemi s'efforce de nous persuader que nous ne sommes point « sous la colère, » que nous ne sommes point « perdus, » et que nous n'avons pas besoin de nous « convertir. » — Tandis que notre Dieu nous crie dans sa Parole : « Qu'ils fassent la paix avec moi ! » l'ennemi nous fait dire : « Paix et sûreté (1 Thess., V, 3); » paix, paix, quand il n'y a point de paix (Jér., VI, 14; » XXIII, 17). » — « Ils ont donné un démenti à l'Eter- » nel, » dit Jérémie (Jér., V, 12); « et ils ont dit : » Cela n'arrivera pas, et le mal ne viendra pas sur nous. »

Mais serait-il besoin de s'arrêter à la preuve d'une vérité qui se lie à toutes les doctrines fondamentales de notre foi, et que nous proclament tour-à-tour toutes les pages de nos livres saints, depuis la Genèse jusqu'aux dernières révélations de l'apôtre saint Jean?

Il faut que tous se convertissent : voilà toute la prédication de notre Seigneur, de ses prophètes avant lui, de ses apôtres après lui. — *Aucun homme ne peut entrer dans le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau* (Jean, III, 3): voilà la première prédication du Seigneur à Nicodème; et lorsque celui-ci s'étonne d'une doctrine dont l'Ancien Testament est rempli : *Tu es docteur en Israël, et tu ne connais pas ces choses* (Jean, III, 10)? lui répond notre Seigneur. — *Je t'envoie pour les faire passer des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, afin qu'ils puissent obtenir l'héritage avec ceux qui sont sanctifiés par la foi en moi* (Act., XXVI, 18) : voilà toute la mission des ministres de Christ. — *Dieu ordonne présentement à tous les hommes, en tous lieux, de se convertir* (Act., XVII, 30) : voilà la prédication de l'apôtre Paul dans la ville d'Athènes. — *En Jésus-Christ ce qui sert, ce n'est ni d'être circoncis ni de ne l'être pas, mais c'est d'être une créature nouvelle* : voilà la déclaration de l'apôtre aux Galates (Gal., VI, 15). — « Et il n'y a point de différence, dit-il encore (Rom., III, 19-23), vu que tous sont privés de » la gloire de Dieu, vu que toute bouche doit être fermée, » vu que tout le monde doit être reconnu coupable devant » Dieu, vu qu'il n'y a point de juste, pas même un seul, » et que « nous sommes TOUS PAR NATURE des enfants de » colère comme les autres (Eph., II, 3). »

Il faut « se convertir; » il faut « naître de nouveau (1); » il faut « circoncire son cœur (2); » il faut « ressusciter et » passer de la mort à la vie (3); » il faut « se faire un cœur » nouveau et un esprit nouveau (4); » il faut « être renou- » velé par le Saint-Esprit, et transformé par le renouvel- » lement de son entendement (Tite, III, 5. Rom., XII, » 2. Eph., IV, 23); » il faut « dépouiller le vieil homme, » et revêtir l'homme nouveau (5); » il faut « passer de la » puissance de Satan à Dieu (6); » il faut « devenir une » nouvelle créature; subir une création nouvelle (7); » et dans mon texte : *Si vous ne vous convertissez, vous périrez tous aussi bien qu'eux !*

Maintenant donc, je me tourne vers vous, et je vous

(1) Ces deux expressions, dans les Ecritures, désignent une seule et même chose; comparez Marc, I, 15, et Jean, I, 12, 13. Matth., XVIII, 3, et Jean, III, 3, 5, et 1 Pier., I, 23-25; II, 1, 2. — Aussi le *baptême* est-il indifféremment représenté comme le signe de la *conversion* et de la *régénération* (ou nouvelle naissance). Voyez, par exemple, Matth., III, 11, et Tite, III, 5. Jean, III, 5.

(2) Voyez Rom., II, 28, 29. Deut., XXX, 6; X, 16. Jér., IV, 1-4, etc. Aussi, la *circoncision* et le *baptême* spirituels sont-ils une seule et même chose. Voyez Col., II., 11-13.

(3) Voyez Col., II. 11, 12, 13. Rom., VI, 3, 4, 5, 11.

(4) Voyez Ezéch., XXXVI, 25, 26, 27; XI, 19.

(5) Comparez Col., II, 11, 12, et Rom., VI, 4, 6, et Eph., IV, 22, 24, et Col., III, 8, 9, 10.

(6) Act., XXVI, 18. Comparez Eph., II, 10. 2 Cor., IV, 4, et Col., I, 29. Eph., III, 20. 2 Tim., II, 26. 1 Jean, IV, 4.

(7) Col., III, 9, 10. Eph., II, 10; IV, 22-24. 2 Cor., V, 17.

En collationnant avec soin le petit nombre de passages que nous avons indiqués, on reconnaîtra sans peine que les Ecritures ont indifféremment employé toutes ces diverses expressions, pour désigner une seule et même chose.

supplie, ô vous tous qui m'écoutez, de comparer ces déclarations si positives de la Parole éternelle de votre Dieu avec ce qui s'est passé dans votre vie et dans votre cœur, depuis qu'on vous prêche l'Evangile. — Je vous supplie de considérer combien paraissent vaines et légères, à côté de pareilles déclarations, les idées que tant de personnes parmi nous se font de la religion, de la conversion du cœur et du service qui est en Jésus-Christ. — Quelques formes extérieures, quelques pratiques religieuses où l'âme demeure froide et silencieuse, quelques actes tièdes et languissants d'une dévotion toujours défaillante, quelques vagues projets d'une conversion future, plutôt que des résolutions véritables et de sincères entreprises. Eh! qu'ont de commun ces vaines apparences, ces pâles lueurs de dévotion, ces froides ombres de piété, avec ce que l'Écriture nous dit de la conversion véritable, lorsqu'elle nous la représente comme la délivrance d'un état de mort, comme le passage de la puissance de Satan à Dieu, comme une résurrection, comme une seconde naissance? — Ah! je vous supplie donc encore une fois de vous examiner vous-mêmes, avec une sérieuse sollicitude (1), pendant

(1) N'objectez pas ici que la conversion ne s'opérant point toujours d'une manière prompte et décisive, elle doit avoir le plus souvent, dans ses degrés successifs, une marche lente et inaperçue. — Non! — Si vous avez été renouvelés, quoique peu à peu, par le Saint-Esprit; si votre cœur est passé, quoique par degrés, des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu; si vous êtes venus de la mort à la vie; — avec quelque lenteur que ce passage bienheureux se soit accompli, — il faut que ceux qui vous entourent s'en soient aperçus; il faut surtout que vous en ayez vous-mêmes la conscience dans le secret de votre cœur; il faut que vous sentiez votre âme plus près de son Dieu; il faut que vous reconnaissiez un changement dans vos désirs, dans vos craintes, dans vos espérances, dans vos pensées habituelles. Et de la même manière

qu'il en est temps, et de vous demander où vous mèneraient enfin tous les soins, toutes les faveurs, toutes les joies d'un monde qui n'est, après tout, qu'« une figure » qui passe (1 Cor., VII, 31), » s'il se trouvait au dernier jour que vous n'appartenez point à Jésus-Christ, que « votre cœur n'est pas droit devant Dieu, » que vous « êtes encore dans les liens du péché, » et que « vous » n'avez ni lot ni portion dans cette affaire, » pour parler avec l'Ecriture (Act., VIII, 21)?

Mais à quels signes pourrai-je donc connaître si je suis converti? et qu'est-ce donc enfin que se convertir?

II.

Q'est-ce que se convertir? Une réponse complète à cette grande question nous entraînerait sans doute fort au-delà des bornes que nous devons nous prescrire aujourd'hui; c'est pourquoi, sans prétendre vous exposer la nature et tous les traits d'une conversion véritable, nous nous contenterons de vous présenter, sur ses principaux caractères, un certain nombre de questions, qui pourront vous mettre à même, si vous voulez être sincères, de connaître l'état réel de votre âme en la présence de Dieu.

Cependant, avant de vous les adresser, il est indispensa-

qu'un homme, incapable de se rappeler un temps où il était dans l'ignorance, en doit conclure qu'il n'a rien appris encore, de même aussi l'homme qui ne peut se rappeler un temps où, comme dit l'Ecriture, il servait ses premiers désirs dans son ignorance (1 Pier., I, 14), et marchait selon la vanité de ses pensées, cet homme doit en conclure qu'il n'a point encore sur lui les sceaux de l'alliance éternelle; qu'il ne porte point encore en son cœur les arrhes de l'héritage; qu'il n'a pas connu Jésus (Jean, X, 14), et qu'il n'est pas converti.

ble ici de vous rappeler un principe fondamental, que trop de gens parmi nous oublient ou méconnaissent. — C'est que (bien qu'on doive sans doute reconnaître à leurs fruits les véritables enfants de Dieu) la conversion n'est point proprement une œuvre extérieure. — C'est au cœur que Dieu regarde; c'est le cœur qui doit changer. — Et comme le père le plus tendre repousserait avec dégoût les égards les plus empressés et les soins les plus assidus de son fils, s'il savait que ce fils, s'ennuyant de sa présence et n'ayant point d'amour pour lui, ne le sert qu'avec contrainte, pour ne pas encourir ses châtiments ou pour s'assurer une meilleure part dans l'héritage paternel : à bien plus forte raison, notre Dieu, qui réclame tout amour, qui « sonde les reins et les cœurs (Apoc., II, 23), » et qui connaît ce qui est en l'homme (Jean, II, 25), » notre Dieu ne saurait agréer un culte d'esclave, ni les vains efforts d'un cœur sans amour, où la créature a son trône, où le Créateur est détrôné.

Mon enfant, nous dit-il, « donne-moi TON COEUR » (Prov., XXIII, 26); tu aimeras le Seigneur ton Dieu » DE TOUT TON COEUR (Marc, XII, 30); je n'ai point » égard à ce à quoi l'homme a égard : l'homme regarde à » ce qui est devant ses yeux, mais moi, l'Eternel, JE RE- » GARDE AU COEUR (1 Sam., XIV, 7); » et « quand vous » donneriez tout votre bien pour la nourriture des pau- » vres, quand vous livreriez votre corps pour être brûlé, » si vous n'avez pas la charité, » c'est-à-dire, l'amour dans le cœur, « vous n'êtes rien (1 Cor., XIII, 3). » — C'est l'amour que Dieu demande à sa créature; c'est par l'amour qu'il veut être servi; c'est l'amour qui fait la vie des cieux; c'est « l'amour » qui « ne périra jamais. »

La conversion, je le répète, est donc une œuvre inté-

rieure; et, pour me servir des définitions mêmes de l'Ecriture, c'est « le rétablissement de l'image de Dieu » dans le cœur de l'homme déchu ; c'est « le changement du cœur; » c'est « la circoncision du cœur ; » c'est « le dépouillement » du cœur de pierre; » c'est « l'obéissance du cœur ; » c'est « la purification du cœur ; » c'est « l'amour de son Dieu » dans le cœur. »

Il pourrait sembler superflu, peut-être, de rappeler dans un temple chrétien des principes si clairs, et en apparence si généralement admis : — mais, au nom de tout ce que vous avez de plus précieux, au nom de votre âme et de son éternité, prenez-y garde ! — Sondez-vous attentivement, et n'imitez pas tant de malheureux qui, se laissant décevoir aux vaines apparences d'une réforme tout extérieure, se persuadent n'avoir point eux-mêmes à se convertir, parce qu'ils ont reçu les eaux du baptême, parce qu'ils fréquentent les assemblées chrétiennes, parce qu'ils font des aumônes et des prières, parce que leur conduite est décente, régulière, austère même peut-être, aux regards des hommes ; tandis cependant que leur cœur est encore secrètement éloigné de Dieu; tandis que l'amour du monde y tient encore la place qu'y devrait occuper l'amour du Seigneur ; tandis que les maximes du monde, l'approbation du monde, les faveurs du monde, font encore et la règle de leur vie, et leur premier but, et leur plus chère récompense.

Examinez-vous donc bien, mes frères, nous vous en conjurons. — Pensez que ces terribles paroles : « SI VOUS NE VOUS CONVERTISSEZ, VOUS PÉRIREZ, » sortirent de la bouche même de Celui qui n'avait quitté la gloire des cieux que pour descendre dans l'abîme de nos misères, et que pour nous « délivrer de la colère à venir, » par les prodiges d'une

miséricorde plus haute que les cieux et plus profonde que les abîmes. — Pensez que toutes les études, tous les soins, toutes les gloires de cette vie passagère ne sont, après tout, que de pompeuses puérilités, auprès d'une question d'où dépend cette éternité devant laquelle mille vies ne seraient encore que comme un jour : Suis-je converti ? — Serai-je mis à la droite ou à la gauche ? — Suis-je en Christ ou hors de Christ?

Prêtez donc une oreille attentive aux questions que je vais vous adresser :

Aimez-vous votre Dieu? — Votre première ambition, votre plus ardent désir sur la terre, est-il de recouvrer l'image de Dieu dans votre âme, de le connaître et de l'aimer tous les jours davantage? — Est-ce là ce qui cause vos craintes et vos joies, vos désirs et vos douleurs? — Le péché vous est-il devenu de plus en plus odieux, et l'inclination qui vous y porte est-elle aujourd'hui votre plus pesant fardeau, votre plus douloureuse infirmité?

Aimez-vous votre Dieu? et comme un vrai fils, aimez-vous les enfants de votre Père céleste? Avez-vous cette « dé-» votion pure et sans tache devant Dieu notre Père, laquelle » consiste à visiter les veuves et les orphelins dans leurs af-» flictions et à se préserver des souillures du monde » (Jacq., I, 27)? » — Aimez-vous ceux qui ne vous aiment pas, ou, comme les pharisiens, « n'aimeriez-vous que » ceux qui vous aiment (Luc, VI, 32)? » L'avènement du règne de Christ est-il l'objet fréquent de vos désirs, de vos prières et de vos pensées? — Voyez-vous avec émotion le tort que les hommes irréligieux font à l'Eglise de Christ; et s'ils jouissent de quelque rang dans le monde, évitez-vous avec eux cette familiarité que vous vous garderiez bien

d'entretenir avec les détracteurs de votre patrie, de votre famille, ou de votre personne?

Aimez-vous votre Dieu? et « de l'abondance de votre cœur » votre bouche parle-t-elle (Matth., XII, 34)? » — L'homme passionné de la politique parle constamment des événements du jour; la femme mondaine, de ses plaisirs; le négociant, de ses calculs; — le fils bien né loin du toit paternel, l'épouse ou la tendre mère séparées de ce qu'elles aiment, ramènent sans cesse dans leurs entretiens l'être si cher dont la douce pensée revient à chaque instant émouvoir et remplir tout leur cœur. — Eh bien!... vos sujets de conversation les plus chers et les plus habituels sont-ils ceux d'un enfant de Dieu, ceux d'une épouse de Jésus-Christ? — Recherchez-vous dans ce but les amis de votre Père céleste? — Etes-vous étonnés de voir tant de personnes, qui seraient bien offensées qu'on leur refusât le nom de Chrétiens, pouvoir cependant passer des journées entières, des mois, des années, avec leurs parents, leurs enfants, leurs frères, leurs sœurs, et tout ce qu'ils aiment le mieux sur la terre, sans leur parler jamais du Sauveur, du salut, des trésors d'en-haut et des choses invisibles qui sont éternelles? — Etes-vous étonnés, êtes-vous affligés de voir, d'un côté, avec quel empressement et quel intérêt toujours nouveau, tant de personnes peuvent parler d'affaires, de sciences, ou des événements de la vie les plus indifférents, et de l'autre, avec quelle langueur, quelle rareté, quelle prompte fatigue, on s'entretient de la sainte Bible, de l'avenir éternel, de la venue de Jésus parmi les hommes, de son retour, de ses promesses, de sa présence au milieu des siens, et de cette « Bonne-Nouvelle » qui cependant doit être, dans tous les âges, « pour le vrai peuple » de Dieu, le sujet d'une grande joie? »

Aimez-vous votre Dieu? — Aimez-vous SELON DIEU vos enfants, vos parents, vos amis, vos domestiques? aimez-vous leurs âmes? — Quel est pour eux le premier objet de vos craintes et de vos douleurs, de vos espérances et de vos joies? — Etes-vous plus occupés et plus inquiets de leurs progrès dans la connaissance de Christ et dans la sainteté, que de ceux qu'ils pourraient faire dans leurs études, dans la faveur du monde et dans les avantages du siècle?

Aimez-vous votre Dieu? et de la même manière qu'un cœur aimant ne désire rien tant que de se rapprocher de l'objet aimé, de contempler ses traits, d'entendre sa voix chérie, et de lui manifester sa tendresse, est-ce un besoin pour vous, est-ce une joie que de parler à votre Dieu dans la prière, que de l'entendre dans sa Parole, que de le contempler dans son culte? — Est-ce dans les cieux que vous avez mis « votre » trésor et votre cœur? » — L'éternité, cet océan sans bornes, qui jadis attirait si peu vos regards, l'éternité occupe-t-elle maintenant vos premières pensées? — En examinant vos sentiments les plus habituels, en étudiant quelles sont vos solitaires pensées, dans ces moments de rêverie où vous laissez errer votre imagination au gré secret de vos désirs les plus chers, — où vous portent-elles? au ciel, ou sur la terre? vers le Créateur, ou vers la créature? vers les courtes joies de cette vie, ou vers cet « héritage incorruptible qui ne » peut ni se souiller ni se flétrir, » et que Jésus réserve aux siens? — La Parole de votre Dieu fait-elle vos délices? — Entendez-vous la voix du bon Berger (Jean, X, 3, 4)? La préférez-vous à toute autre voix, à toute autre lecture; et, pour parler avec un apôtre, « désirez-vous, comme un en- » fant nouvellement né, le pur lait de la Parole, afin qu'il » vous fasse croître (1 Pier., II, 2)? » — Trouvez-vous aujoud'hui dans la prière, au lieu de la langueur et de la

secrète répugnance qui vous y poursuivaient naguère, un soulagement, une consolation, une joie véritable? — Le sabbat chrétien enfin, ce beau jour que le Seigneur a mis à part pour les siens, ce beau jour est-il devenu pour votre âme un jour de fête? « Appelez-vous le sabbat vos délices, » et honorable ce qui est consacré à l'Eternel (Esaïe, » LVIII, 13)? » Est-il pour vous un jour de recueillement, de charité, de prière et d'une sainte joie, au lieu d'être, comme autrefois, avant que vous connussiez votre Sauveur, un jour de contrainte, sombre et fastidieux; ou bien, un jour de dissipation, plus consacré peut-être aux vanités du monde que ne l'étaient encore les six autres jours de la semaine?

En un mot, mes frères, demandez-vous, à ces différents traits, si vous ÊTES CONVERTIS; si vous servez Dieu avec le cœur d'un enfant ou avec la contrainte d'un esclave; si vous avez enfin cet amour, sans lequel il est impossible d'avoir connu le Seigneur Jésus, et sans lequel votre foi prétendue serait une « foi morte, » une foi fausse, un « corps sans âme (Jacq., II, 17-26)? » — « Ah! convertissez-vous » (c'est la parole que l'Eternel adressait à son peuple par la bouche de Malachie), « convertissez-vous, » et C'EST ALORS que vous connaîtrez la DIFFÉRENCE qui » existe entre le juste et celui qui ne l'est pas, entre » celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert pas (Mal., III, » 18). » Mais COMMENT SE CONVERTIR? comment changer son cœur? comment donc être sauvé?

III.

COMMENT SE CONVERTIR? — Il y a si longtemps que, gémissant des séductions de mon cœur, et que sentant la né-

cessité d'un changement dans ma conduite et dans mes affections secrètes, je me roidis contre les penchants qui m'entraînent, je travaille à me convertir. Il y a si longtemps qu'à chaque communion nouvelle j'ai recours à de saintes lectures, je m'entoure de pensées sérieuses, je recommence mes résolutions, mes efforts et mes serments : — et cependant je me retrouve toujours le même, toujours languissant, toujours affligé par ces pensées du mal qui troublent mon âme ! — Je fais des aumônes, mais sans plaisir et sans amour ; des lectures pieuses, mais par devoir et sans consolation ; des prières, mais sans confiance et sans attention. Je parle de mes péchés, mais sans véritable douleur ; du Sauveur, mais sans joie ; de la vanité du monde, mais sans en dépendre mon cœur ; et chaque jour de ma vie, je me vois obligé de renouveler à mon Dieu, dans ma prière du soir, les mêmes promesses et les mêmes résolutions pour le lendemain, avec les mêmes aveux et les mêmes soupirs pour le jour qui vient de s'écouler. — Comment donc se convertir ? comment changer son cœur ? comment donc être sauvé ?

Ecoutez, âmes sérieuses, « âmes travaillées et chargées, » qui savez gémir de votre impuissance et « mener deuil sur » vos misères, » écoutez « l'Evangile, » c'est-à-dire la « Bonne-Nouvelle. »

Comment se convertir ? « comment donc être sauvé ! » dites-vous. — Je vous ferai d'abord la même réponse que le Seigneur lui-même fit à ses disciples, lorsqu'ils lui présentèrent la même question ; « il arrêta sur eux ses regards, » nous dit l'Ecriture (Matth., XIX, 25, 26), et il leur répondit : « Quant aux hommes, CELA EST IMPOSSIBLE, mais » non point quant à Dieu ; car RIEN N'EST IMPOSSIBLE à » Dieu. » Oui, mes frères, « ce qui est impossible aux

» hommes est possible à Dieu ; » oui, voici la Bonne-Nouvelle, voici l'Evangile : vous AVEZ UN SAUVEUR ; Jésus « est » venu dans le monde pour chercher ce qui est perdu ; » Jésus « est puissant pour sauver parfaitement ceux qui » s'approchent de Dieu par lui (Héb., VII, 25). » Jésus « est le Prince et Sauveur suscité pour donner à son peuple » la conversion et la rémission des péchés (Act., V, 31) ; » vous l'avez entendu : — non-seulement la RÉMISSION DES PÉCHÉS, mais aussi la CONVERSION DU COEUR (1). — Il nous la mérite, il nous la prêche, il nous la procure. — Non-seulement il nous la MÉRITE par son sang, non-seulement il nous la PRÊCHE par sa Parole, mais encore il nous la PROCURE par son Saint-Esprit, qui rend efficaces dans nos cœurs les exhortations de son Evangile.

Oui, chrétiens, vous avez un Sauveur !

Remarquez donc bien, mes frères, comment nous vous prêchons la *conversion*. — Nous vous la prêchons comme « la rémission des péchés EN JÉSUS-CHRIST. » Nous vous la prêchons selon « cette parole de la croix, » qui doit être dans tous les temps « folie » aux uns et « scandale » aux autres, mais qui, cependant, « est la sagesse de Dieu » et la puissance de Dieu, pour le salut de tous ceux qui » croiront, » comme l'a dit l'apôtre saint Paul (Rom., I, 16. 1 Cor., I, 18).

Nous ne vous la prêchons donc point à la manière des moralistes du siècle. — Pour eux, si vous allez leur deman-

(1) Ces deux bienfaits sont les deux parties inséparables de la rédemption qui se trouve en Jésus-Christ. Leur dépendance mutuelle nous est très-souvent rappelée dans les Ecritures : voyez, entre autres passages, Rom., VI, 4, 5, 14; VIII, 2, 3, 6, 9; VII, 4-6. Tite, II, 14; III, 5, 6, 7. Col., I, 12, 14; III, 11-14. 1 Cor., I, 30; VI, 11. 1 Jean, II, 1, 2, 3. Héb., IX, 14. Gal, I, 4; II, 19, 20; V, 24. Eph., II, 1, 3, 10. Luc, I, 75-77. 1 Pier., IV, 1, 3, etc.

der comment réformer ses affections, comment se convertir, comment changer son cœur; — pour eux, s'appuyant, comme l'a dit un apôtre, « sur les vaines déceptions d'une » philosophie mondaine, et non sur Jésus-Christ (Col., » II, 8),» ils vous répondront: Faites des efforts pour devenir saints, et pour étouffer dans vos âmes tous les désirs du mal; faites des efforts pour aimer Dieu de tout votre cœur, et pour imiter les Paul, les Timothée, et toutes ces belles âmes qui vous ont précédé, ... sans jamais vous adresser à Christ, « hors de qui » cependant « vous ne pouvez rien faire (Jean, XV, 5),» et qui SEUL peut rendre énergiques ces efforts mêmes qu'on exige de vous.

Semblables, hélas! dans leur aveugle confiance, à l'insensé qui, pour avoir vu Jésus, aux portes de Béthanie ou de Jérusalem, étendre sa main puissante et crier au frère de Marie: « Lazare, sors dehors! » ou au paralytique: « Lève-toi et marche! » — semblables, dis-je, à l'insensé qui, pour avoir vu les malades et les morts se lever à la voix de Jésus, et déployer devant lui des forces toutes nouvelles, se serait alors imaginé pouvoir lui-même imiter les prodiges du Seigneur, en imitant ses gestes et ses commandements, et serait allé, comme lui, crier aux morts ensevelis dans les sépulcres de Béthanie, ou aux infirmes couchés sous les portiques de Béthesda: Morts, sortez de vos tombeaux! Paralytiques, levez-vous et marchez d'un pas affermi; imitez ce Lazare qui sort de la tombe; imitez les efforts et la résolution de ce paralytique, et marchez avec courage .... !!!

NOUS AUSSI, mes frères, nous vous disons: FAITES DES EFFORTS; — nous aussi, nous commandons aux paralytiques de se lever et de suivre Jésus; nous aussi, nous vous

disons : Imitez les rachetés du Seigneur; imitez les Paul, les Timothée, les Etienne, et toutes ces belles âmes que le Seigneur s'est acquises! — mais c'est en vous disant, comme les apôtres : « AU NOM DU SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST de » Nazareth, lève-toi et marche (Act., III, 6, 16) ! — Enée, » JÉSUS, qui est le Messie, TE GUÉRIT! lève-toi (Act., IX, » 34)!» —mais c'est en vous adressant à Jésus, pour « que » sa vertu s'accomplisse en votre infirmité (2 Cor., XII, » 9); » et pour que « vous soyez lavés, justifiés et sancti- » fiés au nom du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre » Dieu (1 Cor., VI, 11); » mais c'est en vous adressant à Jésus, qui seul peut verser la vie dans un corps desséché, « qui soutient toutes choses par sa Parole puissante (Héb., » I, 3), sans lequel nul ne vient au Père (Jean, XIV, 6), » et qui vivifie les morts.

Nous aussi, nous vous disons avec les apôtres : « Conver- » tissez-vous, » mais c'est en ajoutant, comme ils le font toujours, « et croyez à la Bonne-Nouvelle ! » — En effet, comme le sarment ne saurait porter du fruit, « s'il ne de- » meure au cep, ainsi vous n'en pouvez porter aucun, si » vous ne demeurez en CHRIST. » Il est « le cep et vous en » êtes les sarments; » celui « qui demeure en Christ et en » qui demeure L'ESPRIT DE CHRIST (Rom., VIII, 9, 10), » porte beaucoup de fruit; mais HORS DE LUI vous ne pou- » vez rien produire (Jean, XV, 1-5). »— Nous aussi, nous vous disons avec l'Apôtre : Faites des efforts pour vivre dans la sainteté, « car sans la sanctification nul ne verra » le Seigneur (Héb., XIII, 21); » mais c'est en priant comme lui notre Dieu, pour « qu'il vous rende accomplis » en toute bonne œuvre, et qu'il fasse en vous par Jésus- » Christ ce qui lui est agréable. »— Nous aussi, nous vous disons comme Ezéchiel : « Faites-vous un nouveau cœur et

» un esprit nouveau! car pourquoi mourriez-vous, ô mai-
» son d'Israël (Ezéch., XVIII, 31)?» — mais c'est en ajou-
tant comme lui, de la part du Seigneur: « Je vous donne-
» rai un nouveau cœur; je mettrai au-dedans de vous un
» esprit nouveau; je vous ôterai le cœur de pierre; je met-
» trai mon Esprit au-dedans de vous, et je ferai que vous
» marcherez dans mes ordonnances (Ezéch., XXXVI,
» 26-29)! »

La conversion, vous le voyez, est donc, si l'on veut, et dans un certain sens, l'œuvre de l'homme et l'œuvre de Christ. — C'est Lazare lui-même, sans doute, et non point un autre, qui se relève de la tombe à la voix du Sauveur; c'est le pécheur lui-même, sans doute, qui se relève du tombeau de ses vices à cette voix de Jésus: « Réveille-toi,
» toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et Christ t'é-
» clairera (Eph., V, 14)! » mais C'EST DIEU, dit saint Paul,
« c'est DIEU qui, dans sa grande miséricorde, lorsque
» nous étions morts dans nos péchés, nous a vivifiés en-
» semble avec Christ. Cela NE VIENT PAS DE NOUS, ajoute-
» t-il, c'est un DON DE DIEU; car nous sommes son ou-
» vrage, ayant été créés en Jésus-Christ pour les bonnes
» œuvres, que Dieu a préparées, afin que nous marchassions
» en elles (Eph., II, 5-10). »

La conversion, direz-vous, serait donc un miracle! — Oui, mes frères, à la lettre, toute conversion véritable est un MIRACLE DE L'ESPRIT SAINT; et c'est pour cela que les hommes convertis sont appelés « créés de Dieu, nés du
» Saint-Esprit, nés de Dieu, enfants de Dieu. » — Oui, sans doute, toute conversion véritable est un miracle; et ce miracle, qui se renouvelle tous les jours dans l'Eglise de Christ, ne diffère des guérisons surnaturelles et des résurrections qui nous sont rapportées dans l'Evangile, qu'en

ce que ces prodiges étaient extérieurs et visibles, tandis que la conversion du cœur est un miracle intérieur et invisible; et que le plus souvent, d'ailleurs, elle ne s'opère que par des progrès successifs et des degrés insensibles (1).

Oui! Christ est « le Prince et Sauveur suscité pour donner à son peuple la CONVERSION et la RÉMISSION DES PÉCHÉS! »

Oui, Seigneur, tu es vivant! — Oui, Seigneur, tu l'as dit dans ta Parole: « tu es le même, hier, aujourd'hui et » aux siècles des siècles; » et, dans ce moment où nous sommes plus de « deux ou trois assemblés en ton Nom, » dans ce moment où nous écoutons ta Parole en ton Nom, nous le savons, nous le croyons, tu es présent au milieu de nous, et tu es « puissant pour sauver parfaitement » ceux qui s'approchent de Dieu par TOI (Héb., VII, 25)! »

Oui, oui, chrétiens, vous avez un Sauveur!

C'est donc en son Nom, ô vous tous qui m'écoutez, c'est en son Nom, c'est la Bible à la main, que je vous conjure de venir à ce puissant Sauveur, que vous ne voyez pas sans doute, mais qui vous appelle tous aujourd'hui par ma bouche, qui vous tend les bras, et qui vous crie: Et toi! ne « veux-tu pas venir à moi pour avoir la vie (Jean, V, 40)? » — Oui, nous sommes « ambassadeurs pour Christ (2 Cor., » V, 20), » et « c'est en son Nom » que nous vous appelons tous à vous convertir, — TOUS sans exception. — VOUS LE DEVEZ TOUS, nous vous l'avons montré: — mais encore, nous vous déclarons que, si vous le voulez, VOUS LE POUVEZ TOUS.

(1) La conversion est un miracle, c'est-à-dire, un don libre et gratuit, une œuvre de la puissance de Dieu dans le cœur du pécheur. Voyez la preuve scripturaire de cette assertion, dans une note que son étendue nous oblige de renvoyer à la fin de ce discours.

Allez donc à Christ, « âmes travaillées et chargées, » qui soupirez après la conversion de votre cœur, allez à Christ pour avoir la vie; — mais allez-y sans retard, sans réserve, sans défiance; — je le répète, sans retard et dès aujourd'hui, sincèrement et sans réserve, librement et sans défiance (1).

1° Oh oui! allez-y sans retard et dès aujourd'hui. Ne différez plus d'un jour à l'autre. Pensez avec quelle rapidité s'enfuient et « la figure de ce monde, » et ces ombres de joie, « où même en riant le cœur est triste. » Pensez que vous quitterez peut-être la vie non moins inopinément que les Galiléens du temple, ou que les dix-huit de Siloé. Pensez qu'au sortir de cette maison sainte, où vous n'êtes occupés qu'à présenter à Dieu vos sacrifices de louanges, l'épée de la mort peut fondre sur vous. — Ah! ne différez donc plus, et rendez grâce au Seigneur de ce qu'il est temps encore.

2° Mais, nous vous disons aussi, allez-y sincèrement et sans réserve, avec le désir sérieux d'obéir à ses paroles et « de ne point contrister son Esprit (Eph., IV, 30). » Allez-y comme NE POUVANT RIEN par vous-mêmes, sans

(1) ALLEZ A CHRIST. — Après tout ce qui vient de vous être dit, ô vous qui lisez ces lignes, nous osons croire que cette expression, bien loin de vous présenter une idée vague, ne doit plus même vous paraître une expression figurée. — « Jésus-Christ est vivant! Il est toujours le « même (Héb., XIII, 8); » et dans les maux de vos âmes, vous devez, à la lettre, aller à lui quoique invisible, aussi réellement que vous y fussiez accourus pour des misères corporelles, si vous eussiez vécu dans ces heureux jours où la Judée le vit revêtu de notre humble nature, « allant de lieu en lieu pour faire du bien, et guérissant toutes sortes de » maladies et d'infirmités parmi le peuple (Matth., IV, 23). » — Vous trouverez à la fin de ce sermon (Note 2) quelques citations scripturaires sur la TOUTE-PUISSANCE du Seigneur Jésus, et sur son action dans nos cœurs.

doute; mais aussi, allez-y comme « POUVANT TOUTES » CHOSES en Christ qui vous fortifie (Phil., IV, 13). »

Oui! vous dirai-je comme le Seigneur, « veux-tu » sincèrement « être guéri (Jean, V, 6)? » — « Si tu crois, tu » le peux; tout est possible à celui qui croit (Marc, IX, » 23). » — Mais aussi, tu dois agir si tu crois. — Comme le paralytique, se confiant en la vertu de Celui qui lui criait : *Lève-toi et marche !* dès aujourd'hui tu dois marcher à la suite de ton Sauveur, et te dire : Tant que je demeurerai les bras croisés dans ma coupable langueur, ce me sera la triste preuve que je n'ai point encore cru véritablement à sa Parole. La croyance qui n'agit point n'est pas sincère; elle est fausse; « elle est morte; » elle n'est pas plus la croyance (ou la foi), qu'un corps sans âme n'est un homme. — Si j'avais cru véritablement à sa Parole, au lieu de rester couché sur mon lit de paralysie ou dans mon tombeau, je me serais levé à cette voix qui me crie : « Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les » morts, et Christ t'éclairera! » Si j'avais cru véritablement à sa Parole, je serais sorti pour combattre, et j'aurais dit, comme David, comme Jonatham, comme Josué : « Je » ne me confie point en mon arc, ni en mon épée; ce » combat est à l'Éternel; le Seigneur est avec moi : forti» fie-toi donc, » ô mon âme, et « porte-toi vaillamment » à la bataille ! » — Allons donc en avant, toujours en avant sur la route du devoir. — Allons en avant dans cette carrière où il nous appelle, « ayant les yeux sur le Chef et » le Consommateur de la foi. » — Allons avec ardeur comme les dix lépreux de l'Évangile (Luc, XVII, 14), dans le chemin qu'il nous montre des cieux, et soyons persuadés comme eux que nous y trouverons, par sa grâce, la guérison qui nous fut promise.

Eh bien, mon Dieu, oui! dès aujourd'hui je veux faire ta volonté; — dès aujourd'hui je veux T'ÉCOUTER dans ta Parole, puisque c'est par ta PAROLE que ton Esprit agira sur mon cœur; — je veux T'INVOQUER dans la PRIÈRE, puisque je ne peux rien sans toi; — mais aussi je veux TE SUIVRE dans le combat, puisque tu m'ordonnes de combattre. Mon Dieu, que veux-tu de moi? En quoi faut-il que, dès aujourd'hui, je réforme mes habitudes, ma vie publique, ma vie domestique, ma vie secrète? — Mon Dieu, quel commerce ai-je à rompre, quel danger à fuir, quelles pensées à repousser, quel mal à réparer, quelle réconciliation, quels aveux, quel sacrifice à faire? — Mon Dieu, « si j'ai fait tort à quelqu'un, » dès aujourd'hui « je lui en rends quatre fois autant (Luc, XIX, » 18). » Mon Dieu, que veux-tu de moi?

3° Mais aussi, mes frères, mais surtout, allez à Christ librement et sans défiance. — Ah! c'est ici surtout, que je voudrais que sa Parole fût bien comprise de vous; c'est ici que je voudrais que ma faible voix devînt éclatante comme la trompette du jugement; c'est ici que je voudrais qu'elle pénétrât, comme une épée à deux tranchants, dans vos jointures et dans vos moëlles. — Il vous appelle; il vous invite; il a tout souffert; il a tout mérité pour vous; « il a » TOUT accompli: » pourquoi donc hésiteriez-vous encore? pourquoi n'iriez-vous pas librement et sans défiance?

J'entends d'ici vos scrupules et vos craintes. — Et quelle est l'âme sincère qui ait cherché son Sauveur, sans les avoir éprouvés comme vous? — Vous attendez, pour aller à lui, de trouver dans votre vie des souvenirs qui vous enhardissent, et dans vos cœurs des dispositions qui viennent justifier une confiance sans cela téméraire. — Mon Dieu! dites-vous, je crois aux invitations de l'Evangile, et je crois à la

puissance de mon Sauveur; mais je voudrais trouver en moi plus d'amour, plus de désirs, plus de pureté! mais je me sens si peu digne encore d'oser m'attendre à ce que s'accomplissent pour moi ces promesses magnifiques de miséricorde, de pardon, de secours, de gloire, d'amour éternel!

O mes chers frères! laissez, laissez enfin de côté ces scrupules d'une orgueilleuse humilité, ces recherches secrètes, mais toujours fatales, de votre propre justice. — Eh! quand iriez-vous à Christ, si vous attendiez pour cela d'en être dignes? — Quand iriez-vous au grand Médecin des âmes, au Rédempteur des pécheurs, « au Sauveur de ce qui est per- » du, » si vous attendiez pour cela de n'être ni malade, ni pécheur, ni perdu? Est-ce pour les justes qu'« il a mis son » âme en oblation? » Est-ce pour les légitimes possesseurs du ciel qu'il est descendu dans l'abîme et qu'il a souffert ce que nul être fini ne souffrit jamais?

Sans doute, il nous l'a déclaré, « il faut être né de nou- » veau pour entrer en son royaume; » sans doute, « si » nous ne nous convertissons » avant notre dernier jour, « nous périrons; » sans doute, quand la dernière heure aura sonné, « sans la sanctification » du cœur « nul ne » verra le Seigneur: » — mais ICI-BAS, mais tandis que « la Bonne-Nouvelle est annoncée aux pauvres, la guérison » aux cœurs brisés, la liberté aux captifs (Luc, IV, 18, 19), » mais ici-bas, pour aller à Christ, il ne faut que sentir sa misère et vouloir sincèrement être guéri; il ne faut qu'aller à lui comme le péager: « O Dieu! sois apaisé envers moi » qui suis pécheur! » pour « s'en retourner, » comme lui, « justifié dans sa maison (Luc, XVIII, 13). » — Mais ici-bas, pour aller à Christ, comme Pierre sur les eaux de Génézareth, il faut regarder, non point à notre pesanteur

naturelle, non point à la profondeur des eaux, à la violence des vents, mais à Jésus, qui nous tend les bras et qui nous crie : VIENS ! « Homme de petite foi, pourquoi as-tu » douté (Matth., XIV, 29, 31). » Il ne faut que se jeter à ses pieds, comme la pénitente, pour entendre ces douces, ces ravissantes paroles : « Va, mon enfant, va-t'en en » paix, ta foi t'a sauvée (Luc, VII, 50) ! »

Allez donc à lui, allez à lui tels que vous êtes, librement et sans défiance, vous souvenant qu'il appelle TOUS CEUX « qui sont travaillés et chargés; » vous souvenant que CE QU'IL VOUS ORDONNE DANS SA PAROLE, il vous le PROCURERA PAR SON ESPRIT, il VOUS L'A MÉRITÉ PAR SON SANG; et qu'il a dit lui-même : « Je ne repousserai point » dehors celui qui viendra à moi (Jean, VI, 37). » — Allez donc à lui, vous écriant comme David (Ps. CXXX, I, 3, 4), et de tout votre cœur : « O mon Dieu ! je t'invo- » que du fond d'un abîme : si tu prends garde aux iniqui- » tés, qui subsistera ? Mais il y a pardon auprès de toi, » afin que tu sois craint, oui, pardon, afin que tu sois » craint! — Je viens donc à toi, ô mon Dieu! comme » pauvre, misérable, aveugle et nu (Apoc., III, 17), » sans autre offrande que l'aveu de mon indignité, sans » autre titre à tes compassions que ma misère et que tes » promesses. Mon Dieu ! lave-moi de mon péché avec » l'hysope et le sang du tabernacle, et je serai net. » Mon Dieu! crée en moi un cœur pur, et renouvelle » au-dedans de moi un esprit bien disposé (Ps. LI, » 7, 10) ! »

O mes frères, si vous faites ces choses, si vous vous approchez ainsi du Sauveur, je puis vous l'assurer sur la Parole du « Dieu qui ne peut mentir (Tite, I, 2), » certainement vous trouverez la paix, certainement vos prières

seront exaucées, certainement vous serez convertis, certainement vous serez sauvés!

Croyez-en la Parole de votre Dieu; croyez-en les fidèles de tous les temps et de tous les lieux. Ce n'est pas autrement qu'ont été convertis et sauvés le meurtrier Saul de Tarse, l'impure Marie, l'injuste et profane Zachée, le brigand sur la croix. Ce n'est pas autrement qu'ont été convertis et sauvés les fidèles de nos jours, qui tous vous diront comme l'apôtre Paul : « Cette parole est CERTAINE, » c'est que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sau- » ver les pécheurs, DONT JE SUIS LE PREMIER; mais misé- » ricorde m'a été faite, afin que Jésus-Christ fît voir en » moi une parfaite clémence, POUR SERVIR DE MODÈLE A » TOUS CEUX QUI CROIRONT EN LUI pour la vie éternelle » (1 Tim., I, 15, 16). »

Alors, le Seigneur accomplira pour vous SES DEUX PROMESSES, la rémission de vos péchés, et la conversion de votre cœur. — Alors, la vue du plus grand, du meilleur des Etres, de Jésus votre sauveur, votre ami, votre frère aîné, mourant à votre place en des tourments qui font frémir la nature, et dans les angoisses de la mort seconde; alors la vue de ce même Jésus exalté maintenant par-dessus tous les cieux, portant du haut de sa gloire ses regards sur vous avec une tendresse inexprimable, priant pour vous et vous appelant à lui; alors cette vue, révélée à votre âme par l'Esprit de Dieu, vous pénètrera d'une joie toute sainte, d'un repentir tout filial, d'une reconnaissance brûlante, d'un tendre abandon, et vous donnera sur l'énormité du péché, sur la sainteté de votre Dieu, sur sa justice et sur sa miséricorde, des sentiments et des pensées, auprès desquelles tous les discours les plus éloquents de la sagesse humaine, sur le vice et la vertu, ne

vous paraîtront plus « que de l'airain qui résonne ou » qu'une cymbale qui retentit (1 Cor., XIII, 1); » alors vous « regarderez vers moi que » vous « avez percé, » dit l'Eternel; vous « en mènerez deuil comme sur la mort » d'un fils unique (Zach., XII, 10); » et sachant qu'« il » vous a été beaucoup pardonné, » comme la pénitente de Béthanie, vous voudrez et vous saurez « beaucoup » aimer. » — Alors, comme la terre au retour du soleil, après un long hiver, a vu fondre les glaces qui la retenaient captive dans les liens de la stérilité et de la mort, alors votre âme, dès qu'elle aura su contempler le SOLEIL DE JUSTICE « qui porte la santé dans ses rayons » (Mal., IV, 2), » sentira pénétrer en elle, avec les lumières de la foi, la chaleur, la paix, la joie et le printemps d'une vie nouvelle, pour la rajeunir et la renouveler à la gloire de son Dieu. — Alors vous deviendrez tous les jours davantage, comme votre Sauveur, « doux et humble de » cœur; » vous « renoncerez à la colère, à la médisance, » aux convoitises du mal; » vous « dépouillerez le vieil » homme et ses œuvres; » vous « revêtirez, comme les » élus de Dieu, des entrailles de miséricorde, de dou- » ceur, de patience, ET LA PAIX DE DIEU gardera vos » cœurs (Col., III, 8, 9, 12, 15). »

Oh! la bonne nouvelle! oh! que cette nouvelle est douce au cœur d'un pécheur qui connaît ses maux et qui cherche la paix! O mon âme, bois à longs traits ces eaux vives et célestes qui rafraîchissent en vie éternelle! — N'est-ce pas, mes frères, n'est-ce pas que c'est bien là pour votre âme altérée L'EVANGILE, la bonne nouvelle, le « sujet d'une grande joie? »

Nous avons un Sauveur PUISSANT POUR SAUVER! Ah! pauvres pécheurs, pauvres mortels, pauvres vermisseaux

que nous sommes, à la veille de l'éternité, « à qui nous » en irions-nous? » N'a-t-il pas « seul, les paroles de la » vie éternelle (Jean, VI, 68)? » — Ne refusons donc plus d'aller à lui! — Il y a tant de joie, il y a tant de bonheur à se donner à Christ. — Il y a tant de douceur, même au milieu des larmes, même dans l'exil, même sous le crêpe le plus sombre, même dans une maison de deuil, même sur un lit de mort; il y a tant de douceur à se décharger au pied de sa croix du fardeau de ses péchés, à renoncer à soi-même, à s'abandonner à lui, à le suivre, à lui donner son cœur!

Mon Dieu! je leur ai dit de ta part : « Convertissez-» vous; » si vous « ne vous convertissez, vous périrez; » — je leur ai dit de ta part : « Réveille-toi, toi qui dors, » et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclairera; » — mais qu'ai-je pu faire encore que « semer » et qu'« arroser (1 Cor., III, 6)? » C'est « toi seul qui donnes l'accroissement; » c'est toi seul qui sauves, c'est toi seul, ô mon Dieu, qui ressuscites les morts! Voici donc, Seigneur Dieu, nous nous reconnaissons encore devant ta sainte Majesté pour de pauvres pécheurs qui méritons la condamnation et la mort; mais nous recourons humblement à ta grâce, mais nous te supplions, pour l'amour de ton Fils, de subvenir à notre misère, de nous pardonner nos transgressions, de nous augmenter de jour en jour les grâces de ton Saint-Esprit, afin que, reconnaissant de plus en plus nos fautes, et convertis à toi, nous renoncions au péché de tout notre cœur, et portions des fruits de justice, qui te soient agréables, par Jésus-Christ, notre Seigneur. *Amen.*

NOTES SUR LA CONVERSION.

—

NOTE 1.

La Conversion est un don de Dieu : c'est une œuvre de sa puissance dans le cœur du pécheur.

Il suffirait déjà, pour s'en convaincre, d'écouter les prières et les actions de grâces que les fidèles, dans les Ecritures, adressent constamment au Père de tout don parfait. Il suffirait même de réfléchir à ce que suppose cette prière de tous les jours : *O notre Père, qui es aux cieux, que ta volonté se fasse, que ton règne vienne, que ton nom soit sanctifié, ne nous laisse pas tomber en tentation, délivre-nous du mal.*

Voyez, entre autres prières ou actions de grâces, Col., I, 3, 4, 9, 12, 13; IV, 3, 12. 1 Thes., II, 13, 14; V, 23, 24; III, 10, 12. 2 Thes., I, 3, 11; II, 13, 14; III, 1, 3, 5. Rom., I, 8; X, 1; XV, 13, 30, 31. Eph., I, 15-19; III, 14-17; VI, 24. Ph., I, 2, 6, 29; II, 13. Jude, 24, 25, etc.

Mais, pour reconnaître pleinement cette vérité fondamentale, qu'on examine d'ailleurs avec attention les passages suivants, entre un grand nombre d'autres déclarations non moins positives :

Deut., XXX, 6. Jér., XXXI, 16-20, 33; XXXII, 38, 40; XXIV, 7. Lam, V, 21. 1 Rois, VIII, 58. Ez., XI, 19; XXXVI, 25-27. Soph., III, 9-12. Jean, VI, 44, 65; I, 12, 13. Act., XI, 18, 21; II, 47; XVI, 14; XVIII, 27; XX, 32. 2 Tim., II, 25. Col., II, 11; I, 9, 12. Hébr., VIII, 10. Tite, III, 5. Matth., XI, 27; XVI, 17. Phil., I, 6; II, 29. 1 Cor., I, 30; VI, 11. 2 Cor., V, 5, 17, 18. Rom., IX, 16; X, 20. 2 Tim., I, 9. Eph., II, 4-10; I, 3-6.

Cependant, la conversion que l'Ecriture nous déclare certainement être une œuvre de la miséricorde et de la puissance de Dieu dans le cœur du pécheur, la conversion n'est-elle pas un devoir, et ne nous est-elle pas commandée? — Oui, sans doute, *Dieu ordonne à tout homme, en tout lieu, de se convertir, et de se faire un nouveau cœur* (Act., XVII, 30. Deut., X, 16. Ezéch., XVIII, 31); et il n'y a que la plus extrême

corruption qui puisse laisser inefficaces tant de motifs réunis de crainte, de gratitude, d'amour et d'espérance.

Mais, quel peut être l'objet de tous ces motifs? et pourquoi, dans les Ecritures, tant de commandements, tant de reproches, tant de menaces, tant de promesses, si la conversion est un miracle, si c'est l'œuvre même du Dieu tout-puissant?

Il y a deux réponses à faire à cette objection. — La première a surtout trait à ceux qui ne se convertissent point. — La seconde a surtout trait à ceux qui se convertissent. — La première, quoique très-solide et, selon nous, très-satisfaisante, conduit promptement en des profondeurs où nous ne voulons point entrer et à des questions que nous croyons téméraires. Nous ne ferons à peu près que l'indiquer.

1° Et d'abord, les ordres, les exhortations, les menaces que Dieu nous adresse dans sa Parole, en nous montrant quel est son juste droit et quel est notre devoir le plus impérieux, servent à nous convaincre de la rebellion de notre misérable cœur et de la profonde corruption de nos propres penchants. — Elles nous laissent sans excuse au jugement de notre conscience et devant le tribunal de Dieu. — Le mal ne vient que de nous : *Dieu ne tente personne* (Jacq., I, 13).

Quelqu'un donc prétendrait-il, dans le secret de son cœur, pouvoir, au dernier jour, alléguer que les secours lui manquèrent, et faire entendre la même excuse que le *méchant et paresseux serviteur* de la parabole (Luc, XIX. Matth., XXV) : *Je savais que tu es un homme dur, qui redemandes ce que tu n'as point donné, et qui veux recueillir où tu n'as point semé : — j'ai donc enveloppé ton talent dans un linge, je l'ai tenu caché, le voici* (me voici tel que tu m'avais placé sur la terre!). Il lui sera répondu : *Méchant serviteur*, je te convaincrai de péché, *et je te jugerai par tes propres paroles.... Pourquoi n'as-tu pas mis mon argent à la banque?* Je te l'avais ordonné; tu le savais; tu ne l'as point voulu; tu ne l'as point fait. C'est donc uniquement, et de ton propre aveu, la corruption de tes penchants qui te rendit rebelle aux commandements de ton Dieu, et tu n'éprouvas d'autre obstacle que les refus criminels de ton propre cœur.

Reconnaissons donc dans le commandement, notre devoir, — dans notre impuissance à l'accomplir, notre corruption coupable, — et dans les promesses de l'Evangile de Dieu, notre ressource assurée, et l'éternel sujet de nos adorations et de nos cantiques.

2° Mais notre seconde réponse est plus simple et plus directe encore.

Il faut, disons-nous, faire entendre à toute créature les exhortations de la Parole du Seigneur, précisément parce que SA PAROLE EST L'IN-

STRUMENT dont il lui plaît de faire usage, pour accomplir dans les âmes, en les convertissant, cette œuvre même de sa toute-puissance. — Elle est l'*Epée de son Esprit*; elle est sa *puissance en salut*; elle est l'*arme puissante, par la vertu de Dieu, pour amener les pensées captives à l'obéissance de Christ* (Rom., I, 16. Eph., VI, 17. 2 Cor., X, 4, 5). — Il faut donc qu'on la fasse entendre à toute créature, afin que les invitations et les commandements qu'elle nous adresse deviennent efficaces dans tous les cœurs où le Seigneur aura daigné les accompagner de son action divine. — Il *ouvre* à ses disciples *les yeux de leur entendement pour qu'ils la comprennent*; il *ouvre le cœur de Lydie pour qu'elle y soit attentive* (Luc, XXIV, 45. Act., XVI, 14). — Il l'emploie pour convertir nos âmes de la puissance des ténèbres à sa merveilleuse lumière, comme il l'employait au commencement, pour *que la lumière fût* (Gen., I, 3); car *Dieu* QUI DIT *autrefois que la lumière jaillît du sein des ténèbres, est Celui qui a fait reluire sa lumière dans nos cœurs*, dit l'apôtre saint Paul (2 Cor., IV, 6). — Il l'emploie pour ressusciter une âme en nouveauté de vie, comme il l'employa naguère pour sortir Lazare de son tombeau. *Celui qui entend ma Parole*, nous dit-il lui-même, *il est passé de la mort à la vie. Et le temps vient et* IL EST DÉJA VENU, *que les morts* (spirituels) *entendront la voix du Fils de Dieu; et ceux qui l'auront entendue vivront* (Jean, V, 24, 25).

Qu'eussiez-vous dit de Lazare, si, lorsque le Seigneur eut fait pénétrer à travers son tombeau, jusque dans son cœur glacé, ce commandement si clair : *Lazare, sors!* vous l'eussiez vu rester obstinément couché dans son linceul, sous les mêmes prétextes qu'allèguent les pécheurs : Cet ordre qui vient de m'être si clairement adressé présente cependant à mon esprit des difficultés qu'il ne saurait résoudre; et si Jésus qui m'aime veut m'arracher des entrailles du sépulcre, qu'a-t-il besoin de mes vains efforts? n'est-il pas tout-puissant, et ce miracle ne sera-t-il pas son œuvre? — Et qu'en sais-tu, Lazare? — Jésus me l'a dit : C'est lui qui ressuscite les morts. — Eh! n'est-ce pas aussi Jésus qui te *crie à grande voix* : « Lazare, lève-toi; Lazare, sors? »

Si donc un pécheur prétendait, au dernier jour, faire entendre cette vaine et coupable excuse devant le tribunal de Christ : J'étais né dans la corruption, enclin au mal, incapable par moi-même de faire le bien. — Et qui te l'a dit? lui serait-il répondu. — Les Écritures? — Mais les Écritures ne t'avaient-elles pas dit aussi : *Réveille-toi, toi qui dors, et te relève du milieu des morts, et Christ t'éclairera? — Cessez de mal faire, apprenez à bien faire. — Convertissez-vous et retournez à Dieu!*

Ce qui montre, d'ailleurs, avec la dernière évidence, la coupable va-

nité de pareilles objections, c'est qu'on se garde bien de raisonner ainsi, dès qu'il ne s'agit plus de la conscience, et dès qu'il n'est question que des intérêts de la terre.

« Pourquoi m'appeler à d'impuissants efforts, et de quoi serviraient-ils, si, dans ses volontés souveraines, Dieu n'a pas jugé devoir m'accorder une grâce sans laquelle vous dites que nous ne pouvons rien? Et ne puis-je pas impunément retenir dans mon sein les poisons mortels du péché, si Dieu, cependant, a résolu de me convertir tôt ou tard par sa puissance irrésistible? » — Tandis que vous entendrez souvent mettre en avant avec confiance (quand il ne s'agit que du règne de Dieu) ces sophismes de la corruption, entendîtes-vous jamais un homme, doué de ses facultés mentales, essayer sur les choses de la vie des raisonnements du même genre? — « Qu'importe que je m'abstienne de ce poison corrosif et mortel? qu'importe que j'en éloigne mes enfants avec sollicitude, si toutefois Celui qui tient en sa main la vie de toute chair a résolu de prolonger la nôtre de vingt ans encore! Qu'importe aussi que, sentant en mon sein de mortelles atteintes d'un poison qui le dévore, j'aie recours à ce remède que vous dites infaillible, si cependant le Dieu qui fait vivre a résolu de borner ici le nombre de mes jours? » — Tandis que vous entendrez des personnes d'ailleurs sensées vous dire, comme de bonne foi, lorsqu'il s'agit du règne de Dieu, que si *celui qui sème n'est rien*, que si *celui qui arrose n'est rien*, peu importent alors tous les efforts de l'homme; vîtes-vous jamais un cultivateur pieux attendre, sans agir et les bras croisés, que Celui qui *donne les saisons fertiles* vienne *couronner l'année de ses biens*, et couvrir d'un riche froment des sillons où l'on n'a rien semé, sous le prétexte absurde que *celui qui sème n'est rien*, que *celui qui arrose n'est rien*, et que le *Dieu qui donne l'accroissement* n'a pas besoin, sans doute, du travail de l'homme, pour multiplier sur la terre, en quelque lieu que ce soit, les fruits qu'il y ramène tous les ans par sa toute-puissance?

Il faut donc que la Parole se prêche, parce qu'elle est, comme l'a dit un apôtre, la *semence incorruptible* qui *nous fait naître de nouveau, par le Saint-Esprit* (1 Pier., I, 22-24). Il faut que les ministres de Dieu se rappellent qu'ils portent avec eux, bien qu'en des vases d'argile, la Parole qui fit, au commencement, sortir du néant la terre et les cieux. Il faut qu'ils la fassent entendre *avec patience et douceur à ceux qui ont un sentiment contraire, afin de voir si quelque jour* DIEU LEUR DONNERA LA CONVERSION, *pour reconnaître la vérité, et pour se dégager des piéges de Satan* (2 Tim., II, 25). Il faut qu'ils la fassent entendre aux morts spirituels, avec la même foi dont était rempli le Prophète de

l'Eternel, lorsqu'à l'aspect des ossements desséchés qui couvraient une vaste campagne, il eut entendu ces paroles de son Dieu : *Fils d'homme, ces os pourront-ils bien revivre ? — Seigneur Eternel, tu le sais. — Et l'Eternel lui dit : Prophétise sur ces os, et leur dis : Os secs, écoutez la parole de l'Eternel!* Ezéchiel *prophétisa sur ces os ; et voici, l'Esprit entra en eux, et ils revécurent, et ils se tinrent sur leurs pieds, et ils devinrent une grande armée* (Ezéch., XXXVII, 3-10).

La conversion est donc à la fois, et dans un certain sens, l'œuvre de l'homme et l'œuvre de Dieu. — Aussi verrez-vous les Ecritures, et souvent dans un même passage, nous commander avec instance et comme un devoir impérieux, ce qu'elles nous déclarent en même temps être en nous un acte puissant de la miséricorde divine. — Elles vont jusqu'à nous dire : *Marchez selon l'Esprit; faites mourir par l'Esprit les œuvres de la chair ; fortifiez-vous en notre Seigneur, et en la puissance de sa force;* SOYEZ REMPLIS DU SAINT-ESPRIT (Eph., V, 18; VI, 10. Gal., V, 16. Rom., VIII, 13). — Et, bien loin que l'idée du DON leur paraisse pouvoir affaiblir pour nous celle du DEVOIR, elles nous disent : *Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement;* CAR *c'est Dieu qui opère en nous avec efficace la volonté et l'exécution selon son bon plaisir. — Sanctifiez-vous, et soyez saints ;* CAR *je suis l'Eternel qui vous sanctifie.* (Phil., II, 12, 13. Lév., XX, 7, 8).

Vous verrez d'autres exemples non moins frappants ; en comparant Deut., X, 16, et XXX, 6, et VI, 17. Héb., XII, 1, et Rom., IX, 16, Mat., XI, 27 et 28. 2 Tim., I, 9 et 14, et II, 1. Héb., XII, 28 et 14, et XIII, 21. 2 Cor., V, 18 et 20. Jean VI, 37 et 44. Ezéch., XVIII, 31 et XXXVI, 27, et XI, 19. Jacq., IV, 8, et Jér., XXX, 21. Marc, XI, 30, et 2 Thess., III, 5. 1 Thess., IV, 3, et V, 2-8.

NOTE 2.

Nous pensons devoir rappeler ici quelques témoignages scripturaires sur la TOUTE-PRÉSENCE du Seigneur Jésus, sur sa PROVIDENCE dans l'Eglise, et sur son ACTION dans nos cœurs.

Sans parler ici des témoignages rendus à sa DIVINITÉ, voyez d'abord, sur sa PROVIDENCE EXTÉRIEURE et sa TOUTE-PRÉSENCE, les passages suivants :

Matth., XVIII, 20 ; XXVIII, 20. Luc, XXI, 15. Jean, I, 48. Marc,

XVI, 20, comparé avec Rom., XV, 18. Act., IX, 5, 10, 17, 34; XI, 21; XIV, 3, 23; XVI, 7; XVIII, 9, 10; XXVI, 15, 18. Phil., I, 19; II, 19, 24. 2 Cor., XIII, 3. Col., I, 17, 29. 1 Thess., III, 11. Héb., I, 3-12. Apoc., II, 2-5, 21, 23; III, 1, 3, 8, 10, 19.

Et quant à sa PROVIDENCE INTÉRIEURE, ou à son ACTION sur nos cœurs, voyez :

Luc, XXIV, 45. Jean, II, 25; X, 16; VI, 61, 64; XIV, 13, 14, 21, 23; XXI, 17. Act., V, 31; XIV, 23; XVI, 14; XXVI, 18. Rom., I, 7; VIII, 9, 10. 1 Col., I, 3, 7, 8. 2 Cor., XII, 8, 9. Phil., IV, 13. Eph., IV, 7. Col., I, 29. 2 Thess., II, 16, 17. Jude, 1. Apoc., III, 10, 20; XXI, 6.

Voyez aussi les PRIÈRES qui lui sont adressées :

Act., VII, 59. 2 Cor., XII, 8, 9. 2 Thess., II, 16, 17. Rom., I, 7. 1 Tim., I, 12.

Aussi les chrétiens sont-ils appelés « *ceux qui invoquent le Seigneur Jésus.* » TU INVOQUERAS LE SEIGNEUR TON DIEU, ET TU LE SERVIRAS LUI SEUL.

1 Cor., I, 2. 2 Tim., II, 19. Act., IX, 14, 21. Rom., X, 13.

GÉDÉON DEVANT L'ANGE DE L'ÉTERNEL.

SERMON SUR JUGES, VI, 17-24.

Et Gédéon dit à l'Eternel : « Je te supplie, si j'ai trouvé grâce devant » tes yeux, de me donner un signe *qui m'atteste* que c'est toi qui parles » avec moi. Je te prie donc, ne t'en va point d'ici jusqu'à ce que je revienne, » que je t'apporte mon offrande, et que je la dépose devant toi. » — Et il répondit : « Je demeurerai jusqu'à ce que tu reviennes. »

Gédéon rentra et apprêta un jeune chevreau d'entre les chèvres, et des gâteaux sans levain d'un épha de farine; il mit la chair dans un panier et le bouillon dans un vase; et il les apporta sous le chêne et les lui présenta.

Alors l'Ange de Dieu lui dit : « Prends cette chair et ces gâteaux sans » levain, dépose-les sur ce rocher, et répands le bouillon. » Gédéon fit ainsi. Alors l'Ange de l'Eternel ayant étendu le bâton qu'il avait en sa main, toucha la chair et les gâteaux sans levain; le feu monta du rocher et consuma la chair et les gâteaux sans levain; et l'Ange de l'Eternel disparut de devant lui.

Gédéon vit que c'était l'Ange de l'Eternel, et il dit : « Hélas! Seigneur » Eternel! car j'ai vu l'Ange de l'Eternel face à face! » — Et l'Eternel lui dit : « Paix te soit! ne crains point; tu ne mourras point! »

Alors Gédéon bâtit là un autel à l'Eternel, et il l'appela : « L'ÉTERNEL » DE PAIX! » — Et cet autel est demeuré jusqu'à ce jour à Hophra des Abihézérites.

Il est peu de passages du Nouveau Testament qui m'aient plus souvent parlé jusqu'au fond de l'âme, dans la communion, dans la prière, ou dans le deuil, que le récit à la fois si complet et si simple, de l'apparition de notre Sauveur à Cléopas sur le chemin de Jérusalem.

Cléopas et son ami se rendaient sur la fin du jour au vil-

lage d'Emmaüs. Ils étaient pénétrés de tristesse; ils avaient vu mourir, ils avaient déposé dans un tombeau leur Maître bien-aimé. Comme ils s'en entretenaient ensemble sur la route, un voyageur les aborde. L'expression grave, mais tendre, de la sympathie et de la bienveillance, parle dans ses regards, il chemine quelque temps avec eux, et bientôt il leur demande avec douceur : « De quoi » vous entreteniez-vous par le chemin, et d'où vient que » vous êtes si tristes? » A peine a-t-il entendu leur réponse : « O gens d'un cœur tardif à croire! leur dit-il, » ne fallait-il pas que le Messie souffrît avant d'entrer » dans sa gloire? » — Alors (est-il écrit), en commençant « par les livres de Moïse, » il leur montre Jésus-Christ dans tout l'Ancien Testament; et pendant qu'il leur parle, leur âme s'attendrit; une joie toute céleste, une conviction profonde la pénètre; « ils sentent comme si » leur cœur brûlait au-dedans d'eux. » — On arrive aux portes d'Emmaüs; le voyageur veut poursuivre sa route; « Oh! demeure avec nous, lui disent-ils; tu vois que » le soir s'approche, et que le jour est sur son déclin! » — « On le contraint de demeurer; » ajoute saint Luc, et l'étranger daigne céder. — Les deux disciples alors entrent sous leur toit rustique : l'étranger daigne les y suivre. — On sert le repas du soir; l'étranger daigne s'y placer. — Bientôt, on lui voit prendre le pain : c'était ainsi que faisait Jésus; — il le rompt, en levant ses yeux vers le ciel : c'était le regard de Jésus; — il le bénit : c'était la voix de Jésus! — les deux disciples le contemplent; leurs yeux s'ouvrent; ils reconnaissent Jésus : c'était Jésus!

Qui pourrait dire leur bonheur? — Qui pourrait dire ce que fut dès-lors, pour tout le reste de leur vie, le sou-

venir de cette soirée incomparable où le Sauveur du monde daigna descendre vers d'indignes pécheurs, et où le ciel s'abaissa pour eux dans la chambre d'Emmaüs! Qui pourrait dire que de fois le retentissement de cette voix si tendre : « De quoi vous entreteniez-vous par le chemin, et » d'où vient que vous êtes si tristes? » vint, dans la suite de leurs combats, soutenir leur âme et leur apporter la paix!

N'est-ce pas, âmes fidèles, n'est-ce pas que ces pensées sont bien douces aussi pour vous, puisque vous avez les mêmes promesses; puisque vous n'ignorez pas que ce passage n'est mis dans la Bible que pour votre consolation (Rom., XV, 4); puisque vous savez que « Jésus demeure » toujours le même à travers tous les siècles (Hébr., XIII, » 8, et I, 8-12), » et qu'il a dit à tous ses croyants : « Je » suis avec vous jusqu'à la fin du monde. Voici, je me » tiens à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma » voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je soupe- » rai avec lui, et lui avec moi (Apoc., III, 20); » — et puisqu'enfin vous avez appris que « si deux ou trois de ses » disciples s'assemblent en son nom, Jésus-Christ se » trouve au milieu d'eux, » aussi réellement que s'ils le voyaient de leurs yeux comme le vit Cléopas (1)?

N'est-ce pas qu'une pareille pensée doit être bien douce dans la prière, bien douce dans le deuil, douce dans la vie, et douce surtout dans la mort!

Ah! quand Dieu nous a donné de la recevoir par la foi dans notre âme, elle change notre existence, elle nous place

(1) Matth., XVIII, 20. Remarquez bien que notre Seigneur faisait cette déclaration dans le temps même où, réduit au rang des pécheurs, il vivait encore au milieu de nous dans une chair mortelle.

dans un monde nouveau ; elle nous entoure comme d'une atmosphère de lumière et de joie. Et plus nous voyons de détails et de familiarité dans les touchantes circonstances de ce trop court récit de saint Luc, plus aussi notre âme se sent encouragée à s'en appliquer l'ineffable consolation, plus elle y trouve d'accents pour l'édifier et pour l'attendrir. Oui, ces deux villageois cheminant à pied vers Emmaüs, cette rencontre sur un grand chemin, cette conversation des trois voyageurs, cette maison, ce repas du soir, cette table rustique, toute l'humilité de ces circonstances, bien loin d'ôter rien à la beauté de cette scène divine, est précisément ce qui en fait pour nous l'importance pratique, et ce qui vient lui donner à nos yeux plus de charme et de grandeur.

Eh bien, mes frères, il en est ainsi de l'histoire de Gédéon dans notre texte. Ce chêne de Hophra, ce jeune homme des champs, ce chevreau, ce vase d'osier, ces gâteaux sans levain, tous ces détails sont là, comme ceux d'Emmaüs, pour élever notre âme d'une manière plus sensible et plus tendre, vers le Dieu des promesses, et pour nous rappeler que ce Dieu tout-puissant n'habite pas seulement le troisième ciel, mais qu'il est présent avec ses fidèles, mais qu'il condescend à leur petitesse, mais qu'il compte nos cheveux et nos soupirs, comme il a compté les mondes qui circulent nuit et jour dans l'immensité des cieux.

Venez donc contempler aujourd'hui, dans l'histoire de Gédéon, un spectacle tout semblable à celui d'Emmaüs. Venez voir sous le chêne de Hophra, dans les campagnes de Manassé, les mêmes compassions que nous admirons dans la chambre de Cléopas. Venez apprendre, dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, que si Dieu, pour répri-

mer dans le cœur de l'homme un orgueil qui se soulève jusqu'au ciel, a voulu réduire notre corps à la mesure d'un vermisseau, et nous faire ramper sur une planète qui n'est devant ses autres œuvres que comme le grain de poudre qui s'attache au bassin d'une balance, ce même Dieu cependant a daigné nous révéler, quant à notre âme, des miséricordes plus hautes encore que les cieux. Venez reconnaître, en un mot, dans le récit de notre texte, ce que le plus humble fidèle peut espérer encore aujourd'hui du Dieu de la Bible, ce que vous avez reçu l'ordre d'en attendre, et ce qu'il était déjà pour ses élus, douze cents années avant que Cléopas fût sorti du sein de sa mère, il y a plus de trente siècles. — Et qu'importent en effet les siècles? — Jésus-Christ n'est-il pas « le même, hier, aujourd'hui et » aux siècles des siècles, » comme l'a dit saint Paul (Hébr., XIII, 8)? — Notre frère Gédéon ne mettait-il pas sa confiance aux mêmes promesses que nous? N'avait-il pas lu, dans les premières pages de la même Bible, les mêmes compassions qu'on nous annonce encore? Le cœur de Gédéon battait comme le nôtre, il avait affaire au même Dieu Sauveur que je viens vous prêcher; le soleil se levait alors comme il s'est levé ce matin; toute l'armée des astres marchait déjà dans le même ordre qui vient encore chaque soir embellir pour nous le silence des nuits; les aires qu'ils décrivent dans leurs orbites immenses mesuraient déjà le temps par ses minutes et par ses secondes; le Jourdain, le Danube, le Rhône, et les générations d'hommes coulaient déjà comme de nos jours. — Rien de tout cela n'a changé! — Mais quand toutes ces choses auraient changé, CELUI qui les a faites, Celui que je vous prêche n'a point changé! — « La terre passera, mais ses paroles ne passeront » point. (Marc, XIII, 31). » — Et à l'égard du Fils, il est

écrit, dit saint Paul : « C'est toi, Seigneur, qui as fondé » la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains ; ils pé- » riront, mais tu subsistes toujours; ils s'envieilliront » comme un vêtement, mais pour toi, tu es toujours le » même, et tes années ne finiront point (Hébr., I, 1-12). »

L'ordre de notre méditation sera très-simple. — Je vous rappellerai d'abord dans quelles circonstances l'Ange de l'Éternel apparut à Gédéon ; et puisque cette scène miraculeuse ne nous présente que deux personnages, un ange et un homme; — un ange, que l'Ecriture appelle du saint nom de JÉHOVA, et un homme, qu'elle appelle « Gédéon, fils de Joas, » — je porterai successivement vos regards sur l'un et sur l'autre : ce sera tout le plan de ce discours.

Mais, avant tout, j'élève encore une fois mon cœur et mes mains vers Celui qui est « L'ETERNEL NOTRE PAIX. » — Je le supplie d'être avec nous aujourd'hui pour nous bénir, comme il fut avec Cléopas, et comme il était avec Gédéon. — Il ne s'agit pas sans doute ici pour nous de délivrer un peuple; mais ce temple est rempli d'âmes immortelles et sensibles qui ont besoin d'une délivrance; il en est plusieurs d'entre nous qui paraîtront devant Dieu cette année; il en est qui sont dans le deuil, et que Dieu attire à lui par les voies de l'épreuve; il en est plusieurs qui, comme Gédéon, désirent *un signe* qui leur atteste, ô mon Dieu, que c'est toi-même qui leur parles de paix dans la Bible, et qu'ils ont trouvé grâce devant tes yeux!

O Eternel de paix, Dieu de bonté! viens donc leur dire à tous aussi comme à Gédéon : *Que la paix te soit donnée!* — Ainsi soit-il?

Avant de pouvoir prêter l'oreille avec intelligence à l'en-

tretien miraculeux qui fait le sujet de notre texte, il est nécessaire d'avoir eu sous les yeux les versets qui le précèdent et les événements qui l'expliquent.

Vous savez que les Israélites, dans les jours qui nous occupent, étaient livrés à la plus horrible détresse.

Quand ce peuple était fidèle, rien n'égalait ses prospérités; « Dieu le multipliait comme les étoiles des cieux; il » était béni dans les villes et béni dans la campagne; » l'épée ne passait point par son pays; et ses ennemis, sor- » tis contre lui par un chemin, s'enfuyaient par sept (Deu- » tér., XVIII, 3, 7). » Mais aux jours de Gédéon, l'Eternel avait abandonné les Israélites, parce que les Israélites l'avaient abandonné; ils avaient jeté sa loi derrière leur dos, pour marcher au gré de leur cœur incirconcis, dans les voies de la désobéissance et de l'incrédulité; ils avaient adoré la terre, il n'avaient plus voulu du Dieu de la Bible.

Qu'avait fait alors ce Dieu de tout amour? Ce qu'il fait encore de nos jours pour ses élus. Quand il voit l'un d'eux s'éloigner du chemin de la vie éternelle, il se hâte d'appesantir sur lui sa main paternelle; il le couche sur un lit de maladie; il lui retire une épouse ou un enfant chéri; il fait descendre dans l'amertume ce cœur indocile; et le Dieu qui l'aime lui apprend ainsi, pendant qu'il en est temps encore, la repentance et la prière.

C'était aussi là ce qu'avait fait le Seigneur pour les Israélites, dans les jours de Gédéon; il avait fait cesser pour eux ce que ces malheureux appelaient leur bonheur; il les avait « vendus pour un temps à leurs ennemis; » il leur avait tout ôté, jusqu'au courage : on les voyait dans l'effroi nuit et jour; ils se réfugiaient dans les cavernes des montagnes; et ce n'était qu'à la dérobée qu'ils mangeaient un pain d'amertume. Depuis longtemps, à chaque

retour des moissons, les armées d'Hamaleck et de Madian, suivies de leurs innombrables chameaux, se répandaient en tous lieux, ravageaient les campagnes, et ne laissaient rien de reste en Israël.

Telle était, depuis sept ans, la misère de ce peuple ingrat; mais enfin ces sévères châtiments avaient eu quelqu'effet. — Les adorateurs de Baal y prévalaient encore, il est vrai; mais il y avait déjà dans les villes et dans les campagnes bien des âmes cachées qui revenaient à la sainte Ecriture, qui s'humiliaient devant le Dieu des promesses, et qui faisaient monter vers son trône l'ardeur de leurs prières.

Quand il en est ainsi, la délivrance approche. Pour opérer celle de son peuple, l'Eternel avait fait choix de Gédéon; car il se plaît dans la faiblesse des moyens, afin qu'en voyant ce qu'il leur fait accomplir, on reconnaisse que, si l'instrument est si chétif, il faut que le bras qui le remue soit celui du Tout-Puissant.

Gédéon, en effet, était le plus petit des enfants de Joas, et son district le plus pauvre qui fût en Manassé. Mais Gédéon était riche dans la foi; et tandis qu'il y avait encore un autel consacré à Baal dans la maison de son père, il cherchait Dieu dans sa Parole et l'adorait dans ses voies.

Les jours de la moisson commençaient, et l'on venait d'apprendre que les armées des Orientaux, nombreuses comme le sable qui est au bord de la mer, traversaient le Jourdain et se dirigeaient vers la vallée de Jizrehel. Gédéon, caché dans ses pressoirs, se hâtait de recueillir son froment et de le séparer de sa paille pour le sauver du pillage, lorsque tout-à-coup ayant levé les yeux, il aperçut sous un chêne, devant la maison de son père, un étranger qui s'y

était assis, et dont le regard imposant et doux commandait le respect. Aussitôt, ce personnage l'appelle, et lui dit avec autorité : « Très-fort et vaillant homme, l'Eternel est avec » toi ! » — Troublé, et sentant déjà qu'il y avait dans l'aspect, dans le regard et dans le ton de cet étranger, quelque chose d'entraînant et de surnaturel, Gédéon se hâta de répondre : « L'Eternel est avec nous ! Ah ! n'est-il pas vrai » plutôt que tous ces maux ne nous accablent, que parce » que l'Eternel a cessé d'être avec nous ? »

Avez-vous fait attention, mes frères, aux expressions de celui qui parlait avec Gédéon ? Avez-vous remarqué comment on voit grandir son langage à mesure qu'il répond ? Avez-vous pris garde aussi que le texte, après l'avoir appelé « l'Ange de l'Eternel, » lui donne ensuite le nom même de JEHOVA ? « Alors, nous est-il dit, » l'Eternel arrêta ses regards sur Gédéon, et lui dit : Va » avec cette force que tu as » (c'est-à-dire : Va avec cette foi que ta réponse manifeste et qui fera ta force) ; « va, » et tu délivreras Israël ! Ne t'ai-je pas envoyé ! » Gédéon s'excusa sur son impuissance, et l'Eternel lui dit enfin : « Parce que moi je serai avec toi, tu frapperas les » Madianites, comme s'ils n'étaient qu'un seul homme ! »

C'est là, mes frères, que la méditation de jeudi dernier avait laissé le récit de ce grand événement.

Maintenant, essayez de vous mettre à la place de ce pieux Israélite. Essayez de comprendre les émotions profondes qui durent ébranler son âme.

Mon Dieu, devait-il penser, quel est donc cet Etre dont la présence me pénètre de respect, et qui me tient devant ta face un pareil langage ? Je sens au fond de mon âme l'irrésistible autorité de sa voix, et une indéfinissable impression de ce regard qu'il vient d'arrêter sur moi !.... Est-

ce un homme?.... « Mais jamais homme parla-t-il comme » cet homme (Jean, VII, 46)? »..... Serait-ce donc un ange des cieux?..... Mais son langage n'est pas même celui d'un ange..... Ne m'a-t-il pas dit : « L'Eternel est » avec toi! » — et bientôt après : « Parce que moi je suis » avec toi, tu vaincras les Madianites; ne t'ai-je pas en- » voyé! » Quoi, mon Dieu! oh! pardonne à la témérité de cette pensée! quoi donc, serait-ce toi, toi-même, mon Seigneur et mon Dieu, qui te révèlerais à ma bassesse, et qui daignerais m'apparaître, comme tu fis autrefois à notre père Abraham sous les chênes de Mamré? Quoi! serait-il possible que Gédéon eût devant ses yeux cet Ange de l'Eternel qui apparut à Moïse sur la montagne d'Horeb, et qui conduisait nos pères dans le chemin du désert?

Que l'on juge à de pareilles pensées si toute l'âme de Gédéon devait être ébranlée, et si son cœur battait avec violence.

Que va-t-il donc faire? — Il va supplier Celui qui lui parle de lui manifester ce qu'il est; il va lui demander un signe. — Ah! s'il était vrai que c'est toi qui m'appelles, ô mon Dieu, toi, mon consolateur et mon éternel partage, « me voici pour faire, ô Dieu, ta volonté (Hébr., » X, 7. Ps. XL, 6-8); » me voici pour la vie et pour la mort; — je m'abandonne à toi, je te livre Gédéon! — Si « c'est toi, parle, ô mon Dieu, parle, ton serviteur » écoute (1 Sam., III, 10)! »

Alors, dit notre texte, *Gédéon répondit à l'Eternel : S'il est vrai que j'aie trouvé grâce devant tes yeux, je te supplie de m'accorder un signe* qui m'atteste *que c'est bien toi qui parles avec moi. Je te prie donc, ne t'en va point de ce lieu, jusqu'à ce que je revienne, que je rapporte mon offrande et que je la dépose devant toi? — Et il lui*

répondit : Va, je demeurerai dans ce lieu jusqu'à ce que tu reviennes.

Gédéon part aussitôt, ému des plus grandes pensées et plein déjà du sentiment de la haute mission qui semble se préparer pour lui ; il rentre dans la maison de son père ; il ne dira rien encore à personne de ce qu'il vient d'entendre : c'est une affaire entre son âme et son Dieu. D'ailleurs, hélas! le comprendrait-on dans la famille de Joas ? on n'y sert plus le Dieu d'Israël ! — Il va se hâter de préparer son offrande, telle qu'on la présentait alors dans le tabernacle : ce sera un jeune chevreau d'entre les chèvres ; ce seront des gâteaux sans levain en aussi grande abondance que le permettra la détresse de sa maison ; et ils seront sans levain, parce que la loi du Lévitique défendait d'en présenter d'autres sur les autels. — Il lui tardera de pouvoir revenir vers le chêne attendre le signe miraculeux qu'il vient de demander, et qu'on a semblé lui promettre.

Eh bien! nous-mêmes, mes frères, pendant que cet élu de Dieu, dans l'inexprimable émotion de ses pensées, s'occupe de s'assurer quel est cet Être miraculeux qui vient de lui apparaître, consacrons de notre côté quelques instants à l'examen d'une question qui devait si puissamment agiter son âme, et qu'il nous importe tant à nous aussi d'avoir suffisamment éclaircie.

Quel était donc ce personnage? Était-ce un homme ? Était-ce un ange créé ?... Était-ce Dieu lui même ?

L'Ecriture, dans les versets 11e et 12e, l'appelle *l'Ange* ou *l'Envoyé de l'Éternel*; puis, aux versets qui suivent, elle n'hésite plus à lui donner le nom de L'Eternel, Jéhova ! C'est L'Eternel qui regarde Gédéon ; c'est L'Eternel, qui lui dit : *Ne t'ai-je pas envoyé ?*

Peut-être que si ce fait était isolé dans nos Écritures, il pourrait nous causer quelque surprise; mais nous retrouvons, dans l'un et dans l'autre Testament, tant de scènes toutes pareilles et de témoignages du même genre, qu'il nous deviendra facile, en rappelant brièvement ici quelques principes fort simples, de fixer d'une manière aussi précise que certaine notre opinion sur cet important sujet.

Le premier de ces principes n'est autre chose qu'un fait; — le voici: c'est que, toutes les fois que, dans la sainte Bible, il est question des apparitions de cet Ange mystérieux, que l'Esprit Saint appelle « l'Ange de la Face (Es., » LXIII, 9), — l'Ange de l'alliance (Mal., III, 1), — » ou l'Ange de l'Éternel (1), » vous l'entendrez s'attribuer constamment tous les noms les plus incommunicables du Dieu tout-puissant; — et non-seulement ses noms, mais aussi ses attributs et ses œuvres; — et non-seulement ses attributs, ses noms et ses œuvres, mais encore le culte que partout ailleurs Dieu réclame pour lui seul.

C'est ainsi que, pour ne citer qu'un très-petit nombre d'exemples entre tant d'autres, vous verrez que l'Ange de l'Éternel qui apparut au patriarche Abraham sous les chênes de Mamré (Gen., XVIII), et qui vint lui déclarer que Sara aurait un fils, est constamment appelé du nom de

(1) Plusieurs traduisent *l'Ange Jehova*.—Voyez Gen., XXII, 15; XXXI, 11, 13; XXXII, 24-30; XVIII; XIX; XVI, 7-13. Exode, III, 2-5; IV, 5; XIII, 21; XIX, 19, 24; (XII, 12); XIX, 9; XXIII, 20-23; XXXIII, 9-11. Jos., V, 13-15; VI, 1-3. Lév., XVI, 2. Juges, VI, 11, 14-33; II, 1; XIII, 18. Es., LXIII, 9, 10, 11, 14. Mal., III, 1. Dan., III, 25; X, 5, 6. Ezéch., I, 26, 28, 1-6. (Apoc., I, 12-15.)

L'ETERNEL, et qu'il ne cesse de parler lui-même comme le Dieu tout-puissant.

Vous entendrez l'Ange de l'Éternel, qui apparut à Jacob en Mésopotamie, dire à ce patriarche : « Je suis le Dieu » fort de Béthel. Je suis l'Eternel, le Dieu d'Abraham ton » père, et le Dieu d'Isaac (1). »

Vous entendrez l'Ange de l'Eternel qui apparut à Moïse sur la montagne d'Horeb (Exode, III), lui crier : « Je suis » le Dieu de tes pères, je suis Celui qui s'appelle JE SUIS. » — Va vers tes frères, et qu'ils sachent que l'ETERNEL » t'est apparu. » — Et Moïse cacha son visage, car il craignait de regarder Dieu.

Vous verrez que l'Ange de l'Eternel, qui conduisait le peuple d'Israël dans le voyage du désert, est appelé du grand nom de JEHOVA; et vous entendrez l'Ange ou l'Envoyé de Dieu qui, sur Sinaï, parlait à Moïse (Actes, VII, 30), prononcer ces paroles : « Ecoute, Israël, je suis le » Seigneur ton Dieu, qui t'ai retiré du pays de servitude : » tu n'auras point d'autre Dieu devant ma face (Exode, » XIX; XX, 1-3)! »

Et si vous désiriez rassembler de plus nombreux témoignages, vous entendriez encore un langage tout semblable, lorsque ce même Ange de la Face se fait voir à Agar au désert(2), à Josué sur les rives du Jourdain (Jos., V, 13-15), aux parents de Samson dans les campagnes de Tsorah (3),

(1) Comparez Gen., XXXI, 11-13; XXVIII, 11-22; XXXV, 7-15; XLVIII, 15, 16, et aussi XXXII, 24, 28, 30. Osée, XII, 4, 5.

(2) Gen. XVI, 13; aussi l'appelait-elle « LE DIEU FORT DE VISION. »

(3) Juges VIII. — Ici L'ANGE DE L'ETERNEL qui apparaît à Manoah, et que l'Ecriture appelle JEHOVA, prend lui-même le nom que l'Esprit saint (dans Esaïe) assigne au FILS UNIQUE DE DIEU, lorsqu'il annonce « qu'une vierge sera enceinte, qu'elle enfantera L'EMMANUEL, et qu'on

et à tout le peuple d'Israël dans la plaine de Bokim (1).

Voici maintenant notre second principe.

S'il est une vérité dont l'Ancien Testament se montre jaloux par-dessus toute autre, c'est le principe de l'unité divine. C'est par ce grand dogme qu'Israël, pendant près de deux mille ans, a différé de tous les peuples du monde. Ailleurs, on adorait tout excepté Dieu : dans Israël, on n'adorait rien excepté Dieu. Et s'il était jamais permis de parler de Moïse comme on le ferait d'un législateur tout humain, nous dirions que c'est là sa pensée dominante et la pierre angulaire de tout son système religieux. Il y revient constamment; il en est « jaloux d'une sainte ja-» lousie. »

« C'est moi, dit l'Éternel, c'est moi-même; il n'y a » point d'autre Dieu que moi! — Il n'y a point d'autre » DIEU juste et SAUVEUR que moi. — Ainsi a dit l'Éter-» nel, le DIEU d'Israël et son RÉDEMPTEUR : Je suis le » premier, et je suis le dernier : il n'y a point d'autre » Dieu ! Certes, il n'y a point d'autre rocher : je n'en » connais point d'autre! Vous, tous les bouts de la terre,

» appellera son nom L'ADMIRABLE, le Dieu fort et puissant, le Père » d'éternité, le Prince de la paix (Es., VII, 14; IX, 5). Pourquoi me » demandes-tu mon nom? dit l'Ange de l'Eternel à Manoah. Il est L'AD-» MIRABLE. Et quand l'Ange fut monté aux cieux avec la flamme de » l'autel, Manoah connut que c'était l'Ange de l'Eternel; il se prosterna » le visage contre terre, et s'écria : Certainement nous mourrons, parce » que NOUS AVONS VU DIEU. »

(1) Juges, II, 1-5. « Car dans toutes les angoisses de son peuple l'Eter-» nel a été en angoisse, dit Esaïe, et L'ANGE DE SA FACE les a dé-» livrés, LUI-MÊME les a rachetés par son amour et par sa clé-» mence (Es., LXIII, 9). »

» regardez donc vers moi, et vous serez sauvés! car JE » suis le Dieu fort, et IL N'Y EN A POINT D'AUTRE (1)! »

Maintenant, notre troisième principe ne sera qu'une assertion, qui découle immédiatement des deux premiers, et qui se confond presque avec eux. Le voici :

L'Etre qui, dans la Bible, s'attribue les noms, les œuvres, les caractères et jusqu'au culte du Dieu tout-puissant, ne peut être une créature.

« Il n'y en a point comme l'Eternel, » est-il souvent répété. — « L'Eternel! c'est là mon nom, et je ne donne » point ma gloire à un autre (Es., XLII, 8)! Il est le » Dieu fort et jaloux (Exode, XX, 5); » — Les anges cachent leur face et tremblent devant lui : s'en pourrait-il donc trouver un seul, dans le ciel et sur la terre, qui osât usurper un langage semblable à celui qu'entendit Gédéon! Toutes les fois qu'on a voulu les honorer du moindre

(1) Esaïe, XLIV, 8; XLV, 5, 19, 21, 22; XLVI, 9. Deut., XXXII, 39; IV, 35, 39.

Si le temps n'eût dû circonscrire les citations appelées en témoignage de ces deux premiers principes, nous y aurions ajouté, sans doute, les passages si nombreux où la sainte Ecriture semble indiquer une pluralité mystérieuse dans l'unité divine; — comme lorsque Dieu dit : « FAI- » SONS l'homme à NOTRE image; » — comme lorsque l'Eternel-Dieu dit : « L'homme est devenu comme L'UN DE NOUS; » — comme lorsque le DIEU TROIS FOIS SAINT, que vit Esaïe, s'écrie : « Qui enverrai je, et » qui ira pour nous? » — (Voyez Gen., I, 26; III, 22. Esaïe, VI, comparé avec Jean, XII, 39-41, et avec Actes, XXVIII, 25, 26.) Le nom d'ELOHIM est un nom pluriel dont le Saint-Esprit s'est presque toujours servi pour désigner DIEU; et le nom de JEHOVA signifie ESSENCE, « l'ESSENCE de Celui QUI EST »; c'est pourquoi il était ordonné à tout Israël de répéter souvent cette parole remarquable : « Ecoute, Israël, » et mets bien cette parole dans ton cœur : JEHOVA notre ELOHIM est UN » SEUL JEHOVA, c'est-à-dire, l'Essence de notre Elohim est une seule » Essence (μία ϑεια. — χριστος ὁμόϑσιος. Deut., VI, 4). »

culte, ils s'y sont vivement opposés. « Garde-toi de le » faire! se sont-ils écriés : je ne suis que ton compagnon » de service! Adore Dieu (1)! »

Après ces trois assertions, en voici maintenant une quatrième qui n'est pas moins irréfragable.

Cet Ange de la Face, qui apparut si souvent aux élus de Dieu sous l'Ancien Testament, ne pouvait être Dieu le Père.

La personne du Père, dans tout le cours des révélations divines, a toujours conservé le caractère « de Dieu invi- » sible » comme l'appelle plusieurs fois saint Paul (2). Il ne s'est jamais manifesté aux hommes qu'en son Fils. — « Il habite, dit l'Apôtre, une lumière inaccessible, que nul » homme n'a vu, ni ne peut voir (1 Tim., VI, 16). » — « Personne ne peut voir ma face et vivre, » dit l'Eternel lui-même (Exod., XXXIII, 20). « Jamais vous n'ouïtes sa » voix, ni ne vîtes sa face, » a dit notre Seigneur (Jean, V, 37. — 1 Jean, IV, 12, 20).

Ce ne fut donc jamais la personne du Père qui se manifesta sous l'Ancien Testament.

Et quel était donc cet Ange mystérieux? C'est ici, mes frères, notre cinquième principe et notre dernière assertion.

Cet Ange de l'Eternel, chrétiens, c'était ce même Sauveur, ce même Maître, ce même Consolateur que nous sommes chargés de vous annoncer dans cette chaire; et c'était ainsi déjà qu'il préludait à son incarnation, et à cette carrière incompréhensible d'abaissement, où il devait

(1) Apoc., XXII, 9; XIX, 10, comme Act., X, 26; XIV, 14, 15. Col., II, 18. Matt., VI, 10. Hébr., I, 5, 7, 13, 14.

(2) 1 Tim., I, 17. Hébr., XI, 27. Col., I, 15.

descendre plus tard pour nous sauver. C'était Celui qui est appelé « l'IMAGE DU DIEU INVISIBLE ! la splendeur de sa » gloire, l'image empreinte de sa personne (Col., I, 15. » Héb., I, 3). » C'était Celui dont saint Paul nous dit que tous les « anges de Dieu l'adorent (Hébr., I, 6). » — C'était Celui qu'il appelle « notre grand Dieu et Sauveur » Jésus-Christ (1). »

Et remarquez bien, mes frères, que ce n'est point ici une simple présomption de notre part, ni une interprétation d'homme. C'est un principe scripturaire, sur lequel le Saint-Esprit n'a voulu nous laisser aucune espèce de doute.

Ecoutez, en effet, comment saint Paul nous déclare que Jésus-Christ était cet Ange de l'Eternel qui conduisait les Israélites dans le chemin du désert : « Ne tentez pas » Christ, nous dit-il, comme les Israélites le tentèrent » au désert, lorsqu'ils furent détruits par des serpents » brûlants. Car le rocher qui les suivait dans le désert, » c'était Christ; et Moïse, en se mettant à leur tête, » préférait l'opprobre de Christ à tous les trésors de » l'Egypte. »

Ecoutez saint Pierre, qui nous atteste que c'était Christ qui animait tous les anciens prophètes (1 Pierre, I, 11).

Ecoutez saint Jean nous déclarer que, lorsque Esaïe, à la mort du roi Hosias, vit l'Eternel siégeant sur son trône, les anges cachant devant lui leurs faces de leurs ailes, et l'Eternel criant à son prophète : « Va, et dis à ce peuple : » Vous entendrez et vous ne comprendrez point, vous » verrez et vous n'apercevrez point ; » écoutez saint Jean nous déclarer, en son chapitre douzième, « qu'Esaïe dit ces

(1) Tite II, 13. (Voyez, à la fin de la lettre sur la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ, à l'indication des passages de la sainte Ecriture allégués dans la lettre, la note qui suit le numéro d'ordre 64.)

» choses, quand il vit la gloire de Jésus-Christ et qu'il parla
» de lui (Esaïe, VI. Jean, XII, 39-41). »

Et si vous vous étonniez d'entendre l'Eternel parler, tantôt comme celui qui envoie et tantôt comme celui qui est envoyé, écoutez ces paroles de l'Eternel au second chapitre de Zacharie : « Réjouis-toi avec chant de triomphe,
» ô fille de Sion; car voici, je viens, et j'habiterai au mi-
» lieu de toi, DIT L'ETERNEL; alors plusieurs nations devien-
» dront mon peuple, et tu sauras que l'Eternel des armées
» M'A ENVOYÉ vers toi. »

Mais enfin, écoutez plutôt Jésus-Christ lui-même. Ecoutez-le disant aux Juifs : « Avant qu'Abraham fût, JE SUIS!
» Abraham a désiré de voir mon jour; il l'a vu, et il en a
» tressailli de joie (Jean, VIII, 56-58). »

Ecoutez-le répondant à Philippe, qui lui disait : « Seigneur,
» fais-moi voir le Père? — Quoi, Philippe! il y a si long-
» temps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu!
» Philippe! celui qui m'a vu, a vu le Père : comment donc
» dis-tu, fais-nous voir le Père (Jean, XIV, 8, 9)? Moi
» et mon Père, nous sommes UN (Jean, X, 30). »

En effet « personne NE VIT JAMAIS Dieu, dit saint
» Jean (1); mais le Fils unique qui est dans le sein du Père
» est Celui qui nous l'a manifesté. Le Père agit continuel-
» lement, et le Fils le fait aussi (Jean, V, 17). Car la
» PAROLE était au commencement; elle était avec Dieu,
» elle était Dieu. Toutes choses ont été faites par elle; et
» cette Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous
» (Jean, I, 1, 2, 14). »

Ainsi donc, mes frères, vous voyez que nous pouvons abondamment conclure que celui qui apparaissait à Gédéon sous le chêne de Hophra, et qui lui disait : « Ne crains

(1) Jean, I, 18, comparé avec Nombres, XII, 18.

» point! parce que je suis avec toi, tu vaincras les Madia-
» nites, » c'est Celui-là même qui, treize cents ans après Gédéon, et vingt ans après Cléopas, apparaissait encore à Paul dans la ville de Corinthe, et lui disait : « Ne crains
» point, Paul, parce que je suis avec toi; mais parle et
» ne te tais point (Actes, XVIII, 9, 10); » — c'est Celui qui, soixante ans après Cléopas, apparaissait à Jean dans l'île de Patmos, et lui disait : « Ne crains point! Je suis le
» premier et le dernier. Je suis Celui qui vit au siècle des
» siècles; mais j'ai été mort; et toutes les églises connaî-
» tront que je suis Celui qui sonde les cœurs et les reins
» (Apoc., I, 17, 18; II, 23); » c'est Celui qui nous déclare encore aujourd'hui que « là où deux ou trois s'assem-
» blent en son nom, il s'y trouve au milieu d'eux (Matth.,
» XVIII, 20) (1). » En un mot, c'est le Dieu-Sauveur manifesté dans l'un et dans l'autre Testament. « Il était au
» monde, et le monde a été fait par lui, dit saint Jean,
» mais le monde ne l'a point connu. Il est venu chez soi;
» mais les siens ne l'ont point reçu. C'est lui qui est le
» vrai Dieu et la vie éternelle (Jean, I, 10, 11, et 4 Epît.,
» V, 20). »

Cette pensée, mes frères, cette grande pensée est comme le soleil de l'Ancien Testament; elle l'éclaire tout entier; elle y répand une lumière bienheureuse; elle y manifeste, aux regards des croyants, la grandeur et l'harmonie imposante de toutes les révélations divines; elle en fait pour eux une lettre vivante, en leur y révélant un Sauveur toujours vivant et toujours le même. — Avec la connaissance de cette vérité, tout l'Ancien Testament s'explique, tout le

(1) Remarquez bien qu'il faisait DÉJA cette déclaration pendant qu'il était en la chair, et qu'il allait de lieu en lieu sans savoir où reposer sa tête.

livre s'ouvre : — sans la connaissance de cette vérité, il est inexplicable, il étonne, il semble se contredire, il est fermé; et, pour parler avec Esaïe, « c'est alors un livre cacheté, » qu'on donnerait à un homme en lui disant: Nous te prions, » lis ceci! Et il répondrait : Il est cacheté, comment le » pourrais-je ? »

Mais, qu'elle est puissante, au contraire, qu'elle est puissante, cette pensée de la divinité de son Sauveur, pour le fidèle qui, tenant dans ses mains le livre de l'Ancien et du Nouveau Testament, élève ses yeux vers le ciel, et se dit : Il est donc toujours le même! il est donc avec moi dans cette chambre où je le cherche, Celui qui « s'est donné » lui-même pour mes péchés (Gal., I, 4); » Celui qui m'a dit dans sa Parole : « Viens à moi, âme travaillée et » chargée, et je te donnerai du repos (Matth., XI, 28)! » Qu'elle est puissante sur le cœur du fidèle, cette simple pensée contenue dans la réponse de Jésus à Nathanaël : « Nathanaël, avant que Philippe t'appelât, quand tu étais » sous le figuier, je te voyais (Jean, I, 47-49)! »

Nathanaël s'était approché de Jésus pour la première fois; et le Seigneur, arrêtant sur lui des regards d'affection, avait dit en le montrant à ses disciples : « Voilà un vrai Israélite, » dans le cœur duquel il n'y a point de fraude. — Et d'où » me connais-tu, Seigneur! avait-il répondu. — Nathanaël! quand tu étais sous cet arbre de Bethsaïda, et que là, tu répandais ton âme devant ton Dieu, tu étais seul, tu te croyais seul; mais j'ai tout vu, j'ai tout entendu! Je te voyais sous le figuier, Nathanaël! — Et Nathanaël transporté s'écria : « Tu es le Fils de Dieu, Seigneur! tu es le Roi » d'Israel! »

Je te voyais aussi dans cette chambre de prière, jeune chrétien, lorsqu'après avoir lu dans ma sainte Ecriture ce

que je suis pour les pécheurs, attendri dans la pensée du Sauveur qui mourut pour ton âme et qui t'a tant aimé, tu te mis à pleurer à la fois de repentir et de joie, et tu me fis à genoux la consécration de ta jeunesse. Tu pleurais de m'avoir si mal aimé, et tu pleurais aussi de te savoir tant aimé. Je te voyais alors, j'étais plus près de toi que cette Bible même que tu tenais devant toi, et je connaissais tous les mouvements de ton cœur attendri. Va donc, jeune Gédéon, avec cette force que tu as, et tu délivreras ton âme, parce que je suis avec toi.

Je te voyais aussi dans cette chambre de deuil, femme chrétienne, lorsque j'eus endormi du dernier sommeil cette Talitha que tu aimais comme ton âme, ou cet époux qui, comme Elkana pour la mère de Samuel, « te valait mieux » que dix fils (1 Samuel, I, 8); » je te voyais près de ce lit funèbre, lorsque, dans l'angoisse de tes pensées, portant vers moi tes premiers regards, tu me crias au milieu de tes larmes : Eh bien, Seigneur, tu as justement affligé ta trop indigne et trop idolâtre créature! j'allais à travers champs; je ne te priais plus, je ne t'écoutais plus, je ne te désirais plus; mais maintenant, ô mon Dieu, je ne te demande qu'une chose : prends à toi tout mon cœur, qu'il soit à toi pour toujours, et que cette affliction porte ses fruits! — Je te voyais alors, ma fille; j'ai compté tes soupirs; j'ai entendu le cri de ton cœur dans le deuil : « aie bon courage, je l'exau- » cerai, et c'est moi qui essuierai toute larme de tes yeux. »

O divinité de mon Sauveur, je t'adore, mais je ne t'explique pas! « Tous les anges de Dieu t'adorent, » a dit saint Paul; ils t'adorent dans le ciel, je t'adore dans la poussière, mais je ne t'explique pas, et Dieu me garde de t'expliquer, moi, vermisseau de trois jours, qui ne sais même ni ce que je suis, ni comment je suis, ni pourquoi

je suis! Je ne t'explique pas, et je m'écrie au contraire avec saint Paul : « Certes, il faut l'avouer (1), c'est un grand mys-
» tère que le mystère de piété : Dieu manifesté en chair ,
» vu des anges, cru dans le monde, et reçu dans la gloire
» (1 Tim., III, 16)! »

Divinité de mon Sauveur! tu me prouves que la Bible est descendue du ciel; car tu m'y montres mon Dieu, tel dans sa bonté que la création me l'avait déjà montré dans sa grandeur, je veux dire infini, — infini quand il crée, et infini quand il aime; — infini quand il règne, et infini quand il sauve; — infini dans tous les sens où sa pauvre créature le voudrait mesurer, soit qu'elle le suive par son génie dans les créations du ciel, soit qu'elle l'étudie dans la rédemption par les conceptions de son cœur.

Je m'arme de ces instruments inouïs que la providence de Dieu vient de mettre entre les mains de l'homme, pour lui faire contempler un peu plus loin les bords de ses voies. De ce grain de poudre que j'habite, je porte mes regards jusqu'à ces amas innombrables de mondes et de systèmes de mondes, dont la lumière n'a pu parvenir à nous qu'après des milliers et des milliers d'années; ma pensée même est trop faible pour parcourir ces profondeurs incommensurables; mon esprit est trop petit devant de telles immensités, et je m'y trouve bientôt réduit à la mesure du néant. Je m'arrête confondu. — Alors, je laisse mes instruments et mes calculs pour ouvrir ma sainte Bible, — et aussitôt, ô mon Dieu! la divinité de mon Sauveur vient m'y révéler un autre infini. Ce n'est plus mon esprit seulement, c'est mon cœur qui se trouve trop petit devant tant d'amour; et c'est par le cœur maintenant que je me vois encore une fois

(1) καὶ ὁμολογουμένως.

reporté dans ce même néant où toute créature doit se tenir devant son Dieu. Alors je reconnais et je sens abondamment que le Dieu de la Bible et le Dieu du ciel, c'est le même Dieu, le Dieu incompréhensible à ma faiblesse par trop de grandeur, et le Dieu incompréhensible à mon égoïsme par trop de miséricorde; mais le vrai Dieu! et je m'écrie avec David : « Seigneur, ta gratuité est grande » encore par-dessus les cieux, et tu as élevé tes tendres » compassions au-dessus de toutes tes œuvres; car, autant » les cieux sont élevés par-dessus la terre, autant tes voies » sont par-dessus nos voies, et tes pensées par-dessus nos » pensées (Ps. LVII, 10; CXLV, 9; CIII, 11. Esaïe, » LV, 8, 9)! »

Mais je reviens à Gédéon, et je redescends de l'Ange de l'Eternel à l'humble Israélite qu'il voulait employer pour délivrer son peuple.

La conduite loyale de cet homme de Dieu pourra nous donner d'utiles leçons.

Nous l'avons laissé courant à la maison de son père pour y préparer son offrande. — Une voix intérieure, une émotion, qu'il sentait venir non de la terre mais du ciel, lui disait déjà que le Seigneur l'avait choisi et qu'il avait affaire à son Dieu. Cette âme née pour de grandes choses était sans doute déjà fort ébranlée : Dieu ne dédaignait pas son néant; Dieu ne se souvenait plus de son indignité; Dieu semblait l'avoir mis à part pour la délivrance d'Israël !

C'est dans l'ébranlement de ces pensées que Gédéon vint recevoir le signe qu'il avait demandé. Il avait préparé un jeune chevreau; il l'avait mis dans un panier d'osier; il avait pris tout un épha de farine de froment; et, chargé seul de ce pesant fardeau, il était enfin sorti de sa de-

meure pour aller en déposer l'offrande aux pieds de l'Etre mystérieux qui daignait se tenir encore sous le chêne de son père. Avec quelle anxiété n'attendait-il pas le signe qui lui avait été promis? Cette heure allait décider de tout son avenir et du bonheur d'Israël.

Alors, est-il écrit dans notre texte, l'Ange de Dieu lui dit : « *Prends cette chair et ces gâteaux sans levain, et dépose-les sur le rocher.* » Gédéon se hâta de le faire; et bientôt il vit l'Ange de l'Eternel étendre sur ces objets consacrés le bâton qu'il portait en sa main; une flamme ardente sortit du rocher; elle s'éleva vers le ciel, elle enveloppa l'offrande, elle la consuma tout entière; et ce fut dans ce moment solennel que l'Ange disparut.

Mais que devenait ce fidèle Israélite? Il était pénétré d'effroi; il se sentait saisi de cette profonde terreur que la créature, et surtout qu'une créature, rebelle et souillée comme l'enfant des hommes, éprouvera toujours sous l'impression de la présence divine. — Dans son angoisse mortelle, il s'écria : « *Hélas! Seigneur Eternel! car j'ai vu l'Ange de l'Eternel face à face!* » — *Mais l'Eternel*, dit notre texte, *lui répondit* du ciel : « *Paix te soit* (1) *! ne crains point, tu ne mourras pas!* »

Vous pouvez comprendre comment ces douces paroles, sorties de la bouche de Dieu même, retentirent dans le cœur de l'heureux Gédéon. — Vous pouvez comprendre son bonheur.

Pénétré de cette paix qui vient du ciel et que la terre ne peut donner, Gédéon se sent prêt à tout faire pour Celui qui l'appelle; il voudrait lui témoigner sa reconnaissance;

(1) Proprement, *Paix pour toi!* et c'est en rappelant cette parole de Dieu même dans son cœur que Gédéon s'écria : *Jehova paix* !

il ne peut s'éloigner de ce lieu, théâtre de son bonheur, et il se hâte d'y construire sous le chêne un autel à l'Eternel. Ce sera le monument de cette paix inexprimable que Dieu vient d'ordonner pour lui; et il y écrira ces mots : « Jehovah Schalom, » c'est-à-dire, « l'Eternel est ma paix! »

Heureux Israélite! âme sans fraude devant ton Dieu, oui! serre-la dans ton cœur cette paix qui vient de lui, car elle vaut mieux que la vie (Ps. LXIII, 3)! Bientôt ton souffle s'éteindra comme celui de tes pères; bientôt ta poudre ira se joindre à la poudre de Joas dans la terre de Hophra; mais la paix de ton Dieu est pour toujours! Dieu n'est pas le Dieu des morts, il est le Dieu des vivants: cette paix « gardera ton cœur et ton esprit » jusqu'au jour bienheureux de l'éternelle paix (Phil., IV, 7. Marc, XII, 27)!

Maintenant, mes frères, hâtons-nous de reporter nos regards sur nous-mêmes; car cette scène nous tient un langage édifiant qu'il nous importe d'écouter.

Dès que Dieu l'appelle, Gédéon ne perd pas un instant; il ne demande qu'une chose, mais il la demande avec instance : c'est un signe qui l'assure que cette voix est bien celle de son Dieu. — Telle est la conduite loyale d'un vrai Israélite sans obliquité devant Dieu. — Je voudrais maintenant la présenter à votre imitation; et c'était, vous le savez, le dernier objet de ce discours.

Pour entrer dans ces réflexions avec plus de simplicité, qu'il me soit permis de faire sur ce récit une supposition qui bientôt me rapprochera de vous.

Qu'eussiez-vous dit de Gédéon, si, au lieu de demander avec tant de droiture et de ferveur un signe à l'Eternel, il eût laissé sous le chêne Celui qui lui parlait avec une autorité toute divine, et fût allé reprendre, en alléguant

l'insuffisance de cette première révélation, les soins qui l'avaient absorbé jusque-là dans les pressoirs de Hophra et dans la maison de son père? — s'il eût dit qu'il n'était pas encore suffisamment convaincu, et que, sans oser cependant affirmer que ce premier message ne vînt pas du ciel, il attendait quelque chose de plus entraînant, et croyait pouvoir espérer que son Dieu viendrait encore lui faire entendre tôt ou tard un langage plus clair et plus irrésistible?

Ne pensez-vous pas que cette dédaigneuse indifférence et ce mépris sacrilége eussent attiré sur lui les châtiments les plus sévères?

Eh bien, cependant, il n'est que trop vrai que, parmi ceux qui m'écoutent, il en est beaucoup qui réalisent envers le même Seigneur, et dans des circonstances toutes semblables, la conduite inconcevable que je viens de supposer.

On voit en eux ce même mélange de respect et de négligence, — d'incertitude et cependant d'indifférence. — Le Seigneur a daigné les appeler plus d'une fois, comme il appela Gédéon : il l'a fait par sa Parole et par son Saint-Esprit. Comme Gédéon, ils ont cru que ce pourrait bien être là la voix de Dieu même, mais il y a pour eux, hélas! cette grande différence : Gédéon demandait avec instance un signe où s'appuyât sa foi : ils ne demandent rien. — Gédéon était sincère devant son Dieu : ils ne le sont pas. — Ils renvoient d'un jour à l'autre de s'occuper sérieusement des choses éternelles, et de s'assurer si réellement leur Créateur et le Juge de toute la terre ne leur aurait point parlé; la Parole de Dieu les ennuie; la prière les fatigue et leur répugne; et cependant ils ne font rien de ce qui leur serait nécessaire pour sortir de cet état de

demi-doute, dirai-je? ou de demi-foi, avec lequel ils vont au-devant des réalités éternelles, et pour faire cesser cette froideur, cette insouciance, cet assoupissement déplorable, qui en fut toujours l'inévitable suite!

O vous qui vous reconnaissez à ces traits, âmes immortelles! oh! que je voudrais que les réflexions que je vais vous présenter pussent vous être utiles, et que mon Dieu daignât les bénir!

Dieu, vous disais-je, vous a souvent parlé. Ce n'était pas peut-être sous un chêne de la campagne; ce n'était pas sans doute sous des traits sensibles, comme à notre frère Gédéon; mais c'était pendant cette lecture où vous fûtes profondément ému; — dans ce jour de communion, où vous sentîtes qu'il arrêtait ses regards sur vous, et qu'il vous disait : Ton Seigneur est ici, donne-lui ton cœur! — dans ce jour de deuil où vous conduisîtes au tombeau quelqu'un de vos contemporains ou de vos proches; — dans cette maladie où, pensant que votre âme allait vous être redemandée, vous lûtes la sainte Ecriture, et vous y entendîtes ces mots : « Viens à moi qui pardonne tant et » plus! — Celui qui a le Fils, a la vie; — celui qui n'a » pas le Fils, n'a point la vie; mais la colère de Dieu » reste sur lui!... »

Voilà ce qu'a fait plus d'une fois pour vous le Seigneur des seigneurs. — Mais vous, qu'avez-vous fait? — Hélas, rien? — Vous êtes retournés à vos pressoirs (comme le faux Gédéon que nous avions voulu pour un instant supposer), à vos soucis, à vos vaines curiosités, aux nouvelles du jour, à vos lectures oiseuses, à vos longs projets, à ce que vous appelez vos affaires, oubliant toujours cependant la plus grande de vos affaires, celle d'un être immortel et responsable!

Et maintenant, je vais vous tracer votre histoire, et je vais vous décrire ce qui se passe en vous.

Vous êtes bien éloignés de dire que la sainte Bible n'est pas la Parole de Dieu ; et vous vous efforcez au contraire de vous persuader à vous-mêmes que vous la croyez telle ; — mais en réalité vous ne croyez pas. — Non! vous ne croyez pas! —Ah! si c'était réellement à vos yeux la Parole de Dieu, ne l'écouteriez-vous pas? ne la chéririez-vous pas? ne l'étudieriez-vous pas? — Il vous reste des doutes secrets; — vous ne croyez qu'à demi, comme Gédéon sous le chêne, que c'est le Seigneur qui vous parle; — mais il y a, je vous l'ai dit, cette grande différence entre vous et Gédéon : il mit sincèrement en usage ses premières convictions et ce commencement de foi; il ne se donna point de repos qu'il n'eût assuré le chemin de son âme ; mais pour vous, vous y pensez à peine, et c'est la dernière de vos inquiétudes, en sorte que ce que vous croyez avoir de foi, ce n'est pas celle d'un enfant de Dieu qui embrasse les promesses de la vie éternelle, c'est une foi qui ne saurait servir qu'à vous rendre plus coupables, et qu'à vous perdre si vous en restiez là. — Hélas! Baal possède encore un autel dans votre cœur, comme il en avait un dans la maison de Joas; et « vous clochez des deux côtés entre » Dieu et Baal (1 Rois, XVIII, 21). Vous ne voulez prendre encore dans la Bible qu'une moitié de ses doctrines et qu'une moitié de ses préceptes. — Vous avez des doutes secrets; et vous ne faites rien pour les résoudre. — Vous voudriez, dites-vous, avoir plus de foi; et vous ne faites rien pour l'obtenir. — Vous croyez à moitié que Jésus est sous le chêne de Hophra, et que c'est peut-être lui qui, vous parlant dans la Bible, a plus d'une fois ébranlé toute votre âme ; vous le croyez, dites-vous,

et vous vous retirez, vous vous en allez, vous le laissez là, vous ne l'interrogez plus! — et vos semaines, vos mois, vos années, sont remplies de tout autres soucis et de tout autres soins que celui de l'écouter.

Après ces premières convictions, où est votre Bible? où est l'étude que vous en faites? quand vous voit-on rechercher le commerce des personnes qui pourraient vous éclairer, vous encourager, vous parler de Jésus et vous reconduire à lui?

Et, remarquez-le bien : vous ne voudriez pas mourir dans l'état où vous êtes; vous espérez, mais toujours languissamment, qu'avant ce terme fatal quelque signe vous sera donné; vous attendez toujours vaguement dans l'avenir que sa Providence emploiera quelque moyen nouveau, quelque lumière extraordinaire, quelque circonstance entraînante, que sais-je? un événement tragique, une dernière maladie, pour vous amener à lui.

Et pendant que vous attendez ainsi, qu'arrive-t-il? vous vieillissez; vous vous en allez; vos amis à vos côtés descendent dans le tombeau ; vos semaines s'envolent ; les jours s'éteignent pour vous les uns après les autres ; les nuits se succèdent et se précipitent pour amener bientôt votre dernière nuit : et vous attendez toujours!

Et cependant il n'en est pas un seul d'entre vous dans ce temple à qui Dieu n'ait donné, sur la vérité de sa Parole, des témoignages, même extérieurs, des signes qui parlent à tous les yeux, et qui déjà suffiraient seuls pour vous rendre inexcusables si vous demeuriez inattentifs.

Voyez la race des Juifs, ces prophètes involontaires qui se promènent depuis dix-huit cents années d'un bout du monde à l'autre, errants et dispersés, pour aller porter un témoignage à tous les peuples de la terre. — Voyez Jéru-

salem foulée aux pieds des nations, pour accomplir, l'une après l'autre, toutes les déclarations de Jésus-Christ. — Voyez l'Evangile se répandant en tous lieux par la seule puissance de sa Parole. — Voyez le réveil de la piété, de la pureté, de la charité, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est beau, de tout ce qui honore l'humanité, de tout ce qui est aimable et digne de louange, partout où la sainte Bible revient en honneur. — Voyez les nations idolâtres, encore de nos jours, brûler les idoles qu'elles adoraient depuis des siècles. — Voyez des hommes cannibales passer en quelques mois de l'extrême barbarie à tous les fruits de l'Evangile, parce qu'ils ont entendu la voix de quelques pauvres missionnaires qui ne leur apportaient que leur Bible. — Et, sans aller chercher si loin de pareils témoignages, allez dans la cabane d'un villageois qui connaît Jésus-Christ, et vous y verrez ce que peut l'Evangile. — Allez voir sur son grabat ce pauvre malade qui lit sa Bible et qui la croit; allez, et vous y verrez une philosophie pratique devant laquelle les Platon et les Socrate seraient demeurés muets d'admiration.

Et cependant vous n'y pensez pas ! et vous ne l'étudiez pas ! et vous ne vous en inquiétez pas !

Ah ! ce que vous croyez donc avoir de foi (je dois le répéter encore, et vous le voyez), c'est une foi outrageuse dans sa dédaigneuse indifférence; c'est une foi qui vous laisserait sans excuse, et qui signalerait avec plus d'éclat et plus de ruine l'endurcissement de votre cœur, si vous en restiez là.

Prenez-y donc garde, je vous en supplie de la part de Dieu. « On ne se moque pas de Dieu, » dit l'apôtre saint Paul (Gal., VI, 7); « ce que l'homme aura semé, il le » moissonnera. » — « Celui qui méprise la Parole, est-il

» écrit (Prov., XIII, 13), périra à cause d'elle.— Méprisses-tu donc, ô homme, les trésors de la patience et de » la longue attente de ton Dieu, ne considérant pas que » sa bonté te convie à te repentir ; — tandis que, par » ton endurcissement et ton cœur sans repentance, tu » t'amasses la colère pour le jour de la colère (Rom., » II, 1) ! — Craignons donc, mes frères, que quelqu'un » d'entre nous, négligeant la promesse d'entrer dans son » repos, ne s'en trouve privé (Hébr., IX, 4, 5). »

Mais qu'avons-nous donc à faire ? diront peut-être quelques-uns de ceux qui m'entendent. Voulez-vous que je vous le dise ? Faites ce que fit Gédéon.

Dès qu'il a soupçonné que ce peut être Dieu qui lui parle, voyez sa marche loyale et son ardente sincérité. — Il fait trois choses : — d'abord il s'approche du Seigneur par la prière : « Si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, je te » supplie de me donner un signe que c'est bien toi qui » me parles. » — Secondement, dès qu'il a fait sa prière, il court se disposer à présenter l'offrande de ce qu'il peut. — Enfin, quand il a fait et sa prière et son offrande, il s'approche encore du Seigneur pour le contempler et pour l'entendre. — Voilà votre modèle. — Oui ! âmes immortelles, pauvres pécheurs, vous aussi, faites ces trois choses, et Dieu vous donnera la force, le zèle, la chaleur qui vous manquent, et Dieu vous bénira.

Commencez donc par prier avec instance ; et, si vous ne savez pas encore y mettre de la ferveur, mettez-y du moins de la persévérance, et la ferveur viendra. Peut-être que jusqu'ici vous n'avez encore jamais su vous approcher du trône de la grâce avec l'assurance que Jésus-Christ EST VIVANT ; qu'il est dans la chambre où vous priez ; qu'il est puissant pour sauver, et « qu'on ne vient au Père que par

» lui. » (Apoc., I, 17, 18. 2 Tim., I, 12. Héb., VII, 25. Jean, XIV, 6.)

Eh bien! aujourd'hui, en rentrant dans vos maisons, « allez dans votre cabinet, fermez-en la porte (Matth., » VI,6),» et là, dites-lui comme Gédéon : « Seigneur, si j'ai » trouvé grâce devant tes yeux, » oh! daigne prendre pitié de mon âme, et lui donner, je ne dis pas des signes (ils sont donnés, tes signes!) (1), mais un cœur droit pour les reconnaître, mais une assurance efficace, une conviction profonde que c'est bien toi qui me parles de réconciliation dans la Bible, et par-là même, ô mon Dieu, que tu m'as sauvé, que ma dette est payée, et que ma paix est faite avec toi! — « Oui, montre-moi les signes de ta faveur; » tourne-toi vers moi; donne ta force à ton serviteur, » et que les ennemis de mon âme soient rendus confus,

(1) Prenons-y bien garde, en effet. C'est un péché quelquefois, c'est tenter Dieu que de demander un signe, quand déjà le signe est donné (Matth., XVI, 4; XII, 38, 39. Marc, VIII, 11); comme aussi quelquefois c'est un péché de n'en pas demander, et d'imiter ainsi la coupable indifférence de l'impie Achaz (Esaïe, VII, 1). — Pour nous, à qui les signes abondent, il s'agit donc, non plus de les recevoir ni de les demander, mais de les étudier, de les reconnaître et de nous y soumettre. N'avons-nous pas le signe de Jonas? « Une race méchante et adultère » redemande de nouveaux signes, » disait notre Seigneur; et il ajoutait encore : « Hypocrites, ne saurez-vous donc pas distinguer les signes du » temps où vous êtes? » — Voilà pour les signes *extérieurs*.

Mais il est des personnes qui pèchent contre Dieu par un autre côté; ce sont des signes *intérieurs* qu'elles demandent, avant de consentir à croire. — Je sais, vous diront-elles, que la Bible est la Parole de Dieu, et je ne craindrais pas d'engager dix fois ma vie sur cette persuasion; mais je ne sais pas encore si je peux m'appliquer les promesses faites à ceux qui croient, et je voudrais quelque signe qui vînt me l'attester. — Croyez-vous, leur répondrai-je, que le Fils de Dieu soit mort réellement à la place de ses élus, qu'il ait expié toutes leurs iniquités, et qu'il soit pour eux un Sauveur suffisant et parfait? — Oui. — Et n'avez-vous pas

» parce que tu m'auras aidé, ô Eternel, et que tu m'auras » consolé (Ps. LXXXVI, 17)! »

Mais, en second lieu, si vous voulez la trouver, cette paix qui vient de Dieu, occupez-vous sans retard, comme Gédéon, de lui présenter votre offrande ; oui, l'offrande sincère d'un cœur qui veut se donner à lui, l'offrande d'une parfaite bonne foi, l'abjuration de toute apathie, de toute intention qu'il réprouve, de toute fausse sécurité ; l'abandon du cœur, et en un mot, la vérité, l'aimable vérité.

Oui, allez à lui en vrai Nathanaël : Seigneur, je veux t'obéir au moins déjà selon la mesure de ce que je crois ! Seigneur, je te présente au moins l'offrande du peu que j'ai ! Y a-t-il maintenant de ma part une démarche qui te fût agréable ? y a-t-il une société que je doive éviter, une autre qu'il faille rechercher ? y a-t-il un sacrifice à faire ? Mon Dieu, que veux-tu de moi ? — C'est ainsi qu'on s'approche de lui, mes frères : on lui porte son offrande, non pas sans doute pour acheter la faveur qu'on réclame (nous savons qu'il nous l'a méritée !), mais pour lui témoigner, et aussi pour s'assurer à soi-même qu'on vient bien à lui comme « un Israélite sans fraude

lu qu'il est encore écrit que celui qui croit ainsi dans son cœur a la vie éternelle et qu'il est un élu ? — S'il est vrai que vous croyiez que Dieu a parlé, croyez donc aussi ce que Dieu a dit quand il a parlé. — Croyez de grandes choses, et de grandes choses vous seront faites. — N'attendez pas d'avoir vu chez vous les fruits de la foi pour prendre de la foi. — « Bienheureux celui qui a cru avant d'avoir vu » et avant d'avoir senti ! — » Bienheureuse aussi celle qui a cru, dit l'Esprit saint, car les gran- » des choses qui lui ont été dites par le Seigneur auront leur accomplis- » sement (Jean, XX, 29. Luc, I, 45). »

Lisez attentivement ce qui nous est dit de la foi d'Abraham au IVe chapitre de l'Epître aux Romains (vers. 18-25).

» (Jean, I, 47), » avec une âme sincère, avec un cœur plein d'abandon.

Enfin, mes frères (et c'est ici notre dernier conseil), approchez-vous du Seigneur, comme Gédéon, pour le contempler et pour l'entendre; je veux dire, en d'autres termes, prenez sa sainte Parole, et lisez-la comme à genoux, avec la pensée que c'est lui qui vous y parle, « qu'elle est » toute inspirée (2 Tim., III, 16), qu'elle est toute écrite » pour votre instruction, afin (comme il est écrit, Rom., » XV, 4) que, par la consolation des Ecritures, vous trou- » viez l'espérance. » Alors, si vous faites ces choses, je puis vous l'attester par l'expérience de tous les siècles, ou, pour parler beaucoup mieux encore, je puis vous l'attester par la Parole du Dieu qui ne peut mentir, vous serez exaucé. Alors, comme Gédéon, vous recevrez les convictions et vous reconnaîtrez les signes dont votre âme a besoin pour trouver la paix et pour avoir la vie.

Et voici le double signe qui vous sera donné de Dieu. Premièrement, il exaucera pleinement pour vous cette prière de Gédéon : « Montre-moi, Seigneur, que c'est » bien toi qui me parles ! » Il vous donnera le sentiment de sa présence, et vous pénètrera de la douce pensée que c'est lui-même qui vous parle dans la sainte Ecriture; et s'il vous reste des perplexités et des doutes, vous les verrez successivement disparaître, comme au lever du soleil les vapeurs de la nuit ! — Et quand vous aurez obtenu cette première conviction, il vous en fera recevoir une seconde encore par cette Ecriture même, et il vous dira, comme à l'heureux Gédéon : « Que la paix soit avec toi, » âme travaillée et chargée ! « ne crains point, tu ne mour- » ras pas ! » Il vous donnera de comprendre avec évidence que cet Evangile qui vient de lui contient, non pas d'abord

une loi, mais un fait; et quel fait? — une bonne nouvelle, — la bonne nouvelle d'un pardon tout gratuit, d'un pardon complet, d'un pardon proclamé de Dieu même. Il vous donnera le sentiment de votre part en ses promesses, et la joie de son salut. — Alors « son Esprit rendra témoi-
» gnage à votre esprit que vous êtes devenu son enfant
» (Rom., VIII, 16); » et le feu de sa grâce descendant pour vous sur le sacrifice « d'un cœur honnête et bon
» (Luc VIII, 15), » vous entendrez, comme Gédéon, votre invisible Maître vous dire au fond de votre âme: « Mon
» fils, que la paix te soit donnée! Ma fille, tes péchés
» te sont pardonnés (Luc, VII, 50. Matth., IX, 2); va-
» t'en en paix, ne crains point, tu ne mourras pas. »

Alors vous l'aurez pour toujours cette paix de Dieu qui vaut mieux que la vie; alors vous élèverez à l'Eternel, dès ici-bas, à côté de votre demeure d'argile et de votre tombeau, et bientôt après dans la maison paternelle des cieux, un monument sur lequel, vous aussi, vous graverez pour toujours ces mots de Gédéon: L'ÉTERNEL EST MA PAIX! — ma paix dans la vie, ma paix dans la mort, et ma paix encore dans l'éternité!

Mes frères, « que le Dieu d'espérance vous remplisse
» de toute joie et de toute paix par le moyen de la foi,
» afin que vous abondiez en espérance par la puissance du
» Saint-Esprit (Rom., XV, 13). »

Je finis en vous disant comme saint Pierre (2 Epît., III, 18): « Croissez dans la grâce et dans la connaissance
» de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire, dès
» maintenant et jusqu'au jour d'éternité! » Amen.

LETTRE

SUR LA

DIVINITÉ DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST (*)

MONSIEUR,

On me remit, il y a peu de temps, et presque de votre part, un papier qui portait, avec votre signature, trois ou quatre pages d'observations critiques sur la doctrine d'un sermon que je fis imprimer, il y a quelques années.

Si vos remarques, Monsieur, eussent dirigé leur blâme sur quelques expressions ou sur quelques pensées qui me

(*) Il y a trois ans environ que j'écrivis cette lettre. Je le fis rapidement, et sans penser qu'elle pût recevoir jamais la moindre publicité. Dirai-je qu'ensuite c'est dans cette circonstance et dans l'imperfection même de ce petit travail que j'ai cru trouver des motifs pour le mettre au jour ? — Il m'a semblé que, sous une forme aussi simple, il aurait peut-être plus d'accès auprès du lecteur; et que, si j'avais dû composer un traité sur cet important sujet, je n'aurais probablement jamais su demeurer dans la mesure d'un si petit nombre de pages.

En m'occupant, comme je le devais, d'effacer dans ces feuilles tout ce qui pouvait se rapporter trop directement à la personne à qui je les avais d'abord exclusivement adressées, j'ai dû faire quelques corrections, quelques retranchements et quelques légères additions.

N. B. On trouvera à la fin de cette lettre l'indication numérique des passages de la Bible qui y sont allégués.

fussent particulières, j'aurais cru devoir ou reconnaître l'exactitude de vos reproches ou m'en justifier; mais comme vous ne faites qu'y professer très-clairement les opinions de l'arianisme, ce n'est pas à moi, c'est à toutes les églises chrétiennes que vous vous attaquez; et je ne me suis point cru appelé à vous répondre, pendant que des devoirs plus immédiats requéraient tout mon temps. Cependant, Monsieur, comme on m'a dit que vous attendiez au moins quelques lignes de ma part, je serais très-fâché de vous donner lieu de penser, ou que je manque d'égards pour vous, ou que je suis indifférent à la doctrine que vous avez combattue. Je ne me propose point d'entrer ici dans une dissertation complète sur cet important sujet, je n'en ai pas le loisir; mais je saisirai toujours avec empressement les occasions que vous voudrez bien me donner d'en causer avec vous.

Voici, pour le moment, quelques observations sur votre écrit, et je les fais avec d'autant plus de confiance qu'ayant vu dans vos feuilles, permettez-moi de vous le dire, Monsieur, combien peu les saintes Ecritures vous étaient familières, j'aime à croire qu'en les étudiant avec plus d'attention, vous en viendrez à vous soumettre bientôt à la vérité qu'elles proclament, et à rendre au Seigneur des seigneurs la gloire qui lui appartient. J'espère que cette réflexion n'aura rien qui vous offense; et je ne doute pas que plusieurs des personnes même qui partagent vos principes ne vous la répétassent après moi. Vous dites en effet « qu'on est étonné de m'entendre prononcer que Jésus-» Christ est Dieu : » ce sont-là vos expressions; et vous ne savez probablement pas que les ariens eux-mêmes sont obligés de convenir que notre Seigneur dans l'Ecriture est souvent nommé Dieu, quoique, par des subtilités

qu'heureusement vous ne connaissez pas, ils s'efforcent d'éluder l'autorité de cette expression, en disant que Jésus-Christ était UN DIEU, mais non pas LE VRAI DIEU. Vous ignorez que le Seigneur est appelé dans la Bible, DIEU, LE VRAI DIEU, JEHOVA, L'ETERNEL, CELUI QUI EST, comme j'aurai l'honneur de vous le montrer dans la suite de ces feuilles.

Ce qui vient aussi m'encourager à vous adresser cette lettre, Monsieur, c'est que vous me paraissez ne pas avoir encore non plus une idée juste de la doctrine que professent sur ce sujet toutes les églises chrétiennes, et que je professe avec elles. Vous semblez croire que nous entreprenons d'expliquer, et la très-sainte Trinité (1), et l'union mystérieuse de la divinité avec l'humanité dans la per-

(1) Quand nous parlons de l'UNITÉ de Dieu, nous admettons un terme qui n'est pas dans la sainte Ecriture ; mais nous désignons ainsi d'un seul mot *cette première vérité* qu'elle proclame sans cesse : « DIEU est UN. »

De même aussi, quand nous parlons de la TRI-UNITÉ (ou Trinité) de Dieu, nous admettons encore un autre terme qui n'est pas non plus dans l'Ecriture; mais nous exprimons en abrégé cette *seconde vérité* qu'elle proclame également : « Il y en a TROIS qui rendent témoignage dans le » ciel : le Père, la Parole et le Saint-Esprit, et ces TROIS SONT UN. »

Que l'on veuille bien ici remarquer où nous nous arrêtons et ce que nous professons : DIEU EST UN, disons-nous, Dieu est UN dans un sens *que nous ne comprenons pas*, et que l'Ecriture appelle *Essence* ou *Nature*. — DIEU EST TROIS, dans un autre sens *que nous ne comprenons pas non plus*, et que l'Ecriture appelle *Personne*. — Nous n'allons point au-delà.

Le PÈRE est Jehova, le FILS est Jehova, le SAINT-ESPRIT est Jehova ; et cependant, « écoute, ô Israël, et mets bien cette parole dans » ton cœur, Jehova notre Elohim est un seul Jehova. » (Voyez la note de la page 59.)

QUESTION. — « Mais un homme raisonnable (je cite ici le Catéchisme » publié par l'éloquent SAURIN), un homme raisonnable peut-il pro-

sonne de Jésus-Christ. Il n'en est point ainsi, Monsieur, nous ne l'avons jamais prétendu. Nous nous contentons de CROIRE ces saintes vérités, parce qu'elles nous sont déclarées dans la Parole de Dieu; mais nous n'allons point au-delà. C'est ainsi que nous croyons à l'union de notre âme et de notre corps, parce que nous la sentons sans la comprendre; mais nous la croyons aussi sans l'expliquer. Et s'il se trouve du mystère pour nous jusque dans le mode de notre propre existence, serons-nous étonnés qu'il y en ait aussi dans ce que la sainte Bible aura voulu nous révéler sur l'Etre infini! Non; nous n'expliquons point un mystère, nous le croyons en adorant, et nous disons avec l'apôtre saint Paul : « Certes, je l'avoue, c'est un » GRAND MYSTÈRE que le MYSTÈRE DE PIÉTÉ : DIEU MANI- » FESTÉ EN CHAIR, vu des anges, prêché aux gentils, cru » dans le monde, et reçu dans la gloire! »

» noncer une proposition dont il n'entend pas lui-même le sens ? Un » homme raisonnable peut-il lier deux idées qu'il ne conçoit pas clai- » rement ? »

« RÉPONSE : Il y a des occasions où cette conduite n'a rien de con- » traire à la raison. On peut affirmer, sur le témoignage d'un homme » qu'on sait être véritable, une chose que l'on ne connaît point. »

« *D.* Alléguez-en quelque exemple. »

« *R.* J'ignore quelles sont les lois du royaume de Perse et celles du » royaume de Chine. Cependant, je puis affirmer, sur le témoignage « d'un homme digne de foi, que les lois des Chinois et celles des Persans » sont les mêmes à quelques égards, et qu'elles sont différentes à d'au- » tres. — De même, j'ignore en quel sens Dieu est UN et en quel sens » il est TROIS ; mais je crois, sur le témoignage de l'Être le plus digne » de foi (et cet Être, c'est Dieu même), que Dieu est UN dans un sens » qui ne m'est que peu connu, et que Dieu est TROIS dans un sens qui » m'est beaucoup moins connu encore. » (*Extrait des trois dernières réponses de la section VIII*, où L'ON CONCILIE L'APPARENTE CONTRADICTION QUI SE TROUVE DANS LE DOGME DE LA TRINITÉ.)

Voici maintenant, Monsieur, ce que vous trouverez dans la sainte Bible, sur la nature de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, dès que vous voudrez l'examiner à cet égard avec quelque attention.

Vous y rencontrerez trois sortes de déclarations.

Les premières vous diront que JÉSUS-CHRIST EST DIEU. — (Elles lui attribueront toutes les perfections, toutes les œuvres, toute la gloire et tous les noms du Dieu souverain) (1).

Les secondes vous diront que JÉSUS-CHRIST EST HOMME. — (Elles lui attribueront toutes les qualités, toutes les misères innocentes, et tous les noms des fils des hommes.)

Les troisièmes enfin, en vous déclarant l'abaissement volontaire et l'*anéantissement* 2 dans lequel le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois a voulu s'unir à notre pauvre nature, vous diront que JÉSUS-CHRIST EST L'HOMME-DIEU, — « Emmanuel, Dieu avec nous, Dieu manifesté » en chair. » — (Et quand elles vous en entretiendront sous ce dernier rapport, elles vous présenteront sur lui des circonstances qui ne sauraient proprement convenir, — ni à DIEU, — ni à l'HOMME, mais au Médiateur, mais à L'HOMME-DIEU.)

Dès-lors, vous comprendrez qu'il a dû s'ouvrir une TRIPLE VOIE D'ERREUR pour les personnes qui, sans vouloir se soumettre à la Parole de Dieu tout entière, pour la méditer et pour la recevoir dans son ensemble, se sont attachées exclusivement à l'une ou à l'autre des TROIS CATÉGORIES DE PASSAGES que je viens d'énumérer.

I. Ceux qui n'ont voulu regarder qu'au 1er ORDRE de ces déclarations ont nié que Jésus-Christ fût vraiment un homme; ils N'ONT SU VOIR EN LUI QUE SA DIVINITÉ, avec

(1) Voyez, à la fin de cette lettre, l'indication des passages cités.

un corps fantastique. — Ce sont, je crois, les *Sabelliens*, les *Pratipassiens*, *Saturnin*, *Tatien*, quelques *Gnostiques*, etc.

II. Ceux qui n'ont regardé qu'au 2me ORDRE de ces passages N'ONT VOULU RECONNAITRE EN LUI QU'UN SIMPLE HOMME, — qu'un grand personnage inspiré de Dieu, qu'un illustre docteur, le plus grand des prophètes. — Ce sont les *Sociniens*.

III. Ceux enfin qui n'ont voulu regarder qu'à la 3me CATÉGORIE n'ont tenu le Seigneur, ni pour le vrai Dieu, ni pour un véritable enfant des hommes; ILS L'ONT REGARDÉ COMME UN ANGE, comme un archange, comme LA PREMIÈRE DES CRÉATURES. — Ce sont les *Ariens*.

Mais L'EGLISE CHRÉTIENNE a de tout temps pris la sainte Bible DANS SON INTÉGRITÉ; et, recevant tout le témoignage de Dieu touchant notre Sauveur, elle a cru qu'il est le VRAI DIEU, qu'il est VRAIMENT HOMME, et qu'il est L'HOMME-DIEU, EMMANUEL, Dieu avec nous, le Médiateur unique entre Dieu et les hommes.

Telle est, Monsieur, la doctrine de toutes les églises réformées. Vous la trouverez professée dans les 39 articles d'Angleterre, dans la confession d'Augsbourg, dans celle de France, dans celle de Suisse, dans celle de Hollande, dans les catéchismes de Bâle, de Berne, de Vaud, de Neuchâtel, comme dans tous ceux des nations chrétiennes de l'Europe et de l'Amérique. Et parmi les sociétés, aujourd'hui presque sans nombre, qui s'occupent avec zèle, soit en Hollande, soit en Allemagne, soit en France, soit en Angleterre, soit aux Etats-Unis, d'envoyer prêcher l'Evangile aux païens, vous n'en trouverez pas une seule

qui ne professe, comme fondamentale, la doctrine que vous voulez combattre (1).

Mais je ne vous ai présenté jusqu'ici que des assertions : il est temps d'en venir à des autorités.

Je ne m'arrêterai pas à montrer que Jésus-Christ est VRAIMENT HOMME. — De nos jours, ce point, autrefois si débattu, n'est plus contesté. — Mais je veux m'attacher à vous prouver, par la 1re et par la 3me classe des passages dont je vous ai parlé :

1° Que Jésus-Christ est le VRAI DIEU;

2° Que la divinité et l'humanité se sont MYSTÉRIEUSEMENT UNIES dans sa personne.

Un premier ordre de passages de la sainte Ecriture nous déclare que Jésus-Christ est LE VRAI DIEU.

Et d'abord, vous conviendrez, je l'espère, que si notre Seigneur obtient dans les Ecritures tous les attributs, toute la gloire, toutes les œuvres, tout le culte et tous les noms du *Dieu tout-puissant*, il est le *Dieu tout-puissant*.

Or, écoutez ses attributs.

« Il est le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs 3. »

« Il est riche envers tous ceux qui l'invoquent 4. »

« Sa domination est éternelle et son règne ne sera » point dissipé 5. »

« Ses issues sont d'ancienneté dès les jours éternels 6. »

« Il doit être l'objet suprême de notre amour, nous de-

(1) Les associations d'hommes qui la méconnaissent ne convertirent jamais de l'idolâtrie un seul village païen. Elles n'ont jamais paru qu'en des églises déjà fondées ; elles ne s'intéressent pas aux missions, elles en redoutent les effets, elles n'en sentent pas la nécessité, elles ne croient pas à leurs succès.

» vous l'aimer plus que père, mère, fils, fille, époux 7. »

« Qui l'a vu a vu le Père 8. »

« Pendant qu'il conversait sur la terre avec les hommes, » il était dans le ciel, il était dans le sein du Père 9. »

« Il est CELUI qui sonde les cœurs et les reins 10. »

« Il était avant qu'Abraham fût. Il dit même : Avant » qu'Abraham fût, JE SUIS 11. »

« Il est CELUI QUI VIT (ὁ ζῶν), celui qui est vivant aux » siècles des siècles 12. »

« Tout ce qui est à lui est au Père, et tout ce qui est au » Père est à lui 13. »

« Il est avec ses fidèles jusqu'à la fin des siècles 14. »

« Là où deux ou trois d'entre eux sont assemblés, en » son nom, IL Y EST 15. »

« Sa puissance s'accomplit dans leur infirmité 16. »

« Le Saint-Esprit reçoit de lui ce qu'il dit aux fidè- » les 17. »

« Le Père et lui sont une même chose (ἕν) 18. »

« Il tient les clefs de l'enfer et de la mort 19. »

« Il connaît toutes choses. — Il sait ce qui est dans » l'homme 20. »

« Il est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, » le premier et le dernier, Celui qui est, qui était et » qui sera 21. »

« C'est à lui qu'appartient dans tous les siècles la gloire, » la force, l'empire et la magnificence 22. »

« Il est le même hier, aujourd'hui et éternellement 23.

« Les cieux périront, mais, pour lui, il subsiste » toujours. »

« Ils vieilliront comme un vêtement ; mais pour lui, » il est toujours le même, et ses années ne finiront » point 24. »

Tout cela, je vous le demande, Monsieur, peut-il se dire sans idolâtrie de tout autre être que du Dieu souverain (1) ?

Voyons maintenant LE CULTE qui lui est rendu.

Il est invoqué et prié par les fidèles; et c'est à lui que saint Paul avait recours dans ses infirmités, comme saint Etienne dans sa mort.

Oh ! que bienheureux sont tous ceux qui se confient en lui ! Quiconque l'invoquera sera sauvé 25.

Aussi verrez-vous, par exemple, dans les passages suivants, quelques-unes des prières qui lui sont adressées : 2 Thess., II, 16, 17. 1 Cor., I, 2, 3. 2 Cor., XII, 8, 9. 2 Tim., II, 19. 1 Thess., III, 11. Act., IX, 14-21. Rom., X, 12, 13. Act., VII, 59, 60 ; II, 22. (Comp. avec Rom. X, 9, 13.) Act., XIV, 23 ; XXII, 16. Apoc. V, 8-14.

Et non-seulement tous les fidèles l'adorent sur la terre 26, mais encore les anges l'adorent dans les cieux. « A L'ÉGARD » DU FILS, nous dit saint Paul 27, il est écrit : Tous » LES ANGES DE DIEU L'ADORENT ; car il faut que tous ho- » norent le Fils (καθως) de la même manière qu'ils hono- » rent le Père 28 ; et IL FAUT qu'au nom de Jésus, tout » ce qui est au ciel et sur la terre fléchisse le genou 29. »— Et pourquoi le faut-il ? — Ecoutez saint Paul qui vous en donnera trois raisons, au XIVe des Romains. Il le faut, parce que, « soit que nous vivions, soit que nous mou-

(1) Essayez, pour le mieux sentir, de substituer le nom de l'*ange Gabriel*, par exemple, à celui de notre Seigneur dans chacun des passages que je viens de citer. L'ange Gabriel est CELUI qui sonde les cœurs. Tout ce qui est au Père éternel est à l'ange Gabriel ; les cieux périront, mais l'ange Gabriel est d'âge en âge. Nous devons aimer l'ange Gabriel plus que père, mère, femme, enfant, — plus que notre propre vie, etc. ! !

» rions, nous sommes au Seigneur Jésus 30 ; »— il le faut, « parce que nous devons tous comparaître devant le tribu- » nal de Christ 31 ; » — et il le faut, « PARCE QU'IL EST » ÉCRIT 32 : Je suis vivant, dit le Seigneur, l'Eternel ! il » n'y a point de Dieu juste et sauveur que moi. Je l'ai juré » par moi-même, et la parole n'en sera point révoquée, » c'est que tout genou fléchira DEVANT MOI, et que toute » langue jurera par moi ! »

« Tout genou fléchira devant lui 33. »

Je vous le demande encore : croyez-vous que les hommes et les anges puissent rendre à la créature un semblable culte, sans la plus révoltante idolâtrie (1) ?

Maintenant, écoutez, Monsieur, ce que la Bible nous dit de ses OEUVRES :

« Il agit avec ses ministres pour amener les âmes à » l'obéissance 34. »

« Il baptise ses fidèles du Saint-Esprit 35. »

« Les fidèles combattent par la puissance de Jésus-Christ, qui AGIT puissamment EN EUX 36. »

« Il leur ouvre l'esprit et l'entendement ; il leur ouvre le cœur 37. »

(1) En lisant tous ces témoignages, il faut, — ou qu'on fléchisse le genou devant Jésus-Christ, et qu'on reconnaisse l'unité mystérieuse du Père, du Fils et du Saint-Esprit, — ou qu'on repousse comme idolâtres les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et qu'on s'écrie avec Mahomet : « Ceux qui se disent chrétiens ont altéré les paroles de » l'Ecriture. — O Jésus, fils de Marie ! tu as guéri les aveugles, tu as » ressuscité les morts, — tu es le Prophète, l'Apôtre, le Verbe et l'Esprit » de Dieu ! — Aurais-tu ordonné qu'on t'adorât ? — Dieu n'a point de » Fils ! Dieu n'a point de compagnon ! — Et si Dieu avait un Fils, le » quel des deux adorerions-nous le premier ? » (ALCORAN, *chapitre de la table et d'autres.*)

« Il console leurs cœurs, et les affermit en toute bonne » parole et en toute bonne œuvre 38. »

« Ils peuvent toutes choses en Christ, QUI LES FORTIFIE 39. »

« C'est aussi LUI qui les affermit jusqu'à la fin, pour le » jour de sa venue 40. »

« La grâce est donnée à chacun selon la mesure du don » de Christ 41. »

« Il conduisait les Israélites dans le chemin du dé- » sert 42. »

« Il pardonne les péchés 43. »

« C'était LUI qui opérait du ciel les guérisons qui » s'accomplissaient à la voix de ses apôtres 44. »

« Il accompagnait l'apôtre Paul dans son ministère, et » le gardait de tout mal 45. »

« C'est LUI qui reprend les fidèles et qui châtie tous » ceux qu'il aime 46. »

« C'est LUI qui les revêt de sagesse dans la persécution, » et qui leur inspire ce qu'ils ont à répondre 47. »

« C'est LUI qui leur ouvre leur chemin 48. »

« Il s'est ressuscité LUI-MÊME 49. »

« Il faut qu'il demeure dans le fidèle, car hors de » lui nous ne pouvons rien faire. »

« Tout ce que le Père fait, LE FILS LE FAIT pareille- » ment 51. »

« Il OPÈRE CONTINUELLEMENT comme le Père 52. »

« Il est avant toutes choses, et TOUTES CHOSES SUBSISTENT » PAR LUI 53. »

« Il donne la vie A QUI IL LUI PLAIT 54. »

« Il a élu les élus 55. »

« Il reçoit l'âme des fidèles au moment de leur mort 56. »

« SON SAINT-ESPRIT éclairait les fidèles de l'Ancien Tes-
» tament 57. »

« Il a fait toutes choses ; il a CRÉÉ les visibles et les in-
» visibles ; il a CRÉÉ LES ANGES, les trônes, les princi-
» pautés, les puissances, etc. 58. »

« TOUTES CHOSES donc ont été créées PAR LUI 59. »

« RIEN de ce qui a été fait n'a été fait sans lui (Jean,
» I, 13). »

« Bien plus : TOUTES CHOSES ont été faites non-seule-
» ment PAR LUI, mais aussi POUR LUI (1) 60. »

(1) Il nous paraît étrange qu'on ait voulu quelquefois employer les mots qui précèdent immédiatement ce passage pour attaquer la divinité du Fils de Dieu : *Jésus-Christ*, a-t-on dit, *est premier-né de toute créature ;* donc il est lui-même une créature.

Certes, ce serait prêter à l'Apôtre un raisonnement bien absurde que de lui faire dire : « Jésus-Christ est la première des créatures, CAR il est le CRÉATEUR. » — Saint Paul voulait établir précisément le contraire. — Il n'a point dit que *Jésus-Christ fût le premier* CRÉÉ (πρωτόκτιστος) *de toute création* (ou *de toute créature*); mais il a dit littéralement : *Il est premier engendré* (πρωτότοκος) *de toute création*, c'est-à-dire : *Il est engendré avant toute création* (ou *avant toute créature*, car *création* et *créature* s'expriment en grec par le même mot). — C'est ainsi que ces paroles de Jean-Baptiste : *Voici un personnage qui m'est préféré, car il était premier de moi*, ont été traduites : *car il était* AVANT MOI (Jean, I, 30).

Et remarquez bien ici que cette traduction est *nécessairement* la véritable, puisque, s'il nous est dit que Jésus-Christ est *premier engendré*, il nous est dit aussi qu'il est LE SEUL ENGENDRÉ.

Ainsi donc, bien loin de s'être proposé de comparer ici le Seigneur aux créatures pour le mettre dans leurs rangs, l'Apôtre, au contraire, a voulu l'en distinguer, en disant qu'il a été engendré AVANT qu'elles existassent : qu'il a été engendré avant qu'il les CRÉAT LUI-MÊME ; qu'il a été engendré, et non pas CRÉÉ.

Ses issues, a dit Michée, *sont d'ancienneté dès les jours éternels* (Mich., V, 2). — La *Parole* est éternellement engendrée du *Père*, — et si le soleil était éternel, la lumière, bien qu'engendrée de lui, serait éternelle comme lui.

« Et A L'ÉGARD DU FILS, il est dit : C'est toi, Seigneur, » qui as fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes » mains : ils périront, mais tu subsistes toujours, et tes » années ne finiront jamais 61. »

Je vous le demande, Monsieur, pour la troisième fois, tout cela peut-il se dire de la créature sans idolâtrie et sans blasphême ?

IV. Maintenant écoutez LES NOMS qui lui ont été donnés.

Jésus-Christ est appelé DIEU (1).

Il est appelé DIEU AU-DESSUS DE TOUTES CHOSES et béni éternellement 62.

Il est appelé le VRAI DIEU et la vie éternelle 63.

Il est appelé notre GRAND DIEU et SAUVEUR 64.

Il est appelé DIEU SAUVEUR, DIEU ET MESSIE, DIEU ET SEIGNEUR 65.

Il est appelé L'UNIQUE ISSU DU PÈRE 66.

Il est appelé LE SEIGNEUR DE GLOIRE 67.

Il est appelé LE PRINCE DE LA VIE, LE SEIGNEUR DES VIVANTS ET DES MORTS, LE SEIGNEUR DE TOUS 68.

Il est appelé LE TRÈS-HAUT 96.

(1) 1 Tim., III, 16. Act., XX, 28. Jean, I, 1; XX, 28. Héb., I, 8, 9; III, 3, 4. La plupart des ariens reconnaissent bien, disent-ils, Jésus-Christ pour UN DIEU, mais non pas pour LE VRAI DIEU (ὁ Θεὸς), en sorte que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont pour eux TROIS DIEUX qu'ils prétendent adorer également.

Cependant, la Bible répète souvent QU'IL N'Y A QU'UN SEUL DIEU, qu'UN SEUL est Θεὸς, et qu'hormis LUI, il N'Y EN A POINT D'AUTRE (Marc, XII, 32. 1 Cor., VIII, 4, 6. Eph., IV, 6. 1 Tim. IV, 5, etc.); tandis que Jésus-Christ est ὁ Θεὸς, AVEC NOUS (Matt., I, 23), tandis qu'il est LE VRAI DIEU et la vie éternelle (1 Jean, V, 20); tandis que, dans la plupart des autres passages que nous citons ici, il est appelé ὁ Θεὸς, LE grand Dieu, LE Dieu-Sauveur.

Il est appelé LE SEUL DOMINATEUR, DIEU ET SEIGNEUR 70.

Il est appelé LE SAINT D'ISRAEL, LE DIEU FORT ET PUISSANT, le Prince de la paix, le Roi de gloire, L'ADMIRABLE, le Père d'éternité 71.

Il est appelé LE PREMIER ET LE DERNIER, L'ALPHA ET L'OMÉGA, LE COMMENCEMENT ET LA FIN, CELUI QUI ÉTAIT, QUI EST, ET QUI SERA 72.

Il est appelé L'ETERNEL 73, L'ETERNEL NOTRE JUSTICE 74, JÉHOVA, L'ETERNEL DES ARMÉES (1).

Il est appelé LE SAUVEUR. — Et bien loin, Monsieur, que la Bible autorise la distinction que vous voulez faire *de deux Sauveurs*: « Tu ne dois reconnaître d'autre Dieu » que moi, a dit l'Eternel; et aussi n'y a-t-il POINT D'AU- » TRE SAUVEUR que moi (Osée, XIII, 4). C'est moi, c'est » moi qui suis l'Eternel; et il n'y a POINT D'AUTRE SAUVEUR » que moi (Esaïe, XLIII, 11). — Il n'y a POINT D'AUTRE » DIEU JUSTE et SAUVEUR que moi! Vous, tous les bouts

(1) Comparez ici, pour vous en convaincre, les très-nombreuses applications que les apôtres font des témoignages de l'Ancien Testament à notre Seigneur Jésus-Christ. — Je les citerai plus bas.

Il est sur ce sujet des considérations qui, dans l'usage de la Bible, frapperont avec beaucoup de force tout lecteur non prévenu. — Que l'on prenne garde, par exemple, à l'emploi constant que les apôtres font du terme LE SEIGNEUR pour désigner Jésus-Christ; tandis qu'en citant l'Ancien Testament ils ont *toujours* traduit le nom de JEHOVA par ces mêmes mots LE SEIGNEUR, et tandis qu'*aucun autre Être* que Dieu n'a JAMAIS, dans la Bible, été nommé tout court LE SEIGNEUR.

Le seul nom de FILS DE DIEU, de *Fils unique* et d'UNIQUE ISSU du Père, ce seul nom nous frapperait également, si l'habitude ne lui avait fait perdre pour nous une grande partie de sa force. — *Les Juifs*, dit saint Jean, *le voulaient faire mourir, parce qu'il disait que Dieu était son propre Père*, SE FAISANT ÉGAL A DIEU (Jean, V, 18). « Ecce » intelligunt Judæi quod non ariani! »

» de la terre, regardez donc vers moi, et vous serez sau-
» vés (Esaïe, XLV, 21). »

Encore ici, je le demande : tous ces titres peuvent-ils être donnés à une créature quelconque, sans la plus manifeste idolâtrie ?

Maintenant, Monsieur, je vous en supplie, prenez bien garde à la manière dont vous parlerez d'un tel sujet. Dans quelques années infailliblement, vous serez jugé, non pas sur les écrits de M***, mais sur la sainte Bible, sur la Parole éternelle, et sur l'usage que vous en aurez fait !

Vous ne croyez pas *digne d'un philosophe*, dites-vous, le langage où nous appelons du nom de Dieu, Celui qui nous a sauvés sur la croix. Je justifierai bientôt ces expressions; mais écoutons d'abord ces paroles d'un apôtre : « Prenez garde que personne ne vous séduise par la *philo-*
» *sophie* et par de *vains raisonnements*, conformes à la
» tradition des hommes, et non point à Christ; CAR EN
» LUI HABITE CORPORELLEMENT TOUTE LA PLÉNITUDE DE
» LA DIVINITÉ 75. »

Je ne vous ai parlé jusqu'ici, Monsieur, que de ce premier ordre de déclarations qui nous attestent que Jésus-Christ est Dieu. — Il me semble superflu de vous citer, en *second lieu*, celles qui nous le montrent comme un véritable enfant des hommes, semblable à nous en toutes choses, excepté le péché 76. — Je ne ferai donc qu'indiquer ici la place qu'elles devraient occuper dans cette revue ; et je me hâterai d'en venir à la *troisième classe de passages*, je veux dire à ceux qui se rapportent à Jésus-Christ comme Homme-Dieu, comme Médiateur, comme Emmanuel, dans cet état où la seconde personne de la très-sainte Trinité a daigné descendre pour sauver les pécheurs.

Un second ordre de passages de la sainte Ecriture nous déclare que Jésus-Christ est vraiment UN HOMME.

Un troisième ordre de passages de la sainte Ecriture nous déclare que Jésus-Christ est MÉDIATEUR, EMMANUEL, DIEU DANS L'HOMME.

Et d'abord, il nous est dit positivement dans la Bible :

« Que DIEU a été MANIFESTÉ EN CHAIR, et que c'est un » GRAND MYSTÈRE 77. »

« Que la PAROLE, qui était AU COMMENCEMENT, qui » ÉTAIT DIEU, qui a fait toutes choses, et sans laquelle » rien n'a été fait, — que cette Parole A ÉTÉ FAITE » CHAIR 78. »

« Que DIEU ÉTAIT EN CHRIST, réconciliant le monde » avec SOI-MÊME 79. »

« Que, tandis que Christ était, SELON LA CHAIR, Fils de » David, il était, SELON L'ESPRIT, Fils de Dieu, et Dieu » par-dessus toutes choses, béni éternellement 80. »

« Qu'en s'incarnant ainsi, l'Eternel était entré dans » SON TEMPLE, dans le temple de son corps 81. »

« Qu'ainsi, TOUTE LA PLÉNITUDE de la Divinité HABITE » EN LUI corporellement 83, et que TOUTE PLÉNITUDE a dai- » gné habiter en lui, afin de réconcilier toutes choses avec » soi, ayant fait la paix par le sang de sa croix 83. »

« Que le Seigneur, étant en FORME DE DIEU, et ne ré- » putant point un attentat de s'égaler à Dieu, A PRIS LA » FORME D'UN SERVITEUR 84. »

« Et il est ajouté, que le Seigneur, lorsqu'il est ainsi » devenu semblable à un homme, s'est tellement ABAISSÉ, » qu'il s'est ANÉANTI lui-même 85! »

Voilà, Monsieur, ce qu'a fait le Seigneur, le Dieu de charité, pour tirer ses élus de l'éternelle condamnation, et pour les délivrer de la colère à venir. Il a pris sur lui leurs infirmités! il s'est chargé de leurs langueurs 86! « Il a revêtu pour eux la forme d'un serviteur 87! — Il » a été fait même malédiction à leur place 88! » — Pourriez-vous donc employer, pour vous élever contre son éternelle divinité, les déclarations mêmes qu'il vous a faites de cet adorable abaissement où sa miséricorde envers nous l'a comme anéanti?

En tant qu'il est la PAROLE ÉTERNELLE, il a pu dire : « Le Père et moi nous ne sommes qu'un; » il a pu se dire « égal à Dieu » et « Dieu: » — mais en tant qu'il est le MÉDIATEUR, l'HOMME-DIEU, le FILS abaissé et ANÉANTI, il a pu dire : « Le Père est plus grand que moi; » il a pu prier, il a pu souffrir, il a pu mourir.

Comme DIEU, il est appelé « le Seigneur de David » 89; » — comme HOMME, il est « son Fils; » — mais comme MÉDIATEUR, il est le Fils de Dieu.

Comme DIEU, il est « présent avec ses fidèles, jusqu'à » la fin des siècles. » Mais comme HOMME, « il est dans le » ciel; et il faut même que le ciel le contienne jusqu'au » temps du rétablissement de toutes choses 91. »

Comme DIEU, il a pu « relever lui-même le temple de » son corps; » il a pu dire : « J'ai la puissance de laisser » ma vie, et j'ai la puissance de la reprendre 92; » — et comme MÉDIATEUR, « il n'était pas possible que la mort le » retînt dans les liens 63; » — mais comme HOMME, il est mort sans que son âme cependant ait été laissée au sépulcre 94, et Dieu l'a ressuscité le troisième jour.

Comme DIEU, « il est le même hier, aujourd'hui et » aux siècles des siècles 95; il est l'Alpha, l'Oméga, le

» Commencement et la Fin, Celui qui était, qui est, et » QUI SERA, le Tout-Puissant 96; » mais comme MÉDIATEUR, « après que toutes choses lui auront été assu- » jetties, le FILS lui-même sera assujetti à Celui qui lui a » assujetti toutes choses 97. » Comme DIEU, il a la puissance EN LUI-MÊME (τὴν ἐνέργειαν) de pouvoir s'assujettir toutes choses à lui-même 98; mais, comme MÉDIATEUR, et après qu'il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'un serviteur et en s'abaissant jusqu'à mourir, « Dieu lui a » assujetti toutes choses sous ses pieds 99. »

En un mot, c'est comme MÉDIATEUR à la fois, et c'est comme DIEU, qu'il a pu dire : « Réjouis-toi, fille de Sion, » car voici, JE VIENS, et j'habiterai au milieu de toi, DIT » L'ÉTERNEL; et tu sauras que l'Eternel des armées M'A » ENVOYÉ vers toi 100. »

Prétendre opposer ces passages les uns aux autres, ce serait imiter la présomption d'un habitant de Saturne ou d'Uranus, qui, parce qu'il aurait ouï dire que l'homme est de poudre et qu'il s'en retourne dans la poudre, nierait qu'il fût immortel; ou qui, parce qu'il entendrait parler de notre âme et de notre immortalité, nierait que nous fussions mortels.

Maintenant, Monsieur, permettez-moi de répondre en peu de mots au reproche contenu dans la troisième page de vos feuilles. — Vous y blâmez un langage qui pourtant est celui de la sainte Ecriture. — Dieu *n'a pas souffert*; il ne peut pas souffrir, sans doute, mais à cause de l'union des deux natures en la personne de Christ, la Bible lui attribue souvent ce qui ne convient qu'à l'une de ses natures; comme aussi elle attribue même quelquefois à l'une des natures ce qui ne convient strictement qu'à l'autre. — C'est ainsi que saint Paul dit aux Corinthiens que « le Seigneur de gloire a » été crucifié pour nous 101; » et aux pasteurs d'Ephèse,

que « Dieu a racheté l'Eglise par son propre sang 102. » — C'est ainsi que l'Eternel a dit lui-même, par la bouche de son prophète Zacharie : « Je répandrai sur mon peuple un » esprit de grâce et de prière, et alors ils regarderont vers » MOI QU'ILS ONT PERCÉ 103. — Ils m'ont apprécié » pour une somme d'argent, dit l'Eternel, etc., etc. » — Je pourrais faire encore bien d'autres citations du même genre : une seule a dû suffire.

Quant à l'importance de cette doctrine, pour son effet sur le cœur, et même pour le salut, il y aurait trop à dire; et cette lettre a déjà bien plus d'étendue que je ne lui en destinais.

Je ferai seulement à cet égard une réflexion bien simple. —Cette importance est telle, que l'Esprit saint a voulu que saint MATTHIEU, que saint MARC, que saint LUC et que saint JEAN proclamassent *tous les quatre*, et dès la première page de leur Evangile, la divinité du Seigneur Jésus. — Ils ont tous dû commencer par une éclatante déclaration de cette vérité fondamentale.

Ouvrez le *premier chapitre* du Nouveau Testament, et vous y verrez saint MATTHIEU (ou plutôt le Saint-Esprit par lequel cet apôtre a parlé) s'empresser d'asseoir notre foi sur ses bases, en nous déclarant que cet « Emmanuel, » qui vient « sauver son peuple de leurs péchés, » est Celui qui nous était annoncé dans l'Ancien Testament, comme « le » Dieu fort et puissant, l'Admirable, le Père d'éternité, » le Prince de la paix. » Et, pour le prouver, il en appelle aux témoignages que le prophète Esaïe avait rendus au Messie, tant de siècles à l'avance : « Voici, avait-il été dit, « une vierge sera enceinte, et elle mettra au monde un Fils » qu'on appellera (c'est-à-dire, qui sera) EMMANUEL, DIEU » AVEC NOUS, » Dieu revêtu de notre pauvre nature. —

« Voici, ajoute encore le prophète, en parlant de cet événe-
» ment (qui ne devait s'accomplir que 800 ans après lui),
» comme s'il le voyait déjà devant ses yeux : Voici, l'enfant
» nous est né, le Fils nous a été donné, l'empire a été mis
» sur son épaule et on appellera son nom L'ADMIRABLE, LE
» DIEU FORT ET PUISSANT, etc. »

C'est encore par là que saint MARC, comme saint Matthieu, commence son Évangile ; « Jésus, dit-il, *dès son* » *premier verset*, Jésus est le propre FILS DE DIEU, selon » ce qui est écrit dans les prophètes : voici, j'envoie mon » messager DEVANT TOI, pour préparer le chemin DEVANT » TOI ; et il criera dans le désert : Préparez le chemin DU » SEIGNEUR (il y a dans Esaïe, DE JEHOVA); aplanissez » les sentiers, préparez parmi les landes les sentiers à » NOTRE Dieu..... Voici le SEIGNEUR, l'Eternel; il paîtra » son troupeau comme un BERGER 104. »

Et remarquez bien ici, Monsieur, de quelle manière le Saint-Esprit commente dans saint Marc, pour nous les faire mieux saisir, les paroles qu'il avait dictées à Malachie, 400 ans auparavant.

Tandis que JEHOVA, l'Eternel des armées, dit dans Malachie : « Voici, je vais envoyer mon messager devant MOI ; » il dit dans l'évangéliste, pour se faire mieux comprendre : « Voici, je vais envoyer mon messager devant TOI. »

C'est encore par l'exposition de la même vérité, que saint LUC commence son Evangile, lorsque, dès l'entrée, il nous déclare que c'est à Jésus-Christ qu'il faut appliquer ces paroles des prophètes : « Jean-Baptiste sera grand devant le » Seigneur ; il convertira plusieurs des enfants d'Israël au » SEIGNEUR LEUR DIEU, et il marchera DEVANT LUI animé » de l'Esprit et de la vertu d'Elie 105. — Et toi, petit en- » fant, tu seras appelé le prophète du TRÈS-HAUT, car tu

» marcheras devant le SEIGNEUR (devant l'ETERNEL DES » ARMÉES, dit Malachie, III, 1), pour lui préparer ses » VOIES, et pour donner à SON PEUPLE la connaissance du » salut par la rémission des péchés. »

C'est aussi par là que saint JEAN commence son Evangile: « Au commencement était la Parole, nous dit-il; cette » Parole était avec Dieu, et cette Parole était Dieu, et cette » Parole a été faite chair. »

C'est par là que saint Paul commence les deux plus importants de ses écrits sacrés (1), son épître aux Romains 106, et son épître aux Hébreux 107.

Si l'Ancien Testament vous était mieux connu, Monsieur, il ne serait pas possible que vous n'y vissiez avec éclat cette sainte vérité. L'usage qu'en font les apôtres ne permet plus de doute à quiconque étudie la Parole de Dieu, et l'admet en son entier.

Ma lettre est déjà trop longue pour que j'entre avec vous dans le détail de ces autorités. Je ne vous en présenterai qu'une seule, et je me contenterai de recommander d'ailleurs à votre attention, outre un grand nombre d'autres passages, les déclarations suivantes dont vous voudrez bien examiner soigneusement le contexte.

Es., XXXV, 4, 5, 6, comparé avec Matth., XI, 5, et Esaïe, XXV, 9.

Es., XLIV, 6, avec Ap., XXII, 13; I, 8.

Es., LXI, 1, avec Luc, IV, 17-21.

Es., XXVIII, 16, avec 1 Pierre, II, 7, 8.

Ps. CXVIII, 22, avec Matth. XXI, 42.

Ps. XCV, 7, 8, 9, avec Héb., III, 6-9.

Ps. CII, 26-28, avec Héb., I, 8-12.

(1) Je veux dire les plus méthodiquement dogmatiques.

Zach., XI, 13. Matth., XXVII, 7, 9, 10.

Zach., XII, 10, avec Jean, XIX, 37. Apoc., I, 7.

Veuillez maintenant, Monsieur, donner toute votre attention à la citation suivante, qui me semble assez positive pour convaincre, fût-elle seule, un homme qui cherche en toute sincérité, dans la Bible, la vérité de Dieu.

« L'année en laquelle mourut le roi Hozias (dit Esaïe en » son chapitre VI), je vis le SEIGNEUR siégeant sur son trône » haut et élevé. Les séraphins se tenaient au-dessus de » lui;... ils couvraient leurs faces de leurs ailes, et ils » criaient : SAINT, SAINT, SAINT EST L'ÉTERNEL DES ARMÉES; » tout ce qui est dans la terre est SA GLOIRE... Puis, j'ouïs la » voix du SEIGNEUR disant : Qui enverrai-je, et qui ira pour » NOUS? Et je dis : Me voici, envoie-moi. Et il me dit : Va, » et dis à ce peuple : En entendant vous entendrez et vous » ne comprendrez point ; et en voyant vous verrez et vous » n'apercevrez point. Engraisse le cœur de ce peuple, etc. »

Maintenant, Monsieur, écoutez ce que nous dit saint Jean, en son chapitre XIIe :

« Quoique Jésus eût fait tant de miracles devant eux, ils » ne crurent point en lui; de sorte que CETTE PAROLE, » qui a été dite par le prophète Esaïe, FUT ACCOMPLIE : » Seigneur, qui a cru à notre prédication, et à qui a été » révélé le bras du Seigneur ? C'est pourquoi, ils ne pou- » vaient croire, A CAUSE QU'ESAÏE DIT ENCORE : Il a aveuglé » leurs yeux et il a endurci leur cœur, afin qu'ils ne voient » point de leurs yeux, et qu'ils n'entendent point du » cœur, etc. Esaïe dit ces choses QUAND IL VIT SA GLOIRE » ET QU'IL PARLA DE LUI ; cependant, plusieurs des prin- » cipaux mêmes crurent en LUI ; mais ils ne le confessaient » point, à cause des pharisiens; car ils ont mieux aimé la » gloire qui vient des hommes que celle qui vient de Dieu. »

Permettez, Monsieur, qu'avant d'achever, je vous rappelle devant Dieu, qu'une question comme celle qui nous occupe ne doit être examinée que la Bible à la main, comme à genoux, dans un esprit de prière, et dans la pensée que nous sommes à la veille de l'éternité. Si vous ne voyez encore Jésus-Christ que selon la chair, dans son abaissement, et comme dans son berceau, approchez-vous du moins de ce berceau comme les mages; approchez-vous en adorant. — Malheur à nous, si nous entrions dans une semblable recherche avec des pensées tout humaines, sans recueillement, sans soumission et sans prière !

Veuillez, je vous en prie, ne voir dans toute cette lettre qu'un témoignage de mon respect pour vous, et de mes vœux sincères pour votre véritable bonheur, etc.

INDICATION

Des Passages de la sainte Ecriture allégués dans la Lettre sur la Divinité de N. S. J.-C.

1 1 Tim., III, 15, 16.
2 Phil., II, 7. Apoc. XVII, 14; XIX, 13-16.
3 Apoc., XVII, 14.
4 Rom., X, 12, 9-14; comparé avec IX, 33. Es., XXVIII, 16.
5 Dan., VII, 14.
6 Mich., V, 2.
7 Matth., X, 37. Luc, XIV, 26; comparé avec Matt, XXII, 37.
8 Jean, XIV, 9.
9 Jean, I, 49; III, 13.
10 Apoc., II, 23; comparé avec 1 Rois, VIII, 30.
11 Jean, VIII, 58.
12 Apoc., I, 18.
13 Jean, XVII, 10.
14 Matth., XXVIII, 20.
15 Matth., XVIII, 20.
16 2 Cor., XII, 9.
17 Jean, XVI, 13, 14, 15.
18 Jean, X, 30.
19 Apoc., I, 18.
20 Jean, II, 25; XVI, 30; XXI, 17.
21 Apoc., I, 17; comparé avec I, 7, 8, et XXI, 6.
22 Apoc., V, 13, et 2 Tim., IV, 18; comparé avec 8, 17. Act., XXVI, 15-17.
23 Hébr., XIII, 8.
24 Hébr., I, 8-12; comparé avec Ps. CII, 26, 27.

25 Ps. II, 12. Joël, II, 32. Rom., X, 13. Act., II, 21.
26 Matth., II, 11; comparé avec IV, 10, et Act., X, 25, 26, et Apoc., XXII, 8, 9; XIX, 10. Matth., XXVIII, 9, 17. Mat., VIIIe, 2; XIV, 33.
27 Hébr., I, 6.
28 Jean, V, 23.
29 Phil., II, 10. Esaïe, XLV, 23.
30 Vers. 8.
31 Vers. 10.
32 Vers. 11; comparé avec Esaïe, XLV, 14, 15, 18, 21, 22, 23.
33 Rom., XIV, 11.
34 Rom., XV, 18; comparé avec Marc, XVI, 20. Act., XVIII, 10; XI, 21; IX, 34.
35 Jean, I, 33; Luc, III, 16; comparé avec Act., I, 5.
36 Col., I, 29.
37 Luc, XXIV, 45; Act., XVI, 14.
38 2 Th., II, 17.
39 Phil., IV, 13.
40 1 Cor., I, 3, 7, 8.
41 Eph., IV, 7; comparé avec Rom., XII, 3.
42 1 Cor., X, 9; comparé avec Ps. LXXVIII, 56.
43 Col., III, 13. Matt., IX, 6. Act., VII, 59, 60. Luc, V, 24.
44 Act., IX, 34; XI, 21; XIV, 3.
45 Act., XVIII, 9, 10; XVI, 7; XXVI, 17.
46 Apoc., III, 19.
47 Luc, XXI, 15.
48 1 Thess., III, 11.
49 Jean, II, 19; X, 17, 18.
50 Jean, XV, 1-5.
51 Jean, V, 19.
52 Jean, V, 17.
53 Coloss., I, 17.
54 Jean, V, 21.
55 Act., IX, 15; Jean, XV, 16.
56 Act., VII, 59. 2 Tim., I, 12.
57 1 Pierre, I, 10, 11; comparé avec Apoc., XXII, 6, 16.
58 Jean, V, 18, 19. Col., I, 16, 17. Eph., III, 9.
59 Jean, I, 3. Col., I, 16.
60 Col., I, 16.
61 Hébr., I, 10, 11.
62 Rom., IX, 5.
63 1 Jean, V, 20.
64 Tite, II, 13, etc. L'original, dans ce passage, ne permet pas qu'on applique à un autre qu'à Jésus-Christ ce double titre de NOTRE GRAND DIEU ET SAUVEUR. C'est ainsi qu'il a toujours été entendu pendant que le grec a été une langue vivante. (Voyez, à ce sujet, la savante et décisive dissertation de M. Granville Sharp sur *l'emploi de l'article défini dans le Nouveau Testament.*) M. C. WORDSWORTH a compulsé, d'un bout à l'autre, l'immense collection de 70 Pères grecs, pour s'assurer du sens qu'on donnait à ce verset, comme à d'autres passages du même genre; et *partout* il les a vus attribuer à ces mots le sens que nous leur avons donné. Les auteurs *ariens* eux-mêmes, qui ont écrit en grec, n'ont *pas même soupçonné* qu'il pût y avoir de l'ambiguité. Cette remarque doit également s'appliquer aux passages suivants: Ephés., V, 5 (où Jésus est appelé *Dieu et Messie*, Dieu et Christ). 2 Th., I, 12. 1 Tim., V, 21. Jude, 4. 2 Pierre, I, 1. 2 Tim., IV, 1. Jacq., I, 1.
65 2 Pierre, I, 1 (grec). 2 Thess., I, 12. Eph., V, 5 (dans le grec). Jacq., I, 1. 1 Tim., V, 21. 2 Tim., IV, 1. Jude, 4.
66 Jean, I, 14 et ailleurs.
67 1 Cor., II, 8.
68 Act., III, 15. Rom., X, 12; comparé avec Act., X, 36.
69 Malach., III, 1; comp. avec Luc, I, 16, 17, 76, 77. Marc, I, 2.
70 Jude, 4 (grec).
71 Esaïe, IX, 5; comparé avec VII, 14, et Luc, I, 32, 33; II, 10, 11.
72 Ap., I, 17, 8; XXI, 6.
73 Esaïe, XLIV, 6; XLVIII, 12; comparé avec Apocal., XXII, 13, 1, 8.
74 Jér., XXIII, 5, 6.
75 Col., II, 9.

76 Hébr., II, 17; IV, 15.
77 1 Tim., III, 16.
78 Jean, I, 1, 2, 3, 14.
79 2 Cor. V, 19.
80 Rom., I, 3, 4, et IX, 5.
81 Malach., III, 1; comparé avec Jean, II, 21.
82 Col. II, 9.
83 Col., I, 19, 20 (*traduction littérale du grec*).
84 Ph., II, 6, 7.
85 Ph., II, 7, 8.
86 Es., LIII, 4.
87 Phil. II, , 7.
88 Gal., III, 13.
89 Luc, XX, 44.
90 Matth., XXVIII, 20; XVIII, 20.
91 Act., III, 21.
92 Jean, X, 17, 18.
93 Act., II, 24.
94 Act., II, 31.
95 Hébr., XIII, 8; I, 10-12.
96 Ap., I, 8.
97 1 Cor., XV, 28.
98 Ph., III, 21.
99 1 Cor., XV, 27.
100 Zach., II, 10, 11.
101 1 Cor., XII, 8.
102 Act., XX, 28.
103 Zach. II, 10; comp. avec Jean, XIX, 37, et Ap., I, 7, etc.
104 Esaie, XL, 3-12.
105 Mal, V, 5, 6.
106 Rom., I, 3, 4; comp. avec IX, 5.
107 Hébr., tout son premier chapitre.

LE SERPENT D'AIRAIN.

SERMON SUR NOMBRES, XXI, 1-9.

Et Arad, roi cananéen qui habitait au midi, ayant appris qu'Israël venait par le chemin des espions, alla combattre contre Israël et lui fit des prisonniers. Alors Israël fit un vœu à l'Eternel, en disant : « Si tu livres ce peuple entre mes mains, je mettrai ses villes à l'interdit. » Et l'Eternel exauça la voix d'Israël, et livra les Cananéens à *Israël*, qui les détruisit, eux et leurs villes, à la façon de l'interdit ; et il nomma ce lieu-là : Hormah.

Alors on partit de la montagne de Hor, en se dirigeant vers la mer Rouge, pour faire le tour du pays d'Édom. Mais le cœur défaillit à ce peuple à cause du chemin; et le peuple parla contre Dieu et contre Moïse : « Pourquoi nous a-t-on fait monter hors de l'Egypte pour mourir dans ce désert? car il n'y a point de pain, et il n'y a point d'eau ! Notre âme est ennuyée de ce pain sans substance ! »

Mais l'Eternel envoya sur le peuple des serpents brûlants qui mordaient le peuple, tellement qu'une grande multitude mourut en Israël. Alors le peuple vint vers Moïse, et lui dit : « Nous avons péché, car nous avons parlé contre l'Eternel et contre toi. Invoque l'Eternel, et qu'il retire du milieu de nous les serpents brûlants ! »

Moïse, alors, parla pour le peuple. Et l'Éternel dit à Moïse: « Fais-toi un *serpent* brûlant, et mets-le sur la perche d'une bannière, et il arrivera que quiconque sera mordu et le regardera, vivra. » — Moïse fit donc un serpent en airain, et il le mit sur une perche de bannière; et il arrivait que, si quelque serpent avait mordu un homme, cet *homme* regardait le serpent d'airain, et il vivait.

Tout l'Ancien Testament est rempli de Jésus-Christ; et le seul secret de le comprendre, c'est d'y savoir chercher toujours Celui que les prophètes annonçaient à la terre, et

qui, d'âge en âge, fut pour toute âme d'homme « le che-
» min, la vérité et la vie éternelle (Jean, XIV, 6). »

C'est là, mes frères, une science que Dieu peut tenir « cachée aux sages de ce monde (Matth., XI, 25), » mais qu'il révéla toujours aux plus faibles enfants de son peuple; et je puis dire, pour ma part, avec quelle admiration j'ai vu souvent dans la maison du pauvre, à l'humble foyer d'une retraite rustique, ou sur le grabat d'un artisan pieux, combien à cet égard l'Ancien Testament était saintement compris, et comment, par exemple (pour ne parler ici que des psaumes), le même Esprit qui, dans Béthléhem, mit autrefois sur les lèvres d'un berger les inimitables cantiques d'Israël, les expliquait encore de nos jours, dans nos campagnes, au moindre villageois qui sait prier, et lui rendait les accents de David et la harpe du cœur, pour les chanter avec intelligence.

Oui, Jésus-Christ remplit l'Ancien Testament; il en est « le commencement et la fin; » il en est « l'alpha est » l'oméga. »

Les cieux et la terre sortent-ils du néant: « c'est lui » qui a fondé la terre, est-il écrit, et les cieux sont » l'ouvrage de ses mains (Hébr., I, 10). » — L'homme, encore au paradis d'Eden, a-t-il perdu l'innocence et le bonheur : Jésus-Christ aussitôt lui est annoncé; c'est lui qui « brisera la tête du serpent; » c'est lui qui nous rendra « l'arbre de vie. » Et dès-lors, cette promesse, partout répandue dans l'Ancien Testament, y traverse les siècles, y fait la vie des élus : — Abel est déclaré juste pour l'avoir embrassée; Noé l'annonce aux hommes de son temps; les sacrifices sanglants la rappellent d'âge en âge de la part de Dieu même; « Abraham désire de voir le » jour de Christ; il le voit, et il tressaille de joie (Jean,

» VIII, 56); » Jacob en montre le temps précis aux douze patriarches qui entourent son lit de mort; « Moïse, » devenu grand, préfère l'opprobre de Christ à tous les » trésors de l'Egypte (Hébr., XI, 24-28); » c'est le Christ qu'il voit sur Sinaï; c'est encore le Christ qui le conduit au désert; et quand des serpents brûlants viennent punir ce peuple trop souvent ingrat, c'est contre Christ, nous dit saint Paul, qu'on s'était révolté : « Ne » tentez pas Christ comme les Israélites le tentèrent au » désert, lorsqu'ils furent détruits par des serpents brû- » lants, » a-t-il écrit aux Corinthiens (X, 9).

Et ce n'est pas seulement par des déclarations aussi directes que l'Ancien Testament le produit aux regards de notre foi : tout le culte cérémoniel des Hébreux en devait être l'image prophétique (Hébr., VIII, 5; X, 1. *Lisez* les chapitres VIII, IX, et X) ; et comme une ombre précède et dessine à l'avance l'objet qui l'a produite, « tout ce » culte, nous dit saint Paul, était une ombre dont le » corps était en Jésus-Christ (Coloss., II, 17). » Les sacrificateurs représentaient son œuvre; les victimes redisaient son sacrifice; il n'y avait pas dans le tabernacle une place, il n'y avait pas une cérémonie, pas un personnage, pas un meuble sacré, qui ne rappelât sa personne, qui ne reproduisît son image, et qui ne portât comme le chiffre et comme l'empreinte du Maître éternel de cette sainte maison.

Les prophètes ensuite avaient-ils parlé, on les avait vus sonder avec ardeur leurs propres prophéties, pour y contempler le salut qui est en Jésus-Christ, et pour « cher- » cher à découvrir, nous dit un apôtre (1 Pierre, I, » 10-12), ce que l'Esprit de Christ qui était en eux » venait de leur faire écrire touchant les souffrances du

» Christ et touchant la gloire dont elles seraient sui-
» vies. »

Mais, il y a bien plus encore :

Quand les prophètes semblent se taire dans l'Ancien Testament; quand vous n'entendez plus que le simple récit des voyages, des combats ou des délivrances du peuple de Dieu, alors ces événements mêmes prophétisent encore; et les historiens des choses passées deviennent, sans le savoir peut-être, des interprètes de l'avenir et des prédicateurs de l'Evangile. Et c'est ainsi que, par des dispositions toutes pleines de grandeur, le souverain Maître de toutes choses préludait aux scènes de l'avenir, et traçait déjà, tant de siècles à l'avance, dans les événements les plus variés de l'histoire de son peuple, comme de vastes esquisses du plan que sa miséricorde avait conçu pour notre rédemption par Jésus-Christ.

Si c'était ici la place d'exposer les preuves de cette dernière assertion et de vous faire entendre les citations qui la justifient, il nous serait facile, guidés uniquement par des déclarations apostoliques, de vous conduire d'événements en événements, de personnages en personnages et de prophéties en prophéties, jusqu'au pied de cette enseigne miraculeuse que Moïse éleva dans le désert, et jusqu'à l'admirable scène que vous rapporte le texte de ce jour. — Mais ce texte tout seul déjà parle assez haut; il se suffit à lui-même; et si l'on a pu trop souvent s'égarer dans la recherche des types, pour nous ici, mes frères, nous parlons à coup sûr, puisque la sagesse éternelle a déjà parlé. Et quand nous vous appelons en ce jour à contempler le serpent d'airain, c'est en vous montrant le doigt de Jésus-Christ lui-même qui le signale, et qui nous ordonne d'y porter avec recueillement les regards de notre

foi. — Parle donc, Seigneur! parle, tes serviteurs écoutent!

Nous allons, après vous avoir exposé rapidement la ruine d'Arad, vous appeler dans le désert de Tsalmona; et quand nous vous y aurons fait voir tout un peuple coupable, qui trouve, dans la contemplation du serpent d'airain, son pardon, son refuge et la guérison de ses maux, alors nous vous ferons entendre ces paroles du Seigneur: « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il a fallu » que le Fils de l'homme fût élevé, afin que quiconque » croirait en lui ne périt point, mais qu'il eût la vie éter- » nelle (Jean, III, 14, 15). » Et nous vous montrerons comment le Saint-Esprit, dans cette scène du désert, a voulu nous prêcher, par le plus frappant et le plus clair des langages (je veux dire par un langage qui parle aux yeux), LE BESOIN que nous avons de la croix de Jésus-Christ, LA NATURE de cette croix, L'USAGE de cette croix, la bienheureuse EFFICACE de cette croix.

O mes chers frères! âmes immortelles de mes concitoyens et de mes frères! appelé si rarement à monter dans cette chaire et à vous apporter la parole de mon Maître, en attendant le jour si proche où vous allez tous comparaître devant sa face, que dois-je savoir au milieu de vous? et de quoi doit-il m'importer de vous avoir entretenus, si ce n'est « d'une seule chose, de Jésus-Christ et de Jésus- » Christ crucifié (1 Cor., II, 2)? » C'est pourquoi je bénis Dieu de ce que la suite de ces exercices m'appelle à vous exposer un sujet qui nous mène si directement au pied de la croix, et qui nous présente une si frappante parabole de nos misères et des charités de Dieu notre Sauveur.

Seigneur Dieu! Dieu qui pardonnes! auteur de tout bien! oh! si je pouvais leur montrer le serpent d'airain avec le

cœur et les accents d'un pauvre Israélite qui connaît les mêmes maux, mais qui connaît aussi le refuge des pécheurs et le chemin de la paix ! Mon Dieu, donne efficace à ta Parole !

LA RUINE D'ARAD.

Il y avait déjà plus de 39 ans que les enfants d'Israël erraient dans le désert qui s'étend de la mer Rouge aux montagnes de l'Idumée, lorsque enfin Dieu dirigea leurs pas vers les frontières d'Arad. Leurs circonstances étaient alors bien solennelles. La vie monotone du désert allait finir ; la quarantième année était plus d'à moitié passée ; les événements se hâtaient ; les hommes au-dessus de soixante ans mouraient en foule ; aucun d'eux, par un juste jugement de Dieu, ne devait entrer dans cette terre promise dont ils avaient dit : « Ne vaut-il pas mieux re-» tourner en Egypte ? » Moïse lui-même, pour avoir manqué de foi dans une occasion récente, avait reçu la même sentence ; il venait de voir expirer sa sœur Marie et son cher Aaron ; il allait bientôt tomber aussi comme eux ; et ce grand serviteur de Dieu, dans la 120e année de son âge, ne semblait déjà plus, à la tête d'Israël, que « comme un cèdre ébranché au sommet d'une mon-» tagne. »

Ce fut alors que DIEU dirigea les pas de son peuple vers la terre promise, *par le chemin* qu'avaient suivi, 38 ans auparavant, *les espions* des douze tribus, ou (comme on pourrait aussi traduire) *par le chemin des marchands*, c'est-à-dire, par la route que prenaient ordinairement les caravanes pour passer du désert aux vallées de la Palestine.

Quoi qu'il en soit, on comprend aisément le mouve-

ment et l'épouvante que dut exciter, sur toutes les frontières d'Edom et de Canaan, l'arrivée d'un peuple qui comptait dans ses rangs plus de six cent mille hommes en état de porter les armes. L'Egypte était en rapports trop constants avec les habitants de la Palestine, et les déserts que parcourait Israël étaient trop rapprochés du chemin des caravanes, pour que l'existence et les mouvements de ce grand peuple ne fussent pas depuis 40 années l'objet d'une inquiète curiosité chez toutes les nations cananéennes.

On savait que les Israélites avaient passé dans le lit desséché de la mer Rouge, et qu'à leur poursuite toute l'armée d'Egypte avait péri; on savait que, depuis 40 ans, ils relevaient sur le sable un aliment qui pleuvait pour eux chaque jour avec la rosée du matin; on savait qu'ils faisaient tous profession de compter, année par année et jour par jour, le temps précis qui devait s'écouler, disaient-ils, avant le jour où Dieu livrerait entre leurs mains tous les royaumes de la Palestine; on savait que ce peuple, déjà nombreux comme les étoiles du ciel, grandissait dans le désert.

C'était ainsi que le Seigneur, qui ne se laisse jamais sans témoignage, même auprès des hommes qu'il veut punir, adressait à ces nations coupables les sommations les plus pressantes de se convertir et de rechercher ce vrai Dieu qu'Abraham, Isaac et Jacob leur avaient si longtemps et si vainement annoncé. Etait-ce en vain qu'il les avait effrayés déjà, 38 ans auparavant, en faisant arriver sur leurs frontières ce peuple menaçant? N'était-ce rien que l'existence continuée de ces millions d'hommes dans un désert inhabitable? Que leur disaient tant de miracles, si ce n'est que le Dieu vivant se préparait un peuple de vengeurs; si ce n'est qu'il fallait recourir à sa miséricorde avec des

cœurs brisés, et qu'alors « leurs péchés, fussent-ils rou-
« ges comme le vermillon, seraient blanchis comme la
» laine (Esaïe, I, 18) ? »

Mais c'était en vain que tant d'avertissements leur étaient donnés d'en-haut : le terme fatal était arrivé. Quatre cents ans auparavant, le Seigneur avait dit à son serviteur Abraham : « Je ne te donne pas encore cette terre que je t'ai
» promise, parce que l'iniquité des nations qui l'habitent
» n'est pas arrivée à son comble (Gen., XV, 16). » Mais maintenant, hélas ! ce comble était atteint ; la mesure était pleine ; « cette terre vomissait ses habitants, » pour parler avec l'Ecriture (Lévit., XVIII, 25) ; et, dans les décrets de Dieu, le moment était venu d'effacer leur nom de dessous les cieux.

L'Eternel, mes frères, est riche en conseils et puissant en moyens, soit qu'il veuille châtier, soit qu'il pense à bénir ; et quand l'heure est venue de punir un peuple coupable, les instruments ne lui manquent jamais. Il emploie à son gré pour cela tantôt les événements et tantôt les hommes. Ici, c'est la terre qui tremble et qui s'entr'ouvre ; ailleurs, le feu du ciel ; là, les eaux qui se débordent ; quelquefois, ce sont d'invisibles poisons que tout un peuple boit avec l'air qu'il respire ; souvent, les saisons qui refusent leur tribut, et l'horrible famine qui moissonne la terre. Que dis-je ? ne suffit-il pas que Dieu déchaîne sur les hommes de ce peuple leurs propres passions ? alors, vous voyez des bêtes féroces ; et le sang bientôt coule de toutes parts.

Quand Dieu promène sur la terre quelqu'un de ces fléaux, mes frères, les hommes qui le craignent peuvent s'en affliger ; mais ils ne s'en étonnent pas : ils se rappellent que Dieu jugera le monde. — C'est donc avec les mêmes senti-

ments, qu'il nous faut considérer ici l'ordre sévère que l'Eternel voulut donner à son peuple contre les nations cananéennes. Ce n'étaient plus les éléments, c'était Israël lui-même qu'il chargeait d'exécuter la sentence depuis longtemps prononcée contre elles; et comme un général d'armée, pour maintenir une discipline salutaire au milieu de ses soldats, les charge de punir eux-mêmes celui d'entre eux qui s'est montré rebelle, ainsi Dieu voulut mettre le glaive de ses jugements dans la main des enfants d'Israël, afin de leur montrer d'une manière plus éclatante à quelles extrémités eux-mêmes devaient s'attendre, s'ils venaient jamais à s'éloigner de lui.

Cependant, avant d'exécuter sur les Cananéens cette terrible sentence, le Seigneur, pour mettre au plus grand jour leur révolte et leur incrédulité, voulait ouvrir encore devant eux une porte de refuge. Il avait ordonné qu'avant de les détruire, Israël leur porterait des paroles de paix, sous la seule condition de se reconnaître tributaires; mais cette dernière sommation devait être vaine comme toutes les autres, et l'Eternel avait prédit que ces malheureux, abandonnés à leur méchanceté, « endurciraient tous également leur esprit et roidiraient leur cœur, pour sortir en » bataille contre son peuple (Josué, XI, 20). »

Tel fut en particulier le coupable Arad. Dès qu'il apprit qu'Israël venait de quitter les bords de la mer Rouge et qu'il s'approchait des montagnes qui bordent l'Idumée, ce malheureux prince, sans être arrêté par les témoignages manifestes que le Dieu de Jacob donnait à ce peuple où devait « naître le Souhaité des nations (Aggée, II, 7), » sans être touché d'aucun désir de lui appartenir, Arad, n'écoutant que les conseils toujours trompeurs d'une politique incrédule, se mit à la tête de son armée, courut au-devant d'Israël,

et se précipitant sur les corps les plus avancés de la tribu de Juda qui formait l'avant-garde, les mit en désordre et leur enleva quelques prisonniers. Mais ces premiers succès, qui doublaient son orgueil, allaient précipiter sa ruine; Israël, en effet, en devint invincible, parce qu'il s'appuya sur le bras de l'Eternel, et qu'il alla prendre son recours vers Celui qui donne la victoire. *Alors*, dit notre texte, *Israël fit un vœu à l'Eternel*: *Si tu daignes livrer nos ennemis entre nos mains, nous réduirons leurs villes à l'interdit*; nous ne serons que les exécuteurs de tes jugements; tout butin te sera consacré, et rien n'en sera réservé pour notre propre usage. « C'est toi, Seigneur, qui es notre Roi: ordonne » les délivrances de Jacob. Ce n'est point notre bras qui » nous délivrera, mais ta droite et ton bras, et la lumière » de ta face; parce que tu nous auras affectionnés. »

L'Eternel entendit la prière de son peuple; Josué conduisit contre Arad une puissante division de l'armée d'Israël; le Cananéen fut renversé; on poursuivit ses faibles restes jusque dans son pays; on détruisit toutes ses villes de fond en comble; et *dès-lors l'Eternel appela* (1) *ce lieu du nom de Hormah* (c'est-à-dire *Anathème*), d'un mot qui signifie l'épouvantable ruine qu'amène après elle une malédiction de Dieu.

Malheur, mes frères, malheur aux Arad de tous les siècles! Malheur, hélas! dans tous les temps, aux puissants de la terre qui veulent élever leur faiblesse contre le peuple du Dieu vivant, qui s'opposent à ses progrès, qui prétendent arrêter sa marche vers Canaan, et détourner ainsi les conseils du Très-Haut! Ils veulent, comme Arad, demeurer étrangers à l'Eglise de Dieu, à son langage, à son Chef, à

(1) Ou « *l'on appela.* » L'original autorise également ces deux versions.

ses lois, à ses priviléges, à son avenir, à toutes ses espérances. — Hélas! ils finiront aussi comme Arad. — Vous les verrez quelquefois peut-être obtenir un triomphe passager; ils penseront avoir arrêté cette œuvre que Dieu poursuit sans bruit, mais avec puissance; ils croiront maîtriser un mouvement qui les alarme et qui déplaît à leur orgueil; ils porteront quelque trouble dans l'Eglise : — on dépouille les fidèles de leurs biens; on les exile; on les enlève au peuple de Dieu; on répand leur sang comme de l'eau... Mais, qu'il est court ce triomphe des méchants, et qu'il est désastreux! C'est le signal de leur ruine. Déjà l'heure en a sonné. — Tandis qu'ils s'élèvent, tandis qu'ils marchent enseignes déployées, tandis qu'ils ne pensent qu'à poursuivre leur lamentable victoire, déjà la main de Dieu a écrit *Hormah* sur leurs étendards; l'invisible Josué combat avec son peuple; et bientôt il ne restera sur leur puissance, sur leurs projets, sur leur mémoire et (s'ils ne se repentent) sur leur âme immortelle, qu'un terrible *Hormah*, *Hormah* pour toujours!

Mais nous nous hâtons de vous conduire au pied du serpent d'airain; et si nous nous sommes fait un devoir de ne laisser sans explication aucune des parties de notre texte, il nous tarde cependant de reporter toute votre attention sur les versets où nous l'avions exclusivement appelée dès les premières paroles de ce discours.

Suivons donc les Israélites, lorsque, après la défaite d'Arad, ils se virent obligés de redescendre la montagne de Hor, et de s'engager encore une fois dans les plaines du désert. — Ainsi l'avait décidé l'Eternel, qui voulait mettre à l'épreuve, après cette victoire, la reconnaissance et la soumission de son peuple.

I.

Vous avez lu, dans un chapitre précédent, que les Israélites avaient envoyé demander au roi d'Edom le passage de son territoire. Celui-ci ne leur répondit que par un refus et des menaces; et comme tout démêlé leur était interdit avec les enfants d'Esaü, ils se virent contraints de quitter la région des montagnes, et de reprendre le chemin de la mer Rouge, pour faire le tour de l'Idumée, et pour atteindre ainsi le torrent de Zéred et la rive gauche du Jourdain.

Mais cette épreuve était trop forte pour ce peuple! Il venait de remporter une éclatante victoire; il se voyait à la quarantième année de son exil; il ne mettait plus de bornes à ses espérances; — et maintenant, voici qu'il faut rentrer dans toutes les privations du désert, et fournir, encore une fois, dans ces arides solitudes, cette carrière d'angoisse dont on croyait être sorti pour toujours! *Ils partirent donc de la montagne de Hor, par le chemin de la mer Rouge, pour faire le tour d'Edom*, dit l'historien sacré; *mais l'âme de ce peuple, à cause du chemin, fut abattue; et alors le peuple parla contre Dieu et contre Moïse : Pourquoi nous a-t-on fait monter hors d'Egypte, pour mourir dans le désert? il n'y a point de pain; il n'y a point d'eau! Notre âme est ennuyée de ce pain sans substance!*

Voilà donc jusqu'où peut tomber, après 40 ans d'expérience, un peuple conduit de Dieu même, éclairé de sa lumière, nourri de sa propre main, journellement conservé par une suite éclatante de miracles!

Ils parlent contre Dieu! ils ne craignent donc pas le sort de leurs pères; ils ne craignent pas le sort d'Arad! — *Ils parlent contre Moïse!* ils remplissent d'amertume le cœur

de ce vieillard si vénérable et si dévoué, qui devait (ils le savaient tous) leur être enlevé avant la fin de cette année, et qui, chargé de douleurs encore toutes récentes, n'avait plus auprès de lui l'ami de son cœur, son frère Aaron, pour verser dans son sein toutes ses peines! — Ils parlent de *mourir au désert!* Les ingrats! ils oublient ce Dieu si tendre qui les avait « portés dans ce même désert comme un homme por-
» terait son fils (Deutér., I, 31). » — Que dis-je? ils vont jusqu'à parler avec mépris de ce pain merveilleux dont la puissance divine les nourrissait depuis 40 années. C'est pour eux un objet de dégoût et de murmure; « *leur âme en*
» *est ennuyée!* » — « Est-ce donc ainsi que tu récompenses
» l'Eternel, peuple fou! s'écriait Moïse (Deutér., XXXII).
» N'est-il pas ton père? Ne t'a-t-il pas gardé comme la pru-
» nelle de son œil! Et comme l'aigle émeut sa nichée,
» couve ses petits, étend ses ailes, les accueille et les porte
» sur ses ailes, l'Eternel seul ne t'a-t-il pas conduit! Oh!
» si tu eusses été sage! »

Cependant, au moment où ce peuple ingrat, suspendant tumultueusement sa marche, élevait encore ses insolentes clameurs *contre Dieu et contre Moïse*, et pendant que ce fidèle serviteur, à la vue des tribus égarées, tendait ses mains vers Dieu son Sauveur, et répandait toute son âme devant lui, tout-à-coup un effroyable cri se fait entendre dans le camp d'Israël, et l'on voit ce grand peuple, confondu dans un même effroi, s'enfuir de toutes parts. — Ce n'était d'abord que des cris d'épouvante; mais bientôt on entend ceux de la douleur et du désespoir. On voit des malheureux se rouler sur le sable, en poussant des gémissements et des sanglots. On en voit d'autres même déjà qui rendent l'âme dans une brûlante agonie. — Qu'est-il donc arrivé? — C'est l'Eternel qui répond à ses ennemis. — Il n'a qu'à dire; et

gues du désert. — Eh bien! je le demande aux plus fidèles d'entre ceux qui m'écoutent : combien de fois votre pauvre cœur ne s'est-il pas lassé de la carrière chrétienne? Combien de fois ne vous eût-il pas reporté vers le monde et l'esclavage du péché, si le Seigneur, toujours fidèle, n'eût pris le soin de vous reprendre? Vous n'aviez plus de désir pour les choses de Dieu; vous ne saviez plus voir la Canaan des cieux que comme une terre lointaine, où vous n'aviez plus qu'un héritage incertain dans un vague avenir; vous ne preniez plus de plaisir à la sainte Bible, et vous auriez dit en secret, comme l'ingrat Israël : « Mon âme est ennuyée de ce pain » sans substance. » Vous n'y trouviez plus de nourriture. Vous n'étiez plus ce Moïse qui préférait l'opprobre de Christ à tous les plaisirs du siècle, et qui aimait mieux être affligé avec le peuple de Dieu (Hébr., XI, 25, 26). Vous étiez devenu ce peuple ingrat et revêche qui reportait ses regards vers l'Egypte, et qui regrettait les joies d'un monde où l'on ne sert point Dieu.

Israël, dans sa révolte, fut d'autant plus coupable, qu'il n'eut pour motif que l'empire de ses sens les plus grossiers, et qu'un honteux attachement à des jouissances toutes matérielles.

Eh bien! je le demande encore aux plus fidèles, que vous a-t-il fallu pour vous entraîner à des chutes si fréquentes et si graves? Que de fois, hélas! après que vous aviez prié, après que, dans l'ineffable communion de Dieu, vous aviez reçu de ces témoignages d'amour qui brisent les cœurs de pierre, que de fois la tentation la plus grossière ne vous a-t-elle pas ramenés dans les convoitises du mal et dans tous les troubles d'une honteuse révolte de votre cœur contre les volontés de Dieu les mieux connues et les plus inviolables? — Que de fois même il vous a suffi de la plus

frivole contradiction sur les objets les plus matériels et les plus vulgaires de cette vie animale, pour ôter de devant vos yeux la présence de l'Eternel, pour décomposer votre caractère, et pour soulever en vous les plus mauvaises pensées !

Mais, ce qui rendit surtout odieuse la révolte d'Israël, c'est qu'elle suivit de si près les circonstances les plus touchantes, les plus solennelles, et les plus propres à retenir un peuple dans les sentiers de l'obéissance.

Je parle encore aux plus fidèles : repassez votre vie devant Dieu ; et dites-nous si ce n'est pas là votre triste histoire. — Oh ! qu'il a fallu peu de temps entre les leçons les plus pénétrantes et vos chutes les plus odieuses ! — Qu'il vous a fallu peu de jours pour oublier tout ce que Dieu vous avait révélé, lorsqu'il vous fit descendre dans ce grand deuil ; lorsque, dans la chambre de mort d'un père, d'un enfant, d'un époux, il vous montra d'une manière si puissante « qu'une seule chose est nécessaire (Luc, X, 42), » il souleva si visiblement devant vos yeux le voile qui cache aux hommes de la terre les choses éternelles ! — Qu'il vous a fallu peu de temps pour retourner vers la créature et vers le péché, après cette maladie où vous aviez formé les résolutions les plus saintes et (nous l'eussions dit) les plus sincères ! — Qu'il vous a fallu peu de temps encore pour laisser échapper ce que le Dieu de toute grâce avait daigné verser dans votre âme, au retour de nos solennités et dans une récente communion ! Que de pensées du mal, que d'infidélités, que de révoltes secrètes ! Mon Dieu ! quel cœur est donc le nôtre ! Jusque dans quelles profondeurs il est souillé ! Ah ! « je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, » il n'habite aucun bien, » disait le plus saint des apôtres (Rom., VII, 14-25. Ephés., II, 5). « Je sais que, par

» moi-même, je suis charnel, vendu au péché, n'approu-
» vant point ce que je fais, et faisant ce que je hais. Je sais
» que j'étais, de ma nature, un enfant de colère comme
» tous les autres ! »

Que dirons-nous donc à ces choses, mes frères?

Nous dirons que le cœur des ingrats Israélites, c'était le cœur de l'homme; nous dirons que leur conduite ne fut devant Dieu que ce qu'a trop souvent été la nôtre; nous dirons « que nous sommes condamnés et maudits par la sainte loi » de Dieu » (je parle avec l'Ecriture) (Gal., II, 16; III, 10-14); nous dirons qu'il nous faut une délivrance qui soit pour nous ce que le serpent d'airain était pour Israël; nous dirons que, si nous ne rencontrons pas ici-bas un Sauveur, il eût mieux valu pour nous de n'être pas nés. Et reconnaissant ainsi la NÉCESSITÉ DE LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST, nous comprendrons bien maintenant qu'il a fallu que, « comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi le Fils » de l'homme fût élevé » sur le Calvaire, « afin que qui-» conque croirait en lui ne périt point, mais qu'il eût la vie » éternelle. »

O mes compagnons de voyage dans le désert, ô mes chers frères! associés dans la même révolte et dans la même condamnation, portons donc maintenant tous ensemble, avec recueillement, nos regards sur ce serpent d'airain et sur cette croix de Jésus-Christ! — Je vous rappelle au désert de Tsalmona, et je poursuis le récit de notre texte.

II.

Le peuple d'Israël mourait au désert. On apercevait de toutes parts des malheureux luttant contre des douleurs

brûlantes ou contre les dernières convulsions de la mort : un vaste cri de douleur couvrait tout le camp d'Israël. Vous les eussiez vus fléchis enfin sous les verges du Seigneur, ces hommes de col roide, ces fiers enfants de rebellion, dont les paroles arrogantes avaient prétendu s'élever contre les conseils du Très-Haut. Ils tendaient leurs mains suppliantes; ils accouraient à ce Moïse qu'ils venaient d'outrager; ils lui criaient : *Nous avons péché !* Ils ne se contentaient plus, comme c'est trop souvent le cas, d'une confession vague et générale de leur iniquité : *Nous avons péché*, lui disaient-ils ; *car nous avons parlé contre Dieu et contre toi ; mais nous t'en supplions, prie maintenant pour nous l'Eternel, afin qu'il retire du milieu de nous le serpent brûlant.*

Tel est l'effet des afflictions et des maladies, quand l'Esprit de Dieu daigne les bénir; elles réveillent la conscience. Et tandis qu'elles ramènent les regards et les désirs d'un pécheur vers le Seigneur et vers la Bible, elles changent en même temps ses yeux et son cœur envers les amis du Seigneur et les amis de la Bible. Oh ! comme il voudrait alors posséder leur paix et leurs priviléges! Comme il en appelle à leur sympathie, et comme il se recommande à leurs prières! — Ces fidèles, qu'il méprisait naguère comme des hommes d'exagération, follement abusés, ou bassement trompeurs, ces fidèles qu'il regardait au moins avec si peu de bienveillance, oh! comme il voit maintenant avec évidence qu'eux seuls marchaient vers la vie et dans la lumière des réalités éternelles, tandis que lui-même, comme un somnambule dans la nuit de son ignorance et de son assoupissement, « se promenait parmi ce » qui n'a que l'apparence (Ps. XXX, 6). » Ah! dès que ce cri s'est fait entendre sur le minuit : « Voici l'époux qui

» vient! » voyez les vierges folles dans leur angoisse; voyez comme elles accourent aux vierges sages; comme elles les appellent à leur aide; comme elles leur crient : « Don-» nez-nous de votre huile! donnez-nous de votre huile! » car nos lampes s'éteignent (Matth., XXV, 1-13)! » — Prie Dieu pour nous, criaient aussi les enfants d'Israël, *prie Dieu pour nous, afin qu'il retire du milieu de nous le serpent brûlant!*

Mais déjà l'âme toujours si grande et si tendre de Moïse était pleine de pardon et de prière pour ses frères égarés; et bientôt l'Eternel exauça les cris de son serviteur. *Fais-toi*, lui dit-il, *un serpent en airain; et place-le sur la perche d'une bannière* (c'est le sens de l'original); *et alors il arrivera que, parmi ceux qui ont été mordus, quiconque le regardera vivra.*

Et Moïse, d'après l'ordre de l'Eternel, *fit un serpent en airain, et il le mit sur la perche d'une bannière.*

Vous montrerai-je maintenant dans leur détail, mes frères, tous les rapports de ce grand type avec la croix de Jésus-Christ? Ces traits de ressemblance sont à la fois si nombreux et si fortement prononcés, qu'il n'est pas possible de les méconnaître, dès qu'on y porte les yeux.

Le peuple s'était soulevé contre l'Eternel dans le voyage du désert : l'homme s'est soulevé contre son Dieu dans le court voyage de cette vie. — Le peuple périssait en foule à cause de sa révolte. En conséquence de notre révolte, des millions de pécheurs ont éternellement péri; des millions périssent, et des millions périront encore. — Le peuple, atteint des aiguillons du serpent brûlant, était inévitablement perdu, s'il ne regardait au signe que Moïse élevait dans le désert; tous les remèdes humains étaient impuissants; leurs parents, leurs amis les plus chers, la

nature entière ne pouvaient rien pour les sauver. Atteints nous-mêmes « des dards enflammés du malin, lequel » agit avec efficace dans tous les enfants de rebellion » (Eph., II, 2; VI, 16), » nous sommes inévitablement perdus, si Dieu ne nous fait contempler par la foi Celui qui, selon la promesse faite à notre premier père, devait « écraser pour nous la tête du serpent (Gen., III, » 15). Il n'y a point d'autre Sauveur que lui; il n'y a » point d'autre nom sous le ciel, pour être sauvé, que » celui de Jésus (Act., IV, 12). »

Le moyen que Dieu mit en usage pour délivrer son peuple au désert n'avait rien aux yeux de la chair qui pût encourager l'espérance des mourants. — Que pouvait en attendre la sagesse humaine? Quel remède, que ce morceau d'airain, contre de si grands maux! devait-elle penser. Quelle ressource, que de porter d'insignifiants regards sur cet insignifiant objet! — Il en est ainsi de la croix de Jésus-Christ. — Qu'est-ce en effet que ce pauvre fils de Marie, cloué sur le bois en Golgotha, pour justifier et pour régénérer les pécheurs à mille ans de distance, et jusqu'aux îles lointaines de la mer? « Il n'y a en lui ni » forme ni apparence quand nous le regardons; nous » avons caché notre visage arrière de lui, tant il était mé- » prisé, et nous ne l'avons rien estimé (Esaïe, LIII, 2, » 3). » Ce gibet élevé sur le Calvaire entre deux malfaiteurs et par la main des bourreaux, cette croix « est folie » pour ceux qui périssent (1 Cor., I, 18, 21, 23, 25; » II, 14; III, 19), » bien qu'elle soit « la puissance de » Dieu » pour ceux qu'il veut sauver, et bien que toutes les gloires de l'Eternel-Dieu s'y manifestent aux regards des croyants, dans leur accord à la fois le plus touchant et le plus sublime.

Et quel fut le Sauveur des Israélites au désert? — Un serpent cloué sur le bois; — mais un serpent qui n'avait qu'une ressemblance innocente et tout extérieure avec les reptiles dont le venin circulait en eux; — un serpent qui n'était point pris parmi ceux du désert, et qui devait être fait de manière à n'en avoir ni les mouvements, ni la vie, ni le venin, ni la malice. — O homme! ainsi devait être représenté (aussi fidèlement que le cas le rendait possible), Celui qui, pour te sauver, « s'est rendu semblable en » toutes choses au pécheur, excepté le péché (Hébr., II, » 11, 14, 17; IV, 15). » Ainsi devait être représenté Celui qui ne devait point être pris de la foule des enfants d'Adam, mais qui devait naître tout autrement; afin qu'on ne pût trouver en lui ni la vie du péché, ni ses venins, ni sa malice, ni ses mouvements intérieurs, « ayant été fait, » dit saint Paul (Rom., VIII, 3), à la ressemblance d'une » chair de péché, pour que le péché pût recevoir sa con- » damnation dans la chair » (c'est-à-dire dans notre nature), en la personne de Jésus-Christ. — O homme! ainsi a paru sur le bois de Golgotha Celui que tu appelles ton Sauveur! comme un pécheur, — sous la ressemblance d'un pécheur, — à la place des pécheurs! — Que dis-je? — Il y a été traité « comme le péché même, » dit saint Paul (2 Cor., V, 21); « il y a été maudit » pour toi; « il » y a été mis » de Dieu et des hommes « au rang des mal- » faiteurs; l'Eternel ayant fait venir ainsi sur lui l'iniquité » de nous tous (Esaïe, LIII, 12, 6) (1). »

(1) A ne voir que lui-même sur la croix, il était « le Saint et le Juste; » il était le Bien-Aimé du Père; il était « L'AGNEAU DE DIEU; » — mais à le voir comme le représentant de son peuple, il était « aban- » donné; » il était « maudit; » il était « péché; » il était « le SERPENT cloué sur le bois. »

Mais je laisse, mes frères, ces premiers traits de ressemblance, qui parlent peut-être plus à votre esprit qu'à votre conscience, et je dois me hâter de vous en présenter de plus importants et de plus pratiques sur l'usage de la croix et sur ses bienfaits.

Ah! ce n'est pas de la NATURE du remède que nous avons besoin surtout d'être entretenus, pauvres malades que nous sommes! pauvres mortels qui nous hâtons vers notre dernier jour! — Ce dont nous avons besoin, ce dont nous devons avoir soif, la seule chose nécessaire, c'est bien plutôt de savoir COMMENT nous aurons part au bienfait du remède; c'est bien plutôt de trouver aussi nous-mêmes la guérison de nos maux, le changement de notre cœur, le pardon de notre Dieu, la paix, l'ineffable paix, qui se trouve auprès de lui!

III.

Vous représentez-vous, mes frères, la dernière scène de notre texte? — Vous représentez-vous le camp d'Israël, lorsque Moïse eut fait connaître qu'il avait une réponse de l'Eternel, lorsqu'on le vit élever sur la hampe d'une haute bannière le signe ordonné de Dieu, et lorsqu'il eut fait publier dans toutes les tribus ces paroles de l'Eternel : *Quiconque le regardera vivra.* — Vous représentez-vous tout ce peuple de malades demandant à genoux la bénédiction de Dieu, et contemplant, avec toutes les émotions de la douleur et de l'espérance, cette enseigne miraculeuse? Vous représentez-vous quel fut leur attendrissement, quels durent être leurs transports, lorsqu'à cette vue ils sentirent leurs plaies devenir moins brûlantes, leurs forces renaître, et bientôt toutes leurs dou-

leurs faire place aux inexprimables sensations de la convalescence ?

Qu'on se figure le bonheur d'une mère qui portait dans ses bras son enfant à l'agonie, qui lui montrait le serpent d'airain, qui le pressait d'y porter encore quelqu'un de ses regards, et qui voit enfin revenir sur son visage les couleurs de la vie, et rayonner bientôt sur tous ses traits un premier sourire de bien-être et de santé. — Qu'on se figure une femme faisant transporter hors de sa tente son époux près d'expirer, le suppliant d'écouter encore une fois sa voix, « de ne pas mépriser un si grand » salut, » et de recueillir le faible reste de lumière qui traverse encore ses yeux pour regarder le serpent d'airain. Avec quelle émotion de tendresse et d'espérance elle soutenait cette tête si chère, elle la tournait vers la bannière d'Israël, elle relevait d'une main tremblante ses paupières appesanties ! O mon ami, ton mal est mortel ; mais Dieu notre Sauveur est tout-puissant, et il a parlé ; tu l'as entendu : « qui le contemple vivra ! » il est temps encore : donne gloire à Dieu ; désespère de toi-même, espère tout en lui ; rien ne lui est impossible, excepté de mentir ; « il a dit : ne le fera-t-il pas ? »

Le miracle, en effet, continuait de s'accomplir avec puissance, depuis les tentes de Juda jusqu'aux derniers rangs d'Aser et de Nephtali. — Le signe de Dieu demeurait élevé dans les airs au-dessus des tabernacles d'Israël. Aucun éclat extérieur ne l'environnait ; « il n'y avait rien, » à le voir, qui pût le faire désirer, et vous n'en eussiez » fait aucun cas (Esaïe, LIII, 2) ; » mais il en sortait en silence une vertu créatrice, semblable à celle qui doit, au dernier jour, relever l'homme de la poudre du tombeau ; la santé, la force, la vie, en descendaient sans bruit sur ce

grand peuple, et il n'y avait d'exception pour personne. — Il n'y avait point de différence entre un malade et un autre malade. — Malheur seulement à l'Israélite qui, se croyant capable de guérir lui-même ses blessures et de retenir une vie prête à s'échapper, négligeait la délivrance d'Israël ! Mais heureux mille fois celui que la vue de ses plaies et les douleurs de son mal disposaient à ne plus rien attendre de lui-même, et à n'appuyer plus son espérance que sur les promesses du Dieu tout-puissant ! — Fût-il alors tout couvert de blessures, eût-il déjà devant ses yeux le crépuscule de la mort, il n'avait encore qu'à les tourner avec foi vers le signe élevé dans le désert ; et ne l'aperçût-il même déjà plus que comme une ombre vaguement projetée sur l'obscure clarté des cieux....., heureux Israélite ! s'il savait y fixer ses regards avec espérance, c'en était assez pour le sauver !

Tel fut le miracle de Dieu dans le désert de Tsalmona. — Et maintenant, âmes immortelles, écoutez Jésus, écoutez votre Maître ; écoutez-le, c'est lui-même qui vous parle.

« C'est ici LA VOLONTÉ DU PÈRE, vous dit-il : LA VO-
» LONTÉ DU PÈRE est que QUICONQUE CONTEMPLE LE FILS
» ET CROIT EN LUI, ne périsse point (Jean, VI, 40 ; III,
» 14, 15.) ! »

« Il a fallu que, comme Moïse éleva le serpent dans le
» désert, le Fils de l'homme aussi fût élevé, afin que QUI-
» CONQUE CROIRAIT EN LUI eût la VIE ÉTERNELLE. »

« Vous, tous les bouts de la terre ! VOUS, TOUS LES BOUTS
» DE LA TERRE, REGARDEZ VERS MOI, et vous serez sauvés
» (Esaïe, XLV, 22.) ! »

Vous l'entendez, âmes sérieuses ! ô vous qui nourrissez des désirs de conversion, et qui concevez des projets d'une

meilleure vie, — ô vous qui vous occupez maintenant comme d'une réalité du jour très-proche où vous comparaîtrez devant Dieu, et qui sentez depuis quelque temps, peut-être, que ce Dieu vous cherche, qu'il vous appelle, qu'il frappe à la porte de votre cœur! — vous entendez clairement que Jésus lui-même vous invite à venir avec toutes vos misères devant sa croix, comme un Israélite allait avec toutes ses plaies devant le serpent d'airain. — Vous entendez que le Sauveur du monde donne la vie éternelle à tous ceux qui « REGARDENT VERS LUI, » qui le CONTEMPLENT, et qui CROIENT en la puissance de sa croix. — Vous entendez « qu'il ne rejette aucun de ceux qui vont » à lui (Jean, VI, 37). » Vous entendez que « cette jus- » tification, qui vient de Dieu par la foi en Jésus-Christ, » s'étend à TOUS CEUX QUI CROIENT, comme l'a dit saint » Paul, et qu'il n'y a POINT DE DIFFÉRENCE » entre un pécheur et un autre pécheur, « vu que TOUS ont péché, » et que TOUS sont entièrement privés de la gloire de Dieu, » étant justifiés GRATIS par sa grâce, par le rachat qu'ils » ont en Jésus-Christ; en sorte que CELA NE VIENT POINT » D'EUX, que c'est un DON DE DIEU, et que ce n'est point » par les œuvres, afin qu'aucun homme ne se glorifie. » — J'ai continué de parler avec saint Paul (Rom., III, 22-24. Eph., II, 8, 9).

O vous donc qui voulez être guéris! vous entendez ici, de la bouche du Seigneur lui-même, que, pour être accueillis, pour être régénérés, pour être sauvés en vie éternelle, vous devez simplement, comme les Israélites au pied du serpent d'airain, sentir vos maux et croire Dieu; — je le répète encore une fois, SENTIR VOS MAUX ET CROIRE DIEU!

Ah! l'on ne refuserait pas si longtemps d'embrasser la

sainte Bible, et de croire aux promesses de Dieu, si l'on sentait véritablement les misères de son âme! — Seigneur Dieu! si nous comprenions mieux ces choses! si seulement nous avions à cet égard devant toi quelque peu de la sensibilité qu'on nous voit déployer pour les moindres accidents d'un corps qui, dans trois jours cependant, ira se perdre dans un cercueil! — quelque peu de cette inquiétude d'un malade en qui l'on a découvert des symptômes prononcés ou de gangrène, ou de consomption, ou de tout autre accident mortel! — Eussions-nous seulement une vipère suspendue à notre main gauche, on nous verrait dans le même trouble que le camp d'Israël. Bon Dieu! que devrions-nous être donc, si nous savions reconnaître que l'ancien serpent est suspendu à notre âme immortelle, et que nous sommes par notre nature sous la puissance de Satan, pour parler comme Jésus-Christ (Act., XXVI, 18)! — Oh! comme alors nous estimerions les promesses de la Bible! oh! comme alors nous les serrerions sur notre cœur! et comme nous dirions avec Paul, « que toutes choses nous sont comme de la boue et comme un dommage, » en comparaison de l'excellence de la connaissance de » Jésus-Christ notre Seigneur (Phil., III, 7, 8, 9)!!

Mais, hélas! le grand mal parmi nous, ce n'est pas seulement qu'on ne sent pas sa corruption, son indignité devant Dieu, comme on devrait la sentir; c'est bien plus encore qu'on ne croit pas à ces déclarations, à ces appels, à ces promesses de Jésus-Christ comme on y devrait croire; c'est bien plus encore que l'on manque de foi!

Et je vais vous exprimer clairement en quoi vous manquez de foi : — Vous voulez associer vos mérites avec le sang répandu sur la croix « pour la rémission des péchés. » — Et si vous n'osez pas, il est vrai, vous regarder comme

digne de la faveur du PÈRE, vous prétendez toujours espérer un temps où vous aurez mérité du moins celle de son FILS; c'est-à-dire, que vous voulez toujours attendre d'avoir atteint par vous-même, je ne sais quel degré de mérite et de sanctification, AVANT d'oser croire que le sang de Jésus-Christ vous justifie, avant d'oser CROIRE DIEU, avant d'oser vous dire à vous-même, en regardant à la croix : Je suis donc sauvé ! — Vous imitez ainsi le malheureux Israélite qui, avant de se tourner avec confiance vers le signe élevé dans le désert, aurait voulu d'abord, dans son orgueil, s'être procuré déjà par ses propres remèdes quelque retour de vie et comme une première guérison. — Qu'eussiez-vous dit vous-même à ce malheureux, je vous le demande ? — Auriez-vous osé lui dire, auriez-vous eu l'idée de lui laisser penser qu'il avait la foi, qu'il croyait Dieu, et qu'il allait par cette voie recouvrer la santé, le bonheur, la vie ? — Non, certes ! vous ne l'eussiez pas fait. — Eh bien ! il faut donc vous déclarer à vous-même aussi que, jusqu'à ce jour, vous avez refusé de donner gloire à Dieu, que vous n'avez pas la foi dans les déclarations de sa Parole, et que vous ne croyez point encore à l'efficace de la croix. Il faut vous dire que l'Ecriture a prononcé que « Christ est » anéanti et la grâce perdue, pour tous ceux qui veulent » (comme vous) être justifiés devant Dieu par les œuvres de » la loi (Galat., V, 3, 4). » Il faut vous dire que vous n'avez encore vraiment connu ni la LOI, ni l'ÉVANGILE, et qu'il vous manque encore DEUX CHOSES.

Il vous manque d'abord de connaître que vous êtes beaucoup plus profondément éloigné de Dieu, beaucoup plus mauvais à ses yeux, beaucoup plus incapable de faire le bien, que vous ne l'avez cru jusqu'à ce jour; c'est-à-dire, en d'autres termes, que vous ne savez point encore ce que c'est réellement que LA LOI DE DIEU.

Et il vous manque, en second lieu, de savoir que le Dieu de l'Evangile est infiniment plus miséricordieux et plus souverainement bon, infiniment plus abondant en gratuité, infiniment plus disposé à vous accueillir que vous ne l'avez cru jusqu'à cette heure; c'est-à-dire, en d'autres termes, que vous ne savez point encore ce que c'est réellement que LA BONNE NOUVELLE de Jésus-Christ et l'EVANGILE DE LA GRACE.

O mes tristes compagnons de révolte et de misère! pauvres malades d'Israël, pauvres mortels que l'étonnante bonté de Dieu daigne appeler encore aujourd'hui devant la croix de son Fils! oh! s'il m'était donné de vous faire comprendre ces choses! — Que je voudrais vous faire connaître ce que c'est réellement que de se confier en l'Evangile de Christ, et ce que peut cette confiance dans un cœur qui l'a reçue! — Que je voudrais vous engager à donner enfin gloire à Dieu, comme Abraham, par votre foi dans sa promesse! — Que je voudrais vous faire comprendre que c'est là l'unique moyen par lequel l'homme pécheur et le Dieu qui le veut sauver puissent être mis à leur véritable place: — l'homme dans la poudre, et Dieu sur le trône; — l'homme dans l'humiliation, et Dieu dans la gloire; — l'homme dans le néant, et Dieu abondant en grâce; Dieu « pardonnant tant et plus, Dieu levant ses » mains vers les cieux et disant: C'est moi, c'est moi qui » suis l'Eternel; il n'y a POINT D'AUTRE SAUVEUR que moi » (Esaïe, XLIII; XLV, 22)! »

« Vous, tous les bouts de la terre, a crié le Sauveur, » vous tous les bouts de la terre, regardez vers moi, et » vous serez sauvés! Je sauve par la foi, POUR QUE CE SOIT » PAR GRACE; et cela ne vient PAS DE VOUS; c'est un don » de MOI (Eph., II, 8. Rom., IV, 16). »

Les voilà, mes frères, les voilà, les déclarations du Dieu qui « ne peut mentir (Tite, I, 2). » Que vous faut-il de plus?

Pourquoi donc « le feriez-vous menteur (1 Jean, V, » 10), » en en doutant encore? Pourquoi refuseriez-vous de « croire qu'il est bon, qu'il justifie gratuitement par sa » grâce, » et « qu'ayant tant aimé le monde, » il n'a donné son Fils au monde que pour « guérir ce qui est » malade, que pour sauver ce qui est perdu (Luc, XIX, » 40)? »

Mais j'entends d'ici les objections de la sagesse humaine; et je sais déjà ce que plusieurs de vous opposent dans le secret de leurs pensées.

Ne faut-il pas, dites-vous, que l'homme agisse? Ne faut-il pas cependant « purifier son cœur, ôter de devant les » yeux de l'Eternel la malice de nos actions, cesser de » mal faire, apprendre à bien faire (Esaïe, I, 16, 17)? » Ne faut-il pas que le peuple de Dieu soit « zélé pour les » bonnes œuvres (Tite, III, 8, 14); et sans la sanctifica- » tion, peut-on voir le Seigneur (Hébr., XII, 14)? »

Ah! oui sans doute, il faut toutes ces choses (et cette objection même, en nous rappelant enfin l'EFFICACE DE LA CROIX, va nous faire entrer bientôt directement dans l'application de ce discours). Oui, sans doute, il faut ôter de devant les yeux de notre Juge toute la malice de nos actions; il faut « que nous apprenions à faire le bien, nous » qui ne sommes appris qu'à mal faire (Jér., XIII, 23); » il faut « changer son cœur. » Mais, je vous le demande, en êtes-vous capables? — Qui peut les faire en vous, toutes ces choses? — Et qui les donne? si ce n'est Celui qui a dit : « Demeurez en moi (par la foi), afin que je demeure » en vous (par mon Esprit); car, comme le sarment ne

» peut de lui-même porter aucun fruit, à moins qu'il ne
» demeure au cep, vous ne le pouvez non plus, si vous ne
» demeurez en moi. — Je suis le cep; — et hors de moi,
» vous ne pouvez rien produire (Jean, XV, 4-6). »

Oui, sans doute, il faut « cesser de mal faire; » il faut « apprendre à bien faire; » il faut « changer son cœur. » Mais, je vous le demande encore, l'avez-vous pu hors de Christ? — L'avez-vous pu par vous-mêmes, depuis tant d'années que vous ne l'avez cherché que dans vos propres efforts? — Où vous ont-elles menés jusqu'ici toutes vos résolutions de mieux vivre? — Hélas, à confusion de face! — à des projets, et toujours à des projets; ou plutôt, à des humiliations, à des rechutes, à des renvois, et toujours à de nouveaux renvois : — d'une semaine à une autre, d'un mois à un autre, d'une année à une autre! — Et c'est donc ainsi que vous voudriez marcher vers le jour si prochain de l'éternité! — projettant toujours, et retombant toujours! — toujours déçus, et jamais détrompés! — Votre cœur est-il devenu plus pur, plus tendre, plus pieux qu'il ne l'était en vos premières années? — Les plaies de votre âme se sont-elles amendées? Tous vos efforts ont-ils pu l'affranchir de ses aigreurs, de ses convoitises, de ses dégoûts secrets pour les choses de Dieu? — Non, non! — Vous pouvez par vous-mêmes, jusqu'à un certain point, réformer peut-être vos *actes extérieurs;* vous pouvez donner aux pauvres tout votre bien; vous pouvez livrer votre corps aux flammes pour votre religion (1 Cor., XIII, 4); mais changer, hors de Christ, le fond de votre cœur; mais y mettre l'amour de Dieu et l'amour du ciel à la place de l'idolâtrie de vous-mêmes et du monde; mais y faire naître cette charité, sans laquelle vous n'êtes rien; mais le faire passer de la puissance de

Satan à Dieu (Actes, XXVI, 18),..... vous pourriez aussi bien par vous-mêmes changer une pierre en un fils d'Abraham, faire sortir du sépulcre un trépassé, ou tirer du néant un monde nouveau!

Je ne sais ce que vous répondez à ces déclarations; et je sais trop qu'elles révoltent toutes les prétentions de l'homme naturel, et qu'elles ne sont point conformes aux maximes de la sagesse humaine. Je le sais, mes frères; mais c'est LA BIBLE que je prêche; et à Dieu ne plaise que, au pied du serpent d'airain, un ministre d'Israël vienne tenir un autre langage aux enfants de son peuple! — Dès que nous nous sommes vus ce matin rassemblés dans ce temple, la première chose que j'ai faite, avant même de prier Dieu, ç'a été de me lever solennellement avec vous, pour reconnaître devant sa Majesté sainte que nous sommes tous nés dans la corruption, que nous sommes tous enclins au mal, et que nous sommes tous incapables par nous-mêmes de faire des œuvres vraiment bonnes, parce que l'affection naturelle et dominante de notre cœur n'est point l'amour de Dieu. — Nous venons de crier ces choses vers le ciel : que dirons-nous donc sur la terre? et lequel de nous maintenant oserait dire à ses frères, que leurs plaies ne sont pas incurables, et qu'il y a salut pour nous par un autre que Jésus?

Oui, sans doute, il faut purifier son cœur; il faut devenir « zélé pour les bonnes œuvres; » mais prenez-y bien garde (et cette distinction que nous allons établir est aussi claire qu'elle est importante) : — Je me confie en Christ pour obtenir ma sanctification, et non pas en ma sanctification pour obtenir Christ. — Jésus-Christ n'est pas mort pour sauver ceux qui se sont guéris; mais il est mort pour guérir ceux qui étaient perdus, afin de les sauver en

les guérissant. — Jésus-Christ ne me dit pas (comme la loi qui me condamne) : « Fais toutes ces choses, et alors tu » auras la vie par elles (Galat., III, 10-13 ; Rom. X, 5);» mais il me dit : Pauvre pécheur, viens à moi ; je te donnerai la vie, et alors PAR ELLE tu feras toutes ces choses ! — En d'autres termes, l'efficace de la croix de Jésus-Christ, pour toute âme d'homme qui la contemple avec foi, l'efficace de la croix consiste en deux grâces, que Dieu ne sépare jamais, mais qu'il faut toujours distinguer : — premièrement le pardon, et secondement la guérison ; — premièrement la justification qu'on obtient dès qu'on a cru, et secondement la sanctification qui commence aussi dès qu'on a cru, mais qui ne doit s'accomplir qu'à la fin du voyage, dans le séjour bienheureux de l'éternelle santé.

« C'est ici LE TESTAMENT que je ferai en leur faveur en » ce jour-là, » dit le Seigneur : premièrement « je ne me » souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités ; » et secondement, « je mettrai mes lois dans leurs esprits, je » leur donnerai un esprit nouveau et un cœur nouveau, » j'ôterai de leur chair le cœur de pierre, je leur donnerai » un cœur de chair. » (Hébr., X, 16 ; VIII, 40. Ezéch., XXXVI, 26, 27 ; XI, 19. Jér., XXXII, 38-40 ; XXIV, 7. Deut., XXX, 6 ; XXXI, 33.)

IV.

Maintenant, mes frères, arrivé jusque-là, je dois me prévaloir de l'objection même à laquelle je viens de répondre, pour vous adresser l'application de ce discours.

Vous m'avez entendu, jusqu'à cette heure, vous supplier de ne pas chercher un retour à la santé de votre âme autrement que dans la foi. Maintenant, je dois vous supplier de ne pas vous persuader que vous avez la foi, si votre âme

n'éprouve encore aucune action du Saint-Esprit, aucun retour à la santé; et je viens en conséquence vous adresser ici cette importante question : Avez-vous lieu de croire que les effets du « TESTAMENT DE L'ÉTERNEL » aient commencé pour vous? A-t-il « mis ses lois dans votre esprit?» Vous a-t-il donné, selon sa promesse, « un esprit nouveau » et un cœur nouveau? » — Vous sentez-vous, je suis loin de dire sans péché, mais dans une disposition toute nouvelle à l'égard du péché? — La Parole de Dieu vous est-elle devenue chère? Est-elle maintenant pour votre âme une réalité, une nourriture? L'éternité bienheureuse joue-t-elle un nouveau rôle dans vos ambitions, dans vos projets, dans vos pensées? Avez-vous « un esprit nouveau et » un cœur nouveau » pour les choses du monde? « Avez-» vous un esprit nouveau et un cœur nouveau » pour les choses de Dieu?

Ah! si vous n'éprouvez rien de semblable, si vous ne portez point les premiers symptômes d'une sainte convalescence, si vous êtes demeurés dans les premières rebellions de votre cœur, s'il se trouve encore en vous la même préoccupation pour les objets du siècle, le même ennui pour ceux du ciel, la même susceptibilité, les mêmes souillures; alors que vous dirai-je? Vous portez en vous la preuve trop certaine que vous n'avez point encore cru véritablement en Christ dans le secret de votre cœur. Alors Jésus n'y est pas; le printemps d'une nouvelle vie n'y a point commencé : l'hiver et la mort y règnent encore. Cette foi dont vous faites profession, ce n'est pas la foi : vous vous y appuyez en vain, c'est en vous une illusion funeste; ce n'est qu'un mensonge, et ce n'est pas plus la foi des élus de Dieu qu'un cadavre n'est un homme.

Si, devant Dieu, mes frères, la foi, et la foi seulement,

justifie un pécheur, devant les hommes, les bonnes œuvres justifient cette foi, et tout homme a le droit de me dire avec saint Jacques : « Montre-moi tes œuvres, MONTRE-» MOI ta foi par tes œuvres (Jacq., II, 17, 18). — Celui qui » dit de Christ : Je l'ai connu ! et qui ne garde pas ses » commandements, celui-là se ment à lui-même, et la vé-» rité n'est point en lui (1 Jean, II, 4). »

Ah ! nous vous en supplions au nom de Dieu, ne vous faites plus d'illusions ; reconnaissez où vous en êtes ; ne restez plus dans cette voie funeste ! « Comment échappe-» riez-vous, si vous négligiez un si grand salut (Hébr., II, » 3), » et si vous imitiez tant de malheureux qui meurent ainsi dans leurs péchés, avec une Bible dans leurs mains et avec un Christ que les prédicateurs de l'Evangile avaient « produit cependant devant eux et comme crucifié sous leurs » yeux, » pour parler avec saint Paul (Galat., III, 1) !

Mais, prenez-y bien garde ! — Qu'allez-vous faire ? — A Dieu ne plaise, en effet, qu'en voulant réveiller les uns d'une illusion fatale et d'un mensonge secret qui les perd, nous allions tendre un piége à des âmes sincères, qui portent journellement la lampe de la Parole de Dieu dans leur conscience, et qui voient avec une douloureuse inquiétude combien de mal encore elle leur y révèle.

C'est donc à vous que je m'adresse en terminant ce discours, « âmes travaillées et chargées, qui menez deuil » sur vos misères, qui voyez avec un profond découragement votre tiédeur, vos sécheresses, vos infidélités, vos fréquentes rechutes, et qui dites : Mon Dieu, je crains de n'être point encore converti ! je ne me sens point de chaleur ni de vie ! non, je ne peux pas encore me réjouir en l'Evangile ! je sais bien que Jésus-Christ donne la vie éternelle à tous ceux qui croient ; mais j'examine ma foi par ses

fruits, et alors, ô mon Dieu, je crains de n'avoir point encore en moi cette foi vivante que tu donnes à ton peuple, et que ta Parole appelle « la foi des élus de Dieu (Tite, I, 1)! »

Eh bien ! mon cher frère, je le suppose avec vous, que vous n'ayez point encore la foi des enfants de Dieu, c'est-à-dire, que vous n'ayez point encore véritablement cru, dans votre âme, que Jésus-Christ est le Sauveur parfait de tous ceux qui mettent leur espérance en lui. — Eh ! croyez-le donc dès aujourd'hui ! vous dis-je encore ici de la part de Dieu ; croyez-le, car c'est là qu'est la vie.

Qu'eussiez-vous dit vous-même à l'Israélite que vous auriez vu dans le désert, les yeux fixés sur ses plaies, considérant avec désespoir les progrès de son mal, et s'écriant : Non! plus j'examine mes blessures et la gravité de leurs symptômes, plus je crains de n'avoir point encore réellement contemplé cet objet sacré qui porte le bonheur et la santé dans les tentes d'Israël. — Eh bien! eussiez-vous dit, contemple-le donc maintenant, si tu ne l'as pas fait jusqu'à cette heure. Ce n'est pas sur toi-même, mon frère, c'est SUR LE SERPENT D'AIRAIN qu'il t'est ordonné d'arrêter tes regards. — Voilà donc aussi notre réponse, mes chers frères : voilà notre conseil ; voilà ce que nous vous répétons avec instances. — Ce n'est pas sur vos misères qu'il faut arrêter les regards de votre âme. Non, c'est sur les promesses de Dieu, c'est sur Jésus. — Nous en connaissons, hélas! un grand nombre, qui, bien que depuis longtemps travaillés et chargés, demeurent toujours sans paix et sans vie, parce qu'au lieu de croire et de prier en croyant, ils passent tout leur temps à se contempler eux-mêmes, et parce que, dans une recherche encore secrète de leur propre justice, ils demeurent avec complaisance absorbés ainsi dans l'étude de ce qui se passe en eux, au lieu de retourner

toute leur âme vers le Sauveur; au lieu de croire simplement les promesses de Dieu; au lieu de lui donner gloire en croyant; au lieu de rendre grâces avec foi; au lieu de prier en se réjouissant en lui.

Dieu vous fait dire que Jésus est le Christ (1), c'est-à-dire le Sauveur parfait de tous ceux qui mettent leur espérance en lui. — Croyez-vous cela ? — Oui ! — Eh bien, mon frère, heureux frère ! ton Dieu te fait dire encore une chose, et la voici : — C'est que celui qui croit cela dans son cœur a la vie éternelle (2). — Crois-tu cela ? — Oh ! oui, crois à cet amour immense et tout gratuit ! Donne gloire à Dieu en t'abattant dans la poussière. Réjouis-toi dans ses promesses. Confie-lui tout ton être, remets-lui tout ton avenir. — Alors, toutes choses te deviendront faciles ; alors « tu pourras tout en Christ qui te fortifiera, » alors, il te donnera dans le cœur une paix plus forte que le monde, une joie meilleure que la vie !

Croyez-en les rachetés de tous les siècles : tous les rachetés vous en rendront témoignage. — Oui, tous ils vous diront qu'ils y trouvèrent une force jusqu'alors inconnue, un changement inattendu dans leurs dispositions les plus intimes, un changement qu'eux-mêmes sentaient venir d'en-haut, une lumière nouvelle, une paix nouvelle, en un mot, « un esprit nouveau et un cœur nouveau. »

Oh ! ne perdez pas de temps ! Le Seigneur vous appelle. Les semaines s'envolent. La mort s'approche. C'est aujourd'hui le temps favorable ; c'est aujourd'hui le jour du salut !

Croyez Dieu !

(1) 1 Jean, V, 1, 5, 10, 13; II, 23, 25.

(2) Jean, V, 1, 5, 10, 13; II, 23, 25; XX, 21; III, 15, 16, 18, 36; V, 24, 39, 40; VI, 40. Marc, XVI, 16. 1 Pierre, I, 9.

Mais, c'est à toi surtout, mon Dieu, qu'il se faut adresser. « Nul ne peut venir à Jésus si tu ne l'attires (1), » et si tu ne lui donnes, selon tes promesses, « un cœur pour » te connaître (2). » Attire-nous donc, attire-nous tous à ton Fils, Père saint! — amène-nous toi-même, retiens-nous toi-même au pied de sa croix; — subviens à notre incrédulité. — « Convertis-nous tous à toi, ô Eternel, et nous » serons convertis (3)! »

(1) Jean, VI, 44, 65. — (2) Jér., XXIV, 7. — (3) Lament., V, 21.

LA PRÉPARATION

DE LA PAQUE CHRÉTIENNE.

SERMON SUR LUC, XXII, 7-13.

Or, le jour des pains sans levain, auquel il fallait immoler la Pâque, arriva; — et Jésus envoya Pierre et Jean en leur disant : Allez, et préparez la Pâque, afin que nous la mangions. — Et ils lui dirent : Où veux-tu que nous la préparions ? Et il leur dit : Voici, lorsque vous serez entrés dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau; suivez-le dans la maison où il entrera, — et dites au maître de la maison : Le Maître t'envoie dire: Où est le logis où je mangerai la Pâque avec mes disciples ? Et il vous montrera une grande chambre haute et parée; préparez-y la Pâque. — S'en étant donc allés, ils trouvèrent tout comme il le leur avait dit, et ils préparèrent la Pâque.

Il est dans l'histoire (1) un trait émouvant et sublime, dont on a fait souvent usage pour montrer ce que peut sur un cœur fidèle la doctrine de la croix, et qui nous semble bien propre à vous faire mieux comprendre l'éloquent langage de la sainte Cène, lorsqu'elle nous représente comme l'aliment d'une âme chrétienne, comme son pain et son vin, la pensée habituelle de JÉSUS mourant à notre place dans les angoisses de la mort seconde.

On rapporte qu'un roi, le père de son peuple, bien convaincu que le désordre des mœurs y produisait des maux plus funestes encore que la rapine et que le meurtre, fit publier une loi qui condamnait les adultères, comme

(1) Voy. Valer. Maxim., I, 6, titre *De Justitiâ.*

indignes de voir la lumière du jour, à perdre les deux yeux par la main de la justice. — Mais quelles ne durent pas être les violentes émotions de sa douleur, et les convulsions de son cœur paternel, lorsqu'on vint lui dire qu'un malheureux avait été surpris dans son crime, et que ce malheureux, c'était son propre fils! — Que va-t-il devenir? — Faudra-t-il donc qu'on exécute la terrible sentence sur son fils unique, sur son bien-aimé, l'espoir de ses jours, l'héritier de sa couronne? — A chaque retour de cette pensée, son âme tout entière se déchire, et tout son être bouleversé semble prêt à s'anéantir dans la douleur. — Cependant, l'épargnera-t-il? N'est-il pas le père de ses sujets? Violera-t-il, en faveur d'un coupable, l'inviolable sainteté des lois et les intérêts de tout un peuple? — Non! s'écrie-t-il, plutôt mille fois déposer mon sceptre et descendre de mon trône! non! il faut cesser d'être roi avant de cesser d'être juste! — Il ordonne donc que tout plie devant l'inflexible sévérité des lois, et qu'on apprête le supplice qu'elles ordonnent. — Le jour fatal arrive; le roi, devant tout son peuple, monte sur son trône; son fils bien-aimé s'avance; les bourreaux s'en emparent à ses ordres; l'exécution commence, le sang royal coule, et le peuple consterné frissonne dans le silence de l'épouvante. — Arrêtez! s'écrie alors le monarque et le père; l'un de ses yeux, arraché, s'est éteint pour toujours!... je suis son père : qu'on m'arrache l'autre!... que la loi soit satisfaite, que la justice éternelle ait son cours ! moi et mon fils nous ne sommes qu'un!

Qui pourrait dire l'attendrissement, la sainte terreur et les émotions sublimes qui s'emparèrent alors de tout un peuple, à la vue de ce vénérable vieillard descendant de son trône comme un coupable, et se livrant aux mains des

bourreaux! — Oh! qu'à la lueur de ce jour émouvant et terrible, la loi dut paraître sainte et redoutable! Oh! qu'en même temps l'amour paternel dut faire couler de larmes! — Mais, quand il serait possible de décrire les émotions du peuple qui contemplait de loin ce spectacle sublime, qui pourrait dire ce qui se passa dans l'âme du coupable! — Ne vous semble-t-il pas qu'il devait mourir de douleur, de reconnaissance, de repentir, de honte? — L'amour de son père n'attendrira-t-il pas tout son cœur? et la sainteté de son père ne pénètrera-t-elle pas alors de toutes parts ce cœur attendri? — Et toutes les fois que des pensées du mal reviendront parler à son âme, ne suffira-t-il pas qu'il reporte quelque regard sur le visage vénérable et mutilé de son père, pour les étouffer aussitôt dans leur germe, et pour lui donner mille fois plus l'horreur de son crime que ne l'eussent pu faire jamais les supplices les plus cruels?

O mon âme! voilà ton image. — O mon âme! regarde à JÉSUS; car ce n'est pas autrement que tu as été sauvée! — Oui, voilà ce qu'a pu faire pour te sauver le Roi des rois, ton Créateur et ton Juge! O mon âme! regarde à JÉSUS, expirant à ta place sur une croix; et tu verras un spectacle dont celui-ci n'offre encore qu'une image incomplète et sans vie. — Oui, mes frères, le roi, c'est l'Eternel votre Dieu, et le coupable, c'est vous! — Ce que vous avez mérité, c'est la mort éternelle. — Celui qui vous a sauvés, c'est le Seigneur des seigneurs, « qui ne » tient pas le coupable pour innocent (Nom., XIV, 18), » et qui cesserait d'être Dieu avant de cesser d'être juste. — Et comment vous a-t-il sauvés? — Tandis que l'homme ici-bas se rit du péché; tandis qu'il met souvent en questions si « Dieu prend garde aux iniquités (Ps. CXXX, 3), »

on a vu le SEIGNEUR descendre comme un coupable du trône de la gloire, s'anéantir jusqu'à prendre la forme d'une créature, et venir souffrir à la place des pécheurs les angoisses de la mort éternelle! — LE PÈRE « a tant aimé » le monde qu'il a donné son FILS UNIQUE au monde (Jean, » III, 16), » et que, lorsque son Fils a paru devant lui chargé de nos péchés, « il ne l'a pas épargné; » il ne s'est pas épargné soi-même: il a « fait venir sur lui l'iniquité de » nous tous (Es., LII, 6), » et c'est ainsi qu'il s'est montré sur la croix à toutes ses créatures, comme le DIEU JUSTE et cependant SAUVEUR, SAUVEUR et cependant JUSTE; c'est ainsi que « la justice et la miséricorde s'y sont rencontrées, » et que « la paix et la vérité s'y sont entrebaisées, » pour parler avec la sainte Ecriture (Ps. LXXXV, 18).

Ah! qui contemple ainsi dans son SAUVEUR sur la croix toutes les perfections divines, qui contemple ainsi JÉSUS, pleure de repentir comme Pierre dans la cour du prétoire; il pleure d'amour, il pleure d'admiration, de reconnaissance; qui le contemple se détache du monde et de ses convoitises; qui le contemple doit changer, et qui ne change pas ne l'a point vu et ne l'a point connu. Qui le contemple ainsi trouve dans cette pensée habituelle l'aliment de son âme, son pain et son vin.

Telle est, mes frères, la grande vérité que le SEIGNEUR a voulu rappeler à son peuple dès les premiers jours du monde, par les divers sacrements qu'il a successivement institués: d'abord, par les sacrifices sanglants, plus particulièrement ensuite par la Pâque des Hébreux, et enfin par celle des chrétiens; et telle est aussi la pensée que nous avons désiré vous rendre présente dès l'abord de ce discours, afin que vous entrassiez mieux avec nous dans la méditation qui doit nous occuper. — Pour y procéder,

nous expliquerons d'abord ce que c'était que la Pâque des Hébreux; et, poursuivant ensuite une courte paraphrase des versets de notre texte, nous tâcherons de vous faire bien comprendre les rapports de la Pâque annuelle des Hébreux avec la Pâque journalière de l'âme chrétienne, et ce que c'est maintenant pour nous que de préparer la Pâque.

O mes frères bien-aimés, je rends grâces à mon DIEU de ce qu'en attendant que ma faible voix se soit éteinte dans le tombeau, et de ce qu'à l'approche des solennités qui vont terminer cette année, il daigne m'appeler, par le texte de ce jour, à vous montrer encore aujourd'hui que l'aliment de votre âme, que toute votre sûreté, toutes vos consolations, toutes vos forces, toute votre vie, est en la pensée habituelle de Celui qui s'est livré, pour vous sauver, à la mort de la croix, et qui maintenant est vivant pour accomplir ses promesses, pour vous conduire dans la vie et pour vous sauver dans la mort. — O mes frères! je ne veux savoir avec vous que JÉSUS-CHRIST, et JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ. — Je voudrais ne savoir plus autre chose pour moi-même. — Il n'y a que cela de réel et d'éternel. Tout ce qui ne s'y rattache pas n'est, au bout de quarante ou cinquante années, que comme un songe dont on s'est réveillé; tout ce qui ne s'y rattache pas va passer bientôt comme une nuée que le vent emporte. « Celui qui » a le Fils a la vie; mais celui qui n'a pas le Fils de Dieu » n'a pas la vie, et la colère de Dieu reste sur lui. (1 » Jean, V, 12). » — O SEIGNEUR! pour l'amour de ton nom, donne efficace à ta Parole! Ainsi soit-il.

Il est, depuis l'origine des siècles, sur la scène mobile du monde et chez tous les peuples de la terre, un spectacle constant, quoique extraordinaire, qui nous tient un lan-

gage si clair et si puissant, que je ne sais en vérité quelle réponse y pourrait faire un observateur étranger à l'Evangile, pour peu qu'il voulût bien s'arrêter à le contempler. — Je veux parler des sacrifices sanglants.

Rien n'est plus varié que les rites religieux imaginés par les enfants des hommes pour apaiser leur conscience, depuis qu'ils ont perdu la connaissance des révélations qui furent successivement accordées aux premières familles de la terre; rien n'est plus varié même que les objets de leur culte. — Les cieux, la terre, l'enfer, les anges, les hommes, les animaux, les plantes, les bois et la pierre, tout en un mot est devenu dieu pour eux, excepté Dieu. — Les jeux, les combats, les danses, le larcin même, que dis-je? l'ivresse, la prostitution, les plus abominables impuretés sont devenus chez eux un culte, pour lequel ils ont eu leurs dieux, leurs prêtres et leurs temples.

Cependant, au milieu de tous ces rites si variés et si nombreux, il en est un seul que je retrouve partout. — Chez tous les peuples, soit anciens, soit modernes, sous tous les climats, sous tous les gouvernements, dans les îles mêmes les plus lointaines, dans tous les siècles, je vois les hommes (comme s'ils s'étaient entendus en quelque sorte sur ce seul point) immoler des victimes et faire couler du sang sur des autels. — Je les vois toujours s'accorder sur ce dogme : Il faut expier nos crimes; nous sommes coupables, il faut une rédemption par le sang. — Je vois cette idée extraordinaire braver le temps et l'espace : elle fait le tour du globe, elle traverse tous les siècles. — Je vois même les hommes, dès qu'ils ont oublié qu'il y avait dans ces sacrifices divinement institués une représentation d'une victime plus excellente, je les vois, au lieu de rejeter un rite que leurs pères leur ont

transmis d'âge en âge, recourir, pour en relever le prix, aux plus horribles cruautés (1) : j'entends, devant les idoles de leurs dieux, de sinistres tambours étouffer les cris douloureux du faible enfant qu'une mère, pour apaiser sa conscience, fait mourir en d'horribles tourments, et je vois, sur les autels, des hommes égorger des hommes! — Si je veux suivre aujourd'hui nos plus hardis navigateurs dans leurs découvertes lointaines, je retrouve encore partout avec eux les mêmes pratiques. — Si je veux ensuite feuilleter l'histoire des peuples anciens, et chercher l'origine de ce rite extraordinaire, je revois encore en tous lieux le même spectacle; je vois les Mexicains comme les Scythes, je vois les Gaulois, les Carthaginois, les Athéniens même, en leurs plus beaux jours, recourir dans leur détresse à des sacrifices humains ; je vois les Romains et les Grecs ne rien entreprendre d'important sans faire couler du sang sur les autels (2). — Enfin si, pour remonter plus haut

(1) « Nous ne pouvons, disait Magiscatzin à Fernand Cortez, » nous ne pouvons nous former l'idée d'un véritable sacrifice, à moins » qu'un homme ne meure pour le salut des autres. » (Voyez A. Solis, *Conq. de la Nouv.-Esp.*, L. 3.)

(2) Voy. , pour le Mexique et le Pérou , le détail de ces atrocités dans l'ouvrage de A. Solis déjà cité , et dans les *Lettres américaines* du comte Carli Rubi (Lett. 8 et 37). — Voyez, pour les anciens Gaulois, les horribles rites cités par Jules César (*Bell. Gallic.* VI , 15 et 16). — Voyez, pour les rites actuels, des peuples de l'Australasie, le second rapport de la Société des Missions de Genève (Genève, 1823). — Voyez, pour les peuples nègres de l'Afrique intérieure, le voyage du capit. Bowdich chez le puissant roi d'Ashantie. — Ecoutez , dans les rapports des Missions , l'Otaïtien converti vous avouer qu'il égorgeait encore, il y a quinze ans, son semblable sur les autels de ses dieux. — Et, pour ces peuples des bords du Gange qu'on a tant vantés , lisez ce qu'après trois siècles de domination , les Européens sont encore forcés d'y voir de leurs propres yeux ; lisez *le Chapitre sanglant*, traduit du *Calica-Puran*, par M. Blaquière. *Asiat Research.* ; Sir W. Jones's Works, in-4°, t. II, p. 1038. *Essays by the Students of Fort William* ; Calcutta, 1802.

encore dans l'histoire des cultes, je veux aller consulter le plus ancien des livres, je vois Abraham, Isaac et Jacob, je vois Job et Melchisédech célébrer le même rite; je vois Noé ne descendre de l'arche que pour offrir des holocaustes au DIEU de sa délivrance. Que dis-je? je remonte au-delà du déluge; je vais jusqu'à la porte du paradis d'Eden, et je vois la première famille des hommes, dès qu'elle a reçu la promesse d'un Sauveur, immoler sur des autels les premiers-nés de ses troupeaux.

A cet étonnant spectacle, je demande: D'où peut donc provenir un usage à la fois si universel, si constant, et cependant si directement contraire (tant qu'on en méconnaît le but et la première institution) à ce que la raison la moins exercée devrait faire comprendre au plus simple des hommes!

La mort d'un animal privé de raison pourra-t-elle réparer les désordres de ma vie? Une victime involontaire pourra-t-elle expier des péchés que j'ai volontairement commis? Une créature de DIEU, fût-elle victime volontaire, fût-elle un ange, fût-elle un archange, une créature de DIEU pourra-t-elle faire plus que de le servir de tout son cœur? pourra-t-elle donc être autre chose qu'*un serviteur inutile, qui n'accomplit*, après tout, *que ce qu'il lui fut ordonné de faire* pour n'être pas rebelle; et pourra-t-elle jamais, par son obéissance, satisfaire à la justice éternelle, à la majesté outragée de ce DIEU CRÉATEUR, qui, par un seul acte de sa volonté, pourrait appeler à l'existence des millions de créatures plus parfaites et plus nobles encore?

Non, mes frères, il n'y a que la sainte Ecriture qui nous explique ce grand phénomène, en nous y montrant comme les traces confuses, mais ineffaçables, d'une pre-

mière révélation qu'on avait oubliée, et comme les traits défigurés d'un rite institué de DIEU dès les premiers jours du monde. — Remontons donc à cette institution même, afin de comprendre mieux quel est le langage, quel est le devoir, quel est le fruit de cette Pâque des chrétiens dont notre texte nous appelle à nous occuper aujourd'hui.

Comme « il n'y a POINT D'AUTRE NOM sous le ciel, POUR » ÊTRE SAUVÉ, que celui de JÉSUS (Actes, IV, 12), » dès que notre premier père eut été chassé du délicieux séjour d'Éden, notre DIEU, dans son infinie miséricorde, daigna lui faire annoncer l'Évangile, c'est-à-dire LA BONNE NOUVELLE d'un Sauveur dont le sang expierait son crime; et, pour lui donner un sacrement et comme un sceau de cette promesse, il lui prescrivit en même temps de lui présenter des agneaux en sacrifice. C'est ainsi qu'il voulait rappeler aux premiers hommes CETTE GRANDE VICTIME, qui leur était promise, et que le Saint-Esprit appelle peut-être pour cette raison « l'Agneau immolé dès la fondation du » monde (Apoc., XIII, 8); » c'est ainsi qu'il leur rappelait CE GRAND SACRIFICE « dont l'autel, il est vrai, devait être à Jérusalem; mais dont le sang devait baigner l'univers, » pour parler avec Origène (Hom., I, in Lev., n. 3).

Ce *fut* PAR LA FOI, dit saint Paul, « qu'Abel offrit à » Dieu un sacrifice plus excellent que Caïn; » ce fut « par elle, qu'il fut déclaré juste, et par elle, quoique » mort, il parle encore (Héb., XI, 4). » Depuis Abel, partout où la vie des premiers hommes nous est récitée avec quelques détails, nous les voyons se transmettre, avec l'attente d'un Sauveur, le rite des sacrifices. — Nous voyons Noé, « prédicateur de la justice qui s'obtient par la » foi, » comme l'appelle l'Ecriture (2 Pierre, II, 5, et Héb., XI, 7), le transmettre à ses fils, et ses fils à leurs

descendants. — Nous voyons Abraham l'enseigner à ses fils et aux fils de ses fils; et pour que nous comprenions bien qu'en immolant leurs victimes, ces saints patriarches voyaient par la foi dans les siècles futurs ce que nous-mêmes nous voyons par la foi dans les siècles passés, nous entendons le SEIGNEUR JÉSUS dire de ce patriarche : « Abraham » a désiré de voir cette mienne journée; ET IL L'A VUE, et » il en a tressailli de joie (Jean, VIII, 56). » — Nous voyons ensuite que, lorsque DIEU se fut fait d'Israël un peuple particulier, il eut soin de régler les sacrifices qui durent s'accomplir chaque année, chaque semaine et chaque jour dans ses parvis. — Nous voyons en même temps que DIEU, pour que son peuple n'oubliât jamais le but de ces saints sacrements, eut soin, toutes les fois qu'on s'arrêtait à la cérémonie, de déclarer qu'elle n'avait rien en elle-même qui pût satisfaire pour les péchés, ni mériter sa faveur (Ps. XL, 6; L, 8, 9; LI, 16. Esaïe, I, 11; LXVI, 3. Jérém., VI, 20; VII, 21, 22. Amos., V, 22). Et nous voyons enfin que, dans le même but, il ne cessa de leur envoyer des prophètes pour leur rappeler constamment ce « Fils de la femme, » ce « Sciloh, » ce « Père » d'éternité, » ce « Prince de la paix, » qui devait « porter » nos douleurs, se charger de nos langueurs, faire venir » sur soi l'iniquité de nous tous, et mettre son âme en » oblation pour nos péchés. » Car ce SALUT *qui nous remplit de joie*, dit l'apôtre saint Pierre (1re Epitre, I, 10, 11), A ÉTÉ L'OBJET des « recherches et DES MÉDITATIONS DES » PROPHÈTES, lesquels ont tâché de pénétrer ce que L'ES- » PRIT DE CHRIST, qui était EN EUX, prédisait, touchant » le temps et les conjonctures des souffrances de CHRIST, » et touchant la gloire dont elles seraient suivies. »

Cependant, notre DIEU ne s'en tint pas même là. —

Pour rattacher l'espérance d'un Sauveur aux souvenirs les plus chers et les plus solennels de son peuple; pour lui préfigurer, quinze cents années à l'avance, toutes les circonstances de l'avènement du Messie, il résolut de l'arracher d'une telle manière à l'esclavage de l'Egypte, que cette délivrance pût être, et dans son ensemble et dans ses moindres détails, comme une figure prophétique et comme une représentation vivante de la rédemption de nos âmes par JÉSUS-CHRIST NOTRE SEIGNEUR. — Ce fut la Pâque des Hébreux.

Quel spectacle, que cette première Pâque! — Les cris du peuple d'Israël étaient parvenus jusqu'à l'Eternel; — Moïse « qui préférait, nous dit saint Paul, L'OPPROBRE » DE CHRIST à toutes les richesses de l'Egypte (Héb., XI, » 26), » Moïse avait sommé vainement Pharaon de laisser Israël en liberté. — Le quatorzième jour de la lune de mars, le jour de la délivrance était arrivé; les Israélites avaient reçu l'ordre de se tenir renfermés dans leurs maisons, prêts à partir au premier signal de l'Eternel. — Qu'on se figure cette nuit terrible et solennelle : à l'heure de minuit, pendant qu'à la douce et silencieuse lueur de la pleine lune, tout reposait dans le sommeil, l'ange exterminateur paraît soudainement dans les cieux, et toute l'Egypte, frappée d'un même coup, se réveille au milieu « d'un si grand cri, qu'il n'y en eut jamais, dit l'Ecri- » ture, et qu'il n'y en aura jamais de semblable; car il n'y » avait pas une seule maison où il n'y eût un mort (Exode, » XI, 6); » et pendant que Pharaon, se levant au milieu de la nuit, pleurait son premier-né dans son palais, le pauvre sanglotait dans sa cabane, et le prisonnier dans son cachot.

Cependant, tandis qu'il n'y avait dans toute l'Egypte qu'un deuil immense et qu'une solennelle épouvante, les Israélites, rassemblés en famille dans leurs tranquilles demeures, seuls épargnés en cette nuit terrible, mangeaient en paix le souper de la Pâque, et attendaient avec une sainte émotion les ordres de l'Eternel. — Quelle avait donc été leur puissante sauvegarde contre les coups de l'ange exterminateur? — Un agneau!... le sang d'un agneau! — « Vous prendrez un agneau, » que vous appellerez LA PAQUE (c'est-à-dire *le passage*), avait dit l'Eternel (Exode, XII); « vous l'égorgerez; et, trempant ensuite » dans son sang un bouquet d'hysope, vous en arroserez » les deux poteaux et le surseuil de vos portes; car, lors- » que je frapperai l'Egypte, j'apercevrai ce sang, JE PAS- » SERAI PAR-DESSUS VOUS, et je ne donnerai pas à l'ange » exterminateur le pouvoir de vous détruire. »

Le fier Pharaon laisse donc enfin les enfants d'Israël en liberté. Ils se lèvent tous ensemble; ils partent; ils sortent de l'Egypte chargés de dépouilles; la mer découvre son lit pour leur faire un passage; ils la traversent entre ses ondes suspendues; ils arrivent libres sur la rive opposée; Pharaon qui les poursuit est englouti dans les flots; ils entrent au désert; la manne des cieux les y nourrit, l'eau du rocher les y abreuve, une colonne de lumière les y conduit, jusqu'à ce qu'enfin, devenus, après une épreuve suffisante, comme un peuple nouveau, ils traversent le Jourdain pour entrer dans la terre promise, symbole de cette « patrie meilleure et céleste » après laquelle, dit saint Paul, avaient soupiré leurs pères (Héb., XI).

C'est ainsi, mes frères, que cette merveilleuse délivrance avait été tellement ménagée de DIEU, que tout, jusqu'à ses moindres circonstances, y représentait quel-

qu'un des traits de notre rédemption par JÉSUS-CHRIST, en sorte qu'en célébrant dans la Pâque le souvenir de ce grand événement, on célébrait par là-même UN SACREMENT DE LA DÉLIVRANCE ÉTERNELLE, promise aux enfants de DIEU dès les premiers jours du monde. — C'est ce que je dois vous expliquer encore. — Je n'indiquerai que les principaux traits, en ayant soin même de n'en citer aucun qui ne nous ait été signalé par les auteurs sacrés du Nouveau Testament.

1° Et d'abord, Israël, par l'immolation de l'agneau pascal, fut mis à l'abri des jugements que DIEU déployait sur toute l'Egypte; il fut RACHETÉ DE LA MORT ET DE L'ESCLAVAGE, pour être un peuple consacré tout particulièrement au service de son DIEU. — Et c'est ainsi (pour parler avec saint Paul) que CHRIST, NOTRE PAQUE, « a été immolé » pour nous (1 Cor., V, 7), afin de nous RACHETER » de tous nos péchés, de nous faire passer de l'esclavage » de Satan à DIEU, de nous retirer du présent siècle » mauvais, et de se faire un peuple qui lui appartînt » en propre, et qui fût zélé pour les bonnes œuvres » (Actes, XXVI, 18. Galat., I, 4. Tite, II, 14, » 15). »

2° La victime de la Pâque devait être un AGNEAU, le plus innocent et le plus paisible des animaux, qui souffre sans se plaindre, et qui se « laisse égorger sans résis- » tance. »—Et c'est ainsi que devait être représenté CELUI que Jean-Baptiste appelle « LE VÉRITABLE AGNEAU DE DIEU » qui ôte les péchés du monde (Jean, I, 29); ce Maître » doux et humble de cœur (Matt., XI, 29); qui a été » mené à la tuerie comme un agneau muet; qui, lors- » qu'on LE chargeait d'injures, n'en rendait point (1 » Pierre, II, 23); » qui s'est laissé lier, battre de verges,

outrager, mettre à mort, et qui « n'a point ouvert la bou-
» che (Esaïe, LIII, 7). »

3° L'agneau de la Pâque devait être choisi SANS DÉFAUT ET SANS TACHE, pour désigner la parfaite justice de « Celui » qui n'a point connu de péché (1 Cor., V, 2). » En effet, dit saint Pierre (1 Pierre, I, 18, 19), « nous n'avons pas » été rachetés par des choses périssables comme l'or et l'ar-
» gent, mais par le précieux sang de CHRIST, comme de » l'agneau SANS DÉFAUT ET SANS TACHE. »

4° L'agneau devait être immolé le QUATORZIÈME JOUR DE LA LUNE DE MARS, entre trois heures et six heures du soir, et ce fut aussi le quatorzième jour de la lune de mars, entre trois et six heures du soir, qu' « ayant jeté un grand » cri, JÉSUS rendit l'esprit (Matt., XXVII, 50), » sur la croix.

5° AUCUN DE SES OS « ne devait être rompu (Exode, XII, » 46), » et nous aurions sans doute ignoré toujours le sens de cette faible circonstance, si l'Esprit saint n'eût pris soin de nous l'expliquer aussi, lorsqu'il nous dit, par la bouche de saint Jean (Jean, XIX, 36), que ce fut afin « que cette » parole de l'Ecriture fût accomplie, » que les soldats qui percèrent JÉSUS « ne lui rompirent point les jambes. »

6° Enfin, l'agneau devait être MANGÉ PAR LES FIDÈLES. — O mon âme, écoute bien cet ordre de ton DIEU! — « CHRIST, notre Pâque, immolé pour nous, » comme l'appelle saint Paul (1 Cor., V, 7), CHRIST crucifié, voilà ton aliment, voilà ton pain de vie! — O vous tous donc, qui vous sentez « pressés de la faim et de la soif de la jus-
» tice (Matt., V, 6), » écoutez bien ces paroles de JÉSUS (Jean, IV, 32, 58) : « Je suis le PAIN DE VIE descendu du » ciel; le pain que je donnerai c'est MA CHAIR, laquelle » je donnerai pour la vie du monde. En vérité, en vé-

» rité, je vous dis, celui qui mange ma chair et qui boit » mon sang a la vie éternelle. »

Telle était la Pâque des Juifs, mes frères. Telle est la suite majestueuse et l'harmonie toute divine de nos révélations. C'est ainsi que Celui qui « appelle les choses qui » ne sont point comme si elles étaient (Rom., IV, 17), » et devant qui « mille ans sont comme un jour (2 Pierre, » III, 8), » traçait déjà, dans l'histoire de son peuple, il y a plus de trois mille années, comme de vastes crayons du plan qu'il avait conçu pour notre rédemption par JÉSUS-CHRIST. — C'est ainsi que la Pâque des Juifs, instituée plus de trois cents ans avant que les Grecs, encore barbares, fissent le siége de Troie, se célébrait d'âge en âge depuis plus de mille cinq cents années, lorsque le SEIGNEUR JÉSUS, comme le rapporte notre texte en ce jour, donna l'ordre à ses disciples d'aller LUI PRÉPARER LA PAQUE. C'est ainsi, remarquez-le bien, mes frères! que la Pâque des Juifs, qui, pour être légitime, devait être faite dans Jérusalem et dans son temple, a cessé d'être célébrée depuis plus de mille sept cents années, parce que « Jérusalem dès-lors est foulée aux pieds des » gentils (Luc, XXI, 24); » parce que son temple est tombé; parce que, de nos jours encore, une mosquée de Mahomet en occupe la place; parce que les coupables et malheureux Juifs, errant sur la surface de la terre, attendent toujours cette grande Victime qu'ils immolèrent eux-mêmes, et qu'ils méconnaissent encore!

Mais il est temps maintenant d'en venir à l'explication rapide des paroles de mon texte.

Le jour au soir duquel devait commencer la Pâque venait de se lever; une immense multitude se pressait dans

Jérusalem; les maisons de cette vaste cité ne pouvaient suffire à la foule des Hébreux, qui, de toutes les nations qui sont sous le ciel, accouraient chaque année pour y célébrer la fête. Déjà l'on préparait à l'avance les pains sans levain et les herbes amères; déjà l'on se disposait à sacrifier la Pâque : c'était le jeudi matin, le treizième jour de la lune de mars, selon les uns, ou le quatorzième, selon les autres (car nous n'avons pas le temps d'entrer dans cette controverse); c'était la veille du jour où, comme le dit le Seigneur à la suite de mon texte, LA VÉRITABLE PAQUE ALLAIT S'ACCOMPLIR; c'était la veille du jour le plus solennel qui fut jamais.

Alors JÉSUS, sachant que l'heure était venue où toutes les misères des pécheurs allaient se rassembler sur sa tête, se dispose à quitter Béthanie pour se livrer entre les mains des méchants. Mais avant de « mettre son âme en oblation » pour le péché, » il veut adresser, pour ainsi dire, un adieu solennel à ses disciples de tous les siècles, et leur laisser dans l'institution de la sainte cène, comme un gage de son amour, et comme un monument de ce qu'il a souffert pour les sauver. — C'est dans ce but qu'il donne l'ordre à Jean et à Simon-Pierre, de le précéder à Jérusalem, et d'aller lui préparer la Pâque. — « Mais *où voulez-* » *vous*, SEIGNEUR, lui dirent-ils, *que nous allions* pour » cela? — *Quand vous serez entrés dans la ville*, leur ré- » pond JÉSUS, *vous rencontrerez un homme portant une* » *cruche d'eau : suivez-le;* car c'est chez le maître de la » maison où vous le verrez entrer que j'ai résolu de célé- » brer cette dernière Pâque; il est de mes disciples; vous » l'aborderez à ce titre, et vous lui direz : LE MAITRE *te* » *fait dire que son temps est proche*, et que c'est chez toi » qu'il fera cette Pâque. *Où donc est le logis où tu* LE *re-*

» *cevras avec ses disciples ? — Alors il vous montrera une* » *chambre grande, élevée, meublée et toute prête : préparez-* » *y la Pâque.* »

C'est ainsi que notre Seigneur voulut diriger miraculeusement ses deux apôtres chez cet heureux disciple, sans leur faire connaître encore, ni sa demeure, ni même son nom. — Sans doute son principal motif était de fortifier ainsi leur foi trop ébranlée, et de les armer par là contre le scandale prochain de ses humiliations et de ses souffrances, en leur faisant bien connaître qu'il n'arriverait en tout cela rien que leur Maître n'eût prévu longtemps à l'avance; et que, s'il voyait déjà, depuis Béthanie, la marche d'un pauvre esclave de Jérusalem, portant une cruche d'eau dans les rues de cette vaste et populeuse cité, il assistait aussi d'avance dans les conseils de Caïphe et des prêtres, il voyait aussi déjà Judas en Gethsemané, Pilate sur son tribunal, et la croix sur le Calvaire. — C'était ainsi qu'il voulait les exercer au sentiment habituel de sa présence; et à cette pensée si douce pour une âme chrétienne : Mon Sauveur est donc avec moi, je puis donc toutes choses en Christ qui me fortifie (Philip., IV, 13)! il veille sur tous mes pas; il est ici, comme il était avec Nathanaël sous le figuier (Jean, I, 48), comme il est partout où deux ou trois s'assemblent en son nom (Matt., XVIII, 20)! Que craindrais-je sous la garde de mon Dieu? Il préside aux moindres incidents de notre vie mortelle; comme à la marche des mondes dans l'étendue, — à la chute du moindre passereau qui s'abat en terre, comme aux conseils des rois dans leurs palais, et comme aux chœurs des anges dans les cieux, — parce qu'il n'y a rien de grand, ni rien de petit pour Celui qui est infini, et « qui soutient toutes choses » par sa Parole puissante (Hébr., I, 3). »

Les deux apôtres ne savaient donc point encore de quel côté, dans quelle demeure, ni chez quel disciple ils allaient porter les invitations du SEIGNEUR ; mais ils savaient qu'ils allaient sous sa conduite, et marchant dans cette douce assurance, ils partirent de Béthanie, sans hésiter un instant, et sans se permettre aucune inquiétude sur le succès de leur message. — Et c'est encore avec la même assurance, mes frères, que vos ministres doivent vous apporter le même message dont le même SEIGNEUR les a chargés auprès de vous. Ils ne savent point encore qui seront ceux qui recevront « dans un cœur honnête et bon la Parole » du royaume (Luc, VIII, 15) ; » mais ce qu'ils savent, d'une manière certaine, c'est que LE MAÎTRE est avec eux, c'est « qu'il connaît ceux qui sont siens (2 Tim., II, 19), » c'est qu'ils sont envoyés auprès de ceux à qui LE SEIGNEUR veut qu'ils soient envoyés.

Pierre et Jean se rendirent à la ville; ils rencontrèrent l'esclave que leur Maître leur avait désigné ; ils le suivirent ; ils entrèrent avec lui dans la même maison, et, s'adressant à l'heureux Israélite auquel ils venaient d'être ainsi conduits, ils lui dirent : « *Le Maître te fait savoir que son temps est proche* (ces dernières paroles, mes frères, sont dans saint Matthieu), et qu'*il veut*, avant qu'arrive cette *heure pour laquelle il est venu dans le monde*, *célébrer la Pâque dans ta demeure avec ses disciples.*

Quelle nouvelle pour une âme chrétienne ! — Qu'on se figure l'émotion profonde et la sainte joie de ce disciple fidèle, qui, tandis qu'il recueillait ses pensées pour se préparer dignement à la fête de Pâque, apprend tout-à-coup que le FILS DE DIEU, que le SAUVEUR DU MONDE, que Celui qui ressuscite les morts, va se rendre dans son humble demeure pour l'y célébrer lui-même, qu'il l'a choisie,

et qu'il y a dirigé miraculeusement les pas de ses apôtres! — Oh! le beau jour! — jour de grâce, jour de consolation, jour d'espérances éternelles! Entrez, entrez dans ma maison, ministres du SEIGNEUR! venez et préparons la Pâque.

Oui, sans doute, il fut bien heureux, ce fidèle Israélite; oui, sans doute, il fut bien heureux! Mais, ne l'oubliez jamais, mes chers frères, ce JÉSUS que nous vous prêchons est TOUJOURS LE MÊME, « hier, aujourd'hui, et aux » siècles des siècles (pour parler avec saint Paul) (1), » toujours vivant, toujours puissant pour bénir et pour sauver; et maintenant encore, mes frères, il adresse réellement à vos âmes la même invitation qui vint faire tressaillir le cœur de cet heureux disciple. — Vous aussi, chrétiens, vous aussi, vous avez une Pâque à célébrer; — vous aussi, vous êtes invités à recevoir votre SAUVEUR, A LUI PRÉPARER LA PAQUE!

Mais qu'EST-CE DONC QUE LA PAQUE DES CHRÉTIENS? et qu'est-ce maintenant pour nous que de PRÉPARER LA PAQUE?

La Pâque des chrétiens a le même but, le même objet, le même langage que celle des Hébreux. L'une et l'autre ont dû rappeler le SAUVEUR promis à la terre dès les premiers jours du monde. — La première, nous l'avons dit, montrait aux croyants, dans les siècles futurs, ce que l'autre montre aux croyants dans les siècles passés. La première annonçait la mort du Messie jusqu'à ce qu'il vînt; et la seconde « rappelle sa mort jusqu'à ce qu'il revienne, » comme le déclare l'apôtre saint Paul (1 Cor., XI, 21). —

(1) Hébr., XIII, 8.

La nuit que le SEIGNEUR fut livré, il substitua la seconde à la première. — Désormais, dit-il en d'autres termes à ses apôtres, ce ne sera plus cet agneau que nous mangeons, ce ne sera plus ce sang dont nous venons de faire aspersion, qui représenteront mon corps et mon sang : dès aujourd'hui, « ce pain que nous rompons, c'est mon corps » rompu pour vous; » cette « coupe de bénédiction que » nous bénissons, c'est la communion de mon sang, DU » SANG DE LA NOUVELLE ALLIANCE que je vais *répandre* » POUR LA RÉMISSION DES PÉCHÉS; » et c'est ainsi que « tou- » tes les fois que vous mangerez de ce pain, et que vous » boirez de cette coupe, VOUS ANNONCEREZ MA MORT jus- » qu'à ce que je revienne. Vous ferez ceci EN MÉMOIRE DE » MOI (1 Cor., XI, 23, 26. Matth., XXVI, 26-28). »

Telle est la Pâque des chrétiens. Elle nous rappelle donc le même SACRIFICE, le même SALUT, le même SAUVEUR que celle des Hébreux; — mais il est, entre ces deux sacrements, une différence très-essentielle : — c'est que si, pour des motifs qu'il est facile de concevoir, la Cène des Hébreux dut être annuelle, celle des chrétiens est de tous les jours, et qu'elle doit être souvent renouvelée (1).

Les apôtres et les premiers chrétiens prenaient la Cène toutes les fois qu'ils se réunissaient pour quelque office religieux, et c'était même le but principal de leurs saintes assemblées. — Les yeux de leur âme uniquement fixés, en ces saints exercices, sur JÉSUS « crucifié pour eux, et » navré pour leurs forfaits, » ils apprenaient dans cette contemplation à « tout souffrir avec patience, » à se

(1) C'est ce que préfigurait sans doute, chez les Hébreux, ce qu'on appelait L'HOLOCAUSTE CONTINUEL, ou ce sacrifice de deux agneaux, qui devait être fait à perpétuité chaque jour dans le tabernacle ou dans le temple

« réjouir dans l'espérance (Rom., XII, 12), » à n'être « entre eux qu'un cœur et qu'une âme (Actes, IV, 51); » et CHAQUE JOUR, « assidus dans le temple en un même » esprit, et ROMPANT LE PAIN de maison en maison, ils » prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur » (Actes, II, 46) (1); » — et si notre Eglise, dans les jours qui suivirent de près la sainte réformation, crut devoir d'abord rendre plus rares les occasions où elle invitait les

(1) Et qu'on n'imagine pas que la fréquence de ce saint exercice en diminuât pour eux l'efficace ou la solennité. — Non, sans doute ! — L'émotion qui n'est due qu'à la rareté d'une cérémonie est un mouvement des nerfs et non pas de l'âme; c'est une émotion qui commence tout au plus à la porte du temple, et qui ne saurait jamais en repasser le seuil. Il est bien vrai, sans doute, que plus on approche des grandeurs de la terre, plus aussi l'on revient des folles illusions qui fascinaient nos yeux à leur premier aspect, plus on reconnaît que toute leur pompe ne relève que de la cendre, et que toute leur majesté n'est qu'une grandeur de théâtre. — Mais il n'en est pas ainsi des choses de DIEU : — plus on s'en occupe, plus on en sent le prix ; — plus on les a cherchées, plus on désire les rechercher encore; — plus on s'approche de DIEU, plus aussi ce grand DIEU, fidèle à ses promesses, se rapproche de nous, et plus sa majesté nous pénètre et nous saisit. — Voyez les créatures qu'il a placées le plus près du trône de sa gloire, voyez les anges de lumière paraître en sa présence : « ils voilent leur face, nous est-il dit; ils cachent leurs pieds » de leurs ailes; et dans leurs célestes chœurs, ils s'écrient : SAINT, SAINT, » SAINT EST L'ETERNEL DES ARMÉES ! » — « Nous prenons la Cène TOUS LES JOURS, disait, au 3e siècle, le saint évêque Cyprien, nous prenons la Cène tous les jours, comme un aliment qui nourrit nos âmes pour la vie éternelle. » Basile-le-Grand écrivait, en l'an 370, qu'on communiait dans son église quatre fois la semaine; — et l'historien Socrate, en 440, raconte qu'en son temps on célébrait la Cène dans toutes les assemblées publiques, et qu'en particulier on n'y manquait jamais les samedis et les dimanches. (G. Cave; *Relig. des anc. Chrét.*, L. II.) — Les constitutions de l'Eglise anglicane ont su pourvoir à ce que la Cène y pût être administrée au moins chaque dimanche et chaque jour de fête. Il en est à peu près ainsi chez nos frères de la confession d'Augsbourg.

fidèles à célébrer la Cène, elle eut soin cependant alors d'avertir le peuple et de ses motifs et de ses principes; car nos Ordonnances ecclésiastiques (1) s'exprimaient ainsi : « Que la sainte Cène de notre Seigneur Jésus-Christ soit » dans son Eglise en aussi fréquent usage que faire se » pourra, selon son institution, et ainsi qu'il a été observé » dans l'Eglise ancienne.... Et quoique, pour le présent, » nous ayons été d'avis qu'elle soit administrée quatre fois » l'année, pourtant c'est un défaut que de la célébrer trop » rarement. »

Sachons donc au moins, mes chers frères, profiter avec un saint empressement de toutes les occasions où l'Eglise nous rappelle à la table sacrée. Sachons en apprécier l'heureux et rare retour. Sachons n'y revenir que pressés de la faim et de la soif de la justice. — Et puisque la Pâque des chrétiens est de tous les jours, sachons aussi communier tous les jours en esprit avec le SEIGNEUR; et préparons-lui la Pâque, comme si nous rompions le pain tous les jours! — Car vos ministres aussi, mes frères, vos ministres aussi sont chargés de vous dire de la part du Seigneur, comme Pierre et Jean au bienheureux disciple de Jérusalem : LE MAÎTRE *te fait savoir que son heure est venue, et qu'il veut venir à toi, qu'*IL VEUT CÉLÉBRER LA CÈNE AVEC TOI. *Où donc est la place où tu veux le recevoir?* — Nous aussi, nous venons vous supplier de lui ouvrir la demeure qu'il demande dans vos cœurs, et de lui préparer la Pâque.

Mais que faut-il entendre par ces paroles, et QU'EST-CE MAINTENANT POUR NOUS QUE DE PRÉPARER LA PAQUE? — C'est accomplir EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ ce que l'Israël selon la chair faisait autrefois EN TYPE ET EN FIGURE. — Voilà

(1) Passées en Conseil général, dans le temple de Saint-Pierre, le 3 juin 1576, Tit. I, chap. IV, art. 149.

ce qu'il nous reste à vous dire, mes frères, pour terminer l'instruction de ce jour.

1° Or, pour préparer la Pâque, il fallait d'abord qu'on enlevât de sa demeure tout PAIN LEVÉ jusqu'à la moindre trace. — Quiconque était trouvé s'être servi de levain, durant la fête, était retranché du milieu du peuple; et la sainte Ecriture nous appelle à voir dans cet usage une image de CETTE SINCÉRITÉ DE CŒUR avec laquelle les vrais adorateurs doivent s'approcher de DIEU dans la sainte Cène.

« Soyez SANS LEVAIN, nous dit l'apôtre saint Paul, car » CHRIST, NOTRE PAQUE, a été immolé pour nous; c'est » pourquoi célébrez la fête avec LES PAINS SANS LEVAIN » DE LA SINCÉRITÉ ET DE LA VÉRITÉ (1 Cor., V, 7). » — « Donnez-vous de garde DU LEVAIN des pharisiens, qui est » l'hypocrisie, » a dit notre Seigneur (Luc, XII, 1).

Oh oui! soyez sincères devant DIEU, sincères avec vous-mêmes, mes chers frères. — Voilà la première disposition que le SEIGNEUR requiert de vous, — le culte du cœur, le « culte d'esprit et de vérité (Jean, VI, 23). » — Et comme cette disposition est, hélas! beaucoup plus rare qu'on ne l'imagine d'ordinaire, examinez-vous bien vous-mêmes en la présence de votre DIEU, pour chercher soigneusement si vous ne recélez point en vos âmes quelque levain qu'il réprouve, et pour le rejeter aussitôt loin de vous. — Examinez-vous bien vous-mêmes, et demandez-vous, la main sur la conscience : Suis-je réellement sincère? Puis-je dire comme David : « O mon DIEU! mon désir est » devant toi, et la pensée de mon cœur ne t'est point ca-

» chée (Ps. XXXVIII, 10); » ce que je te dis à ta table, je le sens réellement; ce que je te demande à ta table, je le désire réellement, j'en ai faim, j'en ai soif? — « Celui qui » sonde les reins et les cœurs (Apoc., II, 23) » peut-il dire, en me voyant venir à sa table, ce qu'il disait de l'heureux Nathanaël qui s'approchait de lui : « Voici vraiment » un vrai Israélite, en qui il n'y a point d'obliquité » (Jean, I, 48)? » Ce que mes lèvres ont proféré dans la maison de Dieu, mon cœur me le dit-il encore loin de sa table, loin du temple, loin de ce jour? Ma dévotion ne ressemblerait-elle point, comme celle de tant d'autres, à ces cierges qu'on allume en entrant dans un temple et qu'on éteint dès qu'on en sort? Et ne serais-je point de ceux qui disent comme l'ancien peuple : « Quand aura passé ce sab- » bat? Quand aura passé cette nouvelle lune (Amos, VIII, » 5)? » et qui s'empressent de reprendre, dès le lendemain de la fête, le cours de pensées, le genre de vie et de plaisirs qu'ils regardaient, quelques jours avant la fête, comme incompatibles avec les dispositions que la communion demande d'une âme fidèle?

2° Le second devoir cérémonial prescrit aux Israélites qui préparaient la Pâque, c'était d'apprêter des HERBES AMÈRES pour les mêler à leurs aliments pendant la fête, et pour se rappeler ainsi devant Dieu les amertumes de leur ancien esclavage et l'état de misère dont sa bonté les avait délivrés.

Que ce soin, donc, soit aussi le vôtre, chrétiens sincères et fidèles, qui voulez entrer en communion avec votre Sauveur! — Oui, rappelez-vous quelles sont les amertumes d'une vie passée loin de Dieu, et sous cet esclavage du monde et du péché dont JÉSUS est venu vous affranchir, afin d'apprendre mieux de quelle reconnaissance vous devez

être embrasés pour lui; — et rappelez-vous en même temps, avec l'amertume d'un repentir sincère, en combien de manières, cependant, vous avez offensé ce Dieu de votre délivrance. — Ah! de quel abîme de misère, ô mon Dieu, ne m'as-tu pas tiré! — Quand je pense aux amertumes d'une âme qui ne connaît pas de Sauveur, et qui n'a point le témoignage de sa réconciliation avec son Dieu; — d'une âme qui ne peut point s'appliquer ces mots si puissants aujourd'hui pour calmer toutes mes peines : « Qui serait » contre moi ? Dieu est pour moi. Il m'a donné son Fils : » ne me donnerait-il pas toutes choses avec lui (Rom., » VIII, 31, 32)? » — d'une âme obligée de se dire : Mon bonheur tient tout entier et sans réserve à ma fortune, à ma santé, à la vie des êtres mortels qui m'entourent, aux faveurs de Pharaon, aux prospérités de l'Egypte; — d'une âme qui ne s'est pas inquiétée de savoir où Dieu mettrait, après cette courte existence, ces êtres fragiles qu'elle chérit, où Dieu la mettrait elle-même....., à la droite ou à la gauche...., et qui attend dans cette attitude qu'il y ait une mort dans sa demeure; — ah! quand je pense à ces choses, quand je pense que c'est de cette déplorable condition, ô mon Dieu, que tu m'as retiré, alors j'ai honte et je gémis de voir combien je suis encore indigne de tant de grâces, combien ma reconnaissance est languissante, combien encore il y a de lâcheté, de souillure, d'infidélité dans mon être! — Ah! c'est bien à moi de préparer des herbes amères; c'est bien à moi de m'humilier et de m'affliger en ta présence, ô mon Dieu, dès qu'au souvenir de tes bienfaits je veux faire le compte de mes voies; c'est bien à moi de m'écrier comme Job (Job., IX, 3) : « Si tu veux entrer en » compte avec moi, Seigneur, de mille articles je ne » puis répondre à un seul! » — et comme l'enfant pro-

digue dans les bras de son père (Luc, XV, 21) : « Mon » père, mon père ! non, je n'étais pas digne, je ne suis » pas digne d'être appelé ton fils ! »

3° Mais prenons-y bien garde :

La plus importante affaire de l'Israélite qui préparait la Pâque, c'était l'immolation de l'agneau et L'ASPERSION DE SON SANG sur les poteaux et sur le seuil de ses portes. — Malheur à l'Israélite qui se fût, en Egypte, abstenu de ce devoir ! Vainement eût-il prétendu manger la Pâque avec des herbes amères et des pains sans levain ; il aurait mangé et bu sa condamnation, et l'Ange de la Justice l'aurait frappé comme un enfant de l'Egypte.

Voilà, mes frères, voilà surtout comment une âme chrétienne doit se disposer à venir à la table du SEIGNEUR : — en ayant recours de toutes les puissances de sa foi à l'aspersion du sang de la nouvelle alliance, du « sang RÉ- » PANDU POUR PLUSIEURS, en rémission de leurs péchés » (Matth., XXVII, 28). » C'est là toute sa confiance ; c'est là toute sa sûreté ; c'est là devant DIEU toute sa justice. — Ce ne furent pas les herbes amères, ce fut le sang de l'agneau qui sauva les enfants d'Israël ; — ce ne sont pas les larmes de votre repentir qui peuvent effacer vos péchés devant DIEU, c'est le sang de JÉSUS. — Hélas ! votre repentir lui-même, si j'ose ainsi dire, a besoin de repentir, ou plutôt, il a besoin lui-même du sang de la croix pour être accepté, tant il s'y mêle encore de souillure, de langueur et de mal !

Oui, mes frères, oui ! c'est ainsi que vous vous approcherez de votre DIEU, c'est ainsi que vous viendrez à la table du SEIGNEUR.

Vous y viendrez, comme le dit l'apôtre Paul, « avec un » vrai cœur et une pleine certitude de foi (Héb., X, 22) ; »

— vous y viendrez pour parler au SEIGNEUR, non de vos mérites mais des siens, non de vos vertus mais de sa miséricorde ; vous y viendrez pour y chercher votre confiance, non dans ce que vous aurez pu faire précédemment pour son service, non dans ce que vous faites maintenant, non dans ce que vous avez la sincère intention de faire dans l'avenir, mais dans ce que DIEU VOTRE SAUVEUR a fait lui-même pour vous, mais dans ce sang de l'alliance répandu avec tant de douleur pour la rémission de vos péchés, mais dans ses promesses qui ne peuvent mentir ; — vous y viendrez, disant comme le pénitent et saint roi David (Ps. LI, 7) : « O mon Dieu, purifie-moi de mes péchés avec » l'hysope, et je serai net ; lave-moi avec le sang du taber- » nacle, et je serai plus blanc que la neige ! » — vous y viendrez repentant sans doute, gémissant de vos misères sans doute, mais en même temps avec une grande confiance, mais en vous réjouissant au SEIGNEUR, car « c'est » là votre sûreté », dit saint Paul (Phil., III, 1) ; mais avec l'assurance parfaite que vous avez été sauvés, parce que le sang est sur vos portes, le sang qui crie : Réconciliation ! réconciliation !

Que rien ne vous arrête donc, puisque le Seigneur lui-même vous crie : « Venez à moi, je suis puissant pour » sauver ; j'ai sauvé la pécheresse de Béthanie, le brigand » sur la croix. Vous tous qui êtes altérés, venez donc » aux eaux (Es., LV, 1), et que celui qui voudra de l'eau » qui donne la vie, en prenne GRATUITEMENT (Apoc., XXII, » 17. » — Venez-y donc GRATUITEMENT : voilà l'Évangile ! — Et quand l'apôtre saint Paul, quand un ange du ciel vous en annoncerait un autre, QU'IL SOIT ANATHÈME (Gal., I, 8), vous dit saint Paul lui-même. — Quand il vous crierait : N'approche pas ; laisse là ton hysope et

ce sang de l'aspersion; attends encore; tu n'es pas digne encore d'arroser tes linteaux d'un sang aussi précieux; — répondez : Si j'attendais pour cela d'en être digne, l'heure de minuit sonnerait pour moi; l'Ange de la Justice viendrait à ma porte; et alors,.... où irais-je! « Y a-t-il un » autre nom sous le ciel pour être sauvé que celui de JÉ- » SUS (Actes, IV, 12)? » — Répondez : J'irai dès aujourd'hui; j'ai un ordre de mon DIEU; j'ai une invitation sans restriction : « Tu prendras un bouquet d'hysope (Exode, » XII); tu en arroseras tes poteaux, et CE SANG TE SERA » POUR TÉMOIGNAGE; car je verrai le sang; et JE PASSERAI » par-dessus toi : et je ne te frapperai point ni ne te détrui- » rai point. » — Répondez : Il y a une invitation de mon Sauveur (Matth., XI, 28): « VENEZ A MOI, vous tous qui » êtes travaillés et chargés, car je ne repousserai » jamais, avant le dernier jour, « ceux qui viendront sincèrement à » MOI. »—O mon SAUVEUR! je suis travaillé, je suis chargé; je viens donc à toi; je me couche au pied de ta croix; je l'embrasse, et je te crie : « Souviens-toi de moi dans ton règne (Luc, XXIII, 42)! »

4° Cependant, un autre soin des Israélites préparant la Pâque, c'était de se réunir en famille, pour célébrer tous ensemble et comme des frères, dans ce REPAS D'AMOUR, les miséricordes du Père commun qui les avait sauvés. — Eh bien!..... nous aussi, famille de frères qu'il a tant aimés, allons à la table, allons à lui dans un même amour, nous tenant par la main, « aimant beaucoup, » parce qu'il nous a été beaucoup pardonné, et nous » aimant les uns les autres comme il nous a aimés (Luc, » VII, 47. Jean, XIII, 34). »

Oh oui! mes frères, — avant d'aller à la table sacrée, que chacun de nous se demande à lui-même : Avec qui;

en quelle manière manquai-je encore de douceur chrétienne, de complaisance, de support, et de « cet amour » qui couvre tout, qui croit tout, qui espère tout, qui » supporte tout (1 Cor., XIII, 7)? » — Avant d'aller chercher JÉSUS à la table sacrée, allez le chercher dans la retraite du pauvre, vers ceux qui ont faim, vers ceux qui ont froid, vers ceux qui sont malades; et si vous ne pouvez pas assister vous-mêmes le pauvre Lazare, portez-le du moins à la porte du riche. — Avant d'aller à la table du SEIGNEUR, demandez-vous : Que puis-je faire encore, avec ces biens dont la bonté de DIEU m'a rendu l'économe pour quelques années, que puis-je faire encore pour ces établissements que la charité de mes frères entretient autour de moi? que puis-je « faire encore, » suivant l'exhortation du tendre saint Jean (3 Ep., 6, 7), « pour assister dans leurs voya- » ges, d'une manière digne de DIEU, ceux qui, pour son » nom, se sont mis en chemin sans rien prendre des » païens, » et qui vont porter au loin ce beau règne de JÉSUS, que la charité des anciennes églises de la Grèce et de l'Asie envoya prêcher, il y a des siècles, sur les rives, alors inhospitalières, où j'adore aujourd'hui le DIEU de l'Evangile? — Avant d'aller à la table du SEIGNEUR, si vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, courez premièrement vous réconcilier avec votre frère, et pardonnez à votre tour, « non pas sept fois, » mais septante fois sept fois; » pardonnez comme DIEU pardonne, non pas seulement en ne haïssant plus, mais en bénissant, mais en aimant. — O mon DIEU! n'étions-nous pas tes ennemis, et ne nous as-tu pas donné ton Fils!

5° Enfin, la préparation de la Pâque demandait que les Israélites, debout, les reins ceints, leur chaussure en leurs pieds, le bâton en leur main, fussent TOUS ÉQUIPÉS

POUR LA MARCHE, comme des voyageurs qui, d'un instant à l'autre, attendent le signal du départ.

Voilà, mes frères, l'attitude du chrétien célébrant la Pâque : « Parle, SEIGNEUR, ton serviteur écoute; » je veux suivre ta colonne de lumière; je veux sortir d'Egypte; je veux courir vers Canaan; je veux traverser sous ta conduite le désert de la vie; j'attends tes ordres, je suis tout prêt; « où veux-tu que j'aille? me voici pour faire, ô mon » DIEU, ta volonté! »

O mes frères bien-aimés, nous vous avons expliqué maintenant ce que c'est que préparer la Pâque au SEIGNEUR. — Il ne nous reste plus qu'à vous supplier de venir ainsi chercher votre SAUVEUR à la table sacrée, et de ne pas oublier qu'IL EST VIVANT, et que si vous voulez lui préparer la Pâque, comme nous venons de vous le dire, vous le trouverez à la table sacrée, aussi réellement que s'il s'y montrait, comme autrefois, visible aux regards de ses fidèles. — Il ne nous reste plus qu'à vous supplier de serrer dans vos cœurs ces paroles que, SOIXANTE-QUATRE ANS APRÈS SA RÉSURRECTION et son ascension dans le ciel, il faisait entendre à son disciple bien-aimé, dans l'île de Patmos (Apoc., III, 20) : « Voici, lui disait-il, je me tiens » à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et » m'ouvre, j'entrerai chez lui, je souperai (ou en d'autres » termes), je FERAI LA CÈNE AVEC LUI, et lui avec moi. »

O vous tous donc, mes bien-aimés frères, qui l'entendez aujourd'hui frapper à la porte de votre cœur, et qui gémissez de trouver encore en vous si peu de ferveur, si peu de pureté, si peu de progrès dans la sainteté, si peu

de paix, mais qui cependant cherchez sa face! oh! que je voudrais qu'il me fût donné de vous faire bien comprendre que cette promesse du SEIGNEUR est une réalité, que les biens dont je vous parle sont des réalités, les seules réalités; et que c'est une folie, une fatale folie, que de professer de pareilles vérités, et de s'en occuper mollement, et de n'y pas mettre tout son cœur!

Celui dont je vous parle est donc vivant, mes frères, il est donc dans ce temple, il est ici!... Celui dont je vous parle vous appelle; il vous tend les bras; il nous charge de vous dire qu'il « ne repousse point dehors ceux qui vont » à lui, » qu'il est puissant, et qu'il veut vous sauver!

A cette pensée de la présence de mon Sauveur, je m'humilie profondément, mes frères; je rentre dans mon néant;... j'élève vers lui toute mon âme, et je m'écrie : O mon Sauveur! parle-leur donc toi-même; et pendant que ma faible voix arrive à leurs oreilles, que ton ESPRIT aille jusqu'à leur cœur, et leur dise : Cela est vrai, pauvre pécheur; tout cela est vrai! « Ne veux-tu donc pas » venir à moi pour avoir la vie (Jean, V, 40)? » C'est aussi chez toi que je veux célébrer la Pâque; je frappe aussi à la porte de ton cœur; écoute, oh! écoute ma voix, ouvre à ton Sauveur! « Mon enfant, donne-moi ton cœur (Prov., » XXIII, 26)! »

Oh! bien heureux! oh! mille fois heureux celui qui saura communier ainsi avec le PRINCE DE LA VIE, et recevoir à sa table, de son invisible main, avec son pain et son vin, un aliment céleste, — des forces toutes nouvelles, — le sentiment délicieux et inexprimable de sa réconciliation, en un mot, une paix intérieure devant laquelle toutes les joies de ce monde, comme la flamme d'une lampe au retour du matin, pâlissent, semblent s'éteindre, et ne

montrent plus à nos yeux que leur vaine fumée; — une paix intérieure qui lui fera voir toutes les humiliations, toutes les maladies, toutes les séparations, tous les deuils, toutes les épreuves de la vie,... toutes réunies dans la main d'UN DIEU RECONCILIÉ, « qui bat de ses verges tout » fils qu'il avoue (Hébr., XII, 6), » et qui lui dit (Hébr., XIII, 5) : « Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai » point; » une paix intérieure, enfin, qui lui fera reconnaître que la mort elle-même ne peut plus venir à lui qu'en laissant tomber à sa porte, devant le sang de l'Agneau, le glaive dont elle est armée; plus que comme une amie, plus que comme un ange des miséricordes de son Sauveur; plus que pour lui dire : « Viens, le béni du Père, » le maître t'appelle; » plus que pour lui faire quitter l'Egypte, franchir le désert, traverser le Jourdain, et terminer son voyage et ses combats dans la Canaan des cieux!

O SEIGNEUR, SEIGNEUR! sois donc avec nous! et que tout ce qui nous reste de vie soit désormais une sainte préparation pour te trouver à la TABLE SACRÉE, pour te trouver à notre LIT DE MORT, pour te trouver dans les TABERNACLES ÉTERNELS! *Amen.*

DAVID ET HANUN.

SERMON SUR 2 SAMUEL, X.

Or, après ces choses, il arriva que le roi des enfants de Hammon vint à mourir, et que Hanun, son fils, régna en sa place. Alors David dit : « J'userai de gratuité envers Hanun, fils de Nahas, car son père a usé de gratuité envers moi. »

Ainsi David envoya auprès de lui pour le consoler par la main de ses serviteurs, au sujet de son père; et les serviteurs de David se rendirent au pays de Hammon.

Mais les principaux d'entre les enfants de Hammon dirent à Hanun, leur seigneur : « Est-ce qu'à tes yeux c'est pour honorer ton père que David t'envoie des consolateurs ? N'est-ce pas plutôt pour prendre connaissance de cette ville, pour l'épier et pour la détruire ? » — Ainsi donc, Hanun, ayant fait saisir les serviteurs de David, fit raser la moitié de leur barbe et couper la moitié de leurs habits jusqu'à la hauteur des hanches, puis il les renvoya.

Alors ils firent savoir ces choses à David, qui envoya au-devant d'eux; car ces hommes étaient profondément humiliés, et le roi leur fit dire : « Tenez-vous à Jéricho jusqu'à ce que votre barbe soit revenue; et c'est alors que vous retournerez. »

Or, les enfants de Hammon, voyant qu'ils s'étaient mis en mauvaise odeur auprès de David, envoyèrent lever à leurs dépens vingt mille fantassins des Syriens de Beth-Réhob et des Syriens de Tsoba, et mille hommes du roi de Mahaca, et douze mille hommes de ceux de Tob. — David, l'ayant appris, envoya Joab et tout ce qu'il y avait de plus vaillant dans son armée. Les enfants de Hammon sortirent et se rangèrent en bataille à l'entrée de la porte, tandis que les Syriens de Tsoba et de Réhob, ainsi que ceux de Tob et de Mahaca, étaient à part dans la campagne.

Joab, ayant vu que le front de la bataille était contre lui devant et derrière, prit des hommes d'élite d'entre tous ceux d'Israël, les rangea contre les Syriens, et donna la conduite du reste à Abisaï, son frère

qui les rangea contre les enfants de Hammon, et il lui dit : « Si les Syriens sont plus forts que moi, tu viendras me délivrer; si les enfants de Hammon sont plus forts que toi, j'irai te délivrer. Montre un cœur mâle, et portons-nous vaillamment pour notre peuple et pour les cités de notre Dieu; et puis l'Eternel fera ce qui sera bon devant ses yeux. »

Joab et le peuple qui était avec lui s'approchèrent pour livrer bataille aux Syriens, et ceux-ci s'enfuirent de devant lui. Alors les enfants de Hammon, voyant que les Syriens avaient pris la fuite, s'enfuirent aussi de devant Abisaï et entrèrent dans la ville ; puis Joab s'en retourna de devant les enfants de Hammon et vint à Jérusalem.

Cependant les Syriens, voyant qu'ils avaient été battus par ceux d'Israël, se rallièrent ensemble ; et Hadarhézer envoya et fit venir de delà le fleuve des Syriens qui se rendirent à Hélam. Sohac, chef de l'armée de Hadarhézer, les conduisait. Ces choses ayant été rapportées à David, il assembla tout Israël, et, passant le Jourdain, il vint à Hélam. Les Syriens se rangèrent en bataille contre David et combattirent contre lui ; mais les Syriens s'enfuirent de devant Israël, et David défit sept cents chariots des Syriens et quarante mille hommes de cheval ; il frappa aussi le chef de leur armée, Sohac, qui mourut là.

Et quand tous les rois, serviteurs de Hadarhézer, eurent vu qu'ils avaient été battus par ceux d'Israël, ils firent la paix avec Israël et lui furent assujettis ; et les Syriens craignirent de donner de nouveau des secours aux enfants de Hammon.

C'est une erreur non moins coupable et non moins funeste que facile à confondre par les déclarations les plus irrécusables de la Parole de Dieu, et c'est une erreur cependant trop répandue, que celle qui voudrait trouver moins d'inspiration divine dans les livres historiques de l'Ancien Testament que dans les autres parties des « oracles de » Dieu (Rom., III, 2. Actes, VII, 38), » et qui prétendrait établir des degrés divers d'autorité dans ces saintes paroles que le Seigneur daigna successivement dicter à ses prophètres et confier à son Eglise.

Mon Dieu! l'on tremble et l'on est profondément étonné, quand on pense que tu as parlé, que tu as dit toi-

même avoir parlé, et que de pauvres enfants d'Adam appelés tous les jours à demander grâce à deux genoux, que de pauvres mortels qui 'courent au tombeau et qui bientôt ne seront plus que quelques poignées de poussière, prétendraient, en passant, juger cette Parole éternelle qui, dans quelques heures, va les juger eux-mêmes, et, tout en reconnaissant que leur Créateur a parlé, voudraient décider du plus ou du moins de divinité qu'ils octroieront à chacune de tes paroles. — L'on tremble, quand on pense que des êtres souillés jusque dans les profondeurs de leurs facultés morales, des êtres à qui la Bible a déclaré qu'ils ne sauraient comprendre les choses de Dieu, à moins que ce Dieu lui-même ne leur ouvre les yeux et le cœur pour les leur faire entendre, que de pareils êtres prétendraient soumettre les diverses parties de la Bible aux téméraires jugements d'une raison que le péché rend ténébreuse, choisir entre les paroles de leur Créateur, sanctionner les unes, classer les autres, lui dire : Grand Dieu! ceci est digne de toi! — grand Dieu! ceci est moins digne de toi; assigner à chaque page son degré d'autorité, et réduire ainsi le Livre éternel au contrôle arrogant de « l'ignorance qui est en eux par l'endurcis- » sement du cœur, » pour parler avec saint Paul (Eph., IV, 18)!

Ah! ce n'est pas ainsi que reçurent la Parole de leur Dieu, ces fidèles qui, dans tous les siècles, y surent trouver la connaissance de Jésus-Christ, le changement de leur cœur et la vie de leur âme! Penchés sur ces profondeurs comme les chérubins sur le propitiatoire, désireux comme les anges d'y voir jusqu'au fond, ils y ont reconnu chaque jour et dans toutes ses pages plus de lumière et de divinité; ils en ont chaque jour plus profondément ressenti la puis-

sance ; ils ont appris à dire, comme le Psalmiste et comme l'Apôtre, avec un sentiment chaque jour croissant : Oui, « TOUTE L'ÉCRITURE est divinement inspirée, elle » est parfaite, elle restaure l'âme, elle donne la sagesse » aux simples, elle est propre à corriger, elle est propre » à instruire, elle est propre à convaincre (Ps. XIX, 7. » 2 Tim., III, 15, 16) (1). »

Ce n'est pas ainsi qu'après une longue vie passée à l'étudier, « l'homme selon le cœur de Dieu (Act., III, 22), » l'auteur des Psaumes, David prophète lui-même, parlait encore des Ecritures. Il lisait, nous dit-il plus d'une fois, il lisait, la nuit et le jour, les livres historiques de l'Ancien Testament (de son temps on n'en connaissait pas d'autres), et il disait : « Bienheureux est l'homme qui sait y prendre » son plaisir et qui les médite la nuit et le jour; car toutes » les paroles en sont pures ; c'est un argent affiné par » sept fois au creuset ; ce sont des choses merveilleuses; » je les ai pris pour héritage perpétuel ; ils sont mon » bonheur et les gens de mon conseil ; je m'en entretiens » tout le jour (Ps. I, 2 ; XVIII, 31 ; XII, 7 ; XCIII, 5; » CXIX, 24, 97, etc). »

Mais que dis-je ? ce n'est pas ainsi que parlait des Ecritures la Sagesse éternelle, la « Parole faite chair, » lorsqu'elle « est descendue parmi nous, pleine de grâce et de » vérité (Jean I, 14). » Elle les citait souvent de sa bouche divine, elle citait leurs livres historiques, et en particulier ces livres de Samuel qui nous occupent aujourd'hui; et quand elle les citait : « N'avez-vous pas lu qu'IL EST ÉCRIT, » disait-elle ? n'avez-vous pas lu dans LES ÉCRITURES ?

(1) Il s'agit là plus spécialement de l'Ancien Testament, dont Timothée avait acquis la connaissance dès ses plus jeunes années.

» N'avez-vous pas lu CE QUE DIEU DIT (Matt., XII, » 3, 5; XIX, 4; XXI, 42; XXII, 31. Luc, X, 26; » XX, 17, 37). » — Et quand elle les citait, c'était souvent en insistant jusque sur le détail de leurs expressions; c'était en signalant l'emploi d'un mot plutôt que d'un autre mot, et c'était en ajoutant : « Et vous savez que l'Ecriture » ne peut être anéantie (Jean, X, 35) ! » Et quand elle les citait, mes frères, c'était pour déclarer que « les cieux » passeront, mais que ses paroles ne passeront point (Marc, » XIII, 31), et qu'il est plus aisé que le ciel et la » terre s'en aillent, qu'il ne l'est qu'il tombe une seule » lettre, un seul accent de la Parole de Dieu (Luc, » XVI, 17). »

Mais il est un secret bien simple pour en voir bientôt, comme de ses propres yeux, toute l'autorité, et pour apprendre par sa propre expérience qu'elle est inspirée dans toutes ses parties, et que c'est Dieu qui nous y parle. Il est un secret que possédait déjà Josias à l'âge de huit ans, et l'enfant Timothée au sortir du berceau (Ἀπὸ βρέφους, 2 Tim., III, 15); — un secret que, grâce à Dieu, pourraient nous révéler encore bien des artisans de notre ville ou des pauvres dans nos campagnes; — et ce secret, mes frères, c'est ce que l'Ecriture appelle « l'œil simple (Matt., » VI, 22), » ou la « simplicité; » c'est la disposition d'une âme qui a faim, — d'une âme qui ne cherche que Dieu, — d'une âme qui, ayant entendu profondément cette question de son Sauveur : « Veux-tu être guérie (Jean, V, 6)? » a su lui répondre : Oui, Seigneur, je veux être guérie! oui, mon Dieu, comme un malade se découvre devant celui qui vient le guérir, voici mon âme, Seigneur, je te la présente, je te la recommande, je te la découvre, ô mon Dieu! — Je sais que c'est toi qui parles dans ce livre, et je sais que tu

es là pour le bénir ; « j'étends donc mes mains vers toi, et » mon âme est devant toi comme une terre altérée. Sélah ! » (Ps. CXLIII, 6). »

Voilà tout le secret, mes frères. — Eh bien ! ayons tous à cœur d'en faire usage. Lisons ainsi Moïse, Samuel et les prophètes ; lisons-les avec examen, sans doute ; avec un esprit sobre et judicieux, sans doute ; lisons-les en en cherchant d'abord le sens le plus direct et le plus littéral, sans doute ; mais, avant tout, lisons-les comme ayant faim et soif ; lisons-les comme un petit enfant qui n'attend rien de lui-même, mais tout de Dieu ; lisons-les comme à genoux, avec la constante pensée que Dieu parle et que Dieu est là ; — que le monde s'en va, et que l'éternité est à notre porte. — Oui, lisons toujours ainsi ; et bientôt, quelque page de sa Parole que nous ayons ouverte, notre Dieu nous y fera trouver sa communion bienheureuse, et nous donnera sujet de nous écrier du fond de notre cœur : « Non, jamais » livre ne parla comme ce livre (Jean, VII, 46) ! »

C'est avec ces pensées que je viens ouvrir ici devant vous le texte de ce jour, mes frères, et c'est avec ces pensées, je l'espère, que vous viendrez tous aussi le méditer devant Dieu. Alors d'importantes leçons nous y seront données.

Vous avez entendu quel en était le sujet. — Le roi des Hammonites venait de descendre au tombeau ; son fils le pleurait. David, le père et souvent le type du Messie, David, touché de compassion, s'empressa d'envoyer près de lui des ambassadeurs chargés de lui porter de sa part des paroles de consolation ; mais Hanun méconnut ce message de paix : il n'en prit qu'une occasion d'outrager le roi d'Israël, et bientôt la plus épouvantable ruine tomba sur lui.

Tel est, en peu de mots, l'événement que le Saint-Esprit nous appelle à méditer aujourd'hui. Je vous en présenterai les circonstances et les leçons les plus directes; mais, en vous les exposant, je ne cesserai pas de me rappeler un grand fait, un fait très-simple: c'est que nous-mêmes aussi, dans nos jours d'épreuve et de deuil, nous avons reçu du Fils de David des messages de paix et des envoyés de consolation. Il nous a fait proposer une alliance gratuite, une alliance éternelle, une consolation comme le monde n'en donne jamais, et une paix qui vaut mieux que la vie.

Cette pensée est bien simple. Je vais l'avoir devant les yeux pendant cette heure, mes frères; je vais vous demander, à l'occasion du malheureux Hanun, comment vous avez reçu les messages de Jésus-Christ, et ce qui s'est passé dès-lors entre lui et votre âme. Et puisque le récit de notre texte nous présente successivement trois ordres de personnes, David, Hanun, et les serviteurs de David, je vais être appelé, en vous parlant d'eux et en vous expliquant notre texte, verset après verset, à vous proposer successivement aussi trois ordres de réflexions.

Mais, au moment de vous les présenter, j'implore du fond de mon cœur la bénédiction de Celui qui m'envoie ici devant vous pour vous les faire entendre. — Oui, mon Seigneur et mon Dieu! pour l'amour de ton nom, parle-leur par ma bouche, et que je leur parle selon ton cœur! C'est de toi seul que je l'attends, Seigneur. Je me confie en toi!

Dans le temps où David recherchait les derniers restes de la famille de Saül pour leur faire du bien, la mort, qui réduit tour-à-tour en poussière les haillons du pauvre et toutes les grandeurs des rois, et qui ne demande à personne ni son nom ni le nom de son père, la mort était entrée

dans les palais de Hammon. Ce puissant monarque des Hammonites, qui, dans les jours de Saül, avait rempli de tant de terreur toute la cité de Jabès, le fier Nahas avait dû déposer son sceptre, son épée et cette riche couronne qui valait un talent d'or, pour aller descendre à son tour dans le tombeau de ses pères, et son fils Hanun était allé s'asseoir à sa place sur son trône.

Or, il arriva, dit notre texte, *que le roi des enfants de Hammon vint à mourir, et que Hanun, son fils, régna en sa place.*

Telle est l'histoire abrégée, j'allais dire de tous les rois, il faut dire de tous les hommes. — Le père meurt, et ses fils viennent prendre sa place. — Hanun a sorti Nahas de son palais pour le porter au sépulcre; il l'a pleuré, il lui a dit adieu, il s'est couvert de deuil; et le même jour il va prendre le sceptre de Nahas, il va mettre sur son front cette couronne que la mort a fait tomber de la tête de son père; il va rentrer avec ses courtisans dans ces chambres royales qui avaient retenti de tant de joie naguère, quand on était venu dire au roi Nahas : Un enfant vous est né!

Telle est, hélas! l'histoire uniforme de toutes les familles des hommes. Et si cette loi est universelle; s'il faut que les esclaves la subissent comme les rois; s'il faut ainsi que la vie même nous parle constamment de la mort; s'il faut que nous vivions en quelque sorte sur la tombe de nos pères, et que nous marchions sur la poudre qu'ils ont laissée, ah! comprenons aussi combien, dans le déplorable état où le péché nous a réduits, cette disposition, si dure en apparence, nous est devenue nécessaire, et comment, pour les élus de Dieu, sa sévérité même est un bienfait.

Hélas! malgré ce moniteur constant et inexorable, nous sommes naturellement sous l'empire d'un aveuglement si opiniâtre et si profond ; il y a tant de puissance d'illusion dans notre âme, que vous voyez encore les hommes oublier la mort et se rêver immortels au milieu des tombeaux. — Vous les voyez, avec le deuil sur leurs vêtements et les larmes dans leurs yeux, revenir d'un convoi funèbre avec la folie dans le cœur; vous voyez ce pauvre cœur, qui bientôt aussi va cesser de battre, encore plein pour la terre d'un siècle de désirs et d'un siècle de projets. — Ils ont su mesurer par minutes et par secondes les vastes mouvements des mondes dans les cieux; mais, pour la course rapide de leur vie et pour les intérêts de leur âme, ils ne voient plus marcher le temps, ils se trompent d'un siècle; que dis-je? ils oublient les siècles des siècles; et la cloche qui bat les heures au-dessus de nos temples leur apprend à tout compter, excepté les intérêts pour lesquels le temps nous fut donné. — Tant qu'ils n'ont pas encore reçu dans leur âme l'Evangile de Jésus-Christ, tant qu'ils demeurent inconvertis, vous voyez le Prince des ténèbres leur tenir en quelque sorte la main sur les yeux, pour leur faire oublier la seule chose nécessaire; vous les voyez marcher vers la mort comme des somnambules, au milieu des ombres dont il les obsède, et changer en une nuit pleine de songes le jour rapide de leur vie.

Malheur donc à nous, avec de telles illusions, si, au lieu d'assister successivement au départ les uns des autres, nous eussions dû tous quitter la terre en un même jour; — malheur à nous, si nous traversions la vie sans ces avertissements que tout notre être repousse, il est vrai, mais que la dureté d'un cœur indocile et distrait nous rend si nécessaires; — malheur à nous si Dieu ne nous eût pas fait en-

tendre, de temps en temps, cette cloche qui nous avertit du départ des enfants des hommes, qui nous redit notre néant et qui nous répète cet avertissement : « Prépare ta » maison, car tu vas mourir (Es., XXXVIII, 1) : » où en es-tu devant Dieu ? — où vas-tu ? — seras-tu mis à la droite ou à la gauche ? — Christ vit-il en toi ? — es-tu sauvé ? — es-tu prêt ?

Or, quand David eut appris que Nahas était mort, et que Hanun régnait à sa place, il dit : J'userai de gratuité envers Hanun, fils de Nahas ; car son père a usé de gratuité envers moi. Ainsi David envoya auprès de lui pour le consoler par la main de ses serviteurs, au sujet de son père.

Les ambassadeurs de David partirent donc de Jérusalem et passèrent le Jourdain pour se rendre au pays des Hammonites. Ils arrivèrent à Rabbah, et, réjouis d'être porteurs de paroles de paix, certains d'avance qu'ils trouveraient un accueil reconnaissant à la cour de Hanun, ils se présentèrent devant ce prince, et cherchèrent à se montrer de dignes interprètes des sentiments dont leur maître leur avait paru pénétré pour lui.

C'était un moment bien grave dans l'histoire de Hanun ; c'était un jour décisif dans sa carrière mortelle, que celui où les ambassadeurs du roi d'Israël se présentèrent devant lui pour lui proposer la puissante alliance et l'amitié de leur roi.—Tout son bonheur en allait dépendre, tout l'avenir de sa vie y était comme suspendu. — En effet, David, choisi de Dieu pour être le conducteur d'Israël, David, le plus grand homme de guerre de son siècle, était alors aux plus hautes sommités de la carrière de succès et de gloire qu'il devait accomplir. Tous ses ennemis étaient successivement tombés devant lui. Jusque-là toujours fidèle, il n'avait connu que la victoire : il avait abattu les Hamalécites, les

Philistins et les enfants de Moab ; il avait vaincu en bataille rangée les Syriens de Damas, et leur antique capitale avait reçu garnison d'Israël ; il avait même déjà porté ses armes jusque sur les rives de l'Euphrate ; et quand, au retour de tant de victoires, les Iduméens avaient eu l'audace de se présenter en bataille contre lui dans la vallée du Sel, ils n'avaient trouvé que la mort, et ses généraux avaient accompli pendant six mois la destruction presque entière de leur race.

Oh ! quel empressement et quelle vive reconnaissance n'eût donc pas excité chez Hanun la démarche de ce grand prince, s'il eût porté un cœur de sagesse, s'il n'eût pas repoussé la main fraternelle qui lui était tendue ! Alors, au lieu de finir par la plus lamentable ruine et de se perdre sans retour, il eût assuré son avenir ; son nom n'eût pas été retranché de devant la face de l'Éternel, et sa paix eût été comme un fleuve.

Quand les ambassadeurs de David se furent acquittés de leur commission auprès du roi, *alors*, dit notre texte, *les principaux d'entre les enfants de Hammon dirent à Hanun, leur seigneur : Est-ce qu'à tes yeux c'est pour honorer ton père que David t'envoie des consolateurs ? N'est-ce pas plutôt pour prendre connaissance de cette forteresse, pour l'épier et pour la détruire ?*

Le malheureux Hanun n'hésita pas à recevoir cette impression sinistre. Au lieu de repousser avec indignation la lâche suggestion de ses officiers contre un roi qui fut l'ami de son père, et dont le caractère généreux s'était si souvent signalé, même envers ses ennemis, Hanun, précipitant ses jugements, se hâta d'épouser les préventions de ces hommes haineux, et de donner un crédit entier aux ignobles conseils de leur violence.

Mais ce n'était pas là sans doute la surprise ni l'erreur d'un moment; — le mal datait de loin. — Hanun et les princes de Hammon haïssaient le peuple de Dieu, sa religion, sa Bible, son culte et tout ce qui venait de Jérusalem. Jaloux des constantes prospérités de David, irrités de ses dernières victoires sur les Syriens et sur les Moabites, ils ne respiraient contre Israël que la haine et que le meurtre. — Avec de telles aversions, pouvaient-ils comprendre les tendres et nobles mouvements de ce cœur de David, si préoccupé du besoin d'aimer, et le plus souvent si généreux dans ses premières inspirations? Non! l'homme s'explique l'homme par ce qu'il trouve en lui-même. Quand il veut l'interpréter, il s'interroge et se demande : Qu'eussé-je fait? Il est soupçonneux parce qu'il est vicieux; ses jugements sur ses semblables sont le reflet ou l'image de son âme, et l'on pourrait presque toujours nous dire : Dis-moi comment tu juges les autres, et je te dirai qui tu es.

Mais, hélas! que de troubles n'a pas causé dans tous les temps cette promptitude à supposer le mal, à soupçonner les autres, à juger par des interprétations sévères et malveillantes leurs intentions secrètes? — Oh! que d'amertumes et que de poisons répandus par là sur l'existence! Que de tourments imaginaires, que de démarches imprudentes, que de paroles méchantes, que de procédés injustes et souvent irréparables! — Que de fois on a par là bouleversé, je ne dis pas seulement des empires, comme celui de Hanun, mais jusqu'à l'humble et paisible retraite d'un foyer domestique! Que de cœurs aimants ont été pour toujours froissés; que de liaisons brisées; que de jours, qui devaient être si sereins, ont été couverts d'un voile lugubre, et remplis de toute amertume! — En un mot,

que de fautes sans remède! que de torts dont le souvenir demeure déchirant, et à l'égard desquels il n'y a, pour ce monde, plus que des larmes, et pour l'éternité, que ta grâce, ô mon Dieu, et que le sang qui a été répandu pour la rémission des péchés de plusieurs!

Ah! mes frères, si les hommes du monde ont établi pour maxime que la défiance est la mère de la sûreté, disons plutôt qu'elle est la fille de l'injustice et la mère du tourment et du repentir; disons plutôt que la sûreté qu'elle engendre est orageuse, pleine d'amertume et de rongement d'esprit. — Disons encore qu'à ne consulter qu'une prévoyance toute terrestre, et qu'à ne parler qu'un langage tout humain, il y a bien plus de prudence et de vraie sûreté dans l'aimable et loyale confiance d'une âme simple, qui croit toujours le bien, et dans cette charité qui « ne s'aigrit point, qui supporte tout, qui espère tout, » qui couvre tout, et qui ne périra jamais, » pour parler avec saint Paul (1 Cor., XIII, 4-8).

Hanun et les princes de Hammon résolurent donc de rompre avec David, et de prévenir les desseins pernicieux qu'ils lui supposaient, par un affront si éclatant et si plein d'outrage, que le bruit en pût retentir chez toutes les nations de l'Orient. — Déclarons-lui la guerre les premiers, se dirent-ils, montrons tout le mépris que nous faisons de lui; et puisqu'il est établi entre les rois que celui qui touche à leurs ambassadeurs touche à la prunelle de leur œil, insultons-le dans la personne de ces hommes perfides; qu'ils sortent de Rabba couverts d'opprobre; et qu'ils aillent ainsi dire à leur roi le cas que nous savons faire de ses prévenances hypocrites et de ses folles consolations.

Ainsi donc Hanun, dit notre texte, *ayant fait saisir les*

officiers de David, fit raser la moitié de leur barbe, et couper la moitié de leurs habits jusqu'à la hauteur des hanches; et ce fut dans cet état honteux que ces nobles personnages, abreuvés d'insultes, durent sortir de son palais, pour être le jouet de ses lâches courtisans et des plus vils enfants de son peuple. Ce fut ainsi que Hanun prit plaisir à mettre dans un contraste humiliant et ridicule l'élévation de leur rang et la gravité de leur caractère, avec les risées de la foule et toute l'ignominie dont sa haine brutale se plaisait à les couvrir.

Ah! malheureux Hanun, l'insulte est facile, mais que les fruits en sont amers! Elle laisse le feu après elle! « elle conçoit le travail et enfante le tourment; celui qui » mange de ses œufs en mourra, et si on les écrase, il » en sort un basilic, » pour parler avec l'Ecriture. Que ses joies sont diaboliques, et que le spectacle en est profondément triste! Pauvre joie, lamentable joie, que celle d'insulter un homme, de le faire souffrir, de le faire pleurer! Lamentable joie, que celle de froisser un cœur d'homme entre vos mains, — le cœur d'un pauvre enfant d'Adam, sensible comme vous, mortel comme vous, voyageur comme vous vers l'éternité! Et d'où vient-elle, cette joie? Mon Dieu! tu l'as dit, c'est une joie de l'enfer, c'est un avant-goût de la géhenne. Et où conduit-elle, cette joie? Tu l'as dit encore, ô mon Dieu! loin du séjour où il y a tant de joie pour un seul pécheur qui vient à se repentir; — loin des anges, loin de la lumière, loin de Dieu; — dans le séjour où l'on hait Dieu, où l'on hait les hommes; « au feu éternel préparé pour le diable » et pour ses anges. »

Peut-être que les ambassadeurs de David, lorsqu'ils s'étaient présentés à Rabba, devant les nobles Hammo-

nites et devant leur roi, n'avaient pas rempli leur mission sans quelque imprudence; peut-être que, dans l'innocence et la droiture de leurs intentions, ils n'avaient pas su ménager assez les préventions soupçonneuses et l'irritable susceptibilité des enfants de Hammon; peut-être avaient-ils paru trop tôt ressentir la froideur ou les dédains d'un premier accueil. Tout cela sans doute est possible; mais fallait-il méconnaître l'inviolabilité de leur caractère? Fallait-il croire les accusations de la haine, et rendre l'outrage pour la gratuité? Fallait-il surtout confondre les messagers avec leur message, et les torts des envoyés avec la touchante bienveillance et avec tous les droits de celui qui les envoyait?

Hélas! je vois déjà le jour de la vengeance; elle sera terrible! — Malheureux Hanun, que vas-tu devenir? — Une joie bruyante et quelques cris d'insulte retentissent pour quelques heures dans les rues de Rabba; mais bientôt ce seront des cris de terreur et de désespoir qui monteront vers le ciel avec la fumée de son embrasement; bientôt les frayeurs de l'épée seront sur ce peuple. Elle montera par les fenêtres; elle tuera leurs jeunes gens dans les rues; elle y multipliera les veuves comme le sable de la mer!

Cependant il faut que je m'arrête. — J'en ai dit assez sur les fautes et les malheurs de Hanun; il est temps que je me retourne vers vous et que je vous applique tout ce que vous venez d'entendre; car c'est de vous, c'est à vous que je veux parler: il me tarde de le faire, et je demande à mon Dieu, puisqu'il m'accorde la grâce de remonter chaque année dans cette chaire, de n'oublier jamais que je suis auprès de vous « un ambassadeur de Christ, » et que ma grande affaire est de vous « supplier, au nom de Christ, » d'être réconciliés avec Dieu (2 Cor., V, 20), » en vous

parlant, avec autant de clarté qu'il m'est possible, des choses qui appartiennent à votre éternelle paix.

Vous avez déjà compris en effet, je le pense, que c'était pour vous parler de vous que je vous parlais du roi des Hammonites, et que si j'ai cru devoir insister aussi longtemps sur les priviléges de Hanun, sur son ingratitude et sur son malheur, c'est que j'avais en vue un objet ultérieur, et que je devais bientôt avoir à vous appliquer à vous-mêmes ce que David fit en sa faveur et ce qu'il fit contre David ; — c'est que je désirais vous rappeler aujourd'hui devant Dieu que vous aussi, dans certains jours solennels de votre vie, vous avez reçu du Fils de David des messages de paix et de consolation ; — c'est que je dois vous demander ce que vous en avez fait.

Oui, mes frères, c'est avec cette pensée si vraie, si simple, mais si profondément grave, que je vais maintenant me tourner vers vous. Oh ! je me sens un besoin de vous parler sans image, sans figure, en simplicité, en toute simplicité devant mon Dieu ! Il est des moments où un ministre de Christ voudrait ne plus faire un discours, mais descendre de chaire, s'approcher de ceux qui l'écoutent, s'adresser à chacun d'eux par son propre nom, le conjurer de s'occuper sérieusement de ces choses, lui dire que c'est une réalité, la première des réalités, une réalité éternelle, une réalité toute prochaine, « la seule chose nécessaire ! » Je voudrais donc que vous ne vissiez plus en celui qui vous parle un prédicateur qui harangue une assemblée, mais un envoyé de Jésus-Christ, mais un pasteur, mais un ami qui vient vous parler ici de vos intérêts les plus présents et les plus graves.

En parcourant des yeux, du haut de cette chaire, tout cet auditoire, je crois pouvoir dire que mes regards n'y

rencontrent probablement personne qui n'ait passé par quelque scène de deuil, et n'ait connu déjà quelqu'un de ces jours que le Seigneur a mis à part dans notre carrière, et que l'Écriture appelle « les jours de notre visitation » (Luc, XIX, 44. 1 Pier., II, 12), » c'est-à-dire les jours où nous recevons la visite de Dieu.

Je voudrais donc ici vous engager tous maintenant à reporter devant Dieu vos pensées sur ces moments importants et solennels, non pas certes, et Dieu m'en garde ! pour vous attendrir par de vaines émotions de la chair et du sang, qu'on prend trop souvent et si mal à propos pour de la piété ; non pas sans doute pour faire couler des larmes inutiles données à la terre, ou pour réveiller sans résultat cette « tristesse selon le monde, » qui laisse une âme dans son idolâtrie, et dont un apôtre a dit qu'elle ne « produit » que la mort, » mais plutôt pour vous apprendre à reconnaître les voies du Seigneur à votre égard, et pour rappeler à votre âme que ce que David fit pour Hanun, Jésus-Christ l'a fait pour vous.

Rappelez-vous donc ici ces temps de votre visitation, rappelez-vous-les. — Humilié par la douleur, vous vîtes tout d'un coup comme à découvert le néant des choses de la terre. — Le voile qui vous cachait les réalités éternelles de la vie sembla s'être déchiré pour vous. — Vous aviez soif de la consolation, vous la saisissiez de toutes parts ; vous devîntes sérieux sur les rapports de votre âme avec Dieu, et, pour quelque temps du moins, vous pûtes voir, avec l'évidence du plein midi, qu'une vie passée loin de lui n'est qu'un rêve dont le réveil sera terrible. Vous voulûtes alors chercher Dieu ; vous apprîtes à prier ; on vous vit sur vos deux genoux, et vos yeux chargés de larmes s'élevèrent vers le ciel. Vous lûtes dans la Bible, vous y trouvâtes par

moments une vertu secrète et puissante ; vous désirâtes peut-être voir un ministre de l'Evangile, vous accueillîtes des hommes pieux, vous fîtes des questions ; vous écoutâtes les choses de Dieu avec des oreilles nouvelles, si ce n'est avec « un esprit nouveau et un cœur nouveau. » En un mot, vous réalisâtes en partie cette parole du Seigneur : « Ils me chercheront de grand matin dans leur angoisse. » Venez, diront-ils, et retournons à l'Eternel, car c'est lui » qui a déchiré ; mais il bandera nos plaies (Osée, V, 15 ; » VI, 1). » Et ces paroles sortirent pour vous plus d'une fois comme du tombeau de votre ami : « Une seule chose, tu » le vois, est donc nécessaire. C'est moi, c'est moi qui con- » sole, a dit l'Eternel. Oh ! cherche donc la bonne part » qui ne te sera point ôtée (Luc, X, 42. Es., LI, 12). »

Je le demande à tous ceux qui m'écoutent : N'est-ce pas là ce qui s'est passé dans votre âme au jour où le deuil est descendu sur vous ?

Eh bien ! maintenant je vous déclare à tous de la part de mon Dieu, premièrement, que cette Bible, que ces amis chrétiens, que ces exhortations d'un ministre de la Parole, vous étaient alors réellement envoyés du Seigneur, et aussi réellement envoyés que les ambassadeurs qu'on vit à Rabba pouvaient l'être de David. — C'étaient là les « jours » de votre visitation. » — Et je vous déclare aussi que ces pensées sérieuses, que ces attraits vers Dieu, que ces retours vers les choses d'en-haut, que ces convictions nouvelles sur la puissance et le prix de la sainte Bible, étaient des effets des visitations intérieures de Jésus-Christ, qui voulait vous amener à lui par la douleur et par la consolation de la douleur. — Je vous déclare que c'étaient des fruits de son Saint-Esprit, c'est-à-dire de cet « autre Consolateur » dont il a dit (Jean, XIV, 16 ; XV, 26, 27 ; XVI,

13, 7) : « Je vous enverrai un autre Consolateur, et quand » il sera venu, il vous rendra témoignage de moi. » Je vous déclare que c'étaient des opérations de ce Consolateur qui, même avant qu'un homme soit converti, vient pendant un temps donné « lui rendre témoignage de Jésus- » Christ et contester avec lui » dans sa conscience, pour me servir d'une expression de Dieu même (Gen., VI, 3). Il venait vous appeler, bien que vous fussiez encore éloignés de la vie de Dieu, et que, vous étant obstinés souvent déjà « contre le Saint-Esprit (Act., VII, 51), » vous eussiez mérité cent et cent fois d'être rejeté pour votre longue ingratitude et tous vos mépris de sa bonté. Car notre Maître est vivant, mes frères ; il règne éternellement ; il règne, et c'est lui qui a dit aux Eglises : « Que celui » qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises : » Voici, je reprends et je châtie tous ceux que j'aime : » prends donc du zèle et te convertis ; car voici, je me » tiens à la porte et je frappe, et si quelqu'un entend ma » voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai » avec lui et lui avec moi (Apoc., III, 19, 20). »

Je vous déclare donc enfin que c'était Jésus-Christ qui vous appelait les uns et les autres dans ces jours de deuil ; c'était lui qui, de sa montagne sainte, avait entendu la voix de vos pleurs, et avait dit : « *J'userai de gratuité* en- » vers cette âme, et *je l'enverrai consoler par la main de* » *mes serviteurs* au sujet de cette mort. Je lui enverrai mes » consolateurs. »

Mais prenez-y garde, et rendez-vous bien attentifs à ce que nous appelons CONSOLATION. — N'allez pas vous y méprendre : ce que nous appelons consolation, c'est le soulagement qui descend dans une âme, lorsqu'elle a reçu l'assurance en Jésus-Christ qu'elle est délivrée de la colère à

venir et qu'elle a sa paix avec son Dieu; c'est une alliance éternelle avec Jésus-Christ; c'est la paix par la foi. Cette consolation-là comprend toutes les autres, et sans celle-là nous n'en connaissons point d'autre, nous n'en avons point d'autre à vous prêcher, nous n'en voulons point d'autre.

Appellerai-je CONSOLATIONS ces paroles que les enfants de Hammon font entendre dans leurs deuils, et qui ne se rapportent qu'à cette terre dont je viens de voir tout le néant, où j'ai déjà versé tant de larmes, et d'où je vais bientôt disparaître? — Hélas! ce sont de pauvres consolateurs; ce sont, pour parler comme Job, des *consolateurs fâcheux* (Job, XVI, 2).

Appellerai-je encore CONSOLATIONS ces discours vagues des consolateurs du siècle sur un bonheur après la mort? ces conversations, moitié chrétiennes et moitié païennes, où l'on ouvre à deux battants, à tout le monde, et même aux hommes les plus étrangers à la vie de la foi, les portes du ciel? ces vaines paroles qui ne se fondent sur aucune promesse de Dieu, mais sur les vagues fantaisies d'une religiosité sans foi! ces vaines pensées que les enfants du siècle échangent entre eux dans les premiers jours de leur épreuve, pour tromper leur douleur et pour en tempérer les premières amertumes, en attendant l'effet plus lent du temps et des distractions de la vie! — Certes, autant vaudraient les consolations que les enfants de Hammon donnaient à leur roi! — Vous vous reverrez dans le ciel; vous vous rejoindrez dans le paradis; vous y serez pour toujours réunis, pour toujours heureux! — Ah! oui, sans doute, il en est ainsi, si vous parlez selon la Bible; oui, si vous vous appuyez sur des témoignages de Dieu, et si toute l'espérance de ceux que vous consolez est uniquement fondée sur le sang de la croix! mais, non, si Jésus-Christ n'ha-

bite pas en vous par la foi, et si vous n'avez pas en votre âme le témoignage de son Esprit. — Il n'y a que la vérité qui console! — Qu'on me donne une promesse de Jésus-Christ dans mes mains, — une seule promesse reçue par la foi, — et je suis consolé!

Non, mes frères, je n'appellerai pas même du nom de CONSOLATIONS DE CHRIST la douceur, toute profonde qu'elle est, de pouvoir être parfaitement assuré que l'être bien aimé dont nous pleurons le départ était un élu de Dieu et un héritier du ciel. Ah! sans doute, elle est précieuse, cette assurance, et les consolateurs de Hammon n'auraient pu me la donner. Mais, toute seule, pourrait-elle me suffire, et pourrais-je même en connaître le prix, si je n'ai pas d'ailleurs reçu dans mon âme, par la foi, l'assurance bienheureuse que, moi aussi, j'hériterai la vie, que moi aussi je suis adopté; que mes péchés me sont déjà tous pardonnés, et que j'ai la paix avec mon Dieu; oui, que j'ai ta paix, ô mon Sauveur, et que je porte les sceaux de ton alliance!

La voilà, la consolation de Christ, la vraie consolation, celle qui comprend toutes les autres, et pour le temps et pour l'éternité; celle sans laquelle toutes les autres ne sont que des mensonges ou des objets d'effroi, sans laquelle l'immortalité même n'est que terrible. C'est une alliance éternelle avec Jésus-Christ, c'est-à-dire, c'est le pardon de mon Dieu, c'est le changement de mon cœur par le Saint-Esprit, c'est l'éternelle paix. — La voilà : je n'en connais point d'autre.

Telle était donc celle que Jésus, notre roi, voulait vous faire trouver, lorsque, vous visitant au jour de votre deuil, il voulut vous envoyer ses consolateurs, je veux dire des amis chrétiens, quelque ministre fidèle, et surtout la sainte

Bible et les instances intérieures de son Saint-Esprit, et lorsqu'il dit : « *J'userai de gratuité* envers cette âme ; *c'est* » *pourquoi je la ferai consoler par la main de mes serviteurs* » au sujet de cette mort. »

« Consolez, consolez mon peuple, dira votre Dieu ; par- » lez à Jérusalem selon son cœur, dites-lui que son » iniquité est tenue pour acquittée (Es., XL, 1). — Oh ! » combien sont beaux sur les montagnes les pieds de celui » qui apporte de bonnes nouvelles touchant le bien, qui » publie la paix, qui apporte le salut (Es., LII, 7)! Oh ! » si du moins en cette journée qui t'était donnée, tu » eusses voulu connaître les choses qui appartiennent à ta » paix (Luc, XIX, 42) » (c'est là la parole de Jésus) ! — « Oh ! si tu eusses connu le temps de ta visitation ! »

Maintenant donc, ô vous qui m'écoutez, je viens vous le demander devant Dieu : comment avez-vous reçu les messagers de consolation qui vous sont venus chercher ainsi de la part de Jésus-Christ, aux jours de vos douleurs ? — Y avez-vous connu le temps de votre visitation ? — Il vous sera facile de répondre ; et l'exemple du malheureux Hanun va nous appeler à de sérieux retours sur notre propre cœur.

Vous comprendrez sans doute que je ne veux parler ici d'aucun outrage éclatant fait à la religion de Jésus-Christ. — Mais ne penserez-vous pas que David ne se fût guère tenu pour moins offensé, si le roi des Hammonites, sans chercher à couvrir publiquement d'infamie ses envoyés, eût avec dédain refusé de les entendre ; ou bien, s'il ne leur eût accordé quelques instants d'audience, que pour ne plus s'embarrasser ensuite ni de leur répondre ni de les entendre ; ou bien enfin, s'il n'eût point voulu contracter d'alliance avec leur maître, et ne se fût au contraire associé qu'à ses ennemis ?

Et cependant c'est là l'image trop fidèle de ce qu'un grand nombre d'entre vous, peut-être, ont été devant Dieu dans les jours de leur visitation.

Et d'abord, en effet, il n'est que trop vrai : même parmi les personnes qui fréquentent nos temples, il en est beaucoup qui, dans les jours de leur deuil, ont dédaigné les messagers de paix qui leur étaient envoyés par Jésus-Christ. Je veux dire qu'ils n'ont pas voulu des simples consolations de la Bible qui nous conduisent au pied de la croix de Jésus-Christ; « ils n'ont pas senti la plaie de » leur âme; » ils n'ont pas encore su profiter de ces dispensations dont le Seigneur disait : « Je vous ferai passer sous » la verge; et là, vous vous déplairez en vous-mêmes; » vous vous tournerez vers moi, vous mettrez la main sur » la bouche, et vous direz : J'ai péché; que te ferai-je, » Conservateur des hommes ? » — Ils demeurent dans leur propre justice. — Hélas ! si vous les avez visités dans leur douleur, vous aurez vu leur chambre de deuil remplie de consolateurs humains; dans leurs mains, des livres d'hommes; sur leurs lèvres, des sentences d'hommes; et dans leur cœur encore, les tristes consolations d'un stoïcisme tout humain. Si quelque ami selon Dieu veut leur parler des consolations qui se trouvent avec tant d'abondance dans la connaissance de l'amour éternel du Père, par la foi au sang de la croix, ah! c'est un langage dont on ne veut pas; on l'a bientôt découragé par un froid silence d'étonnement et d'improbation; on a semblé lui dire : Retirez-vous, messagers de David, nous ne voulons pas de vous ! — On préfère à la Bible des paroles d'hommes, des doctrines d'hommes, des livres d'hommes. — On te repousse ainsi, ô mon Sauveur ! voici : « tu te tenais à la porte, tu frappais; » mais on

n'a point encore « entendu ta voix, » et l'on ne veut pas t'ouvrir.

O vous donc qui vous reconnaîtriez à ces traits, que cette triste expérience vous montre que vous ne lui appartenez point, mais vous pousse à le chercher! — Voudriez-vous renoncer à lui? — Voudriez-vous descendre à votre tour dans la mort, et vous voir porter devant le tribunal de votre Créateur, sans avoir lavé votre âme dans le sang de la nouvelle alliance, sans réconciliation, sans Sauveur!

Ah! n'alléguez pas, comme nous supposions qu'avait pu faire Hanun, n'alléguez pas les torts des envoyés du roi, je veux dire tous les défauts que vous avez cru reconnaître peut-être chez les hommes qui se sont attachés aux doctrines du Nouveau Testament; n'alléguez pas la sévérité de leurs jugements, les exagérations, l'orgueil, l'intolérance qui se trouvent, dites-vous, en eux. — Y aurait-il tout cela? — Supposons-le : qu'importe? Qu'est-ce que cela fait à leur message, si c'est le roi qui les députe? Vous arrêteriez-vous donc à leurs défauts, plutôt qu'à l'importance et qu'à la solennité du message, plutôt qu'à la nécessité de l'avoir reçu pour échapper à la colère à venir; plutôt qu'à la bonté, qu'à la patience et qu'à la touchante tolérance de Celui qui l'envoie!

Mais il en est d'autres encore, parmi vous, qui ont paru d'abord accueillir avec empressement les consolateurs du Roi céleste, et qui cependant n'en ont peut-être pas moins méconnu « le temps de leur visitation, » parce qu'en les écoutant, ils ne se sont pas souciés de comprendre leur message, ou pas souciés de traiter alliance avec leur Roi. Et la cause en est trop manifeste. Ils ne voulaient que soulager une douleur présente. Or, l'Evangile a des sons si doux! il s'y trouve des accents si tendres adressés aux

cœurs froissés et brisés! Ce message du Roi céleste parle de vie éternelle, de résurrection, de fleuve d'eaux vives, de larmes essuyées pour toujours, de douleurs changées en joie, de paix, de consolations éternelles! Comment n'écouteraient-ils pas ce message avec avidité? Mais, en l'écoutant pour charmer leur douleur, ils ne se soucient pas de le comprendre; ils ne se demandent pas : Ai-je donc une part à toutes ces choses? Ils voudraient posséder l'effet, sans s'occuper de la cause. Ils se faisaient jadis de la terre un ciel; ils voudraient maintenant qu'on leur fît une terre dans le ciel; et s'ils pensent pour un temps aux choses d'en-haut, c'est une créature qu'ils cherchent; ce n'est pas Dieu. Ils n'ont point sérieusement au cœur l'alliance du Roi céleste; ils demeurent unis à ce qu'il hait; ils restent dans les idolâtries du monde et dans les alliances du siècle. Ils ne se sont point dit encore, du fond d'un cœur droit : Ah! ma première douleur et la source de toutes les autres, c'est de t'avoir déplu, mon Dieu! Mon premier mal, c'est ma longue ingratitude envers toi; et mon premier besoin, c'est d'avoir ta paix!

Hélas! quand c'est avec de pareilles pensées que l'on écoute les ambassadeurs du Roi des rois, au jour de la visitation, qu'en peut-il résulter? Rien, mes frères, ou plutôt moins que rien. — Qu'est-ce que cette dévotion? C'est une vaine rosée de piété, qui, pour être venue sur une âme pendant la nuit de son deuil, va s'évanouir bientôt, comme la nuée du matin, à mesure que le soleil de ce monde reprendra pour cette âme ses premières clartés.

On avait appelé les consolations de Christ contre ses premières douleurs; on leur montre bientôt une indifférence qui va croissant à mesure que s'éloignent les scènes remuantes qui les avaient fait d'abord désirer; bientôt, on n'en a

plus besoin; on les oublie, on les dédaigne; elles répugnent même; elles contristent une âme revenue au monde. Qu'elles retournent au Roi, qui les avait adressées; qu'elles se retirent : on n'en veut plus! Hélas! cette dévotion n'était que d'un jour; comme on l'a dit de la vie mortelle de l'homme, « elle sèche comme l'herbe, et son lieu ne la reconnaît » plus (Ps. CIII, 15, 16)! »

Mais, je l'ai dit, s'il n'en reste rien, trop souvent il en reste moins que rien, c'est-à-dire des illusions funestes, et peut-être même un plus grand endurcissement du cœur. — On a pris pour de l'amour de Dieu un ennui passager de la vie et du monde, un certain dégoût que la douleur seule avait causé; on a pris aussi pour de la piété cette résignation d'un caractère doux et tendre, qui peut se déployer chez une âme d'ailleurs idolâtre du monde et sous l'empire du péché. Alors il en résulte beaucoup de mal : on se croit quelque chose devant Dieu; on se rappelle avec complaisance ce qu'on fut au jour de l'affliction; on se fait une justice de ce souvenir; on se persuade avoir « connu le don » céleste et les puissances du siècle à venir, quand on n'a » fait que les goûter (Hébr., VI, 4, 5) » du bout des lèvres, et qu'on ne connaît réellement point encore ce que c'est que la communion d'une âme avec son Dieu et que la puissance de la foi. — On s'endurcit alors; on devient inaccessible à de nouvelles impressions, on croit avoir tout senti, on est blasé sur les consolations de l'Evangile, que l'on pense connaître et qu'on n'a réellement point éprouvées encore. — C'est le sel qui perd sa saveur : avec quoi la lui rendrez-vous? « Oh! s'ils eussent voulu connaître » les choses qui appartiennent à leur paix! mais main- » tenant elles sont cachées à leurs yeux, parce qu'ils n'ont » pas connu le temps de leur visitation (Matth., V, 13). »

Non, mes frères, il faut le redire, et je voudrais le répéter cent fois; je voudrais l'écrire sur la porte de toutes les maisons de deuil : ces jours de visitation seront perdus et plus que perdus pour vous, si vous n'en profitez pas pour vous unir à Jésus-Christ, hors de qui Dieu ne vient point à nous, ni nous à Dieu! et si vous n'allez pas à lui, non-seulement comme de pauvres MORTELS qui ont besoin de CONSOLATION, et qui crient : « Aie pitié de moi, car je suis en » détresse (Ps. XXXI, 10)! » mais, avant tout, comme de pauvres PÉCHEURS qui ont besoin de PARDON, et qui crient : « Aie pitié de moi, et guéris mon âme, car j'ai » péché contre toi (Ps. XLI, 4)! » — Ces jours de visitation seront perdus et plus que perdus, si votre consolation première, la plus profonde, la plus chère et la source de toutes les autres, n'est pas celle-ci : Je suis donc racheté par le sang du Fils de Dieu; j'ai trouvé mon pardon; j'ai donc ma paix avec mon Dieu! « Ah! je te célèbrerai! ô » Eternel! parce que, ayant été courroucé contre moi, ta » colère s'est apaisée, et tu m'as consolé! »

Mais ici, que dirai-je à ceux de vous pour qui les jours de la douleur ont été bénis en vie éternelle, et à qui le Seigneur a pu dire : « Je t'ai ÉLU au creuset de l'affliction (Es., » XLVIII, 10)? » Les excepterai-je des réflexions que vous venez d'entendre? Ah! certes non, je ne le ferai pas. N'avons-nous pas tous à nous en humilier? Ah! quels sont ceux de nous qui n'aient négligé plus ou moins et les châtiments du Seigneur et ses messages de paix? Quels sont ceux de nous qui n'aient fait l'expérience de la déplorable légèreté de leur âme, après des leçons qui devaient sembler ineffaçables? Quels sont ceux de nous, à ces ressouvenirs, qui ne soient disposés à s'écrier avec ce cantique de notre Eglise :

Hélas! mon Dieu, je fus insensible
Aux doux effets de ta bonté;
J'ai même été trop inflexible
Aux coups de ta sévérité!
Mon cœur est plus dur que la pierre;
Il ne prend plaisir qu'à pécher;
Il n'est attaché qu'à la terre:
Brise, ô Dieu, ce cœur de rocher!

Mais maintenant je m'arrête; car il est temps d'aller plus loin, et d'achever l'exposition de notre texte.

Nous venons de dire quelle est l'ingratitude et l'épouvantable malheur des hommes qui ont refusé de reconnaître les jours solennels « de leur visitation »; écoutez maintenant quel est le double devoir des fidèles qui ont eu le bonheur d'en profiter, et qui se sont convertis à la voix de leur Sauveur.— Premièrement, ils le confessent sans craindre aucun opprobre; et secondement, ils « combattent le bon combat » (2 Tim., IV, 7) », en lui remettant tous leurs projets et tout leur avenir. — Les serviteurs de David, je veux dire ses ambassadeurs et ses officiers de guerre, vont nous fournir successivement cette double leçon. — Ces pensées nous ramènent au pays des Hammonites.

Nous y avons laissé les ambassadeurs de David, au moment où, abreuvés d'opprobre, ils s'éloignaient de la cité de Hanun.

Je me les représente ces graves personnages, sortant des portes de Rabba, ayant encore dans leurs mains leur message de paix, le visage honteusement mutilé, le cœur abîmé de honte et de douleur, vêtus d'une manière humiliante et ridicule, entourés d'une populace furieuse, qui, se voyant lâchement excitée par son prince, les poursuivait de ses huées et de ses cris de rage. — Ainsi sortaient-ils d'une ville où ils n'étaient venus cependant que pour ap-

porter à tout un peuple les bonnes nouvelles de la paix; ainsi finissait un message de bienveillance et de consolation.

Ah! mes frères, n'est-ce pas aussi dans cet appareil que sont sortis dans tous les temps les envoyés de paix que notre Roi céleste a députés sur la terre? N'est-ce pas ainsi qu'ils ont dû toujours porter avec opprobre leur glorieux message quand ils ont été fidèles : « éprouvés, dit l'Apôtre, par des » moqueries, par des coups, par des liens; vêtus de peaux » de brebis et de chèvres; manquant de tout, affligés, tour- » mentés; eux, dont le monde n'était pas digne (Hébr., XI, » 36-38)? » N'est-ce pas aussi chargés de surnoms odieux, outragés, conspués, couverts de manteaux ridicules, baillonnés, garrottés, conduits à la mort, qu'on les a vus finir leur message de paix? N'est-ce pas là ce que l'histoire de l'église de Jésus-Christ nous présente dans tous les temps et dans tous les lieux?— Et, pour n'en citer qu'un seul exemple pris parmi nous, n'est-ce pas ainsi que, dans Genève, on vit sortir par deux fois, avec mépris et au péril de leur vie, le généreux Farel, et plus tard aussi Calvin, son immortel compagnon de service; ces hommes à qui, certes, après Dieu, nous devons tout? Mais que dis-je? N'est-ce pas ainsi que notre Roi lui même fut reçu dans le monde? Ne le vit-on pas garrotté, traîné dans Jérusalem, les mains liées derrière le dos, le front couronné d'épines, le corps couvert d'une pourpre de dérision, le visage outragé par d'indignes soufflets; puis bientôt sortant de Jérusalem, pour être publiquement dépouillé de ses vêtements et cloué contre un gibet infâme?

A cette vue, mes frères, qui de nous s'étonnera jamais de la part que notre Roi réserve ici-bas à ses messagers fidèles? Non, sans doute; il faut que tous ses serviteurs soient prêts à porter, quand il les y appelle, l'opprobre de leur

Maître; il faut que, dans tous les temps, comme l'a dit l'apôtre Paul (2 Tim., III, 12), « tous ceux qui veulent vivre » pieusement en Jésus-Christ, s'attendent à souffrir quel- » que espèce de persécution, » à se voir flétrir par des dénominations injurieuses, ou poursuivis par de rudes traitements; et cela, le plus souvent, dans la mesure même de leur fidélité et de la loyale charité avec laquelle ils auront su rendre témoignage, auprès de leurs concitoyens et de leurs proches, à la bonne nouvelle de la croix. — Mais qu'ils prennent courage, et qu'ils imitent les ambassadeurs de David. — Voyez-les dans notre texte.

Pendant qu'ils sortaient de Rabba au milieu des outrages de tout un peuple, et que, conduits à travers le pays de Hammon vers les frontières de Juda, ils accomplissaient cette carrière de souffrance et d'ignominie, les ambassadeurs de David s'étaient hâtés, nous est-il dit, *de faire savoir à leur roi le traitement qu'ils venaient d'endurer* pour son service; et aussitôt David, pénétré de douleur, et regardant ces outrages comme s'il les eût reçus dans sa personne, fit en leur faveur deux choses: premièrement, *il envoya au-devant d'eux* quelques-uns de ses serviteurs pour les consoler de sa part; *car ces hommes*, dit notre texte, *étaient profondément humiliés*; et puis, il leur fit dire : *Tenez-vous à Jéricho jusqu'à ce que votre barbe soit revenue, et c'est alors que vous reviendrez à Jérusalem.*

Conformément aux intentions de leur roi, les ambassadeurs, quand ils eurent repassé le Jourdain, s'arrêtèrent dans quelque humble demeure, voisine des ruines de Jéricho, en attendant qu'eussent disparu sur leur visage les traces de l'affront qui leur avait été fait dans Rabba, et qu'ils pussent reparaître à la cour de David avec la décente

gravité qui convenait à la dignité de leur caractère et de leur rang.

O vous donc, chrétiens de toute condition et de tout âge parmi les hommes, vrais disciples de Jésus-Christ, qui cherchez d'un cœur droit à lui rendre témoignage par vos paroles et par votre conduite, voilà votre modèle; imitez les serviteurs de David!

Oui, portez avec beaucoup d'amour et beaucoup de foi le message de la paix et des consolations de votre Roi; dites à tous ceux que vous aimez, dites à tous ceux qui pourront vous entendre, attestez humblement, charitablement, mais clairement, mais sérieusement, qu'il n'y a de vraie paix, qu'il n'y a pour nous de pardon, qu'il n'y a de changement du cœur, qu'il n'y a de vie éternelle que dans la connaissance de Jésus-Christ par la foi. « En faisant ainsi, » disait Paul à Timothée, vous vous sauverez vous-mêmes, » et ceux qui vous écoutent (1 Tim. IV, 16). »

Oui, portez loyalement votre témoignage, en vous rappelant que le Roi qui l'a mis entre vos mains est vivant, et qu'il règne. Portez-le, sans craindre jamais pour cela, ni le visage de Hanun, ni l'opprobre de Rabba!

« O vous qui savez ce que c'est que mon salut, peuple » dans le cœur duquel est ma loi, dit l'Eternel, ne crai- » gnez point l'opprobre des hommes, et ne soyez point » honteux de leurs reproches; car le ver les rongera » comme la laine, et la teigne comme un vêtement; mais » ma justice demeure à toujours, et mon salut dans tous » les âges! »

Ne craignez donc pas quelques sacrifices, quelques railleries, quelques jugements injustes et sévères, quelque opprobre pour l'amour de votre Roi. — Seulement, faites-lui savoir, du pays de Hammon, vos combats, vos humi-

liations, vos épreuves, et remettez-lui toute votre cause; car, « il prendra soin de tout ce qui vous concerne (Ps. » CXXXVIII, 8); » il *enverra au-devant de vous* sur le chemin qui vous reste à faire; et vous rencontrerez sur votre route les consolateurs envoyés de votre Roi pour vous soutenir et pour vous animer, en attendant que vous ayez traversé le désert, et passé le fleuve de la mort.

Non! ne craignez pas même, si vous marchez d'un cœur droit, que l'on vous défigure dans votre réputation, et qu'on cherche à la détruire sous « le tranchant des lan- » gues (Ps. LXXIV, 3) » et sous les calomnies des méchants; non, ne craignez pas même cela; car le Seigneur lui-même épousera votre cause; votre réputation est sous sa sauvegarde; elle recroîtra dans Jéricho, pour le beau jour où vous vous présenterez dans la Jérusalem céleste, et où vous entrerez dans les palais de votre Roi.

Encore quelques jours, et vous vous reposerez dans Jéricho. Encore quelques heures de voyage dans le désert des enfants de Hammon; bientôt vous passerez le Jourdain; et alors tout opprobre sera effacé de votre visage, et toute larme de vos yeux. — Sur la gauche du fleuve sont les fatigues, il est vrai, les épreuves, les mépris, les combats; mais sur la droite, le repos, la gloire, les joies, les consolations éternelles. — Sur la gauche, Rabba et les enfants de Hammon; mais sur la droite, « la cité du Dieu vivant, » la multitude des esprits parvenus à la perfection, la » Jérusalem céleste, les milliers d'anges (Hébreux, » XII, 22). »

Oui, bientôt, après vous être reposés dans Jéricho, vous serez appelés à Jérusalem; bientôt vous entrerez par les portes dans la cité céleste, au milieu des cris de joie du peuple de Dieu, aux acclamations des anges; bientôt vous

verrez le roi de gloire, vous verrez Jésus, vous verrez notre bon Roi, qui, de sa montagne sainte, a compté toutes vos douleurs, et qui vous attend dans les palais de sa gloire.— Alors, il vous donnera des robes de rechange, « de lon- » gues robes lavées et blanchies dans le sang de l'Agneau » (Apoc., VII, 14; XIX, 8); il vous revêtira « de la justice » des saints, » et de sa main royale il essuiera toute larme de vos yeux. Alors un grand cri sortira de la cité céleste, et toute l'assemblée des saints et des anges vous proclamera bienheureux.

Oh! oui, bienheureux, dans ce grand jour, mille fois heureux celui qui aura souffert quelque chose pour ta cause, ô mon Sauveur! Bienheureux alors qui aura compris, comme Moïse, que « ton opprobre est une richesse » plus grande que tous les trésors de l'Egypte! » Bienheureux qui pourra te montrer quelques marques et quelques nobles flétrissures reçues à ton service et dans l'obéissance de ta parole!

Voilà, mes frères, notre première leçon, et voici maintenant la dernière : c'est l'histoire de Joab qui va nous la donner, à la tête des armées d'Israël. — J'accomplis l'explication de mon texte, et c'est par là que nous finissons.

Les enfants de Hammon, dit notre texte, *comprenant bien qu'ils s'étaient mis en mauvaise odeur auprès de David*, et que, par l'éclatant outrage qu'ils venaient de lui faire, ils allumaient une guerre d'extermination, se hâtèrent de députer chez toutes les nations qui vivaient entre les rives de l'Euphrate et la chaîne du Liban, pour se coaliser avec elles; ils surent se résoudre à d'énormes sacrifices; et pour pouvoir marcher avec avantage contre un capitaine aussi redoutable que l'était David, et contre un peuple aguerri déjà par vingt ans de combats et de victoires, ils n'hésitè-

rent pas, comme nous l'apprenons des Chroniques (XIX, 6), à consacrer la somme de mille talents hébraïques, c'est-à-dire de plus de cent mille livres pesant d'argent, pour aller prendre à leur solde, jusque dans la Mésopotamie, des gens de cheval et des chariots de guerre.

A la nouvelle de ces immenses préparatifs, David résolut aussitôt de prévenir ses ennemis, en portant ses armes sur leur territoire, et fit partir sans retard ses neveux Joab et Abisaï, auxquels il confia tout ce qu'il y avait de plus vaillant en Israël.

Joab se hâta de marcher contre les Hammonites, qui, n'osant pas se mesurer avec lui dans la campagne, s'étaient rangés devant les murs de Médéba; mais bientôt il apprit que les rois de Mahaca, de Réhob et de Tsoba s'étaient mis en bataille sur les derrières de son armée, afin de le prendre à dos pendant qu'il aurait affaire aux Hammonites, et de l'écraser sous leur nombre.

Le danger était imminent; mais Joab eut bientôt pris son parti. — *Ayant aperçu*, dit notre texte, *que le front de la bataille était contre lui devant et derrière*, il déploya dans cette rencontre les hautes qualités guerrières qui depuis si longtemps l'avaient mis à la tête des plus illustres capitaines de David. Il prit sous ses ordres l'élite de l'armée, pour attaquer en personne les plus redoutables de ses ennemis, et donna la conduite du reste du peuple à Abisaï son frère, qui se rangea contre les enfants de Hammon.

Ces dispositions prises, Joab fit sa harangue. Elle fut courte, mais mâle et religieuse; et l'on y put reconnaître la noble expression d'un cœur résolu et d'une confiance calme au secours du Tout-Puissant.

Si les Syriens sont plus forts que moi? dit-il à Abisaï, *tu viendras me délivrer; si les enfants de Hammon sont plus*

forts que toi, j'irai te délivrer. Montre un cœur mâle, mon frère, *et portons-nous vaillamment pour notre peuple et pour les cités de notre Dieu, et puis l'Eternel fera ce qui sera bon devant ses yeux.*

La bataille ne tarda pas à s'engager; Joab et le peuple qui était avec lui marchèrent contre les Syriens, qui bientôt eurent pris la fuite, et les enfants de Hammon, ayant vu leur défaite, tournèrent le dos devant Abisaï, et cherchèrent un refuge derrière les murailles de Médéba.

Cependant, Adarhezer et les Syriens soulevèrent bientôt après pour leur cause toutes les nations syriennes, et firent même arriver à leur secours les peuples de la Mésopotamie. — Cette coalition de tant de rois obligea David de conduire la guerre en personne, et d'y porter toutes les forces de son royaume. *Il assembla tout Israël*, dit notre texte, et bientôt, ayant atteint ses ennemis près de Hélam, au-delà du Jourdain, il leur livra la plus terrible bataille qu'on eût vue en son règne. Les Syriens y perdirent sept mille charriots de guerre, quarante mille fantassins, et Sohac lui-même, le chef de leur armée. Abattus par tant de défaites, *leurs rois se soumirent à David, et ne pensèrent plus à secourir les enfants de Hammon.* — Ce sont là les dernières paroles de notre texte.

Je vous l'ai déjà dit, ô vous qui avez connu les jours de votre visitation, et qui désirez désormais que votre Dieu soit glorifié dans votre vie et dans votre mort, je vous l'ai dit: que l'admirable langage de Joab à la bataille de Médéba vous serve de leçon; car il décrit en deux mots toute la vie d'une âme fidèle. *Combattons vaillamment, et puis l'Eternel fera ce qui sera bon devant ses yeux.*

Oui, rachetés du Seigneur, combattons vaillamment, et puis remettons toute notre affaire, tous nos intérêts, tout

notre avenir à Celui qui nous a aimés le premier, qui nous garde, et qui, nous ayant tout pardonné, fera tourner toutes choses à notre plus grand bien. « Si Dieu est pour » nous, qui sera contre nous? »

Oui, voilà le langage d'une âme chrétienne qui a connu les jours de sa visitation; voilà sa vie. Elle croit, et elle agit; elle se confie, et elle combat; elle prie, et elle travaille. Sa foi la rend active et obéissante; et son obéissance, bien loin de distraire sa foi, l'exerce et la fait grandir.

Combattons vaillamment, et l'Eternel fera ce qui sera bon devant ses yeux. En avant! se dit-elle, comme si tout le succès devait dépendre d'elle, en même temps qu'elle regarde en-haut, persuadée que tout le succès est dans la main de son Dieu. En avant! puisque «je puis tout en » Christ qui me fortifie (Phil., IV, 13). Et si je sais que » hors de Christ je ne puis rien de bon »; si je sais que tout me vient de Dieu, même la force de marcher en avant et de combattre avec vaillance; si je sais qu'*il fera ce qui sera bon devant ses yeux*, je sais aussi qu'il m'ordonne d'aller en avant et de combattre avec vaillance; et je sais que c'est sur le chemin de l'obéissance que ses fidèles s'assurent de sa présence, et ressentent ses consolations. Ah! je n'ai pas besoin de concilier toutes ces pensées par de savantes théories; je sais qu'elles se concilient dans le cœur de ses rachetés : que me faut-il de plus?

En avant donc avec foi, ô mon âme! voilà pour le fidèle son mot d'ordre de tous les jours. — Mon Dieu, qu'ai-je à faire aujourd'hui pour ton service? Je voudrais ne plus perdre un jour; je n'en ai que trop perdu. Je sais que *le front de la bataille est contre moi devant et derrière.* Eh bien! mon Dieu, dès aujourd'hui, où sont mes ennemis? En arrière, qu'ai-je à réparer? En avant, qu'ai-je à surmonter?

Il y a derrière moi une grande faute à réparer; il y a devant moi des tentations à surmonter, une résolution décisive à prendre, une démarche à faire. Il m'en coûtera beaucoup, Seigneur; mais en avant, oui, en avant avec foi; et tu feras le reste. *Combattons vaillamment; et puis, que l'Eternel fasse ce qui sera bon devant ses yeux!*

Tel était donc l'admirable langage de Joab à la tête des armées d'Israël. Mais prenons-y bien garde, et c'est par cette remarque que je vais finir. Elle est aussi simple qu'elle est grave; et peut-être pour plusieurs d'entre vous est-elle plus importante que tout ce que vous venez d'entendre.

Vous avez admiré le langage de Joab; et cependant Joab, doué de grandes vertus humaines, n'était pas héritier de la vie éternelle. — La Bible, qui sonde les cœurs et les reins, nous l'a décrit avec clarté comme un homme « dont le cœur » n'était pas droit devant Dieu; » vendu à l'ambition, idolâtre du monde jusque dans sa vieillesse, cherchant la gloire qui vient des hommes, et non point celle qui vient de Dieu.

Il avait été l'assassin perfide d'Abner et d'Hamasa. Hautain et vindicatif, « il s'était jeté sur deux hommes plus » justes et meilleurs que lui (1 Rois, II, 5); il les avait » tués avec l'épée; la ceinture qu'il avait sur ses reins, et » les souliers qu'il avait à ses pieds, étaient teints de ce » sang qu'on répand à la guerre et qu'il avait versé pen- » dant la paix. » Il devait plus tard encore manifester la dureté de son cœur, en conspirant avec Adonija contre les volontés révélées du Seigneur; il devait finir de la mort des criminels, et par un juste jugement de Dieu.

Vous le voyez donc, et mettez bien cette réflexion dans vos cœurs, ô vous qui voudriez sérieusement avoir mis à profit les jours de votre visitation; vous le voyez: il est facile souvent de parler un langage religieux; mais il faut

que chacun de nous, après l'avoir tenu, mette aussitôt la main sur sa conscience, et se demande : Suis-je sincère, et mon cœur est-il droit devant Dieu?

On peut être, comme Joab, un homme doué de qualités nobles et brillantes; on peut, comme Joab, dont l'influence égalait en Israël celle même de David, être l'admiration et le guide de son siècle; on peut, comme Joab, avoir donné les plus éclatants témoignages d'un dévouement héroïque à son prince et à sa patrie; — on peut être un grand citoyen, prêt à verser son sang pour son peuple et pour les cités de son Dieu; — on peut même, comme Joab, avoir reçu de fortes impressions religieuses, et déployé dans des occasions importantes de sa vie une certaine confiance en la providence de Dieu; — on peut être tout cela, et plus que cela; — et cependant « avoir été pesé à la ba- » lance, et trouvé léger (Dan., V, 27); » et cependant « n'avoir ni lot, ni part, dans l'héritage éternel (Act., VIII, » 21); » et cependant porter un cœur irrégénéré, qui n'a pas pris Dieu pour sa portion, mais la terre, mais les hommes et la faveur des hommes, et qui, soumis à l'empire de ses convoitises, n'a réellement appris encore, *ni* à connaître Dieu, ni à le prier, ni à le croire, ni à l'aimer.

Maintenant, que vous dirai-je? — Je vous supplierai de profiter de ces graves leçons et des jours de votre visitation. — Je vous supplierai de profiter de ce jour qui luit pour vous, et où Dieu vous visite encore une fois par sa Parole et par son Saint-Esprit. Je vous adresserai cette exhortation par laquelle saint Paul terminait son épître à Corinthe : « Examinez-vous vous-mêmes, éprouvez-vous vous-mêmes, » pour savoir si vous êtes dans la foi ? » — Et comment? — « Ne reconnaissez-vous pas vous-mêmes, ajoute l'Apôtre, » que Jésus-Christ est en vous, à moins qu'en quelque

» sorte vous ne soyez réprouvés ? » — Et j'ajouterai : Si vous ne le reconnaissez pas, oh ! il est temps encore ; le jour de votre visitation dure encore ; allez à Jésus-Christ ; allez vous procurer cette huile divine qui fera que votre lampe ne s'éteindra pas à l'arrivée de l'Époux, comme celle de Joab et de tant d'autres. « Allez vers ceux qui en vendent » gratuitement ; » allez vers Jésus-Christ, qui a dit : « Je ne repousserai point dehors celui qui viendra à » moi. »

O mon Dieu ! « j'ai conclu que ma portion était de gar- » der ta Parole. Je t'ai supplié de tout mon cœur, aie pitié » de moi selon ta Parole. » — Amen !

LE RÉVEIL DU PEUPLE AUX JOURS DE SAMUEL.

SERMON SUR 1 SAMUEL, VII.

Ceux donc de Kirjath-Jéharim vinrent et firent monter l'arche de l'Éternel; et ils la placèrent dans la maison d'Abinadab, sur le côteau; puis ils consacrèrent Éléazar, son fils, pour garder l'arche de l'Éternel.

Or, il arriva que, depuis le jour où l'arche de l'Éternel fut déposée à Kirjath-Jéharim, il se passa un long temps, savoir vingt années; puis toute la maison d'Israël soupira après l'Éternel.

Alors Samuel parla à toute la maison d'Israël, en disant : Si vous vous retournez de tout votre cœur à l'Éternel, ôtez du milieu de vous les dieux des étrangers, et Astaroth; et rangez votre cœur à l'Éternel, et servez-le lui seul, et il vous délivrera de la main des Philistins.

Alors, les enfants d'Israël ôtèrent les Bahalins et Astaroth; et ils servirent l'Éternel seul. Et Samuel dit : Assemblez tout Israël à Mitspa, et je prierai l'Éternel pour vous. Ils s'assemblèrent donc à Mitspa, et ils y puisèrent de l'eau, qu'ils répandirent devant l'Éternel, et ils jeûnèrent ce jour-là, et ils dirent : Nous avons péché contre l'Éternel! Et Samuel jugea les enfants d'Israël à Mitspa.

Or, quand les Philistins eurent appris que les enfants d'Israël étaient assemblés à Mitspa, les gouverneurs des Philistins montèrent contre Israël, et les enfants d'Israël l'ayant appris eurent peur des Philistins. Et les enfants d'Israël dirent à Samuel : Ne cesse point de crier pour nous à l'Eternel notre Dieu, afin qu'il nous délivre de la main des Philistins.

Alors Samuel prit un agneau de lait, et l'offrit tout entier à l'Eternel en holocauste. Puis Samuel cria à l'Eternel pour Israël, et l'Eternel l'entendit.

Il arriva donc, comme Samuel offrait l'holocauste, que les Philistins s'approchèrent pour combattre contre Israël; mais l'Éternel fit gronder en ce jour-là un grand tonnerre sur les Philistins, et les mit en déroute, et ils furent battus devant Israël; et ceux d'Israël sortirent de Mitspa,

et ils poursuivirent les Philistins, et ils les frappèrent jusqu'au-dessous de Bethcar.

Alors Samuel prit une roche, et il la mit entre Mitspa et le rocher, et il appela le nom de ce lieu-là Eben-Hezer; et il dit : Jusques ici l'Eternel nous a secourus !

Et les Philistins furent abaissés, et ils ne vinrent plus depuis ce temps-là au pays d'Israël, et la main de l'Eternel fut sur les Philistins tout le temps de Samuel. Et les villes que les Philistins avaient prises sur Israël retournèrent à Israël, depuis Hékron jusqu'à Gath, avec leurs confins. Samuel donc délivra Israël de la main des Philistins, et il y eut paix entre Israël et les Amorrhéens. Et Samuel jugea Israël tous les jours de sa vie.

Et il allait tous les ans faire le tour à Béthel, et à Guilgal, et à Mitspa, et il jugeait Israël en tous ces lieux-là. Puis il s'en retournait à Rama, parce que sa maison était là, et il jugeait là Israël; et il y bâtit un autel à l'Eternel.

L'un des plus beaux spectacles qu'ait jamais présentés le peuple de Dieu nous est offert dans le texte de ce jour : c'est le réveil de la religion chez toutes les tribus israélites; c'est le succès magnifique qui vient enfin consoler le ministère de Samuel après vingt années de prédications et de prières; c'est, à la suite de longs égarements, toute une nation qui déplore son injustice, qui soupire après l'Eternel, qui revient à la Bible, et qui retrouve le bonheur.

Cependant, au moment de déployer devant vous cet admirable tableau, je me sens pressé de vous signaler une illusion qui pourrait vous en faire perdre le fruit; et je dois vous mettre en garde contre la fausse direction que prennent trop facilement les pensées des hommes religieux, lorsque la bonté divine leur met sous les yeux les effets nationaux de l'Evangile, et des scènes semblables à celles de notre texte.

Quand la vraie religion reprend son empire sur les masses, elle y porte toujours avec elle deux sortes de bienfaits.

Les premiers sont nationaux : elle éclaire, elle épure, elle élève les peuples; elle leur donne la vie avec la paix, l'ordre avec la liberté, le calme avec la force : tout leur prospère; l'Eternel est leur Dieu. Les seconds de ces bienfaits sont individuels : elle y rétablit dans les âmes l'image de Dieu, elle couvre la multitude de leurs péchés, elle les arrache à Satan, elle jette pour elles un pont entre l'enfer et le ciel, elle les délivre de la mort. Les premiers de ces bienfaits sont pour ici-bas; ils se passent dans le temps, bientôt ils finiront. Les seconds de ces bienfaits sont pour le ciel; ils se passent dans l'éternité, jamais ils ne finiront. Mais trop souvent il arrive que la vue des uns nous fait méconnaître les autres, et que donnant à nos pensées un tour inutile et tout humain, nous assistons à ces grands effets de l'Evangile moins en chrétiens qu'en philanthropes; nous y sympathisons avec les joies terrestres qui reviennent toujours pour un peuple sur les pas de la religion, plutôt qu'avec cette joie du ciel dont s'émeuvent les anges quand les pécheurs se convertissent. Et comme l'existence des nations s'accomplit sur la terre, et que leur responsabilité se termine à la terre, nous oublions trop facilement que notre existence à nous et notre responsabilité sont dans l'éternité. Nous oublions que le Juge va nous passer en revue, non pas nation par nation, mais âme par âme. Nous oublions que l'Evangile, bien qu'il porte chez tous les peuples qui le reçoivent, et en proportion même de leur attachement à ses doctrines, les lumières, la liberté, le développement de toutes les charités, en un mot toutes les prospérités et toutes les gloires, l'Evangile ne nous a pas tant été donné pour faire prospérer ici-bas les nations, que pour sauver les individus, homme par homme, d'une perdition qui serait sans

retour. Au milieu de ces grandes choses qui s'accomplissent sous vos yeux dans les masses, vous portez vous-même une âme responsable : c'est là votre heure décisive. Du sein de ces réveils nationaux une voix de Dieu s'est fait entendre; Jésus-Christ vous appelle; il va retirer ses filets sur les rivages de l'éternité; il va mettre à part dans ses vaisseaux ce qu'il y a de bon; il va jeter ce qui est mauvais au feu qui ne s'éteint point. L'existence des nations, après tout, n'est que le drame d'une heure. Derrière ces toiles que la mort va nous faire dépasser et que vous touchez déjà presque avec la main, derrière cette scène rapide, commencent des réalités sans terme, où chacun des acteurs, quel qu'ait été le drame, et quelle qu'ait été sa place, va recevoir de son Maître selon qu'il aura rempli son rôle individuel, et « selon ce qu'il aura fait étant » dans son corps (2 Cor, V, 10). »

J'ai désiré que ces réflexions, présentes à vos consciences dès les premières paroles de ce discours, vous fissent porter des regards plus graves, je ne dis pas seulement sur le réveil religieux qui vous est exposé dans mon texte, mais bien plus encore sur celui dont la bonté de Dieu nous rend aujourd'hui les témoins dans son Eglise.

Vous le savez en effet : pendant que nous traversons la vie, on voit maintenant, dans toutes les tribus du monde protestant, beaucoup d'âmes qui, comme les Israélites aux jours de Samuel, rejettent leurs idoles, soupirent après l'Eternel, s'écrient qu'elles ont péché, et retournent de toutes leurs forces vers le Dieu de leurs pères. Elles ont trouvé que les citernes crevassées d'une sagesse toute humaine ne contiennent point d'eau pour laver le péché et pour ôter la souillure (Zach., XIII, 1); elles reviennent aux doctrines révélées de Dieu; elles ne veulent plus d'une

demi-révélation, ni d'un demi-christianisme, ni d'un demi-salut, ni d'un demi-Sauveur; elles ont reconnu n'avoir rien à présenter à leur Juge que des titres de condamnation; elles vont chercher à Kirjath-Jéharim l'arche de Dieu longtemps délaissée; elles recourent au sang de la croix; elles trouvent la paix, et tout change.

Maintenant donc, prenons-y garde! quand vous portez vos regards sur ce vaste mouvement, il ne s'agit pas tant, pour vous, de connaître ce que pourra devenir dans quelques années, ou Genève, ou la Suisse, ou l'Europe, ou le monde; mais ce que deviendra dans quelques mois, lorsqu'elle aura quitté ce corps, cette pauvre âme, cette âme d'un pécheur, cette âme immortelle qui vous est commise, cette âme dont vous irez rendre compte et que Dieu voulait sauver. — Il s'agit pour vous, non pas tant de savoir quand cette nation recevra l'Evangile, ou quand cette église sera ramenée à la pureté de la foi; mais de savoir si cette âme, si vous-même, vous avez reçu cet évangile du royaume, et si vous appartenez à la vie éternelle.

Venez donc contempler avec recueillement ce retour d'Israël à l'Eternel son Dieu, pour le comparer à ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux. Venez assister aux scènes touchantes de Mitspa et d'Eben-Hezer, pour comprendre mieux celles de l'Europe, celles de la Suisse et celles de Genève. Venez suivre dans ses courses pastorales, au milieu des tribus, ce grand prophète, cet homme de prière que Dieu suscita dans ces jours reculés. Venez l'entendre quand il prêche, pour apprendre mieux ce qu'on vous prêche à vous-mêmes; venez l'entendre quand il prie, pour apprendre mieux comment il faut prier.

Nous méditerons, verset par verset, les paroles de notre

texte, sans nous proposer d'autre plan que d'en développer chacune des sentences, et d'y suivre l'ordre même où l'Esprit saint a voulu nous les donner.

Cette marche, qui nous semble toujours la plus sûre, parce qu'elle est aussi la plus respectueuse, nous fera parcourir les trois périodes successives de ce grand événement, et nous mettra sous les yeux trois tableaux également instructifs. — J'ai dit trois périodes : celle de l'égarement du peuple aux jours de Samuel, celle de son retour à Dieu, celle enfin de son épreuve et de sa délivrance. — J'ai dit, en d'autres termes, trois tableaux : dans le premier, c'est l'arche de l'Eternel qui revient, et Samuel qui prêche durant vingt ans, au milieu d'un peuple égaré ; dans le second, c'est ce peuple longtemps égaré, qui revient lui-même à l'Eternel, qui soupire après lui, qui rejette toutes ses idoles, et qui ne veut plus que de Dieu seul ; dans la troisième enfin, c'est, après ce bienheureux retour, le peuple qui marche avec Dieu, et Dieu qui marche avec son peuple.

Oh ! profitons du temps fugitif qui nous est donné ; car bientôt les Samuel et les tribus qui les entendent auront passé devant leur Juge ; bientôt ce Dieu que les Samuel nous prêchent sur la terre sera devant eux et devant nous. « C'est ici le temps favorable : les choses visibles s'en» fuient ; les jours vont finir ; les siècles vont commencer. » Mettons-les donc à profit, ces jours si petits par leur durée, mais si grands par leur avenir ; soupirons aussi après l'Eternel ; et, puisque nous voyons aussi de nos jours tant d'âmes converties monter à Mitspa pour se réjouir en l'Eternel, et pour y poser avec adoration la pierre d'Eben-Hezer, ne restons pas endormis dans nos demeures ; suivons le peuple de Dieu ; montons avec lui ; combattons le bon combat !

Oh! si beaucoup d'âmes, dans cette cité qui nous est si chère, apprenaient *à soupirer après* toi, Seigneur! oh! si ces jours où tes églises se raniment, devenaient aussi pour notre tribu des jours de réveil! oh! si nous apprenions tous à te chercher avec plus d'instance, plus de sincérité, plus de prières! oh! si tu daignais pousser de nouveaux Samuels dans cette moisson déjà blanche et prête à moissonner!

I.

Le premier tableau que nous présente notre texte, c'est l'arche sainte revenue, et Samuel prêchant avec ardeur, au milieu d'un peuple rebelle et démoralisé; c'est ce long période de dérèglement et d'incrédulité qui précéda le réveil des Israélites, et dont le beau ministère de Samuel ne put les sortir qu'après vingt années de travaux et de prières.

Pour en bien comprendre le récit, rappelons-nous l'état d'Israël aux premiers jours de cet homme de Dieu.

Tout devait être alors un sujet de profonde amertume pour le cœur d'un véritable Israélite, de quelque côté qu'il portât les yeux. S'il regardait à la terre, ce peuple avait abandonné son Dieu; s'il regardait au ciel, Dieu avait abandonné son peuple. Le relâchement et la corruption avaient envahi toutes les familles israélites; et l'Eternel, pour les châtier, les avait abandonnées, en-dedans à toutes les convoitises de leurs âmes, et en-dehors à toute l'inimitié des Philistins. Comme ils ne s'étaient pas souciés de le connaître, Dieu les avait livrés à leurs sens dépravés (Rom., I, 28); il les avait punis de leurs ténèbres par des ténèbres; il avait laissé s'épaissir celles qu'on avait préférées à la lumière; la Parole de Dieu était rare dans ces tristes jours

(1 Sam., III, 1); et l'on n'entendait plus de prophètes en Israël. Hélas! en effet, les prêtres eux-mêmes avaient égaré le peuple. Au lieu d'honorer leur ministère, d'annoncer sa Parole et de proclamer ses puissantes vérités, ils ne voulaient plus de la Bible, ni des vérités de la Bible; et l'on avait vu même les deux fils du sacrificateur Héli, souiller jusqu'aux abords du sanctuaire par les plus abominables débordements. Aussi, je l'ai dit, les maux du dehors égalaient-ils les désordres du dedans. Les Philistins avaient été deux fois vainqueurs; trente-quatre mille Israélites avaient été égorgés sur le champ de bataille avec les fils d'Héli; enfin l'ARCHE, l'arche sainte, l'arche même de l'Eternel, était demeurée dans leurs mains! A peine avait-elle été traînée en triomphe dans leur temple, que par deux fois leur grande idole, Dagon, renversée de son trône, avait roulé dans la poussière; et que bientôt des fléaux surnaturels, les frappant coup sur coup, les avaient forcés à renvoyer sur la frontière des tribus ce redoutable trophée. L'arche de Dieu, traînée miraculeusement, avait fait sa rentrée en Canaan, seule pour ainsi dire, et comme dans le triomphe de la victoire. Mais c'était en vain! les Israélites, depuis longtemps exercés au mépris des choses saintes, ayant osé la regarder avec irrévérence, une plaie soudaine et sévère était tombée sur eux; ces malheureux, au lieu de reconnaître leur faute, ne s'étaient empressés qu'à se défaire de ce dépôt inestimable; et, connaissant la piété des habitants de Kirjath-Jéharim, ils s'étaient hâtés de leur envoyer dire : « Les Philistins ont ramené l'arche » de l'Eternel; descendez et faites-la monter dans votre » ville. »

C'est jusque-là, mes frères, que nos exercices précédents ont dû porter l'histoire qui nous occupe; et c'est là

que je viens la reprendre, en ouvrant devant vous le chapitre de ce jour.

Voyez quel spectacle frappant il nous présente dès ses premiers versets! C'est Dieu qui vient, par un double bienfait, déployer ses miséricordes sur un peuple qui le hait. C'est l'arche de son alliance qu'il ramène, et son prophète Samuel qu'il envoie au milieu d'une nation rebelle à sa Parole et souillée de mille vices. C'est la miséricorde divine qui va se tenir à la porte de ces cœurs endurcis, et qui ne cessera d'y frapper, pendant vingt ans, par la prédication miraculeuse du plus grand de ses prophètes, et par un culte rétabli devant l'arche à Kirjath-Jéharim. Le peuple dort, mais la miséricorde veille; le peuple est perdu, mais la miséricorde vient chercher et sauver ce qui est perdu; le peuple fuit Dieu, mais Dieu poursuit le peuple; et, pour me servir de ses propres expressions, Dieu ne cesse pendant vingt ans « d'étendre tout le jour ses » mains vers un peuple rebelle et contredisant (Rom., » X, 21). »

O gratuité du Dieu « de qui, par qui et pour qui sont » toutes choses (Rom., XI, 36)! » gratuité qui traverses les siècles, poursuivant ton œuvre, ne t'arrêtant jamais, qui ne te reconnaîtrait à ces caractères!

C'était quand tout, chez les Israélites, irritait les yeux de sa gloire, que l'Eternel leur avait préparé son prophète Samuel. C'était quand le cri de leurs iniquités s'élevait avec le plus de bruit vers le ciel, qu'on avait vu venir à Silo, devant la porte du tabernacle, une jeune femme, accompagnée d'un très-petit enfant. « J'avais supplié l'Eternel » pour obtenir ce fils, disait-elle; il a exaucé ma prière; » c'est pourquoi je le prête à l'Eternel, pour qu'il le » serve tous les jours de sa vie. » Elle arrivait des mon-

tagnes d'Ephraïm; c'était son fils unique, elle venait de le sevrer; il était le fils de ses prières et de ses larmes; mais elle le donnait à Dieu; et cet enfant était Samuel. Depuis ce jour, en effet, vêtu d'un éphod de lin, comme les sacrificateurs, et vaquant au service du tabernacle, il avait grandi en la présence de l'Eternel, « se rendant agréable » tant à l'Eternel qu'aux hommes; » et bientôt « tout Is- » raël, depuis Dan jusqu'à Béer-Sebah, » l'avait honoré comme un prophète du Dieu vivant.

Dès que le malheureux Héli eut fini sa carrière, Samuel, malgré sa jeunesse, avait commencé la sienne; et pendant vingt ans il l'avait dû fournir sans en apercevoir les fruits. Il parcourait les villes et les villages de la Terre-Sainte; il conjurait que l'on revînt à Dieu; il prêchait aux grands et aux petits cette vérité toujours la même, et cependant toujours nouvelle de la réconciliation gratuite d'un pécheur qui croit aux promesses de son Dieu. — Croyez la bonne nouvelle, croyez l'Evangile; et puisque l'Eternel s'y déclare un Dieu qui pardonne, venez, et quand vos péchés seraient rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la laine! — Ainsi prêchait Samuel, tandis qu'en même temps il priait avec ardeur; et telle avait été la puissance de ses prières que Dieu lui-même ne les comparait qu'à celles de l'incomparable Moïse; et que, cinq cents ans encore après qu'il eut cessé de vivre, Dieu, pour exprimer le comble de son indignation contre Juda, disait à Jérémie : « Quand Moïse et Samuel se tiendraient devant moi, » je n'aurais pourtant point d'affection pour ce peuple » (Jérém., XV, 1, 7). »

Voilà donc le ministère que Dieu daigna maintenir vingt ans au milieu d'un peuple rebelle! Voilà jusqu'où put aller cette gratuité de l'Eternel, qui passe par-dessus nos iniqui-

tés; qui nous demande notre cœur comme s'il en avait besoin, comme si les rôles étaient changés, comme s'il était, lui, la créature, et nous le créateur; lui, l'être dépendant, l'héritier du tombeau, et nous, l'ancien des jours et la source des eaux vives !!! O gratuité, gratuité de mon Dieu! encore une fois, qui ne te reconnaîtrait à ces caractères? Gratuité, sans laquelle il n'y aurait plus d'Eglise ici-bas, sans laquelle aucun enfant d'Adam ne reviendrait de son dégoût des choses du ciel et de son éloignement pour un Dieu de sainteté; sans laquelle la terre ne porterait plus que des héritiers du feu éternel, et ne roulerait dans l'espace aux yeux des anges que comme une étoile errante, comme un monde sans soleil, à qui « l'obscurité des ténè- » bres est réservée pour l'éternité. » Gratuité de mon Dieu! qui de nous ne retrouverait ici l'histoire de son âme et les expériences de sa vie! Auquel d'entre nous ne t'es-tu pas manifestée dans le temps même de ses plus coupables égarements! Combien de fois ne t'avons-nous pas vue nous préparer des moyens de retour, des occasions de repentir, des humiliations bienheureuses et des épreuves salutaires! Qui de nous, dans les jours mêmes où il avait le plus mérité l'horrible malheur d'être à jamais abandonné, ne t'a pas vu courir après lui, lui tendre les bras, l'appeler par son nom, et l'arrêter dans sa fuite, pour faire enfin arriver à ce cœur rebelle les regards tout puissants de tes reproches et de ta tendresse!

Mais, ce n'était pas tout, mes frères; car Dieu, dans les jours qui nous occupent, avait fait plus encore pour ramener à lui le peuple d'Israël.

Dans le même temps qu'il leur suscitait un prophète tel que Samuel, Dieu leur avait aussi rendu, par une longue suite de miracles, l'arche de son alliance. Elle revenait

alors chez les Israélites, pour seconder par son muet langage les prédications du prophète de l'Eternel. Mais elle ne rentrait non plus au milieu de ce peuple ingrat que comme y venait Samuel, je veux dire, par pure grâce et sans autre motif que la gratuité de Dieu. « Je répandrai » sur vous des eaux pures, et je vous purifierai de toutes » vos souillures, avait dit l'Eternel; je vous ôterai le cœur » de pierre; je vous donnerai un cœur nouveau et un es- » prit nouveau; mais je ne le ferai point à cause de vous, » ô maison d'Israël! afin que vous le sachiez et que vous » soyez honteux. Je ne le ferai qu'à cause du nom de ma » sainteté (Ezéch., XXXVI, 25, 32). »

Cependant, avant d'aller plus loin, et pour que nous puissions comprendre entièrement cette première partie de notre texte, il est nécessaire que nous sachions bien ce qu'était cette ARCHE de l'alliance, au-dessus de laquelle le Seigneur Dieu faisait si souvent entendre sa voix et manifestait sa présence. Vous nous permettrez cette disgression, si c'en est une, mes frères. Qu'était-ce que cette arche? — Nous devons l'expliquer.

Personne de vous n'ignore, sans doute, que l'ARCHE DE L'ALLIANCE était ce qu'il y avait de plus sacré dans le sanctuaire. — Symbole du « trône de la grâce, » revêtue de l'or le plus pur, et destinée à contenir la sainte loi de Dieu, elle était placée au-delà du voile « dans le lieu très-saint, » où le seul souverain sacrificateur avait le droit de pénétrer, et où il n'entrait même qu'une seule fois l'année, à la grande fête des expiations, représentant ainsi l'entrée que notre grand sacrificateur Jésus-Christ a faite au ciel, après la mort qu'il a dû souffrir « une seule fois pour l'expiation de » nos péchés (Héb., IX et X). » Je parle avec saint Paul.

Mais il y avait en l'arche quelque chose de plus remar-

quable encore et de plus vénéré; je veux parler de son couvercle d'or, sur lequel le sacrificateur versait le sang des victimes, et que l'on appelait le PROPITIATOIRE (ou « ce qui rend Dieu propice »).

Maintenant, mes frères, avez-vous reconnu quel était l'usage et de ce monument et de cette cérémonie? Avez-vous bien compris que c'était la représentation la plus simple à la fois et la plus sublime du moyen par lequel la miséricorde divine a pourvu, dès l'origine des siècles, à la rédemption de tous les élus par Jésus-Christ? — Oui; c'était un admirable symbole, dont le langage, déjà dans ces temps reculés, était à la portée des esprits les plus simples, et qui leur représentait la seule voie par laquelle une créature coupable, longtemps rebelle et souillée encore, peut s'approcher d'un Dieu qui cependant a le mal en horreur, et qui ne saurait tenir le coupable pour innocent (Exode, XXXIV, 7).

Vous interprèterai-je un langage si clair à la fois et si plein de profondeur? La courte explication que je vais vous en donner sera de l'apôtre Paul et non pas de moi.

Pourquoi ce livre de la loi placé dans l'arche et comme au pied du trône de Dieu? — Comment m'approcherai-je avec confiance de mon Créateur et de mon Juge que j'ai tant offensé, si je vois ouvert devant lui, à la base de son trône, le livre de ses commandements que j'ai tous transgressés? — Il y est écrit: « Tu n'auras point d'autre Dieu devant ma » face, tu ne te feras point d'idoles; » et je me suis fait des dieux de la créature, et je n'ai su trop longtemps lui présenter qu'un cœur rempli d'idoles! — Il y est écrit: « Tu ne » prendras point mon nom en vain, tu sanctifieras mes sab- » bats, tu feras toute ton œuvre; » et j'ai pris si souvent son nom en vain, et je suis si loin d'avoir fait toute mon œuvre;

et j'ai si peu sanctifié ces précieux dimanches qu'il m'avait donnés pour le chercher! — Il y est écrit : « Tu honoreras » ton père et ta mère; » et le plus tendre des fils a tant de fois volontairement contristé le cœur de son père et le cœur de sa mère! — Il y est écrit : « Tu ne tueras point et » tu ne médiras point; car celui qui a de la haine dans son » cœur est mis au rang des meurtriers! » et j'ai tant de fois donné carrière à des mouvements de dépit, de colère et de malveillance! — Il y est écrit : « Tu ne commettras point » d'impureté; tu ne déroberas point; tu ne diras point de » faux témoignage; » et l'Eternel Dieu a vu toutes les souillures de ma vie et de mes pensées! l'Eternel connaît que de fois j'ai fait aux autres ce que je n'aurais pas voulu recevoir de leur part! l'Eternel sait que de fois ma langue a rendu un témoignage infidèle de la vérité! — Il y est écrit enfin : « Tu n'auras point de désir du mal; » et il suffirait déjà de ce seul commandement pour me renverser dans la poussière devant Dieu!

Cependant, mes frères, c'est cette loi qui est dans l'arche sainte, cette loi terrible, cette loi donnée sur Sinaï au milieu des éclairs, « pendant que la montagne fumait comme » une fournaise, » et que la terre « tremblait tout autour! » — cette loi qui déclare maudit quiconque n'aura pas observé ce qui y est écrit (Gal., III, 10)! — Comment donc oserai-je m'approcher de mon Dieu, tant que je vois devant lui, et comme au pied de son trône, un livre qu'il y a placé de ses mains, et dont toutes les pages prononcent malédiction contre moi?

Mais je vais au sanctuaire : j'y vois un sacrificateur qui traverse le voile, et qui entre dans le lieu très-saint. Qu'y va-t-il faire? Il y porte du sang. — Et quel est ce sang? —

C'est celui du Testament de grâce, est-il dit; c'est le sang de la grande victime! — Et qu'en fera-t-il? Il le verse sur le propitiatoire; il en couvre ainsi toute la loi. — Mais cette loi terrible de Dieu n'est-elle pas toujours là? peut-elle changer, et ne crie-t-elle pas malédiction? — Oui, cette loi terrible est toujours là; elle n'a point changé; elle crie vengeance contre tout transgresseur, malédiction contre quiconque l'aura violée en un seul commandement (Jacq., II, 10, 11)! Mais le sang de la grande victime l'a couverte, cette loi terrible; le sang de l'alliance est là : il crie réconciliation, il proclame que tout fut accompli (Jean, XIX, 30)! Ainsi donc, le Dieu dont je m'approche ne peut plus voir cette loi qui me condamne, qu'à travers le sang versé pour la satisfaire; « car Jésus-Christ, notre souverain sa-
» crificateur, est entré dans le ciel pour nous, dit saint
» Paul, non avec un sang étranger, mais avec son propre
» sang; et il a été établi de tout temps pour PROPITIATOIRE
» par la foi dans son sang; en sorte que les croyants sont,
» par la grâce, gratuitement tenus pour justes par la ré-
» demption de Jésus-Christ, et que Dieu manifeste ainsi
» sa justice dans le temps même qu'il tient pour juste le
» méchant qui a la foi en Jésus-Christ. »

J'ai continué, mes frères, de parler avec saint Paul (Rom., III, 23, 24, 25; IV, 5).

Et remarquez encore que, dans le but d'imprimer en tous les cœurs le plus profond respect pour ces grands mystères de son amour, et pour cette arche sainte qui leur en était le symbole et le gage, l'Eternel n'avait pas seulement défendu, sous peine de mort, qu'aucun autre Israélite qu'un fils de Lévi, osât y porter les mains; il avait ordonné qu'on plaçât à genoux, sur le propitiatoire, deux chérubins d'or, dont le visage demeurait penché sur cet objet auguste

et mystérieux, comme pour en sonder les insondables profondeurs. Et c'était ainsi qu'il voulait nous rappeler que ces conseils de sa miséricorde, qui font la joie de ses élus, sont le continuel sujet de l'admiration des anges; et que, dans le vaste ensemble de ses œuvres, ces intelligences bienheureuses ne trouvent rien de plus digne d'occuper leurs adorations ardentes, que cette dispensation par laquelle, sans violer sa loi, Dieu fait entrer tant de millions de rebelles dans les joies des anges et la gloire de sa présence.

Vous savez qu'à cette vue, leurs adorations s'embrasent, et que, dans leurs chœurs magnifiques, elles ont fait entendre ce cri tendre et sublime : « Gloire à Dieu dans les lieux » très-hauts, paix sur la terre, bonne volonté dans les » hommes! »

Telle fut donc, mes frères, l'arche de l'Eternel. Vous voyez qu'elle était déjà, pour les fidèles de ces siècles reculés, ce que la table de la sainte cène est aujourd'hui pour vous. — La table « vous rappelle Jésus-Christ jusqu'à ce » qu'il vienne (1 Cor., XI, 26) : » l'arche leur rappelait Jésus-Christ jusqu'à ce qu'il vînt. L'une et l'autre étaient un symbole de ces mystérieux conseils du Très-Haut « où » la bonté et la vérité se sont rencontrées, où la justice et » la paix se sont entrebaisées (Ps. LXXXV, 10); » l'une et l'autre nous montraient « Dieu juste et cependant Sau- » veur (Esaïe, XLV, 21), Jehova! Jehova! le compatis- » sant, le miséricordieux, et lent à la colère; celui qui » ôte l'iniquité, le crime et le péché, et qui cependant ne » tient pas le coupable pour innocent (Exode, XXXIV, » 7)! » L'une et l'autre durent crier à tous les hommes que le Dieu qui leur a donné des lois immuables, et qui « est un Sinaï en sainteté, un feu consumant, un Dieu » terrible (Héb., X, 31; XII, 26), » est cependant un

Dieu qui regarde au sang de la grande Victime promise à nos premiers parents dès les premiers jours du monde, un « Dieu qui pardonne tant et plus, et auprès de qui la ré- » demption se trouve en abondance (Esaïe, LV, 7. Ps. » CXXX, 7). » La première criait donc de dessus le sang du propitiatoire, ce que nous crie la seconde de dessus la sainte table : O homme malheureux et pécheur! as-tu soif du pardon de ton Dieu? viens, viens! il te recevra! Sa loi, si tu viens, peut-elle te condamner? Ne vois-tu pas ce propitiatoire qui la recouvre tout entière? Ne vois-tu pas ce corps rompu pour toi? N'entends-tu pas la voix de ce sang répandu pour la rémission des péchés, et prononçant de meilleures choses que celui d'Abel? Viens donc, viens gratuitement; « il n'y a plus de condamnation » pour ceux qui sont en Jésus-Christ, » car qui accuserait les élus de Dieu? Serait-ce Dieu? lui qui justifie! — Qui condamnerait? Jésus? « lui qui mourut, qui ressuscita, » qui est à la droite de Dieu, et qui même prie pour » nous (Rom., VIII, 32, 33)! »

En un mot, l'arche sainte rappelait l'Evangile, l'antique Evangile, l'Evangile éternel, je veux dire la bonne nouvelle d'un pardon gratuit, annoncée aux enfants d'Adam, dès les premiers jours du monde, et par la connaissance de laquelle les élus de Dieu, dans tous les siècles, ont été convertis et sauvés.

Mais, hélas! le souvenir de ces puissantes vérités s'était presque éteint en Israël, et la grande masse de ce peuple démoralisé les avait oubliés au milieu de ses prospérités charnelles : on avait adopté les maximes des peuples idolâtres; on s'était enfoncé dans les voies de l'incrédulité; on avait négligé les saintes Ecritures; et tandis qu'on disait alors, sans doute comme aujourd'hui, que toutes les reli-

gions sont bonnes, pourvu qu'on vive bien, on vivait mal, c'est-à-dire, loin de Dieu, loin de sa Bible, loin de son salut et de ses voies.

Voyez, en effet, dans les circonstances du retour de l'arche, la lamentable conduite des tribus.

Qui n'eût pensé qu'un événement si miraculeux et si plein de gloire aurait ranimé leur reconnaissance! L'arche sainte, depuis sept mois, était tombée dans les mains de leurs ennemis. C'était peu que trente mille de leurs frères eussent trouvé la mort sur le champ de bataille; cette arche, devant laquelle le Jourdain s'était arrêté, et Jéricho s'était écroulée, l'arche sainte avait été prise par les Philistins, et conduite en triomphe dans le temple de leur dieu. — A l'ouïe de ce désastre, le vieux sacrificateur Héli était tombé mort à la renverse; sa belle-fille, femme de Phinée, s'était courbée, avait enfanté, et rendant aussitôt son dernier souffle, s'était écriée : « Iccabod! c'en est fait » de notre gloire! »

Jamais désastre plus effrayant n'avait affligé des cœurs israélites; et voici que tout-à-coup l'on apprend en Israël que l'arche, miraculeusement traînée, vient d'arriver sur les frontières des tribus! Les Philistins se sont vus contraints de la renvoyer avec respect! elle a confondu l'orgueil de leur victoire; elle leur a fait la guerre jusque dans leurs villes murées et dans les temples de leurs dieux; elle les a frappés au milieu de leur triomphe; et maintenant elle revient en Israël, par sa seule puissance, ou pour mieux dire, par un pur effet des gratuités de l'Eternel! C'est Dieu qui la ramène au milieu de son peuple ingrat; c'est le Dieu de Samuel qui les conjure de revenir à lui! — Quel événement pour toute cette nation! Qui n'eût dû croire qu'à cette nouvelle les tribus se seraient émues, et

que la joie de tout ce peuple se serait fait entendre au loin? Mais non! on l'accueille à peine à Bethsémès; on l'y dépose avec indifférence sur une pierre de la campagne; et c'est encore pour l'outrager par la plus coupable irrévérence! Et quand le Seigneur a dû punir tant d'audace, au lieu de revenir à lui avec larmes, ces malheureux se hâtent de se défaire de l'arche comme d'un objet qui les importune : on l'envoie à Kirjath-Jéharim! Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que tout Israël, le peuple et ses conducteurs, l'Eglise et ses ministres, sont plongés dans la même langueur. On ne s'embarrasse nulle part de ce monument de Dieu; on l'oublie; on le laissera quarante ans dans la maison d'Abinadab!

Hélas! mes frères, tel est le spectacle que toutes les églises du monde sont venues, l'une après l'autre, et de siècle en siècle, présenter à nos regards; c'est ainsi qu'en lisant leurs annales successives, vous les verrez toutes, après les plus hautes bénédictions du Seigneur, obscurcir tour-à-tour la vérité, s'éloigner par leur propre pente du chemin de la vie, et abandonner l'arche sainte, je veux dire le grand dogme de la réconciliation gratuite du pécheur par la foi au sang de la croix; le traitant, comme les Bethsémites, avec irrévérence, y portant des mains profanes, une curiosité sacrilége; ou bien, comme le reste d'Israël, le méconnaissant, le laissant reposer durant des années dans quelque village et dans quelque coin retiré du pays. Vous les verrez alors nier les dogmes les plus clairs et tenir pour inutiles les plus sacrés objets de notre foi. Telle est l'histoire de toutes les églises les unes après les autres, jusqu'à ce qu'il plaise au Dieu tout-puissant de les ramener à lui par des châtiments et par des délivrances. — Tant il est vrai que la religion vivante est dans le cœur

de l'homme une plante étrangère, qui n'y prend l'existence, et qui ne l'y conserve, qu'autant que le Saint-Esprit l'y place de ses mains, et l'y nourrit de jour en jour.

Cependant, mes frères, ne pensez pas que la connaissance du vrai Dieu se fût absolument éteinte en Israël, que Dieu n'y eût plus d'adorateurs marchant devant lui dans l'obéissance et dans la prière, attendant, comme Abraham leur père, la cité permanente dont il est l'architecte et le fondateur? — Non, mes frères, il n'en était point ainsi, et il n'était pas possible qu'il en fût ainsi. Le Seigneur avait encore son peuple dans ces jours ténébreux, et nous savons d'avance, par sa Parole, que, depuis la sortie du paradis d'Eden jusqu'au jour où le Fils de l'homme viendra juger les vivants et les morts, il ne cessera jamais d'avoir sur la terre une église d'élus, dont il purifiera les cœurs par la foi, et qui ayant cru sur sa parole que leurs péchés sont couverts, le glorifieront ici-bas par la lumière de leurs bonnes œuvres, en attendant qu'il les rassemble dans la maison paternelle des cieux. Nous savons, par sa Parole, que l'Eglise, dans ce sens, est impérissable; qu'elle a pu demeurer longtemps plus ou moins cachée aux regards de la chair, mais que « jamais les portes de l'enfer » ne prévaudront contre elle. »

Voyez, par exemple, dans ces jours où Jézabel avait fait mourir par l'épée tout ce qu'elle avait pu trouver d'adorateurs de Dieu, où Elie, poursuivi par elle, et croyant être le seul homme fidèle qui restât en Israël, s'écriait : « Je » suis extrêmement ému à jalousie pour l'Eternel, parce » que les enfants d'Israël ont abandonné ton alliance, ô » mon Dieu! ils ont démoli tes autels; ils ont tué tes pro- » phètes avec l'épée; je suis resté moi seul, et ils cher-

» chent ma vie! » — que lui fut-il répondu? — « Tu te » trompes, Elie, car je me suis réservé un reste de sept mille » hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Bahal! »

Voyez encore, dans les siècles qui précédèrent notre bienheureuse réformation, quand toute la terre, replongée dans les ténèbres, adorait les idoles et ne savait plus ce que c'était qu'une Bible; quand les prêtres brûlaient au feu tout homme convaincu de l'avoir lue en sa propre langue, ou de n'avoir pas fléchi le genou devant leurs images taillées; quand cette idolâtrie couvrait la terre, — où était l'arche sainte? — Où elle était, mes frères? — elle s'était réfugiée dans les hautes vallées de la Bohême et de la Calabre; elle était montée dans les chalets et les chaumières des Apennins et des Alpes; « il lui avait été » donné des ailes d'aigle pour s'enfuir dans ces déserts de » devant le dragon; » et c'était là qu'était alors pour elle Kirjath-Jéharim; là qu'elle avait trouvé ses Abinadab et ses Eléazar; là que Jésus-Christ avait son culte, et que se continuait l'Eglise de Dieu; on y lisait sa sainte Parole comme à genoux; on y voyait les bergers l'enseigner à leurs enfants, et ceux-ci la reproduire aux yeux mêmes de leurs ennemis dans leur conduite aimable et déjà sainte, comme dans leur mémoire et sur leurs jeunes lèvres.

Voyez encore, dans les jours plus récents du siècle dernier, lorsque la Bible était un objet de ridicule et de rage, lorsque les plus beaux génies du temps semblaient conjurés contre elle; que le Philistin la voulait avilir et les hommes d'Israël y porter des mains sacriléges; que la doctrine seule vivifiante de la réconciliation du pécheur par la foi au sang de Christ ne s'entendait plus annoncer que çà et là, dans les douze tribus du monde protestant, — où était-elle, cette arche sainte? — Vous l'auriez trouvée

chez les hommes qu'on flétrissait alors de noms injurieux, chez des artisans et des laboureurs sortis des montagnes de la Bohême ou de la Moravie; et, dans le même temps où les princes d'Asdod s'écriaient dans Paris et dans Berlin : Ecrasons l'infâme! vous auriez vu ces hommes, méconnus du monde, mais connus de Dieu, traverser l'Atlantique, pour aller l'annoncer à de pauvres nègres esclaves, à de stupides Esquimaux, et pour changer ces hommes sauvages en de douces brebis du troupeau de Jésus-Christ, qui maintenant encore font monter vers le trône de Dieu l'encens peut-être le plus pur qu'il reçoive sur la terre.

Voyez, dans notre texte, la touchante conduite des habitants de Jéharim. Au milieu de l'irréligion générale et de l'apostasie de tout un peuple, voyez leur foi, leur sagesse et la fermeté de leur zèle.

On vient leur dire de Bethsémès, qui était une ville de prêtres, qu'on n'y veut plus garder l'arche de l'alliance : rien ne les arrête. Si tout Israël et si les prêtres mêmes négligent l'Eternel, pour eux s'approcher de lui, c'est leur bien. « Ah! qu'il lève sur eux la clarté de sa face, » voilà leur bien! — Ils courent à Bethsémès; ils y prennent avec une sainte joie cette arche de l'Eternel; ils la font monter à Kirjath-Jéharim. Ce n'est pas sur un rocher, au milieu des champs, comme les Béthsémites, qu'ils veulent la placer : s'ils avaient un palais, ils l'y transporteraient. Où donc la déposeront-ils? Chez quelque ministre du sanctuaire? Hélas! les ministres étaient alors étrangers à l'arche de l'alliance : ce n'était pas d'eux qu'on pouvait rien attendre; ce n'était plus le temps où les lèvres des sacrificateurs gardaient la science; ils avaient corrompu l'alliance de Lévi; ils ne tenaient plus les chemins de l'Eter-

nel. — Il choisiront donc l'homme le plus honoré de leur cité, le pieux Abinadab, dont la demeure, placée au sommet du coteau, conviendra mieux d'ailleurs à la majesté du sanctuaire. Et, pour veiller sur ce dépôt sacré, ils désigneront le jeune Eléazar, plus fervent encore peut-être, ou du moins plus libre d'autres soins que ne l'était son père; et quand ils l'auront ainsi *mis à part*, ils le *sanctifieront*, comme le dit notre texte, pour cet auguste office; c'est-à-dire, qu'ils l'y consacreront par une cérémonie religieuse, où ils appelleront sur son ministère la bénédiction de Dieu notre Sauveur.

Mais, que toutes les circonstances de cet événement sont instructives! — Qui était cet Abinadab, et qui était cet Eléazar? Etaient-ce des sacrificateurs? Non, je l'ai dit; ils n'appartenaient point à la race d'Aaron; à peine paraît-il qu'ils aient été lévites, puisque leur nom même ne se trouve pas dans les dénombrements des familles de Lévi. Ces mesures des Jéhariens sortaient de toutes les règles suivies en Israël; mais l'irrégularité même des temps les rendait légitimes; et Dieu voulut, par quarante années de bénédictions sur la cité de Jéharim et sur la maison d'Abinadab, y mettre les sceaux indubitables de son approbation.

Que faire, en effet, dans ces jours désastreux; que faire quand l'arche sainte est errante, cachée, méconnue, et que ses ministres l'abandonnent? Si les fils d'Aaron se refusent à l'accueillir, ne faut-il pas que les simples enfants d'Abraham s'y portent à l'envi? Oui, certes, il le faut; béni soit, pour une église, le jour où les hommes laïques se lèvent pour l'Eternel! et s'il ne s'en trouvait point en Israël, c'est des étrangers, c'est des péagers, c'est des pierres mêmes qu'il en susciterait.

Heureux Abinadab, heureux Eléazar! heureux fils, heureux père, heureux amis en Dieu! — Entrez donc, entrez ensemble avec l'arche de l'Eternel et le propitiatoire dans votre heureuse demeure! Entrez en vous donnant la main, en glorifiant Dieu, car le salut est entré aujourd'hui dans votre maison. Unis pour l'éternité par un lien plus durable que celui du sang, vous êtes désormais l'un à l'autre plus qu'un fils n'est pour son père, plus qu'un père n'est pour son fils! Regardez au même propitiatoire; espérez au même sang, et ne craignez plus que ni la mort, ni rien au monde vienne vous séparer; vous n'êtes plus séparables! bientôt, oui, bientôt, Celui que vous voulûtes recevoir ici-bas, dans votre maison d'argile, vous recevra lui-même à son tour dans les palais de sa gloire où la mort ne sera plus!

Eh bien! mes frères, vous aussi, soyez aujourd'hui, chacun dans sa maison, des Abinadab et des Eléazar. — Dans ces jours où Dieu prépare évidemment un réveil au milieu de notre Israël, ayez à cœur qu'au sein de la tiédeur qui règne dans votre tribu, l'arche sainte et son propitiatoire soit entrée dans votre maison; je veux dire, que la foi bienheureuse au sang répandu pour la rémission des péchés soit le refuge de toute votre famille! Ah! c'est votre sûreté, c'est votre grande affaire. Et dans cet office important, ne vous en remettez pas à vos ministres. « Ayez » de la déférence » sans doute, comme le veut saint Paul, « pour ceux qui vous avertissent et qui veillent sur vos » âmes comme devant en rendre compte (Héb., XIII, » 17);» mais ne vous en tenez pas là; car, s'il arrivait que nous ne fissions pas notre office, que deviendriez-vous? Si nous n'étions pas nets de votre sang, en serait-il moins sur votre tête? « Si le pécheur meurt par la faute de la senti-

» nelle, je redemanderai son sang de la main de la senti-
» nelle, dit l'Eternel; mais ce pécheur mourra dans
» son iniquité. » Votre âme est à vous! vous en répon-
drez; « et que donnerait un homme en échange de son
» âme? » Imitez les Béréens qui, lorsqu'un apôtre leur
avait « parlé, s'en allaient dans leurs maisons conférer les
» Ecritures, pour voir s'il en était ainsi (Act., XVII,
» 11). » — « Ceux qui veulent croire par procureur,
disait un père de notre église, pourraient bien n'être pas
sauvés en personne! » et Dieu même ne veut pas que no-
tre foi, fût-elle pure, soit jamais fondée sur le témoignage
des hommes. Elle doit l'être sur le sien; voilà la foi; il n'y
a que cela qui soit la foi.

Mais je dois poursuivre l'explication de notre texte et
traverser avec vous les vingt années qui préparèrent d'abord
et qui consommèrent enfin le RÉVEIL du peuple de Dieu.
— C'est le SECOND OBJET que le texte de ce jour a dû pro-
poser à nos méditations.

II.

Il y avait vingt ans que Samuel parcourait les villes et les
villages de la Terre-Sainte, leur dénonçant les jugements
de Dieu, et les conjurant de revenir à lui, lorsqu'enfin il
eut l'inexprimable joie de voir se manifester, dans toutes les
tribus, un réveil religieux, qu'on a regardé comme un des
événements les plus extraordinaires de l'histoire sainte.
Au bout de vingt ans, est-il dit dans notre texte, *toute la
maison d'Israël soupirera après l'Eternel.*

Qu'on se figure la joie sainte et l'attendrissement de cet
homme de Dieu, lorsqu'il vit enfin descendre sur ses frères
ces effusions du Saint-Esprit qu'il avait tant de fois appelées

par ses ardentes prières; lorsqu'il vit toutes les familles de son peuple écouter avec avidité ses prédications, présenter à l'Eternel des cœurs travaillés et froissés, se chercher entre eux pour conférer les Ecritures, et pour l'invoquer ensemble; des hommes jusque-là profanes, arrêter le cours de leurs égarements pour les déplorer devant Dieu; et d'autres, jusqu'alors indifférents et pénétrés de leur propre justice, s'écrier avec anxiété, comme le geolier de Philippe: Et moi! et moi, mon Dieu! « que ferai-je pour être » sauvé? » en un mot, lorsque, comme le dit notre texte, *au bout de vingt ans*, il vit *tout Israël soupirer après l'Eternel!*

Mes frères, je dois maintenant adresser à vos consciences les prédications que Samuel, à la vue de cet admirable retour, fit entendre de ville en ville à toute la maison d'Israël. Mon texte m'y appelle: mais, avant de le faire, il faut que je rapproche de vos âmes le récit de ces faits, et que je vous présente, sur les années qui préparèrent ce réveil de tout un peuple, deux réflexions indispensables. Voici la première :

Ces bienheureux fruits de la prédication de Samuel, quand eut-il la joie de les voir de ses yeux? — Vous venez de l'entendre : *Après vingt ans!* comme les missionnaires anglais à Tahiti.

Ces vingt ans, sans doute, ne sont rien pour la plupart des lecteurs de la Bible. Ils semblent bien courts, quand, lisant l'histoire de Samuel, il suffit d'achever un verset pour les avoir franchis. Mais pendant ces vingt ans, que devenaient les âmes? que devenaient ces Israélites, qui, portés chaque jour dans les cimetières des tribus, finissaient leur épreuve et passaient sans retour dans la redoutable éternité?

Hélas! pendant ces vingt années, les hommes, comme aujourd'hui, descendaient rapidement la vie, et s'enfuyaient comme l'aigle qui poursuit sa proie. Les uns, tout en volant au tombeau, s'étaient opposés au règne de Dieu qu'annonçait Samuel, et ils étaient morts! D'autres avaient osé, peut-être, en faire un objet de ridicule, et ils étaient morts! Un plus grand nombre, dans leur indifférence, avaient dédaigné d'écouter, et ils étaient morts! Ils avaient répondu comme ce fils de la parabole : « Oui, je vais! » et n'étaient point allés; ou bien, comme les conviés: « Tenez-moi, je » vous prie, pour excusé; j'ai acheté une terre, j'ai pris » une femme en mariage; » et ils étaient morts! — Pendant ces vingt ans, on trafiquait, on vendait, on achetait, on bâtissait; puis arrivait cette mort qu'on attend toujours, et qu'on n'attend jamais; cette mort qui décide sans retour la plus solennelle des questions: est-il sauvé, ou ne l'est-il pas? — il est dans les filets de l'évangile; mais y est-il vivant ou y est-il mort? sera-t-il jeté dehors, ou sera-t-il accepté? pendant qu'on prêchait, qu'a-t-il fait? pendant que les tribus soupiraient après l'Éternel, a-t-il soupiré? pendant qu'on priait, a-t-il prié? pendant qu'on ôtait Astaroth et les dieux des étrangers, rejetait-il lui-même ses idoles? avait-il choisi la bonne part?

O mes frères, prenez-y garde! car vous êtes aujourd'hui dans ces *vingt ans* dont nous parlons. Vous avez eu le bonheur d'être appelés à l'existence dans ces jours où se prépare le réveil de nos églises; la Parole, « qui était rare en » Israël (1 Sam., III, 1), » il y a quelques années, y abonde maintenant; les vérités de la foi sont plus clairement annoncées; les écrits religieux qui les expliquent se multiplient tous les jours; les hommes, les choses, les événements, tout vous en parle; les progrès de l'Evangile chez les

peuples païens, les institutions chrétiennes qui le leur envoient, les sciences humaines qui s'élevaient naguère contre la révélation divine et qui viennent aujourd'hui l'une après l'autre s'incliner devant elle! Ah! prenez-y garde, encore une fois, vous êtes dans ces *vingt ans* dont parle notre texte! Peut-être, dans vingt ans, l'église de Genève verra-t-elle un grand peuple soupirant après Dieu; mais dans vingt ans, vous, où serez-vous? Eh! vingt jours déjà sont beaucoup pour des êtres tels que vous, qui comptez votre courte vie par minutes et par secondes; — ne voyez-vous pas vos parents s'en aller, vos amis disparaître? — et vous vous envolez! qu'importe donc au salut de votre âme ce qui se passera dans l'église de Genève vingt ans après qu'auront fini les jours de votre visitation, si la vie n'est pas en vous à l'heure de votre mort, et s'il venait à se trouver que vous n'avez « ni lot ni portion dans cette affaire » (Act., VIII, 24)? »

Voilà notre première réflexion sur ces vingt ans qui précédèrent la conversion d'Israël; et voici maintenant la seconde:

Quand Samuel fit-il entendre les prédications rapportées dans notre texte? Fut-ce pendant ces vingt années? — Non! ce fut à leur terme. — Ce ne fut point dans le temps où le peuple se montrait endurci, où l'on négligeait la Bible, où l'on rejetait les mystères, où l'on n'avait d'oreilles que pour les affaires de la terre, pour les nouvelles de la semaine, pour les débats de la politique, pour les sagesses de ce siècle. Non! ce fut quand ce peuple tout entier, se reconnaissant pécheur, s'écria comme à la grande pentecôte : « Hommes frères, que ferons-nous! » ce fut quand *tout Israël soupira après l'Eternel.* — En un mot, Samuel ne commença point par là ses prédications; ce fut

plutôt par là qu'il les finit. — Il y avait donc *vingt ans* qu'il prêchait en Israël, lorsqu'il fit entendre les exhortations de notre texte.

Cette réflexion, mes frères, nous semble très-importante, et nous la recommandons fortement à votre attention religieuse; parce que vous ne sauriez comprendre les prédications de Samuel, non plus que celles de Jésus-Christ ou des apôtres, si vous ne savez en distinguer les époques successives.

En effet, il y a deux périodes très-distinctes dans la prédication de tout ministre fidèle, ou plutôt il y en a trois. Dans la première, il prêche la loi; dans la seconde, l'évangile; dans la troisième, encore la loi.— Dans la première, il réveille le pécheur; dans la seconde, il le convertit; dans la troisième, il le fait marcher. — Dans la première, il crie à ses frères : Vous êtes perdus, craignez, fuyez la colère à venir! c'est là la première prédication de la loi. — Dans la seconde, il leur crie : Revenez à Dieu, « car il » pardonne (Esaïe, LV, 7)! » c'est la prédication de l'évangile. — Dans la troisième enfin, il leur crie : Ecoute maintenant, ô Israël, écoute ton Dieu qui t'a sauvé; écoute ses dix commandements! c'est la seconde prédication de la loi.

Nous ne voulons point dire par là, sans doute, qu'un ministre fidèle doive oublier jamais la Bonne-Nouvelle quand il prêche la loi, ni la loi quand il annonce la Bonne-Nouvelle; mais nous voulons rappeler qu'il les distinguera toujours sans les séparer jamais; et qu'il fera dominer successivement l'une ou l'autre de ces paroles de Dieu dans l'ordre raisonné de ses prédications. — Il s'avancera vers les âmes au nom de son Maître, ayant constamment la loi dans une main, et l'amnistie, l'évangile, dans l'autre. — Il

y a un temps pour étendre la main droite, et il en est un autre pour avancer la gauche. Il est un temps pour crier à l'enfant prodigue : Malheureux, tu t'avilis, tu te perds, tu vas périr! — C'est la loi. — Il en est un autre pour lui crier : Courage, pauvre pécheur! oui, lève-toi, retourne à ton père; il est ton père; il te recevra; ses entrailles s'émouvront; il courra lui-même au-devant de toi, il te serrera contre son sein, et tu verras alors une immense joie dans toute sa maison! — C'est là la Bonne-Nouvelle; c'est l'Evangile. — Enfin, il est un temps pour dire à l'enfant prodigue, dès qu'on le voit pleurer dans les bras de son père : Heureux enfant, obéis maintenant! tu étais perdu, et tu es retrouvé; tu étais mort, et tu es ressuscité! on t'en conjure donc par les compassions de ton père, offre-lui ton corps en sacrifice vivant et saint; sois métamorphosé par le renouvellement de ton esprit, et reconnais que toute sa « volonté est bonne, agréable et parfaite » (Rom., XII, 1, 2). » C'est la seconde prédication de la loi.

Eh bien! mes frères, telle était aussi la prédication nouvelle de l'heureux Samuel, lorsque après vingt ans de ministère, il eut l'indicible joie de voir *tout Israël soupirer après Dieu.*

Alors, dit notre texte, *Samuel parla à toute la maison d'Israël*: alors il comprit, à la vue de cette œuvre de Dieu, que c'était pour lui le moment de redoubler la sienne; alors il se rendit de tribus en tribus, pour parler à toutes les familles de ce peuple béni.

S'il leur eût tenu, dans les premiers jours, le langage qu'il leur prêchait alors, il y eût perdu sans doute ses paroles et sa peine. On n'a jamais pu régénérer une âme par la seule prédication de la morale, même la plus pure. Il n'y a que la bonne nouvelle d'un pardon, il n'y a que la

parole de la foi qui puisse ramener un homme à Dieu, et le former à la joyeuse obéissance du cœur. Samuel jusqu'à ce jour, pour émouvoir les âmes, avait abondamment crié comme tous les prophètes : « Revenez à l'Eternel, car il » aura pitié de vous; et à notre Dieu, car il pardonne tant » et plus (Esaïe, LV,7)! » Mais, du moment qu'il les voit converties, c'est la loi qu'il va leur prêcher. Il veut leur faire mettre en action ces premiers mouvements de leur foi; il veut qu'une réforme éclatante vienne témoigner de leur sincérité.

Samuel parla donc à toute la maison d'Israël, en disant : S'il est vrai que vous vous retourniez de tout votre cœur à l'Eternel, ôtez du milieu de vous les dieux des étrangers et Astaroth, et rangez votre cœur à l'Eternel, et le servez lui seul ; et il vous délivrera de la main des Philistins. C'est-à-dire : si c'est sincèrement que vous recherchez Dieu et que vous *soupirez après l'Eternel*, alors faites deux choses: réformez votre culte, *ôtez du milieu de vous les dieux des étrangers*, jetez loin de vous toutes vos idoles comme on jette « un sang impur » *et les Bahalins*, et l'idole de Tyr, l'infâme *Astaroth ;* mais aussi réformez votre vie, *rangez votre cœur à l'Eternel*, montrez-lui que vous êtes sincères, *servez-le lui seul*, commencez par le chercher dans le chemin de l'obéissance, c'est là qu'on le cherche, et c'est là qu'on le trouve. Voilà votre tâche, appliquez-vous à la remplir, et Dieu fera la sienne, *et il vous délivrera de la main des Philistins.*

Telle était la prédication de Samuel aux hommes de son temps; et maintenant, je voudrais la faire entendre aussi, mes frères, à tous ceux d'entre vous qui commenceraient à *soupirer après l'Eternel*, et qui ont senti la plaie de leur âme.

O vous donc qui, depuis quelque temps, semblez faire votre première affaire de votre avenir éternel, vous qui, dans la pensée que vous n'avez que peu de jours, semblez ressentir la soif du pardon et de la grâce, écoutez aussi, je vous en supplie, cette prédication de Samuel, car c'est à vous aussi qu'elle s'adresse.

Ecoutez d'abord ces premiers mots du prophète : *S'il est vrai*, vous dit-il, *s'il est vrai que vous vous soyez retournés vers Dieu de tout votre cœur ;* c'est-à-dire, si c'est de bonne foi que vous le recherchez, si vous n'êtes point de ceux dont il a dit: « Ils s'approchent des lèvres, mais leur cœur » est encore bien loin (Esaïe, XXIX, 13)! »

Hélas! en effet, combien n'en est-il pas parmi nous qui semblent *soupirer* depuis des années, et qui cependant demeurent toujours les mêmes! Combien qui disent : Je voudrais être un vrai chrétien, une vraie chrétienne, avoir plus de foi, plus de pureté, plus de vie; mais j'attends; on m'a dit, et je le crois, que cette foi, que ce zèle, que cette pureté et que tous ces progrès dans la sanctification sont un don du ciel et ne viennent pas de nous!

O mes frères, prenez-y garde! il peut y avoir un mensonge dans votre main droite. Sans doute, toutes ces grâces sont des dons de Dieu (et nous ne saurions trop répéter une vérité si fondamentale pour la vie de la foi); mais si vous êtes sincères, il y a des démarches à faire que peut-être vous n'avez point commencées; il y a des idoles à ôter du temple, des idoles que vous chérissez et que vous souffrez encore; il y a des actes que Dieu vous demande et que vous lui refusez jusqu'à cette heure. Ah! si vous en restiez là, vous seriez mis « au rang des infidèles (Matth., XXIV, » 51. Luc, XII, 46), » et vous seriez convaincus d'avoir été de ceux dont il a dit : « Tu n'as point de part ni de

» portion dans cette affaire, parce que ton cœur n'est pas
» droit devant Dieu (Act., VIII, 21). »

Ecoutez donc bien Samuel : *S'il est vrai que vous vous soyez retournés vers l'Eternel de tout votre cœur et de toute votre âme*, si cela est vrai, vous aussi réformez votre culte et réformez votre vie ; vous aussi faites votre tâche, et Dieu fera la sienne.

Oui, réformez votre culte! Otez d'abord de dessus l'autel les maximes du monde, et mettez pour toute chose à leur place les maximes de la Bible. Réformez votre culte! sanctifiez ces sabbats de l'Eternel que vous aviez si longtemps négligés, et que dans la grande journée on appellera cependant les plus précieux de vos jours. Si Bahal est dieu, célébrez ses sabbats; mais si l'Eternel est Dieu, célébrez ses sabbats, non pas comme des esclaves sans doute, mais comme des fils; non pas comme une tâche, mais comme un privilége. Profitez de ces précieux dimanches que la bonté de Dieu vous a comptés; consacrez-les, non pas à Astaroth, non pas à des joies où Dieu n'est pas, à des passe-temps où l'éternité est oubliée, à des fêtes où Jésus n'est jamais invité ; mais à chercher le Dieu qui pardonne, le Dieu de la Bible, le Dieu-Sauveur, mais à lire sa Parole, à rechercher ses amis, à visiter la veuve et l'orphelin, à trouver la communion bienheureuse de Jésus, à vous préparer en un mot au dimanche éternel du royaume des cieux. Réformez votre culte enfin, c'est-à-dire: *Otez du milieu de vous ces dieux des étrangers*, qui reçurent, hélas! si longtemps le culte de vos premières affections ; ces préoccupations de la politique, par exemple, qui dominèrent peut-être tout le cours de votre vie; ces besoins de splendeur et de vanité, par exemple encore, qui si longtemps ont faussé votre jugement sur les choses saintes, et qui, remplissant votre âme

de petites ambitions et de courtes joies, l'ont rendue inattentive à la Parole de Dieu. Mais ôtez, *ôtez* surtout la grande idole de notre siècle, *la grande Astaroth*, je veux dire, L'OPINION DU MONDE, cette grande déesse à laquelle vous rapportiez tout, vous sacrifiiez tout, vous soumettiez tout, et auprès de laquelle vous allâtes si longtemps chercher vos joies et vos douleurs, vos peines et vos consolations, votre bonheur et votre gloire; à laquelle vous demandâtes si longtemps permission de faire ou de ne pas faire, de croire ou de ne pas croire, d'obéir ou de ne pas obéir. Otez *ce Dieu des étrangers!* car c'est au milieu de nous, hélas! la grande ennemie de Dieu; grande est ici, « grande est la Diane des Ephésiens (Act., XIX, 34), » grande est cette idole dans Genève. Dites-vous bien qu'il vous est IMPOSSIBLE de recevoir l'évangile dans le même cœur où cette idole est encore adorée; dites-vous bien qu'il vous est IMPOSSIBLE même D'AVOIR LA VRAIE FOI, c'est-à-dire de croire dans votre cœur à Jésus-Christ, comme y croient les élus. « Comment pourriez-vous croire, a dit » notre Seigneur, lorsque vous recherchez la gloire qui » vient des hommes, et que vous ne cherchez pas avant » tout la gloire qui vient de Dieu? Comment pourriez- » vous croire? — Mais vous ne voulez pas réellement ve- » nir à moi pour la vie! — vous tirez votre gloire des » hommes; et je connais bien que vous n'avez pas l'amour » de Dieu en vous (Jean, V, 40-42). »

Réformez donc votre culte; mais réformez aussi votre vie; fuyez les convoitises du mal, rangez tout votre cœur à la volonté de Dieu, dans les petites choses comme dans les grandes; ne réservez aucun péché; et commencez dès aujourd'hui. Oui, faites ces choses; soyez sincères! Vous ne pouvez rien par vous-mêmes sans doute, vous n'êtes

qu'inconstance et que corruption sans doute ; mais allez en avant dans la route du devoir; allez, et Dieu viendra à vous, et vous le trouverez fidèle ; et vous serez soutenus ; et il vous *délivrera de la main des Philistins.*

Voyez Israël. Que son exemple est beau et que son retour à Dieu fut admirable! Qu'il est touchant ce mouvement de tout un peuple, lorsqu'animé d'un même esprit, il renonce aux idoles, il les arrache des autels, il en abhorre le souvenir, *il ne veut plus servir que Dieu seul!* Jamais de plus beaux jours ne s'étaient levés sur Israël ; jamais plus de bénédictions ne descendirent sur ce peuple.

Cependant, tout cela n'était pas assez pour le sage Samuel : il craignait l'inconstance trop souvent éprouvée de ce peuple aujourd'hui si fervent; il savait, par l'expérience de son propre cœur, combien il est nécessaire que « celui » qui est debout prenne garde qu'il ne tombe (1 Cor., X, » 12) ; » et combien, par conséquent, il importait, dans ce moment de ferveur, d'élever à Dieu les pensées de tous ses frères, et de les engager à supplier encore d'une même voix l'Auteur de toute grâce, pour qu'il ne les abandonnât pas à leur propre inconstance, et qu'il achevât dans sa miséricorde l'œuvre qu'il avait commencée aussi dans sa miséricorde. Samuel donc fit dire à tous les chefs des tribus et des familles d'Israël : *Assemblez tout Israël à Mitspa, et je prierai pour vous l'Eternel.*

Qu'elle fut touchante, qu'elle fut sublime, cette scène de Mitspa! et qu'y a-t-il de comparable dans l'histoire d'aucun peuple ?

Qu'on se figure, sur les plaines élevées de Mitspa, cette foule innombrable arrivant de toutes les tribus d'Israël avec des cœurs tout émus d'une même pensée! Et pourquoi ce rendez-vous universel! — Il n'y a pas longtemps que

quatre cent mille hommes, tous dégaînant l'épée, s'y étaient rassemblés pour la guerre de Benjamin; mais aujourd'hui, c'est un peuple de frères, et c'est pour prier! Ils avaient perdu leur commun père, ils l'ont retrouvé, ils ont vu ses bras tendus pour les recevoir, ils veulent s'y jeter, ils veulent l'adorer tous ensemble.

Et que viennent-ils lui dire? Viennent-ils se réjouir en sa présence de l'élan généreux qui les a saisis? Non! ils ne viennent parler à Dieu que de ses miséricordes. Quant à eux, ils n'ont à lui dire que leurs injustices; un sentiment les presse par-dessus tout autre, c'est le besoin de s'abattre devant lui et de se déclarer indignes de ses grâces!

Dès que ce grand peuple fut réuni, ils se placèrent comme devant l'Eternel; *ils jeûnèrent ce jour-là*, dit notre texte; et pour exprimer leur bonheur dans l'assurance du pardon qu'ils avaient trouvé auprès de Dieu, *ils puisèrent des eaux et ils les répandirent devant l'Eternel;* comme on le faisait à la fête des tabernacles, et dans la même pensée, sans doute, qui faisait dire au prophète Esaïe : « Vous » puiserez des fontaines de cette délivrance des eaux avec » joie, et vous direz en ce jour : O Eternel! je te célèbre- » rai, parce qu'ayant été courroucé contre moi, ta colère » s'est apaisée et tu m'as consolé (Esaïe, XII, 1). »

Mais à peine eurent-ils donné ce premier cours à l'expression de leur bonheur, qu'ils commencèrent à témoigner le sentiment dont ce bonheur même les pénétrait tous : O Dieu de nos pères, ce bonheur, nous ne l'avons pas mérité! ton peuple est un peuple d'ingrats! *Nous avons péché*, s'écrièrent-ils, *nous avons péché contre l'Eternel!*

Mes frères, voilà donc votre marche devant Dieu; suivez-la, et Dieu sera votre sauvegarde. — C'est ce qui me reste à vous dire, en vous retraçant très-rapidement LA TROISIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE de mon texte.

III.

Ces douces émotions des Israélites à Mitspa ne devaient pas durer longtemps; et leur foi, bien que récente, allait être soumise à l'épreuve d'un rude combat.

Pendant que ce peuple se livrait sans crainte aux émotions de sa piété, et s'abattait devant Celui par qui les rois règnent, tout-à-coup le bruit se répandit dans le camp d'Israël qu'une puissante armée des Philistins s'avançait sur Mitspa.

Les Philistins avaient été peut-être alarmés eux-mêmes de cet immense concours d'Israélites si près de leurs frontières. Ces incirconcis pouvaient-ils admettre que tant de milliers d'hommes ne se fussent assemblés que pour gémir sur des péchés, que pour jeûner, et que pour chercher tous ensemble la face d'un Dieu invisible? — D'ailleurs, l'occasion dut aussi leur paraître favorable, pour surprendre à la fois tout ce peuple et pour l'accabler d'un même coup. Dès qu'ils avaient appris le projet d'Israël, leurs gouverneurs avaient préparé secrètement une puissante armée, et leurs mesures avaient été prises pour arriver à l'improviste sur Mitspa, pendant que la multitude désarmée et confuse des Israélites y serait encore assemblée.

A cette nouvelle inattendue, le premier mouvement d'Israël fut celui de la terreur. Qu'allaient-ils devenir ? ils étaient presque tous sans armes; d'ailleurs, les Philistins avaient depuis vingt ans sur eux l'ascendant de la victoire; leur armée était proche; déjà l'on entendait au loin le bruit de leur marche et leurs chariots de guerre. Il était trop tard pour fuir. Aux yeux de la chair, la délivrance était impossible.

Qu'allaient-ils devenir, et que pouvaient-ils faire? Mes frères, ils n'hésitèrent pas longtemps. Il y a un Dieu qui règne dans le ciel et qui a fait des promesses; c'est vers ce Dieu qu'ils prirent leur refuge; c'est à lui qu'ils regardèrent. *Alors*, nous est-il dit dans notre texte, *les enfants d'Israël vinrent à Samuel, et lui dirent : Samuel, ne cesse pas de crier pour nous à l'Eternel, et il nous délivrera de la main des Philistins.*

Ici, mes frères, le Saint-Esprit présente à votre méditation l'une des scènes les plus imposantes de l'Ancien Testament : approchons-nous pour la contempler.

A la vue de ce peuple qui remettait toute sa cause à l'Eternel, l'âme tout entière de Samuel s'éleva vers le ciel en d'ardentes et silencieuses prières. On voyait déjà dans le lointain les Philistins s'avancer en ordre de bataille; tout le peuple, dans l'attente, avait les yeux sur le prophète. Alors Samuel, avant de faire entendre sa voix, prit un jeune agneau qu'il immola sur l'autel, afin de rappeler à ses frères que la prière n'est reçue dans le ciel que pour l'amour de Celui qui est « le véritable Agneau de Dieu im- » molé dès la fondation du monde (1 Jean, I, 29); » et tandis que le sang de la victime coulait sur l'autel, *Samuel*, dit notre texte, *cria à l'Eternel, il cria pour Israël, et l'Eternel l'entendit.*

Une leçon très-importante nous est ici donnée. — Vous l'avez vu : dès que les enfants d'Israël ont rejeté leurs idoles, déploré leurs égarements, et rangé sincèrement leur cœur à servir l'Eternel, c'est alors que l'Eternel se hâte d'exercer leur foi récente et de la fortifier, en la faisant tour-à-tour passer par de menaçantes épreuves et par la plus éclatante délivrance.

Eh bien! mes frères, il en fut toujours ainsi pour les

élus de Dieu. Quand l'un d'eux a commencé de soupirer après lui; quand, recevant sa parole avec la soumission d'un cœur honnête et bon, il a tourné vers lui ses plus chers désirs, alors souvent le Dieu qui l'aime vient le visiter par des épreuves et lui préparer des délivrances.

Oui, c'est par cette double leçon que Dieu fait grandir ses élus dans la foi, dans l'esprit de prière et dans la sainteté; par là, qu'il leur révèle leur impuissance; par là, qu'il les conduit à revenir humblement à la Bible, à y mettre un sens, à désirer que toutes les promesses en soient oui et amen, à les croire avec abandon; par là qu'il leur apprend dans l'épreuve à prier, et dans la délivrance à bénir; dans l'épreuve, leur indignité, et dans la délivrance, sa bonté; dans l'épreuve, leur néant, et dans la délivrance, sa puissance éternelle et sa fidélité.

Sans doute, il est parmi vous quelques âmes que Dieu fait aujourd'hui marcher dans cette voie; il les visite, ou par la maladie, ou par le deuil, ou par des douleurs secrètes; ou bien encore, par des épreuves intérieures : l'ennemi les poursuit; il les environne de tentations; il les remplit d'angoisses.

Mes frères, c'est alors qu'une âme fidèle apprend à se placer, comme Samuel, devant l'Agneau de Dieu, et à crier à l'Eternel. — Oh! ayez donc bon courage! car il y a ici plus que Samuel. — Israël, à Mitspa, fut effrayé d'abord; mais il chercha son refuge en l'Eternel; et il reprit bientôt toute son espérance, quand il vit, au milieu de la plaine, l'homme de prière, Samuel, l'ami de Dieu, debout devant l'agneau immolé, élevant son cœur et ses mains vers le ciel, pour y faire monter des prières ardentes avec la fumée de la victime. — Eh bien! mes frères, ayez bon courage; car, je l'ai dit, il y a ici pour vous plus que

Samuel. Oui! plus haut que les plaines de Mitspa, nous avons un Samuel que le Père exauce toujours, et qui prie pour son peuple. Oui! dans le ciel, auprès du Père, nous avons l'Agneau qui fut immolé, le véritable Agneau qui ôte les péchés du monde, « le Sacrificateur qui est entré pour » nous dans les lieux saints, non avec le sang des agneaux, » mais avec son propre sang, nous ayant obtenu une ré- » demption éternelle. — Approchez-vous donc de lui avec » un vrai cœur et une pleine certitude de foi. » — Mes frères, je le répète, il y a ici plus que Samuel! — « A » celui qui met toute sa confiance en moi, dit l'Eternel, » je lui ferai voir la délivrance de son Dieu. »

Cette délivrance, peut-être, n'aura pas lieu pour vous du même côté du tombeau qu'a eu lieu l'épreuve; mais alors elle n'en sera que plus belle, plus complète, plus douce! — Oh! qu'elle sera belle, cette délivrance, au jour du rafraîchissement et de la consolation des enfants de Dieu, lorsque, revenus de « la grande tribulation, » ayant blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau, » ils n'auront plus de larmes, plus de mort et surtout plus de péché! — Ayons donc bon courage! Quoi qu'il en soit, la délivrance est certaine.

Voyez que celle d'Israël nous en offre une frappante image.

Le peuple était dans une attente pleine d'émotion, pendant que le sang coulait sur l'autel, et que Samuel criait à Dieu. L'armée des Philistins, en ordre de bataille, hâtait sa marche menaçante, et poussait déjà ses cris de guerre, lorsque tout-à-coup *l'Eternel fit gronder en ce jour-là un grand tonnerre*, un tonnerre terrible. Les airs semblèrent se déchirer, la terre en trembla; et parmi les Philistins une profonde épouvante vint glacer tous les cœurs. Qui

sont-ils devant Celui qui règne dans les cieux, et dont la voix ébranle toute la nature? Ils jettent leurs armes; ils se dispersent; ils fuient de toutes parts. C'est la frayeur de Dieu qui les poursuit. Alors Israël, à la vue de ce prodige, se précipite sur leurs pas; il se revêt des armes jetées dans leur fuite, *il les frappe* depuis Mitspa *jusque sur les hautes plaines de Bethcar*. Dès ce jour, leur grandeur est abaissée, leur orgueil abattu; et l'on voit commencer la ruine qui doit, en peu d'années, en éteindre la race.

Mais que fait alors Samuel? toujours occupé de son Dieu, et toujours occupé de ses frères, pour les amener à son Dieu, Samuel voudrait que le souvenir d'un tel bienfait ne s'effaçât jamais en Israël. Il faut qu'on élève aussitôt, sur le théâtre même de cette dernière délivrance, un monument de toutes les autres. — Il faut qu'on prenne *une roche*, et qu'on la roule *entre Mitspa et le rocher* : « Ce » lieu, s'écrie-t-il, s'appellera désormais *Eben-Ezer*; c'est-» à-dire, *la roche du secours*. » — On roule la pierre, on l'élève; et en la consacrant, Samuel prononce sur elle, devant tout le peuple, ces paroles solennelles : *Jusqu'ici l'Eternel nous a secourus* !

Chrétiens, qui m'écoutez, finissons aussi par ces mots : *Jusqu'ici l'Eternel nous a secourus !*

Oui, nous aussi, qui, par la grâce de Dieu, nous réjouissons dans la bienheureuse assurance que notre âme est rachetée, que nos péchés nous sont pardonnés, et que Jésus nous a préparé une place dans la maison du Père, nous aussi, élevons la pierre du secours, et crions : Eben-Hézer! — Au moment de terminer cette méditation, où nous avons repassé les voies de notre Dieu envers ses rachetés, ô mes frères, ne sortons pas d'ici, et ne nous quittons pas, sans poser aussi au milieu de nous la pierre

d'Eben-Hézer, sans y écrire, devant Dieu, ces paroles si profondément touchantes pour l'âme qui les comprend : « Jusqu'aujourd'hui, jusques ici, l'Eternel m'a secouru! »

Oui, mon Dieu! jusqu'aujourd'hui tu m'as béni, tu m'as secouru, tu m'as gardé! « Tu m'aimas le premier! » ce n'est pas moi qui t'ai choisi; c'est toi qui m'as » choisi : » tu m'as cherché, quand je ne te cherchais pas; tu m'as mis ta Bible entre les mains; tu m'as ouvert les yeux pour m'y révéler mon Sauveur; tu m'as entouré de secours et de bénédictions! Quand j'avais voulu me perdre, tu m'as gardé; quand j'ai voulu t'abandonner, tu m'as poursuivi, tu m'as ramené; quand je t'ai offensé, tu m'as pardonné; quand il m'a fallu des châtiments, tu m'as visité (mais, en me frappant d'une main, tu me soutenais de l'autre!); et quand il m'a fallu des consolations, ô mon Dieu! tu les a fait abonder! — Eben-Hézer! ô mon Dieu! Eben-Hézer!

Voilà, mes frères, voilà tous les jours le cri d'une âme fidèle : Jusqu'ici l'Eternel m'a secourue, m'a supportée, m'a consolée! Eben-Hezer! oui, c'est sa pensée habituelle, à mesure qu'elle s'approche de l'éternité, « rendant toujours grâce par Jésus-Christ, » dans le souvenir du passé, lui remettant avec abandon tout son avenir!

Eben-Hézer! — Jusqu'aujourd'hui mon Dieu m'a secouru!

Ah! tenons-les toujours écrites devant nos yeux, ces paroles, mes frères! ayons-les toujours comme écrites devant nos yeux et sur la paume de nos mains, afin d'apprendre tous les jours aussi à nous confier mieux et à aimer mieux! Je les voudrais écrire sur la porte de ma maison, sur les premières pages de ma Bible, sur le lit où je re-

pose, sur la table où je vais prendre mon pain quotidien! Je les voudrais écrire à l'approche de ma mort, sur mon lit de maladie; et quand je serai près de descendre au tombeau, je voudrais pouvoir encore les tracer de ma main mourante sur la pierre qu'on m'aura préparée : Eben-Hézer! « jusqu'ici mon Dieu m'a secouru! Eben-Hézer! » Mes amis, en les lisant, élèveront leurs regards en haut pour bénir notre commun Sauveur; et ils sauront que je ne les ai quittés, que pour aller graver encore une fois ces mêmes paroles, mais d'une main triomphante, sur les portes de la cité céleste qui m'ont été ouvertes par ta grâce, ô mon Dieu! et uniquement par ta grâce! — Eben-Hézer! Amen.

ABRAHAM ÉPOUSANT AGAR.

SERMON SUR GENÈSE, XVI.

Or, Saraï, femme d'Abram, ne lui avait point donné d'enfant; mais elle avait une esclave égyptienne nommée Agar, et elle dit à Abram : Voici maintenant, l'Éternel m'a rendue stérile : viens, je te prie, vers mon esclave : peut-être aurai-je une maison par elle! — Et Abram acquiesça à la parole de Saraï.

Alors Saraï, femme d'Abram, prit Agar, son esclave égyptienne, et la donna pour femme à Abram, son mari, après qu'il eut demeuré dix ans au pays de Canaan. Il vint donc vers Agar; et elle conçut; et quand elle vit qu'elle avait conçu, elle témoigna du mépris à sa maîtresse.

Alors Saraï dit à Abram : L'outrage qui m'est fait est sur toi! Je t'ai donné mon esclave en ton sein; mais quand elle a vu qu'elle avait conçu, elle m'a témoigné du mépris! — Que l'Eternel en soit juge entre toi et moi!

Et Abram répondit à Saraï : Voici, ton esclave est en ta main : fais à son égard ce qui semblera bon à tes yeux. — Saraï donc l'humilia, et Agar s'enfuit de devant elle.

Mais l'Ange de l'Éternel la trouva vers une source d'eau dans le désert, vers une source qui est au chemin de Sur; et il lui dit : Agar, esclave de Saraï, d'où viens-tu? et où vas-tu? Et elle répondit : Je m'enfuis arrière de la face de Saraï, ma maîtresse! — Et l'Ange de l'Eternel lui dit : Va, retourne à ta maîtresse et t'humilie sous sa main! — Et l'Ange de l'Eternel dit encore : Je multiplierai abondamment ta postérité, tellement qu'elle ne se pourra nombrer, tant elle sera grande. — Et l'Ange de l'Eternel lui dit : Voici, quant à toi, tu as conçu, et tu enfanteras un fils, et tu l'appelleras Ismaël (*Dieu exauce*); car l'Eternel a entendu ton affliction; il sera semblable à l'âne sauvage : sa main sera contre tous, et la main de tous contre lui; et cependant, il plantera ses tentes à la vue de tous ses frères.

Alors, appelant par son nom l'Eternel qui lui parlait, elle s'écria : Toi, le Dieu fort de vision ! — Car elle dit : Ai-je regardé jusqu'ici à Celui qui me voit ? — C'est pour cela qu'on a appelé ce puits « le puits de Vivant qui me voit. » Il est entre Kadès et Bered.

Agar donc enfanta un fils à Abram ; et Abram appela du nom d'Ismaël le fils qu'Agar lui avait enfanté.

Or, Abram était âgé de quatre-vingt-six ans, quand Agar lui enfanta Ismaël.

Tous les prophètes qui nous parlent de ces heureux temps promis à la terre, où tous les peuples du monde se convertiront au Dieu vivant et vrai, nous annoncent aussi qu'alors la guerre, c'est-à-dire l'art de tuer, cessera sous tous les cieux. Ils nous promettent que, dans ces beaux jours dont l'aurore naissante semble déjà colorer l'horizon de l'Eglise, toutes les nations, attendries à la bonne nouvelle d'un même pardon par Jésus-Christ, se réuniront comme une seule famille autour de cette Bible qu'on leur porte déjà dans cent cinquante langues différentes, abjureront pour toujours les maximes du diable « qui fut meur-» trier dès le commencement (Jean, VIII, 44), » et marcheront dans la charité comme Dieu est charité. Ils nous prédisent que la foi, l'espérance et l'amour uniront alors dans une même joie toutes les familles humaines; que « la terre n'ouvrira plus sa bouche pour recevoir de la » main de l'homme le sang de son frère; que la voix de » ce sang ne criera plus à Dieu (Gen., IV, 10, 11); et » qu'une nation ne lèvera plus l'épée contre une autre na-» tion (Esaïe, II, 4; XI, 6-9; IX, 17. Michée, IV, 3); » car Dieu fera cesser les guerres jusques au bout de la » terre : il rompra les arcs, il brisera les lances, il brû-» lera au feu les voitures de guerre ; on forgera les épées » pour en faire des hoyaux, et les lances pour les convertir » en serpes, et l'on ne s'adonnera plus à l'art des combats,

» parce que la terre aura été remplie de la connaissance
» de l'Eternel, comme le fond de la mer l'est de ses eaux,
» et parce que la charité, inséparable de cette connais-
» sance, inondera le monde (Ps. XLVI, 9. Osée,
» II, 18). »

Ne croyez-vous pas, mes frères, qu'en ces temps bienheureux, les hommes qui liront l'histoire des fidèles de nos jours auront quelque peine à concilier plusieurs traits de leur vie avec les caractères d'un vrai christianisme, et pourront être tentés souvent de s'écrier : Mais étaient-ce là réellement des disciples de l'Evangile ? Ces hommes du dix-neuvième siècle avaient-ils reçu, « comme tous les » élus de Dieu, des entrailles de miséricorde, » et pouvons-nous espérer que « la paix de Dieu, à laquelle nous » sommes appelés pour n'être qu'un seul corps, ait régné » dans leurs âmes (Colos., III, 12-15) ? » — Ne croyez-vous pas que, pour ne pas nous juger avec une injuste rigueur, les fidèles des temps à venir devront alors se dépouiller en quelque sorte de leurs propres lumières, franchir par la pensée les siècles qui nous séparent, et revêtir pour un moment nos préjugés et nos erreurs ?

Quand ils liront que, de nos jours, on voyait parmi nous des milliers d'hommes portant avec complaisance, aux yeux de tout le monde, sur leur personne, l'uniforme du meurtre, — des milliers d'hommes qui, se disant disciples de Jésus-Christ, se faisaient gloire d'affronter sur un champ de bataille la mort la plus soudaine, pour arriver ainsi devant le trône de l'Agneau, avec la haine dans les yeux, l'homicide dans leur cœur et du sang dans leurs mains ; — des milliers d'hommes qui, lorsqu'ils avaient, en un seul jour, percé le cœur ou la gorge à quarante mille de leurs semblables, les enterraient aussitôt dans un même cimetière avec

des cris de joie, plantaient leurs lauriers sur des ossements humains, et venaient ensuite suspendre des drapeaux dégoûtants de sang sous les voûtes de leurs temples, et chanter à ce sujet des cantiques de triomphe devant le Dieu de l'Evangile, comme le font ailleurs, devant leur idole de sang ou devant une image du diable, les nègres de l'Achantie ou les cannibales de Fidgi; — ne croyez-vous pas qu'à cette lecture les chrétiens des siècles futurs seront plus étonnés qu'on leur dise : « Il y avait cependant là de vrais disciples de Jésus-Christ! » que vous ne pouvez l'être vous-mêmes à la lecture de certains traits de la vie des patriarches, où vous les voyez, sur quelques points particuliers de la morale, participer aux erreurs dont les maximes du monde offusquaient encore dans leur siècle les lumières de la foi?

Sans doute il faudra qu'alors, pour ne pas précipiter sur les fidèles de nos jours des jugements erronés et téméraires, on se reporte par la pensée aux temps moins éclairés où nous vivons. Il faudra qu'on se rappelle que, si le Seigneur a demandé toujours à ses rachetés un esprit attentif à ses voies, une volonté toute soumise à la sienne, une âme de prière, un cœur qui regardât sa grâce comme meilleure que la vie, il leur a daigné pardonner en même temps, dans sa miséricorde, les fautes qui ne provinrent que de leur ignorance. — Il faudra qu'en lisant la vie de ces capitaines Corneille, qui souvent plongèrent leur épée dans le sein de leurs semblables, et qui « ensanglantèrent » de ce sang qu'on répand à la guerre la ceinture qu'ils » avaient sur les reins, et les souliers qu'ils portaient à » leurs pieds (1 Rois, II, 5), » on se contente, pour juger leur caractère chrétien, de se demander : Ces hommes, cependant, avaient-ils dans le cœur ces deux cho-

ses : premièrement, une assurance bienheureuse du pardon de leurs péchés par la pure miséricorde que Dieu leur avait révélée en sa Parole; et secondement, un profond et pressant désir de glorifier ici-bas, par leurs œuvres et par leurs paroles, le Dieu de l'Evangile? Si tel fut le cri de leur âme, ils étaient certainement des disciples de Jésus et des citoyens de la Jérusalem d'en-haut, quelle qu'ait été, d'ailleurs, sur certains points de la loi morale, leur ignorance involontaire.

Eh bien! mes frères, ces réflexions où devront entrer dans quelques siècles les disciples de Jésus-Christ, pour ne nous pas condamner avec injustice, sachons les faire aujourd'hui nous-mêmes pour apprécier avec impartialité le caractère des patriarches, et pour lire avec un jugement sain l'instruction de ce jour. — Et si vous rencontrez quelquefois, dans l'histoire des fidèles de l'Ancien Testament, des récits qui vous causent une première surprise, et des traits que l'Esprit saint nous rapporte sans les accompagner immédiatement, peut-être, de l'expression positive de sa désapprobation, gardez-vous de précipiter sur eux la rigueur de vos jugements; et n'oubliez pas que, si les grands principes de la loi morale sont éternels, le Seigneur ne les a cependant voulu faire connaître au zèle empressé de ses fidèles, dans la suite des siècles, que par des clartés successives; en sorte que ce qui pourrait aujourd'hui nous paraître incompatible avec les sentiments d'un enfant de Dieu, a pu néanmoins trouver une place, en des jours plus ténébreux, dans la vie des hommes les plus profondément attachés à ses voies.

Si dans ce siècle, par exemple, on ne peut concilier avec les lumières de la foi l'infâme trafic des esclaves; si de nos jours un être ne semble plus pouvoir porter, je ne

dis pas le nom de chrétien, mais presque le nom d'homme, lorsqu'il réduit un frère en esclavage, lorsqu'il traite comme une bête de somme un être semblable à lui, un être immortel, un être sensible, un être pour qui son Sauveur est mort, un être que Jésus-Christ lui disait d'aimer comme lui-même; lorsqu'il l'achète, le revend et l'abandonne comme un vil bétail aux caprices d'un autre maître; si ces lumières de l'Evangile qui, par un bienheureux reflet, répandent même sur les enfants du siècle quelques-unes de leurs clartés, si ces lumières partout bienfaisantes ont fait cesser l'esclavage dans notre Europe, comme elles y feront disparaître un jour les meurtres et la guerre, ne nous étonnons cependant pas de voir ici le saint homme Abraham compter la jeune Agar au nombre des esclaves de Sara, et se croire obligé de l'abandonner ensuite aux volontés de sa maîtresse comme son exclusive propriété.

Si, de nos jours encore, les saintes lois du mariage, telles que Dieu les institua lui-même au paradis d'Eden, ont été rétablies dans leur premier sens par la parole du Nouveau Testament; si l'on ne peut aujourd'hui les violer sans le plus coupable attentat; si la femme, jadis aux pieds de son mari comme son esclave, est venue s'asseoir à ses côtés comme sa compagne, comme sa sœur bien-aimée et presque son égale, ne nous étonnons cependant pas qu'aux temps des patriarches les lumières primitives eussent été tellement obscurcies parmi les hommes, qu'un enfant de Dieu, dans la sincérité de son âme et par l'effet d'une ignorance qu'on peut excuser sans la justifier, pût, comme Abraham, se croire permis de donner à plus d'une femme le tendre nom d'épouse, et que le père des croyants, sans cesser d'avoir un cœur dévoué sans réserve à la volonté de son Dieu, pût se croire permis de recevoir dans sa tente et

de la main même de Sara la jeune Agar comme une seconde compagne.

Venez donc, mes frères, préparés par ces réflexions, méditer avec nous les leçons de notre texte; — et, vous transportant par la pensée aux jours du patriarche, venez d'abord dans la plaine de Mamré, sous les tentes d'Abraham, contempler avec une âme recueillie ces scènes domestiques, dans la confidence desquelles l'Esprit saint n'a voulu nous faire entrer que pour nous y donner de grandes et salutaires leçons; — et venez ensuite au désert de Sur, apprendre, comme Agar, à vous demander avec la sincérité qui sait qu'une seule chose est nécessaire et qui désire la communion de son Dieu : O mon âme! *as-tu regardé à Celui qui vit et qui te voit?*

Mes frères, je supplie *Celui qui vit et qui nous voit*, je supplie le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Agar, *le Dieu fort de vision*, d'accompagner aujourd'hui mes paroles auprès de vos âmes, et de me donner de comprendre les siennes pour vous les expliquer.

Oui, *Dieu fort de vision*, Dieu *qui vis et qui me vois!* sois avec nous à cette heure, avec nous pour toujours!

Il n'y avait pas encore plus de quatre cent cinquante ans qu'un déluge universel avait balayé la terre; les cendres de Noé n'étaient pas encore refroidies dans son tombeau, et déjà cependant presque toutes les familles des hommes, multipliées par millions, avaient corrompu leurs voies devant Dieu. — En vain ce vénérable patriarche, qui était mort quelques mois seulement avant la naissance d'Abraham, avait-il été, nous dit l'Ecriture, « un prédi-» cateur de la justice qui s'obtient par la foi (2 Pierre, » II, 5. Hébr., XI, 7), » rien n'avait pu contenir l'infi-

délité du cœur de l'homme; les lumières religieuses répandues autour des autels de Noé s'étaient bientôt éteintes et ne reluisaient plus que faiblement dans le sanctuaire ignoré de quelques familles; on adorait cette terre à peine sortie des eaux; on ne voulait pas se convertir; les ténèbres de l'ombre de la mort étaient déjà répandues sur toutes les nations.

Cependant, il y avait quinze ans que le Dieu de gloire avait révélé son salut au patriarche Abraham, et que sa grâce l'était allé chercher sur les bords de l'Euphrate, dans la famille encore idolâtre de Tharé. Abraham, sans consulter la chair ni le sang, mais plein d'une profonde assurance en ce Dieu qui l'avait gratuitement appelé et gratuitement sauvé, Abraham, à l'âge de soixante-dix ans, avait quitté son pays et sa famille sans savoir où il allait; et déjà depuis dix ans il habitait, sous des tentes, comme un étranger, cette terre de Canaan qui lui avait été promise; car « il désirait une patrie meilleure, à savoir, la » céleste, nous dit saint Paul, et il attendait la cité qui a » des fondements, et de laquelle Dieu lui-même est l'ar- » chitecte et le fondateur (Hébr., XI, 16, 10). »

Près de lui vivait la femme de sa jeunesse, l'élue de son cœur, la sage et pieuse Sara, dont l'Esprit de Dieu, dans le chapitre de ce jour, nous révèle, il est vrai, les faiblesses, mais qu'il propose ailleurs à toutes les femmes chrétiennes comme un modèle de douceur et de sensibilité.

Douée aux yeux des hommes, jusque dans sa vieillesse, d'une extraordinaire beauté, Sara était plus belle encore aux yeux des anges par les dons spirituels dont le Père de toute grâce avait enrichi son âme. « Ses ornements n'étaient » point ceux du dehors, nous dit l'Ecriture; ils ne consis- » taient pas dans l'arrangement des cheveux, ni dans la

» magnificence des habits; mais dans l'homme caché dans
» le cœur, et dans la pureté incorruptible d'un esprit doux
» et paisible. Ainsi se paraient autrefois, nous dit saint
» Pierre (1 Pier., III, 3-6), les saintes femmes qui es-
» péraient en Dieu, et telle était Sara qui obéissait à
» son mari, l'appelant son seigneur, et de laquelle les
» femmes chrétiennes sont les filles quand elles font le
» bien. »

Compagne inséparable d'Abraham, Sara lui avait été donnée pour être dans son exil la consolation de ses jours. Ils se nourrissaient du même pain de vie; ils avaient épousé les mêmes espérances; ils attendaient la même patrie; et, se tenant par la main, ils marchaient d'un même pas vers la cité céleste, ne se séparant jamais dans la vie, et s'attachant ensemble à Celui qui devait les réunir après la mort, pour accomplir leur union dans les tentes éternelles.

Abraham semblait appelé à descendre avec calme le cours uniforme d'une vie consacrée à son Dieu, dans la douce retraite des champs, et dans la tranquille jouissance des joies domestiques. Qui l'eût pu croire que deux êtres si tendrement unis allaient ouvrir bientôt eux-mêmes l'un sur l'autre une source abondante d'amertumes et de douleurs ?

Cependant il en fut ainsi : la paix allait s'enfuir pour un long temps de cet asile où l'on eût dit qu'elle avait à jamais fixé son séjour; et le spectacle qui va nous être offert, dans la plus sainte des familles qui fût alors sur la terre, nous donnera, mes frères, une grande leçon. — L'Ecriture va nous révéler du péché jusque dans la foi du père des croyants !

En effet, bien qu'Abraham fût convaincu que Celui qui lui avait fait les promesses les accomplirait certainement,

il se laissa surprendre, ainsi que Sara, par les conseils d'une sagesse toute humaine, et sortit pour un temps de cet abandon filial que l'Ecriture appelle *simplicité chrétienne*, et par lequel le croyant, ne regardant qu'aux promesses qui lui sont faites, attend comme un petit enfant les directions, les dispensations, les moments et les volontés de son Dieu.

Cependant, mes frères, mettez-vous un instant par la pensée à la place de ces saints personnages; rappelez-vous par quels longs retards le Seigneur avait exercé leur confiance en ses promesses, et vous comprendrez que leur foi s'étonnât et reçût quelque trouble dans l'obscurité des voies par lesquelles ils étaient conduits.

Abraham avait déjà soixante-dix ans, lorsque le Seigneur, se révélant à son âme dans le pays de la Chaldée, lui promit que le Sauveur du monde naîtrait de sa postérité. « Il n'a-» vait point formé de doute sur la promesse de Dieu par » défiance, » nous dit saint Paul (Rom., IV, 20), et montrant aussitôt sa foi par ses œuvres, « il était parti sans » savoir où il allait, » jusqu'à ce que le Seigneur arrêtât ses pas en la ville de Charan : cependant la promesse ne s'était point accomplie. — Cinq ans s'étaient écoulés dans ce premier exil; Abraham avait vu mourir son père; mais la promesse ne s'était point accomplie. — Alors, sur un nouvel ordre du Seigneur, il s'était encore mis en voyage; il était venu jusqu'à Sichem de Canaan, puis jusqu'à Béthel, et bientôt après jusques à Hébron; mais la promesse de Dieu ne s'était point accomplie. — Enfin, dix nouvelles années d'une vie errante s'étaient passées depuis le départ de Charan; et comme rien encore n'avait annoncé que ces longs retards fussent à leur terme, le patriarche, sans douter un instant de la fidélité de Dieu, avait commencé

cependant à penser que le fils qui lui était promis ne lui appartiendrait que par adoption, et que l'enfant d'Elihézer serait son héritier; mais la parole de l'Eternel lui avait répondu: « Non! c'est celui qui sortira de tes entrailles qui » sera ton héritier. » Abraham encore une fois avait cru; mais la promesse ne s'était point accomplie!

Alors enfin, comme le Seigneur, en la prononçant, n'avait jusque-là fait aucune mention de Sara, cette sainte femme, et le patriarche lui-même peut-être, commencèrent à croire qu'une autre épouse plus heureuse était destinée à mettre au monde l'héritier des promesses.

Cette pensée était naturelle; elle était innocente; mais que va faire Abraham? et que fera Sara?

Avant d'aller plus loin cependant, mes frères, remarquez bien ici que l'Esprit saint, pour qu'on n'eût pas l'idée de chercher, dans la funeste résolution d'Abraham à l'égard de son esclave, l'entraînement d'une passion qui subjuguât ses sens et sa raison, l'Esprit saint a pris soin de nous dire que la première pensée en naquit à Sara, qui ne put sans doute lui donner accès dans son esprit que par l'entraînement du zèle le plus ardent pour la gloire de Dieu, et qui, dans la noblesse de ses premiers mouvements, mais dans la précipitation d'une sagesse toute humaine, sacrifiait à ce qu'elle croyait être son devoir tout ce qui touche de plus près au cœur d'une femme. Oh! qu'elle dut cruellement souffrir, cette âme si noble et si tendre! et quelle angoisse dut survenir en tout son être, dans le rude combat qui s'y livrait entre les sentiments erronés de son devoir et toutes les répugnances de son cœur conjugal!

Ecoutez en effet les réflexions de cette sainte femme, et voyez combien (à la considérer par cet endroit, et à n'en parler qu'humainement), sa conduite était à la

fois humble, pure et grande. Ecoutez-la dans notre texte.

Or Saraï, femme d'Abraham, y est-il dit, *ne lui avait point donné d'enfant; mais elle avait une esclave égyptienne nommée Agar; et elle dit à Abraham : Voici maintenant, l'Eternel m'a rendue stérile; viens, je te prie, vers mon esclave : peut-être serai-je édifiée* (c'est-à-dire, peut-être aurai-je une maison) *par elle.* — En d'autres termes : Depuis quinze années j'attends vainement que la promesse qui vous fut faite s'accomplira dans mon sein; mais l'Eternel, dans ses voies toujours adorables, m'a, je le vois, refusé la douceur d'être mère : l'*Eternel m'a rendue stérile!* Cependant voudrais-je que les ménagements de votre tendresse, ou que les intérêts de ma propre gloire se fissent entendre, quand la vôtre, quand celle de Dieu, quand la voix du devoir exigent de moi le sacrifice de moi-même? Non, mon ami! périsse plutôt Sara, votre compagne soumise, et que la volonté de Dieu se fasse, que son règne vienne, que son nom soit glorifié! Prenez donc de ma propre main mon esclave Agar : elle m'appartient; elle m'est dévouée; elle connaît notre Dieu. Vous la recevrez de celle à qui votre personne appartient, et qui lui transmet elle-même ses droits. *Peut-être serai-je édifiée par elle* : je serai la mère des fils que Dieu vous donnera par Agar : ils seront à vous; et le sacrifice par lequel Sara vous les aura fait obtenir fera peut-être aussi qu'à vos yeux ils seront à Sara!

Et Abraham, dit notre texte, *acquiesça à la parole de Saraï.* Il s'y rendit dans le même esprit sans doute qui la lui avait dictée; *et Saraï, femme d'Abraham, prit Agar, son esclave égyptienne, et la donna pour femme à Abraham, son mari, après qu'il eut demeuré dix ans au pays de Canaan.*

Ce fut donc ainsi qu'Abraham, qu'Agar et que Sara s'accordèrent, sans consulter l'Eternel, pour contracter une union qui contrevenait à sa Parole dans la première institution du mariage, et que jusqu'alors les hommes pieux des anciens jours n'avaient point autorisée par leur exemple ; une union qui devait produire des fruits empoisonnés, et soulever bientôt les plus funestes orages dans leur cœur et dans leur vie.

En effet, mes frères, si les motifs qui surprirent le consentement d'Abraham furent étrangers à la passion, et s'ils furent purs au moins à cet égard, combien sous d'autres rapports la conduite de ce vénérable patriarche nous semble inexplicable!

Il cède sans résistance; sa foi devient impatiente; il laisse la Parole de Dieu pour écouter la créature; et, méconnaissant la sainteté du mariage, il va souiller « ce lit sans tache, » honorable entre tous les hommes, » pour parler avec saint Paul (Hébr., XIII, 4)!

Qu'est devenu son esprit de foi? « Il espérait contre es- » pérance; il était persuadé que Celui qui avait promis » était puissant pour accomplir; il voyait Celui qui est invi- » sible (Rom., IV, 18-22)! » et maintenant, au lieu de ne s'occuper que du devoir et de laisser à Dieu l'événement qui lui appartient, il se charge de l'événement, et laisse le devoir! — Il s'inquiète pour le Dieu tout-puissant! — et, comme si l'accomplissement des promesses embarrassait la Toute-Puissance, il prétend lui faciliter l'exécution de ses desseins, en se conformant par un mariage illicite aux usages d'un monde qui ne le connaît pas!

Et qu'est devenu surtout son esprit de prière? — Ah! s'il était allé dans sa tente s'agenouiller, y déposer aux pieds de son Seigneur tous ses projets et toutes ses pensées:

les voilà toutes, ô mon Dieu; je te les soumets sans réserve; ordonne et dispose. Cette union qu'on me conseille, est-elle selon ton cœur? serait-ce par Agar que tu me veux rendre le père de ton peuple? n'y aurait-il aucune séduction dans mon âme? Ah! ne permets pas que ton serviteur s'égare, quand il se confie en toi! — Certes, s'il eût ainsi consulté le Père de toute bonne pensée, alors son chemin lui eût été montré; et que de douleurs, que de fautes il se fût épargnées!

Mais ici, je m'arrête; et je me sens confus d'en avoir dit autant! — Est-ce bien moi qui parle? — et de qui parlé-je? — et qui suis-je, pour oser élever la témérité de mes jugements contre le plus saint des enfants de Dieu, contre le père des croyants, contre un homme auprès duquel tout mon espoir, ô mon Dieu, est de trouver une place au dernier jour et d'être transporté devant toi par les anges comme l'heureux Lazare (Luc, XVI, 22)! — contre un homme, dont, quatre cents ans après sa mort, le Dieu des vivants a dit : « Je suis son Dieu (Exode, III, 6. Luc, » XX, 37)! » et pour tout dire, — contre un homme qu'on vit plus tard, ayant dans ses mains le feu et le couteau d'un holocauste, monter silencieusement, à côté de son fils, de son unique, de son bien-aimé, la montagne de Morija (Gen., XXII, 2)! Toutefois, mes frères, écoutons la Parole; ne refusons pas de recevoir instruction; et que les scrupules d'une humilité qui nous sied à tant de titres ne nous rendent pas inattentifs aux leçons du Seigneur. L'humilité de la créature, la vraie humilité devant lui, c'est d'écouter, c'est de croire, c'est d'obéir. — Ecoutons la Parole!

En effet, divinement inspirée dans toutes ses pages, la Bible a voulu nous instruire par les fautes même qu'elle

signale à notre vigilance chez les enfants de Dieu, autant que par les exemples saints qu'elle propose à notre imitation. — Elle nous adresse même à cet égard de très-grandes leçons; elle nous révèle de larges plaies et de profondes souillures chez les plus saints et les plus dévoués des serviteurs de Dieu. Elle nous les montre même succombant par l'endroit où nous sommes appelés d'ailleurs à les admirer le plus. — Et par là, mes frères, que veut-elle nous apprendre? Deux choses, deux grandes choses : elle veut nous apprendre à voir d'abord, dans les plus justes des hommes, notre extrême indignité, et ensuite, dans les plus forts des hommes, notre extrême faiblesse. Elle veut nous apprendre à pousser, devant le trône de la grâce, d'abord ce premier cri : O mon Dieu! je suis un coupable, sauve-moi! et ensuite, ce second cri : O mon Dieu, je suis corrompu, sanctifie-moi!

Ah! certes, je le pousserai de toutes mes forces le premier de ces cris, quand j'entendrai le grand Abraham et les plus saints des serviteurs de Dieu s'écrier eux-mêmes comme du fond d'un abîme : Miséricorde et grâce, ô Dieu des cieux! — quand je verrai qu'eux aussi sont obligés comme moi de laisser à la porte et de jeter loin d'eux, comme un sang impur, les sales haillons de leur propre justice, pour recevoir de la main de Dieu la robe de noce, le manteau de sa justice, un vêtement tout blanchi dans le sang de l'Agneau; — quand j'entendrai dire à saint Paul « que, si » le patriarche Abraham eût été tenu pour juste par ses » œuvres, il aurait eu sujet de se glorifier, mais qu'il n'en » a point eu devant Dieu (Rom., IV, 1-4); » — et quand enfin je verrai ce grand Apôtre lui-même, qui, depuis plus de vingt ans, courait toute la terre pour y porter au milieu des opprobres le nom de mon Maître, s'écrier du fond de

sa prison qu'il ne met sa confiance devant Dieu en aucune de ces choses; qu'il les laisse en arrière; et qu'il regarde toutes ses justices comme de la boue pourvu qu'il gagne Christ (Philip., III, 6-9-14. Rom., III, 22; IV, 16; V, 2. Tite, III, 7); — oh! alors, ne comprendrai-je pas abondamment que, devant Dieu, pour répondre en faveur de mon âme au dernier jour, je n'ai que le sang de mon Sauveur!

Mais, si de pareils exemples nous sont produits pour nous faire pousser ce premier cri dans le sentiment de notre indignité, ils ne le sont pas moins pour nous faire écrier dans celui de notre faiblesse : « O mon Dieu; garde-moi, » purifie mon âme, crée en moi un cœur pur, et renou- » velle au-dedans de moi un esprit bien disposé (Ps. » LI, 10)! »

Quel est cet homme que je vois succomber au jour de la tentation? — Quel est ce colosse que la Bible me montre renversé jusqu'en terre? C'est un géant dans l'armée d'Israël; c'est un des puissants de Jacob; c'est le généreux David, dont l'âme, jusque-là si noble et si tendre, semble de boue dans l'affaire d'Urie! — C'est le brûlant, le loyal Simon-Pierre, qui tremble devant une servante, qui renie son maître dans la cour de Caïphe, qui ne marche pas de droit pied, qui manque de franchise dans l'église d'Antioche (Gal., II, 14)! — C'est le disciple que Jésus aimait, le tendre saint Jean, qui manque de charité, et qui reçoit de son Maître cette réprimande sévère : « Vous ne savez » de quel esprit vous êtes animé (Luc, IX, 55)! » — Et pour tout dire en un mot, c'est le père des croyants, c'est Abraham qui manque de foi! — Ah! s'il en est ainsi, quelles ne doivent pas être devant mon Dieu ma vigilance et mes prières! Si les cèdres du Liban, au jour de l'épreuve, sont couchés par le souffle des vents, que sera-ce de l'hy-

sope et du roseau de la campagne? « Et si ces choses arri-
» vent au bois vert, que ne fera-t-on pas au bois sec! »

Abraham acquiesça donc à la parole de Saraï, dit notre texte. Subjugué par l'ascendant qu'avaient coutume d'exercer sur son esprit les conseils ordinairement sages de sa pieuse compagne, Abraham se rendit sans résistance; et ce fut ainsi que cette sainte femme eut la triste prérogative d'avoir sur l'ami de son âme une influence désastreuse, qui le fit sortir des sentiers de la paix, et qui le rendit si coupable devant Dieu.

Il n'est que trop fréquent, hélas! cet entraînement des amitiés terrestres! Trop souvent l'ennemi de nos âmes, pour donner à nos tentations des couleurs plus séduisantes, se plaît à mettre en usage auprès de nous la voix abusée de ce que nous avons de plus cher et de plus respecté. Trop souvent, il emploie de préférence, pour surprendre nos volontés, les conseils aveugles d'une affection toute humaine, les ménagements et les craintes mondaines d'un père ou d'une mère, et surtout l'attrait de ces indicibles liens qui unissent l'un à l'autre une femme et son époux. Il fait alors parler cette voix conjugale si puissante sur le cœur de l'homme, et c'est ainsi que souvent il s'insinue dans notre sein comme un serpent, et qu'il y darde ses venins avec une mortelle efficace. C'est dans la main d'Ève qu'il fit présenter à notre premier père le fruit défendu; c'est de la bouche de Saphira qu'il conseilla le mensonge au malheureux Ananias; et ce fut la sainte Sara qu'il chargea de conduire une épouse adultère dans les tentes du patriarche.

Mais c'en est assez sur la faute d'Abraham, d'Agar et de Sara; il est temps maintenant de poursuivre le récit de notre texte pour en considérer les fruits.

Hélas! qu'ils furent prompts à paraître, ces fruits, et

qu'ils furent amers! — Comptez-les dans le chapitre de ce jour. — Voyez ce qu'en peu de temps est devenue cette demeure, naguère l'asile de la paix et de toutes les joies domestiques.

Voyez Agar : — *Dès qu'elle vit qu'elle avait conçu*, dit notre texte, *elle témoigna du mépris à sa maîtresse*. Quoique cette jeune Egyptienne eût appris dans la famille d'Abraham à connaître le Seigneur, comme nous l'indique assez la suite de ce récit, la nature humaine chez elle se trouva trop faible pour porter sans quelque ivresse tant de prospérités inattendues. Se voir tout-à-coup l'épouse d'un homme que les nations voisines honoraient comme un grand prince; se sentir la mère de celui qu'elle croyait être l'héritier des promesses et de qui devaient sortir, pensait-elle, tant de nations et tant de rois, c'en était trop pour le cœur d'une jeune esclave; et l'on ne s'étonnera pas que, de la hauteur inaccoutumée où sa nouvelle fortune l'avait si promptement élevée, ses yeux aient éprouvé quelque vertige, et perdu trop tôt de vue ce qu'elle devait à Sara. — Au lieu donc de consoler sa maîtresse, dont elle avait pris, à quelques égards, la place, elle ne sut pas lui cacher l'orgueil de ses prétentions nouvelles; *elle lui témoigna du mépris*, dit notre texte; et peut-être même alla-t-elle jusqu'à lui reprocher la honte de sa stérilité comme un jugement de Dieu.

Mais voyez aussi Sara : — toute son âme se soulève contre l'ingratitude et les mépris de son esclave; elle s'indigne, elle s'oublie, elle sort d'elle-même; on ne reconnaît plus Sara.

O pauvre cœur de l'homme! que tu recèles de misères, et que Dieu te révèle de faiblesse, dès qu'il t'abandonne quelque temps, pour te faire connaître toi-même à toi-

même, pour te rendre plus instant à la prière et plus affamé de sa justice.

Ecoutez cette sainte femme; écoutez jusqu'où va la porter, auprès d'Abraham, l'aigreur du chagrin qui la possède. Voyez comme elle sort de cette décente réserve qui la lui rendait à la fois si chère et si respectable.

Est-ce donc là cette même femme que l'Ecriture propose ailleurs comme un modèle du respect qu'une épouse chrétienne doit à son mari, et de cet esprit de douceur auquel Dieu prend tant de plaisir? Voyez l'injustice de ses soupçons : elle s'en prend au patriarche lui-même; elle craint d'avoir perdu son cœur avec sa personne; il lui semble qu'il est de moitié dans les mépris dont on l'abreuve; elle oublie qu'elle fut la première à verser dans leur union cette source d'amertumes; elle n'écoute plus rien; elle éclate en durs reproches.

O bonheur domestique, saintes joies de l'amitié, tendre commerce des âmes, incomparable abandon, douces prières de famille, prélude des chœurs éternels, qu'êtes-vous devenus? Les passions qui s'agitent dans le monde, le dépit, les noirs soupçons sont entrés dans cette demeure; et l'égoïsme du vieil homme y reproduit au jour ses traits repoussants. Le doux sourire de l'intimité des cœurs a fait place au froncement de la défiance et d'un sombre chagrin. Un rayon du ciel semblait éclairer jour et nuit la tente du patriarche, image bienheureuse de l'Eglise de Dieu parmi les hommes; et maintenant une vapeur de l'abîme y répand ses fumées. Les chants de l'éternité, l'harmonie des cieux y étaient descendus; et maintenant ce sont les dissonnances de l'enfer qui semblent s'y faire entendre.

O triste Abraham! tendre Abraham! que de larmes tu verseras dans quelques années sur ses lamentables jours,

lorsqu'auprès de la caravane de Macpela, « tu pleureras » ton mort! » — lorsque tu porteras en la terre, en attendant la bienheureuse résurrection, l'enveloppe chère encore de ta chère Sara ! — lorsque Sara ne te verra plus et ne t'entendra plus ! — Quels regrets profonds accompagneront pour toi le souvenir lamentable de ces cruels jours! Que tu voudrais alors à tout prix les revivre avec elle pour les remplacer par d'autres, s'il était possible ; et que tu gémiras d'avoir pu verser tant d'amertume dans ce cœur qui ne bat plus, mais qui t'aimait avec tant d'abandon !

Hélas ! Sara dans son trouble n'était plus Sara ! Ecoutez-la dans notre texte : *L'outrage qui m'est fait est sur toi*, lui dit-elle ; *je t'ai donné ma servante en ton sein ; mais quand elle a vu qu'elle avait conçu, elle m'a témoigné du mépris. Que l'Eternel soit donc juge entre toi et moi !* — C'est ainsi que, dans l'imprudence de sa douleur, elle précipite ses plaintes : elle ne craint même pas d'en appeler au jugement de Dieu ; elle va jusqu'à s'écrier : *L'outrage qui m'est fait est sur toi ; que l'Eternel soit juge entre toi et moi !* lorsqu'elle aurait dû dire : O mon Abraham ! si tu m'as offensé, et si tu fus pour quelque chose dans l'outrage qui m'est fait, ô mon ami ! que le Juge éternel te pardonne comme je le fais moi-même, et comme je lui demande aussi qu'il ait pitié de moi !

Mais admirez ici la réponse d'Abraham : voyez son calme religieux, son inaltérable douceur et les patients égards de sa tendresse : il ne récrimine point avec Sara ; il ne sort point de son caractère, il respecte sa douleur. *Voici*, lui dit-il, *ton esclave est en ta main : fais à son égard ce qui semblera bon à tes yeux.*

« Ainsi, dit à ce propos saint Augustin, la suite de cette action, qui fut aussi pure qu'en avait été le commence-

ment, nous montre à l'évidence qu'Abraham, en recevant Agar de la main de Sara, ne s'était proposé que la naissance du fils de la promesse, sans qu'il se mêlât chez lui, dans une action si pure, le moindre nuage de la passion. »

Sara reprit donc tous ses droits sur Agar; et c'était par là que le Seigneur, qui voulait ramener cette pieuse famille à la paix des enfants de Dieu par la voie de l'humilité, avait résolu de les châtier les uns par les autres, et de les exercer ainsi tour à tour à l'école salutaire du malheur. — Nous avons déjà vu Sara châtiée par Agar, et Abraham par Sara; il nous reste maintenant à voir les corrections que les mêmes miséricordes réservaient à la jeune Agar.

En effet, cette âme, naturellement ardente et altière, n'était pas encore domptée; aussi, lorsqu'elle se vit replacée sous l'autorité de sa maîtresse, ne put-elle endurer longtemps un joug qu'elle croyait avoir secoué pour toujours, et qui lui semblait aussi pesant que si jamais elle ne l'eût porté.

Sara, de son côté, qui peut-être ressentait trop vivement encore l'ingratitude de ses mépris, et qui, d'ailleurs, voulait réduire son orgueil, en la ramenant aux convenances de sa condition première, *Sara l'affligea*, dit notre texte, ou l'*humilia* (car le mot hébreu porte ces deux sens). Alors cette jeune esclave, impatiente d'un tel joug, et vivement affectée d'un changement si contraire à ce que lui avaient promis des rêves trop ambitieux, n'en put à son tour souffrir l'humiliation; et, dans le premier emportement de sa douleur, elle résolut de prendre la fuite.

C'est ainsi que le Dieu patient qui l'avait élue l'abandonnait pour un temps à la fougue de sa passion, et la laissait fuir au désert loin des tentes et des autels d'Abraham;

parce qu'elle avait besoin de leçons plus sévères que celles de sa maîtresse, et qu'il voulait la soumettre, pour la dompter, à une discipline plus rude encore. Il laissait pour un temps cette brebis indocile suivre son propre chemin, afin de la réduire en quelque sorte bientôt après par les privations, par la fatigue, par les ardeurs du désert.

En effet, Agar, sans penser à ses dangers ni à ceux de l'enfant qu'elle portait dans son sein, sans penser surtout aux intérêts de son âme et à cette inestimable faveur que le Dieu de toute grâce lui avait accordée, en la tirant des ténèbres de l'Egypte pour la placer dans la famille d'un prophète (Gen., XX, 7), et l'y nourrir de sa vérité, l'imprudente Agar s'engageait dans le désert, et c'était vers l'Egypte qu'elle portait ses pas pour aller mendier ses consolations au pays des idoles, au milieu des mondains. Son âme était aigrie; la paix de Dieu n'y était plus; elle fuyait son devoir.

Cependant, il arriva que la fatigue du chemin, les ardeurs de la soif et surtout les angoisses de son âme l'eurent bientôt épuisée. — Elle s'arrêta, pour reprendre ses forces, auprès d'un puits célèbre de tout temps dans ces contrées arides, « le puits qui est au chemin de Sur. »

Pauvre esclave, triste, fugitive, que va-t-elle devenir? Persécutée par Sara, abandonnée d'Abraham, sans parents, sans aucun asile, oubliée du monde entier, elle se croyait seule, elle ne voyait devant elle qu'un immense désert, qu'un long désespoir; cependant, non, tu n'étais pas seule, Agar! — Sans que tu le susses, il y en avait un qui te suivait. — Il y en avait un qui ne t'avait jamais laissée, qui accompagnait tous tes pas, qui comptait tes soupirs, qui recueillait tes larmes dans ses vaisseaux (Ps. LVI, 9). Il y en avait un plus tendre que les hommes, qui marchait

après toi! *Et comme Agar s'enfuyait*, dit notre texte, *l'Ange de l'Eternel la trouva*, — la trouva! oh! qu'elle est douce cette expression du bon Berger, qui court à travers champs après sa brebis perdue jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée! — *l'Ange de l'Eternel la trouva, près d'une source d'eau dans le désert de Sur.*

Il paraît que cet Ange glorieux ne se présenta pas d'abord à ses regards sous une autre apparence que celle d'un fils des hommes, et que ce ne fut qu'en se séparant d'elle qu'il lui révéla sa majesté.

Mais, quel était-il donc cet Ange de l'Eternel, et qu'en faut-il penser? car nous entendons que, dans notre texte, il est nommé directement: *l'Eternel, Jéhova, le Dieu fort de vision* : — *elle appela*, nous est-il dit, *l'Eternel qui parlait à elle, en s'écriant : Le Dieu fort de vision*; — et nous entendons encore, vers la fin de cette apparition, ce même Ange s'attribuer une œuvre qui n'appartient qu'à la puissance divine : *Je multiplierai ta postérité, tellement qu'elle ne se pourra nombrer.*

Quel était donc, je le demande, cet Ange mystérieux, ce *Jéhova, ce Dieu fort de vision?*

Mes frères, nous n'hésitons pas à répondre que c'était le Fils unique du Père, celui que les prophètes ont appelé *l'Ange de l'alliance, l'Ange de la face de Dieu* (Esaïe, LXIII, 9); celui qui devait entrer plus tard, nous disent-ils, dans le temple de son corps (Malach., III, 1); celui que l'Ecriture appelle la Parole, la Parole qui était au commencement, la Parole qui était avec Dieu, la Parole qui était Dieu, et qui, plus tard, a été faite chair (Jean, I, 1-3-14). — Ecoutez cet Ange de l'Eternel, dans toutes ses apparitions aux patriarches : vous l'entendrez s'attribuer constamment les noms, les titres, le culte et les

œuvres du Dieu tout-puissant. — Ecoutez-le, lorsqu'il apparut à Abraham, à la porte de sa tente, sous les chênes de Mamré (Gen., XVIII, 1). — Ecoutez-le, quand il apparut à Jacob en Mésopotamie, et qu'il lui dit : « Je suis » l'Eternel, le Dieu fort de Béthel, le Dieu d'Abraham, ton » père (Gen., XXXI, 11, 13). » — Ecoutez-le, lorsqu'il apparut à Moïse, sur la sainte montagne, et qu'il lui dit : « Je suis celui qui est! va vers tes frères, et dis-leur que le » Dieu de tes pères t'est apparu! »—« Car c'était l'Ange du » Seigneur, dit saint Etienne (Actes, VII, 30-32), qui se » montrait à Moïse, dans les flammes de Sinaï (Exode, III, » 2, 4, 6, 14, 18), et qui s'écriait : O Israël, je t'ai tiré » d'Egypte, tu n'auras point d'autre Dieu devant ma » face. » — Et maintenant écoutez saint Jean qui vous dit : « Que personne n'a jamais vu Dieu, mais que le Fils » unique qui est dans le sein du Père, est celui qui nous » l'a révélé (Jean, I, 18). » — Ecoutez saint Paul disant aux Corinthiens : « Ne tentez point Christ, comme les » Israélites le tentèrent dans le désert, lorsqu'ils furent » détruits par des serpents brûlants (1 Cor., X, 9); » — et, pour tout dire enfin, écoutez le Seigneur lui-même répondant à Philippe qui lui disait : « Seigneur, fais-nous » voir le Père? — Il y a si longtemps que je suis avec vous, » Philippe, et tu me dis : Fais-moi voir le Père! Celui » qui m'a vu, Philippe, il a vu le Père. Moi et le Père » nous sommes un (Jean, XIV, 9). — Abraham a tressailli » de joie de voir mon jour, et il l'a vu; car, en vérité, en » vérité, avant qu'Abraham fût, je suis (Jean, VIII, » 56-58). »

Oui, mes frères, telles sont les profondes condescendances que la sainte Ecriture nous a révélées en Dieu. Elle nous les montre dépassant toutes nos pensées; elle nous

déclare qu'il a mis ses tendres compassions par-dessus toutes ses œuvres (Ps. CXLV, 9). Elle nous les révèle étendues comme un ciel de gloire au-dessus de toutes ses grandeurs. — Elle l'appelle le bon Berger; elle nous dit qu'il ne se lasse pas de courir après ses brebis égarées. Elle nous le révèle cherchant ses élus dans la geole des esclaves, dans les solitudes du désert, dans les chalets des montagnes, comme dans les opulents tabernacles d'un patriarche, dans les palais d'une Babylone, ou dans les chambres royales d'un Nébucadnetzar. — Elle nous assure que, s'il daigna se manifester à Abraham, à Isaac et à Jacob, s'il apparut sur le chemin de Sur à une pauvre esclave fugitive et coupable, il était encore le même, dix-huit cents ans plus tard, lorsque, dans une maison d'Emmaüs, il se faisait voir à Cléopas, ou lorsqu'il se présentait devant Saul de Tarse sur le chemin de Damas, et qu'il lui apparaissait ensuite dans le temple de Jérusalem et dans la forteresse Antonie. — Elle nous assure qu'il est le même encore aujourd'hui, et que maintenant, comme aux anciens jours, là où deux disciples fidèles s'assemblent en son nom, il y assiste encore, quoique invisible, avec toute sa puissance et toute sa gloire, « car il est le même, a dit un apôtre, hier, au-» jourd'hui, et éternellement (Hébreux, XIII, 8). »

Voyez-le devant Agar. — Voyez avec quelle touchante douceur, au lieu de l'accabler des reproches qu'elle avait mérités, il veut l'amener au sentiment de ses péchés. Voyez s'il n'est pas le même que le trouva la Samaritaine, dix-huit siècles plus tard, près du puits de Sichem (Jean, IV, 29). — Voyez comme il la rappelle délicatement à son devoir, si j'ose ainsi parler, par cette question si simple, mais qui disait tant de choses : *Agar, esclave de Saraï, d'où viens-tu et où vas-tu?* — Et lorsque Agar a dit avec

candeur : *Je m'enfuis arrière de la face de ma maîtresse*, écoutez cette réponse du *Dieu fort de vision* : *Va*, — lui dit-il, *va, retourne à ta maîtresse, et t'humilie sous sa main.*

Qu'elle est instructive cette parole du Seigneur, et en même temps qu'elle est douce et touchante! — Le Dieu de gloire apparaît à sa créature; mais dans quel but, et que vient-il lui dire? — Humilie-toi! — *va, retourne à ta maîtresse, et t'humilie sous sa main!* va, mon enfant, humilie-toi : c'est ici-bas le chemin de la paix! et c'est devant moi le chemin de la gloire.

Qu'il est grand et qu'il est beau le principe de cette humble obéissance ordonnée ainsi de Dieu même aux esclaves, aux sujets, aux femmes, aux enfants, devant leurs supérieurs! — « Esclaves, leur est-il dit, obéissez dans la sim-
» plicité de votre cœur à ceux qui sont vos maîtres selon
» la chair, non comme si vous cherchiez à plaire à des
» hommes, mais comme étant les esclaves de Christ;
» comme faisant de bon cœur la volonté de Dieu; comme
» servant avec affection le Seigneur, et non pas les hom-
» mes, et comme sachant bien que tous, soit l'esclave,
» soit l'homme libre, recevront du Seigneur le bien qu'ils
» auront fait (Eph., VI, 5-8. Col., III, 22. 1 Pierre,
» II, 18). »

Oh! que ce principe est beau! qu'il met de noblesse et de grandeur dans les offices en apparence les plus abjects du plus humble serviteur craignant Dieu! et quelles glorieuses fonctions alors que celles d'un esclave! — Vous le voyez les yeux baissés à la voix peut-être du plus vil des hommes; il attend avec soumission ses ordres impérieux; il regarde à la main de son maître; il se range humblement au moindre de ses gestes. — Mais, si cet esclave est chrétien, ne voyez-vous pas qu'il regarde plus haut que

ces gestes altiers d'un ver de terre, et qu'il écoute un autre Maître? Ne voyez-vous pas qu'il a les yeux de son âme élevés vers le Roi des rois, qui lui a dit: *Va, retourne à ta maîtresse, et t'humilie sous sa main?* — Vous croyez peut-être qu'il s'abaisse devant cette vile créature: non! il s'abaisse sans doute; mais ne voyez-vous pas qu'il est devant le Seigneur des seigneurs, et qu'il s'abaisse devant lui? « Il sert le Seigneur et non pas les hommes, » a dit saint Paul. Non! il assiste devant son Roi; il a l'honneur de servir dans la poussière le même Maître que les anges adorent dans la gloire; et peu importe alors à quelle place il le sert, pourvu qu'il le fasse bien; peu importe qu'il ait à remplir trente ans sur le théâtre de cette vie le personnage de prince ou de serviteur, pourvu qu'il ait accompli fidèlement son rôle; peu importe qu'il ait reçu dans sa main droite l'abject balai d'un esclave ou le sceptre de diamant d'un roi, pourvu qu'il ait porté l'un ou l'autre à la gloire de son Maître; pourvu qu'il ait su que « chacun, » soit l'esclave, soit l'homme libre, recevra du Seigneur » le bien qu'il aura fait. »

Heureux alors, heureux le chrétien couvert d'opprobres! heureux, au jour des revues éternelles, le soldat de Christ qui pourra lui montrer les cicatrices du combat, et ses nobles flétrissures! Heureux alors le plus pauvre esclave maltraité de son maître, pour l'amour de Jésus; heureuse l'humble femme chrétienne soumise avec une inaltérable douceur au plus injuste mari; heureux le serviteur fidèle! Oui, bientôt, lorsque le Crucifié viendra dans sa gloire, bientôt vous entendrez leurs noms proclamés à voix d'archange, depuis un des bouts des cieux jusqu'à l'autre bout!

Et l'Ange dit à la jeune Agar: *Servante de Saraï, va, retourne à ta maîtresse, et t'humilie sous elle.* Et comme

Agar, sans doute déjà touchée, disait en son cœur : Oui, pour l'amour de mon Dieu, je le ferai! le Seigneur s'empressa d'ajouter cette remarquable promesse : *Voici, je multiplierai tellement ta postérité que nul ne la pourra nombrer.—Voici, tu as conçu, et tu enfanteras un fils que tu appelleras Ismaël* (1) *(car Dieu l'Eternel a entendu son affliction). Il sera semblable à l'âne sauvage : sa main sera contre tous, et la main de tous sera contre lui, et cependant il plantera ses tentes à la vue de tous ses frères.*

Mes frères, si, pour vous prouver l'inspiration de cette Bible que je viens vous prêcher, je faisais sortir maintenant à vos yeux, des tombeaux qui sont sous ces voûtes, quelqu'un des morts qu'on y a couchés, je ne pense pas que je pusse ainsi vous donner une preuve plus convaincante que ne peuvent le faire ces paroles prophétiques de notre texte, aux yeux de quiconque voudra les comparer avec la suite des histoires, comme avec l'état actuel des peuples de l'Arabie (2). — Ces paroles qu'entendit Agar et qu'emporta le vent du désert, il y a TROIS MILLE SIX CENTS ANS qu'elles s'accomplissent avec la plus frappante exactitude, et d'année en année, malgré tous les efforts contraires des peuples et des rois. — Il a fallu qu'elles demeurassent vraies à travers tous les siècles et toutes les révolutions des empires; — et il faut encore que de nos jours tous les voyageurs, comme toutes les histoires, en confirment dans toutes ses parties l'accomplissement miraculeux. — Il faut que cette extraordinaire nation distingue encore en son sein, par la suite non interrompue de ses généalogies, les descendants d'Agar, qui forment le grand nombre et qui envahirent en

(1) En hébreu : Dieu a entendu. — (2) Voyez *Universal. History*, vol. XX.

peu de temps toutes ces contrées, d'avec les aborigènes qui remontent à Héber. — Il faut que le nom même de ce peuple rappelle à toute la suite des siècles son origine prophétique, puisque les Agaréens de l'Ecriture (1), les Agaréniens de Dion (2), les Aracéniens de Pline (3) et les Saracéniens de Ptolémée (4) ne sont autre chose que ces terribles Sarrasins si connus dans le monde qu'ils inondèrent de leurs armées, il y a près de mille années. — Il a fallu qu'il s'accomplît dans tous les âges, cet oracle de notre texte : *Il sera semblable à l'âne sauvage ; sa main sera contre tous, la main de tous sera contre lui, et cependant il plantera ses tentes en la présence de tous ses frères ;* toujours fier, toujours indomptable, impatient de tout joug, intraitable aux étrangers, libre et nomade comme le zèbre des déserts, errant sans demeure fixe dans les plaines de l'Arabie, semblable en tout à cet animal élégant et poétique dont la pensée revenait si souvent à l'imagination des prophètes comme un brillant emblême d'une indépendance sauvage, « amateur du désert, humant le vent à son plai-
» sir, se riant du tumulte de la ville, n'entendant jamais
» la voix de l'exacteur, épiant çà et là les montagnes,
» étanchant sa soif sur les hauts lieux, ayant reçu de Dieu
» la campagne pour maison, et pour ses retraites la terre

(1) Ps. LXXXIII, 6. 1 Chron., V, 10. — (2) Dio., lib. LXVIII et LXXV. — (3) Pline, lib. VI, ch. 28. — (4) Liv. VI, ch. 17. Le Targum de Jérusalem nomme les Ismaélites Sarrasins (in Genes., XXXVII, 25. 2 Chron., XVII, 1; XXI, 16. Esaïe, XIII, 20.) — (Souvent le même nom propre porte indifféremment un *s* ou une simple voyelle : Elana, Selana; Almydesse, Salmydesse; Amnites, Samnites; Exitania, Sexitania; Andracoptos, Sandracoptos.) D'ailleurs Ptolémée assigne les mêmes lieux aux Saracéniens que Pline aux Aracéniens. — Voyez ce même sujet savamment discuté dans le 18e volume de l'*Universal. History*, p. 340, 341, 398, etc. (*Dissert. upon the independency of the Arabs*, p. 196 à 250.)

»inhabitée (Jér., II, 24. Ps. CIV, 11. Job., XXXIX, 8-11)! » — Et tandis que toutes les contrées de la terre sans aucune exception ont été successivement envahies par des nations étrangères, il faut que ce peuple, à nul autre comparable, toujours le même, toujours indompté comme l'âne sauvage, parcoure encore les mêmes déserts qu'habitait Ismaël, dédaignant de cultiver la terre et de l'ensemencer. — Il faut que *sa main n'ait cessé d'être contre tous et la main de tous contre lui*, et que, bien qu'en hostilité perpétuelle, depuis trente-six siècles, avec toutes les nations qui l'entourent, par ses brigandages dans les plaines et ses pirateries sur les mers, il n'ait cessé cependant non plus *de planter librement ses tentes en la présence de toutes les nations.* — Il faut que, tandis que la probité la plus exacte (au dire des voyageurs) règne dans ses camps où tout est ouvert, il dépouille gaîment l'étranger, et qu'on l'entende encore de nos jours assurer qu'Ismaël son père, frustré de ses droits dans la maison d'Abraham, reçut de Dieu pour son partage les plaines du désert et tout ce qu'il y pourrait ravir. — Il a fallu que, pendant plus de trois mille années, toutes les entreprises, que formèrent pour le dompter les conquérants de l'Asie, aient été confondues; — et quand les expéditions projetées par Alexandre-le-Grand, par Pompée, par Auguste, par Sévère, par Trajan, parurent trop puissantes pour qu'on y pût résister, il a fallu que l'histoire profane elle-même nous rapportât qu'alors des tempêtes, des maladies ou quelque grande catastrophe vinrent à son secours. — Enfin, il a fallu, quoique Mahomet se soit levé du milieu de ce peuple comme un géant, quoique ces terribles fils d'Agar, sous le nom de Sarrasins, aient subjugué plus de nations, en quelques années, que les Romains n'en avaient soumis durant des siècles, quoiqu'ils aient été les maîtres

de toutes les sciences; il a fallu, cependant, qu'ils accomplissent exactement la prophétie, et qu'ils ne cessassent d'être toujours ce même peuple semblable à l'âne sauvage, toujours Ismaël, fils du désert: *sa main contre tous, et la main de tous contre lui.* — Et à cette heure encore, il faut que les caravanes étrangères qui se rendent à la Mecque voient voltiger autour d'elles ces cavaliers farouches, toujours prêts à fondre sur elles, et que les fiers dominateurs de l'Orient paient encore, chaque année, un riche tribut à ces enfants d'Agar, pour pouvoir se rendre impunément au tombeau du faux prophète qu'ils adorent en commun (1).

Ainsi s'accomplissent donc à travers tous les âges les paroles de cette Bible que nous vous prêchons, mes frères; ainsi s'accompliront encore, jusqu'au moindre point de lettre, toutes les déclarations, toutes les menaces et toutes les promesses qu'elle renferme; ainsi se gouverne ce monde, sous l'empire de ce Dieu invisible, qui réprime à son gré les vagues de la mer et l'émotion des peuples, « qui met un » mords dans la bouche des conquérants, et une boucle » dans leurs narines (Esaïe, XXXVII, 29), » qui les mène à son gré çà et là, et qui les élève, s'il le veut, sur vingt trônes, pour les reléguer ensuite, quand il le faut, sur quelque rocher de la mer, comme « un bâton dont il » frappe (Esaïe, X, 5), » mais dont il n'a plus à faire.

Cependant, après qu'il eut fait entendre à l'heureuse Agar ces remarquables paroles, l'Ange de l'Eternel disparut tout d'un coup, en lui donnant sans doute quelque signe éclatant de sa majesté divine. Mais qui pourrait dire son émotion, sa sainte et profonde joie, ses larmes, ses transports? *Alors*, dit notre texte, *appelant par son nom l'Eter-*

(1) Ceci s'écrivait en 1824.

nel qui parlait à elle, elle s'écria : Toi! le Dieu fort de vision! c'est-à-dire : Quoi! tu serais donc le Dieu qui apparut aux patriarches, le Dieu de gloire qu'Abraham, mon maître, vit en Mésopotamie! et tu as daigné regarder à la bassesse de ta servante, à moi, pauvre fille de Cam, à moi qui, malgré les cris de ma conscience, m'éloignais de ta parole, abandonnais tes autels, m'enfuyais en Egypte! O mon Dieu, quoi! il est donc vrai, *tu as entendu mon affliction*; tu as voulu prendre de force mon cœur ingrat et rebelle! Tu es ici, et je n'en savais rien! c'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux! » *Tu es le Dieu fort de vision!*

A cette pensée, son âme se réveille ; elle ouvre les yeux sur le fond d'elle-même; elle examine les motifs secrets de toute sa vie passée; elle se reconnaît; elle est confondue. — Mais écoutez, je vous prie, ou plutôt écoutons tous cette grave question, qu'Agar, ainsi réveillée, adresse à Agar, comme en la présence de son Dieu. Ecoutons cette grave question, mes frères, car nous y trouverons en un seul mot toute la leçon que l'Esprit saint a voulu nous donner dans le chapitre de ce jour.— Ecoutons le premier cri de cette âme à son réveil:

Alors Agar dit : *Ai-je regardé*, jusqu'ici, *à Celui qui vit et qui me voit?*

Ai-je regardé jusqu'ici, dans mes projets, dans mes ambitions, dans mes joies, dans mes peines, à Celui qui, pendant qu'il me demandait mon cœur, me suivait partout, voyait mon indifférence, comptait mes égarements, lisait mes plus secrètes pensées?— Hélas! non, non, mon Dieu! C'était le monde que je cherchais dans mes joies, ce n'était pas toi! — C'était le monde que je regrettais dans mes peines, ce n'était pas toi! — C'était au monde que je demandais mes consolations, ce n'était pas à toi! — C'était

au monde, dont je faisais ainsi mon Dieu, c'était au monde, ce n'était pas à toi que je disais réellement dans le secret de mon cœur : « Mon âme soupire après toi ; je te » cherche au point du jour ; — je pense à toi dans les » veilles de la nuit ; — m'approcher de toi, voilà mon » bien ! »

Ah ! désormais, je ne veux plus regarder qu'à *Celui qui vit et qui me voit* ; je vais retourner aux tentes de Mamré ; je vais m'humilier devant ma maîtresse, devant tous les hommes. Je veux te suivre, ô mon Dieu ! où tu voudras, quand tu voudras, comme tu voudras ! *Tu vis et tu me vois !* que me faut-il de plus ? tout est bien pour moi !

Ainsi reparut Agar aux tabernacles du patriarche. — Ce n'était plus Agar. — Elle revenait avec la paix de Dieu dans son cœur, et Dieu l'avait chargée de ramener aussi cette paix dans la maison de ses maîtres. Elle revenait, et c'était peu que ce retour inattendu vînt calmer les vives alarmes qu'Abraham avait sans doute conçues et pour elle et pour son enfant ; elle y reparaissait comme un envoyé de Dieu ; elle y rentrait avec le récit touchant de ce que l'Eternel venait de faire pour son âme.

Sans doute, qu'à la vue de ce retour de l'altière Agar, de son humble soumission, de sa religieuse douceur, de ce changement surnaturel et de tout ce qui venait de se passer entre elle et le Seigneur, Abraham et Sara firent dans leur propre cœur une revue solennelle, se recueillirent en la présence de Dieu, et se demandèrent aussi comme Agar : « Et » nous, et nous ! *avons-nous regardé à Celui qui vit et qui* » *nous voit ?* »

Eh bien ! mes frères, que ce soit aussi là, pour vous tous qui m'écoutez, le fruit de cette méditation, et elle ne sera pas vaine en la présence de Dieu. — Oui ! que ce soit

là votre question de tous les jours : Mon Dieu! suis-je sincère devant toi? *Tu vis et tu me vois*! Est-ce ta volonté que je recherche? ta faveur m'est-elle meilleure que la vie? Est-ce à toi que je regarde? O mon âme! *as-tu regardé*, jusqu'ici, *à Celui qui vit et qui te voit?*

N'y a-t-il point d'Agar dans ce temple, à qui se soit fait entendre cette voix intérieure : *Agar, Agar, d'où viens-tu, et où vas-tu?* — D'où viens-tu? tu es sortie du chemin du devoir! — et où vas-tu? tu n'as point la paix! — Vous avez trouvé des difficultés dans le service de Dieu, et vous vous en êtes dégoûtée. Il aurait fallu vous humilier, supporter quelques mépris, endurer quelques privations, renoncer à quelque attachement; et dès-lors, vous vous êtes ennuyée des choses saintes; vous vous êtes éloignée du peuple de Dieu; vous avez tourné vos regards et vos pas vers l'Égypte, vers le monde; vous ne lisez plus ou presque plus la Parole; vous priez mal, ou peut-être vous ne priez plus : la Bonne-Nouvelle d'un pardon pour votre âme ne vous touche plus, ne vous occupe plus. — Pauvre Agar, d'où viens-tu? Ecoutez! je puis vous le dire, car la Bible l'a dit avant moi : Vous n'avez point de paix; « même en riant, votre cœur est » triste (Prov., XIV, 13), » parce qu'ayant voulu demander le bonheur à l'Egypte et à ses idoles, vous n'y avez pu trouver après tout que des citernes crevassées, qu'un désert de sable, qu'une soif croissante, et parce qu'une voix secrète vous répète de temps en temps : Et ton Sauveur? — et ton âme? — et ta mort? — et l'éternité qui suivra ta mort? — Si Dieu te retirait cette nuit, es-tu prête? *Agar, Agar, d'où viens-tu, et où vas-tu?*

O vous donc, qui que vous soyez, qui vous reconnaissez à ces traits, je ne vous demande ici qu'une seule chose : c'est que, au sortir de ce temple, vous alliez vous recueillir

dans le cabinet de la prière, et que, vous y mettant à genoux devant *Celui qui vit et qui vous voit*, vous vous demandiez dans la solennité de sa présence: O mon Dieu, Dieu vivant, *ai-je regardé* jusqu'ici *à Celui qui vit et qui me voit?*

Mais n'y a-t-il point aussi dans ce temple quelque Abraham dont la foi se soit laissée surprendre aux conseils d'une sagesse toute humaine, et qui, sortant ainsi des voies de l'obéissance, forcera peut-être le Seigneur qui l'aime à le châtier de ses coups, et à dérouiller sa foi dans le feu de la tribulation? — Si je faisais ce que vous dites, je serais peut-être plus conforme à la parole du Nouveau Testament; mais j'éloignerais ceux que je veux attirer à Jésus-Christ. Si je confessais plus ouvertement l'Evangile, je blesserais, je ferais moins de bien; si je n'usais pas pour le siècle de cette complaisance, que d'ailleurs on pourrait blâmer, je travaillerais moins efficacement à l'avancement du règne de Dieu dans ma famille. — O mon cher frère, au nom du Dieu trois fois saint *qui vit et qui vous voit*, à qui appartient-il de le faire, ce bien? de l'avancer, ce règne? de la sanctifier, cette famille? A qui appartient-il « de donner » aux âmes stériles, comme à Sara, la vertu de concevoir » (Hébr., XI, 11)? Ah! nul ne vient au Fils, si le Père ne » l'attire (Jean, VI, 44); et si l'Eternel n'édifie la maison, » ceux qui s'en occupent y travaillent en vain (Ps. » CXXVII). »

Le devoir, toujours le devoir, rien que le devoir, et tout ira bien! car Celui qui a fait les promesses est fidèle (Hébr., X, 23).

Je ne vous demande qu'une seule chose, c'est d'entrer dans le cabinet de la prière, c'est d'en fermer la porte aux pensées du monde; c'est de vous y mettre à genoux devant

Celui qui vit et qui vous voit; c'est de vous demander alors, dans la solennité de sa présence : *Ai-je regardé jusqu'ici à Celui qui vit et qui me voit ?*

Enfin, n'y a-t-il point ici de Sara, contristée dans ses affections les plus chères, soumise à de secrètes et poignantes douleurs, blessée au cœur par ceux-là mêmes de qui peut-être elle avait trop attendu, et qui, se voyant abreuvée d'amertumes dans ce même tabernacle où le bonheur lui avait été promis, passe de longs jours à lutter contre ses peines, et de longues nuits à les pleurer? — O servante du Seigneur, femme chrétienne, comment les avez-vous prises, ces douleurs, ces humiliations, ces injustices inattendues? — Ne vous êtes-vous point aigrie? y avez-vous reconnu la main de Dieu? ne vous êtes-vous pas arrêtée aux causes secondes? avez-vous su comprendre que *Celui qui vit et qui vous voit*, parce qu'il ne voulait pas que vous adorassiez la terre, ni que vous prissiez les tentes de Mamré pour des demeures permanentes, a jugé bon que votre orgueil fût froissé, vos projets humains confondus, votre moi crucifié? Ah! vous aussi, rentrez dans le cabinet de la prière, et, vous y mettant à genoux devant ce Dieu de toute grâce, demandez-vous en sa présence: *Ai-je su regarder à Celui qui vit et qui me voit ?*

Vous tous enfin, mes chers frères, pasteurs et troupeau, en nous retirant de ce temple, en rentrant dans nos demeures, recueillons-nous tous dans cette grave pensée : *Ai-je regardé à Celui qui vit et qui me voit ?*

LA PARABOLE DES DIX VIERGES.

SERMON SUR MATTHIEU, XXV, 1-13.

Alors le royaume de Dieu sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, s'en allèrent au-devant de l'époux.

Or, il y en avait cinq sages et cinq folles.

Les folles, en prenant leurs lampes, n'avaient point pris d'huile avec elles.

Mais les sages avaient pris de l'huile dans leurs vaisseaux avec leurs lampes.

Et comme l'époux tardait à venir, elles sommeillèrent toutes, et s'endormirent.

Or, à minuit, il se fit un cri, disant : Voici, l'époux vient, sortez au-devant de lui.

Alors toutes ces vierges se levèrent, et préparèrent leurs lampes.

Et les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent.

Mais les sages répondirent en disant : *Nous ne pouvons vous en donner*, de peur que nous n'en ayons pas assez pour nous et pour vous; mais plutôt allez vers ceux qui en vendent, et en achetez pour vous-mêmes.

Or, pendant qu'elles en allaient acheter, l'époux vint; et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces; puis la porte fut fermée.

Après cela, les autres vierges vinrent aussi, et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvre-nous !

Mais il leur répondit, et dit : En vérité, je vous dis que je ne vous connais point.

Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure en laquelle le Fils de l'homme viendra.

Christ est l'époux de son Eglise : c'est sous cette image touchante que l'Esprit saint se plaît à nous représenter l'amour du Sauveur pour ses fidèles, et les circonstances de

son dernier avènement. Tendre époux de l'Eglise, il l'a aimée le premier; son amour pour elle est gratuit, constant, inaltérable. Il est venu d'abord dans « une chair » semblable à celle qui est assujettie au péché, » sous la forme d'un serviteur, en des vêtements teints de sang, souffrant, persécuté, « mis à peine au rang des hommes, » la fiancer dans la douleur, au milieu des larmes, sous l'orage de la justice divine; mais il doit revenir au dernier jour, comme le Roi de gloire, célébrer ses fêtes nuptiales, et la faire entrer dans les palais éternels. — Or, comme l'usage voulait, chez les anciens peuples de l'Orient, dans la célébration des noces, que l'époux, à la lueur des flambeaux et suivi de ses amis, allât chercher l'épouse, dans l'appareil de l'allégresse et du triomphe, tandis que les amies de celle-ci, ordinairement au nombre de dix, portant à la main des flambeaux, et magnifiquement parées, marchaient au-devant de l'époux, pour se joindre à son cortége et pour en accroître à la fois la joie et la solennité, notre Seigneur a souvent emprunté cette image et ses différents traits pour nous décrire son second avènement. — *L'époux*, c'est lui-même; *l'épouse*, c'est l'église, c'est l'assemblée des vrais croyants; l'arrivée de l'époux, c'est le retour de Christ, au jour du jugement; *les amis de l'époux*, ce sont *les anges de sa puissance; les vierges*, amies de l'épouse, ce sont les saints et les fidèles, ou plutôt ce sont ici tous ceux qui passent pour être saints et fidèles, tous ceux qui réclament le nom de chrétiens; leurs *lampes*, c'est la profession qu'ils font de la religion de Christ; *l'huile* et la lumière qu'elle produit, c'est la grâce du Saint-Esprit dans le cœur, c'est la foi qui opère, qui se manifeste par l'amour, par la charité, par la lumière des bonnes œuvres; *le minuit* c'est l'heure inattendue de

l'arrivée de notre Maître ; *le palais* de l'époux enfin, c'est le royaume des cieux, c'est le séjour de la sainteté, de la paix, des consolations et des joies éternelles. « O Souverain! » disait le Psalmiste en parlant du Messie, ton épouse est » à ta droite, parée d'or d'Ophir; elle est intérieurement » toute remplie de gloire. Les vierges qui la suivent et qui » sont ses compagnes, te seront présentées avec réjouis- » sance et avec allégresse; elles entreront dans le palais » du Souverain (Ps. XLV, 10-16). »

Tel est donc l'emblême touchant et solennel sous lequel nous est représenté l'avènement du Seigneur. Telles sont les grandes scènes auxquelles, vous qui m'écoutez, mes frères, et moi qui vous parle, nous devons tous assister un jour. Cela est certain, comme il est certain que l'Evangile est la Parole de Dieu, comme il est certain que l'Eglise de Christ s'est établie sur la terre, comme il est certain que nous sommes ici rassemblés en son nom. « Ces paro- » les, dit l'Esprit saint, sont les vraies paroles de Dieu » (Apoc., XIX, 9). »

Quel rôle jouerez-vous en ce grand jour? Que deviendrez-vous en ce moment solennel? Quel regard jettera sur vous alors, du haut de son trône, « Celui qui sonde les » reins et les cœurs (Ps. VII, 10)? » Voilà la grande question. — Oh! qu'il est important de la résoudre dès ici-bas! Combien toute autre recherche paraît frivole, superflue même, quand on la compare à celle-là! Combien les « beaucoup de choses dont s'occupe » Marthe sur la terre semblent vaines et souvent funestes! Combien il est frappant « qu'une seule chose est nécessaire! » — Suivez donc le développement simple et familier d'une parabole où le Seigneur se plaît à se mettre à la portée de tous; et puisse cette courte méditation porter dans vos cœurs le

désir et le besoin de la vigilance, la connaissance de votre véritable condition, la pensée sérieuse de l'avenir, la faim et la soif de la justice! Ainsi soit-il.

Le royaume des cieux, au dernier jour, *sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, s'en étaient allées au-devant de l'époux.*

Le royaume des cieux désigne ici, comme souvent ailleurs, l'ensemble des hommes qui portent le nom de chrétiens; c'est l'Eglise visible, en tant qu'elle se compose de vrais fidèles et de chrétiens apparents.

Le royaume des cieux sera semblable à dix vierges. A dix vierges. — Par cette expression, le Seigneur nous donne à connaître, dès l'abord, à quelle classe d'hommes la leçon de cette parabole est surtout adressée. Nous voyons qu'il y veut désigner des personnes dont la vie apparente est régulière, et dont la conduite extérieure est descente et paisible. Par les vierges folles, il ne faut donc pas entendre des personnes engagées dans le dérèglement : il ne s'agit point ici de ces hommes avec lesquels l'Apôtre (1 Cor., XV, 33) défend aux chrétiens d'entretenir aucune familiarité : des larrons, des impudiques, des profanateurs, des médisants, des hommes outrageux, des intempérants.

Le Seigneur désigne ici des personnes qui, par la décence extérieure de leur vie, sont mises au rang des vrais chrétiens, par les hommes qui ne peuvent connaître les secrets des consciences et qui ne peuvent juger que sur de lointaines apparences.

Non-seulement leur conduite extérieure est régulière et décente; non-seulement ce *sont dix vierges*; mais encore *elles sont allées au-devant de l'Epoux;* elles font toutes profession d'attendre Jésus et de mettre en lui quelqu'espèce de confiance, quoiqu'une partie d'entre elles ne l'ait point

connu, et qu'elles ne soient point connues de lui (comme il le leur déclarera bientôt lui-même), parce qu'elles s'appuient sur leurs propres mérites, et qu'elles n'ont point senti le besoin d'acheter de l'huile pour leurs lampes. — Ce sont des chrétiens de nom; vous les voyez dans nos temples; elles prennent part à la sainte cène; elles font profession d'espérer en Christ, qui les introduira sûrement, pensent-elles, dans les demeures éternelles, dès qu'il aura vu les lampes qu'elles portent devant eux.

Mais il est encore un autre caractère commun aux dix vierges : ce sont ces *lampes* mêmes qu'elles portent à la main. — Les chrétiens, en effet, doivent « briller comme » des flambeaux, » dans le monde, « portant devant eux » la parole de vie » et faisant « luire leur lumière devant » les hommes, afin qu'en voyant leurs bonnes œuvres, on » glorifie leur Père qui est dans le ciel (Matth., V, 16). » Car « la grâce qui donne le salut à tous les hommes a été » manifestée, afin que, renonçant à l'impiété et aux pas- » sions mondaines, nous vivions dans le présent siècle, » selon la tempérance, la justice et la piété (Tite, II, » 11). » — C'est ainsi que les chrétiens doivent aller au-devant de leur céleste Epoux, l'attendre, lui faire honneur, et proclamer ses louanges, jusqu'à ce qu'arrivés avec lui dans le royaume des cieux, « ils soient complètement » transformés à son image, de gloire en gloire, par l'Es- » prit du Seigneur (2 Cor., III, 18), » pour parler avec l'Ecriture.

Les dix vierges, quoiqu'il y ait entre elles une énorme différence, ont donc toutes le même nom; elles vont toutes au-devant de l'époux; elles portent toutes des lampes à la main; elles font toutes la même profession; elles obtiennent toutes crédit auprès d'un monde qui ne peut

juger de la différence qui les sépare; elles se distinguent peu les unes des autres aux yeux des hommes. On ne s'aperçoit pas encore que la lumière de plusieurs de ces lampes est vacillante et passagère; on ne peut point connaître ici-bas les motifs secrets des actions humaines.

Vous voyez donc clairement, ô vous qui m'écoutez, combien cette parabole vous est applicable, et combien elle peut vous être utile, si vous vous en servez pour vous examiner vous-mêmes en la présence du Seigneur.

Or, comme l'époux tardait à venir, les dix vierges s'assoupirent toutes et s'endormirent, dit notre Seigneur, c'est à-dire que toutes également s'étaient livrées à la sécurité la plus profonde, quoique les unes eussent dans leur cœur un fondement solide à leurs espérances (comme nous ne tarderons pas à le voir), tandis que les autres n'avaient, pour les asseoir, qu'une présomption fatale qu'elles appuyaient sur leurs propres mérites, sur leurs lampes, sur leur profession du christianisme, et sur le nom qu'elles portaient. Toutes attendaient l'avenir sans aucune inquiétude; mais tandis que la sécurité des unes était fondée, celle des autres ne reposait que sur les illusions les plus trompeuses et les plus funestes. *Or, comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.*

Hélas! que nous trouverons encore cette image fidèle, si nous voulons reporter ici nos regards sur l'Eglise! Combien cet assoupissement et ce sommeil des dix vierges nous représente, avec une effrayante vérité, l'indifférence et l'inconcevable sécurité dans laquelle tant de personnes attendent la mort, le jugement, l'éternité, bien qu'elles n'aient point reçu dans leurs cœurs « les arrhes de l'héritage » éternel, » ni ressenti l'opération de cet « Esprit saint » qui témoigne à notre esprit que nous sommes enfants

» de Dieu (Rom., VIII, 16), » pour parler avec l'apôtre Paul ; bien qu'elles n'aient point, comme les vierges sages, un fondement sur lequel elles puissent appuyer leur tranquillité.

En effet, comme le déclare notre Seigneur, il y en avait *cinq qui étaient sages, et cinq qui étaient folles.*

Le vrai *sage*, aux yeux de Dieu, c'est celui qui pense aux « jours éternels, » qui s'occupe des intérêts de son âme, qui s'attache aux choses d'en-haut, qui aime et qui craint Dieu. La vraie *folie*, aux yeux de Dieu, c'est celle qui néglige *la seule chose nécessaire*, quelque habile qu'elle puisse être d'ailleurs dans la poursuite des vanités de la terre. — Or, la folie des vierges folles consistait *en ce qu'en prenant leurs lampes, elles ne prirent point d'huile avec elles, tandis que les sages, avec leurs lampes, prirent de l'huile dans leurs vases.*

Ce « vase, » c'est le cœur, « du bon trésor duquel » l'homme de bien tire de bonnes choses (Matth., XII, » 35). » C'est du cœur que procèdent les œuvres que Dieu doit juger au dernier jour; c'est aux motifs et aux affections du cœur qu'il regarde; c'est le cœur qu'il faut changer. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur. » — Mon enfant, donne-moi ton cœur. — Et quand je » donnerais tout mon bien aux pauvres, quand je livrerais » mon corps aux flammes » pour ma religion, « si je » n'ai pas l'amour dans le cœur, je ne suis rien (1 Cor., » XIII, 3). »

L'huile qui doit remplir nos vases, pour entretenir dans nos lampes une lumière qui puisse subsister en la présence du Seigneur, c'est la grâce de Dieu dans le cœur; c'est « l'onction de l'Esprit saint dans le cœur (1 Jean, II, » 20); » c'est la foi dans le cœur; et la lumière que produit cette huile sainte, c'est « la charité, » c'est-à-dire

« l'amour », soit de Dieu, soit du prochain ; ce sont les œuvres de l'amour; c'est la vraie « charité, qui procède d'un » cœur pur et d'une foi non feinte (1 Tim., I, 5). »

L'huile, chez les Hébreux, était l'emblème de la grâce du Seigneur et de l'onction de son Esprit saint; on devait oindre d'une huile sainte tous les vases du sanctuaire, tous les rois, tous les sacrificateurs, tous les prophètes; on devait avoir constamment dans le tabernacle une provision d'une huile pure pour y entretenir les lampes du chandelier d'or; et le prophète Zacharie, en nous expliquant tous ces emblèmes, nous apprend que Christ est l'olivier d'où procède cette huile spirituelle qui doit remplir le cœur des vrais chrétiens. C'est lui « qui nous oint, dit » l'Ecriture, c'est lui qui nous baptise du Saint-Esprit et » de feu. »

Nous n'entrons dans ces détails que pour vous faire comprendre ce que notre Seigneur veut signifier ici. Pour nous expliquer sans figure, *cinq des vierges étaient converties ou régénérées* par le Saint-Esprit, et les cinq autres ne l'étaient pas. Les unes avaient le cœur purifié par la foi, et les autres n'étaient point « nées de nouveau, » selon ce qui est écrit : « Nul, s'il n'est né de nouveau d'eau et d'es- » prit, ne peut entrer dans le royaume des cieux; » elles étaient toujours au monde, au péché, à elles-mêmes. Les unes, « formées pour l'éternité, avaient reçu l'Esprit saint » dans leur cœur, pour arrhe de leur héritage (1 Cor., II, » 12), » comme le dit saint Paul aux Corinthiens; et, comme il le dit aux Romains, elles avaient « reçu cet » Esprit qui témoigne à notre esprit que nous sommes » enfants de Dieu; » tandis que les autres ne connaissaient point l'Esprit d'adoption, et n'avaient rien qui pût autoriser leur funeste confiance. Les unes avaient cette vraie foi,

« par laquelle Dieu purifie le cœur des fidèles (Act., XV, » 9), » pour me servir de l'expression de saint Pierre; et les autres, s'appuyant sur leur propre justice, ne connaissaient pas Christ et n'étaient pas *connues* de lui, comme il va bientôt le leur déclarer lui-même.

Tel était donc l'état des vierges sages et des vierges folles, lorsque, *voyant que l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.* Mais, *sur le minuit, il se fit un cri, disant : Voici, l'époux vient; sortez à sa rencontre.*

Ce cri se fit entendre *à minuit*, c'est-à-dire, au moment où l'on s'y attendait le moins, à l'heure du sommeil le plus profond, au milieu de la plus complète sécurité.

Quelle image imposante de l'avènement du Seigneur Jésus en la grande journée! Quelle leçon faite pour nous frapper salutairement, et pour réveiller dès à présent de leur sommeil tant d'âmes endormies! Et nous aussi, nous l'entendrons tous au dernier jour, cette voix solennelle qui portera l'effroi dans les consciences : *Voici, l'Epoux vient; sortez au-devant de lui.* Oh! combien sera terrible et majestueux ce moment où le Fils de l'homme viendra « avec » des flammes de feu, » suivi de ses saints anges, « pré- » cédé de la trompette de Dieu; » lorsque « le cri d'en- » haut et la voix de l'archange » se feront entendre à toute la terre, lorsque tous les morts sortiront de leurs tombeaux, et que toutes les nations comparaîtront en sa présence! Quel relèvement, que celui de l'univers en ce moment solennel! Quel réveil, que celui qui sera causé par ce cri pénétrant : « Morts, réveillez-vous, et comparaissez en » jugement! »

Ici, mes frères, avant d'aller plus loin, disons-nous bien une chose : c'est que, pour chacun de nous, ce jour est très-proche, et que nous en sommes tout au plus à

quelques années. Le jour où la maladie viendra nous apprendre que le temps de notre délogement est arrivé; le jour où elle nous dira, comme au roi de Juda : « Prépare ta » maison, car tu t'en vas mourir (Esaïe, XXXVIII, 1); » ce jour-là sera, pour chacun de nous, celui des scènes de l'éternité, celui après lequel il n'y a plus de temps, celui où nous entendrons, avec la trompette du jugement, le grand cri dont parle le Seigneur : *Voici, l'Epoux vient; sortez au-devant de lui.*

Puis donc que la fin de toutes choses est si proche de chacun de nous, soyons attentifs à la suite de cette parabole.

Quand ce cri se fut fait entendre aux dix vierges, alors *elles se levèrent toutes*, dit le Seigneur; *elles apprêtèrent toutes leurs lampes*, et les sages aussi bien que leurs compagnes; car les hommes les mieux préparés à la mort, par une vie toute consacrée au Seigneur, ont encore besoin de se disposer à sa rencontre, afin qu'ils soient « trouvés » vêtus et non pas nus (2 Cor., V, 3), » pour parler avec saint Paul.

Cependant, les *vierges folles se levèrent* aussi, nous dit Jésus, et voulurent *apprêter leurs lampes*; mais, à l'approche de l'époux et de son cortége, elles virent avec terreur que leur lumière s'éteignait. Ces lampes sans huile ont pu donner quelque temps une lueur passagère et trompeuse; mais, quand la mort est là, quand le Seigneur approche, quand l'éternité se présente, alors les vierges folles découvrent leur imprudence et le néant des espérances sur lesquelles elles s'étaient endormies; alors on distingue mieux les vrais motifs des actions où l'on avait jusque-là recherché l'approbation des hommes; alors on reconnaît que ses œuvres n'ont pas procédé d'un cœur dévoué sans par-

tage au Seigneur, d'un désir simple et pur de lui plaire; alors on voit s'éteindre, dans les sombres vapeurs de la vallée de l'ombre la mort, cette lampe fumeuse sur laquelle on avait mis avec tant d'imprudence une confiance insensée et funeste.

Cependant, les vierges folles, saisies d'effroi, s'adressèrent à leurs compagnes, et, dans le trouble de leur âme, elles leur dirent: *Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent.*

C'est ainsi qu'on voit aux approches de la mort ces chrétiens de nom, qui, pendant le reste de leur vie, voulurent servir à la fois « Dieu et le monde (Matth., VI, 24.); » c'est ainsi, dis-je, que vous les verrez envier le sort des humbles fidèles qu'ils méprisaient naguère... C'est ainsi qu'après avoir raillé, comme exagération et comme folie, la sagesse des sages, leur détachement du monde, leur soumission profonde aux préceptes de leur Maître, on voudrait à tout prix changer de sort avec eux; on s'écrie, comme Balaam: « Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit sem- » blable à la leur. » On désirerait pouvoir dire avec eux: « Toute mon espérance est au Seigneur, et cette espérance » ne confond point, parce que l'amour de Dieu est répandu » dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné » (Rom., V, 2, 5). » — *Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent.*

Mais les sages répondirent: *De peur que nous n'en ayons pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt vers ceux qui en vendent.*

Remarquez bien ici la douceur et la sage réserve de cette réponse. Elles ne veulent, elles n'osent, elles ne peuvent satisfaire le vœu de leurs compagnes; mais elles n'ajoutent aucun reproche à leur refus; elles ne se vantent point de

leur prévoyance; elles évitent tout ce qui pourrait ajouter encore quelque douleur à tant de détresse, et tout en leur disant que leur demande est vaine, que « le juste lui-même » ne se sauve qu'avec peine (1 Pierre, IV, 18), » que chacun « doit porter son propre fardeau, » elles s'empressent de leur donner le seul conseil qui puisse encore les sauver.

Tandis qu'il est temps, *allez plutôt vers ceux qui en vendent* : ne perdez pas un instant, nous n'avons nous-mêmes *rien que nous n'ayons reçu.* Allez promptement au Père de tout don parfait; allez à Christ, *de la plénitude de qui nous avons toutes reçu grâce pour grâce*; allez à l'Esprit saint qui distribue ses dons comme il lui plaît; priez avec ardeur; « demandez, et il vous sera donné; » cherchez et vous trouverez » ; allez à ce Dieu de bonté, qui vous crie dans sa Parole : « Si quelqu'un manque de » sagesse, qu'il la demande à Celui qui la donne à tous li- » béralement, et elle lui sera donnée. (1 Jacq., I, 15). O » vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux! O vous qui » n'avez point d'argent, venez, achetez, sans argent et sans » aucun prix, du vin et du lait. Pourquoi employez-vous » l'argent pour ce qui ne rassasie point? Prêtez l'oreille, » et venez à moi. Ecoutez, et votre âme vivra; et je » traiterai avec vous une alliance éternelle (Esaïe, LV, 1, » 2, 3). Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et char- » gés, je vous soulagerai, et vous trouverez du repos pour » vos âmes (Matth., XI, 28). »

Mais il n'est pas facile, au dernier période de sa vie, de savoir chercher et se procurer cette huile précieuse, lorsqu'on a long-temps mis toute sa confiance dans sa *lampe*, dans ses forces, dans sa profession du christianisme, dans ses œuvres, dans sa justice. Il n'est pas fréquent qu'on se

repente, qu'on se jette dans les bras de la miséricorde divine avec un abandon complet, lorsqu'on s'est endormi jusqu'à l'arrivée de l'Epoux, dans une sécurité fatale, dans une orgueilleuse confiance.

En effet, ajoute notre texte, *pendant que les vierges folles*, dans leur détresse, *en allaient acheter*, *l'époux arriva* dans sa pompe majestueuse et terrible, et celles qui étaient *prêtes*, c'est-à-dire, les vierges sages, couvertes de la robe de noces, « revêtues (selon l'expression d'Esaïe) du man- » teau de sa justice (Esaïe, LIX, 17), » et portant dans leurs cœurs la foi, l'espérance et l'amour; *les vierges sages entrèrent avec l'époux dans la salle des noces*, dans le repos éternel, dans la société des saints et des anges, avec les Abraham, les Moïse, les David, les saint Jean, les saint Paul, et toutes ces belles âmes que l'Esprit saint a purifiées, et que le Seigneur s'est acquises pour toujours; *l'époux vint*, dit notre texte, *et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée.*

O bonheur des vierges sages! ô repos éternel! ô sûreté parfaite, ô transports de joie! la porte est fermée derrière les vierges sages, fermée pour toujours! Le paradis céleste ne sera donc plus ouvert comme l'était celui d'Eden, d'où notre premier père a pu sortir! Quand les fidèles seront entrés au royaume des cieux, la porte sera close; aucun ennemi ne pourra plus les séparer du Seigneur; Satan sera lié de chaînes éternelles; « toute larme sera essuyée de » leurs yeux » pour toujours; ils ne pècheront plus; ils ne se sépareront plus; ils vivront dans l'éternel repos des bienheureux! « Celui qui vaincra, a dit notre Maître, j'en » ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il n'en » sortira jamais (Apoc., III, 12) »!

Mais si c'est un jour de triomphe et de bonheur pour les

vierges sages, quel épouvantable moment pour les folles! *La porte est fermée*, fermée pour toujours! Il y avait des jours pour leur épreuve, et désormais leur épreuve a fini! Il y avait pour elles un temps de remplir leurs lampes, et maintenant « il n'y a plus de temps; elles sont laissées dans » les ténèbres du dehors, loin de la face du Seigneur, là » où il y a des pleurs et des grincements de dents. »

Après cela, les autres vierges vinrent aussi, et dirent: *Seigneur, Seigneur, ouvre-nous!* Mais leurs instances furent vaines; et le Seigneur ne répondit à leurs cris que par ces mots terribles: *En vérité, en vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas.* Sentence accompagnée d'une affirmation solennelle, qui revient à celle-ci, prononcée ailleurs: « J'ai » juré dans ma colère, si jamais ils entrent dans mon re- » pos (Héb., IV, 3). »

Ici, mes frères, replions-nous sur nous-mêmes. Hélas! que de personnes parmi nous reconnaissent vaguement manquer d'un principe de vie! leur cœur n'est point changé; elles ont la même tiédeur pour le service de Dieu, la même langueur dans leurs prières, la même passion pour le monde! et cependant elles renvoient à la fin de leur vie un recours à Christ, une conversion, d'où dépend leur sort éternel! elles se bercent dans une fatale confiance; elles se rassurent contre les menaces de l'avenir par la pensée de leur sainteté négative, et par le vain espoir d'être à temps, tôt ou tard, de fournir leurs *lampes*, et d'acheter cette *huile* précieuse sans laquelle « nul ne peut entrer dans le royaume » de Dieu. »

Oh! combien de vierges folles attendent ainsi les derniers jours pour *aller vers ceux qui en vendent*! Mais, nous vous en conjurons, écoutez notre Juge qui nous déclare que, si nous différons, nous n'aurons pas le temps, nous ne le

pourrons plus, plus jamais, et qui termine sa parabole en nous disant : *Veillez, veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure à laquelle le Fils de l'homme doit venir !*

Vos jours s'envolent et ne reviennent plus; vos années s'enfuient, « emportées comme par une ravine d'eau » (Psaume XC, 5); » vous avancez à grands pas vers le grand jour de Christ, vous tous, qui que vous soyez, à quelque âge que vous soyez dans la vie, bientôt, bientôt, vous entendrez annoncer que *l'Epoux arrive*, qu'il vous rappelle, qu'il faut *aller au-devant de lui.*

Ah! n'attendez donc pas ces derniers et courts avertissements que donne l'approche de la mort; n'attendez pas que ce cri se fasse entendre : *Voici l'Epoux*; n'attendez pas, comme les vierges folles, votre dernière maladie. Si vous appelez alors un ministre de Christ, il vous dira bien sans doute, comme les vierges sages : *Allez vers ceux qui en vendent !* il vous déclarera bien que, si la conversion est sincère et chrétienne, quoique tardive, elle est encore efficace; il vous répétera bien que, jusqu'à la dernière heure de ce temps de la patience divine, vous pouvez recourir à ce Jésus, qui « est venu chercher et sauver ce » qui était perdu (Matth., XVIII, 11); » il vous attestera bien avec l'Apôtre que « Christ est puissant pour sauver » parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui » (Hébr., VII, 25). » Mais ce que ni lui, ni personne au monde ne pourra vous dire, c'est que, si vous différez, vous en aurez le temps; c'est qu'il ne sera pas trop tard; c'est que vous ne trouverez pas la *porte fermée*, avant que vous ayez acquis ce qui vous manque.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut des occasions favorables, il faut des appels de l'Esprit saint, pour faire cette emplète. Ce qu'il y a de certain, c'est que si le Sei-

gneur, le Tout-Puissant, pour nous faire mieux connaître que c'est lui qui change les cœurs, et que sa grâce est souveraine, a voulu quelquefois opérer, sur un lit de mort, ou dans le cachot d'un criminel, des conversions véritables, et amener d'une manière soudaine à la foi des élus de Dieu l'âme de quelques mourants, ces exemples sont très-rares. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au contraire le temps d'une dernière maladie et des approches de la mort, bien loin d'être le plus favorable pour une conversion, comme se l'imaginent *les vierges folles*, est précisément le plus contraire. Ce qu'il y a de certain, hélas! c'est que, sur un millier d'entre celles qui renvoient, à peine en est-il une qui puisse mettre à profit un temps si précieux. Pendant que cette âme désolée se réveille un moment de sa torpeur, s'adresse à son Juge, prie sur son lit de mort, et s'efforce de recueillir ses pensées pour recourir à Jésus-Christ; pendant qu'elle voudrait oublier ses préoccupations terrestres et tous ses maux présents pour élever au ciel quelques regards et quelques affections; pendant que, dans ce trouble qui la possède, elle ne sait par où commencer, et que mille pensées confuses viennent l'assaillir et la distraire, la mort arrive, l'Epoux arrive, le jugement arrive, et cette âme, encore sans Christ, est perdue; *la porte est fermée*, fermée pour toujours! — *Veillez donc, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure à laquelle le Fils de l'homme doit venir.*

Oh! que chacun de nous donc, après une telle instruction, se demande à lui-même : Ai-je pris de l'huile dans mon vase? — Aimé-je réellement Dieu? trouvé-je ma joie dans son service? suis-je converti? mon cœur est-il changé? puis-je dire que je marche *selon l'Esprit*, et que, si je mourais cette semaine, je mourrais dans le Sei-

gneur, et je ne trouverais pas la *porte* déjà *fermée?*

Il est temps encore; vous pouvez *aller* encore *vers ceux qui en vendent;* la *porte étroite* vous est ouverte encore; la Parole de la réconciliation vous est annoncée encore; Jésus vous tend les bras encore; il vous crie encore : « Ne » voulez-vous pas venir à moi pour avoir la vie (Jean, V, » 40) ?

» Ah! cherchez donc l'Eternel, pendant qu'il se trouve; » invoquez-le, tandis qu'il est près (Esaïe, LV, 6). »

LE MINISTÈRE DE SAINT PAUL A ÉPHÈSE.

SERMON SUR ACTES, XX, 13-27.

Or, étant entrés dans le navire, nous fûmes portés à Assos, où nous devions reprendre Paul; car il l'avait ainsi ordonné, ayant résolu de faire ce chemin à pied.

Et lorsqu'il nous eut rejoints à Assos, nous le prîmes avec nous, et nous allâmes à Mitylène;

puis étant partis de là, le jour suivant nous abordâmes vis-à-vis de Chios; le lendemain nous arrivâmes à Samos; et nous étant arrêtés à Trogyle, nous vînmes le jour d'après à Milet;

car Paul s'était proposé de passer au-delà d'Ephèse, afin de ne point séjourner en Asie, parce qu'il se hâtait d'être, s'il lui était possible, le jour de la Pentecôte à Jérusalem.

Or, il envoya de Milet à Ephèse, pour faire venir les pasteurs de l'église.

Quand ils furent venus vers lui, il leur dit: Vous savez de quelle manière je me suis conduit avec vous dès le premier jour que je suis entré en Asie;

servant le Seigneur en toute humilité, et avec beaucoup de larmes, et parmi beaucoup d'épreuves, qui me sont arrivées par les embûches des Juifs;

et comment je ne me suis épargné en rien de ce qui vous était utile, vous ayant prêché, et ayant enseigné publiquement, et par les maisons;

conjurant les Juifs et les Grecs de se convertir à Dieu, et de croire en Jésus-Christ notre Seigneur.

Et maintenant, voici, étant lié par l'Esprit, je m'en vais à Jérusalem, ignorant les choses qui m'y doivent arriver;

sinon que le Saint-Esprit m'avertit de ville en ville, disant que des liens et des tribulations m'attendent.

Mais je ne fais cas de rien, et ma vie ne m'est point précieuse, pourvu qu'avec joie j'achève ma course, et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, pour rendre témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu.

Et maintenant, voici, je sais qu'aucun de vous tous, parmi lesquels j'ai passé en prêchant le royaume de Dieu, ne me verra plus;

c'est pourquoi je vous prends aujourd'hui à témoin que je suis net du sang de tous;

car je ne me suis point soustrait à vous annoncer tout le conseil de Dieu.

Nous jugeons déjà de la nature d'un message important par la manière dont se présente à nous de loin celui qui nous l'apporte. Avant qu'il ait rien dit, nos yeux l'ont entendu: sa démarche, son geste, l'expression de son visage, ses regards nous ont parlé.

Elle était grande, par exemple, l'émotion de David, et son cœur savait déjà la moitié de son malheur, lorsqu'il vit accourir à lui, du camp de Saül et de Jonathan, un jeune Amalécite, ayant ses habits déchirés et de la cendre sur sa tête. Le jeune homme n'avait rien dit encore de la bataille de Guilboah; mais lorsqu'il le vit se précipiter en terre et se prosterner à ses pieds: « D'où viens-tu! s'écria-» t-il, qu'est-il arrivé? je te prie, dis-le-moi! » — Les larmes arrivaient sous ses paupières, le cri de la douleur allait éclater, et déjà toute son âme était dans l'angoisse sur Jonathan son frère, qu'il aimait comme sa vie, et qui faisait tout son plaisir.

Si nous voyons accourir à nous, à travers mille obstacles, le porteur d'un message encore inconnu; s'il arrive enfin après de longues fatigues, avec de grands dangers, accablé d'insultes, couvert de blessures, et content encore d'expirer à nos pieds, pourvu qu'il y dépose avec sa vie ce message qu'il a tant de fois arrosé de son sang et de ses larmes; oh! alors, que devons-nous penser de l'importance de sa mission? — Le message porte avec lui la vie et plus que la vie : on a tout sacrifié pour me le donner; je dois

tout sacrifier pour le recevoir; et, fallût-il mourir, il faut que je l'entende.

Eh bien! chrétiens, voilà l'évangile; voilà comment on vous l'apporte; et voilà comment vous le devez recevoir.

Considérez, en effet, de quelle manière se présentent à vous ceux que le Seigneur a chargés de vous le présenter. — Je ne parle point ici du Seigneur lui-même, descendant de la gloire des cieux dans l'abîme de nos misères, devenant l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple, consentant à être saisi, garotté, insulté par des soufflets, déchiré par des coups de verges, conduit au supplice et enfin cloué au gibet des malfaiteurs. Je ne parle point ici du Seigneur : il faisait plus que de mourir; il expiait nos offenses; il faisait plus que d'appeler les pécheurs : il les sauvait. — Mais considérez avec quel abandon d'eux-mêmes les prophètes, les apôtres et tous les évangélistes ont dû porter à la terre l'Evangile de Dieu notre Sauveur. — Voyez aujourd'hui l'apôtre saint Paul; écoutez dans quels termes il expose son ministère; et, par là déjà, connaissez l'Evangile. — Ah! quand je le vois, son message à la main, poursuivre sa course au milieu des cris de mort qui s'élèvent de toutes parts contre lui, *dans les misères extrêmes*, comme il le dit lui-même, *sous les coups*, *dans les prisons*, *au milieu des séditions*; *en péril sur les rivières*, *en péril dans les villes*, *en péril dans les déserts*, *en péril sur les mers*; *exposé aux veilles*, *à la faim*, *à des jeûnes fréquents*, *au froid*, *à la nudité*; quand je le vois, dans le texte de ce jour, déclarer solennellement aux Éphésiens *qu'il est net du sang d'eux tous*, *parce qu'il ne s'est point épargné pour leur annoncer tout le conseil de Dieu*, oh! alors je me demande : Qu'as-tu fait jusqu'ici de cet évangile, ô mon âme? — As-tu compris ce que doit être pour

toi une lettre de grâce qui t'arrive toute couverte du sang de Jésus, de ses apôtres, de ses évangélistes et de ses missionnaires! — Ah! que ta parole pénètre, ô mon Dieu, jusque dans mes jointures et dans mes moëlles!

Venez donc aujourd'hui, chrétiens, préoccupés de cette pensée, méditer avec nous ce discours de l'apôtre saint Paul aux pasteurs d'Ephèse, ou plutôt, aux pasteurs de tous les siècles, et à tous les troupeaux du monde chrétien. — Venez, dans cette maison de Milet, prendre place au milieu de tous ces ministres attendris; oubliez la distance des lieux et celle des siècles; prêtez l'oreille à ce discours de Paul, comme si vous l'eussiez entendu sortir de la bouche même de cet apôtre; et puisque ce discours, toujours le même à travers tous les siècles, s'adresse également à tous les disciples du Nouveau Testament, écoutez-le, mes frères, avec le recueillement d'une âme qui sait que *le Seigneur est à la porte*, et qui désire la communion de son Dieu.

Ce discours de saint Paul aux pasteurs d'Ephèse comprend deux parties: — dans la première (la seule qui doive nous occuper aujourd'hui), l'Apôtre, en leur exposant quelle avait été la fidélité de son ministère au milieu d'eux, les prend à témoin *qu'il est net du sang d'eux tous;* — dans la seconde (que nous ne vous avons pas lue, et qui doit faire le sujet de vos méditations dans un subséquent exercice), l'Apôtre les somme de *prendre garde à eux-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit les a établis évêques* (ou *surveillants*).

Dieu veuille bénir cette heure fugitive, et vous y faire recueillir des fruits éternels! Ainsi soit-il.

L'apôtre Paul était en voyage pour Jérusalem. Après

avoir séjourné pendant près de trois ans dans la province, nommée d'*Asie*, dont Ephèse était la capitale, il venait d'accomplir en Grèce un voyage rapide, pendant lequel il avait particulièrement exhorté les disciples à contribuer de leurs biens en faveur des *pauvres d'entre les saints* qui étaient à Jérusalem.— Le succès avait surpassé son attente; ces petites églises, *dans leur extrême pauvreté, s'étaient montrées si riches par l'abondance de leurs aumônes*, que l'Apôtre avait résolu de porter lui-même à Jérusalem les secours considérables qu'il en avait obtenus. Il se hâtait de poursuivre ce voyage, dans l'intention, si Dieu le permettait, d'aller ensuite visiter Rome, et de se faire de là conduire jusqu'en Espagne. Cependant, pour n'encourir aucun blâme dans l'administration de ces aumônes, il avait exigé que les églises nommassent elles-mêmes des représentants qui l'accompagneraient jusqu'à Jérusalem.

Embarqué de Macédoine, sur un navire qu'il avait frêté pour la Lybie, et dont la marche était subordonnée aux convenances de son ministère, Paul, accompagné de Timothée, de Luc, de Silas, de Gaïus et de plusieurs autres frères qu'il appelait « les députés des églises et la gloire de Christ, » venait de s'arrêter à Troas durant toute une semaine, lorsqu'il fit remettre à la voile, et qu'il donna l'ordre au navire de cingler sans lui vers Assos, parce qu'il avait résolu de s'y rendre à pied, nous dit saint Luc. — C'est ici que s'ouvre le récit de notre texte.

Mais avez-vous remarqué, mes frères, comment l'Apôtre venait de se préparer aux fatigues du voyage, et comment il avait passé toute la nuit précédente?

Le dimanche au soir, Paul, qui devait partir le lendemain, avait rassemblé les disciples de Troas, pour leur adresser à la table sacrée ses dernières et ses plus tendres

exhortations; il les avait réunis dans une chambre haute, en un troisième étage, à la lumière des flambeaux; on avait déjà passé l'heure de minuit, lorsque le jeune Eutyche était tombé de la fenêtre dans la rue; mais à peine l'émotion de cet événement avait-elle été calmée, que Paul avait repris la suite de son discours; et il leur parlait encore lorsque la clarté du jour vint remplacer celle des flambeaux, et l'avertit que le signal du départ était donné. C'est alors qu'il prit congé de ses frères bien-aimés, et que, sans avoir reposé ses paupières, il partit à pied de Troas pour Assos (1), et poursuivit ainsi son voyage vers Jérusalem.

Il est bien probable que l'Apôtre, en choisissant de faire cette route à pied sans ses compagnons de voyage, avait à cœur de se ménager ainsi, au milieu des œuvres de Dieu, quelques heures de ce recueillement et de cette heureuse solitude après lesquelles soupirent les hommes qu'un ministère public et toujours actif occupe souvent des autres et trop peu d'eux-mêmes. Malheur au ministre de l'Evangile qui n'est pas attentif à faire reprendre souvent à son âme, par des dévotions solitaires, la trempe que nous fait perdre si facilement un exercice constant et trop extérieur. Il faut qu'il se prêche souvent à lui-même, dans le secret d'une retraite religieuse; il faut qu'il se demande à quel point ce règne de Dieu qu'il annonce au-dehors s'est avancé dans son propre cœur; il faut qu'il se répète cet avertissement de l'Apôtre aux pasteurs d'Ephèse: *Prenez garde à vous-mêmes, comme à tout le trou-*

(1) La ville d'Assos, autrement nommée Apollonie, n'était éloignée de Troas qu'à la distance d'une petite journée de chemin; mais elle en était séparée par des sentiers si difficiles que les fatigues de cette route étaient, dit-on, passées en proverbe du temps d'Homère.

peau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques (ou *inspecteurs*).

Ce fut donc ainsi que Paul se rendit au port d'Assos, où l'avaient précédé par mer ses frères bien-aimés, les députés des églises.

Alors ce précieux navire, cette église flottante, qui portait la vie éternelle à tant de milliers d'âmes, s'éloignant à peu de distance des côtes de l'Asie, alla toucher successivement aux îles de Lesbos, de Scio, de Samos, et vint enfin jeter l'ancre, après quatre jours de navigation, dans le port de la riche et puissante ville de Milet; *car Paul*, dit notre texte, *avait résolu de passer Ephèse sans y prendre terre, afin de ne pas consumer son temps en Asie, parce qu'il se hâtait, pour être, s'il était possible, le jour de la Pentecôte à Jérusalem.*

Quand on pense que Paul avait prêché pendant trois ans dans Ephèse, et qu'il n'en était alors qu'à la faible distance de douze petites lieues, on comprendra que ce dut être dans une humble mais douloureuse soumission à la voix de son devoir, qu'il s'interdit à lui-même l'entrée de cette ville, où l'attiraient les plus tendres affections, et dont il pensait alors s'éloigner pour toujours. Mais, dans une sage défiance de sa propre sensibilité, il craignit que ses amis n'éprouvassent, par leurs supplications et par leurs larmes, la fermeté de sa résolution, et que, dans l'émotion de leurs embrassements, il n'eût à leur dire (comme quelques jours après aux frères de Césarée) : *O mes amis, que faites-vous en pleurant ainsi et en me brisant le cœur? Je suis prêt, non-seulement à être chargé de chaînes à Jérusalem, mais même à y souffrir la mort pour le nom du Seigneur Jésus.*

Cependant, il était loin de les oublier. Ses premières

pensées, en débarquant à Milet, s'étaient portées vers ses chers Ephésiens; et, dans la tendre sollicitude de son âme en leur faveur, il avait résolu de leur donner au moins un témoignage de son amour, et de ne pas s'éloigner de ses rives, sans avoir pris un solennel congé d'eux tous dans la personne de leurs anciens.

Dans cette pensée, saint Paul *envoya* promptement *à Ephèse, pour faire venir auprès de lui les anciens de cette église;* et ces saints hommes, à peine avertis, se hâtèrent de se rendre à son invitation.

Qu'on juge de leurs émotions. — Ils arrivent à Milet, où l'Apôtre les attend, entouré des compagnons de son voyage, l'élite des églises de la Grèce; ils entrent dans cette chambre sainte, ignorée du monde peut-être, mais où Jésus-Christ était présent, et qui formait alors aux yeux des anges le plus beau temple de l'univers; ils revoient leur père spirituel, ce bien-aimé Paul, qui les avait amenés avec tant d'amour à la connaissance de leur Sauveur; ils retrouvent avec lui, parmi les députés des églises, des frères non moins chers, Silas, Luc, Timothée, qui avaient été dans leur ville de si zélés collaborateurs de Paul. Mais ils apprennent qu'ils n'ont à passer maintenant avec l'Apôtre qu'une heure rapide, et que cette heure même sera la dernière. Son navire déploie déjà ses voiles au rivage de Milet, et doit même le transporter à l'île de Cos avant la fin de ce jour. Paul ne veut, leur dit-il, s'arrêter avec eux qu'autant de temps qu'il en faut pour leur adresser comme les dernières exhortations d'un père au lit de mort; pour se mettre à genoux, pour prier avec eux tous, et pour recevoir leurs derniers embrassements. Ils ne reverront son visage que devant le trône de Dieu et de l'Agneau, dans les chœurs éternels.

On ignore si l'on vit assister à cette réunion solennelle d'autres témoins que les compagnons de Paul et les anciens d'Ephèse, et si, par exemple, les simples fidèles de Milet n'y furent point convoqués; mais, quoi qu'il en soit, chrétiens, l'Eglise universelle y a été convoquée; tous les évangélistes du monde chrétien, tous les disciples de Jésus-Christ dans tous les temps et dans tous les lieux, y ont été convoqués; et si nous n'avons pas vu le visage de l'apôtre Paul, sa voix au moins a pénétré jusque sur les bords du Rhône, jusqu'au-delà des mers, jusque dans les îles les plus lointaines.

Dix-huit ans après que Paul, sur la plage de Milet, eut reçu les embrassements de ses amis fondant en larmes, Paul n'était plus sur la terre des vivants; dix-huit ans après, sa tête, coupée aux portes de Rome, avait roulé sous le glaive des bourreaux; et son sang s'était perdu dans la poussière de cette ville idolâtre; — mais dix-huit cents ans après lui, sa voix se fait entendre à nous telle que l'entendirent les heureux pasteurs d'Ephèse. — La maison, la rue, la ville même où se passa cette scène solennelle, tout a disparu; Milet est tombée et *son lieu ne la reconnaît plus;* — Ephèse, l'orgueil de l'Asie, ses édifices, ses théâtres, et ce temple magnifique qu'on avait mis deux cents ans à bâtir; la grande Ephèse n'est plus, et tout en elle a péri jusqu'à ses ruines; tellement qu'un missionnaire (1), venu de l'Amérique, pour porter dans ces contrées ce même évangile que Paul y prêchait il y a dix-huit cents années, écrivait, il y a deux ans, qu'il n'avait trouvé que des champs de blé sur le sol où s'était élevée cette cité superbe, et qu'à la lettre, aucun être humain n'habitait maintenant cette place où

(1) Philippe Rix.

s'agitait naguère un peuple immense! — Paul et ses amis sont descendus dans la poussière; Ephèse a péri; Milet a péri; — mais, au milieu de toutes ces ruines, la voix de Paul n'a point péri, elle ne s'est point éteinte.

La Bible est un rocher indestructible, au pied duquel le fleuve des générations humaines, toujours le même et toujours nouveau, n'a cessé de couler vers cette immense cataracte où vont s'engouffrer, avec les années, les siècles, les hommes et les générations d'hommes, les républiques, les empires et toutes les gloires humaines. Mais, tandis que le fleuve ne cesse de couler, tandis que 86,000 âmes (on l'a compté) descendent chaque jour la vie et passent dans l'éternité; du haut de ce rocher toujours le même, du haut de ce rocher, Paul, quoique mort, vous parle encore; il vous y montre la même croix, la même grâce, le même salut, le même ciel, le même Jésus; il y fait entendre sa voix jusque sous les voûtes de ce temple, la même qu'on entendit avec tant d'émotion dans Milet, la même qu'entendirent avant nous les Polycarpe, les Cyprien, les Luther, les Calvin, la même que l'entendront après nous nos enfants, lorsque ces voûtes même seront tombées, et que nous reposerons depuis des siècles dans la poussière du tombeau.

Maintenant, mes frères, si vous voulez un sommaire de ce discours de Paul aux anciens d'Ephèse, vous le trouverez dans ces deux versets qui le terminent : *Sachant donc*, dit l'Apôtre, *qu'aucun de vous tous, parmi lesquels j'ai passé, en prêchant le royaume de Dieu, ne verra plus mon visage, je vous prends à témoin aujourd'hui que je suis net du sang de vous tous, parce que je ne me suis point épargné pour vous annoncer tout le conseil de Dieu.*

Je suis net du sang de vous tous ! Ah ! mes frères, que ces paroles sont imposantes! les avez-vous bien entendues? Et que veut dire ce sang dont parle l'Apôtre? — Que voulait-il dire déjà, dans la synagogue de Corinthe, lorsqu'à l'ouïe des blasphêmes qu'on opposait aux supplications de sa charité, il secoua ses vêtements, avec l'expression de la douleur la plus véhémente, et qu'il s'écria : *Que votre sang soit votre tête; pour moi, j'en suis net!* A quoi tend ce langage menaçant et terrible? et quel est donc ce sang dont ses mains sont pures, et qui ne lui sera point redemandé? — C'est la mort et la damnation d'un pécheur qui refuse de se convertir ! — Et si vous voulez un commentaire infaillible de ces paroles, écoutez cette terrible déclaration du Seigneur, à laquelle saint Paul faisait une évidente allusion.

Fils d'homme, avait dit l'Eternel à son prophète Ezéchiel, *fils d'homme, parle aux enfants de ton peuple, et dis-leur : — Quand je ferai venir l'épée sur quelque pays, et que le peuple du pays aura choisi quelqu'un d'entre eux pour servir de sentinelle; si celui-ci, voyant venir l'épée, n'a pas sonné du cor pour avertir le peuple, ce peuple sera bien surpris dans son iniquité, mais je redemanderai son sang de la main de la sentinelle. — Voici donc, fils d'homme : Je t'ai établi pour sentinelle à la maison d'Israël; tu écouteras donc la parole de ma bouche, et tu les avertiras de ma part. Quand donc j'aurai dit au méchant : Tu mourras ! et que tu ne l'auras pas averti, ce méchant mourra sans doute en son iniquité, mais je redemanderai son sang de ta main. — Que si cependant tu l'as averti, et qu'il ne se soit point converti, il mourra dans son iniquité; mais, pour toi, tu auras délivré ton âme.*

Je ne sais, mes frères, quelle impression ce passage produit sur votre esprit, mais il saisit mon âme tout en-

tière ; il me fait voir avec frémissement la redoutable responsabilité qui pèse sur l'âme d'un ministre chargé de *paître cette Eglise que Dieu même a acquise par son propre sang* ; il me fait sentir plus que jamais combien j'ai besoin que le sang de Christ réponde encore en ma faveur pour les jours mêmes les moins infidèles de mon ministère ; et je ne pense pas qu'on pût rien ajouter à ce terrible commentaire des paroles de l'Apôtre : *Je vous prends à témoin aujourd'hui que je suis net du sang de vous tous, parce que je ne me suis point épargné pour vous prêcher tout le conseil de Dieu.*

Comment l'Apôtre avait-il prêché? *Il ne s'était point épargné.* — Et qu'avait-il prêché? *Tout le conseil de Dieu* (et comme il l'exprime encore dans notre texte), *la bonne nouvelle de la grâce de Dieu, la conversion envers Dieu, et la foi en Jésus-Christ notre Seigneur.*

Ce sont là, mes frères, les deux questions auxquelles le développement de notre texte va répondre en quelque sorte; ce sont là les deux objets que nous allons vous mettre successivement sous les yeux, sans nous proposer d'ailleurs d'autre plan que de suivre, verset après verset, les paroles de l'Apôtre.

Ecoutez-le lui-même : vous l'entendrez d'abord vous exposer quelle avait été sa conduite en prêchant ; quelle avait été sa manière de prêcher ; et enfin, quels étaient encore ses sentiments actuels pendant qu'il prêchait.

I.

1. *Quand les anciens d'Ephèse*, dit notre texte, *furent arrivés, vous savez*, leur dit saint Paul, *de quelle manière je me suis conduit avec tous dès le premier jour de mon ar-*

rivée en Asie, servant le Seigneur en toute humilité, avec beaucoup de larmes, et parmi beaucoup d'épreuves que j'ai eues à souffrir par les embûches des Juifs.

Servant le Seigneur en toute humilité !

C'est en effet un trait bien remarquable du ministère de saint Paul que cet abaissement dans lequel il servait le Seigneur au milieu des églises.

Elle n'est pas assez connue, elle n'est pas assez méditée, cette humilité dans laquelle l'apôtre Paul et tous les premiers missionnaires de Jésus-Christ portaient sur toute la terre l'évangile de la paix. Nous nous laissons aller trop facilement à nous les représenter comme des hommes presqu'étrangers aux infirmités de notre nature, soumis à d'autres affections que nous, et, pour ainsi dire, comme des êtres surhumains dont la tête était déjà couronnée d'une auréole de lumière aux regards des humains. Mais il n'en était pas ainsi. Bien loin même que Paul eût rien qui le relevât aux yeux de la chair, on disait de lui dans Corinthe : *Ses lettres sont graves, mais la présence du corps est faible, et sa parole est méprisable.*

Celui que nous appelons saint Paul, vous l'auriez entendu nommer alors Paul ou Saul de Tarse, ou même, dans Césarée et dans Jérusalem, *peste publique*, *nazaréen*, *chef de secte*, *séducteur*; vous l'auriez vu, dans l'opulente Ephèse, sous l'extérieur d'un simple artisan, voyageant à pieds et travaillant, avec Aquilas, à couper et à coudre des cuirs, pour subvenir, jour par jour, en fabriquant des tentes, aux besoins matériels de sa frugale existence; et, en le voyant passer dans les rues de Corinthe ou dans Athènes, vous auriez entendu dire de lui ce qu'on disait du grand Farel, quand il arriva dans Genève : « C'est un pauvre prédicant, chétif et mal vêtu ! » — vous l'auriez

vu, dans les rues de Philippes, battu de verges par la main du bourreau, comme un homme qui, disait-on, *troublait toute la ville*. Et pour tout dire, en peu de mots, vous l'auriez vu écrire, d'Ephèse même, à ses chers Corinthiens : « Jusqu'ici, je souffre la faim et la soif; je suis nu, » on me frappe au visage, je n'ai point de demeure assurée, » je me fatigue à travailler de mes propres mains; on me dit » des injures, et je bénis; on me persécute, et je souffre; » on m'outrage de paroles, et je prie; je suis, en un mot, » traité comme la balayure du monde et comme le rebut de » toute la terre ! »

Ah ! sans doute, oui, c'est avec raison que l'apôtre Paul pouvait dire aux pasteurs d'Ephèse, en prenant congé d'eux, *qu'il avait servi le Seigneur au milieu d'eux avec toute humilité*; et c'est avec raison qu'en deuxième lieu il ajoutait : *et parmi beaucoup d'épreuves*, — *beaucoup d'épreuves que j'ai eues à souffrir par les embûches des Juifs.*

Rien n'égale en effet ce qu'il avait dû souffrir pendant son séjour à Ephèse; et, quoique le livre des Actes nous ait donné peu de détails à ce sujet, ce qu'il en dit dans plusieurs de ses épîtres confond notre pensée. « Il y avait reçu, nous dit-il, la sentence de mort; » il y avait été même exposé dans le cirque aux bêtes féroces, sans qu'on sache d'où lui vint alors sa délivrance; — mais, se rappelant toujours ces paroles de son Maître : « Vous serez bienheu- » reux quand, à cause de moi, les hommes vous haïront, » quand ils vous retrancheront de leur société et qu'ils re- » jetteront votre nom comme mauvais, à cause du Fils de » l'homme; réjouissez-vous alors; car une grande récom- » pense vous attend dans les cieux; et c'est ainsi qu'ont été » traités tous les prophètes qui furent avant vous ! » — se rappelant toujours ces promesses de son Maître, il écrivait

aux Corinthiens : « Je me plais dans les infirmités, dans les » opprobres, dans les misères, dans les persécutions, dans » les détresses où je suis soumis pour Jésus-Christ mon » Sauveur. »

Eh! ce n'était d'ailleurs là que la moitié de ses douleurs. Sa tendre charité lui en réservait de bien plus grandes encore. « Outre ces maux, qui me viennent du dehors, » disait-il aux Corinthiens, je suis comme assiégé tous les » jours par les soucis que me donnent les églises. — Qui » est-ce qui est dans l'angoisse, que je n'y sois aussi? — » Qui est-ce qui est scandalisé, que je ne sois moi-même » comme brûlé » dans mon cœur, et de douleur et de charité? Aussi l'entendez-vous ajouter aux pasteurs d'Ephèse, dans notre texte, *que, pendant trois ans, il n'a cessé de servir le Seigneur, au milieu d'eux, avec beaucoup de larmes.*

Avec beaucoup de larmes! Ah! chrétiens, comprenez-vous bien ce dernier trait? — Y a-t-il rien de comparable dans le caractère de Paul? — On ne s'étonne pas de l'ardeur de son zèle, et l'on y reconnaît aisément le fougueux Saul de Tarse; mais vous représentez-vous ses larmes? — D'où lui est-elle donc venue, cette douceur, cette tendre sensibilité, cette source de larmes? — Vous figurez-vous *ce persécuteur, cet homme violent*, comme il s'appelle lui-même, devenu, pour me servir de ses propres expressions, « doux comme une nourrice qui nourrit tendrement ses » propres enfants? » — Vous représentez-vous saint Paul devant un pécheur de la ville d'Ephèse, le suppliant de se convertir, de prendre pitié de son âme, de fuir la colère à venir, et, — pour dernier argument, — finissant par pleurer? — Je le vois écrivant sa première lettre aux Corinthiens : « Quand je vous écrivis » d'Ephèse « ma première

» lettre, » leur dit-il, « ce fut dans une grande affliction, » le cœur serré, et en répandant beaucoup de larmes ! » — Je le vois, même dans sa prison de Rome, mouillant encore de ses larmes la lettre qu'il écrit à ses chers Philippiens : « Je vous l'ai déjà dit, et je vous le dis maintenant » en pleurant : il y en a plusieurs entre vous, qui sont en- » nemis de la croix de Christ, et qui ne s'attachent qu'aux » choses de la terre. » — Je le vois enfin, dans cette chambre de Milet, étendant ses mains vers les pasteurs d'Ephèse, arrêtant sur eux le regard du plus tendre et du plus solennel adieu : *Souvenez-vous que, durant trois ans, la nuit et le jour, je n'ai cessé d'avertir avec larmes chacun de vous !*

2. Oui, telle avait été la conduite de Paul dans son humilité, dans ses épreuves et dans sa tendre charité; mais sa manière de prêcher n'avait pas été moins fidèle que sa conduite. — Poursuivons, en effet, ce qu'il en dit lui-même dans notre texte :

Vous savez, continue-t-il, *comment je ne vous ai rien caché de ce qui pouvait vous être utile, vous ayant prêché et vous ayant enseigné en public et dans vos maisons, conjurant également les Juifs et les Païens de se convertir à Dieu et de croire en Jésus-Christ notre Seigneur.*

Ainsi prêchait saint Paul, mes frères; et c'était par là qu'il pouvait se dire *net du sang d'eux tous*, à cet égard comme à tous les autres. — Que pouvait-il en effet manquer pour cela dans la prédication de cet apôtre ?

Fallait-il ne négliger personne? — fallait-il embrasser également tous les hommes dans la charité de ses exhortations? — eh bien ! saint Paul conjurait, nous dit-il, les Païens comme les Juifs, et les Juifs comme les Païens. — Ni les préjugés de sa jeunesse, ni l'inimitié, déchirante

pour son cœur, que sa charité pour les Païens excitait contre lui chez toute la nation des Juifs, rien n'avait pu l'empêcher de se regarder comme « redevable aux Grecs et aux » Barbares, aux savants et aux ignorants, et de répandre » l'Evangile » parmi les Gentils, « depuis Jérusalem jusqu'en » Illyrie. » — Et d'un autre côté, ni les embûches des Juifs, ni l'implacable haine avec laquelle ils soulevaient en tous lieux contre lui les magistrats, les prêtres, les grands et la populace même des Païens, rien n'avait pu l'empêcher, dès qu'il arrivait dans une ville qu'il n'eût pas visitée encore, d'aller d'abord à la synagogue, conjurer avec larmes les aveugles et coupables enfants de son peuple de se convertir à Dieu et de croire en Jésus-Christ notre Seigneur.

Fallait-il prêcher la vérité tout entière, avec une charitable et sainte hardiesse, sans détours, loyalement et sans réserve? — *Je ne vous ai rien caché*, leur dit-il, *de tout ce qui vous était utile; je ne me suis point abstenu de vous en instruire; je ne me suis point épargné pour vous annoncer tout le conseil de Dieu.*

Toute sa sagesse, toute sa prudence, c'était de plaire à Celui qui l'envoyait, et de délivrer tout entier le message de son Maître. — Chargé de porter au milieu des ténèbres le flambeau de sa Parole, il ne s'était pas contenté de faire briller la vérité de Dieu par des lueurs intermittentes et des étincelles, si j'ose ainsi dire; mais, malgré les clameurs qui ne cessaient de s'élever contre lui, Paul, n'écoutant que l'ordre de son Dieu, s'était avancé d'une marche hardie, tenant d'un bras élevé son flambeau dans les ténèbres, au milieu des coups que, de toutes parts, ses ennemis, irrités d'une lumière importune, dirigeaient contre lui.

« Dès qu'il avait plu à Dieu, qui l'avait élu dès le sein » de sa mère, et qui l'avait appelé par sa grâce, de révéler

» son Fils en lui, disait-il aux Galates, il l'avait annoncé » d'abord, sans consulter la chair ni le sang. » — Si, dans les choses qui ne portaient aucune atteinte à la doctrine, il se faisait tout à tous, avec la condescendance d'une tendre charité, peu lui importait d'ailleurs que la prédication de la croix fût appelée par le grand nombre « folie ou scan- » dale, » pourvu qu' « elle fût la sagesse de Dieu et la puis- » sance de Dieu pour ceux qui sont sauvés; » et, dans la savante Corinthe, « il n'avait voulu savoir, » disait-il, « qu'une seule chose, Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. »

« J'ai cru, » disait-il encore, « j'ai cru, c'est pourquoi j'ai » parlé; et si Dieu est pour moi, qui sera contre moi? » — Le monde, par la sagesse, n'a jamais connu Dieu; et la *religion naturelle*, c'est-à-dire celle où une nature partout corrompue a toujours conduit les enfants des hommes, la *religion naturelle*, c'est l'idolâtrie. A Dieu ne plaise donc que je veuille, en rien, substituer à la sainte et divine simplicité de l'Evangile, les altérations de ma propre sagesse et les muables systèmes de mon intelligence.

A Dieu ne plaise que je veuille savoir de la vérité de Dieu autre chose que ce que Dieu m'en a fait connaître dans sa Parole.

A Dieu ne plaise donc encore que je craigne jamais d'annoncer *le conseil de Dieu*, TOUT LE CONSEIL DE DIEU; ou que, pour le rendre plus supportable à l'homme charnel, je l'altère, en ne le prêchant que d'une manière vague ou équivoque.

A Dieu ne plaise qu'après « que la bouche de l'Eternel a parlé, je retienne aucune de ses vérités captive; » et que, par une prudence incrédule et présomptueuse, je prétende, en les célant, servir plus utilement celui qui nous les a révélées!

A Dieu ne plaise enfin que j'aille consulter l'opinion dominante d'un monde que l'Ecriture déclare *plongé dans le mal*, afin de savoir quelles vérités je dois lui taire, et quelles vérités je puis annoncer, sans compromettre mon repos ou mon crédit. « Nous ne la frelatons pas la Parole de Dieu, » comme font plusieurs, » disait-il aux Corinthiens, « mais » nous la prêchons avec sincérité, comme de la part de » Dieu, devant Dieu et en Christ. »

Fallait-il prêcher avec instances? fallait-il poursuivre le pécheur, le prendre corps à corps, l'avertir, le presser, le conjurer? Ecoutez encore ce que faisait saint Paul : *Souvenez-vous*, dit-il, *que je n'ai cessé de vous instruire en public et de maison en maison, vous conjurant, Juifs et Grecs, de vous convertir à Dieu, et de croire en Jésus-Christ notre Seigneur* — Ce n'a pas été seulement dans les exercices de la synagogue, ou dans l'école publique de Tyrannus; mais dans vos maisons, mais sans cesser, mais durant trois ans, mais la nuit et le jour.

Voilà, mes frères, ce que doit être en tout temps, en tous lieux, le ministre de Jésus-Christ. — S'il ne doit pas craindre d'annoncer en public, avec une parfaite clarté, tout le conseil de Dieu, il ne doit pas dédaigner non plus d'aller rappeler ses prédications sous des formes plus simples aux moindres membres de l'Eglise. S'il conduit le troupeau tout entier aux pâturages du Sauveur, il va chercher aussi dans les retraites du bercail les brebis les plus ignorées; il va ramener celle qui est écartée, panser la plaie de celle qui est malade, et prendre entre ses bras les tendres agneaux. Il est le même dans le cabinet de la prière que dans le temple du Sauveur; dans les salons et dans les chaumières, que dans la chaire de vérité. Ce qu'il a prêché dans l'assemblée publique, il le pense, il le dit encore dans

le commerce de ses amis, dans la demeure du riche et dans celle du pauvre. Et quand il lui est donné de passer quelques instants avec ces âmes immortelles dont le soin lui fut commis de Dieu, il évite de se répandre en discours oiseux et frivoles; il est pressé de l'amour de Christ et de l'amour des âmes; il attend l'avènement de son Maître; il sait que, dans très-peu d'années, son Sauveur lui dira : Qu'as-tu fait pour moi? qu'as-tu fait pour ces âmes auprès desquelles je t'avais envoyé? — et, dans la pensée de la rapidité de son ministère, comme Paul à son départ de Milet, il se sent pressé de rendre témoignage, pendant qu'il en est temps, à l'*évangile de la grâce;* il pense que le grand jour du départ, « après lequel on *ne verra plus son visage,* » s'approche aussi pour lui; et, tandis que le frêle vaisseau qui le porte est encore amarré au rivage de l'éternité, il sait que la mort va couper ses câbles d'un instant à l'autre; et il entend déjà bruire et se balancer les longues vagues de cet océan sans bornes qui doivent bientôt le porter au port bienheureux où son Sauveur l'attend, aux tabernacles de l'éternel repos, de l'éternel bonheur! — Le ministre de Dieu, se rappelant constamment cette exhortation solennelle de l'Apôtre à Timothée : *Je t'adjure devant Dieu le Père, et devant le Seigneur Jésus-Christ qui doit juger les vivants et les morts, prêche, reprends, exhorte; insiste, en temps et hors de temps, avec toute douceur d'esprit et avec doctrine;* le ministre de Dieu ne se laisse pas intimider par les vaines préventions de ces personnes qui, se disant chrétiennes, ne veulent entendre cependant les vérités de la Bible que du haut d'une tribune; qui voudraient que les serviteurs de Christ ne le fussent que dans le temple, et qu'après avoir accompli dans la chaire comme une tâche académique, ils déposassent leur langage en déposant leur robe.

Le ministre de Christ « prêche, exhorte, insiste, en » temps et hors de temps. — C'est aujourd'hui le temps « favorable; c'est aujourd'hui le jour du salut. »

Mais continuons l'explication de notre texte. Nous avons vu la conduite de l'Apôtre; nous avons vu sa manière de prêcher : écoutons maintenant dans quelles dispositions il poursuivait alors son ministère, et courait à Jérusalem.

3. Saint Paul, après avoir achevé d'exposer à ses frères attendris la fidélité de sa conduite passée, arrêtant sur eux ses regards avec une tendre gravité, leur ajouta : *Or, maintenant, mes frères, je sais qu'aucun de vous tous, parmi lesquels j'ai passé en prêchant le royaume de Dieu, ne verra plus mon visage*; *car, étant lié par l'Esprit* de mon Dieu, qui m'a daigné révéler à cet égard sa volonté, *je vais à Jérusalem, sans savoir les choses que j'y dois rencontrer, si ce n'est cependant que, de ville en ville, le Saint-Esprit me fait connaître que des chaînes et des tribulations m'attendent.*

C'était ainsi que ce saint apôtre, possédant son âme par la patience, s'avançait vers Jérusalem, sans enthousiasme, mais sans crainte, dans le calme d'une profonde foi, *ne sachant point les choses qu'il y devait rencontrer*, et dans l'obscurité sur son avenir. C'est ainsi qu'à mesure qu'il allait au milieu de cette nuit, il entendait de ville en ville, comme une cloche funèbre, des voix menaçantes l'avertir que des chaînes et des tribulations l'attendaient à Jérusalem; mais que lui importait, après tout? — *Je ne tiens compte de rien*, disait-il, *et ma vie même ne m'est point précieuse*, pourvu que mon Dieu soit avec moi; pourvu que je sache que les ténèbres où je marche « resplendissent pour » lui comme la lumière; » pourvu que ce même Esprit qui me pousse à Jérusalem et qui *m'avertit de ville en ville*, « rende

» témoignage à mon esprit que je suis un enfant de Dieu, » que je marche où il m'appelle, que mon ministère est fidèle, et que mon âme est sauvée; pourvu *qu'avec la joie* de mon salut, *j'achève ma course*, j'entre au paradis de mon Dieu, « et je reçoive la couronne de justice qu'il m'a » réservée. »

II.

Tel était donc l'apôtre saint Paul; c'était ainsi qu'il avait annoncé le conseil de Dieu, *sonné du cor en Sion, et délivré son âme.* — Mais quel était-il donc ce CONSEIL DE DIEU? c'est ce qui nous reste à vous dire, mes frères, en nous contentant pour cela de considérer rapidement les expressions par lesquelles l'Apôtre l'a désigné dans notre texte.

A la vue de ces douleurs, de ces larmes, de ces combats de l'apôtre Paul; à l'aspect de cet homme, qui va de ville en ville chercher de nouvelles souffrances, et qui ne tient compte de rien, pourvu qu'il apporte le message dont il est chargé, on se demande : Quel est-il donc ce message? — pourquoi ces combats, ces douleurs, ces larmes? — de quoi s'agit-il? — quel est donc ce terrible conseil de Dieu qu'il vient nous annoncer? — Est-ce une voix sévère de commandements et de menaces? — est-ce une loi de rigueur et de mort?

Eh non! mon Dieu; non, Dieu de miséricorde, Dieu de l'Evangile, ce n'est pas là le message dont tu nous as chargés auprès de nos frères! Non! notre message c'est une parole de paix et de réconciliation; c'est une voix d'amour, de l'amour d'un Dieu, d'un amour que les anges adorent, et dans lequel, nous dit l'Ecriture, ils

voudraient voir jusques au fond; — C'EST LA BONNE NOUVELLE DE LA GRACE DE DIEU; c'est la voix du Dieu de Sinaï qui fait taire son tonnerre, et qui crie à la terre: *J'ai tant aimé le monde que de donner mon Fils unique au monde!* — c'est une voix si tendre qu'elle changerait le cœur des démons eux-mêmes, si les démons pouvaient croire qu'elle leur fût adressée.

Mais écoutez en quels termes l'Apôtre le désigne dans notre texte; écoutez ce que c'est que ce message, ce conseil de Dieu qu'apportait saint Paul aux hommes de son temps, et que nous sommes maintenant aussi nous-mêmes chargés de faire entendre à vos âmes, mes bien aimés frères:

Le ministère, dit-il, *que j'ai reçu du Seigneur, c'est de rendre témoignage à* LA BONNE NOUVELLE DE LA GRACE DE DIEU. — Et en conséquence de cette bonne nouvelle de la grâce de Dieu, *il pressait tous les hommes*, ajoute-t-il, *de se convertir à Dieu et de croire en Jésus-Christ notre Seigneur.*

Vous l'avez entendu, mes frères; vous l'avez entendu! — c'est une bonne nouvelle que vos ministres sont chargés de vous prêcher du haut de cette chaire. — Et cette bonne nouvelle, que vous annonce-t-elle? Non pas une loi, mes frères, mais un pardon, mais une grâce; c'est *la bonne nouvelle de la grâce de Dieu.* — Ce n'est pas la nouvelle que vous serez délivrés de la condamnation éternelle, et que vous serez tenus pour justes devant Dieu, lorsque préalablement vous vous en serez rendus assez dignes par vos mérites et par des larmes assez abondantes? — Eh! serait-ce là, je vous le demande, une bonne nouvelle? — Y a-t-il dans ce temple, parmi tous ceux qui m'écoutent, une seule conscience assez aveu-

glée, assez téméraire, pour appeler un tel arrêt une BONNE NOUVELLE?

Et que personne parmi vous n'imagine qu'en excluant vos œuvres de toute part à votre justification devant Dieu, l'Evangile nous autorise à négliger de vous prêcher la pratique des bonnes œuvres et la sanctification du cœur; au contraire, mes frères, bien au contraire.

La première conséquence de l'évangile de la grâce, c'est toujours celle-ci : Convertissez-vous donc, retournez donc à Dieu, parce qu'il pardonne tant et plus! — « Tout le but » de nos prédications, » dit saint Paul, « c'est la charité, » ce sont les bonnes œuvres. « La grâce qui donne le salut » n'est manifestée à tous les hommes que pour nous ensei- » gner à vivre dans le siècle présent, selon la tempérance, » la justice et la piété, en attendant l'avènement de notre » grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné soi- » même pour nous, afin que nous lui fussions un peuple » qui lui appartînt en propre, et qui fût zélé pour les bon- » nes œuvres; » — et, si nous ne disons pas à nos frères : Glorifiez votre Dieu, afin de mériter qu'il vous rachète; nous ne devons cesser de leur dire, de toutes les puissances de notre âme, avec saint Paul : « Vous avez été rachetés à un » grand prix; c'est pourquoi glorifiez Dieu, dans vos corps » et dans vos esprits qui lui appartiennent; car celui qui a » cette espérance en lui se purifie, comme lui aussi est pur. »

Mais que pourrais-je faire de mieux, mes frères, pour vous expliquer quel était cet évangile de la grâce de Dieu, que saint Paul prêchait aux Ephésiens; que pourrais-je faire de mieux que de vous réciter simplement ce qu'il leur écrivait trois ans environ après la scène d'adieu rapportée dans notre texte : « Béni soit Dieu, » leur écrivait-il, « béni » soit Dieu, qui nous a élus en Jésus-Christ avant la fon-

» dation du monde, afin que nous fussions saints et irré-
» préhensibles devant lui par la charité! Et vous aussi,
» vous êtes en Christ — après avoir cru la parole de la vé-
» rité; savoir : LA BONNE NOUVELLE QUE VOUS ÊTES SAUVÉS;
» car Dieu, qui est riche en miséricorde, par le grand
» amour qu'il a eu pour nous, lorsque nous étions morts
» par nos transgressions, nous a vivifiés avec Christ; car
» c'est par grâce que vous êtes sauvés par le moyen de la
» foi ; et cela ne vient pas de vous : c'est le don de Dieu;
» ce n'est point par les œuvres, afin que nul ne se glorifie.»
Et il ajoute : « Soyez donc les imitateurs de Dieu, comme
» ses enfants bien-aimés; et marchez dans la charité, à
» l'exemple de Jésus-Christ, qui nous a aimés, et qui s'est
» offert lui-même à Dieu pour nous comme une victime.»

Voilà, mes frères, la Bonne-Nouvelle, l'Evangile de la grâce de Dieu, que l'Apôtre prêchait dans Ephèse; et voilà celle que, dix-huit cents ans après, nous devons vous prêcher encore. C'est donc au nom de cette Bonne-Nouvelle, que, comme l'Apôtre, nous venons vous conjurer « de vous
» convertir à Dieu et de croire en Jésus-Christ notre Sei-
» gneur! » — C'est au nom de cette Bonne-Nouvelle, c'est en tenant dans nos mains ces lettres de grâce du Roi des rois, que nous venons à tous les pécheurs, c'est-à-dire à tous les hommes, et que nous les conjurons, comme l'Apôtre, de se retourner vers Dieu, parce qu'il y a maintenant pour nous accès auprès de lui par Jésus-Christ notre Seigneur, et parce que « il pardonne tant et plus. »

C'est au nom de cette Bonne-Nouvelle que nous allons au pécheur, et que nous lui disons : Ecoute, enfant prodigue, éloigné de la maison de ton père, malheureux, sans repos, sans paix, sans véritable consolation; oh! écoute : je suis chargé pour toi d'une bonne nouvelle,

d'une nouvelle ravissante, le pardon de ton père! je viens te dire de sa part qu'il est tout prêt à te recevoir, à t'accueillir même avec tendresse, dès que tu auras dit : « Je » me lèverai, et, j'irai vers mon père! » Je viens te dire qu'il te demande, qu'il t'appelle, qu'il t'attend; et du plus loin qu'il te verra revenir à lui, ses entrailles s'émouvront en ta faveur, il courra lui-même au-devant de toi, il te tendra les bras, il te serrera contre son sein; et dès que, dans ses étreintes paternelles, tu lui auras dit : « Mon » père, j'ai péché contre toi; je ne suis pas digne d'être » appelé ton fils! » il te revêtira lui-même d'une robe d'innocence; et il y aura une grande joie dans toute la maison de ton père et dans tous les palais de sa gloire, « parce » que, voici, celui qui était mort sera ressuscité, celui qui » était perdu sera retrouvé! »

O amour, amour de mon Dieu, amour paternel, amour sans bornes! voilà donc ce que tu nous fais dire! voilà donc ta Parole! — Et l'on aurait tant de peine à faire entendre ces choses à de pauvres mortels que leur conscience condamne sur les bords d'un tombeau! Et il faut qu'on nous presse, il faut qu'on nous somme, il faut qu'on nous supplie de croire à cet amour, de retourner à ce bon Père, de laisser le pays de la famine, la maison de l'esclavage, pour revenir auprès d'un Dieu qui seul peut essuyer toute larme de nos yeux!

Chrétiens, en terminant ce discours, il ne me reste plus qu'à vous présenter une seule réflexion.

Vous avez vu ce qu'avait fait saint Paul pour délivrer son âme en annonçant la bonne nouvelle aux autres : ferez-vous moins vous-mêmes pour délivrer la vôtre?

L'Apôtre ne s'épargnait point pour annoncer aux âmes tout le conseil de Dieu; il poursuivait avec joie son minis-

tère dans l'humilité et dans l'opprobre. Eh bien, vous-mêmes aussi, mes chers frères, ne vous épargnez point pour entendre, pour connaître, pour recevoir tout le conseil de Dieu; sondez les Ecritures; saisissez toutes les occasions, tous les moyens de les mieux comprendre; recherchez le commerce des chrétiens plus avancés que vous dans la connaissance de ses voies; et, s'il fallait que quelques humiliations, quelques préventions injustes, quelques procédés affligeants, s'attachassent à votre profession du nom chrétien, ah! trouvez-vous heureux de confesser votre Sauveur! avec quelque sacrifice : « Ne craignez point l'op-
» probre des hommes, et ne soyez point honteux de leurs
» reproches, » dit l'Eternel; « car le ver les rongera comme
» un vêtement, et la teigne les rongera comme la laine;
» mais ma justice demeure à toujours, et mon salut dans
» tous les âges. »

L'apôtre saint Paul annonçait l'Evangile *en public et de maison en maison* — eh bien! que votre culte ne soit plus circonscrit dans l'enceinte de nos temples; que votre maison soit un temple; que vos entretiens soient édifiants pour vos parents, pour vos amis, pour vos enfants, pour vos serviteurs; que ce Jésus qu'on prêche à vos enfants dans les écoles, ne soit pas le Dieu inconnu sous le toit domestique; que l'amour dont il vous aime, que ses promesses, que la maison paternelle des cieux, y soit le sujet fréquent de vos pensées, de vos conversations, de vos bénédictions et de vos cantiques.

L'apôtre Paul *exhortait avec larmes, jour et nuit*, chacun des membres du troupeau : — eh bien! vous-même, priez avec instance, priez *avec larmes*, lisez *nuit et jour* la Parole de votre Dieu. — Et si les occupations de votre état sont trop multipliées, commencez plus tôt votre journée;

mettez à profit ces heures religieuses qui précèdent le jour; et que la lumière du soleil, en se levant sur vous, vous trouve la Bible de Dieu entre vos mains, les yeux tournés vers la lumière éternelle, et le cœur attendri déjà dans la pensée de sa présence et de sa paix.

L'apôtre Paul, enfin, *ne tenait plus compte de rien, et sa vie ne lui était point précieuse*, pourvu qu'avec joie il achevât sa course : — eh bien, qu'il en soit ainsi pour vous-même; que votre vie ne vous soit précieuse qu'autant quelle accomplira le but de la vie. — Ne laissez plus distraire par tant de vains objets votre âme immortelle. — Les événements du jour, les intérêts de la politique, les recherches ambitieuses du savoir, les prétentions du rang et de la fortune, toutes ces choses peuvent avoir leur place dans la vie; mais elles n'auront, à son terme, pas plus de réalité pour vous qu'elles n'en eurent dans vos rêves de la nuit, quand elles y vinrent occuper pour une heure les fantaisies errantes de votre sommeil. La nuit est près de finir, le jour éternel va paraître. Ah! défiez-vous donc d'une vie que le monde peut nommer innocente, mais que Dieu et ses élus appelleront désastreuse, si elle a retenu votre âme loin de la Bible, loin de l'éternité, loin du Dieu de l'éternité.

Ame immortelle, tu ne sais pas combien de fois encore tu entendras la voix de ceux qui t'annoncent le conseil de ton Dieu; tu ne sais pas dans combien de jours le voile de la mort viendra s'étendre sur le visage ou des uns ou des autres, ou des ministres ou de ceux qui les écoutent. — Oh! prions donc les uns pour les autres avec beaucoup d'ardeur. — Oh oui! puissent vos pasteurs être nets de votre sang au dernier jour; ou plutôt, puisse le sang de la nouvelle alliance, qui a été répandu pour plusieurs en ré-

mission des péchés, répondre seul, et pour eux et pour vous, en cette grande journée; — en sorte qu'alors une place nous soit donnée aux uns et aux autres dans les rangs bienheureux de cette multitude innombrable et glorieuse des rachetés de toute tribu, peuple, langue et nation, qui auront lavé leurs robes et qui les auront blanchies au sang de l'Agneau! car l'Agneau les paîtra et les mènera aux sources des eaux vivantes; et Dieu lui-même essuiera toute larme de leurs yeux!

JACOB DEMANDANT UN SÉPULCRE EN CANAAN.

SERMON SUR GENÈSE, XLVII, 27-31.

Or Israël habita au pays d'Egypte, en la contrée de Goscen, et ils en jouirent, et s'accrurent et multiplièrent extrêmement.

Et Jacob vécut au pays d'Egypte dix-sept ans ; et les années de la vie de Jacob furent cent quarante-sept ans.

Or, le temps de la mort d'Israël approchant, il appela Joseph son fils, et lui dit : Je te prie, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, mets présentement ta main sous ma cuisse, et jure-moi que tu useras envers moi de gratuité et de vérité. Je te prie, ne m'enterre point en Egypte ; mais que je dorme avec mes pères. Tu me transporteras donc d'Egypte, et m'enterreras dans leur sépulcre. — Et il répondit : Je le ferai selon ta parole.

Et Jacob lui dit : Jure-le-moi ; et il le lui jura. Et Israël se prosterna sur le chevet du lit.

Au moment de nous approcher de ce lit de mort du patriarche Jacob, et d'aller nous joindre en quelque sorte à toute cette famille attendrie, qui, les yeux fixés sur les derniers gestes et les derniers regards d'un bon père, attend, avec l'avidité de la tendresse et de la douleur, les paroles d'adieu, les paroles de vie qui sortiront de sa bouche, il est une déclaration de notre Seigneur que j'aime à me rappeler, et que je voudrais tenir, pour ainsi dire, écrite devant vos yeux, pendant tout le cours de cette méditation, non-seulement parce qu'elle est en elle-même pleine de consolation pour les cœurs « contristés touchant ceux qui dor- » ment, » non-seulement parce qu'elle est une de celles qu'un

fidèle dans son lit de mort et que ses amis auprès de son chevet peuvent méditer avec le plus d'efficace, mais surtout parce qu'elle vous fera mieux comprendre l'entretien solennel de Jacob et de Joseph dans le texte de ce jour, et qu'elle pourra vous faire mieux entrer dans les pensées avec lesquelles cette scène religieuse et funèbre doit être contemplée.

Il y avait déjà plus de deux cents années que Jacob avait rendu son âme dans les bras de Joseph, et que les médecins de la cour avaient embaumé sa dépouille mortelle pour être transportée, par les Egyptiens, jusqu'à l'aire d'Atad, et par ses fils, jusqu'à la caverne de Macpéla, dans le sépulcre de ses pères. Jacob était depuis longtemps oublié des Cananéens, et l'herbe de Mamré croissait depuis deux siècles sur son tombeau, lorsque le Seigneur apparut à Moïse sur la montagne d'Horeb, et lui fit entendre, du milieu d'une flamme de feu, ces paroles remarquables: « Moïse, je suis » Jéhovah, l'Eternel, Celui qui est; et Je suis le Dieu d'A- » braham, d'Isaac et de Jacob. » — Il ne dit pas : Je *fus* le Dieu de Jacob, mais : *Je suis*, maintenant, à cette heure, le Dieu de ce Jacob que vous avez déposé depuis deux siècles dans le champ de Macpéla. — Voilà, mes frères, ce que l'Eternel déclarait à Moïse. — Et maintenant, écoutez ce que disait encore Jésus-Christ lui-même, quatorze cents années après la mort du patriarche : « O vous, qui voulez dou- » ter que les morts ressuscitent, vous êtes dans une grande » erreur, parce que vous ne connaissez ni les Ecritures, » ni la puissance de Dieu! Et n'avez-vous pas lu que Dieu » disait à Moïse, sur la montagne d'Horeb : Je suis le Dieu » d'Abraham; Je suis le Dieu de Jacob? Or, Dieu n'est pas » le Dieu des morts, mais il est le Dieu des vivants : ils sont » tous vivants à ses yeux. »

Vous l'avez entendu, mes frères : ce Jacob que nous voyons, dans le texte de ce jour, demander un tombeau dans le pays de Canaan, ce Jacob n'est pas mort, puisque l'Eternel est son Dieu. L'Eternel se dirait-il le Dieu de quelques ossements et de trois poignées de poussière? se dirait-il le Dieu d'un mort? le Dieu du néant? Non, bon Dieu, Dieu Sauveur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob! « celui qui croit en toi vivra, quand bien même il » serait mort. » — « Lazare, ton ami, dort, mais tu t'en » vas l'éveiller! »

Ce n'est donc pas un lit de mort que nous venons contempler dans les scènes de notre texte; c'est tout au plus un lit de sommeil et de repos, et c'est presque un berceau de naissance et de vie. Si ce père de famille va fermer les yeux, c'est pour *dormir avec ses pères*, comme il le dit à son cher Joseph; c'est un départ, mais non pas un départ sans retour; c'est une séparation, mais non pas une mort. Non, mon Dieu, puisque tu t'es dit toi-même « le » bouclier et la grande récompense de tes saints; » c'est « pour leur faire connaître le chemin de la vie; » c'est « pour racheter leur âme de la puissance du sépulcre; » c'est « pour les rassasier de ta ressemblance quand ils seront » réveillés! »

Eh bien! mes chers frères, venez, remplis de cette pensée, méditer avec nous maintenant la leçon de ce jour. Venez avec le tendre Joseph auprès du lit de ce vieillard qui se meurt, mais qui veut, avant de mourir et devant tous les siens, témoigner de sa ferme espérance aux promesses de son Dieu; venez contempler ce spectacle, les mains jointes, si j'ose ainsi dire, et les regards élevés vers le ciel. Venez, pauvres voyageurs, tous les jours à la veille de quelque scène de départ et de deuil; venez méditer le consolant su-

jet de notre texte, afin d'y apprendre et à bien mourir et à bien vivre.

Ce sujet n'est point sombre pour le fidèle, mes frères; il est plein de vie et plein de paix pour celui qui croit. Et si, comme la colonne de nuée qui conduisait Israël dans le chemin de la mer Rouge, il offre un côté ténébreux aux enfants de l'Egypte, il en présente aux croyants un autre tout de lumière et tout de joie. — Apprenons donc à le contempler du bon côté; — et Dieu nous en fasse la grâce!

Il y avait dix-sept ans que les Egyptiens avaient vu le vénérable Jacob, à l'âge de cent trente ans, arriver aux rives du Nil, sur les chariots que le roi Pharaon lui avait envoyés, accompagné de ses soixante-six enfants ou petits-enfants, suivi de tous ses troupeaux, et dans le modeste appareil d'une richesse toute champêtre. Accueilli du roi d'Egypte comme un étranger, mais avec toute la tendresse que ce monarque portait à Joseph, Jacob, établi dans la terre de Goscen, en la contrée de Rahmésès, sur la rive orientale du fleuve et non loin des frontières de l'Arabie et de la Palestine, avait vu croître sa famille dans l'abondance et dans la paix; *car ils jouirent du pays*, dit notre texte, *ils s'y accrurent; ils s'y multiplièrent extraordinairement.*

Cette région, qui devait dans la suite se couvrir de tant de villes et d'une population si puissante, n'était encore, dans ces temps reculés, qu'un riche pays de pâturages, sur lequel les eaux débordées du Nil venaient répandre chaque année leur étonnante fécondité. L'Egypte n'avait point encore acquis cette splendeur qu'elle dut, en grande partie, au gouvernement de Joseph. Les rois résidaient à Tanis; l'antique Memphis, Thèbes aux cent portes, n'avaient point

encore de renom, si même elles étaient déjà fondées; les pyramides de l'Egypte, ses canaux innombrables, ses obélisques, ses palais et toutes ses merveilles, dont on admire, après trente-cinq siècles, les décombres magnifiques, n'existaient point encore; les temps historiques n'avaient pas commencé. Le siége de Troie même ne devait avoir lieu que cinq cents ans plus tard.

Ainsi grandissait cette famille du Messie, ainsi se préparait ce grand peuple, « nombreux comme les étoiles des cieux » et comme la poudre de la terre, » auquel « les oracles de » Dieu devaient être confiés, » auquel « devait appartenir, » dit saint Paul, « l'adoption des enfants de Dieu, sa gloire, » son alliance, sa loi, son culte et ses promesses; duquel » les patriarches sont les pères, et duquel devait sortir, » selon la chair, le Christ, qui est Dieu au-dessus de tout, » et béni dans tous les siècles, amen (Rom., IX, 5). »

C'était sans doute aussi dans sa miséricorde pour l'âme élue de son serviteur Jacob, que le Seigneur avait jugé convenable de l'appeler dans une terre d'exil, dix-sept ans avant sa mort, et de le retirer ainsi de cette Canaan terrestre, type trop cher encore pour lui peut-être de la Canaan des cieux.

Jacob vécut donc, *au pays d'Egypte, dix-sept ans*, dit notre texte; *et les années de sa vie ayant été de cent quarante-sept ans, alors s'approchèrent pour lui les jours de mourir.* Il y a proprement : *Alors ses jours pour mourir s'approchèrent.*

Hélas, oui! il n'est que trop vrai; oui, même après une vie de cent quarante-sept ans, il faut que, pour chacun de nous, arrive *un jour pour mourir*, un jour irrévocable. Il y a *un jour de mourir* pour le berger dans les tentes de Goscen, comme pour les Joseph et les Pharaon dans les palais

de Tanis. Il n'y a point d'exception pour personne ; il n'y en a pas même pour les enfants de Dieu qu'il a régénérés en nouveauté de vie, et qu'il a délivrés de la mort seconde; pas même pour les Jacob dont l'Eternel a dit : « Je suis » son Dieu; je suis son bouclier et sa grande récompense. » « L'esprit est bien vie, à cause de la justification par Jésus-» Christ ; mais le corps doit mourir à cause du péché, » dit l'apôtre saint Paul (Rom., VIII, 10). Il faut que « cette chair de péché soit détruite ; » il faut que la mort du corps « vienne sur tous les hommes, parce que tous ont » péché; » il faut que ce corps, instrument de tant de mal, descende dans la poudre, et meure pour revivre.

Ce fut ainsi que Jacob vit approcher *ses jours pour mourir*, et qu'il obtint de Dieu la faveur précieuse de voir arriver à quelque distance l'heure de son départ.

Quand je pense combien « c'est une chose terrible que de » tomber dans les mains du Dieu vivant, » quand je pense à ce que c'est que de passer du milieu de ses amis, de ses parents, de ses affaires, de ses plaisirs et des petites scènes de cette vie, où l'homme se promène et s'agite parmi ce qui n'a que l'apparence, jusqu'en la présence de ce Dieu qui sonde les cœurs et les reins, et qui va prononcer des jugements éternels; quand je pense que, d'un instant à l'autre, ce rideau qui sépare les choses visibles d'avec les choses éternelles peut être tiré pour jamais, et que, cette nuit même, mon âme peut m'être redemandée, oh! alors il me semble que nous devons regarder comme un grand privilége de pouvoir, comme Jacob, voir s'approcher de nous *nos jours de mourir*, de n'être pas retirés par un de ces coups inattendus qu'on entend souvent appeler parmi nous « une belle mort, » d'avoir du temps pour nous préparer à la rencontre de notre Dieu, et d'être encore avertis par ce cri :

Réveillez-vous, vierges; voici minuit; « voici l'époux, sor- » tez au-devant de lui! » afin que les vierges sages elles-mêmes, qui ont de l'huile dans leur vase, aient cependant le temps d'apprêter leurs lampes, et que quelques vierges folles peut-être aient encore celui d'aller acheter l'huile, avant que la porte soit fermée!

Mais un privilége bien plus précieux encore, mes frères, c'est de savoir se rappeler tous les jours que *notre jour pour mourir* est « à la porte; » que notre « vie n'est qu'un souf- » fle; qu'elle sort comme une fleur, » et qu'elle s'enfuit comme une « ombre qui ne s'arrête point. » C'est de savoir se dire tous les jours qu'il n'y a qu'un soupir qui sépare pour nous le vivre du mourir, et le temps de l'éternité; c'est de savoir vivre tous les jours comme si le lendemain était le dernier.

« Ce calcul ne vous trompera pas, » disait peu de jours avant d'être rappelé un ministre de notre église qu'une mort inopinée trouva ses reins ceints et sa lampe allumée; « ce calcul ne vous trompera pas, disait-il, et c'est le seul moyen de n'être pas surpris! »

Ce fut donc ainsi, mes frères, qu'en la *cent quarante-septième année de sa vie, Jacob vit arriver son jour de mourir.*

Mais quel usage fit-il des instants qui lui restaient? — Que vint lui dicter, en faveur de ses enfants, sa tendresse religieuse? Comment voulut-il passer ces heures solennelles? — Evita-t-il des adieux trop émouvants? Chercha-t-il à distraire ses pensées de ce départ qui s'approchait? A Dieu ne plaise, mes frères! Si la chair et le sang redoutent de tels adieux, il n'y a trop souvent que de l'incrédulité dans cette répugnance.

Que va-t-il donc faire? Il rassemble ses enfants autour

de son lit : sera-ce pour leur adresser un tendre et solennel adieu? pour se recommander à leur filial souvenir? pour leur dire qu'il meurt en leur pardonnant, qu'il meurt en les aimant, et que son dernier soupir encore va s'élever en prières pour chacun d'eux? Sera-ce pour leur donner de sages conseils sur leurs intérêts en Egypte, ou pour régler entre eux le partage de ses troupeaux et de ses biens? Il pourra faire toutes ces choses, mes frères; il pourra consacrer quelques instants à de tels adieux et à de tels conseils; —mais s'en tiendra-t-il là? Serait-ce assez pour sa foi? serait-ce assez pour sa tendresse? Oh! qu'ils seraient tristes mes vœux pour les amis que je laisse ici-bas à l'heure de ma mort, qu'ils seraient tristes, s'ils n'avaient pour objet que cette misérable vie où j'ai versé tant de larmes, et que je vais quitter à jamais pour descendre au sépulcre! Qu'il se mêlerait d'amertume et de mélancolie dans ces relations qui nous unissent, si elles ne se formaient sur la terre que pour finir aussi sur la terre. Ah! quand on voit passer comme une ombre la figure de ce monde; quand on sent que cette vie, à laquelle on donnait dans son cœur la place d'une éternité, va s'échapper pour toujours avec le souffle qui nous reste, et que le soleil de cette terre va s'éteindre à jamais, oh! alors, on se sent pressé de faire pour les amis de son âme d'autres vœux que ceux qui se terminent à ce séjour de mort que les hommes de ce monde appellent la vie!

Voyez aussi le patriarche Jacob; écoutez-le, disant à son cher Joseph, à la suite de notre texte : O mon fils! ô Joseph! « les bénédictions de ton père seront sur ta tête; » mais ces bénédictions s'étendent jusqu'au bout des co- » teaux d'éternité. » — Oui, vous l'entendez, « jusqu'au » bout des coteaux d'éternité! » Voilà le terme des vœux

de Jacob, voilà les désirs qui remplissent tout son cœur paternel au moment où il va rendre l'âme, et quitter pour toujours ces objets de sa tendresse. Il va mourir : il ne peut donc plus rien pour eux par sa vie, il voudrait au moins leur être utile par sa mort; il voudrait que cette mort fût édifiante; il voudrait que le souvenir leur en fût en bénédiction, leur montrât la cité céleste, leur rappelât les promesses immuables, par la foi desquelles leur âme peut être sauvée !

D'ailleurs, on doit comprendre que le patriarche mourant ne vît pas sans inquiétude à quels dangers ses enfants allaient être exposés dans ce séjour de l'Egypte. Canaan leur avait été promis; mais il y avait deux cents ans que cette promesse leur était faite, et ils n'y possédaient d'autre bien qu'un sépulcre; tandis que deux cents autres années devaient s'écouler encore avant qu'ils y rentrassent. Ils vivaient dans l'abondance; ils se trouvaient heureux; ils s'attachaient à l'Egypte; ils allaient devenir indifférents aux promesses faites à leurs pères; ils allaient oublier le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'est pourquoi, *les jours de mourir approchant* pour Jacob, *il fit mander auprès de lui son fils Joseph*, qui vivait à la cour de Tanis.

Il est beau de retrouver ici, dans ce glorieux vice-roi de l'Egypte, au milieu de ses grandeurs, la piété, la foi, la simplicité de cœur d'un enfant de Dieu. C'est toujours Joseph, cet aimable Joseph, si sage et si tendre, qui portait Dieu dans son cœur dès ses plus jeunes années, et qui vivait en sa présence. On eût pu craindre qu'élevé sur le plus beau trône de la terre, il n'oubliât de quel sang il était né, et ne dédaignât les promesses faites à cette famille de bergers qui vivait dans les pâturages de Goscen. On eût pu craindre surtout que cette fumée de gloire, dont il était

entouré depuis vingt-six ans, et que tous ces prestiges de la grandeur, ne lui fissent perdre de vue cet héritage d'en haut qui ne peut ni se « souiller, ni se flétrir, » et que ses pères avaient attendu.

Libérateur glorieux du royaume, il était comme un père pour Pharaon; il portait l'anneau royal; on s'agenouillait à son passage, et sans lui, nous est-il dit, nul ne levait le pied ni la main dans toute l'Egypte. D'ailleurs, l'éclat de sa personne égalait celui de sa grandeur : beau de visage comme sa mère Rachel, et réputé le plus sage des hommes, il voyait à ses pieds un peuple idolâtre, et tout semblait concourir à le rendre idolâtre et de la terre et de lui-même. — Mais il était gardé dans la maison de Pharaon comme dans celle de Potiphar ; et du haut de ce trône terrestre où il se voyait élevé, il n'avait point cessé de tendre ses mains vers le trône de la grâce, comme un pauvre pécheur qui croit à l'amour de son Dieu et qui se réjouit dans ses promesses. Il estimait, comme Moïse, « que l'opprobre » de Christ est une richesse plus grande que tous les tré- » sors de l'Egypte, parce qu'il avait en vue la grande ré- » compense; aimant mieux être *mis au rang* du peuple de » Dieu, que de jouir pour un peu de temps des délices du » péché (Hébr., XI, 25, 26). »

Joseph donc, à peine averti de l'état de son père, se hâte de se rendre à ses désirs. Il quitte son palais et tout l'éclat qui l'environne; il traverse le Nil; il arrive à Ramésès; il accourt à la tente de Jacob; il y trouve les familles de ses frères émues dans l'attente d'un grand deuil. Cependant leur père n'est pas mort encore; et non-seulement il est le maître de ses sens malgré sa grande faiblesse, mais encore il veut rendre témoignage, il veut parler à Joseph ; il se sent animé du Saint-Esprit.

Quel moment pour tous ces frères de Joseph! Quelle heure émouvante que celle où ils voient aux portes de la mort ce père vénérable qu'ils eussent dû tant aimer, et qu'ils ont si souvent et si douloureusement navré. Ah! si, dans ce moment d'une séparation dernière, les plus attentifs et les plus tendres des fils, si les Joseph et les Benjamin, lorsqu'ils se jettent sur le visage d'un bon père et qu'ils pleurent sur lui, si les meilleurs des fils se font déjà tant de reproches, au souvenir amer des négligences qui contristèrent trop souvent le cœur d'un père ou d'une mère ; ah! que n'ont pas à souffrir alors ceux qui firent descendre avec douleur ses cheveux blancs au tombeau! — Je me représente quelles devaient être, auprès du lit du patriarche, les pensées profondément amères de Dina, de Siméon et de Lévi, de Juda et de Tamar, de Ruben et de Bilha, et de tous ces frères en un mot, au souvenir de leur malheureux père, recevant la robe sanglante de Joseph, mettant un sac sur ses reins et rejetant toute consolation!

Ah! qu'on voudrait alors à tout prix pouvoir réparer toutes ses fautes! Mon Dieu, s'écrie-t-on, s'il n'était pas trop tard! Oh! que je voudrais pouvoir retrancher de votre vie, ô mon père, ces jours à jamais déplorables où je remplis de douleur votre âme aimante, où je vis couler par ma faute des larmes brûlantes de ces yeux si chers qui vont se fermer pour toujours, et qui ne me souriront plus! — Oh! s'il n'était pas trop tard! — Si je pouvais revivre avec vous toute une vie! si je pouvais du moins vous ramener à l'existence pour quelques heures, et vous témoigner avec abondance de larmes mes regrets, mes remords, ma tendresse!

Mais je reviens auprès du lit du patriarche. Une scène bien grave et bien imposante y appelle toute notre attention : Joseph vient d'arriver au chevet de son père; il le re-

garde avec une tendre émotion de douleur et de respect; il sait que Jacob a quelque chose d'important à lui dire; il attend avec recueillement les paroles qui vont sortir de sa bouche.

Alors, le vieillard, d'un ton solennel et presque suppliant, arrêtant sur son fils des regards où se peignent des pensées d'éternité, lui fait entendre ces paroles : *Mon fils, je te prie, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, mets présentement ta main sous ma hanche, et jure-moi que tu useras envers moi de gratuité et de vérité?*

Où va tendre ce début? Pourquoi cette humble prière? pourquoi tant d'instances, et que vient-il demander?

Mes frères, on ne saurait comprendre cette scène funèbre entre un prophète qui va quitter la terre et l'homme de Dieu qui vient l'assister dans son lit de mort, si l'on ne s'élève pas avec eux aux sentiments de foi dont leur âme était remplie, et si l'on ne sait pas voir que la terre était sous leurs pieds, et que les promesses « du Dieu qui ne peut » mentir » étaient alors la lumière et la vie de leur âme.

Mais, pour qu'on ne pense pas qu'au gré de nos interprétations nous prêtions aux patriarches des sentiments qui leur étaient étrangers, nous sommes heureux de pouvoir citer ici un commentateur infaillible, je veux dire l'apôtre saint Paul, dans son épître aux Hébreux. Ecoutez-le lui-même :

Il nous dit que « ce fut par la foi que Jacob mourant » bénit ses fils; » que « ce fut par la foi qu'il se prosterna » sur le chevet de son lit (ou comme le traduit l'Apôtre, » appuyé sur le bout de son bâton); » que « ce fut par la foi » que, comme Jacob, Joseph ordonna que ses os fussent » transportés au pays de Canaan. » Il nous dit que « ce » fut par la foi qu'ils demeurèrent comme étrangers dans

» le pays qui leur avait été promis, habitant sous des ten-
» tes, comme leurs pères qui étaient héritiers avec eux
» de la même promesse; car ils attendaient, comme Abra-
» ham, la cité qui a des fondements et de laquelle Dieu
» lui-même est l'architecte et le fondateur. »

Il nous dit : « qu'ils moururent dans la foi, et que, s'ils
» moururent ainsi, sans avoir reçu les choses qui leur
» avaient été promises, cependant, ils les avaient vues de
» loin, ils les avaient crues, ils les avaient saluées, et ils
» avaient fait profession d'être étrangers et voyageurs sur
» la terre. » Il nous dit que « ceux qui tenaient ce lan-
» gage montraient clairement qu'ils cherchaient encore une
» patrie, non pas sans doute celle dont ils étaient sortis,
» ajoute l'Apôtre ; car ils avaient du temps, s'ils eussent
» voulu, pour y retourner ; mais ils en désiraient une
» meilleure, à savoir celle du ciel ; c'est pourquoi Dieu
» n'a point pris à honte d'être appelé leur Dieu ; car il leur
» avait préparé une cité. »

Vous l'entendez, mes frères, voilà ce que la sainte Bible elle-même nous a dit de ces patriarches. C'est dans la foi « qu'en mourant ils donnaient des ordres touchant leurs » os ; » c'est aux promesses éternelles qu'ils regardaient : ils les « saluaient » de leur lit de mort.

Et si vous désiriez de nouveaux témoignages sur cette foi dont l'âme de Jacob mourant était remplie, écoutez-le lui-même à la suite de notre texte. Voyez-le, pendant que, rempli du Saint-Esprit, il distribue entre ses enfants, dans ses bénédictions prophétiques, la possession de la Palestine.

Profondément attendri dans la pensée des miséricordes de Dieu son Sauveur et dans l'attente prochaine des réalités qu'il va contempler, il ne peut bientôt plus contenir tant

d'émotions ; et pendant qu'il parle encore à Dan des destinées futures de sa postérité, il est obligé de s'interrompre tout d'un coup, et d'éclater, en s'écriant dans le ravissement de sa reconnaissance et de sa joie : « O Eternel, j'ai » attendu ton salut ! j'ai attendu ton salut ! »

Mais alors, dira-t-on peut-être, pourquoi donc ce désir si véhément d'être enseveli dans le pays de Canaan ? Pourquoi ces instances si pressantes adressées à la piété filiale de Joseph : *Jure-moi que tu useras envers moi de gratuité et de vérité. Je te prie, ne m'enterre pas en Egypte ; mais quand je dormirai avec mes pères, transporte-moi d'Egypte et m'enterre dans leur sépulcre.*

N'imaginez pas ici, mes frères, que ce souhait ardent du patriarche fût l'effet d'un attachement tout humain pour le pays de son enfance.

Pourriez-vous croire qu'au moment de rendre l'âme il estimât bien haut que sa poudre reposât plutôt près des citernes de Mamré qu'aux rivages du Nil ? Ne comprenez-vous pas, comme l'a dit saint Paul, que, s'il eût alors rappelé dans son souvenir « cette Canaan terrestre dont » il était sorti, et s'il n'eût pas désiré une patrie meilleure, » à savoir celle du ciel, il avait du temps pour y retourner » de son vivant, plutôt que d'y renvoyer ses ossements après sa mort ? Est-ce l'héritage d'un tombeau qu'il peut ambitionner avec tant d'ardeur ?

Mais alors, encore une fois, pourquoi donc ces vives instances ? pourquoi cette passion d'être enseveli loin de l'Egypte, dans le sépulcre de ses pères ?

Voici, mes frères, le grand but du patriarche. Il accomplissait un acte de foi ; il voulait faire ainsi, devant Dieu et devant les hommes, une profession solennelle de l'espérance qui vivifiait et remplissait son âme. Il voulait at-

tester ainsi jusqu'à son dernier soupir qu'il attendait avec une ferme confiance et la Canaan de la terre et la Canaan des cieux.

En effet, le Seigneur, selon son usage ordinaire, avait fait à la fois à son peuple deux promesses, dont la première plus rapprochée devait être pour ses élus un type et un gage de la seconde. La première s'accomplissait dans le temps, et la seconde dans l'éternité. La première leur assurait une patrie terrestre, et la seconde la patrie céleste.

Vous comprendrez donc que Jacob, en attestant sa parfaite confiance dans l'accomplissement des promesses qui regardaient la possession de Canaan, proclamait par là-même sa vive foi dans l'accomplissement des promesses éternelles. Vous comprendrez qu'en demandant à ses enfants un tombeau dans la terre promise, il témoignait par là que, si sa dépouille mortelle allait, deux cents ans avant eux, prendre en quelque sorte pour eux possession de la Canaan terrestre, de la même manière aussi son âme bienheureuse allait prendre possession de la cité permanente que son Dieu lui avait préparée.

C'était donc, comme nous le disions, un grand acte de foi, et c'était une profession devant Dieu et devant les hommes. Devant Dieu : il voulait embrasser les promesses et saisir la vie éternelle; il voulait entrer par ce sépulcre de Macpela dans le véritable héritage; puisqu'à la lettre, en prenant par la foi possession de ce gage des promesses, il prenait possession de cette patrie meilleure que le Seigneur a promise aux croyants. Devant les hommes : il voulait montrer à ses enfants, de sa main défaillante, au-delà de l'Egypte, la terre promise de Canaan, et au-delà de cette terre promise, l'héritage éternel et la cité céleste. Il voulait leur prêcher, dans sa mort comme dans sa vie,

qu'il n'y a point de salut pour l'homme pécheur hors des promesses et de la miséricorde toute gratuite de son Dieu; il voulait que ses dernières paroles, ses derniers regards, son tombeau même et tout ce qui resterait de lui, jusqu'à ses ossements et sa poussière, leur parlât de leur âme, du Dieu Sauveur et des choses éternelles.

Telle fut donc la requête du patriarche mourant à son cher Joseph : *Je te prie, ne m'enterre point en Egypte; mais, quand je dormirai avec mes pères, tu me transporteras d'Egypte et tu m'enterreras dans leur sépulcre.*

Quand je dormirai avec mes pères! — Oh! que cette expression, pour le dire en passant, que cette expression, si fréquente dans la Bible, est douce pour un cœur dans le deuil sur le départ d'un enfant de Dieu. — Quelle dut être douce pour le tendre Joseph, lorsque, dans sa douleur, « il se jeta sur le visage de son père, et qu'il pleura sur » lui! » Tu n'es donc pas mort, ô Jacob, mon bon père; tu n'es donc pas mort; mais tu dors, et mon Dieu te réveillera! Tu dors entre les bras éternels, et sur le sein d'un père bien plus tendre que tu ne le fus jamais pour moi! Quelle n'était pas déjà ma silencieuse joie, lorsque veillant à tes côtés, durant ta dernière maladie, je te voyais goûter un moment de sommeil! Oh! que ce sommeil m'était cher! je retenais jusqu'à mon souffle; j'élevais vers le ciel des yeux reconnaissants, et j'espérais que ce sommeil serait celui de la convalescence. — Eh bien, oui, c'est bien celui de la convalescence, celui du repos et de l'éternelle santé! Tu as trouvé le repos de ton Dieu, jusqu'à ce beau jour « où nous irons ensemble au-devant du Seigneur en l'air, » et où nous serons toujours avec le Seigneur! » C'est pourquoi, dit l'apôtre saint Paul, « consolez-vous l'un l'au- » tre par ces paroles (1 Thess., IV, 17, 18). »

Dès qu'il eut entendu la requête instante de son père, Joseph, élevant ses pensées aux mêmes hauteurs, et s'attachant à la même espérance, lui répondit : *Mon père, je ferai selon ta parole.*

Cependant, Jacob n'est pas satisfait; cette réponse ne lui suffit pas encore. Bien qu'assuré du respect religieux avec lequel Joseph accomplira ses dernières volontés, Jacob veut que ce moment laisse à toute sa famille un imposant souvenir. — Il a plus de cent enfants ou petits-enfants autour de lui; il voudrait que, pour eux, l'impression de cette scène funèbre ne s'effaçât jamais.

Ce n'est donc pas assez d'avoir demandé cette grâce comme un suppliant : il insiste encore; il veut qu'un serment solennel intervienne entre son fils et lui : *Mets ta main sous ma hanche, et jure-le-moi*, dit-il à Joseph; *et Joseph le lui jura* (1).

Un spectacle bien attendrissant vint alors terminer l'entretien de Jacob et de son fils, et pénétrer toute cette famille d'un nouveau sentiment de la présence de Dieu.

Jacob avait obtenu sa requête; le serment venait d'être prononcé. Désormais, il n'avait plus rien à demander à Dieu sur la terre; il ne lui restait plus qu'à rendre grâce, qu'à bénir, et puis, qu'à se coucher dans la poussière, sous la main de son Dieu.

Alors on vit ce vénérable vieillard, ému jusqu'au fond de l'âme, s'exciter lui-même, et recueillir les faibles restes

(1) Nous ne retrouvons nulle part dans l'antiquité, ni même dans la Bible, cette forme de serment; et comme elle ne se voit que dans celui d'Eliézer au patriarche Abraham, et dans celui de Joseph au patriarche Jacob, plusieurs commentateurs ont imaginé qu'il y fallait chercher une allusion à la promesse du Messie, qui devait naître du patriarche, ou (pour parler comme l'Ecriture) « qui devait sortir de la hanche de Jacob. »

de sa vie, pour prendre, aussi bien qu'il le put, l'attitude d'un suppliant, et pour adorer humblement le Dieu de son espérance: il voulait lui dire sa reconnaissance; il voulait saluer encore de loin les promesses; il voulait mourir en prières, mourir à genoux!

Mais, trop faible pour se soutenir et pour quitter le lit d'infirmité où il était assis, le vieillard, appuyant sur le haut de son bâton ses deux mains et sa tête à cheveux blancs, s'inclina, et resta quelque temps ainsi comme prosterné devant le Dieu de son salut (1).

« Ce fut par la foi, dit saint Paul aux Hébreux, ce » fut par la foi que Jacob mourant adora appuyé sur le » haut de son bâton (Hébr., XI, 21.) »

Ainsi priait le patriarche mourant; il priait, « il adorait » par la foi, » nous dit saint Paul. Il était « comme voyant » celui qui est invisible. »

Et, tandis que son corps défaillant avait déjà, pour ainsi dire, un pied dans le tombeau, son âme bienheureuse, dans les élans d'une vive foi, s'élevait jusqu'au ciel et se préparait à la rencontre de son Dieu. Il s'avançait avec une sainte et solennelle joie vers la cité céleste; une voix intérieure lui disait: « Ne crains point, vermisseau de Jacob, car je » t'ai racheté; ne sois point effrayé, car je suis ton Dieu; » je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi. » — Le songe

(1) Nos versions modernes portent, il est vrai, « qu'Israël se prosterna, ou adora, sur le chevet de son lit, » et non pas, comme nous le disons ici, « sur le haut de son bâton. » — Cette différence provient de ce que le mot de l'original (quand on l'écrit sans points voyelles, à la manière des anciens manuscrits) admet également l'un et l'autre de ces deux sens. Seulement, nous avons cru devoir suivre cette dernière interprétation, parce qu'elle est celle des versions les plus anciennes, et surtout parce qu'elle est celle de l'Esprit saint lui-même dans les paroles de saint Paul.

de Béthel allait se réaliser pour lui : « C'est ici la maison » de Dieu, c'est ici la porte des cieux ! » Il allait entrer « dans la joie de son Maître, » — dans le séjour où l'on ne pleure plus et où l'on ne meurt plus, parce qu'on ne pèche plus.

Eh bien ! prosterne-toi donc, heureux Jacob, bienheureux mourant ! oui, adore, appuyé sur le haut de ton bâton ; adore par la foi, heureux enfant de Dieu ! — Voici ton heure de délivrance ; voici le jour du repos, le jour où le Dieu d'Abraham veut tenir tout ce qu'il t'a promis, le jour du rafraîchissement et de l'éternelle paix !

Mes frères, vous venez de voir un fidèle sur son lit de mort ; il vous a été donné de vous trouver aujourd'hui comme au chevet d'un patriarche mourant. Vous avez vu ce père de famille profiter des derniers moments qui lui restaient pour rendre raison de l'espérance qui était en lui, pour montrer à ses enfants le seul chemin qui mène à la vie, et leur laisser en héritage le précieux souvenir d'une mort édifiante ! — S'il y a plus de trente siècles que s'est passée cette scène de famille, elle n'en doit pas cependant parler moins haut à nos consciences. On meurt aujourd'hui comme on mourait alors ; on a besoin d'un pardon et d'un Sauveur, comme alors aussi on en avait besoin ; on passe en mourant devant le tribunal de Dieu, comme on y passait alors ; « il » faut être né de nouveau par le Saint-Esprit pour pou- » voir entrer dans le royaume de Dieu, » comme il le fallait alors.

C'est donc un devoir aux pères de famille de mourir comme Jacob ; et c'est un devoir aux membres de la famille, témoins d'une pareille mort, d'en profiter comme Joseph.

Eh bien! je vous en conjure, qu'aucun de vous ne quitte ce lit de mort où nous venons d'assister ensemble, sans faire sur lui-même des retours sérieux, et sans entrer dans la réalité de cette pensée si simple et si frappante : Et moi aussi, je dois à mon tour arriver bientôt au jour où l'on veillera près de mon chevet, où l'on attendra mon dernier soupir, où l'on recueillera mes dernières paroles, et où l'on dira de moi : Il est malade, il est très-mal; il est mort...! O mon Dieu, suis-je prêt ? Jésus est-il en moi ? La bonne nouvelle du pardon de tous mes péchés est-elle le trésor et la vie de mon âme ? Ai-je pris possession des promesses : vivent-elles dans mon cœur? Ai-je une foi réelle, sincère, vivante, que les œuvres accompagnent? Et quand je dis que j'ai la foi, ai-je bien cette foi qui met véritablement la paix dans une âme, qui la pénètre de l'Esprit d'adoption, qui tourne ses pensées habituelles vers les choses d'en-haut, et qui lui fait chercher la sanctification sans laquelle personne ne verra le Seigneur ?

Croyez-vous, ô vous qui m'écoutez, que, si Dieu vous retire cette année, votre mort soit chrétienne, et qu'elle puisse servir à l'édification de votre famille, de votre époux, de vos enfants, de vos domestiques? Vous verrait-on partir dans la foi des enfants de Dieu ?

Vous pouvez déjà le pressentir ici : avez-vous dans le cœur ce témoignage secret mais sensible que Dieu donne à ses fidèles? Son Esprit rend-il témoignage dans votre esprit que vous êtes enfant de Dieu, pour parler avec saint Paul? Avez-vous reçu cet Esprit par lequel une âme, s'approchant de lui avec une confiance, un abandon filial, peut dire : *Abba, abba*, mon Père, mon Père! Avez-vous, par la foi dans les promesses du Dieu qui ne peut mentir, le sentiment de votre réconciliation,

l'assurance de votre salut? Avez-vous la paix des enfants de Dieu?

Ah! pensez-y, je vous en supplie : c'est le moment d'y penser. Etes-vous bien sur le chemin de la vie? « Jésus est » le chemin! » nul ne vient au Père que par lui. Avez-vous passé par la porte? Il est la porte: « Celui qui entrera » par lui sera sauvé »; il n'y a point d'autre entrée. Hors de lui, vous seriez perdu, perdu pour jamais.

Il est temps d'y penser. Plus tard, ce serait trop tard. Plus tard, il n'y a plus de temps. Plus tard, on entend tout-à-coup et comme à l'heure de minuit ce cri terrible: «Voici » l'Epoux qui vient, sortez au-devant de lui! » Et, malheur alors aux vierges folles dont la lampe va s'éteindre, parce qu'elles n'ont pas encore de l'huile dans leur vase! — Plus tard, il serait trop tard!

Vous dirai-je que, si vous avez même une faible mesure de foi en Dieu et une faible mesure d'amour pour vos proches, vous devez regarder comme un de vos premiers devoirs à leur égard de leur laisser le souvenir d'une mort chrétienne? Vous dirai-je que vous ne sauriez leur assurer un héritage plus précieux que les souvenirs pénétrants du départ d'un bon père, d'une bonne mère, qui saisit les promesses de ses mains affaiblies, qui les serre contre son cœur, qui appelle Jésus à son lit de mort, et qui ne craint plus aucun mal, parce que son Berger, l'Eternel, le bon Pasteur est avec lui, parce que son bâton et sa houlette sont ce qui le console? — Ah! je vous dirai plus encore. Il y va pour vous de la mort éternelle ou de la vie éternelle. Il faut être prêt pour le dernier jour; il faut entrer par les portes dans la vie. La première chose qui vous concerne, c'est de sauver votre âme; c'est d'être trouvé recevable; c'est de n'avoir pas, lorsqu'au dernier jour vous

crierez à la porte: « Seigneur, Seigneur ouvre-moi! » c'est de n'avoir pas à recevoir cette affreuse réponse: « Retire-to » de moi, je ne te connais pas; tu ne m'as jamais connu, » tu n'es pas de mes brebis.

Il est temps d'y penser, je le répète, mes frères; c'est la seule chose nécessaire. — Eh bien, disposez-vous-y dès aujourd'hui. — La manière la plus sûre de mourir de la mort des justes, c'est de vivre aussi de la vie des justes!

Devenez donc sérieux sur l'éternité; cherchez dès aujourd'hui dans la sainte Bible le Sauveur des pécheurs; cherchez-le dans la prière, et quand vous l'aurez trouvé, suivez-le quelque part qu'il aille.

Fuyez les convoitises du mal; soyez sincères, soyez sincères, c'est là le tout. — Voulez-vous avancer dans les œuvres, avancez dans la foi; croyez la bonne nouvelle, la bonne nouvelle d'un pardon tout gratuit, sans aucun mérite de l'homme, d'un salut complet que Dieu vous a fait annoncer en Jésus-Christ; serrez-le formement dans votre cœur, c'est ce qui le fera changer en nouveauté de vie. — Et voulez-vous avancer dans la foi? avancez dans les œuvres; faites usage de la première mesure de foi que vous avez reçue; et n'eussiez-vous qu'un talent, dès aujourd'hui faites-le valoir, trafiquez-en, gagnez-en d'autres: soyez fidèle en peu de choses, et Dieu vous établira sur beaucoup! A celui qui prend garde à ses voies, je lui montrerai la délivrance, dit l'Eternel. Veuillez, veuillez, avec un vrai cœur, comme l'a dit un apôtre, « faire la volonté de Dieu, et » vous connaîtrez sa vérité, et sa vérité vous rendra » libres. »

Mais il faut qu'avant de terminer, je me tourne vers vous, jeunes Joseph, et vous tous, cœurs aimants et contristés, qui avez eu aussi le privilége de voir partir dans le

triomphe, ou du moins dans les consolations et les espérances de la foi, un père, une mère, un époux, que vous aimiez comme Joseph aimait Jacob, et comme Jacob aimait Rachel. — Ah! profitez-en, n'en laissez pas effacer l'impression religieuse et sanctifiante; car, je vous le déclare ici de la part du Seigneur, qu'elle qu'ait été l'ardeur de vos larmes et la profondeur de votre deuil, c'est une grande faveur qui vous a été faite; c'est le moment de toute votre carrière terrestre où Dieu peut-être vous a le plus aimés.

Hélas! nous sommes des êtres à la fois si durs à s'émouvoir, et si prompts à tout oublier! Nous sommes si disposés à nous rêver immortels ici-bas! — Quel endurcissement n'eût donc pas été le nôtre, si nous n'eussions dû quitter la terre que tous ensemble en un même jour; ou si même la mort n'eût pas eu ces traits sévères qui viennent pour un temps du moins rendre sérieuses les âmes les plus légères, humilier les cœurs les plus altiers, et recueillir devant Dieu les plus insouciants et les plus distraits?

Ah! nous ne sommes que trop prompts à nous laisser consoler! Nous ne perdons que trop vite l'impression salutaire de ces jours funèbres, de ces grands soulèvements du voile, de ces appels de Dieu, de ces voix solennelles et pénétrantes!

Comprenez donc l'amour de Dieu! Ce n'est pas volontiers qu'il afflige les enfants des hommes; mais voyez son amour : il voulait, avant que vous quittassiez ce monde, vous supplier de penser à votre âme, de renoncer aux convoitises du mal, de fuir les sentiers de la mort, et d'entrer au chemin de la vie, en recourant au seul nom donné aux hommes pour être sauvés; il voulait que vous eussiez honte de votre longue et coupable indifférence, que vous connus-

siez votre misère, que vous craignissiez la colère à venir, que vous apprissiez à prier, et que vous soupirassiez après la paix des enfants de Dieu.

Eh bien! qu'a-t-il fait pour cela? Dans sa miséricorde, il a voulu mettre les invitations de son évangile, les sommations de son amour, dans la bouche qui vous était la plus chère, au moment où cet ami de votre cœur passait derrière le voile, disparaissait à vos regards et entrait dans les scènes éternelles. Il a voulu que vous les entendissiez dans cette heure solennelle du départ, sous l'influence sanctifiante de l'affliction, pendant que votre âme, enveloppée des ombres de la doulenr, s'humiliait sous un grand deuil, et que la mort démasquait à vos yeux le monde et ses prestiges.

O Joseph, Joseph! oublierais-tu ces appels de ton Dieu! oublierais-tu ton père mourant! oublierais-tu ta mère mourante! oublierais-tu ses dernières paroles, ses dernières sommations, ses derniers regards! oublierais-tu que le Dieu qui soutenait si visiblement sa créature défaillante dans un lit de mort, et qui la remplissait des lumières de son Esprit éternel, se tenait là près de toi, qu'il t'appelait dans cette chambre de deuil, qu'il t'invitait à venir verser toutes tes peines dans son sein, et qu'il te disait : A présent, à présent, n'est-ce pas? tu me donneras ton cœur! O Joseph, ne veux-tu pas recourir au Sauveur de ton père? Voudrais-tu n'avoir aucune part dans la Canaan des cieux? Ce n'est pas l'Egype qui est ta patrie, c'est Canaan, c'est la terre promise.

Oui, chrétiens, la Canaan des cieux, voilà votre patrie, vótre vraie patrie! — La patrie, c'est le pays de nos pères; c'est le pays où nous trouverons, non pas leurs os et leurs cendres, mais leur âme et leur vie; c'est le pays où ils

vivent, et non pas celui où ils meurent; c'est le pays d'où nous attendons le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera leur corps vil, essuiera toute larme de leurs yeux, et les revêtira de lumière et de joie. Mais ce n'est pas cette terre des tombeaux, où nous avons dû déposer leurs os avec tant de larmes, en attendant qu'on nous y descende aussi nous-mêmes dans quelques heures! — Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur!

LES PARABOLES DU PRINTEMPS.

PREMIER SERMON SUR MARC, IV, 33-34.

Ainsi, par plusieurs paraboles semblables, il leur annonçait la parole, selon qu'ils pouvaient l'entendre; et il ne leur parlait point sans paraboles; mais à part, il expliquait tout à ses disciples.

Quelles scènes magnifiques que celles du printemps! Quel spectacle ravissant que celui des semaines qui viennent de s'écouler! de ces jours où la nature renaît, où la vie succédant à la mort pénètre partout, où le souffle de Dieu qui vivifie toutes choses vient se faire sentir en même temps dans les champs, sur les coteaux, dans les retraites des forêts, dans le fond des vallées, et jusque sur le sommet des montagnes; où des millions d'êtres vivants éclosent à chaque instant dans les airs, sur la terre, et dans les *eaux plus basses que la terre*; où, de toutes parts, des plantes délicates, enrichies des brillantes couleurs de la vie, et sortant d'une terre auparavant glacée, semblent l'entr'ouvrir par le seul attrait de leur fraîcheur et de leur beauté! Quel privilége que le vôtre, heureux habitants de ces campagnes (1), qui vivez, qui vous promenez, qui travaillez sous cette belle voûte des cieux, sur ces tapis de fleurs, au milieu de ces champs et de ces coteaux, de ces feuillages, de ces vergers, où se déployent avec tant de

(1) Ces derniers sermons ont été faits pour la paroisse rurale de Satigny.

grâce et de magnificence la sagesse, la puissance et la bonté d'un Dieu créateur!

Oh! quelle âme intelligente, quelle imagination parmi les hommes pourrait n'être pas émue d'un spectacle si beau, et ne pas s'élever « à Celui qui vivifie toutes choses, et de-
» vant qui se prosterne toute l'armée des cieux! »

Voyant tes œuvres sans pareilles,
Les peuples étonnés
Admirent tes hautes merveilles,
Même aux lieux éloignés.
Des bords où le soleil se lève,
Ramenant la clarté,
Aux bords où sa course s'achève,
Tout chante ta bonté.
On voit jusqu'aux plaines désertes
Les bergers en jouir.
Les coteaux et leurs croupes vertes
Semblent s'en réjouir.

Oui, sans doute, les hommes sont émus de ces grandes scènes de la création; mais elles ont pour une âme chrétienne un langage tout particulier; elles portent, pour le fidèle, un sens que lui seul peut saisir; elles lui donnent des leçons, elles lui révèlent des consolations, elles lui procurent des joies que lui seul peut connaître.

Le spectacle de la création, s'il n'est pas expliqué par la parole de Christ, peut émouvoir sans doute; il peut toucher jusqu'aux larmes, mais il ne change pas les cœurs; il n'y tue pas les convoitises, il ne les unit pas à Dieu. Il n'y a que la bonne-nouvelle de Christ qui puisse opérer de tels miracles; et « le monde, par la sagesse, n'a jamais connu
» Dieu, » disait Paul (1 Cor., I, 21). C'est pour le chrétien seul que les scènes de la nature et que le langage des saisons, au lieu de n'être qu'une belle poésie et de ne causer

que des émotions vagues, deviennent un livre instructif, et, pour ainsi dire, une voix de Dieu, qui l'édifie, qui l'instruit, qui le console et qui l'élève aux espérances éternelles. — Le croyant, sachant que ce beau monde est sorti de la même main qui nous a donné la Bible, et qu'il a été *créé par Christ et pour Christ* (Col., I, 16), y cherche, y découvre chaque jour des rapports nouveaux entre le Dieu de la nature et le Dieu de l'évangile ; il y revoit, comme en un brillant tableau, les vérités qui ont fait la joie de son cœur; il le contemple comme un livre divin, mais mystérieux, dont le livre de l'évangile lui a révélé les secrets et fait comprendre le langage.

C'est ce que je me propose de vous rappeler aujourd'hui, mes frères. Je désire vous montrer, par un petit nombre d'exemples, comment l'homme des champs, lorsqu'il est vraiment chrétien, doit faire servir tour-à-tour toutes les scènes de la nature à lui rappeler son Sauveur et ses espérances; et comment ce monde devient à ses yeux un magnifique recueil de paraboles sur les choses invisibles qui sont éternelles. — En un mot, j'ai l'intention de vous rappeler aujourd'hui quelques-unes des *paraboles du printemps*, si j'ose ainsi parler; et c'est dans cette pensée que j'ai pris pour texte ces paroles, où saint Marc indique la manière dont le Seigneur donnait ses instructions, pendant qu'il était encore sur la terre. Je les applique aux leçons qu'il ne cesse de nous donner dans la nature. — *Il leur enseignait beaucoup de choses par des paraboles; il ne leur parlait point sans paraboles; mais, à part, il expliquait le tout à ses disciples.* Oui! je voudrais vous montrer que, si le livre de la nature est ouvert à tous les hommes, le vrai disciple seul, *à qui* son Maître *explique à part toutes ces choses*, sait en recueillir les divines leçons. — Les autres

n'y découvrent que des tableaux magnifiques. — Et de la même manière qu'un homme sensible, qui aurait été témoin du retour de l'enfant prodigue dans la maison de son père, aurait pu verser des larmes à la vue de ce vieillard et de son fils, sans avoir cependant le moins du monde compris que cette scène touchante était destinée à nous présenter l'image des miséricordes plus que paternelles avec lesquelles Dieu notre Sauveur reçoit dans ses bras le pécheur qui l'implore; de même aussi, les hommes qui contemplent le spectacle de la campagne et du printemps, sans avoir encore vivante en leur cœur la doctrine de Jésus-Christ, peuvent y admirer avec émotion la richesse, la magnificence et la bonté du Dieu de la nature; mais ils ne savent aller au-delà, pour saisir dans ce spectacle les paraboles et les sens mystérieux que le Dieu de la grâce y a voulu cacher.

Oh! puissé-je donc, par mes réflexions de ce jour, vous apprendre à retrouver la Bible dans les scènes admirables de la création! puissé-je vous disposer à vous approcher continuellement de Dieu par des pensées évangéliques, au milieu de ces belles campagnes où sa bonté vous a fait vivre, et dans le cours même de ces travaux qui en éloignent tant d'autres de la paix et du Sauveur! Oh oui! puissent ces magnificences de la nature et leur touchant langage, parler à tous vos cœurs! Et veuille Celui qui donne l'intelligence spirituelle vous apprendre tous les jours mieux à le reconnaître partout, à le voir partout, à l'entendre partout.

Et, d'abord, il devient important de se rappeler ici que c'est dans tous les temps et dès les premiers jours du monde que le Dieu des révélations a jugé convenable de nous instruire par des figures, par des types, par des paraboles; et cela pour des raisons qu'il est facile de concevoir, et qu'il

n'entre pas dans mon but de vous exposer aujourd'hui.

Si vous parcourez de vos souvenirs ses dispensations divines dans l'Ancien Testament, vous y trouverez partout cette manière figurée de nous exposer les vérités saintes. Vous rencontrerez des types et des paraboles dans toutes les ordonnances du culte lévitique, dans toutes les parties du temple, de l'arche sainte et du propitiatoire; dans la distinction des choses pures et impures, dans l'institution des sacrifices sanglants, dans celle de la pâque et de la circoncision, dans celle des expiations et des villes de refuge; vous en trouverez même dans les événements réels et dans les diverses circonstances du peuple de Dieu: dans la vie des patriarches et des prophètes, dans l'histoire de Joseph, dans la captivité d'Egypte, dans la passage de la mer Rouge, dans le voyage du désert, dans la conquête et la possession de Canaan, dans le naufrage et la délivrance de Jonas, dans la guérison du peuple par le serpent d'airain. « J'ai proposé » des paraboles par le moyen de mes prophètes, » dit l'Eternel en Osée, XII, 11. Et quand la « Parole faite chair » parut sur la terre, quand le Seigneur lui-même descendit au milieu des hommes pour les instruire, il *ouvrit encore sa bouche en paraboles*, suivant les prédictions du prophète Asaph (Ps. LXXVIII, 2). *Il ne leur parlait point sans paraboles*, dit saint Marc; *mais à part il expliquait le tout à ses disciples.*

Eh bien! mes frères, c'est de la même manière encore que ce divin Maître a voulu que tous les objets de la création, et que toutes les scènes de la campagne, servissent à vous ramener aux vérités de sa parole de vie et aux choses qui appartiennent à notre éternelle paix.

Si je voulais seulement ici vous signaler toutes les paraboles que notre Seigneur, dans l'Evangile, a tirées des ob-

jets et des travaux de la campagne, que n'aurais-je pas à vous dire? Un figuier, qui ne porte point de fruits, et que la malédiction du Seigneur fait sécher jusqu'à la racine; un *autre*, qui depuis longtemps n'a point donné de fruit, et que son maître épargne encore pour une année, à la requête du cultivateur; une vigne, tendrement soignée, et pour laquelle il n'y a rien que son maître n'ait fait; un sarment, qui ne peut porter du fruit s'il ne demeure attaché au cep; une brebis, qui sort de la bergerie, qui s'égare, qui s'est perdue, et que le bon berger va chercher jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée; ce bon berger, qui donne sa vie pour ses brebis et dont les brebis entendent la voix; un homme qui a mis la main à la charrue, mais qui regarde derrière lui; un semeur, dont le précieux froment tombe sur un chemin, sur un rocher recouvert de terre, parmi des épines et sur une bonne terre; des moissonneurs, qui représentent les anges à la fin du monde, et qui ramassent l'ivraie au jour de la moisson, pour la jeter dans la fournaise du feu.....

Mais je laisse, pour le présent, ces instructions si riches et si frappantes, et je ne me propose ici que de vous rappeler les deux grandes doctrines des paraboles du printemps, je veux dire la *régénération de l'âme* dans cette vie et la *régénération du corps* au dernier jour. — Le temps ne me permet pour aujourd'hui que de traiter la première; et je devrai réserver la seconde pour une autre méditation, s'il plaît au Seigneur.

Quel spectacle lugubre ne présentait pas la campagne il y a quelques semaines! Un voile épais de neige, étendu sur la contrée, n'offrait plus à nos regards qu'une scène monotone de stérilité et de mort; toutes les couleurs de la vie avaient disparu; les chants des habitants de l'air ne se

faisaient plus entendre, leur voix s'était glacée ; nos montagnes ne nous présentaient qu'un vaste cercle de frimas, qui semblait devoir éterniser l'hiver de la nature ; la terre, engourdie et glacée, était de pierre ; et quand la bèche du laboureur aurait pu la briser, quand on l'aurait couverte des semences les plus pures, elle serait demeurée insensible, comme un cadavre à la voix émue de l'ami qui l'appelle par son nom et qui lui crie en vain : Lève-toi, lève-toi ! Un silence mélancolique régnait sur les plaines ; on n'entendait plus, dans nos forêts dépouillées, que le froissement des branches, que le bruissement de quelques feuilles desséchées et que les efforts lugubres des vents. Sur cette scène de détresse, le souffle du nord se promenait avec violence, poursuivait l'homme jusque dans sa retraite, le glaçait au bord de son foyer, et semblait vouloir éteindre jusqu'à ces restes de chaleur et de vie qu'il avait conservés. Autour de nous, tout était immobile, tout semblait frappé de mort ; et l'homme seul semblait, pour ainsi dire, n'être vivant au milieu de toutes ces glaces, que pour assister à la mort de la création.

Cependant, au milieu de cette détresse de la nature, au-dessus de ce fracas des vents, dont le souffle glaçant et les gémissements paraissaient à la fois plaindre et menacer la terre, un objet, un seul objet, conservait encore à nos yeux sa première beauté : au-dessus de nos têtes, par delà nos frimas et nos orages, le ciel avait conservé son éclat et sa pureté, les astres continuaient leur course avec le même ordre et dans la même majesté : l'on voyait que la terre seule avait souffert. Mais le soleil était allé vivifier un autre hémisphère ; il ne nous jetait plus que des rayons obliques, souvent interceptés, et presque sans chaleur ; il ne brillait pour nous qu'après de longues nuits, et l'on eût

dit que, s'il répandait encore sur nous ses clartés, c'était bien moins pour nous réchauffer et nous rendre la vie, que pour nous révéler la mort de la nature, et que pour nous apprendre quel hiver avait pris, autour de nous, la place de l'éternel printemps qui, avant la révolte, réjouissait Eden.

O mes frères! quelle image fidèle de l'état de nos âmes depuis notre chute! Quelle peinture frappante de la misère où le péché les a réduites; de leur désolation, de leur stérilité, de leur froideur pour Dieu, et de leur éloignement du Soleil de justice!

Oui! l'hiver est naturellement dans le cœur de l'homme, quant aux choses de Dieu; l'hiver est entré dans nos âmes: la Parole de Dieu nous le déclare dans toutes ses pages. En effet, mes frères (et remarquez-le bien), je ne prétendrai jamais établir auprès de vous les vérités de notre foi par de simples comparaisons; et jamais je n'en appellerai pour cela qu'à la sainte Bible. Si donc je vous parle des paraboles de la nature, ce n'est pas pour vous convaincre, ce n'est pas pour y trouver des vérités nouvelles : c'est pour vous rendre plus habituelles et plus frappantes celles que Dieu, notre Sauveur, vous a directement et clairement révélées dans sa Parole de vie; c'est pour vous disposer à réfléchir souvent au milieu de vos champs et devant les scènes de la campagne, sur les besoins de vos âmes et sur les choses invisibles qui sont éternelles. — Je voudrais vous apprendre à relire, pour ainsi dire, votre Bible dans les tableaux de la création. — Eh bien, oui, il n'est que trop vrai! l'Ecriture nous le déclare, l'hiver est venu dans nos âmes. « Par un seul homme, dit saint Paul, le péché » est entré dans le monde, et par le péché la mort. Nous » étions autrefois, dit-il encore (en parlant des vrais chré-

» tiens), nous étions morts dans nos fautes et dans nos » péchés; nous étions sans force; nous étions ennemis de ». Dieu; éloignés de lui par nos pensées et par nos mau- » vaises œuvres; nous étions, par nature, enfants de co- » lère comme les autres, » incapables de toute bonne œuvre, parce que nous n'aimions pas Dieu, et que, devant ce Dieu qui sonde les reins et les consciences, « sans » l'amour nous ne sommes rien. »

Eh, dites-le-moi plutôt vous-mêmes, mes chers frères: ne vous est-il pas souvent arrivé, en y reportant vos regards, de vous écrier: Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi me trouvé-je si froid et si languissant dans ton service? pourquoi n'est-ce pas toujours mon plus grand plaisir que de parler de toi, que de m'occuper de toi, ô mon Créateur, mon Maître, mon Conservateur, Dieu de toute bonté! pourquoi suis-je sitôt fatigué d'élever mon cœur à toi, d'écouter ta parole, de chanter tes louanges? pourquoi suis-je si souvent tout de feu pour les choses de la terre, et tout de glace pour celles du ciel? Est-ce donc ainsi que mon âme sortit des mains d'un Dieu qui est tout amour? est-ce donc là le cœur qu'il m'avait d'abord fait? me l'avait-il donné sensible pour en être oublié si facilement, ce Dieu de toute miséricorde, source unique de tout bonheur, auteur de tout don parfait? Mon âme était-elle donc sortie de ses mains couverte de neiges et de glaces! Non, non! je le vois, je le sens, l'hiver est entré dans mon âme; un souffle de mort y a pénétré!

Pauvre cœur de l'homme! voilà donc ce que tu es dans ta nature: éloigné du Soleil de justice, sans chaleur vitale, semblable au sol que les frimas ont durci; froid et stérile, quant aux véritables fins de ton existence, quant à tes relations avec ton Dieu; tourmenté par les tempêtes des pas-

sions, sans véritable paix dans la vie, sans espérance fondée dans la mort; — et trop souvent semblable à ces montagnes volcaniques, couvertes de neiges du côté du ciel, et remplies de feu du côté de la terre.

Qui peut donc être sauvé? demandaient les apôtres à leur Maître. — A cela, mes frères, je vous répondrai moi-même ce que leur répliqua notre Seigneur : il promena solennellement ses regards tout autour de lui sur chacun d'eux, et leur dit : « Quant aux hommes, impossible! Mais » quant à Dieu, rien n'est impossible (Marc, X, 27. Luc, » XVIII, 27). »

« Quant aux hommes, impossible! » — Lorsque la terre était encore ensevelie sous les neiges, quand un froid pénétrant avait gelé les profondeurs du sol, quand les arbres, dépouillés, étaient aussi morts en apparence que le bois que vous jetiez dans vos foyers, la terre (je vous le demande), la terre, abandonnée à ses propres forces, eût-elle pu rompre ses liens, fondre ses glaces et reprendre la vie? Laissée à elle-même, n'était-elle pas condamnée à demeurer captive dans les chaînes d'une stérilité toujours croissante?

Ne fallait-il pas la toute-puissance de Dieu, pour la sortir de cet état de mort? ne fallait-il pas que le soleil de ce monde, se rapprochant de notre hémisphère, dardât sur elle tous ses feux, et vînt répandre de nouveau sur la nature des effusions de chaleur et de vie?

Eh bien! tel est aussi l'hiver de vos âmes. Il ne peut finir par vos propres forces. Laissés à vous-mêmes, vous vous refroidiriez tous les jours davantage; et vous ne sauriez ramener en vous les mouvements de la vie, ni la fécondité de l'âme : « cela est impossible aux hommes » a dit notre Seigneur. Mais vous savez qu'il a dit aussi, mes frè-

res, que « rien n'est impossible à Dieu! » — Non, non! il n'y a que le lever de « ce Soleil de justice (Malach., IV, » 2), » lequel « porte la santé, la chaleur et la vie dans » ses rayons, » il n'y a que la vue et la connaissance de l'homme-Dieu crucifié pour nous, qui puisse faire cesser en nous l'empire des ténèbres et des glaces. Il faut, suivant les expressions de Zacharie, « que le Soleil d'en- » haut vienne visiter notre âme; il faut qu'il reluise à » ceux qui demeurent dans l'ombre de la mort, pour » conduire leurs pas dans les sentiers de la paix (Luc, I, » 78, 79). »

Vous l'entendez, mes frères, il faut, pour qu'une âme sorte de cette mort, qu'elle reçoive, comme l'a dit un apôtre, « la lumière de la connaissance de la grâce de Dieu, » dans la personne de Jésus-Christ; » il faut qu'elle se tourne vers ce Jésus, qui est à son Eglise ce que le soleil est au monde; il faut que, dans ce Fils de Dieu mourant pour elle, elle puisse contempler toutes les perfections divines; qu'elle y voie sa misère, et qu'elle y reconnaisse en même temps la sainteté, la pureté, la justice de Dieu, et surtout, surtout, cette immense miséricorde par laquelle « il a tant » aimé le monde, que de donner son Fils unique au » monde. Car celui qui contemple le Fils, a dit notre Sei- » gneur, celui qui contemple le Fils et qui croit en lui, » a la vie éternelle; il est passé de la mort à la vie. » — Il faut en un mot que l'âme se rende à cet appel: « Vous, » tous les bouts de la terre, regardez à moi, et soyez » sauvés. »

C'est alors seulement, c'est alors qu'elle « poussera » comme la palme, et qu'elle croîtra comme le cèdre du » Liban, étant plantée dans la maison de l'Eternel et fleu- » rissant dans les parvis de notre Dieu. » — « C'est alors

» que les déserts et le lieu aride se réjouiront, que la soli-
» tude sera dans l'allégresse, et qu'elle fleurira comme
» la rose. »

Ah! mes frères, quelle frappante parabole, quelle image brillante, aimable et majestueuse, tout à la fois, de cette nouvelle naissance du fidèle ne viennent pas de nous offrir ces premiers jours du printemps! Quelles ont été belles ces dernières semaines; et combien le mois qui vient de s'écouler a fait voir de prodiges à nos yeux trop souvent distraits!

Vous avez vu le soleil remonter vers nous, et nous rendre, avec sa lumière, une chaleur vivifiante. Dès les jours d'avril, un souffle de vie a paru se mouvoir sur la surface de notre hémisphère, comme autrefois l'Esprit créateur sur les eaux du chaos. La terre a semblé s'entr'ouvrir et comme éclore. Au lieu de ces neiges qui la couvraient, quelques semaines auparavant, nous en avons vu sortir de toutes parts un tapis de verdure, comme pour reposer nos regards, et les préparer par degrés à contempler les éblouissants objets que le printemps allait faire briller tour-à-tour à nos yeux! Oh! comme la face de la terre a changé dans l'espace de quelques jours! comme ce cadavre immobile et pâle s'est coloré, s'est animé! comme il s'embellit! comme il devient éclatant! On dirait qu'Eden va renaître; on croirait que le jardin de notre premier père va reparaître à nos yeux dans toute sa pompe; qu'une âme est entrée dans tous les objets qui nous entourent; qu'une émotion de bonheur les a pénétrés; qu'ils l'ont sentie, qu'ils s'animent, qu'ils respirent, qu'ils se meuvent! — Voyez comme la moindre fleur qui émaille par millions le tapis de vos prairies, est plus magnifiquement vêtue que Salomon dans sa gloire. Ecoutez comme les oiseaux de l'air ont repris, avec

leur bonheur, leurs accents joyeux, et comme ils chantent au-dessus de nous les mélodieux concerts du printemps; voyez comme toutes les races vivantes, réveillées en nouveauté de vie, rendent hommage toutes ensemble, par leurs mouvements et par leurs cris, à la bonté, à la puissance, à la sagesse de ce Dieu créateur « à qui s'attendent tous les » êtres, et qui remplit leur cœur de joie. » Tout est pénétré de vie; tout semble renouvelé; et l'air même que l'on respire, rafraîchi par les premières rosées, embaumé par les plus doux parfums, semble un breuvage et comme un élixir envoyé des cieux.

O quel riche sujet d'étonnement, d'admiration, d'actions de grâces, pour tout ce qui peut penser, tout ce qui peut sentir ! Mais vous surtout, vous, disciples de Jésus, que ne devez-vous pas éprouver, et que ne devez-vous pas témoigner à votre Dieu ? vous qui savez que Celui qui a fait toutes ces choses « vous a aimés dès le commencement; » vous qui croyez que, « lorsque vous étiez morts dans vos » fautes et dans vos péchés, il vous a donné la vie par son » Bien-Aimé! » vous qui savez que « vous êtes réconciliés » avec l'Être puissant qui vivifie toutes choses, qui voit tout et qui peut tout en tous les lieux du monde ! vous qui savez qu'il vous accompagne partout, qu'il s'occupe de vous, et qu'il prend soin de vous dans les moindres circonstances de votre vie!

O disciple de Christ, contemple ce touchant spectacle qui t'environne, et pense à ce que Jésus a fait pour ton âme! La Bible est plus belle encore que toutes ces choses : par elle, il t'est donné de lire dans les beautés de la création des caractères sacrés et mystérieux, qui échappent aux regards de l'homme naturel, quoiqu'ils soient tracés de la main de Dieu même sur chaque plante, sur chaque

feuille, sur chaque fleur. Contemple donc ces divins caractères, écoute avec respect ces leçons d'en-haut, et comme la silencieuse et sainte Marie, serre-les dans ton cœur! « Oh! béni soit le Seigneur de ce qu'il a visité et délivré son » peuple. Les entrailles de la miséricorde de mon Dieu » s'étant émues, le soleil levant est venu d'en-haut nous » visiter: » l'hiver était dans mon âme; mais il y a fait naître l'aurore du printemps éternel; et il a voulu « me » rendre capable d'avoir une part à l'héritage des saints » dans la lumière. »

Voyez encore, mes frères, que le printemps est une image fidèle, autant que charmante, de cette opération de la grâce dans le cœur d'un disciple de Christ. Voyez que cette renaissance de la nature nous représente avec vérité cette renaissance de l'âme que la sainte Ecriture appelle la régénération, le baptême de la nouvelle naissance et le renouvellement du Saint-Esprit.

De même que la nature, au retour du soleil, vient d'être affranchie des glaces qui la retenaient dans les liens de la stérilité et de la mort; de même qu'elle est, en quelque sorte, relevée du tombeau; ainsi l'âme d'un fidèle qui a connu Jésus, « le Soleil de justice, » « est passée des ténèbres » à la lumière, de la puissance de Satan à Dieu, et de la » mort à la vie (suivant les expressions du Seigneur): » elle est ressuscitée avec Christ, régénérée en espérances vives, et relevée comme du tombeau. — Une lumière nouvelle l'éclaire; des espérances éternelles la réjouissent; le feu de l'amour de Dieu s'y développe; les glaces précédentes s'y fondent chaque jour, et disparaîtront enfin; les orages des passions se calment; et la paix de Dieu, le sentiment inexprimable de la paix de Dieu, s'y fait profondément sentir, pour y produire en leur saison « des fruits de justice, qui

» (ainsi que l'a dit un apôtre) sont par Jésus-Christ à la gloire » et à la louange de Dieu ; » des fruits, comme il le dit ailleurs, qui sont « l'amour, la joie, la paix, l'esprit patient, » la bénignité, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempé- » rance. »

Oui, en vérité, en vérité, mes frères, je vous le dis après le Seigneur (et je voudrais vous le répéter dans toutes mes prédications, parce que cette vérité est le premier élément de la doctrine chrétienne), oui, en vérité, il faut être engendré de nouveau, il faut changer de cœur, il faut renaître par le Saint-Esprit, pour pouvoir entrer dans le royaume des cieux; et ce réengendrement, cette résurrection de l'âme dans cette vie, est une œuvre de Dieu aussi positive, aussi réelle, que peut l'être au printemps le réveil de la nature, et que doit l'être au dernier jour le changement et la résurrection de notre corps.

Ne venez donc pas nous dire, comme le faisait Nicodème à Jésus-Christ : Je ne puis comprendre ces choses ; comment un homme peut-il naître de nouveau, quand il est vieux? « Ne t'étonne pas, répondit le Seigneur, de ce que » je t'ai dit, il vous faut naître de nouveau. Le vent souffle » où il veut; tu en entends le son, » tu en ressens les puissants effets, « sans savoir cependant ni d'où il vient, ni » où il va. » Eh bien, il en est de même de tout homme qui est né du Saint-Esprit.

Et pouvez-vous comprendre mieux, je vous le demande, les miracles du printemps? Pouvez-vous expliquer comment le soleil, depuis des milliers d'années, verse sans interruption, la nuit et le jour, dans tous les sens, et dans une sphère de plus de soixante millions de lieues, des torrents de lumière et de chaleur, sans avoir rien perdu de son éclat et de sa grandeur? Pouvez-vous comprendre com-

ment, à son approche, la terre s'est réveillée de la mort, les plantes ont repris la vie, les insectes ailés sont sortis de leurs chrysalides comme d'un tombeau, le bois qui semblait mort a paru respirer et s'est couvert de feuilles, de fleurs et de fruits, comme autrefois au désert la verge d'Aaron à la voix de l'Eternel? — Pouvez-vous comprendre la naissance et l'accroissement d'un seul insecte, d'une seule fleur, d'un seul fruit, d'un seul brin d'herbe? Non, mes frères, non! *vous les croyez*, ces prodiges, tout incompréhensibles qu'ils sont, et vous les croyez, parce que vous *les voyez* de vos yeux dans le livre de la nature. Eh bien! croyez aussi ceux de la grâce, qui sont d'un ordre bien supérieur encore, croyez ceux de la grâce (tout incompréhensibles qu'ils sont), et croyez-les, parce que vous *les lisez* de vos yeux dans le livre de la Bible. Vous croyez au retour du printemps, au milieu même des neiges et des frimats de l'hiver, quoique vous ne puissiez comprendre comment la vie pourra succéder à la mort. Eh bien, *croyez*, croyez aussi, parce que Dieu l'a dit, lors même que vous ne le comprendriez pas, croyez que « celui » qui contemple Jésus et qui croit en lui, reçoit dans son » âme le principe d'une vie nouvelle et les arrhes de l'é- » ternité. »

Mais, mes frères, quelqu'un de vous dirait-il maintenant qu'il ne sait comment « naître de nouveau? » Demanderait-on comment une âme qui sent sa faiblesse, sa stérilité, sa froideur pour le service de Dieu, et les orages des passions qui la tourmentent, peut dissiper cet hiver de son être, fondre ces glaces, et reprendre une vie nouvelle?

Eh bien, écoutez, âme sincère et travaillée, qui désirez et qui recherchez la communion de votre Dieu; voici comment vous pourrez trouver votre repos, et reprendre une

chaleur de vie. Ecoutez : il faut cesser de chercher en vous-même, dans vos propres efforts et loin du Soleil de justice, une chaleur et une force vitale qui n'y est pas, et qui ne peut vous venir que d'en-haut. Il faut exposer votre être attristé aux rayons de sa grâce; car, ainsi que l'a dit un prophète, « il porte la santé dans ses rayons. » Présentez-lui donc ce pauvre cœur pour qu'il le vivifie. Portez chaque jour vos regards vers Celui-là seul qui peut opérer en vous ce changement bienheureux, et vous donner un nouvel être. Rappelez-vous qu'il crie du haut des cieux : « Vous, » tous les bouts de la terre, regardez à moi, et soyez sau- » vés ! » Regardez donc à lui; regardez aux choses d'en-haut, où il est vivant pour intercéder pour vous. Représentez-vous souvent le plus grand, le plus parfait, le meilleur des êtres, le Fils Éternel du Père, portant sur vous, du haut du ciel, ses regards, avec une tendresse inexprimable, vous tendant les bras de son amour, et vous adressant ces paroles si touchantes, si encourageantes : « Vous » tous qui êtes travaillés et chargés » par les glaces de votre âme, et par le sentiment accablant de votre misère, *venez à moi*, *regardez à moi*, et *je vous donnerai la paix!* — Alors, mes frères, si vous faites ces choses, je vous le déclare par l'infaillible parole du Dieu « qui ne peut mentir, » certainement vous serez sauvés!

Mais, voulez-vous recevoir une dernière leçon? Voulez-vous voir, sur la vérité que je vous prêche, une nouvelle parabole du printemps plus frappante encore, s'il est possible?

C'est à peu près dans ce moment de l'année que l'homme des champs ente sur les arbres sauvages le précieux rameau d'un arbre franc, pour leur communiquer une seconde nature, pour les changer en des arbres nouveaux, remplis

d'une sève plus pure, et donnant des fruits exquis, au lieu des grappes amères, sauvages et malsaines qu'ils portèrent jusque-là!

Voilà, mes frères, ce qui se passe en toute âme devenue chrétienne.

Nous sommes tous, hélas! par notre nature, des arbres sauvages portant de mauvais fruits; l'Ecriture nous l'enseigne, et notre propre cœur nous en convainc. Il faut, pour que nous puissions rentrer dans l'Eden céleste, que le Père de toute grâce daigne, dans sa miséricorde, nous ouvrir le cœur par sa parole, qui est un « instrument à » deux tranchants; » il faut, qu'après l'avoir ouvert, il y insère, comme un rameau précieux, le principe d'une nature nouvelle, la greffe divine de sa grâce; il faut qu'ensuite il prenne de nous un soin particulier, et qu'il nous défende contre tant de dangers qui pourraient faire périr ce nouvel homme ainsi régénéré qu'il a fait naître dans nos âmes.

O mon âme, as-tu donc reçu cette grâce de ton Dieu? as-tu Jésus-Christ habitant en toi par la foi? est-tu entée sur l'olivier franc, toi qui de ta nature étais sauvage (pour parler avec l'apôtre Paul)? Peux-tu dire comme lui : « Ce » n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi? » Peux-tu dire, comme il l'écrivait aux Romains, « que tu » marches dans une vie nouvelle, et que tu es devenue une » même plante avec Christ par la ressemblance de sa résur- » rection? » Sens-tu chez toi de nouveaux principes, une nouvelle vie, de nouvelles affections : de l'amour pour les biens du ciel, et du dégoût pour les plaisirs du siècle; de l'amour pour la parole de ton Dieu, et du dégoût pour les conversations qui t'en distraient; de l'amour pour la sainteté, et du dégoût pour les péchés où tu te livrais dans les

jours de ton ignorance; de l'amour pour la prière, au lieu du dégoût que tu y trouvais naguère; de l'amour pour Jésus, de l'amour pour les âmes que Jésus est venu racheter, de l'amour pour tous les hommes, en retour de cet amour tout gratuit que ton Dieu a eu pour toi?...

O mes frères, qui que vous soyez, qui pouvez, en rentrant dans votre intérieur, vous rendre ce témoignage précieux, prenez bon courage: vous êtes entés en Jésus-Christ; vous l'aimez; vous lui appartenez; il vous a promis d'être avec vous jusqu'à la fin des siècles. Prenez bon courage; c'est à vous qu'il a dit: « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; » mais c'est moi qui vous ai choisis » et qui vous ai entés, « afin que vous poussiez et que vous portiez beaucoup de » fruit, et que votre fruit soit de durée; demeurez en lui » et lui en vous, » demeurez-lui unis, comme « le cep l'est » au sarment »; et alors ne craignez rien, il ne vous abandonnera plus.

Mais aussi, imitez le cultivateur industrieux et diligent, qui s'applique avec soin, après avoir enté l'arbre sauvage, « à retrancher » tous les rejetons d'une sève amère que « les branches naturelles » voudraient encore produire, pour que le rameau précieux qui donne à l'arbre une vie nouvelle reçoive sans partage les sucs nourriciers, qu'il grandisse, qu'il se fortifie, et « qu'enfin lui seul » pousse des jets vigoureux, et donne en sa saison des fruits qui réjouissent son maître.

« Prenez donc garde, » nous dit l'apôtre Paul, pour faire sans doute allusion à cette parabole du printemps, « prenez donc garde, en recherchant avec soin la sanctifica- » tion, sans laquelle personne ne verra le Seigneur, prenez » garde qu'aucun de vous ne se prive de la grâce de Dieu, » et que quelque racine d'amertume bourgeonnant en haut

» n'y apporte de l'obstacle, et que plusieurs ne soient souil-
» lés par elle (Héb., XII, 15). » Retranchez avec soin chaque jour ces branches naturelles, qui pourraient étouffer la grâce entée en vous ; « faites mourir en vous chaque jour
» les membres du vieil homme ; dépouillez-vous du vieil
» homme et de ses œuvres ; et ayant revêtu le nouvel
» homme, qui se renouvelle en connaissance selon l'image
» de celui qui l'a formé, soyez, comme les élus de Dieu,
» revêtus des entrailles de miséricorde, de bonté, d'humi-
» lité, de douceur et de patience. »

Oui, mes frères, soyez humiliés, mais ne vous laissez pas décourager par ces restes d'une vieille nature, par ces branches d'une sève amère, qui viennent porter, hélas! encore en vous trop de mauvais fruits. Soyez humiliés profondément, mais ne vous laissez pas décourager, élus du Seigneur, « plante sur laquelle il a continuellement les
» yeux. » Et toutes les fois qu'à la vue de « cette loi de pé-
» ché qui combat encore en vous contre la loi de votre
» entendement, » ce profond soupir d'une âme chrétienne oppressera votre cœur : « misérable que je suis, qui me
» délivrera de ce corps de mort ! » répondez comme l'Apôtre : « Je rends grâce à mon Dieu par Jésus-Christ notre
» Seigneur. Il n'y a plus de condamnation pour ceux qui
» sont en Jésus-Christ, qui ne cheminent plus selon la
» chair, mais selon l'esprit. »

Fortifiez-vous donc au Seigneur, combattez vaillament, et prenez courage! Encore quelques orages, encore quelques tempêtes, encore quelques retours de frimas, encore quelques misères, quelques efforts, quelques résistances; et la vieille nature sera complètement soumise; et vous verrez se lever ce beau jour « où le Père de famille viendra
» visiter ses champs. » Alors, tandis qu'en cette terrible

journée « tout arbre qui ne porte point de bon fruit » sera rejeté, vous serez par sa grâce transplanté dans la gloire; et là, dans l'éternel printemps de l'Eden d'en-haut, « toute » larme sera essuyée, » tous orages auront cessé ; on verra, on entendra, on sentira ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que le cœur n'a jamais senti !

LES PARABOLES DU PRINTEMPS.

2e SERMON SUR MARC, IV, 33-34.

Et par beaucoup de paraboles semblables, il leur annonçait la parole, selon qu'ils pouvaient l'entendre. Et il ne leur parlait point sans paraboles; mais, à part, il expliquait le tout à ses disciples.

Elle est belle cette pensée des Israélites de nos jours, quand ils entrent dans leur cimetière, pour y déposer quelqu'un des leurs, et pour y rendre la poudre à la poudre : ils s'inclinent, nous dit-on, tous ensemble par trois fois vers la terre; puis, saisissant l'herbe de la tombe qu'ils vont creuser, et la jetant derrière eux, ils prononcent en chœur ces paroles d'un prophète (Esaïe, LXVI, 14) : « Tes os regermeront comme l'herbe, » — ô mon frère, tes os regermeront comme l'herbe!

Mes frères, je viens ici faire au milieu de vous quelque chose de semblable. Je prends en quelque sorte aujourd'hui à pleines mains l'herbe et les fleurs dont le printemps a recouvert nos campagnes, et au milieu de ces concerts de renaissance et de vie que fait entendre en tous lieux autour de nous cette saison des miracles, je viens vous crier : Résurrection! résurrection! — je viens vous dire que vos ossements, bientôt déposés dans la même poudre, regermeront comme l'herbe; je viens, avec toute la nature qui ressuscite, vous prêcher la résurrection des justes.

O mes paroissiens et mes frères, quelle pensée! — Quand je promène sur ce troupeau qui m'est confié mes regards attendris, et que, lisant sur ces visages si chers l'expression d'une âme immortelle et sensible, je pense que, dans quelques années, tous ces enfants des hommes vont tomber et disparaître, comme tombèrent et disparurent, l'automne dernier, toutes les feuilles de la campagne; oh alors, avec quel élan toute mon âme se porte vers cette résurrection que je suis chargé de vous annoncer! Oh alors, quelle douceur de penser que Dieu ne nous fait assister chaque année à la renaissance de toutes les plantes, de toutes les graines, de tous les arbres, de tous les insectes de la campagne, que pour nous crier à tous, du milieu de ses œuvres : Enfant de la poussière, tu te relèveras de la poussière et tes os regermeront comme l'herbe! — Quelle douceur de nous dire que, si notre Créateur a voulu nous montrer ainsi chaque année, au printemps, la mort de la nature vaincue, et des millions de renaissances dans la terre, dans l'air et dans les eaux, une puissance immense de résurrection qui pénètre les profondeurs du sol, et qui le couvre en quelques jours de vie et de beauté; c'est parce qu'il voulait rappeler à nos yeux, c'est parce qu'il voulait attester à nos esprits, c'est parce qu'il voulait crier à nos consciences, qu'il y aura une résurrection des morts, tant des justes que des injustes, et que le jour doit venir où nos os regermeront comme l'herbe!

Voilà ce dont je viens vous entretenir aujourd'hui, mes frères : je m'y étais engagé. — Après vous avoir montré, dans un précédent exercice, comment les paraboles du printemps nous prêchent la résurrection spirituelle de notre âme dans cette vie, je viens vous rappeler ici comment elles nous proclament la régénération de notre corps

mortel au dernier jour. — Je viens encore une fois appliquer le texte que vous venez d'entendre à la manière dont le Dieu de la nature et de la Bible a voulu nous peindre, dans l'une, les saintes vérités qu'il a proclamées dans l'autre, et nous faire ainsi retrouver chaque jour comme l'empreinte des grands traits de la révélation jusque dans les objets gracieux et magnifiques dont il pare chaque année la surface de nos champs. Je viens vous dire encore une fois que, si « les perfections invisibles de Dieu se voient » comme à l'œil, quand on considère ses ouvrages, » il ne nous y parle pas sans des paraboles touchantes, que la sainte Ecriture explique à part à ses véritables disciples. — En un mot, je viens vous montrer ainsi que les doctrines du printemps et ses paraboles sont plus belles encore que toutes ses pompes ; et qu'on peut dire qu'il en est de ce spectacle comme il en serait d'un cantique à la fois mélodieux et sublime : le sens en est plus beau que les accords. — Les paroles des anges, par exemple, qui chantaient au-dessus des plaines de Bethléem à la naissance du Sauveur, n'étaient-elles pas plus belles mille fois que toute l'harmonie de leurs concerts? Si vous eussiez entendu, dans cette nuit miraculeuse, retentir du sein des airs leurs chœurs magnifiques sans en comprendre le langage, ces voix célestes, bien qu'elles fussent peut-être plus belles que le printemps et plus pures que le ciel, ne vous eussent causé que des émotions vagues, et n'eussent été pour vous après tout qu'une musique ravissante; tandis que, pour les bergers de Bethléem, il y avait dans ces chants un sens, il en sortait une voix, plus sublime et plus douce que les harpes mêmes des anges, cette voix qui annonçait au monde son Sauveur, et qui lui criait le sujet d'une grande joie, l'arrivée de Christ, la naissance du Fils de la promesse, la

gloire dans les lieux très-hauts, la paix sur la terre, la bienveillance envers les hommes!

Eh bien, mes frères, il en est ainsi des cantiques du printemps et de toutes les harmonies de la nature.

Il en sort, pour l'âme chrétienne qui connaît la langue de Sion, et il en sort pour elle seule, une voix plus touchante mille fois que tous les prodiges de la nature, une voix qui lui crie aussi : Je vous annonce le sujet d'une grande joie; vous avez un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur; vos frères ressusciteront, et vos os regermeront comme l'herbe! Gloire donc à Dieu dans les lieux très-hauts, paix sur la terre, et bienveillance envers les hommes!

Je vais m'attacher d'abord à vous montrer comment les renaissances merveilleuses qui s'opèrent au printemps, viennent, par leurs paraboles, tantôt rappeler à notre imagination, tantôt démontrer à notre intelligence, le grand dogme de la résurrection de nos corps au dernier jour; et je vous en parlerai comme si tous ceux qui m'écoutent étaient des fidèles et des justes; mais ensuite, comme le devoir d'un ministre de la Parole est de distinguer, dans toutes ses prédications, ceux de ses auditeurs qui sont convertis de cœur au Seigneur, et ceux qui ne le sont pas (non pour en juger aucun, mais pour que chacun se juge lui-même), je finirai par vous rappeler ce que ces mêmes paraboles disent à nos consciences, et comment elles nous pressent de nous examiner nous-mêmes, pour savoir si nous sommes dans la foi. — En d'autres termes, vous dirai-je, les paraboles du printemps prêchent la doctrine de la résurrection à notre imagination, à notre raison et à notre conscience: à notre imagination, pour la lui rappeler; à notre raison, pour la lui démontrer; à notre conscience enfin, pour la lui rendre vivifiante.

O mes frères, que ce Dieu de bonté, qui nous répète de tant de manières les doctrines de la vie, et qui nous parle avec tant de charme, avec tant d'amour, dans les miracles des saisons, daigne aujourd'hui s'adresser lui-même de plus près à nos âmes, et leur *expliquer à part* toutes ses leçons et toutes ses paraboles.

I.

Vous vous rappelez, sans doute, ce miracle des os secs qui fut offert, dans une vision prophétique, aux regards d'Ezéchiel (XXXVII). Il est peu de scènes plus imposantes. L'Eternel l'avait transporté au milieu d'un vaste désert couvert d'ossements desséchés. « Fils d'homme lui avait-il dit, » ces os pourraient-ils bien revivre! — Seigneur Eternel, tu » le sais! — Prophétise donc sur ces os, et leur dis: Os secs, » écoutez la parole de l'Eternel! — Alors, dès qu'Ezéchiel » eut fait ce qui lui était commandé, il se fit un son; et » voici, il se fit un mouvement; et ces ossements s'appro- » chèrent l'un de l'autre; puis, il regarda, et voici, il » vint des nerfs sur eux; et il y eut de la chair, et la peau » y fut étendue par dessus; mais l'Esprit n'y était pas. » Alors Ezéchiel s'écria de la part de l'Eternel: Esprit » saint, viens des quatre vents, et souffle sur ces morts, » et qu'ils revivent! Et aussitôt l'Esprit entra en eux, et » ils revécurent, et ils se tinrent sur leurs pieds, et ce fut » une armée extrêmement grande. »

Elle est magnifique et saisissante cette scène! Ne vous semble-t-il pas que, s'il vous avait été donné d'y assister, rien au monde ne pourrait vous en faire perdre le prodigieux souvenir? et cependant, mes frères, il n'y a que très-peu de temps que nous avons tous ensemble été les té-

moins d'un spectacle bien plus imposant encore, et qui nous eût tous transportés d'une admiration pleine d'enthousiasme, si cela même qui devrait nous le rendre plus admirable encore, je veux dire sa fréquence et son retour de tous les ans, ne nous eût accoutumés à le contempler avec indifférence.

Qu'avons-nous vu, cette année encore, durant les dernières semaines d'avril et les premiers jours de mai? Quel spectacle de prodiges! quelle résurrection opérée dans toute la nature! quel enchantement!

La terre, il y a quelques mois, était un vaste désert de glaces; tout y était silencieux; tout y paraissait sans vie. Les plantes étaient desséchées, leur beauté s'était évanouie; elles ne nous offraient partout que le triste et affreux visage du trépas; les arbres dégarnis de feuilles heurtaient l'un contre l'autre, comme des os secs, leurs rameaux dépouillés; les ruisseaux et les torrents avaient arrêté leur cours; leurs eaux, immobiles, restaient suspendues; et, au lieu du souffle de vie qui ranime aujourd'hui toutes choses, le vent du nord, comme un souffle de destruction, se promenait seul sur ce vaste cimetière.

Qui de nous, si l'habitude ne nous eût familiarisés avec tous les prodiges du printemps, qui de nous, à la vue de toute cette mort, n'eût été tenté de dire: « Seigneur Eter- » nel, tous ces objets pourraient-ils bien revivre? » Et cependant, qu'avons-nous vu? Dès les premiers jours du printemps, « l'Eternel a prophétisé sur ces os secs; » ils ont semblé se mouvoir; ils se sont comme couverts des nerfs de la vie; ils se sont animés; ils respirent; et, chargés maintenant de verdure et de fleurs, les voilà, pour ainsi dire, levés sur leurs pieds; ils font une grande armée, à la louange de leur Dieu. Aujourd'hui, le mouvement,

le progrès, la joie, la vie, se voient partout où était naguère l'immobilité, le silence, la tristesse et la mort. Un esprit de résurrection, une âme vivante n'est-elle pas entrée dans toute cette nature? L'Esprit de Dieu n'a-t-il pas soufflé des quatre vents sur ces ossements desséchés? Chaque jour, des millions d'êtres animés n'éclosent-ils pas dans les airs, dans la terre et dans les eaux, comme feront les élus, au jour bienheureux de la résurrection des justes? Ces fleurs qui, de toutes parts, sortent du sol, comme de leurs tombeaux, fraîches comme la rosée, nombreuses comme le sable des mers, et plus belles encore que ne le fut jamais le manteau royal d'un empereur, au jour de sa gloire; ces fleurs n'étaient-elles pas, il y a peu de mois, ou des racines informes et grossières, ou des graines toutes semblables à la vile poussière que nous foulons aux pieds? Et voyez maintenant! ces racines et ces graines, naguère ensevelies (comme ce cadavre humain qui, dans le sein du tombeau, n'est qu'un objet d'horreur), ces racines et ces graines, qui se corrompent ou se décomposent dans nos sillons avant que de renaître, sont aujourd'hui devenues la parure de la campagne et le charme de nos yeux! Admirez comment, chaque jour encore, ces miracles de résurrection, bien loin de s'arrêter, se succèdent et s'étendent avec autant de rapidité qu'ils ont d'éclat! comment des milliers de plantes et des millions d'insectes, par une incompréhensible opération de Dieu, sortent continuellement de la terre, pour louer, comme de concert, le Créateur tout-puissant qui vient de les affranchir de la mort et de les faire arriver à la lumière de nos plus beaux jours! Voyez comment toute la création, relevée du tombeau, semble pénétrée de vie et embrasée de joie!

O vous donc, fortunés cultivateurs de ces belles campa-

gnes, heureux héritiers du plus beau pays qui soit peut-être sous le ciel! seriez-vous insensibles à tant de prodiges? N'en avez-vous pas vu, cette année encore, de plus magnifiques que celui d'Ezéchiel? Ne les avez-vous pas contemplés ce matin, pendant qu'en chemin vers ce temple, vous traversiez nos riantes collines, montant ou descendant à la maison de prière? et n'allez-vous pas les retrouver encore, au sortir de ce lieu, dans leur pompe royale? Mais surtout, mes chers frères, n'y lirez-vous pas les leçons de votre Dieu? N'y entendrez-vous pas qu'il vous y prêche, avec un éclat et une abondance toute pleine de miséricorde, la grande doctrine de la résurrection, tant des justes que des injustes? et ne saurez-vous pas y reconnaître « qu'il ne vous y parle pas sans de nobles emblèmes, » et (comme le dit notre texte) sans de magnifiques para- » boles; et qu'il les explique à part (dans sa Parole) à ses » disciples fidèles? » N'apprendrez-vous donc pas à les recevoir avec l'attendrissement de la reconnaissance; et ne lui direz-vous pas, vous aussi : Parle, ô mon Dieu, Dieu de la nature, Dieu de la Bible, Dieu de la résurrection, Dieu Sauveur, parle, ô mon Dieu, « ton serviteur » écoute! »

C'est donc ainsi, mes frères, que notre bienfaisant Créateur a voulu mettre sous vos yeux, tous les ans, une multitude d'objets et de scènes successives, qui vinssent, je ne dis pas seulement vous rappeler, mais vous prouver les grandes vérités de l'avenir.

Que vous prêchent-elles donc toutes ces merveilles? que vous crient-elles, toutes ces choses? Elles sont là, vous le voyez, pour vous montrer la vérité, la réalité, la certitude de toutes les promesses de Dieu. Elles sont là pour vous les reproduire, si j'ose ainsi parler, dans la personne

des arbres, des fleurs, des insectes et de toutes les parties de la création ! — Elles vous répètent, chacune à sa manière, que le jour doit venir, où cette terre, auparavant maudite, verra se lever sur elle l'aurore de l'éternel printemps. — Alors (vous savez ce que la Bible nous dit à cet égard), alors « tous les morts qui sont dans les sépulcres » entendront la voix du Fils de l'homme; et ceux qui » l'auront entendue vivront (Jean, V, 28). Alors, notre » Seigneur, revêtu de lumière et de gloire, descendra du » ciel avec les anges de sa puissance et avec ses saints qui » sont par millions (Matth., XVI, 27; XXIV 30, 31; » XXV, 31. 1 Thess., IV, 16. 2 Thess., I, 7, 8. » Jude, 15). Il viendra avec un cri d'exhortation et une » voix d'archange et avec la trompette de Dieu; car la » trompette sonnera ! » Alors, une scène plus éclatante, s'il est possible, que celle de la création, sera manifestée. Alors, la voix du Fils de l'homme, pénétrant dans les profondeurs des tombeaux, se fera entendre à tous nos morts, sans aucune exception ! et leurs os regermeront comme l'herbe. Alors, « la mer rendra les morts qui sont » dans son sein; et les sépulcres, les morts qu'ils renfer- » ment (Apoc., XX, 13). » Alors sortiront de terre les enfants de Dieu de tous les lieux, de tous les états, de tous les siècles ! La lumière leur sera rendue; une nouvelle terre leur sera préparée, et de nouveaux cieux leur seront dévoilés; ils chanteront les cantiques de la résurrection; le deuil ne sera plus, car le péché ne sera plus; la mort elle-même ne sera plus; engloutie en victoire, elle ne sera plus !!!

Tout cela est certain, comme était certain, au commencement de cette année, le retour d'un nouveau printemps après l'hiver; cela est certain, comme toute parole du Dieu

« qui ne peut mentir (Hébr., VI, 18). » Cette promesse est assurée, comme la fidélité de l'Etre que nous proclament toutes les lois de la nature.

Alors les hommes germeront dans les villes, dit l'Ecriture, comme la rosée de la terre. Alors s'accomplira cette parole : « Tes morts vivront, même mon corps mort vivra. » Ils se relèveront. Réveillez-vous et vous réjouissez avec » chant de triomphe, vous, habitants de la poussière; car » ta rosée est comme la rosée des herbes, et la terre jettera » dehors ses trépassés (Esaïe, XXVI, 19). »

Et n'est-il pas évident, mes frères, que la bonté de Dieu a voulu présenter, dans la campagne, à la raison de l'homme, ces prodiges de sa puissance et ces résurrections innombrables? N'est-il pas manifeste qu'il s'est proposé de dissiper ainsi, avec abondance de preuves, tous les doutes qui pourraient s'élever dans ce dur cœur de l'homme, si « tardif à croire; » et qu'après avoir mis comme sous nos yeux les grandes vérités de l'avenir, il a voulu, pour ainsi dire, les démontrer encore à notre intelligence. — C'est le deuxième ordre de considérations où je voulais vous faire entrer.

II.

Mes frères, quand on a contemplé ces prodiges de la puissance divine, peut-on comprendre qu'un être qui vit au milieu du réveil et de la continuelle renaissance de toutes les races créées, qui les voit mourir chaque année, pour les voir aussi revivre chaque année, et qui se trouve entouré, si j'ose ainsi dire, des résurrections et des innombrables miracles du printemps, puisse dire encore, comme ces incrédules de Corinthe dont parlait saint Paul : « Mais

» comment ressusciteraient les morts, et avec quel corps » viendront-ils? » — Ne faudra-t-il pas lui répondre, comme notre Seigneur à ces sadducéens qui niaient la résurrection : « Vous ne connaissez donc ni les Ecritu- » res, ni la puissance de Dieu! » ou plutôt, ne faudra-t-il pas lui dire avec douleur, comme saint Paul : « Insensé! » — Quoi, ton Créateur n'est-il pas tout-puissant? — « N'ap- » pelle-t-il pas les choses qui ne sont point comme si elles » étaient? » — « Son pouvoir éternel, ses perfections in- » visibles, sa divinité, ne se voient-elles pas comme à » l'œil, quand tu considères ses ouvrages? » « Insensé! » — Le Dieu du printemps n'est-il pas aussi le Dieu des promesses? Ne pourra-t-il pas exercer sa vertu dans les sépulcres de l'homme, comme vous la lui voyez déployer, à chaque retour de cette saison miraculeuse, dans les innombrables sépulcres des plantes qui renaissent, et des insectes ailés qui sortent du tombeau? — Ce Dieu qui, de la boue de nos sillons, fait sortir des anémones, des roses, des lis, des fruits, des grappes magnifiques, ne pourra-t-il pas, de la poussière du sépulcre, faire éclore aussi un homme, un racheté, un enfant de Dieu, un ami de Jésus, que nous y avions déposé avec tant de prières et tant de larmes? — Ce Dieu qui, il y a cent ans peut-être, d'un simple marron qu'un petit enfant aurait caché dans sa main droite, a fait naître, et cet arbre majestueux qui couvre notre temple de son ombrage, et tous les fruits qu'il a portés; ce Dieu, ne pourra-t-il pas faire sortir aussi le corps d'un fils d'Adam de la poudre de son tombeau? — « Insensés! » — « Vous ne connaissez donc ni les Ecritu- » res, ni la puissance de Dieu. » — Ce Dieu, qui, à cette heure, change l'eau en sève, dans le bois de vos vignobles et dans la tige de vos blés; ce Dieu qui, bientôt après,

changera cette sève en vin et en fécule, dans nos grappes et dans nos épis; ce Dieu qui daignera changer ensuite cette eau, cette sève, ce vin, cette fécule, en un sang vivifiant, circulant dans vos veines, dans vos poumons et dans vos artères; ce Dieu qui, à chaque jour, à chaque heure, à chaque instant du jour, fait sortir de la terre des millions et des millions d'insectes ailés; ce Dieu qui tira de la poudre, au sixième jour de la création, le corps de notre premier père, — aura-t-il donc plus de peine à retirer une seconde fois ce même corps de cette même poudre, au jour de la résurrection?

« Insensé! dit l'Apôtre, ce que tu sèmes ne reprend pas » la vie, s'il ne meurt auparavant! Et, quant à ce que tu » sèmes, ce n'est pas le corps qui naîtra, que tu sèmes; » mais le grain nu, selon qu'il se rencontre, de blé ou de » quelqu'autre grain; et Dieu lui donne le corps comme il » le veut. Il en sera de même à la résurrection. Les morts » sont semés en corruption : ils se relèveront incorrupti- » bles; ils sont semés dans un état de déshonneur : ils se » relèveront en gloire; ils sont semés dans un état de fai- » blesse : il se relèveront en force. »

Mais avant d'aller plus loin, mes frères, et de passer à d'autres réflexions, laisserais-je ici de côté deux des paraboles du printemps qui nous montrent, s'il est possible, avec plus d'évidence encore et plus de précision, cette importante vérité? — Voici la première.

C'est en ce moment de l'année que tous les insectes ailés, la laborieuse abeille, l'éclatant papillon, la cochenille, les cicadelles, les hannetons, les vers à soie, les dévorantes sauterelles, sortent, par millions et par millions de millions, de leurs nymphes, de leurs aurélies, de leurs cocons et de leurs chrysalides.

Voyez ce qu'était d'abord, et ce qu'est ensuite devenu, cet insecte admirable, ce léger et gracieux habitant de l'air, qui ressemble, dans nos jardins, à une fleur volante, et qui, par l'élégance de ses formes et l'éclat de ses couleurs, fait le charme de nos yeux. — C'était d'abord un être rampant, une chenille hideuse, objet de nos dégoûts. Il y a quelques semaines ou quelques mois, qu'elle sembla mourir : on la vit pâlir, changer de couleur, puis cesser de manger et de se mouvoir; et bientôt, enfermée dans une espèce de sépulcre, se défaire de sa bouche, de ses yeux, de sa tête même et de ses pieds, et devenir semblable au mort qu'on a ployé dans son linceul, ou à la momie des catacombes qu'on a plongée dans le bitume et enveloppée de bandes. Bien plus, avant de subir cette mort, elle s'était elle-même enterrée dans le sol, ou même, elle avait eu soin de s'ensevelir dans une bière; et vous l'eussiez pu voir dans sa follicule, comme on découvre les cadavres embaumés des Egyptiens dans leur cercueil de sycomore. — Mais maintenant, voyez. Dès qu'elle a ressenti le souffle vivifiant du printemps, admirez ce qu'en a fait la puissance de Dieu! Dirait-on que c'est là le même être? Oui, c'est le même être; et cependant, ce n'est plus le même être! Il a déchiré son linceul; il a brisé sa bière; et vous en avez vu sortir, en nouveauté de vie, une créature aérienne, ailée, glorieuse, éclatante de beauté, pourvue de sens nouveaux et de facultés nouvelles, pour aller chercher, dans un élément plus élevé, des aliments plus purs et des jouissances plus nobles. — Ce nouvel être semble n'avoir rien conservé des humiliations et des misères de son ancien état. La chenille abjecte, qui s'était enterrée, et l'heureux animal ailé qu'on en a vu sortir, vous paraissent totalement différents; et le ressuscité ne vous rappelle plutôt le trépassé que par

des contrastes. — Le premier rampait comme nous sur la terre exposé sans cesse à mille accidents : le second s'élève dans les airs; il ne tient plus à la terre; et depuis qu'il a pris son essor, il dédaigne en quelque sorte de s'y poser. Le premier repoussait nos regards par son aspect hideux et dégoûtant : le second, gracieusement paré des plus vives couleurs, fait le charme de nos yeux. Le premier était aveugle ; le second est doué des yeux les plus admirables, semblables, par leurs innombrables et brillantes facettes, à des diamants richement taillés ; il a même acquis, pense-t-on, un sens nouveau, dans ses antennes mystérieuses; il jouit de mille sensations que naguère il ne pouvait connaître. Le premier se nourrissait d'aliments communs et grossiers; maintenant, depuis sa résurrection, vous le voyez voltiger de fleur en fleur, vivre de miel et de rosée, jouir en liberté de toute la nature et l'embellir lui-même, tandis que des joies plus pures réjouissent son existence.

Voilà la première des paraboles du printemps que j'avais à cœur de vous signaler. Mais il en est une autre encore, que je ne saurais taire; car elle est riche de doctrine et toute pleine de consolation. Je veux parler de la merveilleuse conservation de tous ces germes innombrables que chaque printemps vient faire éclore à la fois dans tous les espaces des airs, de la terre et des eaux.

Les graines sont à la plante ce que l'œuf est à l'insecte ou à l'oiseau qu'on en voit sortir. Dans chaque œuf, il est un germe, contenant les linéaments d'un petit animal auquel il ne faut plus que de la chaleur pour le développer. Dans chaque graine aussi, il est un germe d'où sortira la plante. Et de même qu'aucun végétal n'est produit sans une graine à laquelle il doit sa première existence, aucun animal non plus ne vient au jour qui n'ait été préparé dans un œuf.

Or, la science compte déjà sur le globe jusqu'à dix mille espèces d'insectes, et jusqu'à quatre-vingt mille espèces de plantes différentes, procédant chacune d'un germe qui lui est propre. Et cependant, mes frères, admirez comment, non-seulement toutes ces graines des plantes et tous ces œufs des insectes sont répandus en tous lieux par millions de millions, sans que jamais le printemps se trompe dans ses innombrables résurrections, sans que la cochenille sorte d'où l'on attendait la fourmi, ni le tamaris à la place du sycomore, ni la menthe ou le cumin au lieu de l'hysope ou du sénevé; mais admirez surtout comment tous ces germes peuvent, avant que de renaître, braver les efforts des éléments, l'humidité des nuits, la rigueur des hivers, souvent même la longueur des années, et quelquefois aussi celle des siècles, sans avoir rien perdu de leur vertu germinatrice, ni de cette mystérieuse puissance de vie qu'ils recèlent dans leur intérieur!

Vous avez ouï dire, sans doute, comment des missionnaires grecs, il y a 1300 ans, transportèrent furtivement de Chine en Europe, dans le creux d'un bâton de pèlerin, les premiers œufs de ces admirables vers qui nous donnent aujourd'hui la soie, et qui, par leur travail de tous les ans, enrichissent tant de contrées. Vous savez comment encore, dans les marchés européens, on trafique de leurs germes, sous le nom de graine, comme vous pourriez le faire de la semence des pavots ou de celle du froment.

L'illustre Bonnet, notre compatriote, cite de petits animaux dont les germes soutiennent sans périr la chaleur de l'eau bouillante; tandis que d'autres, plus remarquables encore, ceux de l'anguille du blé rachitique, par exemple, ou ceux des polypes d'eau douce, se conservent au sec durant de longues années, en un état de mort apparente, les

uns dans le blé, les autres dans la poussière. On a découvert, soit en Europe, soit en Afrique, des blés qui étaient enfouis, depuis plusieurs siècles, dans des silos (ou réduits souterrains), et dont les germes ont retrouvé la vie, dès que l'un de nos printemps est venu verser sur eux son souffle vivifiant.

Et pour dire quelque chose de plus encore, n'avez-vous point ouï parler de ces tombeaux celtiques, de ces squelettes et de ces graines récemment découvertes en France, près de Bergerac? — Sous la tête de chacun de ces morts (ensevelis, on le sait, depuis près de 2000 ans), la superstition des prêtres druides avait mis un carreau; et, sous chacun de ces carreaux, dans un petit trou circulaire enduit de ciment, quelques pincées de graines. — Eh bien! recueillies et semées avec un soin particulier, ces graines de 2000 ans ont rapidement germé; et l'on en a vu sortir, en résurrection de vie, après 20 siècles de sépulture, l'héliotrope, le trèfle et le bluet; en sorte que vous eussiez pu, l'an dernier, contempler de vos yeux ces plantes merveilleuses, épanouissant avec éclat, à la lumière de nos printemps, toute la grâce de leurs fleurs, après que leurs germes avaient dormi 2000 ans sous la tête des morts et dans la poussière des tombeaux!

O mes frères bien-aimés! ô mes compagnons de voyage vers le sépulcre qui nous attend! n'est-ce pas que ce sont là de nobles et solennelles paraboles? n'est-ce pas que j'avais raison de dire qu'elles sont riches de doctrine et pleines de consolation? n'est-ce pas que Dieu est bon de mettre tous les jours de tels prodiges sous nos yeux? n'est-ce pas qu'ils sont bien là pour nous crier que ces morts eux-mêmes, dont le crâne desséché recouvrait dans leur germe l'héliotrope, le bluet et le trèfle, se relèveront aussi de leur pro-

pre poussière dans la grande journée; et que leur germe, à eux aussi, se pourra retrouver, malgré tous les efforts des éléments et toute la longueur des siècles, alors que Jésus-Christ viendra sur les nuées, et qu'il y aura une résurrection tant des justes que des injustes; alors que tous les morts qui sont dans leurs tombes y entendront sa puissante voix, et qu'il vivifiera le corps mortel de ses saints, par son Esprit habitant en eux!

O mes chers paroissiens! lisez-les bien dans la nature, toutes ces paraboles du Dieu de la Bible; lisez-les avec les explications que votre Maître en donne lui-même « à part » dans sa Parole, à tous ses disciples fidèles; lisez-les, en vous rappelant toutes les promesses qu'elles vous reproduisent et qu'elles vous confirment; mais lisez-les surtout en regardant à Jésus-Christ, qui est la résurrection et la vie éternelle, et en qui toutes les promesses et toutes les paroles de Dieu sont oui et sont amen! — Je voudrais savoir vous en montrer toute la consolation. — Je voudrais, en vous les remettant sous les yeux, vous apprendre à laisser les choses périssables, à regarder aux invisibles, à saisir les promesses de la vie, et le royaume qui ne peut être ébranlé!

Je vous l'ai dit, mes frères, je veux vous parler aujourd'hui des consolations que porte avec elle cette grande vérité de la résurrection des justes, comme si vous étiez tous des disciples de Jésus-Christ, régénérés par le Saint-Esprit! Heureux, si par là je puis vous faire soupirer, tous sans exception, après les priviléges et la paix des rachetés! heureux, si je pouvais vous rendre altérés de la justice!

Quelle indicible paix, en effet, pour le chrétien qui s'appuie ainsi sur les promesses de son Maître, et qui voit ce

Dieu tout-puissant les lui rappeler de toutes parts dans la nature, et les lui confirmer à tout instant! — Il n'aperçoit pas une plante, pas une graine, pas une fleur, pas un ver, pas un œuf, pas un insecte, pas un brin d'herbe, qui ne vienne lui redire: Ici, ton Dieu te parle encore! ici, Jésus te crie aussi, comme à Marie : Ton frère ressuscitera; toi aussi, tu ressusciteras; tes os regermeront comme l'herbe; tu as un héritage dans la maison de ton père; tu ne seras dépouillé que pour être revêtu; et, si cette tente où tu loges va tomber en poudre, ton Dieu te prépare dans son ciel un domicile immuable et bienheureux! Dieu est un Dieu d'amour. L'Eternel est ton Dieu, comme il est le Dieu d'Abraham. Il n'est pas le Dieu des morts, le Dieu de la poussière, le Dieu du néant; et, en te donnant la foi, il t'a marqué pour le grand jour de la résurrection des justes!

Il est donc vrai, se dit-il alors; je pourrai descendre en paix dans ma tombe, ô mon Dieu Sauveur, comme l'insecte ailé va dans sa chrysalide, éprouver ta puissance qui le conserve et qui le ressuscite! — Je n'y descendrai donc, moi aussi, que pour en sortir à ta voix, ô mon Maître et mon Consolateur, dans le printemps éternel de ta bienheureuse lumière, pour y prendre des ailes comme les anges, pour m'envoler dans ton paradis sur les bords du fleuve des délices, pour m'aller reposer à l'arbre de vie, et pour m'y réjouir aux rayons du Soleil de justice, dans une éternelle sainteté, dans un éternel bonheur! Oh! grâces à Dieu pour son don ineffable!

Je m'adresse donc ici d'abord, mes frères, à ceux de vous qui peuvent être malades, ou qui ont quelque raison de croire que le temps de leur dégagement est proche.

Ah! si Jésus-Christ habite dans vos cœurs par la foi, pre-

nez courage! — Voyez, autour de vous, dans nos campagnes, cette puissance de résurrection qui vous entoure; contemplez tous ces prodiges qui vous crient de toutes parts: Résurrection! résurrection! — Voyez cette renaissance de la nature. Ne vous crie-t-elle pas que bientôt, vous aussi, vous entendrez la voix de Celui qui ressuscite les morts et qui mourut lui-même pour vous? Viens, le béni du Père, vous dira-t-il, viens dans la joie de ton Maître! ne crains donc point; le terme est très-proche; il te tiendra bientôt toutes ses promesses! Il essuiera bientôt toute larme de tes yeux. — Ne vous affligez donc pas trop si l'âge ou si la maladie ont atteint ce pauvre corps mortel. Portez plutôt tous vos regards sur le jour où la bienheureuse résurrection l'ornera d'une beauté nouvelle et d'une grâce impérissable. Oui, âme rachetée, remets-toi tout entière, en attendant ce jour, à ce Dieu dont la puissance t'environne de prodiges, et te fait vivre déjà sur la terre au sein des résurrections! Remets-lui tout ton avenir. N'oublie pas les « Ecri- » tures, ni la puissance de Dieu, » comme l'a dit notre Seigneur. Dépouille sans regret cet habit souillé et déjà déchiré qui te chargeait, ce corps usé de maladie et consumé par le temps; car, en te réveillant au son de la trompette de l'archange, tu trouveras un habit plus blanc que la neige et plus éclatant que la lumière. Tu ressortiras de la terre, comme l'héliotrope, le trèfle et le bluet de Bergerac, comme le lis de la campagne et la rose de Saron. Tu te verras transporté dans le jardin du dernier Eden, dans le séjour éclatant de l'éternelle santé! Alors tu contempleras de tes yeux ressuscités la face de ton Dieu; tu entendras de tes oreilles la mélodie des anges; tu chanteras de ta langue les cantiques de la résurrection et du bonheur; tu prendras de tes mains la coupe des délivrances et les palmes

des bienheureux! — Voilà donc votre espérance assurée, âme rachetée, qui avez reçu Jésus par la foi. Et quand votre corps serait aussi malade que celui de Job, rien ne doit vous empêcher de dire comme lui : « Je sais que mon » Rédempteur est vivant; et lorsqu'après ma peau, les vers » auront rongé ce *pauvre corps mortel*, je verrai Dieu de » ma chair; et mes yeux le verront, et non point un autre » (Job, XIX, 25). »

Mais je voudrais parler maintenant, mes frères, à ceux de vous qui marchent dans le deuil, sur cette terre de passage, parce qu'ils ont déjà vu la mort atteindre des amis en Christ, près desquels ils avaient espéré passer toute leur carrière d'ici-bas. — L'hiver affreux de la mort les leur a ravis. — Eh bien! vous aussi, chrétiens, sachez voir avec des yeux intelligents ce qui s'est passé sur la terre au printemps. — Ne sont-ce pas des paraboles que Jésus-Christ explique à part à ses disciples fidèles? — Pour bien comprendre ce qui va se passer au dernier jour, voyez vos champs d'un blé partout verdoyant, et pensez au jour de Jésus-Christ. « Vous n'êtes pas dans l'ignorance touchant » ceux qui dorment, comme ceux qui n'ont point d'espé- » rance (1 Thess., IV, 13). » Ceux que vous avez semés en terre, Christ les relèvera. Le jour en est proche, la promesse en est certaine, et ce sera bientôt! — Oh! qui pourrait peindre ce grand jour, où la terre rendra partout ses trépassés; où tous les morts entendront la voix du Fils de l'homme; où nous les verrons se lever de leurs tombeaux, comme l'insecte naissant sort tout formé des sillons de nos champs!...

Le beau jour pour les enfants de Dieu! — Dès que Jésus aura paru sur les nuées, ils soulèveront le gazon qui les recouvre; ils se relèveront de tous nos cimetières, et de ces

tombes mêmes qui sont sous ces voûtes, de celles encore que nous avons creusées tout près, et hier peut-être à la porte de ce temple! Ils germeront comme l'herbe. Ils entendront la voix éclatante du Seigneur, et la trompette de Dieu; car la trompette sonnera. « Ils iront tous ensemble » au-devant du Seigneur, en l'air; et alors, ils seront » toujours avec le Seigneur; » — « c'est pourquoi, dit l'a- » pôtre saint Paul, consolez-vous l'un l'autre par ces pa- » roles (1 Thess., IV, 12-18). »

Tu sortiras alors de ton tombeau, pour aller au-devant de notre commun Sauveur, ô mon frère, ô mon époux, ô mon fils, ô ma fille, ô mon père, — si c'est en Christ que tu t'es endormi; — et toi aussi, cher petit enfant que nous élevâmes dans son service! — Non, non! Dieu n'en veut oublier aucun. — Il ne t'oubliera pas non plus, le Roi de gloire, pauvre mendiant que le riche oubliait à sa porte, où tu demeurais affamé et couvert d'ulcères! On ne t'oubliera pas, humble péager, qui te retournas avec larmes vers ton Dieu, et dont le monde ne voulait pas reconnaître la sincère conversion! — ni toi non plus, veuve ignorée des hommes, mais bien connue de Jésus, qui compta tes deux pites! — ni toi non plus, misérable brigand, converti sur le gibet de ton juste supplice! — Vous sortirez tous de vos tombeaux; vous regermerez comme l'herbe; vous irez au-devant de votre Seigneur; il sera votre portion, votre berger et votre éternel partage; il donnera du repos à vos âmes, et il essuiera toutes larmes de vos yeux; il vous revêtira de longues robes blanches lavées dans le sang de l'Agneau; et c'est alors qu'il accomplira toutes ses promesses, et qu'il vous donnera la vie et plus que la vie! — O jour de résurrection! jour de sainteté, jour de bonheur, jour de consolations ineffables et d'espérances éternelles!

III.

Mais, mes frères, donnez, je vous prie, toute votre attention à ce qui me reste à vous dire. — Si j'ai semblé fonder sur des analogies et sur des images les vérités dont je viens de vous entretenir, dites-vous bien cependant que ce n'est point mon imagination que j'ai fait parler: n'oubliez pas que tout ce que je vous ai rappelé sur cet avenir éternel, inévitable et si prochain, je l'ai puisé dans la parole de notre Dieu; et sachez bien que ce que je vous ai dit est plus sûr encore, s'il est possible, que ne l'est le retour du printemps prochain: la parole qui nous l'atteste est plus ferme et plus inébranlable que l'ordre des saisons, que la terre et les cieux! — Les cieux et la terre passeront, mais les paroles de Dieu ne passeront point. — Prenez bien garde encore, je vous en supplie, que je vous ai parlé de cet avenir et de toutes ces consolations, comme si elles vous appartenaient à tous, comme si vous étiez tous des croyants, tous des élus et des rachetés du Seigneur Jésus. Mais maintenant, il faut que je vous le demande: ces espérances sont-elles à vous? ces consolations vous appartiennent-elles? est-ce à vous de vous réjouir à la pensée de cet avenir certain, éternel, inévitable? Il y aura d'abord une résurrection des justes, dit l'Ecriture; mais il y aura ensuite une résurrection des injustes: les uns s'en iront aux joies éternelles; mais les autres aux peines éternelles, dans les ténèbres du dehors, là où il y a des pleurs et des grincements de dents! Remarquez bien que je ne vous ai parlé jusqu'ici que de la résurrection des justes. Est-ce donc là votre avenir, ô vous tous qui m'entendez? « Chacun doit

» ressusciter dans son rang,» est-il écrit (1 Cor., XV, 23). — « C'est d'abord Jésus-Christ, le premier engendré des » morts,» il y a dix-huit cents ans; — puis, ce sera « ceux » qui sont de Christ, en son second avènement;»—« ensuite » ce sera la fin,» la dernière fin; et c'est alors qu'il y aura une résurrection des injustes. — Quel est donc votre avenir à vous, pauvres mortels, si près du tombeau, et si près de l'éternité, de l'immuable éternité? Car, à Dieu ne plaise que nous vous prêchions jamais ces saintes vérités d'une manière à vous laisser mal à propos dans une sécurité funeste! A Dieu ne plaise que nous vous tendions un piége épouvantable, en vous disant paix, paix! s'il n'y avait pas encore de paix; et en ne vous prêchant pas la vérité tout entière! Non! la corruption n'héritera pas l'incorruptibilité. Les incrédules, les profanes, les adultères, les haineux, les médisants, n'hériteront pas du royaume des cieux; et leur part, a dit notre Seigneur lui-même, est dans le feu éternel, préparé pour le diable et pour ses anges.

Quand revient le printemps, mes frères, il est des plantes qui ne se réveillent pas. Oui, quand toute la terre se recouvre de verdure, il est souvent des arbres dans nos campagnes, qui demeurent secs et sans vie : il n'y vient pas un seul fruit, il n'y paraît plus même une seule feuille. Et pourquoi? Parce que le principe de la vie n'est plus en eux; ils ne se sont pas endormis seulement durant l'hiver passé! ils n'ont pas pu dormir : ils étaient morts! Ainsi, vous les voyez demeurer inertes au milieu de la renaissance universelle de la nature. L'été les couvre inutilement de sa lumière; le soleil et les pluies tombent en vain sur eux; ils n'en ressentent plus rien; ils sont morts. Ils seront coupés et jetés au feu.

Eh bien, mes frères, il en est ainsi des hommes pour le printemps de la résurrection des justes. On ne verra revivre, on ne verra reverdir et ressusciter, en ce grand et magnifique jour, que les hommes convertis à Dieu durant les années de leur épreuve. On ne verra entrer dans le royaume des cieux que ceux qui auront reçu les prémices de l'Esprit, la vie spirituelle, la vie éternelle, déjà sur cette terre, pendant les jours de leur pèlerinage; suivant qu'il est écrit : «Celui qui croit en moi a la vie éternelle de» meurant en lui.» Il faut avoir, par la foi en Jésus-Christ, reçu dans son cœur le principe d'une vie nouvelle, et ce témoignage du Saint-Esprit que saint Paul appelle « les » prémices du Saint-Esprit,» et qu'il nomme aussi quelquefois « le gage, » et quelquefois « les arrhes de l'héritage; » « cet Esprit qui témoigne à notre esprit que nous sommes » enfants de Dieu. » Car, pour avoir part à la résurrection des corps, au jour de la résurrection des justes (que l'Apôtre appelle « la première résurrection»), il faut avoir éprouvé, dès ici-bas, dans son âme, cette résurrection spirituelle, cette régénération, que les paraboles du printemps nous prêchèrent dans une méditation précédente. Et pour avoir part à la renaissance du corps, il faut avoir éprouvé celle de l'âme, suivant ces paroles de l'épître aux Romains : « Si l'esprit de Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre » les morts habite en vous, Celui qui a relevé Christ d'entre » les morts rendra aussi la vie à vos corps mortels par son » Esprit habitant en vous. »

O chrétiens, chrétiens! qu'il vous importe donc d'examiner dès aujourd'hui cette grande question, et de vous assurer aussi dès aujourd'hui si vous portez les gages, les sceaux, les arrhes de la résurrection bienheureuse des justes, et si l'Esprit de Dieu habite en vous!

Hélas! nous sommes tous si près du grand jour où ces choses seront toutes décidées pour nous. L'un de nous, à tout instant, descend au tombeau; la vie est si rapide, si courte, si précaire! l'éternité, l'immense éternité, si solennelle, si inévitable, si proche! Qu'il y a peu de temps encore, que je vous faisais entendre mon premier sermon sur les paraboles du printemps! Nos communions vinrent en interrompre la suite, et déjà nous voici, ce matin, dans les dernières heures de cette merveilleuse et rapide saison, qui ne semblait que commencer! déjà le soleil va cesser d'élever son midi journalier sur notre horizon; le cercle qu'il y décrit va s'abaisser dès ce soir à six heures; et demain, le jour aura décru. — Encore quelques semaines, et l'automne ramènera la décrépitude de la nature; puis, bientôt après, les glaces remplaceront de nouveau sur nos arbres les feuillages qui parent nos campagnes; et la mort de l'hiver nivellera nos plaines, nos vignobles et nos champs. — Encore quelques années, et cet auditoire aussi aura ressenti des glaces plus sévères, et sera descendu dans l'hiver du tombeau. — Alors qu'y aura-t-il de nous pour longtemps sur cette terre?... quelques ossements ensevelis et confondus, en attendant la résurrection certaine et inévitable du dernier jour! — Oh! hâtons-nous donc! point d'illusion! point de sommeil funeste! hâtons-nous!

Sommes-nous en Christ! Où sont parmi nous les arbres vivants? où sont les arbres secs? où seront ceux qui auront la vie au jour de Jésus-Christ? Etes-vous en lui? Avez-vous la vie de l'âme, la vie de la foi, la vie de l'espérance, la vie de l'amour, la vie de la prière?

O mes frères, qu'il serait affreux de n'être pas trouvé recevable en cette grande journée, après avoir entendu tout ce qu'on nous a fait entendre, après avoir reçu tout

ce qu'un Dieu d'amour a daigné faire pour nous attirer à lui!

Hélas! dans ce grand et terrible jour, il en sera de cette terre comme d'un champ de bataille, où les guerriers, après les longs efforts de la journée, accablés de fatigue et de sommeil, se seraient endormis à côté des morts. Le lendemain, au lever du soleil, la trompette du triomphe retentit; la victoire est gagnée; mais qu'arrive-t-il? Hélas! tous ne se relèvent pas. Tandis que les uns se réveillent, parce que la vie est encore en eux, il en est d'autres qui ne se relèvent plus : ils sont morts, morts pour toujours; le combat leur a été fatal, ils ont succombé!

O épouvantable ruine! perdition sans remède, effroyable désespoir de ceux qui n'entendront pas cette voix du Fils de l'homme, et cette trompette de l'archange rappelant les justes et les sortant du tombeau, pour les faire aller au-devant du Sauveur! Ineffable misère, que de mourir, comme le capitaine de Samarie, à la porte de la cité, sous les pieds de la foule, au jour de la délivrance du peuple de Dieu, à l'heure où les rachetés affamés de la justice et des éternelles consolations sortiront, avec des transports d'allégresse, pour entrer dans les plaines du bonheur et de l'éternité; et pendant que, de toutes parts, revenus de la grande tribulation, ils s'écrieront : O éternité! éternité! bienheureuse éternité avec tous ses rachetés! avec ses milliers d'anges, avec Jésus, avec mon Dieu!

O réunion des enfants de Dieu, jour de rafraîchissement, jour de consolations ineffables, jour de réveil et d'immortalité!

Mes frères, puissions-nous tous trouver miséricorde! Et que « ce Dieu de paix, qui a ramené d'entre les morts » le grand Berger des brebis, par le sang de l'alliance

» éternelle, vous rende accomplis en toute bonne œuvre,
» en faisant en vous ce qui lui est agréable, par Jésus-
» Christ, auquel soit la gloire, aux siècles des siècles!
» Amen. »

Dieu nous fasse donc miséricorde en Jésus-Christ; car il n'y a point de salut par aucun autre.

LA CHUTE DE CHARLES X.

SERMON PRÊCHÉ A LA CAMPAGNE, LE DIMANCHE QUI SUIVIT CET ÉVÉNEMENT.

Voici, je viens bientôt : tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne te prenne ta couronne. (Apoc., III, 11.)

Un des plus grands événements de l'histoire vient de s'accomplir comme sous nos yeux; il ébranle l'Europe; il étonne le monde, et le bruit en va retentir pour longtemps jusqu'aux extrémités de la terre. — Le fils de quarante rois, le puissant monarque de la France, qui, la semaine dernière encore, était assis sur son trône dans toute la force de son règne, vient d'en tomber dans l'espace de quatre jours; et trois générations de rois, descendues avec lui de ce siége antique, ont perdu leur couronne. — C'est à cette occasion que j'ai désiré vous faire entendre à vous-mêmes cette parole du Roi des rois : *Voici, je viens bientôt : tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne te prenne ta couronne.*

A Dieu ne plaise qu'un ministre de l'Evangile vienne, dans cette chaire, distraire vos pensées religieuses, vous occuper de la politique des nations, et présenter un aliment dangereux aux passions ou seulement à la curiosité des âmes qui l'écoutent! J'ai des intérêts plus graves à vous rappeler, mes frères; j'ai des choses plus grandes et de

plus longue portée à vous dire dans ce temple. Mais, puisque le chrétien doit se faire une étude constante d'appliquer tous les événements de cette vie aux enseignements de la parole sainte et à la condition de son âme devant Dieu, il m'a semblé que, sans prétendre ici juger ni les peuples ni les rois, nous pouvions tous tirer des réflexions utiles d'une si grande catastrophe. Il m'a paru que la main de Dieu s'y est montrée si manifeste que l'on peut dire aujourd'hui, comme à la révolte des dix tribus contre Roboam : « Ceci » a été fait de par moi, dit l'Eternel. » Et j'ai pensé que, si la chute inopinée d'un grand prince peut être la leçon des rois, elle peut être bien plus encore la leçon de chacun de nous, en nous criant à tous cette exhortation de mon texte: *Et toi aussi, tiens ferme ce que tu as, de peur qu'on ne t'enlève ta couronne.*

Ce monarque est tombé par une faute que les uns appelleront imprudence et les autres infidélité; mais toi, ô mon âme, pendant que tu règnes, je veux dire, pendant que tu traverses cette courte vie, prends garde que, par ton imprudence et par ton infidélité, tu ne perdes «ta couronne! »

Voici donc par quelle suite de réflexions très-simples je vais vous appliquer à la fois et le texte de ce jour et ce grand événement qui préoccupe sans doute encore la plupart d'entre vous.

Je vous rappellerai :

Premièrement, que, vous aussi, vous avez une couronne ou à acquérir ou à conserver. *Prends garde que personne ne t'enlève ta couronne.*

Secondement, que vous aussi, vous avez reçu des avertissements récents et nombreux pour éviter un si grand mal : *Voici, je viens bientôt : tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne te prenne ta couronne!*

Troisièmement, que, vous aussi, vous avez un temps compté, un temps d'épreuve, un temps donné, pour faire écrire honorablement votre nom sur les pages de l'histoire qui s'écrit dans le ciel, mais un temps très-court. *Voici*, dit le Seigneur, *voici, je viens bientôt.*

Quatrièmement enfin, que, vous aussi, vous avez quelque chose à faire pour cela : *Tiens ferme ce qu tu as.*

En un mot, mes frères, que les conversations qui, depuis près de huit jours occupent tous les esprits, puissent ramener le vôtre à d'utiles et saintes pensées! Que la politique vous rappelle à l'évangile; les mouvements du temps présent, au repos de l'éternité; les royaumes de la terre, au royaume des cieux; et la chute d'un puissant monarque, à la pensée de la chute bien plus effroyable d'une âme qui perd le ciel, du souvenir solennel de vos rapports avec Dieu, de votre course rapide vers le monde invisible, et du grand but de votre existence.

O mon Dieu! nous te demandons ton assistance sur ces avertissements de ton Ecriture et de ta Providence, afin que leur double leçon soit bénie aujourd'hui pour chacun de nous!

Je commencerai donc par rappeler ici à tous les hommes qui m'entendent, que Jésus-Christ étant venu dans le monde pour nous acquérir *la couronne de vie*, vous avez tous ou à l'obtenir ou à la conserver; et c'est dans cette pensée que je viens adresser d'abord à chacun de vous cette exhortation du Seigneur: *Oh! que personne ne t'enlève ta couronne!*

Une couronne, vous le savez, est l'emblême de la paix et de la joie, du bonheur et de la gloire. Or je suis chargé, par la Parole de Dieu, de vous annoncer ici, de la part du Roi des rois, une bonne nouvelle de paix et de joie, de bonheur et de gloire. — C'est là l'évangile! — Tant que

durera mon ministère au milieu de vous, ce sera ma tâche, et aussi mon bonheur, de vous répéter aussi souvent que je monterai dans cette chaire, que, si vous êtes par vous-mêmes déchus de la grâce de Dieu, privés de sa gloire, rejetés et justement rejetés loin de lui, à cause de vos transgressions et de cet éloignement de la sainteté que manifeste naturellement votre misérable cœur, Dieu cependant, « Dieu » a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, » afin de « sauver par grâce, par la foi, tous ceux qui croiront » en lui; » en sorte que ceux-là « ne périront pas, mais » qu'ils auront la vie éternelle. » « Car il reste un repos » pour le peuple de Dieu; et c'est ainsi que, par sa grande » miséricorde, Dieu régénère ses élus en une espérance » vivante d'obtenir, par la résurrection de Jésus-Christ, » l'héritage incorruptible, qui ne peut ni se souiller ni se » flétrir, et qui leur est réservé dans les cieux. »

C'est alors qu'il « habitera avec eux : ils seront son » peuple, et lui-même sera leur Dieu. Il les consolera » de sa main puissante; il essuiera toute larme de leurs » yeux; la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni » cri, ni travail; car les premières choses seront passées; » et alors une allégresse éternelle sera sur leur tête. »

Telle est *la couronne* dont parle notre texte, la couronne qu'il nous faut acquérir, et qu'il nous faut garder à tout prix, la couronne que l'Ecriture appelle une « couronne de » justice, » — « une couronne incorruptible, » — « une » couronne de gloire, » — « une couronne de vie. »

C'est donc la justice, c'est la vie, c'est la gloire, c'est le pardon de Dieu; c'est le secours de Dieu; c'est le bonheur, c'est la consolation éternelle, c'est l'allégresse éternelle dans les cieux!

Et cette couronne est proposée à vous tous qui m'écou-

tez, au pauvre comme au riche, au riche comme au pauvre, au jeune enfant comme au vieillard, au vieillard comme à l'enfant, au roi de la terre comme au plus humble cultivateur. — C'est la couronne qu'a trouvée le pauvre Lazare, après une vie passée à souffrir et à mendier son pain. C'est la couronne qu'a trouvée la pauvre veuve de Jérusalem, après une vie où souvent elle sembla manquer du nécessaire. C'est la couronne qu'a trouvée l'humble et douce Dorcas, après une vie employée auprès des pauvres, dans les bienheureuses occupations de la charité. C'est la couronne qui vous est proposée à vous-mêmes, à vous tous, après cette vie de passage que vous traversez. C'est la couronne qu'il s'agira pour vous de n'avoir pas perdue, quand, dans quelques années, dans huit ans, dix ans, que sais-je? dans moins encore, vous quitterez cette terre, pour passer dans l'incomparable éternité.

Quand donc il sera question devant vous, cette semaine encore, du monarque qui, par sa faute, vient de perdre sa couronne, je supplie chacun de vous de se dire à lui-même devant Dieu : Et toi, ô mon âme, où en es-tu? As-tu pris soin de t'assurer de la couronne de vie? En es-tu plus occupée (il le faut!), mille fois plus occupée, que des événements de l'année, que des curiosités du jour et que des débats passagers de la politique? As-tu pensé que « c'est une chose » terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant? » Et t'es-tu bien demandé « ce que tu deviendrais, si tu négli- » geais un si grand salut ?... »

Quand vous reviendrez à vous entretenir du triste sort de ce roi tombé de son trône, fuyant de son royaume, abandonné de tous, et ne sachant où trouver un refuge pour y pleurer sa couronne et sa gloire..., je vous supplie de faire un retour sérieux sur vous-mêmes, et de vous figurer, à

cette pensée, quel sera dans l'éternité, quel sera bientôt l'épouvantable malheur de tous ceux qui auront perdu « la » couronne de vie » et qui se verront « jetés dans les ténè- » bres de dehors. » Je vous supplie de vous demander ce que sera, dans cette éternité si prochaine, pour une créature immortelle, que d'avoir à se dire : Je pouvais obtenir la couronne de vie, et je l'ai perdue par ma faute! Je pouvais être admise à la droite; je pouvais être consolée de Dieu même; je pouvais être heureuse, heureuse à jamais; et j'ai préféré demeurer « un enfant du démon, sous la » colère, » loin du bonheur, loin de mon Dieu, « avec le » diable et avec ses anges! »

C'est alors, dit notre Seigneur, « qu'il y aura des pleurs » et des grincements de dents, lorsque vous verrez Abra- » ham, Isaac et Jacob, tous les justes et tous les prophè- » tes, dans le royaume de Dieu, et que vous serez jetés » dehors; — c'est alors que les justes reluiront comme le » soleil dans le royaume de leur Père. »

Car, après tout, qu'est-ce qu'un royaume de la terre? qu'est-ce qu'une de ces couronnes après lesquelles les hommes soupirent, et pour lesquelles tant d'efforts, tant de fatigues et souvent tant de crimes leur ont coûté si peu? qu'est-ce qu'une de ces couronnes, auprès de la couronne de vie?

Ah, mes frères! à tous les biens de ce monde, à toutes les couronnes de la terre, il manque toujours deux choses : premièrement, elles ne donnent pas le bonheur, parce qu'elles ne donnent pas le pardon de Dieu, pas la sainteté, pas la paix, et parce que trop souvent elles ne ceignent qu'une tête ennemie de Dieu, chargée d'ennuis, arrosée de larmes; elles ne couronnent que des douleurs; — et, secondement, il y manque encore une autre

chose, c'est la durée. Donnassent-elles le bonheur, ce ne serait jamais que pour trente ans, que pour trois jours! Après le plus beau règne, il les faut laisser sur son cercueil, avec son sceptre et son épée; elles ne ceignent, après tout, qu'un cadavre! — Mais celle que je suis chargé d'annoncer en Jésus-Christ et de la part de mon Dieu, aux enfants comme aux vieillards, aux pauvres comme aux riches, ah! celle-là seule est la véritable; car seule elle porte les deux caractères qui manquent à toutes les couronnes de la terre. Premièrement, elle donne le bonheur; elle est elle-même le bonheur : c'est « une cou- » ronne de justice, » comme l'appelle saint Paul; c'est « une » couronne de gratuité et de compassion, » comme l'appelle David; c'est « une couronne d'allégresse, » comme l'appelle un prophète. Et, secondement, elle est éternelle; elle est elle-même l'éternité bienheureuse : c'est « la cou- » ronne de vie, » c'est « la couronne immarcessible, » c'est « la courronne incorruptible de gloire, » comme l'appelle encore un apôtre.

Mes frères, *prenez donc garde que personne ne vous prenne cette couronne!* — C'est la première réflexion où j'avais à cœur de vous faire entrer.

Et voici maintenant la seconde :

Ce qui doit aggraver sans doute et rendre très-amère la douleur du malheureux monarque de la France et celle de sa famille, à la vue de leur chute et du sang qu'elle a fait répandre, ce sont les avertissements nombreux qui leur ont été si vainement donnés depuis près d'une année, la semaine dernière encore, et jusqu'à la veille du jour qui consomma leur ruine. — Que de fois il aurait pu suspendre la marche qui l'a perdu, et poursuivre une carrière de paix, comme l'un des plus heureux et des plus puissants souve-

rains de notre siècle! Que de fois son bonheur et sa gloire ont été dans ses mains sans qu'il ait su les y retenir; et que de souvenirs viendront dans son triste exil lui faire entendre un reproche semblable à celui que le Seigneur adressait à son peuple : « Ta ruine vient de toi , ô » Israël! »

Appliquons-nous maintenant ce trait, tous, tant que nous sommes.

Depuis combien de temps Dieu vous fait avertir, mes frères! Dans combien d'occasions il vous a fait dire : Encore aujourd'hui, encore ce jour de dimanche, encore en cette communion, encore en ce jour de maladie, encore en ces jours de deuil, pauvre « enfant, donne-moi ton » cœur! » « ne veux-tu donc pas venir à moi, pour avoir la » vie? » — Que de fois, par la force et par la clarté de ses avertissements, n'a-t-il pas semblé vous dire , comme à Jérusalem : « Oh! si du moins, dans cette tienne journée, » tu eusses voulu entendre les choses qui appartiennent à ta » paix! Mon peuple, mon peuple, oh! si tu m'écoutais! » Que de fois il vous a demandé si vous étiez en Christ! que de fois il vous a fait répéter qu'il n'y a point de salut par aucun autre! et avec quelle vérité ne peut-il pas vous dire, comme Paul aux pasteurs de Milet : « Je suis net de » votre sang! »

Sachez donc bien que le royaume des cieux s'est approché de vous; dites-vous que vous êtes avertis, et ne vous abusez pas; car « Dieu ne peut être moqué; » « ce que » l'homme aura semé, il le moissonnera aussi : celui qui » sème à la chair moissonnera de la chair la corruption; » et celui qui sème à l'Esprit moissonnera de l'Esprit la » vie éternelle. »

Et certes, ce sera là l'un des plus grands tourments des

malheureux relégués à la gauche, au dernier jour, que la pensée de tous ces avertissements méprisés, de tous ces appels négligés, de toutes ces sommations de la bonté divine reçues avec tant d'indifférence et repoussées avec tant d'insouciance, avec tant de mépris! « Parce que j'ai crié » dit la Sagesse, et que vous avez refusé d'ouïr; « parce que » j'ai étendu la main et qu'il n'y a eu personne qui y ait » pris garde; parce que vous avez rejeté tout mon conseil; » aussi, je me rirai de votre calamité et je me moquerai, » quand votre effroi surviendra comme une ruine, et votre » calamité comme un tourbillon. Alors, parce qu'ils » n'auront point choisi la crainte de l'Eternel et qu'ils » auront dédaigné toutes mes repréhensions, ils mange- » ront le fruit de leurs voies et ils se rassasieront de leurs » conseils. »

Vous donc aussi, vous avez reçu des avertissements pour éviter le plus grand des malheurs, la perte de la couronne de vie, une déchéance irréparable, la ruine de votre âme, la ruine éternelle! — C'est notre seconde réflexion; et voici maintenant la troisième, avec laquelle nous voudrions pouvoir refouler vos pensées au fond de votre conscience, toutes les fois que vos conversations de cette semaine viendront les reporter sur la rapide catastrophe qui renversa, l'autre mercredi, le fils de tant de rois.

Comme lui, vous avez *un temps donné et déterminé ;* un temps après lequel « il est trop tard, » un temps très-court: *Voici, je viens*, dit le Seigneur, *voici, je viens bientôt!*

Il est une pensée qui me frappe toujours, lorsque je parcours, dans la Bible, au livre des Chroniques, l'histoire des rois d'Israël et de Juda. En y lisant successivement le jugement que le Saint-Esprit y porte en quelques

lignes sur chacun de ces princes; en y voyant aussi le court récit de son passage sur la terre finir toujours par ces mots si simples mais si graves : « *Puis il mourut...* ; il marcha sur les traces de David, pour faire le bien, *puis il mourut...* ; il marcha sur les traces de Jéroboam, pour faire le mal, *puis il mourut !....* » en y lisant, dis-je, ces courtes mais solennelles biographies, que de fois ne me suis-je pas dit à moi-même : Et si mon nom eût dû s'écrire aussi sur cette liste, qu'aurait dit de moi le Saint-Esprit de mon Dieu? — Il marcha sur les traces de....; puis il mourut! — Et sur quelles traces, ô mon Dieu?...

Eh bien, mes frères, faites-vous les mêmes questions, à la vue de ce roi qui vient de finir si soudainement son règne. — Vous ne portez pas de sceptre, sans doute; mais vous n'en avez pas moins une tâche et, pour ainsi dire, un règne devant Dieu. Quelqu'instrument qu'il ait voulu mettre ici-bas entre nos mains pour être servi de nous, la bêche des laboureurs ou le sceptre des rois, c'est toujours pour que nous nous étudiassions à le glorifier dans notre court trajet sur cette terre de passage. Oh! que les jours qui s'écoulent si vite sont donc importants! que toutes nos heures sont solennelles! Elles durent encore! Voici l'année où notre histoire se fait; voici le temps où elle s'écrit dans le livre de mémoire qui se tient devant Dieu, en attendant que la page finisse bientôt aussi par ces mots inévitables : *Puis il mourut.*

O vous donc qui vivez encore, heureux et paisibles habitants de ces campagnes, vous qui pouvez encore saisir la vie éternelle, et pour qui le soleil n'est pas encore couché! ne vous laissez pas distraire, comme tant d'autres, je vous en conjure, ne vous laissez pas distraire de votre propre sort, de votre éternelle royauté, de votre héritage

dans les cieux, par les accidents comparativement puérils de la politique, par les mouvements des nations, par le bruit des flots de la mer. Ah! certes, il ne s'agit pas pour vous ici-bas de tel ou tel royaume, ou de son roi, mais avant tout du royaume des cieux, avant tout de votre éternité! — On s'enquiert beaucoup, autour de vous, des nouvelles du jour : cherchez surtout à avoir des nouvelles de votre âme. — Le monarque des Français vient, en tant que roi, de finir son épreuve, comme Salomon, David, Roboam et tant d'autres ont terminé la leur; et comme vous-mêmes bientôt, en tant que chrétiens, vous allez accomplir la vôtre. Il n'avait qu'un temps, et ce temps est passé : vous n'avez qu'un temps, et ce temps va passer... Son règne est fini; il n'y peut rien changer, rien corriger; il n'en peut rien retrancher, il n'y peut rien ajouter; toutes ses journées, jusqu'aux heures de sa dernière chute, sont consignées dans l'histoire de France et dans l'histoire plus exacte encore qui s'écrit dans le ciel; il ne peut révoquer un seul de ses actes; « le passé, » gravé sur une table de fer avec une touche de diamant», pour parler avec Jérémie, est désormais immuable; le temps des avertissements est accompli : — maintenant, il serait trop tard.

Eh bien, vous mêmes, chrétiens, profitez de cette pensée; songez à vous; saisissez la vie éternelle. Bientôt aussi votre carrière va finir; bientôt vous n'y pourrez rien changer, rien corriger, vous n'en pourrez rien retrancher, vous n'y pourrez rien ajouter. « Voici, le » Seigneur va venir; » *voici, je viens bientôt*, vous crie-t-il. Il arrivera sur le minuit, à l'heure la plus inopinée. Le temps où vous êtes, ce jour encore, est pour vous devant Dieu ce qu'étaient au commencement de la semaine der-

nière, le 26 et le 27 de juillet, pour le prince malheureux qui vient d'accomplir son règne. C'est un temps solennel, précieux, inestimable. Pensez donc à votre âme! Que votre histoire soit chrétienne! c'est le temps de la faire. Oh! faites-la bonne! Ne vous laissez pas envahir par le tumulte et l'illusion des choses visibles, qui s'en vont s'évanouir comme un songe au matin. Il y a pour vous une affaire plus pressée, une nouvelle plus sérieuse, un événement plus grave que toutes les révolutions des empires: la venue de Jésus-Christ, la fin du temps, le jour de l'éternité, votre comparution devant le Roi des rois, l'érection solennelle, dans les cieux, « de ce grand trône blanc, sur » lequel le Roi va s'asseoir, devant lequel vont s'enfuir le » ciel et la terre, devant lequel les livres vont être ouverts, » et devant lequel aussi vont bientôt comparaître les » morts, grands et petits, pour être jugés sur les choses » écrites dans les livres! »

Voilà donc notre troisième réflexion : Jésus-Christ vient bientôt, le temps est court, bientôt il serait trop tard. *Voici*, dit le Seigneur, *voici, je viens bientôt!* — C'est, dis-je, notre troisième réflexion ; — et voici la dernière.

Elle est contenue dans ces mots : *Tiens ferme ce que tu as!*

Si le malheureux prince dont la chute vient de nous servir d'instruction eût tenu ferme le contrat qui l'unissait à son peuple, il est à croire qu'il eût conservé sa couronne ; mais au moins ce qu'il y a de parfaitement certain, c'est que, si vous-mêmes ne demeurez pas fermes dans l'alliance de Jésus-Christ, vous perdrez la couronne de vie. C'est là ce que signifient ces paroles : *Tiens ferme ce que tu as!*

Il est important, en finissant, de les avoir bien comprises. Elles s'adressent aux hommes qui ont reçu déjà l'évan-

gile de Jésus-Christ; et elles les pressent de s'y attacher avec ferveur, et d'y persévérer avec fermeté : *Voici, tiens ferme ce que tu as !*

Et quel est le secret de *conserver sa couronne?* C'est de *tenir ferme ce qu'on a*; c'est de s'attacher par la foi à Celui qui seul a pu nous l'acquérir, à Jésus-Christ, hors de qui nous ne pouvons point nous approcher de Dieu, et hors de qui Dieu ne veut point s'approcher de nous; c'est de *tenir ferme* par la foi la main de ce Sauveur qui seul nous délivre de la colère à venir; parce qu'en lui seul nous pouvons trouver le pardon de notre juge et le changement de notre cœur. *Tiens ferme ce que tu as !*

Et si vous vouliez une explication plus scripturaire encore de ces paroles importantes de notre texte, vous la trouveriez dans cette exhortation que l'Apôtre adressait aux Hébreux : « Ne perdez pas votre fermeté, qui doit recevoir » une si grande récompense; car, encore tant soit peu de » temps, et Celui qui doit venir viendra ; et il ne tardera » point! Or, le juste vivra par la foi; mais, s'il se retire, » mon âme ne prend point de plaisir en lui, *dit l'Éternel.* » Pour nous, nous n'avons garde de nous retirer *de Jésus,* » ce serait notre perdition; mais nous persévérons dans la » foi pour le salut de nos âmes. Car nous avons tous no- » tre refuge à tenir fortement l'espérance qui nous est » proposée, et qui est à notre âme comme une ancre ferme » et assurée. »

Voici donc l'exhortation par laquelle il faut finir : Attachez-vous à Jésus-Christ; demeurez *fermes* dans la foi; recourez à lui tous les jours; défiez-vous de vous-mêmes tous les jours; lisez sa Parole tous les jours; nourrissez-vous tous les jours par la foi de sa chair et de son sang; n'attendez rien de Dieu que par lui, et cela tous les jours; recevez

tous les jours, comme pour la première fois, dans votre âme, la bonne nouvelle que, vos péchés vous étant remis à cause de Jésus, vous avez le droit en son nom d'invoquer Dieu comme un père, et vous pouvez tout en Christ qui vous fortifie. — En un mot, *tenez ferme ce que vous avez* ; « combattez le bon combat; poursuivez votre course; gardez » la foi. Alors vous aurez la couronne de vie; » et vous pourrez dire comme Paul : « J'ai combattu le bon combat, » j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi; et, quant au » reste, la couronne de vie m'est réservée; et le Seigneur » juste juge me la rendra en cette journée-là, et non-seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui auront aimé » son apparition. »

Mes frères, l'Apôtre a fait (dans son Epître aux Corinthiens) une comparaison par laquelle je vais conclure : « Les hommes du monde, » nous dit-il, « s'imposent les » plus grandes privations, le régime le plus austère et les » plus rudes combats, pour obtenir une couronne corrup» tible!.... et vous ne le feriez pas pour une incorrupti» ble! » c'est le raisonnement de saint Paul.

Je conclus donc en vous rappelant tout ce que je viens de vous dire à l'occasion du malheureux monarque des Français. — Comme lui, premièrement, vous avez une couronne qu'il faut ne pas perdre. Secondement, vous avez reçu sur ce sujet les plus clairs avertissements de Dieu. Troisièmement, vous n'avez qu'un temps, un temps court, un temps qui ne revient pas deux fois, le temps de cette vie incertaine et rapide. Quatrièmement enfin, il faut pour cela tenir ferme à Jésus-Christ, hors duquel il n'y a point de salut, et qui nous a dit aujourd'hui à tous : *Voici, je viens bientôt : tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne te prenne ta couronne.*

Mais, finissons aussi comme des chrétiens doivent tout finir : je veux dire, en élevant notre cœur et nos prières devant Dieu !

Et, quoique nous ne soyons occupés de la catastrophe qui vient de remuer un empire voisin, que pour en faire le texte de réflexions toutes spirituelles, cependant, puisque cet événement, de quelque manière qu'on veuille l'envisager, a fait des malheureux, et peut en faire beaucoup encore, élevons nos mains vers le trône des miséricordes avec « des prières et des supplications en y joignant » des actions de grâces, » comme nous l'ordonne saint Paul.

Et d'abord, ne contemplons jamais les agitations des peuples qui nous entourent, sans nous rappeler que le Dieu par qui les rois règnent et les républiques subsistent, a daigné faire, depuis quinze ans, du petit pays où nous sommes, l'Etat le plus libre, le mieux gouverné peut-être, et toujours le plus uni et le plus heureux qui soit sur la terre, sans qu'il nous en ait coûté une larme, une goutte de notre sang, un cheveu de notre tête. — Que la grâce lui en soit donc rendue ; et que son saint nom, invoqué sur nous, nous obtienne, si c'est son bon plaisir, une longue paix nationale ; mais surtout plus de progrès dans la possession de son évangile et dans l'amour de son saint Fils Jésus, dont la connaissance fait la vie des nations comme la vie des âmes.

Après ces actions de grâces, mes frères, rappelons-nous aussi que la Parole de Dieu nous exhorte à faire des prières pour tous les hommes, et pour les princes mêmes qui ne sont pas les nôtres. — Et puisque nous venons de recevoir aujourd'hui nos leçons de la chute soudaine d'un grand roi, n'oublions pas que ce malheureux prince est encore parmi les vivants, que c'est un vieillard, qu'il ne sait où

porter ses pas, qu'il verse beaucoup de larmes, et qu'après avoir vu naguère traîner sur un échafaud le plus honnête des rois, son respectable frère, et la plus vertueuse des princesses, sa douce et pieuse sœur, il a la douleur de voir tomber du trône avec lui son fils et son petit-fils. Prions donc pour ce vieillard infortuné, dont la conscience fut sans doute plus égarée que le cœur. Prions pour que, renonçant aux menteuses traditions des hommes, il s'attache de tout son cœur à la sainte Bible, et pour que, par la grâce de Dieu notre Sauveur, il puisse échanger cette couronne qu'il a perdue, et qui n'est après tout que de la poussière, contre la couronne immarcessible de gloire qui se trouve en Jésus-Christ. Prions, pour que Dieu confonde les déplorables déceptions de ces hommes qui, depuis trois cents années, ont égaré la conscience des rois français, et soutenu contre sa parole, au nom de leur sacerdoce et de leurs traditions humaines, une guerre si funeste au bonheur comme à la moralité de ce grand peuple.

Prions aussi, mes frères, pour que Dieu calme les tempêtes soulevées dans le royaume de France; pour qu'il dise aux flots de cette mer en tourmente: « Vous n'irez » pas plus loin, et là s'arrêtera l'effort de vos vagues; » pour qu'il y suspende et qu'il y détourne la marche de l'incrédulité; pour qu'il y fasse servir ces orages politiques à l'avancement de son règne, et qu'il y poursuive les réjouissants progrès de notre bienheureuse Réformation, qui n'est autre chose que l'Evangile.

Prions pour que, s'il y voulait exposer son Eglise à quelque tourmente, il y daigne préparer d'avance un grand nombre de témoins fidèles, qui sachent le confesser avec amour et avec douceur, soit dans la tempête, soit dans le calme.

Prions enfin pour la paix de toute l'Europe, et très-particulièrement pour celle de notre Suisse! Mais surtout, surtout, prions pour que son nom y soit partout sanctifié, pour que son règne y vienne, et que sa volonté y soit faite sur la terre comme dans le ciel!

LA PÉNITENTE SAUVÉE PAR LA FOI.

SERMON SUR LUC, VII, 36-49.

Or, un des pharisiens le pria de manger chez lui ; et il entra dans la maison de ce pharisien, et se mit à table.

Et voici, il y avait dans la ville une femme de mauvaise vie, qui, ayant su que *Jésus* était à table dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre plein d'une huile odoriférante.

Et se tenant derrière à ses pieds, et pleurant, elle se mit à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses propres cheveux, et lui baisait les pieds, et les oignait de cette huile odoriférante.

Mais le pharisien qui l'avait convié, voyant cela, dit en soi-même : Si celui-ci était prophète, certes il saurait qui et quelle est cette femme qui le touche ; car c'est *une femme* de mauvaise vie.

Et Jésus, prenant la parole, lui dit : Simon, j'ai quelque chose à te dire ; et il dit : Maître, dis-la.

Un créancier avait deux débiteurs ; l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante.

Et comme ils n'avaient pas de quoi payer, il quitta la dette à l'un et à l'autre. Dis donc lequel d'eux l'aimera le plus ?

Et Simon répondant, lui dit : J'estime que c'est celui à qui il a quitté davantage ; et *Jésus* lui dit : Tu as droitement jugé.

Alors se tournant vers la femme, il dit à Simon : Vois-tu cette femme? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour laver mes pieds ; mais elle a arrosé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés avec ses propres cheveux.

Tu ne m'as point donné un baiser ; mais elle, depuis que je suis entré, n'a cessé de baiser mes pieds.

Tu n'as point oint ma tête d'huile ; mais elle a oint mes pieds d'une huile odoriférante.

C'est pourquoi je te dis que ses péchés, qui sont grands, lui seront pardonnés ; car elle a beaucoup aimé. Or, celui à qui il est moins pardonné, aime moins.

Puis il dit à la femme : Tes péchés te sont pardonnés.

Et ceux qui étaient avec lui à table se mirent à dire entre eux : Qui est celui-ci, qui même pardonne les péchés ?

« Dieu a tant aimé le monde, que de donner son Fils » unique au monde, afin que quiconque croirait en lui » ne périt point, mais qu'il eût la vie éternelle. »

Voilà, mes frères, le message dont les ministres de Jésus-Christ sont chargés auprès de vos âmes; voilà la doctrine que nous avons apprise de nos saintes Écritures; voilà ce que nous nous efforçons de vous annoncer, chaque dimanche, avec autant de clarté qu'il nous est possible.

Nous vous prêchons, avec saint Paul, que « tous ont » péché; que tous sont privés de la gloire de Dieu; que » toute bouche doit être fermée, et que tout homme doit » être reconnu coupable devant Dieu »; que vous êtes tous de pauvres pécheurs, nés dans la corruption, enclins au mal, attirant sur vous, par son juste jugement, la condamnation et la mort; mais que Dieu, dans ses miséricordes, qui sont infinies et qui ne sont pas moins incompréhensibles que sa grandeur, que Dieu, trop saint et trop juste pour pardonner les péchés sans une expiation, a daigné nous envoyer un sauveur, qui s'est offert comme une victime pour souffrir à notre place. Nous vous prêchons que cette justice parfaite du second Adam est imputée à tous ceux qui, reconnaissant leur iniquité devant Dieu, ne fondent leur pardon, leur paix et leur vie que sur les mérites de son Fils, et n'attendent même le renouvellement de leur nature et le changement de leur cœur que comme une œuvre d'en haut, comme une opération du Saint-Esprit habitant en eux par le moyen de la foi, comme une grâce qu'ils n'obtiennent non plus que par les mérites du Sauveur.

« Aucune chair ne sera justifiée devant Dieu par les » œuvres de la loi, dit l'Apôtre; mais nous sommes justi- » fiés gratuitement par sa grâce, par le rachat qui est par » Jésus-Christ; et cela ne vient point de nous : c'est un » don de Dieu ; non point par les œuvres, afin que nul » ne se glorifie; car nous sommes son ouvrage, ayant été » créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, que Dieu » a préparées, afin que nous cheminions en elles. »

Voilà l'évangile, mes frères ; voilà la bonne nouvelle que nous sommes chargés de vous annoncer ; voilà ce que vous rappellent aussi les communions saintes où nous vous présentons, de la part de Jésus-Christ, son corps rompu à votre place, et le sang de la nouvelle alliance répandu pour la rémission de vos péchés.

Mais cette bonne nouvelle a été, dans tous les temps, « scandale aux uns et folie aux autres. » « La doctrine de la » croix, » disait déjà l'apôtre Paul aux hommes de son temps, « est une folie à l'homme naturel; la bonne nouvelle que » nous prêchons est voilée à ceux qui périssent, à savoir » aux incrédules, dont le Dieu de ce monde a aveuglé » l'entendement. »

Dans tous les temps, les amis du monde et les sages du siècle ont élevé contre cette doctrine les mêmes objections que Paul réfutait, il y a 1800 ans, dans les chapitres VI et VII de son Epître aux Romains, et dans les chapitres II et III de son Epître aux Galates : « Quoi donc, » répondait-on à ses prédications, « demeurerons-nous dans » le péché, afin que la grâce soit plus abondante ! Quoi » donc ! pécherons-nous, parce que nous ne sommes » point sous la loi mais sous la grâce ? Quoi donc ! Jésus- » Christ est-il ministre du péché ? »

Dans tous les temps, on s'est scandalisé, comme le pha-

risien Simon de notre texte, à ces paroles de notre Seigneur: « Va, ma fille, ta foi t'a sauvée; va-t-en en paix. » — On a objecté contre cette doctrine, qu'elle affaiblit nos obligations à la sainteté, qu'elle tend à la licence, et qu'elle ôte à la pratique des bonnes œuvres son principal motif, en assurant aux pécheurs une impunité gratuite, en faisant dépendre entièrement notre justification devant Dieu d'une obéissance qui nous est étrangère, comme si, dit-on, les mérites de cet homme extraordinaire, qui mourut en Judée il y a 1800 ans, pouvaient en aucune manière devenir aussi les nôtres!

A cette objection, mes frères, la sainte Écriture oppose trois réponses également concluantes: l'autorité, le raisonnement et l'expérience.

Premièrement, elle répond par l'autorité: elle nous déclare, de la part du Dieu qui ne peut mentir, que ceux qui sentent leur juste condamnation devant Dieu, et recourent, pour en être délivrés, à la seule miséricorde de Dieu par Jésus-Christ, reçoivent infailliblement dans leur cœur les secours du Saint-Esprit, qui sanctifie de jour en jour leurs affections et leur conduite. — C'est ce que nous vous prêchâmes dimanche dernier.

Mais, en second lieu, l'Ecriture répond par le raisonnement: elle nous rappelle souvent que les principes mêmes de la foi chrétienne, lorsqu'elle est véritable, bien loin d'affaiblir dans le croyant, comme on l'a prétendu, la haine du mal, sont précisément ceux qui peuvent le plus, ou pour mieux dire, qui peuvent seuls, porter son âme à craindre le péché en le haïssant; qui peuvent seuls y tuer les convoitises; seuls y faire dominer, au lieu de l'amour du monde, l'amour de Dieu et une crainte toute filiale de lui déplaire; seuls, en un mot,

nous rendre ses commandements faciles, son joug doux et son fardeau léger.

En troisième lieu, l'Ecriture répond par l'expérience : elle nous montre que toujours les hommes mondains et sensuels se sont déclarés contre cette doctrine, tandis que toujours les personnes qui la professent ont été précisément celles que le monde accusait d'être trop sévères dans leur morale, et voyait les plus assidues aux saints devoirs de la tempérance, de la justice et de la piété.

Ces deux dernières réponses, mes frères, je veux dire, celle du raisonnement et celle de l'expérience, sont aussi celles que, dans notre texte, Jésus a daigné faire à la pensée du pharisien Simon, qui s'étonnait, comme les hommes de notre siècle, et qui se scandalisait à la vue de cette douce condescendance avec laquelle une femme pécheresse était accueillie en sa présence. Et c'est également cette double réponse que je me propose, mes bien-aimés frères, de vous présenter aujourd'hui, dans l'exposition simple et rapide du trait touchant de notre texte et de son admirable parabole. — Vous y verrez encore une fois, comme à l'œil, quelle est la nature de la foi chrétienne, et quels en sont nécessairement les effets, dès qu'elle est véritable ; et vous y apprendrez aussi, je l'espère, «à vous éprouver, à » vous examiner vous-mêmes, pour voir si vous êtes dans » la foi ; » car le Saint-Esprit va nous y montrer, d'un côté, comment l'homme est justifié par la foi sans les œuvres, et de l'autre, comment la foi sans l'amour (ou, ce qui revient au même, sans les œuvres), est une foi prétendue, une foi fausse, une foi morte !

Oh! puissions-nous tous apprendre, par l'exemple de la pécheresse, à nous humilier dès ce jour aux pieds de Jé-

sus-Christ et à beaucoup aimer, comme ayant été beaucoup pardonnés. Et puisse ainsi chacun de nous entendre, dans le fond de sa conscience, ces ravissantes paroles de Jésus-Christ : « Mon enfant, tes péchés te sont pardonnés; va-» t'en en paix! ta foi t'a sauvé; va, mon enfant, va-t'en » en paix! »

Un pharisien ayant prié Jésus de venir manger chez lui, il entra dans la maison du pharisien, et se mit à table.

Oui, telle a été, pendant qu'il a vécu sur la terre, la douce et touchante condescendance du Fils de l'homme; et ce Fils de l'homme, bien qu'élevé maintenant par-dessus tous les cieux, est encore aujourd'hui toujours le même. Occupé sans cesse d'instruire et de consoler, il allait de lieu en lieu faisant du bien; il profitait des moindres circonstances pour donner des leçons utiles, pour réveiller les consciences, et pour élever aux choses d'en-haut les enfants des hommes. — Après s'être anéanti soi-même jusqu'à prendre la forme d'un serviteur, il s'abaissait encore jusqu'aux moindres d'entre eux; il vivait dans leur familiarité; il supportait leurs défauts, leur grossièreté, leurs ignorances et jusqu'à leurs dédains; il ne se refusait pas à venir s'asseoir dans l'humble réduit de la pauvreté, non plus que dans la demeure du péager et de l'homme de mauvaise vie; mais il ne dédaignait pas davantage d'aller prendre place à la table de ces orgueilleux pharisiens qui pensaient l'honorer en l'y recevant, et qui, pleins de mépris pour les autres et de confiance en leur propre justice, se montraient si peu disposés à recevoir les doctrines de la repentance et du pardon. — C'était ainsi que, venu dans le monde pour sauver ce qui est perdu, il cherchait les âmes au milieu des privations et des mépris,

« nous laissant un exemple, afin que nous suivissions ses » traces. »

On a pensé que ce pharisien, qui se nommait *Simon*, devait être le même personnage, que Matthieu, dans son chap. XXVIe, et Marc en son XIVe, ont nommé: « Simon » le lépreux; » et l'on a pu croire qu'ayant, comme tant d'autres, été guéri par la puissance du Sauveur, il l'avait invité dans sa demeure, pour lui témoigner sa reconnaissance, et pour connaître mieux ce qu'il fallait penser de cet être si grand en œuvre, mais si doux et si profondément abaissé.

Or, voici, dit saint Luc, *il y avait dans la ville une femme de mauvaise vie qui, ayant su que Jésus était à table dans la maison du pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'une huile odoriférante, d'un nard pur et de grand prix* (Matthieu, XXVI; Jean, XII; Marc, XIV); *et se tenant derrière, aux pieds de Jésus et pleurant, elle se mit à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses propres cheveux; elle lui baisait les pieds, et les oignait de cette huile odoriférante.*

Nous ne nous arrêterons pas, mes frères, à chercher qui pouvait être cette femme dont il est ici parlé. Nous nous contenterons de dire que ceux qui l'ont prise pour Marie-Magdelaine n'ont pu trouver, dans la sainte Ecriture, aucun témoignage quelconque pour appuyer leur assertion, et qu'il nous paraît très-probable, par la comparaison des trois autres évangélistes avec notre texte, que cette femme était Marie, sœur de Marthe et de Lazare. Mais ne consumons pas de temps à des recherches inutiles, lorsqu'un spectacle si profondément instructif appelle notre attention. Qu'il nous suffise de savoir que cette femme, après avoir donné, pendant une partie de sa vie, un spectacle de scandale, et fait taire, autant qu'il était en elle, la voix de

l'honneur, les cris de sa conscience et les appels de son Dieu, cette femme avait rencontré Jésus prêchant la repentance et le pardon des péchés : « Convertissez-vous, car » le royaume des cieux est proche! Si vous ne vous con- » vertissez, vous périrez. — Le Fils de l'homme est venu » chercher et sauver ce qui est perdu. Je suis l'Agneau de » Dieu, j'ôte le péché du monde. Je suis venu pour être » navré pour vos forfaits et froissé pour vos iniquités. » Venez donc à moi, vous tous qui êtes travaillés et char- » gés et je vous soulagerai; je donnerai la paix à vos » âmes; je ne repousserai point dehors celui qui viendra » à moi! Je viens appeler à la repentance, non pas des » justes, mais des pécheurs. »

Telles étaient les prédications de Jésus-Christ; la pécheresse de Béthanie les avaient entendues, et ces invitations, brisant son cœur de pierre, lui avaient fait plus vivement sentir toute l'horreur de sa conduite passée que n'avaient pu faire jusque-là tous les reproches des hommes, et toutes les amertumes de sa vie. Quoi! Dieu a donc tellement haï le péché et tellement aimé le monde, qu'il n'a pas épargné pour nous son propre Fils! Quoi! voilà donc jusqu'où va la miséricorde de ce Dieu tant oublié et tant offensé! Et cet Etre saint et terrible, au lieu de m'écraser, me tend encore les bras pour me pardonner et m'accueillir, tandis que les hommes (et je l'ai trop mérité) me repoussent loin d'eux avec indignation! O mon Dieu, mon Dieu! mes yeux s'ouvrent enfin sur ma misère et mon horrible danger! J'étais dans la voie large; je courais à la mort; j'étais ton ennemie! moi, ton ennemie, ô bon Dieu! j'étais perdue, perdue pour jamais; et cependant, il y a encore des pardons aussi pour moi! C'est donc une chose certaine, que Jésus-Christ est venu

dans le monde pour sauver les pécheurs, desquels moi je suis la plus grande! O éternité! éternité! j'ose donc maintenant te contempler; je puis jeter sans effroi mes regards sur tes effrayantes et prochaines profondeurs; j'y puis espérer encore le repos, la paix, la pureté, la gloire même! — Miséricorde de mon Dieu! combien je t'ai méconnue, et que j'étais aveugle! Ce cœur que tu demandes, je le livrais à Satan; ces soins, cette jeunesse, ces années et tous ces dons de ta patience, je les employais à perdre ceux que toi, mon Sauveur, tu venais racheter au prix de tout ton sang! et tu ne m'as pas rejeté, et tu daignes m'accueillir encore....!

On ignore dans quels temps et de quelle manière le Seigneur Jésus avait révélé sa grâce à cette femme; l'Evangile ne nous a rien appris des premières circonstances de sa conversion; mais voyez ce qu'il nous rapporte, et de son repentir, et de sa sainte douleur, et de son courage pour la témoigner, et de son ardent amour pour son Rédempteur.

Ayant appris qu'il était à table chez le pharisien Simon, elle ne craint pas de l'y venir chercher, pour se jeter à ses pieds, pour l'adorer devant tous, et pour faire un aveu public de son humiliation. — Ah! si cette femme avait été, par ses crimes, une occasion de scandale, qu'elle est exemplaire, et je l'ose dire, qu'elle est héroïque dans son repentir! — Comme elle montre, par son exemple, l'efficace toute-puissante de la bonne nouvelle du pardon, pour changer toute une vie! Elle veut réparer, autant qu'il est en elle, les funestes effets de ses exemples passés; elle veut confesser et son crime et sa honte à la face du ciel et de la terre; elle veut adorer dans la poudre le Sauveur de son âme; elle veut verser encore à ses pieds des larmes de pénitence: rien ne l'arrête. Elle court à la maison de

l'orgueilleux pharisien; elle s'élève au-dessus de toute crainte mondaine. Riche, comme on peut le conclure de ce nard d'un grand prix qu'elle verse sur la tête du Sauveur, et qu'elle eût pu vendre jusqu'à 300 pièces d'argent (suivant l'évaluation de Juda Iscariot), elle n'hésite point, en s'allant jeter à ses pieds, de se soumettre aux jugements de la foule qui entoure cette demeure. Elle n'est point arrêtée par cette pensée : que va-t-on dire de moi ? Elle va dans une maison étrangère, sans y être invitée, troubler la joie d'un festin par ses larmes; elle veut faire, par cette action extraordinaire, comme une confession publique de ses premiers désordres et de la haine qu'elle en a conçue. Mais voyez, que sa douleur est touchante, et qu'il y a d'humilité dans les témoignages d'amour qu'elle donne au Sauveur! Elle se jette à genoux; elle se tient derrière Jésus; elle n'ose, elle ne peut parler; elle pleure de joie et de repentir; elle ne peut s'exprimer que par des sanglots. Tout ce qui servit à la rendre coupable, elle l'emploie maintenant à témoigner son amour et son adoration. Ses yeux, où brillait jadis une joie profane, aujourd'hui ternis par la douleur, arrosent de larmes les pieds du Sauveur; elle les essuie de ses cheveux qu'elle ornait autrefois avec tant de complaisance; et brisant à ces pieds ce vase d'albâtre dont elle faisait naguère un usage profane, elle les oint de cette essence de grand prix. Plus elle sent combien elle fut coupable, plus elle aime aujourd'hui; et plus elle aime aujourd'hui, plus elle sent combien elle fut coupable.

Et, se tenant derrière aux pieds de Jésus, elle se mit à pleurer, dit saint Luc; *elle lui arrosait les pieds de ses larmes, et elle les essuyait avec ses cheveux; elle les baisait et elle les oignait du nard qu'elle avait apporté. Il lui a été beaucoup pardonné, et c'est pour cela qu'elle a beaucoup aimé!*

Cependant, le pharisien Simon, voyant que le Seigneur, loin de repousser ces témoignages de la pécheresse, se les laissait donner avec une douce condescendance, et semblait en accueillir l'hommage, le pharisien Simon, qui n'avait pu jusque-là s'empêcher de reconnaître en cet homme un être extraordinaire et des pouvoirs miraculeux, commençait à concevoir des doutes secrets sur sa mission divine. Quoi! se disait-il, si c'était un prophète, userait-il de tant de complaisance envers une personne si digne de mépris? ne la repousserait-il pas loin de sa présence? ne saurait-il pas que *celle qui le touche est une femme de mauvaise vie?* n'aurait-il pas trop de clairvoyance pour la méconnaître, et trop de sainteté pour l'accueillir? se montrerait-il ainsi l'*ami des péagers et des gens de mauvaise vie?*

Eh! pauvre aveugle! ouvre donc les yeux! et connais-toi toi-même! Rentre dans ta conscience, pharisien superbe! Celui qui est près de toi est un prophète, sans doute, et même plus qu'un prophète : il est ton juge; et « toutes les » églises connaîtront » qu'il est « celui qui sonde les cœurs » et les reins, car il rendra à chacun selon ses œuvres. » Celui qui est près de toi ne lit pas seulement dans le cœur de cette femme, il lit dans le tien; et penses-tu que, s'il n'était la charité même, il te supportât toi-même en sa présence? Et toi, as-tu donc satisfait à sa loi? as-tu su réprimer et ta langue et tes mauvaises pensées? as-tu compté tous les secours, toutes les lumières, toutes les convictions qui t'avaient été données, et qui te rendent peut-être devant Dieu beaucoup plus coupable encore que cette femme objet de tes mépris? Et toi, pur au-dehors comme un sépulcre blanchi, n'es-tu point au-dedans tout rempli d'impureté? es-tu prêt à paraître devant le Juge du monde? N'as-tu pas péché dès ta jeunesse? n'as-tu pas péché souvent? et

n'as-tu pas besoin, comme cette pécheresse, des miséricordes sans nombre de ton Dieu, pour « éviter la colère à venir » et pour échapper « aux ardeurs éternelles? »

Mais remarquez ici, mes frères, avec quel ménagement et quelle douceur toute divine, le Seigneur (en répondant aux secrètes pensées du pharisien, et en lui montrant par là qu'il est bien un prophète, et qu'il lit bien au fond des consciences) va s'appliquer à lui faire comprendre quelle est la nature de la foi chrétienne et quels en sont toujours les effets chez ceux qui l'ont reçue. — Admirez comment il va, par une parabole non moins simple que frappante, l'inviter à rentrer en lui-même, et lui faire voir que la doctrine de la rémission des péchés par le sang de Jésus-Christ, bien loin de répugner à la sainteté que Dieu réclame, est au contraire le moyen puissant par lequel l'Esprit saint purifie les cœurs et prépare ses élus pour l'héritage des saints dans la lumière.

Simon, j'ai une chose à te dire! et Simon répondit : Maître, dis-la.

Un créancier avait deux débiteurs insolvables, *dont l'un lui devait cinq cents pièces d'argent et l'autre cinquante. Et comme ils n'avaient pas de quoi payer, il quitta la dette à l'un et à l'autre. Dis-moi donc lequel des deux* ressentira pour lui le plus d'*amour* et de reconnaissance. *Et Simon, répondant, lui dit : J'estime que c'est celui à qui il a quitté davantage. Tu as sainement jugé*, répartit Jésus ; applique-toi donc cette parabole.

Voilà la nature de la foi chrétienne; la voilà définie en deux mots : elle consiste à se reconnaître à la fois et comme un débiteur insolvable et comme un débiteur acquitté devant Dieu.

Le chrétien fidèle se dit à lui-même : Je suis chargé

d'une dette immense, je suis insolvable, j'ai attiré sur moi, par le juste jugement de Dieu, la condamnation et la mort. Mais le chrétien fidèle se dit aussi à lui-même, la Parole de Dieu dans ses mains : Jésus-Christ est mort pour moi, il a payé ma rançon ; je suis donc acquitté devant mon Dieu, je suis pardonné ; je suis libre, je suis sauvé, je suis heureux ; car je lis ces mots dans sa Parole : « Je vous écris ces choses, » à vous qui croyez au nom du Fils de Dieu, afin que vous » SACHIEZ que vous AVEZ la vie éternelle. » — O mon Dieu, je crois au Fils de Dieu ; tu veux donc que je sache que j'ai la vie, la vie éternelle ! ô miséricorde, miséricorde de mon Dieu !

Mes frères, ne voyez-vous pas qu'un homme bien convaincu de ces deux vérités, un homme persuadé qu'il est débiteur, qu'il a mérité la mort, mais qu'il est acquitté et qu'il ne l'est que par Jésus-Christ, sera, par cette persuasion même, porté plus puissamment que par tous les motifs imaginables, à fuir le péché comme son plus odieux ennemi et à aimer son Dieu de toutes les puissances de son âme rachetée ?

Le chrétien fidèle a reconnu qu'il devait à son Créateur la soumission la plus complète et la plus intime ; il a senti que cette loi qui nous ordonne de l'aimer « de toute notre » âme, de toute notre pensée, de toutes nos forces, » est une loi « sainte, juste et bonne ; » il a compris que le péché est une révolte qui attire sur l'homme, par le juste jugement de Dieu, la condamnation et la mort ; il en a vu l'odieux et il a craint « la colère à venir. » D'ailleurs, s'est-il dit, ce n'est point à moi, créature avilie, ce n'est pas au rebelle de déterminer ce que la rebellion mérite ; c'est à Dieu de me le dire, à Dieu de m'apprendre ce qu'il en pense et ce que j'en dois penser. Et que ne m'as-tu pas dit là-dessus,

ô mon Dieu! que n'as-tu pas révélé sur cette croix de Golgotha! — A quel prix il a fallu que je fusse racheté! — Quoi! le péché était donc si abominable à tes regards, ô mon Dieu, qu'il a fallu, pour que tu pusses pardonner aux pécheurs, que le Fils de ton amour vînt l'expier sur cette terre, dans les angoisses de la croix! Quoi! tu as donc tellement aimé mon âme et tellement haï mon péché, que de ne pas « épargner ton propre Fils, » lorsque ton propre Fils s'est présenté devant toi chargé de ce péché! Il a fallu que, pour me racheter, ce Fils éternel devînt un fils des hommes, lui, « Dieu sur toutes choses, béni éter- » nellement! » — Il a fallu qu'il fût un « homme de dou- » leur, sachant la langueur, » pénétré de tristesse « jus- » qu'à la mort, » moqué, insulté, « navré pour mes for- » faits, » abattu en Gethsémané, avec de « grands cris et des » larmes; » puis, fouetté dans Jérusalem, portant sa croix sur Golgotha, attaché nu sur un gibet infâme, suspendu par ses plaies, et que, cependant, ces angoisses de son corps ne fussent que l'accompagnement des détresses plus profondes et plus mystérieuses de son âme incomparable, lorsque, sous le poids du courroux céleste et de notre malédiction, il eut à s'écrier : « Mon Dieu, mon Dieu, pour- » quoi m'as-tu laissé! »

Ah! mes frères, le chrétien qui considère ainsi par la foi son Sauveur dans l'agonie, ne s'écriera-t-il pas avec Paul : « Que deviendrais-je, ô mon Dieu, si je négligeais » un si grand salut! » Et, puisque tu « n'as pas épargné » ton propre Fils, » m'épargnerais-tu, moi, lorsque je paraîtrais devant toi couvert de mon iniquité et sans le sang de la croix! Ne sentira-t-il pas que « c'est une chose terri- » ble de tomber entre les mains du Dieu vivant! » Ne regardera-t-il pas avec une sainte douleur à Celui qu'il « a

» percé, et n'en mènera-t-il pas deuil comme sur la mort » d'un fils unique? »— Voilà, mes frères, voilà ce que produira nécessairement chez un chrétien fidèle cette première persuasion, qu'il est un débiteur insolvable devant son Dieu, dès que cette pensée, au lieu de n'être, comme trop souvent, qu'une profession de ses lèvres ou qu'un froid système de son intelligence, aura réellement pénétré dans son âme comme une persuasion, par l'Esprit du Dieu vivant.

Mais ce n'est pas tout encore, mes frères, et ce n'est là, j'ose le dire, que la moitié de la foi d'une âme chrétienne.

Je ne me regarde pas seulement comme un débiteur insolvable, comme condamné, comme perdu par moi-même; mais je sais en même temps, par la Parole de Dieu, et je crois dans mon cœur, que mes péchés me sont pardonnés, que ma foi m'a sauvé, que ma dette est entièrement acquittée et qu'elle l'est gratuitement. Je crois, comme dit l'Apôtre, que « lorsque j'étais mort dans mes péchés, Dieu » m'a fait revivre en Jésus-Christ; qu'il m'a pardonné gra- » tuitement toutes mes offenses; qu'il a effacé l'acte d'obli- » gation qui m'était contraire, et qu'il l'a complètement an- » nulé, l'ayant attaché à la croix. » — Ah! mes frères, voilà ce qui change le cœur. — En effet, on ne peut pas aimer Dieu, tant qu'on ne se croit pas en paix avec lui; tant qu'on peut croire ou seulement soupçonner qu'il est notre ennemi, et que, si nous mourions ce soir, ce soir nous irions pour toujours à sa gauche, loin de sa présence, avec les ouvriers d'iniquité. — Non, il faut que je sache qu'il m'a été beaucoup pardonné, qu'il m'a été pardonné à grand prix de la part de Dieu, qu'il m'a été pardonné gratuitement, qu'il m'a été pardonné aujourd'hui; il faut que je me croie à jamais délivré de la colère à venir et des horreurs de l'éter-

nité; il faut que je sache et que je croie tout cela, pour que j'aime mon Dieu, et que, comme la pécheresse, je puisse *beaucoup aimer*.

O charité infinie de mon Dieu, amour élevé par-dessus nos pensées comme les cieux par-dessus la terre, amour plus incompréhensible encore que toutes ses autres grandeurs; miséricorde, miséricorde de mon Dieu, puisses-tu pénétrer toutes les âmes de cette paroisse! Puissé-je, ô mon Sauveur, par mon rapide ministère, en amener plusieurs, dans ces campagnes, à cette connaissance de ta bonne nouvelle, à cette foi de tes élus, puisque cette bonne nouvelle et cette foi sont «ta puissance pour sauver.» Nous croyons, Seigneur, nous croyons; subviens à notre incrédulité!

C'est donc pour cela, mes chers frères, que « je fléchis » les genoux, » comme saint Paul, « devant le Père de » notre Seigneur Jésus-Christ, afin que, selon les richesses » de sa gloire, il vous accorde à tous d'être puissamment » fortifiés par son Esprit dans l'homme intérieur, en sorte » que Christ habite dans votre cœur par la foi, et qu'étant » enracinés et fondés dans l'amour de Christ, vous puissiez » comprendre avec tous les saints quelle en est la largeur, » la longueur, la profondeur et la hauteur, et connaître » l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance. » Oh oui, Seigneur! car c'est par la connaissance de cet amour que ton règne s'établit dans les cœurs. C'est alors qu'ils *aiment beaucoup, sachant qu'il leur a été beaucoup pardonné;* alors que « l'amour de Christ les presse et les pos- » sède; » alors qu'ils désirent ne « plus vivre pour eux- » mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour » eux; » alors que, « rachetés à grand prix, » ils veulent « glorifier Dieu dans leur corps et dans leur esprit » qui lui appartiennent! »

Voilà, mes frères, quels sont les effets de la doctrine évangélique : elle produit le repentir et l'amour; elle pénètre l'âme de cette pensée, qu'« il lui a été beaucoup » pardonné, et que c'est pour cela qu'il faut beaucoup ai- » mer; » elle lui montre que, « lorsque nous aurions fait » tout ce qu'il nous est ordonné de faire, nous devrions » dire encore que nous ne sommes que des serviteurs inu- » tiles, parce qu'après tout, ce que nous avons fait, nous » étions obligés de le faire; » elle donne au chrétien de trouver les commandements de Dieu faciles, le joug de sa loi bienheureux, et « son fardeau léger. »

Mais voyez, au contraire, le pharisien Simon; voyez les hommes qui, comme lui, rejettent cette sainte doctrine et s'en scandalisent : ils se font du service de Dieu un fardeau, un ennui, un impôt onéreux, une tâche importune; ils croient que le Seigneur leur « devient débiteur » pour le culte imparfait et sans amour qu'ils s'efforçent peut-être de lui rendre. — Aussi, remarquez, mes frères, que c'est précisément là le raisonnement par lequel notre Seigneur veut faire rentrer en lui-même le pharisien Simon : *Celui à qui l'on remet moins, aime moins.* — Et toi, Simon, *tu as sainement jugé*, applique-toi donc cette parabole... Qu'as-tu fait jusqu'ici pour moi? quel amour as-tu ressenti pour celui que tu appelles le Fils de Dieu, le Sauveur du monde? Plein du sentiment de tes mérites et de confiance en ta propre justice, tu ressembles à ce second débiteur, qui pense ne devoir qu'une somme légère. Quelle marque d'attachement et de respect ai-je reçues de toi? Avec quelle froideur n'as-tu pas accueilli dans ta maison le Rédempteur des hommes? A peine lui as-tu témoigné les égards dont on a coutume en ce pays d'honorer ses hôtes. *Tu ne m'as point salué par un baiser;* tu n'as fait

répandre ni l'huile sur ma tête, ni l'eau sur mes pieds; tandis que cette femme les a couverts de ses baisers et de ses larmes, les a essuyés de ses cheveux, les a oints des plus précieuses essences. En un mot, Simon, tu ne me vois qu'avec indifférence, tandis que cette pénitente me chérit comme son Sauveur et m'adore comme son Dieu. *C'est pourquoi je te dis que ses péchés, qui sont grands, lui sont pardonnés; et c'est pour cela qu'elle a beaucoup aimé.* Celui qui croit qu'on ne lui a rien remis ou presque rien, celui-là n'aime point ou presque point. Celui qui croit, qui sait, qui sent qu'on lui a remis beaucoup, celui-là aime beaucoup.

J'ai suivi, pour abréger, dans ce passage, mes frères, la traduction d'Osterwald, qui donne plutôt ici la pensée du Seigneur que l'interprétation rigoureuse de ses paroles. Le grec, en effet, porterait : *Car elle a beaucoup aimé*, plutôt que, *Et c'est pour cela qu'elle a beaucoup aimé.* — Mais *Car*, ici, exprime la preuve et non la cause; comme cela se fait souvent dans le discours. Ne disons-nous pas d'un débiteur : « On a payé sa dette, car il est sorti de prison. » Ce qui revient à dire : « On a payé sa dette, et c'est pour cela qu'il est sorti de prison? » — Le pardon, chez cette pénitente, a précédé l'amour, et l'amour en est la preuve. — Et ce qui montre, avec la plus entière évidence, que c'est bien ici la pensée de Jésus-Christ, c'est d'abord le sens nécessaire de la parabole par laquelle il l'a développée; c'est ensuite cette parole inverse, mais toute équivalente, du Seigneur : *Celui à qui on remet moins, aime moins;* et c'est enfin celle-ci : *Ta foi t'a sauvée* (ta foi, et non ton amour); mais cette foi produit l'amour, selon qu'il est écrit (1 Tim., I, 5) : « Le but de la prédica-» tion, c'est l'amour, lequel procède d'une foi sincère. »

C'est donc ainsi, mes frères, comme je vous l'avais dit, que le Seigneur emploie deux moyens pour éclairer Simon et pour le faire rentrer en lui-même : le raisonnement et l'expérience.

Eh bien, mes frères, que chacun donc ici s'examine lui-même, et qu'il rentre aussi dans son cœur, pour en écouter les expériences et pour s'interroger devant son Dieu : Ai-je été jusqu'ici, pour le Sauveur du monde, comme Simon le pharisien, ou la pénitente de Béthanie? Qu'ai-je fait pour lui? quelles larmes ai-je su verser à ses pieds? quelle preuve d'amour ai-je su lui présenter? Lui montré-je la dévotion pure et sans tache qui consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et à se conserver pur des souillures de ce monde? Ai-je sacrifié pour lui mon vase d'essence, mon nard d'un grand prix et mes convoitises passées? Le péché, qui habite dans mon corps mortel, a-t-il cessé d'y régner? Suis-je fervent dans mes prières? Son culte fait-il ma joie? Sais-je, comme la pénitente, confesser Jésus-Christ et l'adorer en la présence des pharisiens et des indifférents? M'appliqué-je à le faire aimer dans ma famille, chez mes enfants et mes domestiques? — Ou bien, n'aurais-je que de la tiédeur pour son nom, pour son culte, pour ses voies, pour sa parole? — Ou bien, me contenterais-je, comme le pharisien Simon, de lui rendre des hommages insignifiants, et d'avoir froidement pour lui les égards communs qu'on ne saurait lui refuser sans honte, même aux yeux des hommes.

O mes frères, si vous pouvez répondre à ces questions d'une manière satisfaisante, vous êtes bienheureux, mille fois heureux. — Si vous avez en vous l'amour du Sauveur, ce vous est la preuve qu'il vous a aimé le premier. Si vous

cherchez réellement sa face, vous pouvez dire comme David : Mon Dieu, c'est de ta part que mon cœur me dit, cherchez ma face! Si vous sentez l'œuvre de la grâce de Dieu accomplie en vous, ce vous est la preuve de l'œuvre de la grâce accomplie pour vous. Vous êtes bienheureux : « étant justifiés par la foi, vous avez la paix avec Dieu ; » et c'est à vous, comme à la pénitente de l'Evangile, que s'adressent les tendres, les ravissantes paroles rapportées à la fin de notre texte : *Va-t-en en paix!*

Vous l'avez vu : lorsque le Seigneur eut ainsi parlé au pharisien Simon, il se tourna vers la femme, et lui confirmant les assurances de pardon qu'il lui avait déjà données, il lui fit entendre cette déclaration qu'elle n'eût pas échangée contre tous les trésors de l'univers : *Ma fille, tes péchés te sont pardonnés! Je vous dis que ses péchés qui sont grands lui sont pardonnés. — Et comme ceux qui étaient à table avec lui se disaient l'un à l'autre : Qui est celui-ci qui même pardonne les péchés?* le Seigneur, s'adressant encore à la pénitente, lui dit avec une autorité toute divine, et du ton de l'Etre qui seul a le droit de pardonner les péchés, parce qu'il est Celui que les péchés offensent : *Ta foi t'a sauvée! va-t-en en paix!* c'est-à-dire : Va, je te donne ma paix, je te laisse ma paix, et je ne la donne pas comme le monde la donne! va, désormais achève ta carrière avec la paix de ton Dieu qui surpasse tout entendement. Tes péchés étaient grands; ils étaient rouges comme le vermillon; ils sont blanchis comme la neige : c'est le Sauveur du monde qui t'en donne l'assurance; il te gardera par son Esprit; il te conduira par son conseil, et puis, il te recevra dans sa gloire, et il y essuiera toute larme de tes yeux !

Mais c'est à vous maintenant que je veux m'adresser, mes chers frères, en terminant cette explication ; à vous

qui ne pourriez répondre d'une manière satisfaisante aux questions que je viens de vous faire entendre, et qui devez plutôt vous mettre, avec le pharisien Simon, au rang de ceux qui ont peu aimé; à vous qui gémissez, en secret peut-être, de la tiédeur de vos dévotions, de la langueur et de la sèche distraction de vos prières, du retour fréquent des pensées condamnables qui vous obsèdent, de votre lâcheté pour le service de votre Dieu, et de vos déplorables rechutes. — Oui, c'est à vous d'abord que je veux m'adresser, en terminant, pour vous supplier de vous rappeler, l'instruction de ce jour et de l'appliquer à votre condition présente. Allez, vous dirai-je, à la racine de l'arbre, chercher les causes de sa stérilité; allez, aux défauts de votre foi, chercher les défauts de votre vie. Hélas! ils viennent certainement de ce que vous êtes semblable à ce premier débiteur dont a parlé Jésus : *Celui à qui on remet moins aime moins.* — Ils viennent, ou bien de ce que vous n'avez pas assez connu la grandeur de votre dette; ou bien, surtout, de ce que, l'ayant reconnue, vous n'avez pas encore cru, dans votre cœur, que cette affreuse dette vous fût remise; remise aujourd'hui, remise gratuitement par Jésus-Christ; et de ce qu'ainsi vous n'avez point su boire encore le sang de la nouvelle alliance répandu pour la rémission des péchés.

Peut-être, ai-je dit, n'avez-vous pas encore compris à quel point votre dette est immense, à quel degré vous êtes insolvable et absolument perdu. — Vous vous confiez probablement, en quelque mesure, en vos mérites futurs, si ce n'est en vos mérites passés. — Comme le pharisien Simon, vous faites peu de cas encore de l'œuvre de Jésus-Christ et des doctrines de sa croix. — Oh, si je pouvais vous faire sentir votre danger! — Voudriez-vous qu'un de vos sembla-

bles, qu'un petit enfant seulement, connût tout ce qui s'est passé dans votre cœur? N'en seriez-vous pas couvert de confusion? Et que devez-vous donc penser du jour où vous irez comparaître devant Celui qui règne dans les cieux, et qui sonde les cœurs et les reins? — Quel est le commandement de nos saints livres que vous n'ayez violé, et qui ne vous condamne? Et que pensez-vous de cette sentence : « Maudit est quiconque n'est pas constant à » observer tout ce qui est écrit dans le livre de la loi! » — Que deviendrez-vous donc, au dernier jour, avec vos justices prétendues, lesquelles ne sont que des linges impurs et exécrables, devant ce Dieu qui a tellement haï le péché « que de ne point épargner son propre Fils? » Laquelle de vos journées, laquelle de vos heures, depuis que vous êtes dans ce monde, oseriez-vous lui présenter! Oh, rentrez, rentrez en vous-mêmes; il est temps encore; abattez-vous dans la poussière, prosternez-vous aux pieds du Sauveur, et dites-lui comme le publicain : « Mon Dieu! » sois apaisé envers moi, qui suis un grand pécheur! »

Mais, mes chers frères, ce n'est pas tant à cet égard que la foi du grand nombre est en défaut, dans une paroisse où l'évangile est annoncé. Ils sont le petit nombre, parmi nous, nous aimons au moins à le croire, ceux qui refusent de se reconnaître, devant Dieu, débiteurs insolvables, et de se mettre en sa présence au rang des grands pécheurs; mais ce qu'il y a de plus difficile à persuader aux hommes, c'est que, s'ils veulent aller à Jésus-Christ, ils y recevront gratuitement, par pure grâce, et dès aujourd'hui même, non pas seulement l'espérance de la rémission de leurs péchés, mais cette rémission même, et, avec cette rémission, la conversion de leur âme, une force, un amour, une espérance toute nouvelle, le changement de leur mi-

sérable cœur et tous les biens imaginables. — Ce qu'il y a de plus difficile à persuader aux hommes, c'est qu'ils doivent aller à Celui qui justifie le pécheur ; c'est que Christ est « puissant pour sauver parfaitement ceux qui » s'approchent de Dieu par lui ; » c'est que, s'ils recourent à lui en sincérité de cœur, ils obtiendront aussitôt un pardon plein, entier, parfait de leurs iniquités ; Dieu les jettera, ces abominations, derrière son dos, comme il l'a promis ; Dieu les ensevelira au fond de la mer et ne s'en souviendra plus. Je vous supplie donc ici, qui que vous soyez, et quelles que soient les transgressions dont le souvenir oppresse vos consciences, venez, pendant qu'il en est temps, à Jésus, le Sauveur de ce qui est perdu ; recevez enfin la bonne nouvelle comme la pénitente : ce n'est qu'alors que vous pourrez aimer ; ce n'est qu'alors que « la foi purifiera » vos cœurs (Act., XV, 9). » « J'ai effacé tes forfaits » comme une nuée épaisse, vous dit le Seigneur, et tes » péchés comme une nuée ; retourne à moi, je t'ai ra- » cheté! »—Venez donc à Christ, comme l'heureuse pénitente de Béthanie ; venez-y sans retard ; ne faites pas injure à la grâce de Dieu par des scrupules de propre justice, et ne refusez pas de croire jusqu'à ce que vous ayez vu chez vous quelque réforme partielle ; comme si vous vouliez d'abord vous sauver vous-même, pour être rendu digne de l'être enfin par le Sauveur du monde. — Venez à lui : il vous sanctifiera ; la vue de sa miséricorde fera couler du rocher de votre cœur une source d'eau vive ; le changement de votre cœur sera l'effet de sa grâce ; car c'est une partie de son salut ; c'est une œuvre de son Esprit ; c'est un don certain de sa miséricorde pour celui qui a cru. Venez donc à lui sans retard ; et si vous vous appuyez ainsi sur lui, si vous venez, comme la pécheresse,

vous jeter à ses pieds, il répandra l'amour de Dieu dans votre cœur par le Saint-Esprit qui vous sera donné ; il y mettra un principe nouveau, une force, une vie nouvelle ; il vous dira, comme à cette femme bienheureuse : *Tes péchés te sont pardonnés, ta foi t'a sauvée : va-t-en en paix* ; et sachant alors qu'il vous a été beaucoup pardonné, vous pourrez beaucoup aimer; vous serez heureux, et votre paix sera grande. — « A celui qui a soif, je lui donnerai de la fontaine de la vie gratuitement. » Voilà l'évangile.

Nous vous l'avons annoncé, mes chers frères ; veuille le Père des miséricordes, pour l'amour de Christ, vous disposer lui-même à le recevoir !

DEVOIRS DANS LES MALADIES.

SERMON SUR JEAN, XI, 3-5.

Ses sœurs donc envoyèrent vers lui pour lui dire : Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade.

Et Jésus, l'ayant entendu, dit : Cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle.

Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare.

Vous venez d'entendre cette prière si simple et si touchante des deux sœurs de Lazare : *Seigneur, celui que tu aimes est malade !* Elle doit déjà vous disposer à comprendre que, le plus souvent, il y a beaucoup d'amour dans cette dispensation par laquelle notre Créateur et notre Maître juge à propos de nous coucher sur un lit de maladie. En effet, mes frères, quoique nous devions tous, dans très-peu de jours, sortir de cette vie et paraître au tribunal de Dieu, et quoique cet avenir soit pour nous de toutes les vérités la plus importante et la plus certaine, nous en sommes, trop souvent, si malheureusement distraits, qu'il y a bien plus de miséricorde encore que de rigueur dans les épreuves par lesquelles notre Dieu veut y ramener nos pensées.

S'il avait établi que nous quittassions tous la terre en un même jour, et s'il avait déterminé d'avance une saison de notre vie où nous tomberions tous, à la même heure, par une mort commune, comme tombent en une même automne toutes les feuilles de la forêt, il semble déjà que la

pensée toute seule de ce départ universel devrait être un puissant levier pour nous soulever au-dessus de la poussière, et pour redresser nos pensées vers les choses d'en haut ; mais notre Dieu, mes frères, a fait beaucoup plus encore : il a déterminé pour nous un ordre de départ bien plus propre à nous maintenir dans une salutaire vigilance ; il a voulu que nous sortissions de la vie sans ordre régulier, les uns à la suite des autres, à tous les âges, dans toutes les saisons de l'année, à toutes les heures du jour, souvent de la manière la plus inattendue, souvent les jeunes avant les vieillards, souvent le fils avant son père, le petit enfant avant son ayeul ; afin de nous rappeler plus vivement tous les jours que nous descendons incessamment le fleuve de la vie, où, d'un instant à l'autre, une soudaine cataracte peut nous lancer à jamais dans l'océan d'un avenir éternel, et afin qu'il n'y eût pas sur la terre un seul enfant d'Adam qui ne dût se dire : « Insensé, cette nuit même, ton âme » te sera peut-être redemandée ! »

Mais hélas, mes frères, vous le savez bien ! Ces grandes leçons mêmes vous demeurent trop souvent inutiles, et vous voyez partir vos proches pour le monde invisible, comme si ce pays où ils sont entrés vous devait être à jamais étranger ; vous gémissez, il est vrai, sur le vide qu'ils vous laissent ; vous pleurez pour la terre qu'ils ont quittée ; mais vous ne vous occupez pas tout entiers du jour où vous irez par le même chemin ; vous ne savez pas vous appliquer, de toutes les forces de votre âme, à vous assurer une bonne réception dans la maison d'en haut ; vous différez de vous attacher sérieusement à Celui « qui est la » résurrection et la vie » éternelle.

N'avez-vous pas souvent remarqué, mes frères, la triste insensibilité du grand nombre et leurs déplorables préoc-

cupations, alors même que Dieu leur fait entendre de si puissantes voix ? — Voyez tout un de nos villages s'assembler, en un même deuil, pour aller rendre à la terre la dépouille mortelle d'un jeune homme universellement aimé : on le sort de sa demeure, on traverse nos campagnes, on le porte au sépulcre ; vous croyez que cette grande leçon restera longtemps nouvelle dans le cœur de tous, et longtemps puissante. Hélas, détrompez-vous ! Les vivants oublient la mort sur le bord du tombeau. — En est-il plusieurs qui se soient dit en chemin : O mon Dieu, suis-je prêt moi-même pour le jour où tu me diras aussi : Fils de l'homme retourne ! et porté-je, dans mon âme, la paix de Jésus-Christ ? — Hélas ! on parle du mort peut-être sur le chemin du sépulcre ; on pense au mort, mais non pas à la mort ! — Et si quelque bonne et sérieuse réflexion s'est présentée à votre esprit, vous allez la dissiper dans ce repas d'usage, trop souvent en désaccord choquant avec les scènes de la journée ; et bientôt vous n'êtes tous occupés, dans cette réunion funèbre, que des choses de la terre et du jour présent, que de vos courts souvenirs ou de vos longs projets pour le temps qui va suivre ; sans vouloir penser que le lendemain même n'est pas à vous, et que peut-être vous l'irez passer dans l'autre monde. — C'est donc ainsi trop souvent en vain que, pour attacher à votre cœur, par les liens de la tendresse, la pensée de l'avenir, Dieu vous retire vos proches, et les place de l'autre côté du voile qui cache encore à vos regards les scènes toutes prochaines de la redoutable éternité ! Hélas, cette heure dernière, qui s'avance vers vous à la course, et qui réellement est si près, si près de votre personne, cette heure solennelle est encore très-loin de votre pensée, et votre vie s'emploie à l'oublier ; cette vie, hélas, qui ne vous fut donnée que pour vous y préparer !

Que fait alors ce Dieu de bonté ? Ce qu'il fait ? Il sonne pour vous une cloche de réveil. Voici une maladie ; voici Dieu qui vous dit : « Mon enfant, je veux ton cœur, et je te vais peut-être rappeler ; es-tu prêt ? As-tu reçu cette nouvelle naissance sans laquelle nul ne peut entrer dans mon royaume ? Cette vie d'épreuve ne reviendra plus pour toi, je ne la donne qu'une fois ; ton éternité présentement se décide sans retour ! » — C'est ainsi, mes frères, que Dieu vous envoie la maladie, afin qu'en vous faisant craindre de perdre une vie passagère, elle vous dispose à craindre d'en perdre une éternelle. — Tel est son but ; ce sont là comme les premières secousses d'un tremblement de terre, qui viennent avertir, au milieu de la nuit, l'habitant d'une demeure prête à s'écrouler, afin qu'il se réveille, qu'il se lève, qu'il sorte et qu'il se hâte vers la place de refuge, la cité permanente, le domicile immuable, « dont Dieu lui-» même est l'architecte et le fondateur. »

O mes chers frères, puissent donc ainsi être bénies de Dieu, pour chacun de vous, toutes les maladies dont il visitera désormais vos familles et vos personnes ! C'est avec ce désir que je viens vous adresser la leçon de notre texte, en un jour si touchant pour moi, où Dieu m'accorde la grâce de remonter dans cette chaire.

Je vais vous entretenir des devoirs des malades, des devoirs de leurs parents, des devoirs de tous. — En d'autres termes, je vais vous parler d'abord de vos devoirs dans les maladies de vos proches, et vous demander si vous vous y montrez en amis chrétiens, et si, comme Marthe et Marie, vous savez *y appeler Jésus* ; je vais vous parler, en second lieu, de vos devoirs dans vos propres maladies, et vous demander si vous avez eu sincèrement à cœur qu'elles fussent, comme celle de Lazare, *pour la gloire de Dieu, et que le*

Fils de Dieu fût glorifié par elles. Je vais vous parler enfin de vos devoirs dans l'attente des maladies, et vous demander si vous y êtes préparés, et si l'on pourra dire alors de vous au Seigneur, comme de Lazare : *Seigneur, celui que tu aimes est malade!*

O mes chers frères, vous comprendrez que ce n'est pas sans émotion que je me vois rappelé dans cette chaire, après un long silence durant lequel j'ai dû penser plus d'une fois que la douceur de vous annoncer l'évangile de la paix ne me serait plus accordée. O mes chers paroissiens, puissé-je le faire désormais avec plus de zèle, pour la gloire de Dieu, avec plus d'amour pour vos âmes, avec plus d'efficace!

Oui, mon Dieu! tu mets en usage toutes choses pour nous attirer à toi : tantôt la santé et tantôt la maladie; tantôt les joies domestiques et tantôt les deuils, les privations, l'isolement, les larmes. Mais, mon Dieu, nous le savons, il faut que tous ces appels soient sanctifiés en nous par ta puissante parole et ton divin Esprit! Sans ce secours, tous ces moyens nous laissent insensibles, et tes leçons les plus frappantes glissent sur des cœurs de marbre, ou ne nous courbent que comme le jong durant un jour. Viens donc, Seigneur, viens nous parler toi-même; viens nous faire comprendre toutes tes paroles; viens nous faire voir aujourd'hui dans leur réalité les choses éternelles, afin que nous y mettions notre cœur et que nous nous attachions à Jésus pour avoir la vie!

I.

C'est donc à vous que je m'adresserai d'abord, mes chers frères, à vous que le Seigneur appelle à la même épreuve

que ces deux heureuses sœurs, dont l'Evangile a dit : *Or, Jésus aimait Marthe et Marie sa sœur, et Lazare; Lazare, leur frère, était malade.* A vous, qui, depuis longtemps, voyez languir sur un lit d'infirmité, ou lutter contre la souffrance, un frère, un époux, un père, un serviteur, un enfant, une pieuse Dorcas, un fidèle Lazare, si justement cher.

Je ne vous demanderai pas si vous avez pour leur triste condition les égards de la tendresse, ni si vous savez user envers eux de ces attentions délicates et de cette douce patience que réclament leurs maux. Est-il besoin de vous les recommander? Ah! ce n'est pas quand vous les voyez souffrants ou menacés, qu'il est besoin de les rappeler à votre tendresse; c'est alors plutôt qu'ils vous deviennent dix fois chers, que toutes vos affections se réveillent et s'attendrissent, comme une jeune mère semble s'attacher à son faible nourrisson en proportion de sa dépendance et des soins qu'il réclame. Ah! c'est aujourd'hui, au contraire, que vous voudriez pouvoir effacer de votre souvenir tous les chagrins que vous leur causâtes; c'est maintenant que vous voudriez retrancher de vos jours passés tous ceux où vous fûtes pour eux une occasion de tristesse. O mon ami, ô mon père, voudrais-je, s'il faut que je sois condamné à la douleur de vous perdre, voudrais-je avoir à me reprocher d'avoir contristé votre âme, durant cette épreuve, par le moindre tort, la moindre négligence! ne voudrais-je pas, au contraire, prendre sur moi toutes vos angoisses et réjouir vos derniers jours!

Non, mes frères, je puis dire que, depuis que je suis au milieu de vous, j'ai vu bien peu de malades qu'on pût dire négligés dans leurs besoins corporels, et que les malheureux sans parenté, les serviteurs ou les étrangers in-

firmes, que la charité d'autrui vous a confiés, trouvent le plus souvent sous votre toit, une mère pour les soigner, des frères et des sœurs pour compatir à leurs maux.

Mais, mes frères, serait-ce là le tout? serait-ce à soigner cette enveloppe mortelle que des amis chrétiens borneraient leur charité? est-ce pour ces trois jours d'une vie périssable que vous êtes unis? cessez-vous d'aimer vos proches après que la mort a jeté sur eux un drap funéraire? n'y a-t-il donc plus rien ensuite entre eux et vous? tout est-il fini là? et n'est-il pas vrai, qu'alors, au contraire, tout est commencé; puisqu'ils entrent, dès ce moment solennel et mystérieux, dans leur véritable existence, dans leur éternité, éternité sans retour ou de bonheur ou de misère, éternité devant laquelle trente vies comme celle que vous passez ensemble ici-bas seraient moins encore que n'est, devant toute une carrière d'homme, la durée d'un clin d'œil, le moment d'un éclair! — Ne vous seriez-vous donc liés que comme ces amis de théâtre qui cessent d'appartenir l'un à l'autre dès que la toile est baissée? Ne voulez-vous pas vous aimer, vous soigner, vous chérir comme des êtres immortels? — Ah! vous savez bien qu'il vaudrait mieux pour vous et pour votre ami malade « entrer dans » la vie n'ayant qu'un œil, ou qu'un bras, ou qu'un pied, » que d'aller dans la géhenne, là où le ver ne meurt » point, là où le feu ne s'éteint point. » — Celui que vous aimez, celui que vous soignez avec tant de sollicitude dans ce lit de maladie, cet être si cher, porte une âme, mon frère, une âme immortelle, une âme pour le salut de laquelle il lui vaudrait la peine de souffrir mille maladies et de passer mille fois à travers toutes les agonies de la mort. — Y pensez-vous assez? — Je vous suis au chevet de ce lit de douleur; je vous y trouve le jour, et je vous y re-

bles, qu'un petit enfant seulement, connût tout ce qui s'est passé dans votre cœur? N'en seriez-vous pas couvert de confusion? Et que devez-vous donc penser du jour où vous irez comparaître devant Celui qui règne dans les cieux, et qui sonde les cœurs et les reins? — Quel est le commandement de nos saints livres que vous n'ayez violé, et qui ne vous condamne? Et que pensez-vous de cette sentence : « Maudit est quiconque n'est pas constant à » observer tout ce qui est écrit dans le livre de la loi! » — Que deviendrez-vous donc, au dernier jour, avec vos justices prétendues, lesquelles ne sont que des linges impurs et exécrables, devant ce Dieu qui a tellement haï le péché « que de ne point épargner son propre Fils? » Laquelle de vos journées, laquelle de vos heures, depuis que vous êtes dans ce monde, oseriez-vous lui présenter! Oh, rentrez, rentrez en vous-mêmes; il est temps encore; abattez-vous dans la poussière, prosternez-vous aux pieds du Sauveur, et dites-lui comme le publicain : « Mon Dieu! » sois apaisé envers moi, qui suis un grand pécheur! »

Mais, mes chers frères, ce n'est pas tant à cet égard que la foi du grand nombre est en défaut, dans une paroisse où l'évangile est annoncé. Ils sont le petit nombre, parmi nous, nous aimons au moins à le croire, ceux qui refusent de se reconnaître, devant Dieu, débiteurs insolvables, et de se mettre en sa présence au rang des grands pécheurs; mais ce qu'il y a de plus difficile à persuader aux hommes, c'est que, s'ils veulent aller à Jésus-Christ, ils y recevront gratuitement, par pure grâce, et dès aujourd'hui même, non pas seulement l'espérance de la rémission de leurs péchés, mais cette rémission même, et, avec cette rémission, la conversion de leur âme, une force, un amour, une espérance toute nouvelle, le changement de leur mi-

sérable cœur et tous les biens imaginables. — Ce qu'il y a de plus difficile à persuader aux hommes, c'est qu'ils doivent aller à Celui qui justifie le pécheur ; c'est que Christ est « puissant pour sauver parfaitement ceux qui » s'approchent de Dieu par lui ; » c'est que, s'ils recourent à lui en sincérité de cœur, ils obtiendront aussitôt un pardon plein, entier, parfait de leurs iniquités ; Dieu les jettera, ces abominations, derrière son dos, comme il l'a promis ; Dieu les ensevelira au fond de la mer et ne s'en souviendra plus. Je vous supplie donc ici, qui que vous soyez, et quelles que soient les transgressions dont le souvenir oppresse vos consciences, venez, pendant qu'il en est temps, à Jésus, le Sauveur de ce qui est perdu ; recevez enfin la bonne nouvelle comme la pénitente : ce n'est qu'alors que vous pourrez aimer ; ce n'est qu'alors que « la foi purifiera » vos cœurs (Act., XV, 9). » « J'ai effacé tes forfaits » comme une nuée épaisse, vous dit le Seigneur, et tes » péchés comme une nuée ; retourne à moi, je t'ai ra- » cheté! »—Venez donc à Christ, comme l'heureuse pénitente de Béthanie ; venez-y sans retard ; ne faites pas injure à la grâce de Dieu par des scrupules de propre justice, et ne refusez pas de croire jusqu'à ce que vous ayez vu chez vous quelque réforme partielle ; comme si vous vouliez d'abord vous sauver vous-même, pour être rendu digne de l'être enfin par le Sauveur du monde. — Venez à lui : il vous sanctifiera ; la vue de sa miséricorde fera couler du rocher de votre cœur une source d'eau vive ; le changement de votre cœur sera l'effet de sa grâce ; car c'est une partie de son salut ; c'est une œuvre de son Esprit ; c'est un don certain de sa miséricorde pour celui qui a cru. Venez donc à lui sans retard ; et si vous vous appuyez ainsi sur lui, si vous venez, comme la pécheresse,

vous jeter à ses pieds, il répandra l'amour de Dieu dans votre cœur par le Saint-Esprit qui vous sera donné ; il y mettra un principe nouveau, une force, une vie nouvelle ; il vous dira, comme à cette femme bienheureuse : *Tes péchés te sont pardonnés, ta foi t'a sauvée : va-t-en en paix* ; et sachant alors qu'il vous a été beaucoup pardonné, vous pourrez beaucoup aimer ; vous serez heureux, et votre paix sera grande. — « A celui qui a soif, je lui donnerai de la fontaine de la vie gratuitement. » Voilà l'évangile.

Nous vous l'avons annoncé, mes chers frères ; veuille le Père des miséricordes, pour l'amour de Christ, vous disposer lui-même à le recevoir !

DEVOIRS DANS LES MALADIES.

SERMON SUR JEAN, XI, 3-5.

Ses sœurs donc envoyèrent vers lui pour lui dire : Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade.

Et Jésus, l'ayant entendu, dit : Cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle.

Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare.

Vous venez d'entendre cette prière si simple et si touchante des deux sœurs de Lazare : *Seigneur, celui que tu aimes est malade !* Elle doit déjà vous disposer à comprendre que, le plus souvent, il y a beaucoup d'amour dans cette dispensation par laquelle notre Créateur et notre Maître juge à propos de nous coucher sur un lit de maladie. En effet, mes frères, quoique nous devions tous, dans très-peu de jours, sortir de cette vie et paraître au tribunal de Dieu, et quoique cet avenir soit pour nous de toutes les vérités la plus importante et la plus certaine, nous en sommes, trop souvent, si malheureusement distraits, qu'il y a bien plus de miséricorde encore que de rigueur dans les épreuves par lesquelles notre Dieu veut y ramener nos pensées.

S'il avait établi que nous quittassions tous la terre en un même jour, et s'il avait déterminé d'avance une saison de notre vie où nous tomberions tous, à la même heure, par une mort commune, comme tombent en une même automne toutes les feuilles de la forêt, il semble déjà que la

pensée toute seule de ce départ universel devrait être un puissant levier pour nous soulever au-dessus de la poussière, et pour redresser nos pensées vers les choses d'en haut ; mais notre Dieu, mes frères, a fait beaucoup plus encore : il a déterminé pour nous un ordre de départ bien plus propre à nous maintenir dans une salutaire vigilance ; il a voulu que nous sortissions de la vie sans ordre régulier, les uns à la suite des autres, à tous les âges, dans toutes les saisons de l'année, à toutes les heures du jour, souvent de la manière la plus inattendue, souvent les jeunes avant les vieillards, souvent le fils avant son père, le petit enfant avant son ayeul ; afin de nous rappeler plus vivement tous les jours que nous descendons incessamment le fleuve de la vie, où, d'un instant à l'autre, une soudaine cataracte peut nous lancer à jamais dans l'océan d'un avenir éternel, et afin qu'il n'y eût pas sur la terre un seul enfant d'Adam qui ne dût se dire : « Insensé, cette nuit même, ton âme » te sera peut-être redemandée ! »

Mais hélas, mes frères, vous le savez bien ! Ces grandes leçons mêmes vous demeurent trop souvent inutiles, et vous voyez partir vos proches pour le monde invisible, comme si ce pays où ils sont entrés vous devait être à jamais étranger ; vous gémissez, il est vrai, sur le vide qu'ils vous laissent ; vous pleurez pour la terre qu'ils ont quittée ; mais vous ne vous occupez pas tout entiers du jour où vous irez par le même chemin ; vous ne savez pas vous appliquer, de toutes les forces de votre âme, à vous assurer une bonne réception dans la maison d'en haut ; vous différez de vous attacher sérieusement à Celui « qui est la » résurrection et la vie » éternelle.

N'avez-vous pas souvent remarqué, mes frères, la triste insensibilité du grand nombre et leurs déplorables préoc-

cupations, alors même que Dieu leur fait entendre de si puissantes voix? — Voyez tout un de nos villages s'assembler, en un même deuil, pour aller rendre à la terre la dépouille mortelle d'un jeune homme universellement aimé: on le sort de sa demeure, on traverse nos campagnes, on le porte au sépulcre; vous croyez que cette grande leçon restera longtemps nouvelle dans le cœur de tous, et longtemps puissante. Hélas, détrompez-vous! Les vivants oublient la mort sur le bord du tombeau. — En est-il plusieurs qui se soient dit en chemin : O mon Dieu, suis-je prêt moi-même pour le jour où tu me diras aussi : Fils de l'homme retourne! et porté-je, dans mon âme, la paix de Jésus-Christ? — Hélas! on parle du mort peut-être sur le chemin du sépulcre; on pense au mort, mais non pas à la mort! — Et si quelque bonne et sérieuse réflexion s'est présentée à votre esprit, vous allez la dissiper dans ce repas d'usage, trop souvent en désaccord choquant avec les scènes de la journée; et bientôt vous n'êtes tous occupés, dans cette réunion funèbre, que des choses de la terre et du jour présent, que de vos courts souvenirs ou de vos longs projets pour le temps qui va suivre; sans vouloir penser que le lendemain même n'est pas à vous, et que peut-être vous l'irez passer dans l'autre monde. — C'est donc ainsi trop souvent en vain que, pour attacher à votre cœur, par les liens de la tendresse, la pensée de l'avenir, Dieu vous retire vos proches, et les place de l'autre côté du voile qui cache encore à vos regards les scènes toutes prochaines de la redoutable éternité! Hélas, cette heure dernière, qui s'avance vers vous à la course, et qui réellement est si près, si près de votre personne, cette heure solennelle est encore très-loin de votre pensée, et votre vie s'emploie à l'oublier; cette vie, hélas, qui ne vous fut donnée que pour vous y préparer!

Que fait alors ce Dieu de bonté ? Ce qu'il fait ? Il sonne pour vous une cloche de réveil. Voici une maladie ; voici Dieu qui vous dit : « Mon enfant, je veux ton cœur, et je te vais peut-être rappeler ; es-tu prêt ? As-tu reçu cette nouvelle naissance sans laquelle nul ne peut entrer dans mon royaume ? Cette vie d'épreuve ne reviendra plus pour toi, je ne la donne qu'une fois ; ton éternité présentement se décide sans retour ! » — C'est ainsi, mes frères, que Dieu vous envoie la maladie, afin qu'en vous faisant craindre de perdre une vie passagère, elle vous dispose à craindre d'en perdre une éternelle. — Tel est son but ; ce sont là comme les premières secousses d'un tremblement de terre, qui viennent avertir, au milieu de la nuit, l'habitant d'une demeure prête à s'écrouler, afin qu'il se réveille, qu'il se lève, qu'il sorte et qu'il se hâte vers la place de refuge, la cité permanente, le domicile immuable, « dont Dieu lui-» même est l'architecte et le fondateur. »

O mes chers frères, puissent donc ainsi être bénies de Dieu, pour chacun de vous, toutes les maladies dont il visitera désormais vos familles et vos personnes ! C'est avec ce désir que je viens vous adresser la leçon de notre texte, en un jour si touchant pour moi, où Dieu m'accorde la grâce de remonter dans cette chaire.

Je vais vous entretenir des devoirs des malades, des devoirs de leurs parents, des devoirs de tous. — En d'autres termes, je vais vous parler d'abord de vos devoirs dans les maladies de vos proches, et vous demander si vous vous y montrez en amis chrétiens, et si, comme Marthe et Marie, vous savez *y appeler Jésus* ; je vais vous parler, en second lieu, de vos devoirs dans vos propres maladies, et vous demander si vous avez eu sincèrement à cœur qu'elles fussent, comme celle de Lazare, *pour la gloire de Dieu, et que le*

Fils de Dieu fût glorifié par elles. Je vais vous parler enfin de vos devoirs dans l'attente des maladies, et vous demander si vous y êtes préparés, et si l'on pourra dire alors de vous au Seigneur, comme de Lazare : *Seigneur, celui que tu aimes est malade!*

O mes chers frères, vous comprendrez que ce n'est pas sans émotion que je me vois rappelé dans cette chaire, après un long silence durant lequel j'ai dû penser plus d'une fois que la douceur de vous annoncer l'évangile de la paix ne me serait plus accordée. O mes chers paroissiens, puissé-je le faire désormais avec plus de zèle, pour la gloire de Dieu, avec plus d'amour pour vos âmes, avec plus d'efficace!

Oui, mon Dieu! tu mets en usage toutes choses pour nous attirer à toi : tantôt la santé et tantôt la maladie; tantôt les joies domestiques et tantôt les deuils, les privations, l'isolement, les larmes. Mais, mon Dieu, nous le savons, il faut que tous ces appels soient sanctifiés en nous par ta puissante parole et ton divin Esprit! Sans ce secours, tous ces moyens nous laissent insensibles, et tes leçons les plus frappantes glissent sur des cœurs de marbre, ou ne nous courbent que comme le jong durant un jour. Viens donc, Seigneur, viens nous parler toi-même; viens nous faire comprendre toutes tes paroles; viens nous faire voir aujourd'hui dans leur réalité les choses éternelles, afin que nous y mettions notre cœur et que nous nous attachions à Jésus pour avoir la vie!

I.

C'est donc à vous que je m'adresserai d'abord, mes chers frères, à vous que le Seigneur appelle à la même épreuve

que ces deux heureuses sœurs, dont l'Evangile a dit : *Or, Jésus aimait Marthe et Marie sa sœur, et Lazare; Lazare, leur frère, était malade.* A vous, qui, depuis longtemps, voyez languir sur un lit d'infirmité, ou lutter contre la souffrance, un frère, un époux, un père, un serviteur, un enfant, une pieuse Dorcas, un fidèle Lazare, si justement cher.

Je ne vous demanderai pas si vous avez pour leur triste condition les égards de la tendresse, ni si vous savez user envers eux de ces attentions délicates et de cette douce patience que réclament leurs maux. Est-il besoin de vous les recommander? Ah! ce n'est pas quand vous les voyez souffrants ou menacés, qu'il est besoin de les rappeler à votre tendresse; c'est alors plutôt qu'ils vous deviennent dix fois chers, que toutes vos affections se réveillent et s'attendrissent, comme une jeune mère semble s'attacher à son faible nourrisson en proportion de sa dépendance et des soins qu'il réclame. Ah! c'est aujourd'hui, au contraire, que vous voudriez pouvoir effacer de votre souvenir tous les chagrins que vous leur causâtes; c'est maintenant que vous voudriez retrancher de vos jours passés tous ceux où vous fûtes pour eux une occasion de tristesse. O mon ami, ô mon père, voudrais-je, s'il faut que je sois condamné à la douleur de vous perdre, voudrais-je avoir à me reprocher d'avoir contristé votre âme, durant cette épreuve, par le moindre tort, la moindre négligence! ne voudrais-je pas, au contraire, prendre sur moi toutes vos angoisses et réjouir vos derniers jours!

Non, mes frères, je puis dire que, depuis que je suis au milieu de vous, j'ai vu bien peu de malades qu'on pût dire négligés dans leurs besoins corporels, et que les malheureux sans parenté, les serviteurs ou les étrangers in-

firmes, que la charité d'autrui vous a confiés, trouvent le plus souvent sous votre toit, une mère pour les soigner, des frères et des sœurs pour compatir à leurs maux.

Mais, mes frères, serait-ce là le tout? serait-ce à soigner cette enveloppe mortelle que des amis chrétiens borneraient leur charité? est-ce pour ces trois jours d'une vie périssable que vous êtes unis? cessez-vous d'aimer vos proches après que la mort a jeté sur eux un drap funéraire? n'y a-t-il donc plus rien ensuite entre eux et vous? tout est-il fini là? et n'est-il pas vrai, qu'alors, au contraire, tout est commencé; puisqu'ils entrent, dès ce moment solennel et mystérieux, dans leur véritable existence, dans leur éternité, éternité sans retour ou de bonheur ou de misère, éternité devant laquelle trente vies comme celle que vous passez ensemble ici-bas seraient moins encore que n'est, devant toute une carrière d'homme, la durée d'un clin d'œil, le moment d'un éclair! — Ne vous seriez-vous donc liés que comme ces amis de théâtre qui cessent d'appartenir l'un à l'autre dès que la toile est baissée? Ne voulez-vous pas vous aimer, vous soigner, vous chérir comme des êtres immortels? — Ah! vous savez bien qu'il vaudrait mieux pour vous et pour votre ami malade « entrer dans » la vie n'ayant qu'un œil, ou qu'un bras, ou qu'un pied, » que d'aller dans la géhenne, là où le ver ne meurt » point, là où le feu ne s'éteint point. » — Celui que vous aimez, celui que vous soignez avec tant de sollicitude dans ce lit de maladie, cet être si cher, porte une âme, mon frère, une âme immortelle, une âme pour le salut de laquelle il lui vaudrait la peine de souffrir mille maladies et de passer mille fois à travers toutes les agonies de la mort. — Y pensez-vous assez? — Je vous suis au chevet de ce lit de douleur; je vous y trouve le jour, et je vous y re-

trouve encore au milieu des nuits, repoussant de vos paupières un sommeil qui ralentirait vos soins ; je vois autour de vous tout ce que l'art de guérir et les sollicitudes de votre tendresse ont pu vous offrir pour le soulagement de tant de maux ; j'admire les mouvements ingénieux et infatigables de votre zèle, je sympathise à vos angoisses ; mais, mon cher frère, mais, ma sœur en Jésus-Christ, vous savez que, dans cette enveloppe si chère, sous ces traits mortels qui vous expriment tant de reconnaissance et qui vous sourient encore avec tant de douceur, il y a un habitant immortel, il y a un être qui ne doit point finir, il y a une âme qu'il faut aimer, qu'il faut soigner, qu'il faut nourrir, qu'il faut présenter au céleste Médecin ; une âme, hélas, toujours plus ou moins malade, une âme perdue par elle-même et damnée, à moins qu'elle n'ait su trouver un Sauveur. « Celle qui a le Fils a la vie ; celle qui n'a pas le » Fils n'a point la vie, mais la colère de Dieu reste sur elle » (1 Jean, V, 11. — Jean, III, 36). » Vous avez beau faire : le corps que vous soignez doit tôt ou tard descendre dans la poussière du tombeau ; mais, si cette âme qu'il anime connaît Jésus-Christ, elle ne mourra jamais ; et ce corps même, tout vil qu'il est, sera tiré de la poussière par Jésus-Christ, qui le rendra conforme au corps de sa gloire (Phil., III, 21). — Si donc il vous est donné d'amener ce précieux malade à la foi des enfants de Dieu, et d'être par vos lectures, par vos conversations, par vos prières, un instrument de sa conversion, oh ! alors, mon frère ! ce malade recevra de vous plus que mille vies ; il vous devra le pardon de son Dieu, la sainteté, le repos, la gloire, l'éternité ! alors « vous délivrerez une âme de la mort, vous cou- » vrirez la multitude de ses péchés (Jacq., V, 20) ; » et alors vous pourrez dire d'elle ce que Jésus disait à Marthe, en lui

parlant de Lazare : Marthe, « ton frère se relèvera ! je » suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, » vivra, quand bien même il serait mort; celui qui » croit en moi ne mourra jamais! Marthe, crois-tu ces » choses? »

Qu'allez-vous donc faire désormais auprès de votre ami? — Vous imiterez les deux sœurs de Lazare; voilà tout notre conseil. — Oui, faites auprès de lui ce que faisaient, à Béthanie, Marthe et Marie auprès de Lazare leur frère. — Voyez-les dans notre texte.

Dans une maison de la bourgade, il y avait une heureuse famille, chérie de Jésus, et composée d'un frère et de ses deux sœurs. Tout-à-coup, leurs joies domestiques sont troublées; Lazare se sent saisi d'un mal violent et mortel; — le voilà couché sur un lit de douleur; ses sœurs s'inquiètent; les symptômes s'aggravent et deviennent alarmants; bientôt on désespère, ou du moins l'on n'a plus d'espérance que dans Celui qui ressuscite les morts. — Marthe et Marie savaient où le trouver : il était alors au-delà du Jourdain; elles se hâtent d'envoyer jusqu'à *lui*, et voici toute leur prière : *Seigneur*, lui font-elles dire, *Seigneur! celui que tu aimes est malade!* Simple, humble, et touchante prière! *celui que tu aimes est malade!*

Elles font chercher Jésus, premièrement pour Lazare, et secondement pour elles-mêmes : premièrement, pour bénir et pour sanctifier Lazare dans sa maladie, et secondement, pour bénir et sanctifier ses sœurs dans leur épreuve; premièrement pour guérir Lazare, si ce miracle peut entrer dans les vues de son amour, ou pour le guider et l'introduire comme un tendre pasteur au bercail d'en haut; secondement, pour consoler les sœurs de Lazare par sa parole et par son esprit, s'il juge convenable de leur retirer ainsi toutes les joies de cette vie.

Eh bien, vous-mêmes aussi, allez chercher Jésus. Il est plus près de votre demeure que le Jourdain ne l'était de Béthanie. « Je suis avec vous (nous a-t-il dit) jusqu'à la fin » des siècles ; et là où deux ou trois s'accordent pour me » chercher, j'y suis au milieu deux. » — Oui ! allez donc le chercher par la prière de la foi ; allez le chercher, et pour votre malade et pour vous-mêmes ; pour le malade, demandez-lui, si vous le voulez, sa vie et sa guérison ; mais demandez-lui surtout la guérison de son âme et la vie de son âme ; pour vous-mêmes, oui ! il vous appelle au combat de la foi ; il veut mettre à l'épreuve votre patience, votre détachement du monde, votre assurance en ses promesses. — Oui, allez ainsi chercher Jésus, et demandez-lui pour vous ces deux choses : premièrement, l'abandon, la confiance du cœur à la volonté de Dieu ; secondement, la fidélité.

Je dis d'abord la confiance du cœur envers Dieu, un saint et filial abandon. — O mon Seigneur et mon Dieu, je veux te dire seulement comme les sœurs de Lazare : Seigneur, regarde ! *celui que tu aimes est malade !* Je n'ose rien prescrire à ta sagesse : si je priais sans restriction pour sa guérison, je demanderais peut-être son malheur ! Non, Seigneur ; éloigne, s'il est possible, cette coupe arrière de moi sans que je la boive ; toutefois, ta volonté, Seigneur, et non pas la mienne ! O Jésus ! Jésus ! *celui que tu aimes est malade !*

Je dis en second lieu, la fidélité. — Oui, demandez à Dieu qu'il vous donne d'être auprès du malade un ami chrétien, un ami de son âme, un ami tel que vous désirerez l'avoir été dans la grande journée de Christ ; demandez qu'au milieu de vos soins et de vos inquiétudes, la pensée de la nécessité d'être à Jésus-Christ pour avoir la vie, vous soit

toujours présente. Demandez que vos premiers vœux, vos plus ardentes prières pour votre ami, se portent sur ses intérêts devant Dieu et sur la vie de l'éternité; demandez qu'il vous soit donné une aimable douceur, insinuante et chrétienne, une sainte présence d'esprit, qui sache ne perdre aucune occasion d'être auprès de lui l'instrument des consolations spirituelles dans la connaissance de Jésus-Christ. Et pour cela, vous avez à remplir trois devoirs importants, pour lesquels vous demanderez un esprit de prudence et de zèle.— Ces trois devoirs, les voici: —c'est premièrement, de ne pas laisser ignorer au malade la gravité de son état; secondement, de prier avec lui; et troisièmement, de lui lire et de lui présenter les promesses et les exhortations de la Parole de Dieu.

O mes chers frères, ne dites pas que vous ne savez pas prier ainsi; ne dites pas que vous appelez un pasteur pour cet office, et que vous n'oseriez le remplir vous-mêmes. Si vous parliez de la sorte, ce serait la triste preuve que vous n'avez pas de foi, et que vous ne savez pas encore ce que c'est que le salut de Jésus-Christ, ni ce que c'est que ce Jésus lui-même, ni ce que c'est que la prière. — Dieu ne demande pas de belles prières, mais de bonnes prières, de vraies prières (celles qui sont vraies sont toujours belles), mais la simple expression de vos désirs et de votre foi. Plus la prière est simple, mieux elle est selon le cœur de Dieu; plus la prière est simple, mieux elle monte au ciel, et mieux aussi elle pénètre ceux qui l'entendent de la pensée que la prière est une réalité, que la présence du Seigneur dans une chambre de prière est une réalité, et que toutes ses promesses sont une réalité. Ah! il ne faut pour cela qu'un peu de foi; et je connais, grâces à Dieu, dans cette paroisse, bien des personnes sans culture et bien des enfants

très-jeunes encore, qui savent prier ainsi. — Si c'est quelque timidité mal placée, quelque fausse honte qui vous retient, commencez, si vous le voulez, par quelques prières écrites, surtout quelques versets de psaumes; mais les plus courtes prières que votre cœur et votre foi vous auront dictées vaudront beaucoup mieux encore.

Un autre devoir plus difficile, et cependant plus important peut-être à remplir, c'est, comme je l'ai dit, de ne pas laisser ignorer à celui que vous soignez, quelle est la gravité de son mal. — Oh! non, Dieu l'avertit dans sa bonté; Dieu lui donne du temps, un temps plus précieux que l'or, que la santé, que la vie même; Dieu veut qu'il ne soit pas surpris. Iriez-vous détruire en cela l'œuvre de Dieu, et vous mettre à l'encontre de sa bonté? — voudriez-vous qu'il fût surpris? — oseriez-vous étouffer cette voix d'avertissement que la miséricorde du Très-Haut voulait lui faire entendre? — le laisseriez-vous entrer à l'étourdie dans l'irrévocable éternité, quand un Dieu d'amour lui crie : « Mon enfant, je t'appelle, m'as-tu donné ton cœur! as-tu su boire le sang de la rédemption, t'es-tu préparé à la rencontre de ton Dieu? — Dieu est là; l'éternité est à la porte, le Seigneur vient; et l'on voudrait le lui cacher! — Et c'est souvent un père, c'est une mère, hélas! c'est un mari, c'est un fils, qui remplit ce rôle incrédule et funeste! — Oh! que ces ménagements paraîtront cruels dans la lumière du dernier jour, et qu'ils seront amèrement, éternellement reprochés! — Ne dites pas que vous craindriez de nuire à la santé du malade, en étant plus fidèle. Je suis loin, mes frères, de condamner ici certains ménagements; à Dieu ne plaise que je les condamne! Mais je vous répondrai deux choses : Je vous répondrai premièrement que, si le malade est dans une disposition telle, que la pensée d'aller au-devant de

Jésus, le seul Sauveur de son âme, le tendre ami des fidèles, le consolateur, la résurrection, la vie, — si cette pensée cause tant de trouble et d'effroi, — hélas! c'est la preuve trop manifeste qu'il n'a pas encore l'évangile en son cœur, qu'il n'a pas reçu cette nouvelle naissance nécessaire pour entrer au royaume de Dieu, qu'il n'appartient pas à Jésus-Christ, et qu'il a, par conséquent, plus besoin qu'aucun autre, d'être averti pendant qu'il est temps encore, pour qu'il fuie la colère à venir, qu'il embrasse la vie éternelle, et qu'il trouve un Sauveur.

En second lieu, je dirai que, pour ma part, mes frères, je n'ai jamais vu que la visite du pasteur, ni que les exhortations de l'évangile auprès du malade aient aggravé son état. J'ai vu tout le contraire; j'ai vu très-souvent l'espérance chrétienne soutenir jusqu'au corps du mourant; j'ai vu la paix de l'âme se répandre, en quelque sorte, jusque dans l'enveloppe souffrante et mortelle qui s'en allait descendre au tombeau. — Vous citerai-je, avec simplicité, mes frères, un exemple tout récent? — Il y a peu de jours que, dans notre ville, une dame étrangère, digne sœur de Mme Fry, l'apôtre des prisons, demandait à voir une pauvre domestique de son pays, parvenue au dernier période d'une consomption. On crut devoir lui refuser cette faveur, de peur, disait-on, de causer à la malade une commotion funeste; mais cette femme chrétienne, animée de la plus tendre compassion, arrête ses regards avec autant de gravité que de douceur sur la personne qui fait ce refus, et lui dit : « Madame, que pensez-vous de l'éternité? » — La porte lui fut ouverte; et bientôt, l'heureuse malade, qui depuis longtemps était agitée, inquiète, sans repos et sans paix, parce qu'elle n'osait regarder à l'avenir et qu'elle ne connaissait pas Jésus-Christ, fut remplie de la joie de son

salut, édifia toute la famille de ses maîtres par son bonheur, et ne mourut, peu de jours après, qu'en louant et bénissant Dieu. « Le plus heureux jour de ma vie, répétait-elle souvent, est celui où cette messagère de paix s'est présentée au chevet de mon lit, et m'a fait entendre les paroles de mon Sauveur! »

II.

Maintenant, mes frères, il me reste à vous parler de ce que nous avons à faire devant Dieu, lorsque nous nous voyons nous-mêmes visités par quelque maladie. L'étendue que j'ai donnée, sans m'en douter, à mes réflexions précédentes m'obligera d'être court; et comme ce n'est sans doute pas la place, dans ce lieu saint, de rappeler leurs devoirs à nos malades, c'est à ceux qui l'ont été que je viens parler ici, en les appelant à répondre eux-mêmes aux rapides questions que je vais leur adresser.

Il en est bien peu, sans doute, dans cette assemblée, que le Seigneur n'ait déjà visités par quelque maladie. — O mes chers paroissiens, c'étaient des cris d'avertissements; c'était ce que Jésus a nommé « les temps de votre » visitation; » c'étaient de ces journées dont il a dit : « Oh! » si du moins, en cette tienne journée, tu eusses connu les » choses qui appartiennent à ta paix! » Dites-vous donc bien qu'en la grande journée de Christ, ces dispensations seront comptées au nombre de ses compassions les plus tendres et de ses plus inestimables bienfaits. Ce furent des appels de sa grâce qui vous criaient alors : Rentre en toi-même! m'appartiens-tu? tu n'es qu'un misérable transgresseur; tu n'as été trop longtemps qu'un ingrat, tu m'as négligé; tu n'as eu que tiédeur pour ma parole, pour

mon pardon, pour mon ciel; mais maintenant, pendant qu'il en est temps encore, viens à moi pour avoir la vie, et donne-moi ton cœur!

Eh bien, que chacun de vous se demande aujourd'hui *devant Dieu*, s'il a su profiter de ces appels, et s'il n'a pas abusé de ces visitations de la maladie. — Or, mes frères, vous en avez abusé, si vous avez manqué de componction quand elles ont commencé, si vous avez manqué de patience et de recueillement quand elles ont continué, si vous avez manqué de fidélité quand elles ont passé.

Avez-vous donc eu, je le demande, de la componction quand elles ont commencé, vous recueillant dans le sentiment de vos péchés, examinant votre cœur, et voyant dans votre épreuve la main d'un Dieu saint et juste qui voulait suspendre, en quelque manière, le cours d'une vie égarée loin de lui? Les maux du corps vous ont-ils fait penser à la guérison de l'âme; et la crainte de perdre une vie passagère, au malheur affreux de perdre celle de l'éternité?

Avez-vous eu de la patience et du recueillement quand elles ont continué, appelant à votre aide le pasteur de votre paroisse, cherchant à mettre à profit ces jours de repos, et regardant le temps de la maladie comme un long sabbat que la miséricorde du Seigneur a voulu vous donner, pour remplacer tant de dimanches employés à tout autre chose qu'à le servir, et pour vous fournir l'occasion de réflexions chrétiennes, de lectures sérieuses, de saintes conversations et de ferventes prières?

Enfin, je vous le demande encore, avez-vous eu de la fidélité quand elles ont passé? — O mes chers paroissiens, j'en pourrais nommer ici plusieurs, que j'ai vus, dans la maladie, se retourner vers Dieu notre Sauveur, déplorer leurs égarements et leur long oubli de l'éternité, supplier,

comme Ezéchias, le Seigneur de prolonger leurs jours, et lui promettre une vie plus chrétienne.... Le Seigneur a fait son œuvre selon les termes de votre prière : avez-vous fait la vôtre?— avez-vous tenu vos promesses? l'avez-vous glorifié? avez-vous marché dans une vie nouvelle? êtes-vous plus fervents en nos saintes assemblées? êtes-vous plus chastes, plus doux, plus laborieux, plus charitables, plus disposés à la prière, plus occupés des choses d'en-haut que vous ne l'étiez avant cette visitation? Dieu vous appelait : avez-vous répondu? Dieu frappait à la porte; vous aviez promis d'ouvrir : avez-vous ouvert? est-il entré? Jésus-Christ est-il en vous? — O mes frères, ces questions que je me fais à moi-même, je vous les adresse, du haut de cette chaire, au nom du Dieu qui nous a visités et qui nous a guéris; et c'est à lui, c'est à ce grand scrutateur des cœurs et des reins, qu'il nous faut rendre compte aujourd'hui dans le secret de nos consciences, comme c'est à lui qu'il nous faudra répondre au dernier jour, quand les secrets des consciences seront dévoilés!

III.

Enfin, mes frères, il est possible que plusieurs d'entre vous n'aient point cru devoir s'appliquer les réflexions qu'ils viennent d'entendre. Ils n'ont autour d'eux personne dont la santé les inquiète; eux-mêmes n'ont d'ailleurs jamais connu la maladie; nos réflexions leur sont donc étrangères.

Cependant, c'est à eux aussi que nous les adressons, et cela pour deux raisons qui pourraient leur paraître opposées.

La première, c'est que, s'ils ne pensent point encore à la maladie, elle peut cependant venir soudain, frapper quelqu'un des êtres qui leur sont les plus chers, ou les cou-

cher eux-mêmes sur un lit de souffrance, et bientôt après sur un lit de mort.

Oh ! soyez donc préparés pour cette dispensation, mes chers frères, je vous en supplie; préparez-y toute votre famille; occupez-vous ensemble de ce qui doit faire alors votre seule vraie ressource et votre commune consolation, comme votre refuge assuré contre les terreurs de l'avenir, contre l'épouvantable jugement du dernier jour. — Avez-vous établi chez vous ce culte domestique qu'on vous a si souvent recommandé ? Si vous avez tardé jusqu'ici, promettez au Seigneur, ici, dans son temple, de le commencer ce soir. — Alors, si l'un d'entre vous vient à être visité par la maladie, il vous deviendra facile de vous occuper ensemble avec douceur des choses éternelles et des promesses de la sainte Ecriture; alors les prières du pasteur et celles que vous ferez vous-mêmes au chevet du malade ne sembleront plus une cérémonie funèbre, un message de mort. — Pensez, qui que vous soyez, qu'au moins une dernière maladie, plus ou moins courte, une dernière maladie qu'on appelle l'agonie, une inévitable et dernière maladie qu'on appelle la mort, doit vous atteindre bientôt d'une manière ou d'une autre, et peut-être par les coups les plus soudains. — Soyez donc prêts pour qu'elle ne soit pas terrible, pour qu'elle ne vous jette pas devant le tribunal de Dieu comme des misérables qui ne sont pas convertis et qui n'ont point de Sauveur ! — Soyez prêts, pour qu'elle soit sanctifiée, qu'elle soit bénie, qu'elle soit à la gloire de Dieu et qu'on puisse dire de vous : « Seigneur, celui que tu aimes est » mort, » ou plutôt : « Seigneur, ton ami dort, mais tu » t'en vas l'éveiller ! »

Enfin, mes chers frères, ma seconde raison pour vous supplier d'écouter avec recueillement nos réflexions de ce-

jour, c'est que, par une malheureuse inconséquence, en même temps que vous vous occupez si peu pour la plupart de votre dernière maladie, il est un sens dans lequel on peut dire que vous y comptez trop et que vous y placez une certaine confiance, dans les secrètes déceptions de votre pensée. — Oui, quand on vous reproche votre tiédeur présente, quand votre conscience en secret vous en reprend, vous vous hâtez de vous rassurer par la pensée que les jours viendront où, voyant approcher la mort, vous aurez tout le temps de vous préparer mieux à la rencontre de votre Dieu. — Vous ne voudriez pas mourir dans l'état où vous êtes; mais quand cette réflexion vient à traverser votre esprit, vous vous empressez d'en émousser la pointe et de vous rassurer par l'espérance des heureux effets qu'aura sans doute pour vous une dernière maladie.

Ah! détrompez-vous, je vous en conjure! — Non, non! si vous voulez qu'elle les produise, ces effets, votre dernière maladie, occupez-vous-en dès aujourd'hui; — préparez-vous-y sans retard, et « cherchez le Seigneur pen- » dant qu'il se trouve. » Je puis vous déclarer que, de tous les malades que j'ai vu mourir dans cette paroisse, j'en ai connu très-peu, très-peu, pour qui la mort ne soit pas venue d'une manière inopinée. On est absorbé par les souffrances; on est étourdi par la fièvre; on est envahi par ses parents, ses remèdes, ses soucis; on est plongé dans un sommeil à demi-léthargique; on est incapable de longues pensées; on est moins recueilli que jamais, et la mort vient, même alors, comme un voleur pendant la nuit. — « La fin de toutes choses est proche, » mes frères, « veillez donc et priez! » Priez donc et veillez! Dieu vous donne à tous pour cela sa grâce toute-puissante! — Ainsi-soit-il.

LA DÉLIVRANCE DE SAMARIE.

SERMON SUR 2 ROIS, VII.

Alors Elisée dit : Ecoutez la parole de l'Eternel. Ainsi a dit l'Eternel : Demain à cette heure-ci *on donnera* le sac de fine farine pour un sicle, et les deux sacs d'orge pour un sicle, à la porte de Samarie.

Mais un capitaine, sur la main duquel le roi s'appuyait, répondit à l'homme de Dieu, et dit : Quand l'Éternel ferait maintenant des ouvertures au ciel, cela arriverait-il? Et Elisée dit : Voilà, tu le verras de tes yeux, mais tu n'en mangeras point.

Or, il y avait à l'entrée de la porte quatre hommes lépreux, et ils dirent l'un à l'autre : Pourquoi demeurons-nous ici, jusqu'à ce que nous mourions?

Si nous parlons d'entrer dans la ville, la famine y est, et nous mourrons là; et si nous demeurons ici, nous mourrons aussi. Maintenant donc venez, et glissons-nous au camp des Syriens; s'ils nous laissent vivre, nous vivrons, et s'ils nous font mourir, nous mourrons.

C'est pourquoi ils se levèrent avant le jour pour entrer au camp des Syriens, et ils vinrent jusqu'à l'un des bouts du camp; et voilà, il n'y avait personne.

Car le Seigneur avait fait entendre dans le camp des Syriens un bruit de chariots, et un bruit de chevaux, et un bruit d'une grande armée; de sorte qu'ils avaient dit l'un à l'autre : Voilà, le roi d'Israël a payé les rois Hétiens et les rois des Egyptiens, pour venir contre nous.

C'est pourquoi, ils s'étaient levés avant le point du jour, et s'étaient enfuis, et ils avaient laissé leurs tentes, leurs chevaux, leurs ânes, et le camp comme il était; et ils s'étaient enfuis pour *sauver* leur vie.

Ces lépreux-là donc entrèrent jusqu'à l'un des bouts du camp; puis ils vinrent dans une tente; ils mangèrent, ils burent; ils prirent de là de l'argent, de l'or et des vêtements, et ils s'en allèrent et *les* cachèrent. Après quoi ils retournèrent et entrèrent dans une autre tente, et prirent de là aussi *des mêmes choses*, et s'en allèrent, et *les* cachèrent.

Alors ils dirent l'un à l'autre : Nous ne faisons pas bien; ce jour est un

jour de bonnes nouvelles, et nous ne disons mot! si nous attendons jusqu'à ce que le jour soit venu, l'iniquité nous trouvera; maintenant donc venez, allons, et faisons-*le* savoir à la maison du roi.

Ils vinrent donc et crièrent aux portiers de la ville, et leur firent entendre en disant : Nous sommes entrés dans le camp des Syriens; et voilà, il n'y a personne, et on n'y entend la voix d'aucun homme; mais il y a seulement des chevaux attachés, et des ânes attachés, et les tentes sont comme elles étaient.

Alors les portiers s'écrièrent, et le firent entendre dans la maison du roi.

Et le roi se leva de nuit, et dit à ses serviteurs : Je vous dirai maintenant ce que les Syriens nous auront fait. Ils ont connu que nous sommes affamés, et ils seront sortis du camp pour se cacher aux champs, disant : Quand ils seront sortis hors de la ville, nous les prendrons vifs, et nous entrerons dans la ville.

Mais l'un de ses serviteurs répondit et dit : Qu'on prenne tout-à-l'heure cinq des chevaux qui sont demeurés de reste dans la ville; *car* voilà, c'est presque tout ce qui est resté du grand nombre de chevaux d'Israël, c'est là presque tout ce qui n'a point été consumé de cette multitude *de chevaux* d'Israël, et envoyons voir ce que c'est.

Ils prirent donc deux chevaux de chariot, et ainsi le roi envoya après le camp des Syriens, en disant : Allez, et voyez.

Et ils s'en allèrent après eux jusqu'au Jourdain; et voilà, le chemin était plein de vêtements et de hardes que les Syriens avaient jetés en se hâtant; puis les messagers retournèrent et le rapportèrent au roi.

Alors le peuple sortit, et pilla le camp des Syriens; de sorte qu'on donna le sac de fine farine pour un sicle, et les deux sacs d'orge pour un sicle, selon la parole de l'Eternel.

Et le roi donna charge de garder la porte au capitaine sur la main duquel il s'appuyait; et le peuple le foula à la porte, tellement qu'il mourut, suivant ce que l'homme de Dieu avait dit en parlant au roi, lorsqu'il était descendu vers lui.

Car lorsque l'homme de Dieu avait parlé au roi, en disant : Demain au matin, à cette heure-ci, on donnera à la porte de Samarie les deux sacs d'orge pour un sicle, et le sac de fine farine pour un sicle;

Ce capitaine-là avait répondu à l'homme de Dieu, et avait dit : Quand maintenant l'Eternel ferait des ouvertures au ciel, ce que tu dis pourrait-il arriver? Et *l'homme de Dieu* avait dit : Voilà, tu le verras de tes yeux, mais tu n'en mangeras point.

Il lui en arriva donc ainsi; car le peuple le foula à la porte, de sorte qu'il mourut.

C'était une image bien noble et bien vraie que l'emblême sous lequel nos ancêtres avaient peint leur patrie. Pour exprimer ce qui faisait sa confiance et sa force, malgré la faiblesse extrême de ses appuis humains, ils l'avaient représentée suspendue par un fil; mais ce fil, ils l'avaient mis dans la puissante main de Dieu.

Cet emblême si juste convient aux plus puissants comme aux plus faibles des états. Leur force est dans la volonté de « Celui qui a son trône dans les cieux (Ps. XI, 5), » et qui, « soutenant toutes choses par sa parole puissante » (Héb., I, 3), ôte les rois et établit les rois (Dan., II, 20). » Toutes les puissances humaines, sur lesquelles ils fondent trop souvent leur confiance, ne sont qu'un fil qui se rompt si Dieu ne le soutient; et les plus chétives créatures, les plus faibles moyens, s'il en veut faire les instruments de sa volonté, changent à son gré la face des empires.

Nous en voyons, dans le texte de ce jour, un exemple éclatant. — Quand Israël a fait venir le grand roi d'Egypte à son secours, sans invoquer l'Eternel, Dieu lui fait dire que la puissante Egypte n'est « qu'un appui de roseau qui, » se brisant, s'enfoncera dans la main de celui qui s'y » repose (Ez., XXIX, 7). » Aujourd'hui, le même Dieu, pour sauver Israël, se contente de faire entendre un vain son sur les hauteurs de Samarie, et Benhadad, avec sa puissante armée, près de renverser cette capitale, fuira devant le fantôme de l'armée d'Egypte; le sort des deux royaumes sera changé; et c'est Samarie qui renversera Damas.

C'est pour nous apprendre cette vérité fondamentale, c'est pour nous faire bien comprendre la vanité de tous les appuis humains et l'intervention constante de la Providence, que l'histoire du peuple de Dieu nous est transmise. Venez donc, mes frères, pénétrés de cette pensée salutaire,

parcourir la suite merveilleuse et rapide des événements que l'exercice de ce jour présente à votre méditation. Ils sont bien dignes d'arrêter vos regards et de recueillir toutes vos pensées.

Samarie, malgré tous ses crimes, éprouve encore une fois la patiente clémence de l'Eternel; elle est sauvée en un même jour de la famine et de la guerre; mais un seul homme, en tout Israël, enseveli dans la délivrance de sa patrie, doit servir par sa mort tragique à prouver la puissance de Dieu qu'il avait prétendu méconnaître. C'est ainsi que s'accompliront deux prédictions d'Elisée, et que Dieu donnera chez son peuple un double témoignage de son pouvoir pour perdre et pour sauver.

Seigneur Dieu! qui daignes mettre entre nos mains l'histoire de ton peuple pour nous instruire à salut, et qui, dans ces derniers jours, as opéré sous nos yeux de si grandes choses, Dieu de bonté, qui t'es fait voir au milieu de nous avec tant d'éclat, en des délivrances merveilleuses où il n'a manqué que la voix d'Elisée, donne-nous ton divin Esprit, pour nous apprendre à considérer avec un cœur de sagesse tes délivrances et tes châtiments, à te chercher, à te reconnaître, à te craindre par-dessus toutes choses, ou plutôt, à ne craindre que toi. Ainsi soit-il.

La scène religieuse et tragique dont ce chapitre nous offre le spectacle, s'ouvre par un tableau bien imposant: je veux parler de ce qui se passa dans une des places de Samarie à la porte du Prophète. Cependant, quoiqu'on fût encore aux premières heures du matin, ce jour mémorable avait éclairé déjà des scènes violentes, qu'on vous exposa jeudi dernier, et qu'il est indispensable de se rappeler aujourdhui.

Joram, incapable de tenir la campagne contre le puissant roi de Syrie, et renfermé depuis longtemps dans sa capitale, s'était levé dès le point du jour pour faire le tour de ses remparts; mais, comme il arrive aux rois, il ignorait l'excès de misère où son peuple était plongé. Une femme, dans le délire du désespoir et d'une faim dévorante, l'avait arrêté par ses cris, lui demandant justice: *Qu'as-tu?* lui avait dit Joram. — « Cette femme-là m'a dit : Donne » ton fils, et mangeons-le aujourd'hui, et nous mangerons » mon fils demain. Ainsi nous avons bouilli mon fils, et » l'avons mangé; et, le jour d'après, je lui ai dit : Donne » ton fils et mangeons-le; mais elle a caché son fils! » — A l'ouïe de ces épouvantables paroles, Joram, pénétré d'horreur, avait déchiré ses habits; et l'on avait découvert avec étonnement, sous ses vêtements déchirés, le cilice de la pénitence. Mais, revenant bientôt à des passions tout humaines, il s'en était pris de son malheur au prophète Elisée; et, dans le premier accès de sa colère, jurant de le faire mourir le jour même, il avait envoyé l'un de ses serviteurs pour lui couper la tête. — Elisée était alors dans sa demeure, environné des anciens de Samarie, ou plutôt, d'un certain nombre de fidèles, digne reste de ces sept mille que l'Eternel s'était réservés du temps d'Elie. Connaissant l'ordre de Joram, et prévoyant son repentir, il s'était contenté de faire fermer la porte de sa maison, jusqu'à ce qu'en effet Joram, effrayé de l'ordre sanglant qu'il avait donné, s'y fût présenté lui-même. Elisée alors était descendu au-devant de son roi, et ce prince s'était écrié : « Voilà donc où l'Eternel nous a réduits! qu'attendrai-je » encore de l'Eternel? »

Telles sont, mes frères, les scènes violentes qui s'étaient succédées avec rapidité dans les premières heures du jour;

et c'est là que l'exercice de jeudi dernier a dû laisser l'explication de ces événements.

I.

Celui d'aujourd'hui nous présente donc d'entrée un bien grand spectacle. — Représentez-vous, à la porte du Prophète, d'un côté, le roi Joram, livré violemment aux mouvements opposés de la colère, du découragement et de la terreur, accompagné de ses officiers, du peuple qui le suit en foule, et du satellite qu'il avait envoyé pour tuer Elisée. Représentez-vous, de l'autre, cet Elisée sortant de son humble demeure avec le calme et la dignité de la foi, entouré de ces hommes fidèles que les humiliations de sa vie pauvre et pénitente n'avaient pu rebuter, et qui étaient venus pleurer avec lui sur la patrie et sur l'église.

Ecoutez la parole de l'Eternel, s'écrie le prophète; *voici ce qu'a dit l'Eternel : Demain, à cette même heure, le sah de farine* (c'est-à-dire, le tiers d'un épha) *se vendra un sicle, et deux sahs d'orge pour un sicle, à la porte de Samarie.* — En termes modernes : Treize litres de farine se vendront pour trois francs, et vingt-six litres d'orge pour trois francs à la porte de Samarie.

A cette réponse d'Elisée, s'il en faut croire l'historien Josèphe, le roi Joram et ceux qui l'entouraient donnèrent des témoignages publics de leur confiance et de leur joie. Mais, au moment où la voix du prophète faisait rentrer l'espérance dans ces cœurs abattus, l'officier sur l'épaule de qui le roi s'appuyait (c'est-à-dire, suivant l'usage de l'Orient, le favori du prince et l'un de ses premiers ministres) élève la voix au milieu de la multitude, et dit au prophète : *Quand l'Eternel ouvrirait les cataractes des cieux,*

cela pourrait-il arriver ? — Elisée aussitôt lui répond avec autorité : *Tu le verras de tes yeux, mais tu n'en goûteras point.*

C'est ainsi, mes frères, que, pour sa gloire et pour l'édification de son peuple, l'Eternel jugea convenable de donner un appareil imposant à la double prophétie d'Elisée, et de la lui faire prononcer à la face de la cour et du peuple de Samarie.

Avant d'en venir à l'accomplissement de ces deux prédictions, nous avons quelque éclaircissement à donner sur l'une et sur l'autre; car, en considérant l'improbabilité de l'accomplissement de la première, on pourrait être tenté d'en conclure la trop grande sévérité de la seconde.

1° Et d'abord, mes frères, remarquez ici combien, à parler humainement, l'abondance prédite par Elisée était improbable, et combien les moyens qui l'amenèrent devaient être loin de la pensée des habitants de Samarie. Il est bien vrai que les expressions mêmes d'Elisée semblaient leur annoncer que la guerre cesserait aussi bien que la famine; puisqu'il leur dit que ce serait *à la porte de Samarie* qu'on verrait l'abondance. Mais, cette circonstance, bien loin de les guider dans leurs conjectures, devait encore augmenter leur embarras.

Comment croire, en effet, que le puissant Benhadad, qui tenait trente-deux rois sous sa dépendance, devant qui Joram, dès le commencement de la guerre, n'avait pu tenir la campagne, qui savait que Samarie n'avait plus de chevaux et que la famine la dévorait; comment croire que l'implacable Benhadad, qui portait dans le cœur le souvenir de tant d'affronts essuyés sous le règne d'Achab, abandonnerait une proie si facile et si désirée, pour s'enfuir devant

les cadavres mouvants que cette malheureuse ville renfermait encore?

D'ailleurs, en supposant même quelqu'heureux accident qui le forcât à lever le siège, quelles ressources les Israélites pouvaient-ils espérer dans un pays où la famine de sept ans, prédite par Elisée à la Sunamite, régnait déjà quand Benhadad en vint faire l'invasion?

Remarquez bien, mes frères, que l'idée des provisions du camp de Benhadad ne devait se présenter à personne. Qui pouvait imaginer (en supposant même la retraite des Syriens), qu'une armée si nombreuse en cavalerie, dans un temps où le pays était complètement épuisé, n'emmènerait pas avec elle toutes les provisions qu'elle n'aurait pas détruites, et laisserait ses ennemis dans une si grande abondance?

Maintenant, on demandera, sans doute, pourquoi Dieu prononce un jugement si sévère contre un homme de guerre, qui, connaissant mieux que personne le triste état du royaume, témoigne des doutes si naturels sur un événement dont nous venons de montrer la haute improbabilité.

Ne nous abusons pas, mes frères, cet homme fut très-coupable, et la gloire de Dieu demandait qu'il fût puni avec le même éclat qu'il avait mis dans son crime.

En effet, sans entrer d'abord dans les circonstances qui rendirent sa conduite plus odieuse, est-il innocent, je vous le demande, le malheureux qui refuse à son Créateur sa confiance, et qui, ne voulant pas l'entendre au milieu des cris de la création, méconnaît que c'est en lui seul qu'il a la vie, le mouvement et l'être? Est-il innocent, cet homme mortel, qui, dans les étroites conceptions de son orgueil, mesurant l'Etre éternel sur sa propre faiblesse,

le relègue dans le ciel loin du gouvernement du monde, se croit l'unique artisan de son bonheur, et ne veut mettre que dans les créatures son attente et sa félicité? Rentre dans ton néant, petit être d'un jour, qui, du sein de la poussière, prétends élever contre Dieu tes pensées, décider de ce qu'il peut ou ne peut pas, et prescrire à la Toute-Puissance qui t'a tiré de rien, des bornes étroites comme toi !!!

Mais, mes frères, ajoutez à ces considérations toutes les circonstances qui vinrent encore aggraver son crime.

Ajoutez-y d'abord l'élévation de son rang, qui donna plus d'éclat au scandale de ses discours. — Il était le garde du corps du roi, le premier personnage du royaume après lui; il commandait le tiers de son armée. Car c'est tout ce qu'indiquait, dans les cours de l'Orient, le titre qui lui donne l'historien sacré.

Ajoutez-y la publicité de sa faute. — C'est dans la place de Samarie, c'est à côté du roi, c'est en face du prophète de l'Eternel, qu'il ose donner devant tout le peuple un démenti formel à la parole de Dieu, et qu'il insulte ainsi dans la personne d'Elisée l'esprit de prophétie.

Ajoutez-y les témoignages nombreux qu'il avait reçus de la mission miraculeuse d'Elisée. — Tout Israël l'avait reconnu; et lui-même, dans la guerre de Moab, lui avait dû son salut, lorsque toute l'armée allait périr de soif au désert d'Idumée.

Ajoutez-y surtout le triste état où se trouvait Samarie, et la disposition générale des esprits. — Homme insensible! c'est au moment où la main de ton Créateur s'appesantit sur ta patrie avec le plus de rigueur, où les cœurs les plus altiers s'humilient; où Dieu, par le plus horrible des fléaux, vous invite si hautement à reconnaître votre

dépendance, à sentir votre néant et votre indignité devant lui; c'est quand ton roi, quand la cour, et quand toute la cité semblent renaître à l'espérance, c'est alors que tu prends seul la parole, pour insulter en quelque sorte à la misère publique, pour être en scandale à ce malheureux peuple, pour arrêter le cours de son repentir, pour lui jeter tes doutes impurs, et pour troubler ses émotions religieuses!

Il faudra donc que les ténèbres mêmes que cet homme coupable a prétendu répandre sur les voies du Seigneur contribuent par son châtiment à les rendre plus éclatantes, et qu'il serve par sa mort tragique de preuve à ces mêmes vérités qu'il a voulu combattre. Car, c'est ainsi, mes frères, que Dieu tire tôt ou tard sa gloire du crime même en le punissant.

Mais, mes frères, ces réflexions étant faites sur la double prophétie d'Elisée, voyons-en l'accomplissement et poursuivons l'histoire de cette journée mémorable.

II.

Combien elle dut sembler longue aux malheureux habitants de Samarie, et quelle ne dut pas être leur inquiète impatience dans l'attente du lendemain!

Mais il y avait, à la porte de cette ville, un séjour plus triste encore : quatre lépreux y faisaient en commun leur demeure. La guerre les avait ramenés sous les murs de Samarie; mais ils n'y pouvaient rentrer. La loi de Moïse, en effet, les déclarait impurs, et leur ordonnait d'habiter hors des villes et du camp d'Israël, « de porter, » en signe de deuil, « des habits déchirés, la tête découverte, » le bas du visage voilé, et de s'écrier à l'approche des » hommes : Je suis souillé, je suis souillé! »

Hélas, ces malheureux fuyaient d'eux-mêmes la vue des autres hommes! leur triste aspect, leur regard farouche, leur voix rauque, leurs lèvres renversées, leurs visages livides étaient pour eux-mêmes un objet d'horreur; ils se retiraient en des lieux inhabités, et cherchant à retrouver dans ces solitudes quelque image de la société dont ils étaient exclus, ils associaient leur déplorable existence, en attendant qu'une fièvre lente et la consomption, suite ordinaire de ce cancer universel, vinssent terminer une vie désormais odieuse.

On a dit, mais sans en alléguer la preuve, que le coupable et malheureux Guéhazi était l'un de ces quatre lépreux.

Enfermés entre la ville et le camp syrien, ils étaient réduits à la même extrêmité que le reste d'Israël; mais que leur sort était plus affreux! — Hélas, ils n'ont aucune des consolations qui viennent encore soulager leurs frères de Samarie au milieu des plus cruelles angoisses; point de famille, point de mère, point d'enfant, pour pleurer avec eux, pour verser dans leur cœur les douces consolations de l'amitié, et pour recevoir au moins leur dernier soupir! Ils n'ont un cœur que pour souffrir.

Enfin, ces quatre malheureux, ne pouvant plus supporter leur sort, firent entre eux ce raisonnement, qui peint si bien l'indifférence du désespoir : *Si nous restons ici, nous mourrons ; si nous entrons dans la ville, nous mourrons. Allons donc et glissons-nous dans le camp des Syriens : s'ils nous laissent vivre, nous vivrons ; et s'ils nous tuent, nous mourrons.*

Cependant, soit qu'ils se défiassent de l'impression que leur aspect produisait toujours sur leurs semblables, soit qu'ils pensassent pouvoir se glisser avec plus de succès dans le camp syrien, ils résolurent de ne partir que lorsque la

nuit serait arrivée. Dès que l'heure en fut venue, ils se mirent en marche à la faveur des ténèbres; mais ils ignoraient que Dieu les avait choisis pour en faire les instruments de la délivrance de Samarie.

En effet, mes frères, pendant que les quatre lépreux marchaient en silence dans les ténèbres, Dieu leur préparait les voies, et faisait de grandes choses dans le camp de Benhadad. Voyons les.

III.

Ce monarque superbe attendait, au sein de l'abondance, le moment de renverser la malheureuse Samarie, quand tout à coup, sur la chute du jour, on entendit de son camp un bruit qui vint porter l'effroi dans toute son armée. Il partait du midi, et paraissait indiquer la marche d'une grande multitude. On distinguait le tonnerre sourd et confus d'une immense cavalerie, le retentissement des armes, le roulement des chariots de guerre et tout ce fracas qui précède une armée. Les Syriens, après quelques moments d'incertitude, se dirent les uns aux autres : « Sans doute, le roi Joram aura pris à sa solde le roi d'Egypte et les insulaires de la Méditerranée. Ce sont eux qui s'approchent avec tant de fracas. Voici la nuit; ils pensent nous surprendre à la faveur des ténèbres; nous sommes perdus si nous restons ici! » Cette conjecture se transmet, et l'effroi la propage bientôt dans cette armée comme une nouvelle certaine; la terreur des uns s'accroît de la terreur des autres; peut-être le crépuscule vient-il encore prêter ses clartés incertaines et ses voiles trompeurs à des imaginations déjà saisies d'épouvante; le désordre s'accroît; Benhadad lui-même est ébranlé; on se disperse, on aban-

donne tout. Qu'importe, pense-t-on, « de laisser quelques chevaux, quelques vivres, quelques trésors, à des ennemis qui vont tout envelopper, et tout tailler en pièces; on n'aura pas assez tôt mis derrière soi le fleuve du Jourdain. » — Rois, généraux, soldats, tout a pris la fuite; et ce Benhadad qui avait dit : « Que les dieux me punissent, si Sa- » marie, réduite en poussière, suffit pour remplir le creux » de la main de tous mes soldats, » passe le Jourdain, et va cacher sa honte dans Damas, où le sentiment douloureux de son ignominie le couchera, dit-on, dans un lit d'infirmité.

C'est ainsi, mes frères, que l'Eternel se rit des rois et des puissants.

Fléaux de Dieu, foudres de guerre, pauvres humains, qui semez la terreur parmi nous, que vous êtes chétifs, que vous êtes petits devant Dieu! Il fait marcher, quand il lui plaît, le désordre et l'épouvante contre vos plus redoutables escadrons; il leur donne « un cœur lâche et » tremblant, défaillance des yeux et détresse de l'âme » (Deut., XXVIII, 65). » Il n'a qu'à dire, et votre âme superbe est livrée aux angoisses de la peur, tellement « qu'une feuille agitée vous poursuit, et que vous fuyez » comme devant l'épée, sans que personne vous poursuive » (Lév., XXV, 17)! » — « Qui ne te craindrait, ô Roi » des nations, car cela t'appartient! »

Cependant, les quatre lépreux, à l'entrée de la nuit, avaient quitté la porte de Samarie; et, tandis que l'armée de Syrie abandonnait son camp, ces malheureux, destinés à s'en emparer les premiers, marchaient inquiets et tremblants au milieu des ténèbres, pour y demander la mort ou quelque nourriture. — Etonnés du silence qui règne dans la plaine, il arrivent à l'entrée du camp; il n'entendent, ils

ne voyent personne ; ils approchent de la première tente qui se présente à eux; elle est abandonnée; ils s'y glissent; et dès qu'ils ont soulagé la soif et la faim qui les dévore, la faim et la soif de l'or reparaissent en eux ; ils oublient la détresse de Samarie; ils employent une grande partie de la nuit à se charger de richesses, pour les aller déposer loin du camp, dans quelque lieu secret (et c'est peut-être à ce trait qu'on a cru reconnaître Guéhazi). Malheureux ! ils oublient qu'ils sont exclus de la société des hommes et qu'ils sont souillés; ils accumulent, comme si toutes ces richesses pouvaient soulager leurs maux; comme si l'homme impur se purifiait avec de l'or. Hélas ! il ne leur faudra pas moins fuir l'approche de leurs semblables, et s'écrier à leur aspect : « Je suis souillé ! je suis souillé ! » Un moment ils se crurent heureux au milieu de ce qui fait les délices des hommes; un moment ils révèrent le bonheur.

Cependant, ils se dirent enfin l'un à l'autre : *Nous ne faisons pas bien : ce jour est un jour de bonnes nouvelles.* D'ailleurs, *si nous différons jusqu'au matin de donner avis de ce qui se passe, on nous en fera un crime. Allons donc incessamment faire savoir cette nouvelle au palais du roi !*

C'est ainsi qu'une partie de la nuit s'était écoulée, mes frères, et que rien n'annonçait dans Samarie l'accomplissement de la prédiction d'Elisée.

Joram avait, sur le soir, remis à son favori, la garde de la porte orientale qui regardait le camp syrien, et s'était retiré pour goûter quelque repos. Peut-être même, cet homme de guerre, pour mieux braver le prophète, avait-il demandé que ce poste lui fût confié. Les profanes, se joignant à lui, triomphaient sans doute; et voyant la nuit s'écouler dans le silence, ils se riaient de la simplicité des fidèles qui s'étaient attendus à l'Eternel.

Pendant ce temps-là, que faisait Elisée, et que faisaient ces hommes pieux qui s'étaient rassemblés dans sa maison? Ils attendaient..... Ils savaient bien que, pendant que les ténèbres couvrent la terre et que l'homme sommeille, le même Dieu qui fait marcher les mondes dans le silence des nuits, conduit aussi toutes les choses humaines et poursuit l'accomplissement de ses décrets éternels. Ils attendaient, ils priaient. — Je les vois dans cette ville infidèle comme les colonnes qui soutiennent l'Etat.

Priez, saints personnages; priez, grands citoyens, pour cette patrie qui vous méconnaît et qui vous outrage; humiliez-vous devant Dieu dans la poussière où le monde vous oublie! — Et vous aussi, comme Elie, vous êtes pour Israël *ses chariots de guerre et sa cavalerie.* — Pendant que vos prières montent au ciel, pendant que vous tenez vos mains élevées devant Dieu, l'ennemi d'Israël, comme un autre Amalek, Benhadad et toute son armée, emportés par la terreur, s'enfuient au loin, comme chassés par la tempête de l'Eternel.

Prières des fidèles, armes puissantes qui retentissez dans le ciel et qui prévalez sur l'Eternel des armées, vous remuez la main qui remue le monde. Tant que vous vous ferez entendre au ciel pour Samarie, elle se a sauvée. Quand vous aurez cessé de combattre pour elle...., alors viendra Salmanazar.....!

Cependant, les quatre lépreux arrivent au pied des murailles.

IV.

Il était encore *nuit*, dit notre texte; *ils appelèrent les gardes de la porte et leur dirent* : *Nous sommes entrés*

dans le camp des Syriens, et il n'y a personne; on n'y entend aucune voix d'homme; nous n'y avons trouvé que des chevaux et des ânes attachés, et des tentes dressées.

Je vous laisse à penser, mes frères, quelle impression cette nouvelle inattendue dut produire sur les soldats et sur leur chef. Quel coup foudroyant pour ce malheureux! Le trouble n'entra-t-il pas aussitôt dans son âme? n'entrevit-il pas, dans l'accomplissement de la première prédiction d'Elisée, la confirmation de celle qui le menaçait? et cette voix des lépreux au milieu de la nuit ne vint-elle pas en quelque sorte lui prononcer une seconde fois sa sentence de mort? — Il faut qu'il soit le premier, dans Samarie, à connaître ce grand événement. Il faut qu'il le fasse savoir au palais de Joram!

Aussitôt, ajoute notre texte, *le roi sortit de son lit, quoiqu'il fût nuit, et rassembla ses officiers. Je vais vous apprendre ce que nous ont fait les Syriens*, leur dit alors cet homme de petite foi: *Comme ils savent que nous sommes affamés, ils sont sortis de leur camp pour se cacher dans la campagne, en disant: Les Israélites sortiront de leur ville, nous les prendrons vifs et nous y entrerons!*

Alors un des officiers dit au roi: Qu'on prenne, je vous prie, cinq chevaux, qui sont demeurés de reste de cette multitude de chevaux qui étaient en Israël, et qu'on les envoie à la découverte!

Cet avis fut suivi; le roi fit sortir de Samarie deux hommes à cheval; et comme le peuple, instruit du rapport des lépreux et disposé naturellement à croire ce qu'il espère, était déjà livré sans doute à la plus violente agitation, il donna l'ordre à ses officiers de comprimer cette impatience tumultueuse, et de tenir les portes de la ville exactement fermées jusqu'au retour des cavaliers.

Qui pourrait dépeindre, en effet, ce que durent être pour toute la ville de Samarie les dernières heures de cette nuit mémorable? On oublie sa misère; on sort de sa demeure; on se rend en foule à la porte de la ville; on interroge les lépreux du haut de la muraille; une crainte religieuse remplit toutes les âmes; et sans doute aussi, le peuple, dans son impatience, irrité contre l'officier qui garde la porte, s'indigne de ce que son incrédulité retarde le bonheur de tous; et lui rappelant les paroles d'Elisée, se livre sur son sort à des conjectures menaçantes et sinistres.

Hélas! que l'impatience et la joie de ce peuple dut répandre d'amertume dans ses pensées! Tandis que tout Israël attend le jour pour sa délivrance, il faut qu'il l'attende peut-être pour son supplice. Malheureux! il est obligé de former des vœux opposés à ceux de toute sa patrie; il est forcé de désirer qu'il n'y ait point de délivrance pour Samarie, et que le désespoir puisse rentrer dans toutes ces âmes ouvertes à l'espérance! — Tel fut, hélas, le vœu des incrédules de tous les temps. Ils ont rejeté les promesses évangéliques; ils se sont ri de ceux qui, « ayant faim et soif de la justice, attendaient de nouveaux » cieux et une nouvelle terre où les justifiés habitent; » ils sont obligés, eux aussi, de désirer qu'il n'y ait point de délivrance pour la cité de Dieu, point de consolation pour son pauvre peuple, affamé, défaillant et pressé de tant de maux, point d'avenir, en un mot, pour les croyants; afin qu'il n'y ait point non plus d'avenir pour les incrédules, point de frayeur et point de ruine pour les impénitents.

Mais, enfin, cette longue nuit se dissipe, l'aurore reparaît, le jour se lève, et le peuple, rassemblé sur les mu-

railles, voit enfin revenir avec rapidité les cavaliers de Samarie.

Rentrés dans la ville, ils courent au palais de Joram et confirment au peuple, sur leur passage, la nouvelle de sa délivrance. Ils ont suivi l'ennemi jusqu'au Jourdain; sa fuite ne s'est point ralentie; la route est couverte d'armes et d'habits; le camp est abandonné, plein de richesses et de vivres; il n'y a plus un Syrien dans la Samarie.

A cette nouvelle, le peuple ne se contient plus, et, pendant que les messagers font leur rapport au roi, il demande à sortir, il veut se précipiter dans le camp syrien, et, s'il le faut, il forcera les portes qu'on lui tient encore fermées. Pour vous faire juger de l'état de Samarie et de cette agitation frénétique de toute une ville affamée, je ne vous propose qu'une seule idée : Rappelez-vous ces deux mères, dévorant, la veille, en cachette, un malheureux enfant, et dites-nous quelle voix eût pu comprimer la violence d'un peuple où l'on avait cessé d'entendre cette voix de la nature qui crie à la mère: Tu aimeras ton enfant!

Enfin, soit que Joram en ait donné l'ordre, soit que le peuple les ait forcées, les portes s'ouvrent et la foule sort de Samarie.

V.

Sortez de vos demeures, courez aux portes de la ville, descendez dans la campagne, heureux habitants de Samarie! faites entendre jusqu'au ciel vos acclamations, laissez couler ces larmes de joie, cédez aux puissantes émotions de vos cœurs! La patrie est sauvée; le cruel Syrien ne renversera point vos murs, plus de famine, plus de guerre, plus d'angoisses! Faible nation, la délivrance

vous semblait impossible, et vous n'aviez que Dieu pour votre sauvegarde; quand la famine a fait place à l'abondance; quand « l'ennemi, venu par un chemin, a fui par » sept chemins, » sans qu'il vous en ait coûté une goutte de votre sang, un cheveu de votre tête! Réjouissez-vous, peuple sauvé, mais réjouissez-vous avec recueillement! Si la terre retentit de vos cris d'allégresse, que le ciel entende vos louanges et vos actions de grâces! Si vous versez des larmes de joie, ah! versez-en de reconnaissance, d'attendrissement religieux et d'un ardent repentir!

Ne dites pas: Samarie ne pouvait pas périr! Samarie, trop chère à l'Eternel, ne périra jamais! Ne dites pas: C'est pour notre piété, c'est pour notre zèle, nos mœurs, notre patriotisme, nos mérites, que l'Eternel nous a sauvés! — Non, non! mais dites: C'est dans son étonnante miséricorde, c'est malgré nos crimes, c'est par sa grande tolérance, c'est pour la gloire de son nom, qu'après nous avoir ébranlés par ses châtiments, il veut encore nous vaincre par ses bontés et nous adresser peut-être une dernière sommation de son immense charité! Ah! considérez que « la patience de Dieu vous convie à la repentance, » et qu'il vient un temps où Dieu ne délivre plus, où « il » est las de se repentir! »

C'est ainsi, mes frères, que Dieu sauva le peuple de Samarie. — Alors, on vit de point en point l'accomplissement de ce que Élisée avait prédit; on donna *le sah de farine pour un sicle, et deux sahs d'orge pour un sicle, à la porte de Samarie.*

Or, considérez ici, je vous prie, la cause merveilleuse de cette abondance; admirez comment ce fut de la disette même que Dieu la fit sortir. — En effet, l'état de détresse où depuis longtemps tout le pays était réduit, avait dû for-

cer l'armée assiégeante à faire venir ses blés de la Syrie et à les accumuler dans son camp pour un très-long usage. Car, dans cette enfance de l'art et dans ces guerres d'extermination où l'on avait tout à perdre, les siéges étaient très-longs, et l'on sait que la ville de Samarie, bâtie sur une hauteur, était si forte, que Salmanazar, malgré toute sa puissance et tout l'épuisement du royaume, ne put s'en emparer qu'après un siége de trois ans.

Ce fut donc ainsi, mes frères, que, par une admirable direction de la Providence et par un concours merveilleux de circonstances contraires, la disette des campagnes produisit dans Samarie l'abondance prédite par Elisée, et que ce fut l'ennemi le plus implacable d'Israël qui fut choisi de Dieu pour lui rassembler de riches greniers à la porte même de sa capitale!

Tant il est vrai, mes frères, que notre Père qui est dans le ciel est aussi admirable et riche en moyens dans la conduite des choses humaines que dans les merveilles de la nature! Mais revenons en arrière.

On nous accuserait peut-être de n'avoir pas suffisamment éclairé la matière, si nous ne disions rien de la cause de ce bruit effrayant qui fit fuir Benhadad, et qui sauva Samarie. — Comment en rendre compte? comment expliquer ce bruit de chevaux, ce bruit de chariots, ce bruit d'une grande armée?

Peut-être, mes frères, les philosophes et les sages du temps s'engagèrent-ils là-dessus en de savantes recherches, et se félicitèrent-ils d'être arrivés à la cause de l'événement qui sauva leur patrie expirante. La terre, ébranlée dans ses cavernes souterraines, avait sans doute tremblé; peut-être aussi qu'un météore invisible avait ébranlé les airs; que

sais-je? peut-être qu'une de ces trombes, fréquentes en Palestine, au dire des voyageurs, avait passé sur la Samarie; peut-être, en un mot, trouva-t-on la cause de cet événement, qui put n'avoir de miraculeux que la prédiction qui l'avait annoncé.

Mais, que nous importe, mes frères, et qu'importe au fidèle, qui voit toujours la main invisible de Dieu conduisant tous les événements par une enchaînure plus ou moins longue de causes, qu'importe au fidèle de connaître combien d'anneaux l'Eternel a voulu mettre entre le dernier effet qu'il se propose et cette main puissante qui l'accomplit?

Cherchez, philosophes profonds; sondez, scrutateurs ardents des opérations de la matière; examinez, militaires et politiques consommés! Le fidèle ne condamne point vos travaux; mais il déplore votre aveuglement, si vos lumières s'arrêtent là; il plaint votre faiblesse d'esprit, si la force de votre génie ne vous élève pas au-dessus de la matière et de la politique; si, après avoir étudié les phénomènes des tempêtes et des feux souterrains, vous ne savez pas remonter à cet Etre souverain, « qui fait des tempêtes » ses anges, et des flammes de feu ses ministres; » si, après avoir scruté les ressorts de la politique ou les marches d'une armée, vous ne savez pas reconnaître ce Dieu qui met un mords dans la bouche des conquérants, qui préside dans les conseils des politiques, et qui décide de la fortune des combats.

Vous cherchez la cause de ce fracas effrayant qui fait fuir Benhadad : C'est un météore, dites-vous, c'est une trombe, un tremblement souterrain. Vous allez plus loin peut-être, et vous cherchez la cause de ce météore, de cette trombe, de ce tremblement souterrain : Ce sont des

gaz inflammables, ce sont des phénomènes électriques, direz-vous. Mais, allez plus loin, vous dirai-je encore; car vous n'avez fait que reculer la question. Si mon bras se lève, et que je vous dise, expliquez-moi ce phénomène, vous me parlerez du mouvement des muscles; si je vous demande ensuite pourquoi ce mouvement, vous me parlerez de contraction, puis d'irritation, puis des esprits vitaux, puis enfin de la volonté. Oui, la volonté! je l'ai voulu, et mon bras s'est levé! Eh bien, Dieu l'a voulu; et, par une enchaînure plus ou moins longue de causes et d'effets, un effroyable fracas s'est élevé dans les vallées de la Samarie, un bruit de chevaux, un bruit de chariots, le bruit d'une grande armée; et les cœurs de cent mille guerriers ont conçu une épouvante mortelle, et Benhadad avec toute son armée a disparu de la Samarie.

C'est avec cet esprit de recueillement, mes frères, que le fidèle de tous les temps et de tous les lieux sait rapporter tous les événements aux ordres de la sagesse éternelle dont ils dépendent, et qu'il trouve dans cette pensée toute sorte de secours et de consolations. Il n'entend plus Elisée lui dire : « Voici ce qu'a dit l'Eternel, demain telle chose arri-» vera! » mais il prête une oreille docile aux Elisées du jour, qui lui disent : Voici ce qu'a dit l'Eternel, demain tout ce qui arrivera arrivera de par l'Eternel! — et cela lui suffit.

Son jeune enfant est couché dans un lit d'infirmité, la mort est près d'éteindre en lui un faible reste de vie, il semble qu'il va rendre le dernier soupir; quand une crise favorable, une heureuse inspiration des médecins, un remède pris à propos, le sauvent et le rendent à son père. Voilà des causes secondes; le fidèle se plaît à les reconnaître; mais il n'arrête pas là ses regards : au-delà de cette

crise, au-delà de cette résolution des médecins, au-delà de ce remède salutaire, il voit Dieu, comme le vit dans sa chambre haute la pauvre Sunamite, quand, à la voix d'Elisée, son jeune enfant reprit la vie sur le lit du prophète.

Une seconde Samarie est menacée de toutes les horreurs de la guerre ; de tous côtés les corps ennemis sont en marche, pour se réunir aux pieds de ses murs et pour l'accabler; l'un trouve sur sa route un ennemi qui l'arrête; l'autre reçoit des ordres inattendus; l'autre, isolé, ne peut agir. Voilà des causes secondes; mais le fidèle qui sait les reconnaître, n'arrête pas là ses regards; il ne fait pas son Dieu de la nature ni de la politique; et son cœur reconnaissant voit l'Eternel dans cette délivrance, comme si le prophète Elisée eût parlé dans les rues de sa patrie.

Il est dans la détresse de la misère ; ses enfants le déchirent par leurs cris et lui demandent du pain; il s'écrie comme Agar : « O mon Dieu! que je ne voie pas mourir » mon enfant! » Une âme charitable se présente sur le seuil de sa demeure avec le sourire d'une bienveillance chrétienne, écoute ses plaintes, pleure avec lui, et lui donne de son abondance. — Voilà des causes secondes; mais le fidèle, qui se fait un devoir bien doux de les reconnaître, n'arrête pas là ses regards; il va plus haut; et ses yeux mouillés de larmes, après s'être reposés avec reconnaissance sur son bienfaiteur terrestre, s'élèvent vers Celui qui l'envoie; il voit Dieu dans cette délivrance, comme le vit la pauvre veuve du prophète, lorsque Elisée vint multiplier dans sa maison la faible nourriture qui lui restait.

Voilà des exemples, mes frères, multipliez-les. O mes frères, mes chers frères; que nous serions heureux et que nous serions sages, si nous savions ainsi toujours recon-

naître dans tous les événements de notre vie ce Dieu qui remplit les cieux et la terre !

Mais ce n'est pas ainsi que voyait les choses de ce monde le malheureux général de Samarie. Aussi, mes frères, que sa mort dut être cruelle ! c'est le seul événement qui nous reste à vous expliquer.

Le peuple, impatient de jouir, sortait en foule de Samarie, et, comme un torrent impétueux, se précipitait dans la campagne ; des cris de joie s'élevaient dans les airs, et les derniers rangs poussaient avec frénésie ceux qui les précédaient.

Il est à croire que, d'après l'ordre de son maître, le général de Joram s'efforça d'abord de s'opposer à la sortie du peuple, mais, qu'incapable de lui résister, il se vit entraîné dans ce torrent sans en pouvoir sortir. Peut-être aussi, le peuple ne ménagea-t-il plus un homme puissant et hautain qui n'avait point pris part à ses douleurs, et dont l'incrédulité venait de retarder pour Samarie le moment de la délivrance. Quoi qu'il en soit, ce malheureux, emporté par les flots de la multitude, renversé et foulé aux pieds, fut écrasé à la porte de Samarie, à la même heure, où, la veille, il avait insulté le prophète et blasphémé le nom de Dieu.

Mais, mon Dieu ! s'il avait été coupable, que son châtiment fut rigoureux, et que sa mort fut cruelle ! Hélas ! tout contribuait à la rendre plus tragique et plus lamentable !

Le moment de cette mort ! — C'est au sortir d'une nuit orageuse, c'est au matin de ce beau jour, c'est à l'aurore d'une existence nouvelle pour Samarie, c'est au moment où tout renaît à l'espérance et au bonheur, qu'il

meurt à toute espérance, et qu'il descend sans consolation dans la nuit du sépulcre!

Le genre de cette mort! — Ce n'est pas sur un champ de bataille, ce n'est pas devant les Syriens que ce visir hautain trouve la mort; c'est dans la rue de Samarie qu'il expire sans gloire, tué par ses propres concitoyens, renversé dans la boue, écrasé sous les pieds de la populace, pour accomplir la menace de cet Elisée qu'il avait insulté!

Il semble que l'allégresse générale doive encore ajouter à l'horreur de son supplice. — L'homme qui périt au milieu d'un incendie, d'une bataille ou d'un naufrage, n'expire qu'au milieu des cris de désespoir et d'un tumulte en harmonie lugubre avec la noire mélancolie de ses pensées. Mais ici, ce malheureux fait entendre des cris de douleur, et personne ne les écoute; il pousse les cris d'un mourant, et ses cris sont étouffés par les acclamations de tout un peuple qui sort du tombeau, qui renaît au bonheur. La multitude qui le tue ne pense pas même à lui; il meurt solitaire sous la foule qui l'écrase!

Malheureux! puisse du moins cette mort temporelle te préserver de la mort seconde; et puisse ton Dieu se contenter du châtiment dont il te frappe sur la terre!

Car, il en sera de même au grand jour de la délivrance éternelle.—Ainsi doivent « périr, » hélas, «d'une perdition » éternelle » nous dit l'Ecriture (2 Thess., II, 6-10), les incrédules de tous « les siècles, quand le Seigneur Jésus » sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance et avec » des flammes de feu, exerçant la vengeance sur ceux qui » n'obéissent pas à son évangile, lesquels seront punis » d'une peine éternelle par la présence du Seigneur et par » la gloire de sa force, lorsqu'il viendra pour être glorifié » en ce jour-là, dans ses saints. »

Oui, mes frères, le jour bienheureux doit venir où les pauvres mortels, affamés de consolations, épuisés par un long train de guerre, verront s'ouvrir enfin devant eux les portes de la vie, quand le « roi des épouvantements » aura pris la fuite. — Alors, au sortir de la nuit du tombeau, au matin du jour éternel, les rachetés du Sauveur sortiront en foule; ils s'élanceront, ô transports! sur l'aile du bonheur dans les plaines de l'éternité, ils entreront dans les tentes éternelles.

Faudra-t-il donc, ô mon Dieu, qu'en ce beau jour, il y ait des malheureux exceptés de la délivrance de ton peuple? Hélas, Seigneur, oui, tu l'as dit : ceux qui ferment leur cœur aux promesses évangéliques, ceux qui refusent d'attendre de toi le salut et la délivrance éternelle, *la verront de leurs yeux*; *mais ils n'en goûteront pas.* Hélas, quand les portes du royaume des cieux s'ouvriront, foulés aux pieds, oubliés, oubliés de tous, au milieu de ce transport universel de félicité, ils entendront les acclamations des bienheureux dans les angoisses d'une éternelle mort.

O mes frères, que ces idées sont amères, que ces images sont effrayantes! mais vous êtes avertis; mais les prophètes de l'Eternel-Dieu se sont fait entendre dans vos rues; mais une rédemption éternelle, l'abondance, la paix, la vie sont assurées au peuple qui aura cru.

« Soyez donc fermes dans le Seigneur, bien-aimés; » attachez-vous à ses promesses : elles ne peuvent pas vous tromper; attendez-vous-y dans toutes vos tentations et dans tous vos travaux; « regardez toujours à Jésus-Christ; il » vient, il vient bientôt; et alors bienheureuse l'âme qui » aura cru, parce que les choses qui lui ont été dites de » la part du Seigneur auront leur consommation (Luc, » I, 45)! »

Oui! pensée salutaire, pensée ravissante des promesses de Dieu mon Sauveur, sois-moi toujours présente! viens me visiter dans mes inquiétudes, viens m'affermir à l'heure de mes combats; viens, dans mes douleurs, réponds à mes gémissements; viens, au jour de la sècheresse et de la langueur, me rappeler que c'est le Dieu des promesses qui ramène l'abondance et qui délivre puissamment! — Pensée salutaire, pensée ravissante des promesses de Dieu mon Sauveur, je t'attends à l'heure de ma mort! oh! viens alors me montrer de plus près mon Rédempteur; viens m'y parler de cette rédemption qui se trouve en abondance auprès de lui, et m'y faire boire le sang versé pour moi! oh! viens alors, en me rappelant que vivre c'est Christ et que mourir m'est un gain, m'unir entièrement et pour jamais à Celui qui est puissant pour délivrer mon âme de la mort, pour garder mon dépôt, pour transformer mon corps vil, et pour m'ouvrir enfin les portes de la vie! — A lui la gloire, à jamais. Amen.

FIN.

TABLE DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

	Pages
La Conversion.	1
Gédéon devant l'Ange de l'Eternel.	45
Lettre sur la Divinité de notre Seigneur Jésus-Christ.	80
Le Serpent d'airain.	105
La Préparation de la Pâque chrétienne.	143
David et Hanun.	175
Le Réveil du peuple aux jours de Samuel.	214
Abraham épousant Agar.	257
La Parabole des dix vierges.	293
Le Ministère de saint Paul à Ephèse.	310
Jacob demandant un sépulcre en Canaan.	339
Les Paraboles du printemps, 1er sermon.	364
——— 2e sermon.	385
La chute de Charles X.	412
La Pénitente sauvée par la foi.	429
Devoirs dans les maladies.	453
La Délivrance de Samarie.	471

FIN DE LA TABLE.

SERMONS

PAR

GAUSSEN.

DEUXIÈME SÉRIE.

PARIS,
CHEZ DELAY, LIBRAIRE, RUE TRONCHET, 2.
TOULOUSE,
CHEZ TARTANAC, LIBRAIRE,
RUE DU COLLÉGE-ROYAL, 14.

1847.

SERMONS

PAR

GAUSSEN.

DEUXIÈME SÉRIE.

PARIS,
CHEZ DELAY, LIBRAIRE, RUE TRONCHET, 2.
TOULOUSE,
CHEZ TARTANAC, LIBRAIRE,
RUE DU COLLÉGE-ROYAL, 14.

1847.
Cnn. H

Publié par la Société de Livres religieux, à Toulouse.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE A. CHAUVIN ET COMP^e.

LA PÉNITENTE SAUVÉE PAR LA FOI.

SERMON SUR LUC, VII, 36-49.

Or, un des pharisiens le pria de manger chez lui; et il entra dans la maison de ce pharisien, et se mit à table.

Et voici, il y avait dans la ville une femme de mauvaise vie, qui, ayant su que *Jésus* était à table dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre plein d'une huile odoriférante.

Et se tenant derrière à ses pieds, et pleurant, elle se mit à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses propres cheveux, et lui baisait les pieds, et les oignait de cette huile odoriférante.

Mais le pharisien qui l'avait convié, voyant cela, dit en soi-même : Si celui-ci était prophète, certes il saurait qui et quelle est cette femme qui le touche ; car c'est *une femme* de mauvaise vie.

Et Jésus, prenant la parole, lui dit : Simon, j'ai quelque chose à te dire; et il dit : Maître, dis-la.

Un créancier avait deux débiteurs; l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante.

Et comme ils n'avaient pas de quoi payer, il quitta la dette à l'un et à l'autre. Dis donc lequel d'eux l'aimera le plus?

Et Simon répondant, lui dit : J'estime que c'est celui à qui il a quitté davantage; et *Jésus* lui dit : Tu as droitement jugé.

Alors se tournant vers la femme, il dit à Simon : Vois-tu cette femme? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour laver mes pieds; mais elle a arrosé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés avec ses propres cheveux.

Tu ne m'as point donné un baiser; mais elle, depuis que je suis entré, n'a cessé de baiser mes pieds.

Tu n'as point oint ma tête d'huile; mais elle a oint mes pieds d'une huile odoriférante.

C'est pourquoi je te dis que ses péchés, qui sont grands, lui seront pardonnés; car elle a beaucoup aimé. Or, celui à qui il est moins pardonné, aime moins.

Puis il dit à la femme : Tes péchés te sont pardonnés.

Et ceux qui étaient avec lui à table se mirent à dire entre eux : Qui est celui-ci, qui même pardonne les péchés ?

« Dieu a tant aimé le monde, que de donner son Fils » unique au monde, afin que quiconque croirait en lui » ne périt point, mais qu'il eût la vie éternelle. »

Voilà, mes frères, le message dont les ministres de Jésus-Christ sont chargés auprès de vos âmes ; voilà la doctrine que nous avons apprise de nos saintes Écritures ; voilà ce que nous nous efforçons de vous annoncer, chaque dimanche, avec autant de clarté qu'il nous est possible.

Nous vous prêchons, avec saint Paul, que « tous ont » péché ; que tous sont privés de la gloire de Dieu ; que » toute bouche doit être fermée, et que tout homme doit » être reconnu coupable devant Dieu ; » que vous êtes tous de pauvres pécheurs, nés dans la corruption, enclins au mal, attirant sur vous, par son juste jugement, la condamnation et la mort ; mais que Dieu, dans ses miséricordes, qui sont infinies et qui ne sont pas moins incompréhensibles que sa grandeur, que Dieu, trop saint et trop juste pour pardonner les péchés sans une expiation, a daigné nous envoyer un sauveur, qui s'est offert comme une victime pour souffrir à notre place. Nous vous prêchons que cette justice parfaite du second Adam est imputée à tous ceux qui, reconnaissant leur iniquité devant Dieu, ne fondent leur pardon, leur paix et leur vie que sur les mérites de son Fils, et n'attendent même le renouvellement de leur nature et le changement de leur cœur que comme une œuvre d'en haut, comme une opération du Saint-Esprit habitant en eux par le moyen de la foi, comme une grâce qu'ils n'obtiennent non plus que par les mérites du Sauveur.

« Aucune chair ne sera justifiée devant Dieu par les » œuvres de la loi, dit l'Apôtre; mais nous sommes justi- » fiés gratuitement par sa grâce, par le rachat qui est par » Jésus-Christ; et cela ne vient point de nous : c'est un » don de Dieu; non point par les œuvres, afin que nul » ne se glorifie; car nous sommes son ouvrage, ayant été » créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, que Dieu » a préparées, afin que nous cheminions en elles. »

Voilà l'évangile, mes frères; voilà la bonne nouvelle que nous sommes chargés de vous annoncer; voilà ce que vous rappellent aussi les communions saintes où nous vous présentons, de la part de Jésus-Christ, son corps rompu à votre place, et le sang de la nouvelle alliance répandu pour la rémission de vos péchés.

Mais cette bonne nouvelle a été, dans tous les temps, « scandale aux uns et folie aux autres. » « La doctrine de la » croix, » disait déjà l'apôtre Paul aux hommes de son temps, « est une folie à l'homme naturel; la bonne nouvelle que » nous prêchons est voilée à ceux qui périssent, à savoir » aux incrédules, dont le Dieu de ce monde a aveuglé » l'entendement. »

Dans tous les temps, les amis du monde et les sages du siècle ont élevé contre cette doctrine les mêmes objections que Paul réfutait, il y a 1800 ans, dans les chapitres VI et VII de son Epître aux Romains, et dans les chapitres II et III de son Epître aux Galates : « Quoi donc, » répondait-on à ses prédications, « demeurerons-nous dans » le péché, afin que la grâce soit plus abondante! Quoi » donc! pécherons-nous, parce que nous ne sommes » point sous la loi mais sous la grâce? Quoi donc! Jésus- » Christ est-il ministre du péché? »

Dans tous les temps, on s'est scandalisé, comme le pha-

risien Simon de notre texte, à ces paroles de notre Seigneur: « Va, ma fille, ta foi t'a sauvée; va-t-en en paix. » — On a objecté contre cette doctrine, qu'elle affaiblit nos obligations à la sainteté, qu'elle tend à la licence, et qu'elle ôte à la pratique des bonnes œuvres son principal motif, en assurant aux pécheurs une impunité gratuite, en faisant dépendre entièrement notre justification devant Dieu d'une obéissance qui nous est étrangère, comme si, dit-on, les mérites de cet homme extraordinaire, qui mourut en Judée il y a 1800 ans, pouvaient en aucune manière devenir aussi les nôtres!

A cette objection, mes frères, la sainte Écriture oppose trois réponses également concluantes: l'autorité, le raisonnement et l'expérience.

Premièrement, elle répond par l'autorité: elle nous déclare, de la part du Dieu qui ne peut mentir, que ceux qui sentent leur juste condamnation devant Dieu, et recourent, pour en être délivrés, à la seule miséricorde de Dieu par Jésus-Christ, reçoivent infailliblement dans leur cœur les secours du Saint-Esprit, qui sanctifie de jour en jour leurs affections et leur conduite. — C'est ce que nous vous prêchâmes dimanche dernier.

Mais, en second lieu, l'Ecriture répond par le raisonnement: elle nous rappelle souvent que les principes mêmes de la foi chrétienne, lorsqu'elle est véritable, bien loin d'affaiblir dans le croyant, comme on l'a prétendu, la haine du mal, sont précisément ceux qui peuvent le plus, ou pour mieux dire, qui peuvent seuls, porter son âme à craindre le péché en le haïssant; qui peuvent seuls y tuer les convoitises; seuls y faire dominer, au lieu de l'amour du monde, l'amour de Dieu et une crainte toute filiale de lui déplaire; seuls, en un mot,

nous rendre ses commandements faciles, son joug doux et son fardeau léger.

En troisième lieu, l'Ecriture répond par l'expérience : elle nous montre que toujours les hommes mondains et sensuels se sont déclarés contre cette doctrine, tandis que toujours les personnes qui la professent ont été précisément celles que le monde accusait d'être trop sévères dans leur morale, et voyait les plus assidues aux saints devoirs de la tempérance, de la justice et de la piété.

Ces deux dernières réponses, mes frères, je veux dire, celle du raisonnement et celle de l'expérience, sont aussi celles que, dans notre texte, Jésus a daigné faire à la pensée du pharisien Simon, qui s'étonnait, comme les hommes de notre siècle, et qui se scandalisait à la vue de cette douce condescendance avec laquelle une femme pécheresse était accueillie en sa présence. Et c'est également cette double réponse que je me propose, mes bien-aimés frères, de vous présenter aujourd'hui, dans l'exposition simple et rapide du trait touchant de notre texte et de son admirable parabole. — Vous y verrez encore une fois, comme à l'œil, quelle est la nature de la foi chrétienne, et quels en sont nécessairement les effets, dès qu'elle est véritable ; et vous y apprendrez aussi, je l'espère, «à vous éprouver, à » vous examiner vous-mêmes, pour voir si vous êtes dans » la foi ; » car le Saint-Esprit va nous y montrer, d'un côté, comment l'homme est justifié par la foi sans les œuvres, et de l'autre, comment la foi sans l'amour (ou, ce qui revient au même, sans les œuvres), est une foi prétendue, une foi fausse, une foi morte !

Oh ! puissions-nous tous apprendre, par l'exemple de la pécheresse, à nous humilier dès ce jour aux pieds de Jé-

sus-Christ et à beaucoup aimer, comme ayant été beaucoup pardonnés. Et puisse ainsi chacun de nous entendre, dans le fond de sa conscience, ces ravissantes paroles de Jésus-Christ : « Mon enfant, tes péchés te sont pardonnés; va-t'en en paix! ta foi t'a sauvé; va, mon enfant, va-t'en en paix! »

Un pharisien ayant prié Jésus de venir manger chez lui, il entra dans la maison du pharisien, et se mit à table.

Oui, telle a été, pendant qu'il a vécu sur la terre, la douce et touchante condescendance du Fils de l'homme; et ce Fils de l'homme, bien qu'élevé maintenant par-dessus tous les cieux, est encore aujourd'hui toujours le même. Occupé sans cesse d'instruire et de consoler, il allait de lieu en lieu faisant du bien; il profitait des moindres circonstances pour donner des leçons utiles, pour réveiller les consciences, et pour élever aux choses d'en-haut les enfants des hommes. — Après s'être anéanti soi-même jusqu'à prendre la forme d'un serviteur, il s'abaissait encore jusqu'aux moindres d'entre eux; il vivait dans leur familiarité; il supportait leurs défauts, leur grossièreté, leurs ignorances et jusqu'à leurs dédains ; il ne se refusait pas à venir s'asseoir dans l'humble réduit de la pauvreté, non plus que dans la demeure du péager et de l'homme de mauvaise vie; mais il ne dédaignait pas davantage d'aller prendre place à la table de ces orgueilleux pharisiens qui pensaient l'honorer en l'y recevant, et qui, pleins de mépris pour les autres et de confiance en leur propre justice, se montraient si peu disposés à recevoir les doctrines de la repentance et du pardon. — C'était ainsi que, venu dans le monde pour sauver ce qui est perdu, il cherchait les âmes au milieu des privations et des mépris,

« nous laissant un exemple, afin que nous suivissions ses » traces. »

On a pensé que ce pharisien, qui se nommait *Simon*, devait être le même personnage, que Matthieu, dans son chap. XXVIe, et Marc en son XIVe, ont nommé: « Simon » le lépreux; » et l'on a pu croire qu'ayant, comme tant d'autres, été guéri par la puissance du Sauveur, il l'avait invité dans sa demeure, pour lui témoigner sa reconnaissance, et pour connaître mieux ce qu'il fallait penser de cet être si grand en œuvre, mais si doux et si profondément abaissé.

Or, voici, dit saint Luc, *il y avait dans la ville une femme de mauvaise vie qui, ayant su que Jésus était à table dans la maison du pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'une huile odoriférante, d'un nard pur et de grand prix* (Matthieu, XXVI; Jean, XII; Marc, XIV); *et se tenant derrière, aux pieds de Jésus et pleurant, elle se mit à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses propres cheveux; elle lui baisait les pieds, et les oignait de cette huile odoriférante.*

Nous ne nous arrêterons pas, mes frères, à chercher qui pouvait être cette femme dont il est ici parlé. Nous nous contenterons de dire que ceux qui l'ont prise pour Marie-Magdelaine n'ont pu trouver, dans la sainte Ecriture, aucun témoignage quelconque pour appuyer leur assertion, et qu'il nous paraît très-probable, par la comparaison des trois autres évangélistes avec notre texte, que cette femme était Marie, sœur de Marthe et de Lazare. Mais ne consumons pas de temps à des recherches inutiles, lorsqu'un spectacle si profondément instructif appelle notre attention. Qu'il nous suffise de savoir que cette femme, après avoir donné, pendant une partie de sa vie, un spectacle de scandale, et fait taire, autant qu'il était en elle, la voix de

l'honneur, les cris de sa conscience et les appels de son Dieu, cette femme avait rencontré Jésus prêchant la repentance et le pardon des péchés : « Convertissez-vous, car » le royaume des cieux est proche! Si vous ne vous con- » vertissez, vous périrez. — Le Fils de l'homme est venu » chercher et sauver ce qui est perdu. Je suis l'Agneau de » Dieu, j'ôte le péché du monde. Je suis venu pour être » navré pour vos forfaits et froissé pour vos iniquités. » Venez donc à moi, vous tous qui êtes travaillés et char- » gés et je vous soulagerai; je donnerai la paix à vos » âmes; je ne repousserai point dehors celui qui viendra » à moi! Je viens appeler à la repentance, non pas des » justes, mais des pécheurs. »

Telles étaient les prédications de Jésus-Christ; la pécheresse de Béthanie les avaient entendues, et ces invitations, brisant son cœur de pierre, lui avaient fait plus vivement sentir toute l'horreur de sa conduite passée que n'avaient pu faire jusque-là tous les reproches des hommes, et toutes les amertumes de sa vie. Quoi! Dieu a donc tellement haï le péché et tellement aimé le monde, qu'il n'a pas épargné pour nous son propre Fils! Quoi! voilà donc jusqu'où va la miséricorde de ce Dieu tant oublié et tant offensé! Et cet Etre saint et terrible, au lieu de m'écraser, me tend encore les bras pour me pardonner et m'accueillir, tandis que les hommes (et je l'ai trop mérité) me repoussent loin d'eux avec indignation! O mon Dieu, mon Dieu! mes yeux s'ouvrent enfin sur ma misère et mon horrible danger! J'étais dans la voie large; je courais à la mort; j'étais ton ennemie! moi, ton ennemie, ô bon Dieu! j'étais perdue, perdue pour jamais; et cependant, il y a encore des pardons aussi pour moi! C'est donc une chose certaine, que Jésus-Christ est venu

dans le monde pour sauver les pécheurs, desquels moi je suis la plus grande! O éternité! éternité! j'ose donc maintenant te contempler; je puis jeter sans effroi mes regards sur tes effrayantes et prochaines profondeurs; j'y puis espérer encore le repos, la paix, la pureté, la gloire même! — Miséricorde de mon Dieu! combien je t'ai méconnue, et que j'étais aveugle! Ce cœur que tu demandes, je le livrais à Satan; ces soins, cette jeunesse, ces années et tous ces dons de ta patience, je les employais à perdre ceux que toi, mon Sauveur, tu venais racheter au prix de tout ton sang! et tu ne m'as pas rejeté, et tu daignes m'accueillir encore....!

On ignore dans quels temps et de quelle manière le Seigneur Jésus avait révélé sa grâce à cette femme; l'Evangile ne nous a rien appris des premières circonstances de sa conversion; mais voyez ce qu'il nous rapporte, et de son repentir, et de sa sainte douleur, et de son courage pour la témoigner, et de son ardent amour pour son Rédempteur.

Ayant appris qu'il était à table chez le pharisien Simon, elle ne craint pas de l'y venir chercher, pour se jeter à ses pieds, pour l'adorer devant tous, et pour faire un aveu public de son humiliation. — Ah! si cette femme avait été, par ses crimes, une occasion de scandale, qu'elle est exemplaire, et je l'ose dire, qu'elle est héroïque dans son repentir! — Comme elle montre, par son exemple, l'efficace toute-puissante de la bonne nouvelle du pardon, pour changer toute une vie! Elle veut réparer, autant qu'il est en elle, les funestes effets de ses exemples passés; elle veut confesser et son crime et sa honte à la face du ciel et de la terre; elle veut adorer dans la poudre le Sauveur de son âme; elle veut verser encore à ses pieds des larmes de pénitence: rien ne l'arrête. Elle court à la maison de

l'orgueilleux pharisien; elle s'élève au-dessus de toute crainte mondaine. Riche, comme on peut le conclure de ce nard d'un grand prix qu'elle verse sur la tête du Sauveur, et qu'elle eût pu vendre jusqu'à 300 pièces d'argent (suivant l'évaluation de Juda Iscariot), elle n'hésite point, en s'allant jeter à ses pieds, de se soumettre aux jugements de la foule qui entoure cette demeure. Elle n'est point arrêtée par cette pensée : que va-t-on dire de moi? Elle va dans une maison étrangère, sans y être invitée, troubler la joie d'un festin par ses larmes; elle veut faire, par cette action extraordinaire, comme une confession publique de ses premiers désordres et de la haine qu'elle en a conçue. Mais voyez, que sa douleur est touchante, et qu'il y a d'humilité dans les témoignages d'amour qu'elle donne au Sauveur! Elle se jette à genoux; elle se tient derrière Jésus; elle n'ose, elle ne peut parler; elle pleure de joie et de repentir; elle ne peut s'exprimer que par des sanglots. Tout ce qui servit à la rendre coupable, elle l'emploie maintenant à témoigner son amour et son adoration. Ses yeux, où brillait jadis une joie profane, aujourd'hui ternis par la douleur, arrosent de larmes les pieds du Sauveur; elle les essuie de ses cheveux qu'elle ornait autrefois avec tant de complaisance; et brisant à ces pieds ce vase d'albâtre dont elle faisait naguère un usage profane, elle les oint de cette essence de grand prix. Plus elle sent combien elle fut coupable, plus elle aime aujourd'hui; et plus elle aime aujourd'hui, plus elle sent combien elle fut coupable.

Et, se tenant derrière aux pieds de Jésus, elle se mit à pleurer, dit saint Luc; *elle lui arrosait les pieds de ses larmes, et elle les essuyait avec ses cheveux; elle les baisait et elle les oignait du nard qu'elle avait apporté. Il lui a été beaucoup pardonné, et c'est pour cela qu'elle a beaucoup aimé!*

Cependant, le pharisien Simon, voyant que le Seigneur, loin de repousser ces témoignages de la pécheresse, se les laissait donner avec une douce condescendance, et semblait en accueillir l'hommage, le pharisien Simon, qui n'avait pu jusque-là s'empêcher de reconnaître en cet homme un être extraordinaire et des pouvoirs miraculeux, commençait à concevoir des doutes secrets sur sa mission divine. Quoi! se disait-il, si c'était un prophète, userait-il de tant de complaisance envers une personne si digne de mépris? ne la repousserait-il pas loin de sa présence? ne saurait-il pas que *celle qui le touche est une femme de mauvaise vie?* n'aurait-il pas trop de clairvoyance pour la méconnaître, et trop de sainteté pour l'accueillir? se montrerait-il ainsi l'*ami des péagers et des gens de mauvaise vie?*

Eh! pauvre aveugle! ouvre donc les yeux! et connais-toi toi-même! Rentre dans ta conscience, pharisien superbe! Celui qui est près de toi est un prophète, sans doute, et même plus qu'un prophète : il est ton juge; et « toutes les » églises connaîtront » qu'il est « celui qui sonde les cœurs » et les reins, car il rendra à chacun selon ses œuvres. » Celui qui est près de toi ne lit pas seulement dans le cœur de cette femme, il lit dans le tien; et penses-tu que, s'il n'était la charité même, il te supportât toi-même en sa présence? Et toi, as-tu donc satisfait à sa loi? as-tu su réprimer et ta langue et tes mauvaises pensées? as-tu compté tous les secours, toutes les lumières, toutes les convictions qui t'avaient été données, et qui te rendent peut-être devant Dieu beaucoup plus coupable encore que cette femme objet de tes mépris? Et toi, pur au-dehors comme un sépulcre blanchi, n'es-tu point au-dedans tout rempli d'impureté? es-tu prêt à paraître devant le Juge du monde? N'as-tu pas péché dès ta jeunesse? n'as-tu pas péché souvent? et

n'as-tu pas besoin, comme cette pécheresse, des miséricordes sans nombre de ton Dieu, pour « éviter la colère à venir » et pour échapper « aux ardeurs éternelles ? »

Mais remarquez ici, mes frères, avec quel ménagement et quelle douceur toute divine, le Seigneur (en répondant aux secrètes pensées du pharisien, et en lui montrant par là qu'il est bien un prophète, et qu'il lit bien au fond des consciences) va s'appliquer à lui faire comprendre quelle est la nature de la foi chrétienne et quels en sont toujours les effets chez ceux qui l'ont reçue. — Admirez comment il va, par une parabole non moins simple que frappante, l'inviter à rentrer en lui-même, et lui faire voir que la doctrine de la rémission des péchés par le sang de Jésus-Christ, bien loin de répugner à la sainteté que Dieu réclame, est au contraire le moyen puissant par lequel l'Esprit saint purifie les cœurs et prépare ses élus pour l'héritage des saints dans la lumière.

Simon, j'ai une chose à te dire ! et Simon répondit : Maître, dis-la.

Un créancier avait deux débiteurs insolvables, *dont l'un lui devait cinq cents pièces d'argent et l'autre cinquante. Et comme ils n'avaient pas de quoi payer, il quitta la dette à l'un et à l'autre. Dis-moi donc lequel des deux* ressentira pour lui le plus d'*amour* et de reconnaissance. *Et Simon, répondant, lui dit : J'estime que c'est celui à qui il a quitté davantage. Tu as sainement jugé*, répartit Jésus ; applique-toi donc cette parabole.

Voilà la nature de la foi chrétienne ; la voilà définie en deux mots : elle consiste à se reconnaître à la fois et comme un débiteur insolvable et comme un débiteur acquitté devant Dieu.

Le chrétien fidèle se dit à lui-même : Je suis chargé

d'une dette immense, je suis insolvable, j'ai attiré sur moi, par le juste jugement de Dieu, la condamnation et la mort. Mais le chrétien fidèle se dit aussi à lui-même, la Parole de Dieu dans ses mains : Jésus-Christ est mort pour moi, il a payé ma rançon ; je suis donc acquitté devant mon Dieu, je suis pardonné ; je suis libre, je suis sauvé, je suis heureux ; car je lis ces mots dans sa Parole : « Je vous écris ces choses, » à vous qui croyez au nom du Fils de Dieu, afin que vous » SACHIEZ que vous AVEZ la vie éternelle. » — O mon Dieu, je crois au Fils de Dieu ; tu veux donc que je sache que j'ai la vie, la vie éternelle ! ô miséricorde, miséricorde de mon Dieu !

Mes frères, ne voyez-vous pas qu'un homme bien convaincu de ces deux vérités, un homme persuadé qu'il est débiteur, qu'il a mérité la mort, mais qu'il est acquitté et qu'il ne l'est que par Jésus-Christ, sera, par cette persuasion même, porté plus puissamment que par tous les motifs imaginables, à fuir le péché comme son plus odieux ennemi et à aimer son Dieu de toutes les puissances de son âme rachetée ?

Le chrétien fidèle a reconnu qu'il devait à son Créateur la soumission la plus complète et la plus intime ; il a senti que cette loi qui nous ordonne de l'aimer « de toute notre » âme, de toute notre pensée, de toutes nos forces, » est une loi « sainte, juste et bonne ; » il a compris que le péché est une révolte qui attire sur l'homme, par le juste jugement de Dieu, la condamnation et la mort ; il en a vu l'odieux et il a craint « la colère à venir. » D'ailleurs, s'est-il dit, ce n'est point à moi, créature avilie, ce n'est pas au rebelle de déterminer ce que la rebellion mérite ; c'est à Dieu de me le dire, à Dieu de m'apprendre ce qu'il en pense et ce que j'en dois penser. Et que ne m'as-tu pas dit là-dessus,

ô mon Dieu! que n'as-tu pas révélé sur cette croix de Golgotha! — A quel prix il a fallu que je fusse racheté! — Quoi! le péché était donc si abominable à tes regards, ô mon Dieu, qu'il a fallu, pour que tu pusses pardonner aux pécheurs, que le Fils de ton amour vînt l'expier sur cette terre, dans les angoisses de la croix! Quoi! tu as donc tellement aimé mon âme et tellement haï mon péché, que de ne pas « épargner ton propre Fils, » lorsque ton propre Fils s'est présenté devant toi chargé de ce péché! Il a fallu que, pour me racheter, ce Fils éternel devînt un fils des hommes, lui, « Dieu sur toutes choses, béni éter- » nellement! » — Il a fallu qu'il fût un « homme de dou- » leur, sachant la langueur, » pénétré de tristesse « jus- » qu'à la mort, » moqué, insulté, « navré pour mes for- » faits, » abattu en Gethsémané, avec de « grands cris et des » larmes; » puis, fouetté dans Jérusalem, portant sa croix sur Golgotha, attaché nu sur un gibet infâme, suspendu par ses plaies, et que, cependant, ces angoisses de son corps ne fussent que l'accompagnement des détresses plus profondes et plus mystérieuses de son âme incomparable, lorsque, sous le poids du courroux céleste et de notre malédiction, il eut à s'écrier : « Mon Dieu, mon Dieu, pour- » quoi m'as-tu laissé! »

Ah! mes frères, le chrétien qui considère ainsi par la foi son Sauveur dans l'agonie, ne s'écriera-t-il pas avec Paul : « Que deviendrais-je, ô mon Dieu, si je négligeais » un si grand salut! » Et, puisque tu « n'as pas épargné » ton propre Fils, » m'épargnerais-tu, moi, lorsque je paraîtrais devant toi couvert de mon iniquité et sans le sang de la croix! Ne sentira-t-il pas que « c'est une chose terri- » ble de tomber entre les mains du Dieu vivant! » Ne regardera-t-il pas avec une sainte douleur à Celui qu'il « a

» percé, et n'en mènera-t-il pas deuil comme sur la mort » d'un fils unique? »— Voilà, mes frères, voilà ce que produira nécessairement chez un chrétien fidèle cette première persuasion, qu'il est un débiteur insolvable devant son Dieu, dès que cette pensée, au lieu de n'être, comme trop souvent, qu'une profession de ses lèvres ou qu'un froid système de son intelligence, aura réellement pénétré dans son âme comme une persuasion, par l'Esprit du Dieu vivant.

Mais ce n'est pas tout encore, mes frères, et ce n'est là, j'ose le dire, que la moitié de la foi d'une âme chrétienne.

Je ne me regarde pas seulement comme un débiteur insolvable, comme condamné, comme perdu par moi-même; mais je sais en même temps, par la Parole de Dieu, et je crois dans mon cœur, que mes péchés me sont pardonnés, que ma foi m'a sauvé, que ma dette est entièrement acquittée et qu'elle l'est gratuitement. Je crois, comme dit l'Apôtre, que « lorsque j'étais mort dans mes péchés, Dieu » m'a fait revivre en Jésus-Christ; qu'il m'a pardonné gra- » tuitement toutes mes offenses; qu'il a effacé l'acte d'obli- » gation qui m'était contraire, et qu'il l'a complètement an- » nulé, l'ayant attaché à la croix. » — Ah! mes frères, voilà ce qui change le cœur. — En effet, on ne peut pas aimer Dieu, tant qu'on ne se croit pas en paix avec lui; tant qu'on peut croire ou seulement soupçonner qu'il est notre ennemi, et que, si nous mourions ce soir, ce soir nous irions pour toujours à sa gauche, loin de sa présence, avec les ouvriers d'iniquité. — Non, il faut que je sache qu'il m'a été beaucoup pardonné, qu'il m'a été pardonné à grand prix de la part de Dieu, qu'il m'a été pardonné gratuitement, qu'il m'a été pardonné aujourd'hui; il faut que je me croie à jamais délivré de la colère à venir et des horreurs de l'éter-

nité; il faut que je sache et que je croie tout cela, pour que j'aime mon Dieu, et que, comme la pécheresse, je puisse *beaucoup aimer*.

O charité infinie de mon Dieu, amour élevé par-dessus nos pensées comme les cieux par-dessus la terre, amour plus incompréhensible encore que toutes ses autres grandeurs; miséricorde, miséricorde de mon Dieu, puisses-tu pénétrer toutes les âmes de cette paroisse! Puissé-je, ô mon Sauveur, par mon rapide ministère, en amener plusieurs, dans ces campagnes, à cette connaissance de ta bonne nouvelle, à cette foi de tes élus, puisque cette bonne nouvelle et cette foi sont «ta puissance pour sauver.» Nous croyons, Seigneur, nous croyons; subviens à notre incrédulité!

C'est donc pour cela, mes chers frères, que « je fléchis » les genoux, » comme saint Paul, « devant le Père de » notre Seigneur Jésus-Christ, afin que, selon les richesses » de sa gloire, il vous accorde à tous d'être puissamment » fortifiés par son Esprit dans l'homme intérieur, en sorte » que Christ habite dans votre cœur par la foi, et qu'étant » enracinés et fondés dans l'amour de Christ, vous puissiez » comprendre avec tous les saints quelle en est la largeur, » la longueur, la profondeur et la hauteur, et connaître » l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance. » Oh oui, Seigneur! car c'est par la connaissance de cet amour que ton règne s'établit dans les cœurs. C'est alors qu'ils *aiment beaucoup, sachant qu'il leur a été beaucoup pardonné;* alors que « l'amour de Christ les presse et les pos- » sède; » alors qu'ils désirent ne « plus vivre pour eux- » mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour » eux; » alors que, « rachetés à grand prix, » ils veulent « glorifier Dieu dans leur corps et dans leur esprit » qui lui appartiennent! »

Voilà, mes frères, quels sont les effets de la doctrine évangélique : elle produit le repentir et l'amour; elle pénètre l'âme de cette pensée, qu'«il lui a été beaucoup » pardonné, et que c'est pour cela qu'il faut beaucoup ai- » mer; » elle lui montre que, « lorsque nous aurions fait » tout ce qu'il nous est ordonné de faire, nous devrions » dire encore que nous ne sommes que des serviteurs inu- » tiles, parce qu'après tout, ce que nous avons fait, nous » étions obligés de le faire; » elle donne au chrétien de trouver les commandements de Dieu faciles, le joug de sa loi bienheureux, et « son fardeau léger. »

Mais voyez, au contraire, le pharisien Simon; voyez les hommes qui, comme lui, rejettent cette sainte doctrine et s'en scandalisent : ils se font du service de Dieu un fardeau, un ennui, un impôt onéreux, une tâche importune; ils croient que le Seigneur leur « devient débiteur » pour le culte imparfait et sans amour qu'ils s'efforçent peut-être de lui rendre. — Aussi, remarquez, mes frères, que c'est précisément là le raisonnement par lequel notre Seigneur veut faire rentrer en lui-même le pharisien Simon : *Celui à qui l'on remet moins, aime moins.* — Et toi, Simon, *tu as sainement jugé*, applique-toi donc cette parabole... Qu'as-tu fait jusqu'ici pour moi? quel amour as-tu ressenti pour celui que tu appelles le Fils de Dieu, le Sauveur du monde? Plein du sentiment de tes mérites et de confiance en ta propre justice, tu ressembles à ce second débiteur, qui pense ne devoir qu'une somme légère. Quelle marque d'attachement et de respect ai-je reçues de toi? Avec quelle froideur n'as-tu pas accueilli dans ta maison le Rédempteur des hommes? A peine lui as-tu témoigné les égards dont on a coutume en ce pays d'honorer ses hôtes. *Tu ne m'as point salué par un baiser;* tu n'as fait

répandre ni l'huile sur ma tête, ni l'eau sur mes pieds; tandis que cette femme les a couverts de ses baisers et de ses larmes, les a essuyés de ses cheveux, les a oints des plus précieuses essences. En un mot, Simon, tu ne me vois qu'avec indifférence, tandis que cette pénitente me chérit comme son Sauveur et m'adore comme son Dieu. *C'est pourquoi je te dis que ses péchés, qui sont grands, lui sont pardonnés; et c'est pour cela qu'elle a beaucoup aimé.* Celui qui croit qu'on ne lui a rien remis ou presque rien, celui-là n'aime point ou presque point. Celui qui croit, qui sait, qui sent qu'on lui a remis beaucoup, celui-là aime beaucoup.

J'ai suivi, pour abréger, dans ce passage, mes frères, la traduction d'Osterwald, qui donne plutôt ici la pensée du Seigneur que l'interprétation rigoureuse de ses paroles. Le grec, en effet, porterait : *Car elle a beaucoup aimé*, plutôt que, *Et c'est pour cela qu'elle a beaucoup aimé.* — Mais *Car*, ici, exprime la preuve et non la cause; comme cela se fait souvent dans le discours. Ne disons-nous pas d'un débiteur : « On a payé sa dette, car il est sorti de prison. » Ce qui revient à dire : « On a payé sa dette, et c'est pour cela qu'il est sorti de prison ? » — Le pardon, chez cette pénitente, a précédé l'amour, et l'amour en est la preuve. — Et ce qui montre, avec la plus entière évidence, que c'est bien ici la pensée de Jésus-Christ, c'est d'abord le sens nécessaire de la parabole par laquelle il l'a développée; c'est ensuite cette parole inverse, mais toute équivalente, du Seigneur : *Celui à qui on remet moins, aime moins;* et c'est enfin celle-ci : *Ta foi t'a sauvée* (ta foi, et non ton amour); mais cette foi produit l'amour, selon qu'il est écrit (1 Tim., 1, 5) : « Le but de la prédica-» tion, c'est l'amour, lequel procède d'une foi sincère. »

C'est donc ainsi, mes frères, comme je vous l'avais dit, que le Seigneur emploie deux moyens pour éclairer Simon et pour le faire rentrer en lui-même : le raisonnement et l'expérience.

Eh bien, mes frères, que chacun donc ici s'examine lui-même, et qu'il rentre aussi dans son cœur, pour en écouter les expériences et pour s'interroger devant son Dieu : Ai-je été jusqu'ici, pour le Sauveur du monde, comme Simon le pharisien, ou la pénitente de Béthanie? Qu'ai-je fait pour lui? quelles larmes ai-je su verser à ses pieds? quelle preuve d'amour ai-je su lui présenter? Lui montré-je la dévotion pure et sans tache qui consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et à se conserver pur des souillures de ce monde? Ai-je sacrifié pour lui mon vase d'essence, mon nard d'un grand prix et mes convoitises passées? Le péché, qui habite dans mon corps mortel, a-t-il cessé d'y régner? Suis-je fervent dans mes prières? Son culte fait-il ma joie? Sais-je, comme la pénitente, confesser Jésus-Christ et l'adorer en la présence des pharisiens et des indifférents? M'appliqué-je à le faire aimer dans ma famille, chez mes enfants et mes domestiques? — Ou bien, n'aurais-je que de la tiédeur pour son nom, pour son culte, pour ses voies, pour sa parole? — Ou bien, me contenterais-je, comme le pharisien Simon, de lui rendre des hommages insignifiants, et d'avoir froidement pour lui les égards communs qu'on ne saurait lui refuser sans honte, même aux yeux des hommes.

O mes frères, si vous pouvez répondre à ces questions d'une manière satisfaisante, vous êtes bienheureux, mille fois heureux. — Si vous avez en vous l'amour du Sauveur, ce vous est la preuve qu'il vous a aimé le premier. Si vous

cherchez réellement sa face, vous pouvez dire comme David : Mon Dieu, c'est de ta part que mon cœur me dit, cherchez ma face! Si vous sentez l'œuvre de la grâce de Dieu accomplie en vous, ce vous est la preuve de l'œuvre de la grâce accomplie pour vous. Vous êtes bienheureux : « étant justifiés par la foi, vous avez la paix avec Dieu ; » et c'est à vous, comme à la pénitente de l'Evangile, que s'adressent les tendres, les ravissantes paroles rapportées à la fin de notre texte : *Va-t-en en paix!*

Vous l'avez vu : lorsque le Seigneur eut ainsi parlé au pharisien Simon, il se tourna vers la femme, et lui confirmant les assurances de pardon qu'il lui avait déjà données, il lui fit entendre cette déclaration qu'elle n'eût pas échangée contre tous les trésors de l'univers : *Ma fille, tes péchés te sont pardonnés! Je vous dis que ses péchés qui sont grands lui sont pardonnés. — Et comme ceux qui étaient à table avec lui se disaient l'un à l'autre : Qui est celui-ci qui même pardonne les péchés?* le Seigneur, s'adressant encore à la pénitente, lui dit avec une autorité toute divine, et du ton de l'Etre qui seul a le droit de pardonner les péchés, parce qu'il est Celui que les péchés offensent : *Ta foi t'a sauvée! va-t-en en paix!* c'est-à-dire : Va, je te donne ma paix, je te laisse ma paix, et je ne la donne pas comme le monde la donne! va, désormais achève ta carrière avec la paix de ton Dieu qui surpasse tout entendement. Tes péchés étaient grands; ils étaient rouges comme le vermillon; ils sont blanchis comme la neige : c'est le Sauveur du monde qui t'en donne l'assurance; il te gardera par son Esprit; il te conduira par son conseil, et puis, il te recevra dans sa gloire, et il y essuiera toute larme de tes yeux !

Mais c'est à vous maintenant que je veux m'adresser, mes chers frères, en terminant cette explication ; à vous

qui ne pourriez répondre d'une manière satisfaisante aux questions que je viens de vous faire entendre, et qui devez plutôt vous mettre, avec le pharisien Simon, au rang de ceux qui ont peu aimé; à vous qui gémissez, en secret peut-être, de la tiédeur de vos dévotions, de la langueur et de la sèche distraction de vos prières, du retour fréquent des pensées condamnables qui vous obsèdent, de votre lâcheté pour le service de votre Dieu, et de vos déplorables rechutes. — Oui, c'est à vous d'abord que je veux m'adresser, en terminant, pour vous supplier de vous rappeler, l'instruction de ce jour et de l'appliquer à votre condition présente. Allez, vous dirai-je, à la racine de l'arbre, chercher les causes de sa stérilité; allez, aux défauts de votre foi, chercher les défauts de votre vie. Hélas! ils viennent certainement de ce que vous êtes semblable à ce premier débiteur dont a parlé Jésus : *Celui à qui on remet moins aime moins.* — Ils viennent, ou bien de ce que vous n'avez pas assez connu la grandeur de votre dette; ou bien, surtout, de ce que, l'ayant reconnue, vous n'avez pas encore cru, dans votre cœur, que cette affreuse dette vous fût remise; remise aujourd'hui, remise gratuitement par Jésus-Christ; et de ce qu'ainsi vous n'avez point su boire encore le sang de la nouvelle alliance répandu pour la rémission des péchés.

Peut-être, ai-je dit, n'avez-vous pas encore compris à quel point votre dette est immense, à quel degré vous êtes insolvable et absolument perdu. — Vous vous confiez probablement, en quelque mesure, en vos mérites futurs, si ce n'est en vos mérites passés. — Comme le pharisien Simon, vous faites peu de cas encore de l'œuvre de Jésus-Christ et des doctrines de sa croix. — Oh, si je pouvais vous faire sentir votre danger! — Voudriez-vous qu'un de vos sembla-

bles, qu'un petit enfant seulement, connût tout ce qui s'est passé dans votre cœur? N'en seriez-vous pas couvert de confusion? Et que devez-vous donc penser du jour où vous irez comparaître devant Celui qui règne dans les cieux, et qui sonde les cœurs et les reins? — Quel est le commandement de nos saints livres que vous n'ayez violé, et qui ne vous condamne? Et que pensez-vous de cette sentence : « Maudit est quiconque n'est pas constant à » observer tout ce qui est écrit dans le livre de la loi! » — Que deviendrez-vous donc, au dernier jour, avec vos justices prétendues, lesquelles ne sont que des linges impurs et exécrables, devant ce Dieu qui a tellement haï le péché « que de ne point épargner son propre Fils? » Laquelle de vos journées, laquelle de vos heures, depuis que vous êtes dans ce monde, oseriez-vous lui présenter! Oh, rentrez, rentrez en vous-mêmes; il est temps encore; abattez-vous dans la poussière, prosternez-vous aux pieds du Sauveur, et dites-lui comme le publicain : « Mon Dieu! » sois apaisé envers moi, qui suis un grand pécheur! »

Mais, mes chers frères, ce n'est pas tant à cet égard que la foi du grand nombre est en défaut, dans une paroisse où l'évangile est annoncé. Ils sont le petit nombre, parmi nous, nous aimons au moins à le croire, ceux qui refusent de se reconnaître, devant Dieu, débiteurs insolvables, et de se mettre en sa présence au rang des grands pécheurs; mais ce qu'il y a de plus difficile à persuader aux hommes, c'est que, s'ils veulent aller à Jésus-Christ, ils y recevront gratuitement, par pure grâce, et dès aujourd'hui même, non pas seulement l'espérance de la rémission de leurs péchés, mais cette rémission même, et, avec cette rémission, la conversion de leur âme, une force, un amour, une espérance toute nouvelle, le changement de leur mi-

sérable cœur et tous les biens imaginables. — Ce qu'il y a de plus difficile à persuader aux hommes, c'est qu'ils doivent aller à Celui qui justifie le pécheur ; c'est que Christ est « puissant pour sauver parfaitement ceux qui » s'approchent de Dieu par lui ; » c'est que, s'ils recourent à lui en sincérité de cœur, ils obtiendront aussitôt un pardon plein, entier, parfait de leurs iniquités; Dieu les jettera, ces abominations, derrière son dos, comme il l'a promis ; Dieu les ensevelira au fond de la mer et ne s'en souviendra plus. Je vous supplie donc ici, qui que vous soyez, et quelles que soient les transgressions dont le souvenir oppresse vos consciences, venez, pendant qu'il en est temps, à Jésus, le Sauveur de ce qui est perdu ; recevez enfin la bonne nouvelle comme la pénitente : ce n'est qu'alors-ôbn vous pourrez aimer ; ce n'est qu'alors que « la foi purifiera » vos cœurs (Act., XV, 9). » « J'ai effacé tes forfaits » comme une nuée épaisse, vous dit le Seigneur, et tes » péchés comme une nuée ; retourne à moi, je t'ai ra- » chetél »—Venez donc à Christ, comme l'heureuse pénitente de Béthanie ; venez-y sans retard ; ne faites pas injure à la grâce de Dieu par des scrupules de propre justice, et ne refusez pas de croire jusqu'à ce que vous ayez vu chez vous quelque réforme partielle ; comme si vous vouliez d'abord vous sauver vous-même, pour être rendu digne de l'être enfin par le Sauveur du monde. — Venez à lui : il vous sanctifiera ; la vue de sa miséricorde fera couler du rocher de votre cœur une source d'eau vive ; le changement de votre cœur sera l'effet de sa grâce ; car c'est une partie de son salut ; c'est une œuvre de son Esprit ; c'est un don certain de sa miséricorde pour celui qui a cru. Venez donc à lui sans retard ; et si vous vous appuyez ainsi sur lui, si vous venez, comme la pécheresse,

vous jeter à ses pieds, il répandra l'amour de Dieu dans votre cœur par le Saint-Esprit qui vous sera donné ; il y mettra un principe nouveau, une force, une vie nouvelle ; il vous dira, comme à cette femme bienheureuse : *Tes péchés te sont pardonnés, ta foi t'a sauvée : va-t-en en paix* ; et sachant alors qu'il vous a été beaucoup pardonné, vous pourrez beaucoup aimer; vous serez heureux, et votre paix sera grande.— « A celui qui a soif, je lui don- » nerai de la fontaine de la vie gratuitement. » Voilà l'évangile.

Nous vous l'avons annoncé, mes chers frères ; veuille le Père des miséricordes, pour l'amour de Christ, vous disposer lui-même à le recevoir !

DEVOIRS DANS LES MALADIES.

SERMON SUR JEAN, XI, 3-5.

Ses sœurs donc envoyèrent vers lui pour lui dire : Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade.

Et Jésus, l'ayant entendu, dit : Cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle.

Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare.

Vous venez d'entendre cette prière si simple et si touchante des deux sœurs de Lazare : *Seigneur, celui que tu aimes est malade !* Elle doit déjà vous disposer à comprendre que, le plus souvent, il y a beaucoup d'amour dans cette dispensation par laquelle notre Créateur et notre Maître juge à propos de nous coucher sur un lit de maladie. En effet, mes frères, quoique nous devions tous, dans très-peu de jours, sortir de cette vie et paraître au tribunal de Dieu, et quoique cet avenir soit pour nous de toutes les vérités la plus importante et la plus certaine, nous en sommes, trop souvent, si malheureusement distraits, qu'il y a bien plus de miséricorde encore que de rigueur dans les épreuves par lesquelles notre Dieu veut y ramener nos pensées.

S'il avait établi que nous quittassions tous la terre en un même jour, et s'il avait déterminé d'avance une saison de notre vie où nous tomberions tous, à la même heure, par une mort commune, comme tombent en une même automne toutes les feuilles de la forêt, il semble déjà que la

pensée toute seule de ce départ universel devrait être un puissant levier pour nous soulever au-dessus de la poussière, et pour redresser nos pensées vers les choses d'en haut ; mais notre Dieu, mes frères, a fait beaucoup plus encore : il a déterminé pour nous un ordre de départ bien plus propre à nous maintenir dans une salutaire vigilance; il a voulu que nous sortissions de la vie sans ordre régulier, les uns à la suite des autres, à tous les âges, dans toutes les saisons de l'année, à toutes les heures du jour, souvent de la manière la plus inattendue, souvent les jeunes avant les vieillards, souvent le fils avant son père, le petit enfant avant son ayeul ; afin de nous rappeler plus vivement tous les jours que nous descendons incessamment le fleuve de la vie, où, d'un instant à l'autre, une soudaine cataracte peut nous lancer à jamais dans l'océan d'un avenir éternel, et afin qu'il n'y eût pas sur la terre un seul enfant d'Adam qui ne dût se dire : « Insensé, cette nuit même, ton âme » te sera peut-être redemandée ! »

Mais hélas, mes frères, vous le savez bien ! Ces grandes leçons mêmes vous demeurent trop souvent inutiles, et vous voyez partir vos proches pour le monde invisible, comme si ce pays où ils sont entrés vous devait être à jamais étranger ; vous gémissez, il est vrai, sur le vide qu'ils vous laissent ; vous pleurez pour la terre qu'ils ont quittée; mais vous ne vous occupez pas tout entiers du jour où vous irez par le même chemin ; vous ne savez pas vous appliquer, de toutes les forces de votre âme, à vous assurer une bonne réception dans la maison d'en haut ; vous différez de vous attacher sérieusement à Celui « qui est la » résurrection et la vie » éternelle.

N'avez-vous pas souvent remarqué, mes frères, la triste insensibilité du grand nombre et leurs déplorables préoc-

cupations, alors même que Dieu leur fait entendre de si puissantes voix ? — Voyez tout un de nos villages s'assembler, en un même deuil, pour aller rendre à la terre la dépouille mortelle d'un jeune homme universellement aimé : on le sort de sa demeure, on traverse nos campagnes, on le porte au sépulcre ; vous croyez que cette grande leçon restera longtemps nouvelle dans le cœur de tous, et longtemps puissante. Hélas, détrompez-vous ! Les vivants oublient la mort sur le bord du tombeau. — En est-il plusieurs qui se soient dit en chemin : O mon Dieu, suis-je prêt moi-même pour le jour où tu me diras aussi : Fils de l'homme retourne ! et porté-je, dans mon âme, la paix de Jésus-Christ ? — Hélas ! on parle du mort peut-être sur le chemin du sépulcre ; on pense au mort, mais non pas à la mort ! — Et si quelque bonne et sérieuse réflexion s'est présentée à votre esprit, vous allez la dissiper dans ce repas d'usage, trop souvent en désaccord choquant avec les scènes de la journée ; et bientôt vous n'êtes tous occupés, dans cette réunion funèbre, que des choses de la terre et du jour présent, que de vos courts souvenirs ou de vos longs projets pour le temps qui va suivre ; sans vouloir penser que le lendemain même n'est pas à vous, et que peut-être vous l'irez passer dans l'autre monde. — C'est donc ainsi trop souvent en vain que, pour attacher à votre cœur, par les liens de la tendresse, la pensée de l'avenir, Dieu vous retire vos proches, et les place de l'autre côté du voile qui cache encore à vos regards les scènes toutes prochaines de la redoutable éternité ! Hélas, cette heure dernière, qui s'avance vers vous à la course, et qui réellement est si près, si près de votre personne, cette heure solennelle est encore très-loin de votre pensée, et votre vie s'emploie à l'oublier ; cette vie, hélas, qui ne vous fut donnée que pour vous y préparer !

Que fait alors ce Dieu de bonté ? Ce qu'il fait ? Il sonne pour vous une cloche de réveil. Voici une maladie ; voici Dieu qui vous dit : « Mon enfant, je veux ton cœur, et je te vais peut-être rappeler ; es-tu prêt ? As-tu reçu cette nouvelle naissance sans laquelle nul ne peut entrer dans mon royaume ? Cette vie d'épreuve ne reviendra plus pour toi, je ne la donne qu'une fois ; ton éternité présentement se décide sans retour! » — C'est ainsi, mes frères, que Dieu vous envoie la maladie, afin qu'en vous faisant craindre de perdre une vie passagère, elle vous dispose à craindre d'en perdre une éternelle. — Tel est son but ; ce sont là comme les premières secousses d'un tremblement de terre, qui viennent avertir, au milieu de la nuit, l'habitant d'une demeure prête à s'écrouler, afin qu'il se réveille, qu'il se lève, qu'il sorte et qu'il se hâte vers la place de refuge, la cité permanente, le domicile immuable, « dont Dieu lui-» même est l'architecte et le fondateur. »

O mes chers frères, puissent donc ainsi être bénies de Dieu, pour chacun de vous, toutes les maladies dont il visitera désormais vos familles et vos personnes! C'est avec ce désir que je viens vous adresser la leçon de notre texte, en un jour si touchant pour moi, où Dieu m'accorde la grâce de remonter dans cette chaire.

Je vais vous entretenir des devoirs des malades, des devoirs de leurs parents, des devoirs de tous. — En d'autres termes, je vais vous parler d'abord de vos devoirs dans les maladies de vos proches, et vous demander si vous vous y montrez en amis chrétiens, et si, comme Marthe et Marie, vous savez *y appeler Jésus* ; je vais vous parler, en second lieu, de vos devoirs dans vos propres maladies, et vous demander si vous avez eu sincèrement à cœur qu'elles fussent, comme celle de Lazare, *pour la gloire de Dieu, et que le*

Fils de Dieu fût glorifié par elles. Je vais vous parler enfin de vos devoirs dans l'attente des maladies, et vous demander si vous y êtes préparés, et si l'on pourra dire alors de vous au Seigneur, comme de Lazare : *Seigneur, celui que tu aimes est malade!*

O mes chers frères, vous comprendrez que ce n'est pas sans émotion que je me vois rappelé dans cette chaire, après un long silence durant lequel j'ai dû penser plus d'une fois que la douceur de vous annoncer l'évangile de la paix ne me serait plus accordée. O mes chers paroissiens, puissé-je le faire désormais avec plus de zèle, pour la gloire de Dieu, avec plus d'amour pour vos âmes, avec plus d'efficace!

Oui, mon Dieu! tu mets en usage toutes choses pour nous attirer à toi : tantôt la santé et tantôt la maladie; tantôt les joies domestiques et tantôt les deuils, les privations, l'isolement, les larmes. Mais, mon Dieu, nous le savons, il faut que tous ces appels soient sanctifiés en nous par ta puissante parole et ton divin Esprit! Sans ce secours, tous ces moyens nous laissent insensibles, et tes leçons les plus frappantes glissent sur des cœurs de marbre, ou ne nous courbent que comme le jong durant un jour. Viens donc, Seigneur, viens nous parler toi-même; viens nous faire comprendre toutes tes paroles; viens nous faire voir aujourd'hui dans leur réalité les choses éternelles, afin que nous y mettions notre cœur et que nous nous attachions à Jésus pour avoir la vie!

I.

C'est donc à vous que je m'adresserai d'abord, mes chers frères, à vous que le Seigneur appelle à la même épreuve

que ces deux heureuses sœurs, dont l'Evangile a dit : *Or, Jésus aimait Marthe et Marie sa sœur, et Lazare; Lazare, leur frère, était malade.* A vous, qui, depuis longtemps, voyez languir sur un lit d'infirmité, ou lutter contre la souffrance, un frère, un époux, un père, un serviteur, un enfant, une pieuse Dorcas, un fidèle Lazare, si justement cher.

Je ne vous demanderai pas si vous avez pour leur triste condition les égards de la tendresse, ni si vous savez user envers eux de ces attentions délicates et de cette douce patience que réclament leurs maux. Est-il besoin de vous les recommander? Ah! ce n'est pas quand vous les voyez souffrants ou menacés, qu'il est besoin de les rappeler à votre tendresse; c'est alors plutôt qu'ils vous deviennent dix fois chers, que toutes vos affections se réveillent et s'attendrissent, comme une jeune mère semble s'attacher à son faible nourrisson en proportion de sa dépendance et des soins qu'il réclame. Ah! c'est aujourd'hui, au contraire, que vous voudriez pouvoir effacer de votre souvenir tous les chagrins que vous leur causâtes; c'est maintenant que vous voudriez retrancher de vos jours passés tous ceux où vous fûtes pour eux une occasion de tristesse. O mon ami, ô mon père, voudrais-je, s'il faut que je sois condamné à la douleur de vous perdre, voudrais-je avoir à me reprocher d'avoir contristé votre âme, durant cette épreuve, par le moindre tort, la moindre négligence! ne voudrais-je pas, au contraire, prendre sur moi toutes vos angoisses et réjouir vos derniers jours!

Non, mes frères, je puis dire que, depuis que je suis au milieu de vous, j'ai vu bien peu de malades qu'on pût dire négligés dans leurs besoins corporels, et que les malheureux sans parenté, les serviteurs ou les étrangers in-

firmes, que la charité d'autrui vous a confiés, trouvent le plus souvent sous votre toit, une mère pour les soigner, des frères et des sœurs pour compatir à leurs maux.

Mais, mes frères, serait-ce là le tout? serait-ce à soigner cette enveloppe mortelle que des amis chrétiens borneraient leur charité? est-ce pour ces trois jours d'une vie périssable que vous êtes unis? cessez-vous d'aimer vos proches après que la mort a jeté sur eux un drap funéraire? n'y a-t-il donc plus rien ensuite entre eux et vous? tout est-il fini là? et n'est-il pas vrai, qu'alors, au contraire, tout est commencé; puisqu'ils entrent, dès ce moment solennel et mystérieux, dans leur véritable existence, dans leur éternité, éternité sans retour ou de bonheur ou de misère, éternité devant laquelle trente vies comme celle que vous passez ensemble ici-bas seraient moins encore que n'est, devant toute une carrière d'homme, la durée d'un clin d'œil, le moment d'un éclair! — Ne vous seriez-vous donc liés que comme ces amis de théâtre qui cessent d'appartenir l'un à l'autre dès que la toile est baissée? Ne voulez-vous pas vous aimer, vous soigner, vous chérir comme des êtres immortels? — Ah! vous savez bien qu'il vaudrait mieux pour vous et pour votre ami malade « entrer dans » la vie n'ayant qu'un œil, ou qu'un bras, ou qu'un pied, » que d'aller dans la géhenne, là où le ver ne meurt » point, là où le feu ne s'éteint point. » — Celui que vous aimez, celui que vous soignez avec tant de sollicitude dans ce lit de maladie, cet être si cher, porte une âme, mon frère, une âme immortelle, une âme pour le salut de laquelle il lui vaudrait la peine de souffrir mille maladies et de passer mille fois à travers toutes les agonies de la mort. — Y pensez-vous assez? — Je vous suis au chevet de ce lit de douleur; je vous y trouve le jour, et je vous y re-

trouve encore au milieu des nuits, repoussant de vos paupières un sommeil qui ralentirait vos soins ; je vois autour de vous tout ce que l'art de guérir et les sollicitudes de votre tendresse ont pu vous offrir pour le soulagement de tant de maux ; j'admire les mouvements ingénieux et infatigables de votre zèle, je sympathise à vos angoisses ; mais, mon cher frère, mais, ma sœur en Jésus-Christ, vous savez que, dans cette enveloppe si chère, sous ces traits mortels qui vous expriment tant de reconnaissance et qui vous sourient encore avec tant de douceur, il y a un habitant immortel, il y a un être qui ne doit point finir, il y a une âme qu'il faut aimer, qu'il faut soigner, qu'il faut nourrir, qu'il faut présenter au céleste Médecin ; une âme, hélas, toujours plus ou moins malade, une âme perdue par elle-même et damnée, à moins qu'elle n'ait su trouver un Sauveur. « Celle qui a le Fils a la vie ; celle qui n'a pas le » Fils n'a point la vie, mais la colère de Dieu reste sur elle » (1 Jean, V, 11. — Jean, III, 36). » Vous avez beau faire : le corps que vous soignez doit tôt ou tard descendre dans la poussière du tombeau ; mais, si cette âme qu'il anime connaît Jésus-Christ, elle ne mourra jamais ; et ce corps même, tout vil qu'il est, sera tiré de la poussière par Jésus-Christ, qui le rendra conforme au corps de sa gloire Phil., III, 21). — Si donc il vous est donné d'amener ce précieux malade à la foi des enfants de Dieu, et d'être par vos lectures, par vos conversations, par vos prières, un instrument de sa conversion, oh ! alors, mon frère ! ce malade recevra de vous plus que mille vies ; il vous devra le pardon de son Dieu, la sainteté, le repos, la gloire, l'éternité ! alors « vous délivrerez une âme de la mort, vous cou- » vrirez la multitude de ses péchés (Jacq., V, 20) ; » et alors vous pourrez dire d'elle ce que Jésus disait à Marthe, en lui

parlant de Lazare : Marthe, « ton frère se relèvera ! je suis » la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, vivra, » quand bien même il serait mort ; celui qui croit en » moi ne mourra jamais ! Marthe, crois-tu ces choses ? »

Qu'allez-vous donc faire désormais auprès de votre ami ? — Vous imiterez les deux sœurs de Lazare ; voilà tout notre conseil. — Oui, faites auprès de lui ce que faisaient, à Béthanie, Marthe et Marie auprès de Lazare leur frère. — Voyez-les dans notre texte.

Dans une maison de la bourgade, il y avait une heureuse famille, chérie de Jésus, et composée d'un frère et de ses deux sœurs. Tout-à-coup, leurs joies domestiques sont troublées ; Lazare se sent saisi d'un mal violent et mortel ; — le voilà couché sur un lit de douleur ; ses sœurs s'inquiètent ; les symptômes s'aggravent et deviennent alarmants ; bientôt on désespère, ou du moins l'on n'a plus d'espérance que dans Celui qui ressuscite les morts. — Marthe et Marie savaient où le trouver : il était alors au-delà du Jourdain ; elles se hâtent d'envoyer jusqu'à *lui*, et voici toute leur prière : *Seigneur*, lui font-elles dire, *Seigneur ! celui que tu aimes est malade !* Simple, humble, et touchante prière ! *celui que tu aimes est malade !*

Elles font chercher Jésus, premièrement pour Lazare, et secondement pour elles-mêmes : premièrement, pour bénir et pour sanctifier Lazare dans sa maladie, et secondement, pour bénir et sanctifier ses sœurs dans leur épreuve ; premièrement pour guérir Lazare, si ce miracle peut entrer dans les vues de son amour, ou pour le guider et l'introduire comme un tendre pasteur au bercail d'en haut ; secondement, pour consoler les sœurs de Lazare par sa parole et par son esprit, s'il juge convenable de leur retirer ainsi toutes les joies de cette vie.

Eh bien, vous-mêmes aussi, allez chercher Jésus. Il est plus près de votre demeure que le Jourdain ne l'était de Béthanie. « Je suis avec vous (nous a-t-il dit) jusqu'à la fin » des siècles ; et là où deux ou trois s'accordent pour me » chercher, j'y suis au milieu deux. » — Oui ! allez donc le chercher par la prière de la foi ; allez le chercher, et pour votre malade et pour vous-mêmes ; pour le malade, demandez-lui, si vous le voulez, sa vie et sa guérison ; mais demandez-lui surtout la guérison de son âme et la vie de son âme ; pour vous-mêmes, oui ! il vous appelle au combat de la foi ; il veut mettre à l'épreuve votre patience, votre détachement du monde, votre assurance en ses promesses. — Oui, allez ainsi chercher Jésus, et demandez-lui pour vous ces deux choses : premièrement, l'abandon, la confiance du cœur à la volonté de Dieu ; secondement, la fidélité.

Je dis d'abord la confiance du cœur envers Dieu, un saint et filial abandon. — O mon Seigneur et mon Dieu, je veux te dire seulement comme les sœurs de Lazare : Seigneur, regarde ! *celui que tu aimes est malade!* Je n'ose rien prescrire à ta sagesse : si je priais sans restriction pour sa guérison, je demanderais peut-être son malheur ! Non, Seigneur ; éloigne, s'il est possible, cette coupe arrière de moi sans que je la boive ; toutefois, ta volonté, Seigneur, et non pas la mienne ! O Jésus ! Jésus ! *celui que tu aimes est malade !*

Je dis en second lieu, la fidélité. — Oui, demandez à Dieu qu'il vous donne d'être auprès du malade un ami chrétien, un ami de son âme, un ami tel que vous désirerez l'avoir été dans la grande journée de Christ ; demandez qu'au milieu de vos soins et de vos inquiétudes, la pensée de la nécessité d'être à Jésus-Christ pour avoir la vie, vous soit

toujours présente. Demandez que vos premiers vœux, vos plus ardentes prières pour votre ami, se portent sur ses intérêts devant Dieu et sur la vie de l'éternité; demandez qu'il vous soit donné une aimable douceur, insinuante et chrétienne, une sainte présence d'esprit, qui sache ne perdre aucune occasion d'être auprès de lui l'instrument des consolations spirituelles dans la connaissance de Jésus-Christ. Et pour cela, vous avez à remplir trois devoirs importants, pour lesquels vous demanderez un esprit de prudence et de zèle.— Ces trois devoirs, les voici: —c'est premièrement, de ne pas laisser ignorer au malade la gravité de son état; secondement, de prier avec lui; et troisièmement, de lui lire et de lui présenter les promesses et les exhortations de la Parole de Dieu.

O mes chers frères, ne dites pas que vous ne savez pas prier ainsi; ne dites pas que vous appelez un pasteur pour cet office, et que vous n'oseriez le remplir vous-mêmes. Si vous parliez de la sorte, ce serait la triste preuve que vous n'avez pas de foi, et que vous ne savez pas encore ce que c'est que le salut de Jésus-Christ, ni ce que c'est que ce Jésus lui-même, ni ce que c'est que la prière. — Dieu ne demande pas de belles prières, mais de bonnes prières, de vraies prières (celles qui sont vraies sont toujours belles), mais la simple expression de vos désirs et de votre foi. Plus la prière est simple, mieux elle est selon le cœur de Dieu; plus la prière est simple, mieux elle monte au ciel, et mieux aussi elle pénètre ceux qui l'entendent de la pensée que la prière est une réalité, que la présence du Seigneur dans une chambre de prière est une réalité, et que toutes ses promesses sont une réalité. Ah! il ne faut pour cela qu'un peu de foi; et je connais, grâces à Dieu, dans cette paroisse, bien des personnes sans culture et bien des enfants

très-jeunes encore, qui savent prier ainsi. — Si c'est quelque timidité mal placée, quelque fausse honte qui vous retient, commencez, si vous le voulez, par quelques prières écrites, surtout quelques versets de psaumes; mais les plus courtes prières que votre cœur et votre foi vous auront dictées vaudront beaucoup mieux encore.

Un autre devoir plus difficile, et cependant plus important peut-être à remplir, c'est, comme je l'ai dit, de ne pas laisser ignorer à celui que vous soignez, quelle est la gravité de son mal. — Oh! non, Dieu l'avertit dans sa bonté; Dieu lui donne du temps, un temps plus précieux que l'or, que la santé, que la vie même; Dieu veut qu'il ne soit pas surpris. Iriez-vous détruire en cela l'œuvre de Dieu, et vous mettre à l'encontre de sa bonté? — voudriez-vous qu'il fût surpris? — oseriez-vous étouffer cette voix d'avertissement que la miséricorde du Très-Haut voulait lui faire entendre? — le laisseriez-vous entrer à l'étourdie dans l'irrévocable éternité, quand un Dieu d'amour lui crie : « Mon enfant, je t'appelle, m'as-tu donné ton cœur! as-tu su boire le sang de la rédemption, t'es-tu préparé à la rencontre de ton Dieu ? — Dieu est là; l'éternité est à la porte, le Seigneur vient; et l'on voudrait le lui cacher! — Et c'est souvent un père, c'est une mère, hélas ! c'est un mari, c'est un fils, qui remplit ce rôle incrédule et funeste! — Oh ! que ces ménagements paraîtront cruels dans la lumière du dernier jour, et qu'ils seront amèrement, éternellement reprochés! — Ne dites pas que vous craindriez de nuire à la santé du malade, en étant plus fidèle. Je suis loin, mes frères, de condamner ici certains ménagements; à Dieu ne plaise que je les condamne! Mais je vous répondrai deux choses : Je vous répondrai premièrement que, si le malade est dans une disposition telle, que la pensée d'aller au-devant de

Jésus, le seul Sauveur de son âme, le tendre ami des fidèles, le consolateur, la résurrection, la vie, — si cette pensée cause tant de trouble et d'effroi, — hélas! c'est la preuve trop manifeste qu'il n'a pas encore l'évangile en son cœur, qu'il n'a pas reçu cette nouvelle naissance nécessaire pour entrer au royaume de Dieu, qu'il n'appartient pas à Jésus-Christ, et qu'il a, par conséquent, plus besoin qu'aucun autre, d'être averti pendant qu'il est temps encore, pour qu'il fuie la colère à venir, qu'il embrasse la vie éternelle, et qu'il trouve un Sauveur.

En second lieu, je dirai que, pour ma part, mes frères, je n'ai jamais vu que la visite du pasteur, ni que les exhortations de l'évangile auprès du malade aient aggravé son état. J'ai vu tout le contraire; j'ai vu très-souvent l'espérance chrétienne soutenir jusqu'au corps du mourant; j'ai vu la paix de l'âme se répandre, en quelque sorte, jusque dans l'enveloppe souffrante et mortelle qui s'en allait descendre au tombeau. — Vous citerai-je, avec simplicité, mes frères, un exemple tout récent? — Il y a peu de jours que, dans notre ville, une dame étrangère, digne sœur de Mme Fry, l'apôtre des prisons, demandait à voir une pauvre domestique de son pays, parvenue au dernier période d'une consomption. On crut devoir lui refuser cette faveur, de peur, disait-on, de causer à la malade une commotion funeste; mais cette femme chrétienne, animée de la plus tendre compassion, arrête ses regards avec autant de gravité que de douceur sur la personne qui fait ce refus, et lui dit : « Madame, que pensez-vous de l'éternité? » — La porte lui fut ouverte; et bientôt, l'heureuse malade, qui depuis longtemps était agitée, inquiète, sans repos et sans paix, parce qu'elle n'osait regarder à l'avenir et qu'elle ne connaissait pas Jésus-Christ, fut remplie de la joie de son

salut, édifia toute la famille de ses maîtres par son bonheur, et ne mourut, peu de jours après, qu'en louant et bénissant Dieu. « Le plus heureux jour de ma vie, répétait-elle souvent, est celui où cette messagère de paix s'est présentée au chevet de mon lit, et m'a fait entendre les paroles de mon Sauveur! »

II.

Maintenant, mes frères, il me reste à vous parler de ce que nous avons à faire devant Dieu, lorsque nous nous voyons nous-mêmes visités par quelque maladie. L'étendue que j'ai donnée, sans m'en douter, à mes réflexions précédentes m'obligera d'être court; et comme ce n'est sans doute pas la place, dans ce lieu saint, de rappeler leurs devoirs à nos malades, c'est à ceux qui l'ont été que je viens parler ici, en les appelant à répondre eux-mêmes aux rapides questions que je vais leur adresser.

Il en est bien peu, sans doute, dans cette assemblée, que le Seigneur n'ait déjà visités par quelque maladie. — O mes chers paroissiens, c'étaient des cris d'avertissements; c'était ce que Jésus a nommé « les temps de votre » visitation; » c'étaient de ces journées dont il a dit : « Oh! » si du moins, en cette tienne journée, tu eusses connu les » choses qui appartiennent à ta paix! » Dites-vous donc bien qu'en la grande journée de Christ, ces dispensations seront comptées au nombre de ses compassions les plus tendres et de ses plus inestimables bienfaits. Ce furent des appels de sa grâce qui vous criaient alors : Rentre en toi-même! m'appartiens-tu? tu n'es qu'un misérable transgresseur; tu n'as été trop longtemps qu'un ingrat, tu m'as négligé; tu n'as eu que tiédeur pour ma parole, pour

mon pardon, pour mon ciel; mais maintenant, pendant qu'il en est temps encore, viens à moi pour avoir la vie, et donne-moi ton cœur!

Eh bien, que chacun de vous se demande aujourd'hui *devant Dieu*, s'il a su profiter de ces appels, et s'il n'a pas abusé de ces visitations de la maladie. — Or, mes frères, vous en avez abusé, si vous avez manqué de componction quand elles ont commencé, si vous avez manqué de patience et de recueillement quand elles ont continué, si vous avez manqué de fidélité quand elles ont passé.

Avez-vous donc eu, je le demande, de la componction quand elles ont commencé, vous recueillant dans le sentiment de vos péchés, examinant votre cœur, et voyant dans votre épreuve la main d'un Dieu saint et juste qui voulait suspendre, en quelque manière, le cours d'une vie égarée loin de lui? Les maux du corps vous ont-ils fait penser à la guérison de l'âme; et la crainte de perdre une vie passagère, au malheur affreux de perdre celle de l'éternité?

Avez-vous eu de la patience et du recueillement quand elles ont continué, appelant à votre aide le pasteur de votre paroisse, cherchant à mettre à profit ces jours de repos, et regardant le temps de la maladie comme un long sabbat que la miséricorde du Seigneur a voulu vous donner, pour remplacer tant de dimanches employés à tout autre chose qu'à le servir, et pour vous fournir l'occasion de réflexions chrétiennes, de lectures sérieuses, de saintes conversations et de ferventes prières?

Enfin, je vous le demande encore, avez-vous eu de la fidélité quand elles ont passé? — O mes chers paroissiens, j'en pourrais nommer ici plusieurs, que j'ai vus, dans la maladie, se retourner vers Dieu notre Sauveur, déplorer leurs égarements et leur long oubli de l'éternité, supplier,

comme Ezéchias, le Seigneur de prolonger leurs jours, et lui promettre une vie plus chrétienne.... Le Seigneur a fait son œuvre selon les termes de votre prière : avez-vous fait la vôtre?— avez-vous tenu vos promesses? l'avez-vous glorifié? avez-vous marché dans une vie nouvelle? êtes-vous plus fervents en nos saintes assemblées? êtes-vous plus chastes, plus doux, plus laborieux, plus charitables, plus disposés à la prière, plus occupés des choses d'en-haut que vous ne l'étiez avant cette visitation? Dieu vous appelait : avez-vous répondu? Dieu frappait à la porte; vous aviez promis d'ouvrir : avez-vous ouvert? est-il entré? Jésus-Christ est-il en vous? — O mes frères, ces questions que je me fais à moi-même, je vous les adresse, du haut de cette chaire, au nom du Dieu qui nous a visités et qui nous a guéris; et c'est à lui, c'est à ce grand scrutateur des cœurs et des reins, qu'il nous faut rendre compte aujourd'hui dans le secret de nos consciences, comme c'est à lui qu'il nous faudra répondre au dernier jour, quand les secrets des consciences seront dévoilés!

III.

Enfin, mes frères, il est possible que plusieurs d'entre vous n'aient point cru devoir s'appliquer les réflexions qu'ils viennent d'entendre. Ils n'ont autour d'eux personne dont la santé les inquiète; eux-mêmes n'ont d'ailleurs jamais connu la maladie; nos réflexions leur sont donc étrangères.

Cependant, c'est à eux aussi que nous les adressons, et cela pour deux raisons qui pourraient leur paraître opposées.

La première, c'est que, s'ils ne pensent point encore à la maladie, elle peut cependant venir soudain, frapper quelqu'un des êtres qui leur sont les plus chers, ou les cou-

cher eux-mêmes sur un lit de souffrance, et bientôt après sur un lit de mort.

Oh ! soyez donc préparés pour cette dispensation, mes chers frères, je vous en supplie; préparez-y toute votre famille; occupez-vous ensemble de ce qui doit faire alors votre seule vraie ressource et votre commune consolation, comme votre refuge assuré contre les terreurs de l'avenir, contre l'épouvantable jugement du dernier jour. — Avez-vous établi chez vous ce culte domestique qu'on vous a si souvent recommandé ? Si vous avez tardé jusqu'ici, promettez au Seigneur, ici, dans son temple, de le commencer ce soir. — Alors, si l'un d'entre vous vient à être visité par la maladie, il vous deviendra facile de vous occuper ensemble avec douceur des choses éternelles et des promesses de la sainte Ecriture; alors les prières du pasteur et celles que vous ferez vous-mêmes au chevet du malade ne sembleront plus une cérémonie funèbre, un message de mort. — Pensez, qui que vous soyez, qu'au moins une dernière maladie, plus ou moins courte, une dernière maladie qu'on appelle l'agonie, une inévitable et dernière maladie qu'on appelle la mort, doit vous atteindre bientôt d'une manière ou d'une autre, et peut-être par les coups les plus soudains. — Soyez donc prêts pour qu'elle ne soit pas terrible, pour qu'elle ne vous jette pas devant le tribunal de Dieu comme des misérables qui ne sont pas convertis et qui n'ont point de Sauveur ! — Soyez prêts, pour qu'elle soit sanctifiée, qu'elle soit bénie, qu'elle soit à la gloire de Dieu et qu'on puisse dire de vous : « Seigneur, celui que tu aimes est » mort, » ou plutôt : « Seigneur, ton ami dort, mais tu » t'en vas l'éveiller ! »

Enfin, mes chers frères, ma seconde raison pour vous supplier d'écouter avec recueillement nos réflexions de ce

jour, c'est que, par une malheureuse inconséquence, en même temps que vous vous occupez si peu pour la plupart de votre dernière maladie, il est un sens dans lequel on peut dire que vous y comptez trop et que vous y placez une certaine confiance, dans les secrètes déceptions de votre pensée. — Oui, quand on vous reproche votre tiédeur présente, quand votre conscience en secret vous en reprend, vous vous hâtez de vous rassurer par la pensée que les jours viendront où, voyant approcher la mort, vous aurez tout le temps de vous préparer mieux à la rencontre de votre Dieu. — Vous ne voudriez pas mourir dans l'état où vous êtes; mais quand cette réflexion vient à traverser votre esprit, vous vous empressez d'en émousser la pointe et de vous rassurer par l'espérance des heureux effets qu'aura sans doute pour vous une dernière maladie.

Ah! détrompez-vous, je vous en conjure! — Non, non! si vous voulez qu'elle les produise, ces effets, votre dernière maladie, occupez-vous-en dès aujourd'hui; — préparez-vous-y sans retard, et « cherchez le Seigneur pen- » dant qu'il se trouve. » Je puis vous déclarer que, de tous les malades que j'ai vu mourir dans cette paroisse, j'en ai connu très-peu, très-peu, pour qui la mort ne soit pas venue d'une manière inopinée. On est absorbé par les souffrances; on est étourdi par la fièvre; on est envahi par ses parents, ses remèdes, ses soucis; on est plongé dans un sommeil à demi-léthargique; on est incapable de longues pensées; on est moins recueilli que jamais, et la mort vient, même alors, comme un voleur pendant la nuit. — « La fin de toutes choses est proche, » mes frères, « veillez donc et priez! » Priez donc et veillez! Dieu vous donne à tous pour cela sa grâce toute-puissante! — Ainsi-soit-il.

LA DÉLIVRANCE DE SAMARIE.

SERMON SUR 2 ROIS, VII.

Alors Elisée dit : Ecoutez la parole de l'Eternel. Ainsi a dit l'Eternel : Demain à cette heure-ci *on donnera* le sac de fine farine pour un sicle, et les deux sacs d'orge pour un sicle, à la porte de Samarie.

Mais un capitaine, sur la main duquel le roi s'appuyait, répondit à l'homme de Dieu, et dit : Quand l'Éternel ferait maintenant des ouvertures au ciel, cela arriverait-il? Et Elisée dit : Voilà, tu le verras de tes yeux, mais tu n'en mangeras point.

Or, il y avait à l'entrée de la porte quatre hommes lépreux, et ils dirent l'un à l'autre : Pourquoi demeurons-nous ici, jusqu'à ce que nous mourions?

Si nous parlons d'entrer dans la ville, la famine y est, et nous mourrons là; et si nous demeurons ici, nous mourrons aussi. Maintenant donc venez, et glissons-nous au camp des Syriens; s'ils nous laissent vivre, nous vivrons, et s'ils nous font mourir, nous mourrons.

C'est pourquoi ils se levèrent avant le jour pour entrer au camp des Syriens, et ils vinrent jusqu'à l'un des bouts du camp; et voilà, il n'y avait personne.

Car le Seigneur avait fait entendre dans le camp des Syriens un bruit de chariots, et un bruit de chevaux, et un bruit d'une grande armée; de sorte qu'ils avaient dit l'un à l'autre : Voilà, le roi d'Israël a payé les rois Hétiens et les rois des Egyptiens, pour venir contre nous.

C'est pourquoi, ils s'étaient levés avant le point du jour, et s'étaient enfuis, et ils avaient laissé leurs tentes, leurs chevaux, leurs ânes, et le camp comme il était; et ils s'étaient enfuis pour *sauver* leur vie.

Ces lépreux-là donc entrèrent jusqu'à l'un des bouts du camp; puis ils vinrent dans une tente; ils mangèrent, ils burent; ils prirent de là de l'argent, de l'or et des vêtements, et ils s'en allèrent et *les* cachèrent. Après quoi ils retournèrent et entrèrent dans une autre tente, et prirent de là aussi *des mêmes choses*, et s'en allèrent, et *les* cachèrent.

Alors ils dirent l'un à l'autre : Nous ne faisons pas bien; ce jour est un

jour de bonnes nouvelles, et nous ne disons mot! si nous attendons jusqu'à ce que le jour soit venu, l'iniquité nous trouvera; maintenant donc venez, allons, et faisons-*le* savoir à la maison du roi.

Ils vinrent donc et crièrent aux portiers de la ville, et leur firent entendre en disant : Nous sommes entrés dans le camp des Syriens; et voilà, il n'y a personne, et on n'y entend la voix d'aucun homme; mais il y a seulement des chevaux attachés, et des ânes attachés, et les tentes sont comme elles étaient.

Alors les portiers s'écrièrent, et le firent entendre dans la maison du roi.

Et le roi se leva de nuit, et dit à ses serviteurs : Je vous dirai maintenant ce que les Syriens nous auront fait. Ils ont connu que nous sommes affamés, et ils seront sortis du camp pour se cacher aux champs, disant : Quand ils seront sortis hors de la ville, nous les prendrons vifs, et nous entrerons dans la ville.

Mais l'un de ses serviteurs répondit et dit : Qu'on prenne tout-à-l'heure cinq des chevaux qui sont demeurés de reste dans la ville; *car* voilà, c'est presque tout ce qui est resté du grand nombre de chevaux d'Israël, c'est là presque tout ce qui n'a point été consumé de cette multitude *de chevaux* d'Israël, et envoyons voir ce que c'est.

Ils prirent donc deux chevaux de chariot, et ainsi le roi envoya après le camp des Syriens, en disant : Allez, et voyez.

Et ils s'en allèrent après eux jusqu'au Jourdain; et voilà, le chemin était plein de vêtements et de hardes que les Syriens avaient jetés en se hâtant; puis les messagers retournèrent et le rapportèrent au roi.

Alors le peuple sortit, et pilla le camp des Syriens; de sorte qu'on donna le sac de fine farine pour un sicle, et les deux sacs d'orge pour un sicle, selon la parole de l'Eternel.

Et le roi donna charge de garder la porte au capitaine sur la main duquel il s'appuyait; et le peuple le foula à la porte, tellement qu'il mourut, suivant ce que l'homme de Dieu avait dit en parlant au roi, lorsqu'il était descendu vers lui.

Car lorsque l'homme de Dieu avait parlé au roi, en disant : Demain au matin, à cette heure-ci, on donnera à la porte de Samarie les deux sacs d'orge pour un sicle, et le sac de fine farine pour un sicle;

Ce capitaine-là avait répondu à l'homme de Dieu, et avait dit : Quand maintenant l'Eternel ferait des ouvertures au ciel, ce que tu dis pourrait-il arriver? Et *l'homme de Dieu* avait dit : Voilà, tu le verras de tes yeux, mais tu n'en mangeras point.

Il lui en arriva donc ainsi; car le peuple le foula à la porte, de sorte qu'il mourut.

C'était une image bien noble et bien vraie que l'emblême sous lequel nos ancêtres avaient peint leur patrie. Pour exprimer ce qui faisait sa confiance et sa force, malgré la faiblesse extrême de ses appuis humains, ils l'avaient représentée suspendue par un fil; mais ce fil, ils l'avaient mis dans la puissante main de Dieu.

Cet emblême si juste convient aux plus puissants comme aux plus faibles des états. Leur force est dans la volonté de « Celui qui a son trône dans les cieux (Ps. XI, 5), » et qui, « soutenant toutes choses par sa parole puissante » (Héb., I, 3), ôte les rois et établit les rois (Dan., II, 20). » Toutes les puissances humaines, sur lesquelles ils fondent trop souvent leur confiance, ne sont qu'un fil qui se rompt si Dieu ne le soutient; et les plus chétives créatures, les plus faibles moyens, s'il en veut faire les instruments de sa volonté, changent à son gré la face des empires.

Nous en voyons, dans le texte de ce jour, un exemple éclatant. — Quand Israël a fait venir le grand roi d'Egypte à son secours, sans invoquer l'Eternel, Dieu lui fait dire que la puissante Egypte n'est « qu'un appui de roseau qui, » se brisant, s'enfoncera dans la main de celui qui s'y » repose (Ez., XXIX, 7). » Aujourd'hui, le même Dieu, pour sauver Israël, se contente de faire entendre un vain son sur les hauteurs de Samarie, et Benhadad, avec sa puissante armée, près de renverser cette capitale, fuira devant le fantôme de l'armée d'Egypte; le sort des deux royaumes sera changé; et c'est Samarie qui renversera Damas.

C'est pour nous apprendre cette vérité fondamentale, c'est pour nous faire bien comprendre la vanité de tous les appuis humains et l'intervention constante de la Providence, que l'histoire du peuple de Dieu nous est transmise. Venez donc, mes frères, pénétrés de cette pensée salutaire,

jour de bonnes nouvelles, et nous ne disons mot! si nous attendons jusqu'à ce que le jour soit venu, l'iniquité nous trouvera; maintenant donc venez, allons, et faisons-*le* savoir à la maison du roi.

Ils vinrent donc et crièrent aux portiers de la ville, et leur firent entendre en disant : Nous sommes entrés dans le camp des Syriens; et voilà, il n'y a personne, et on n'y entend la voix d'aucun homme; mais il y a seulement des chevaux attachés, et des ânes attachés, et les tentes sont comme elles étaient.

Alors les portiers s'écrièrent, et le firent entendre dans la maison du roi.

Et le roi se leva de nuit, et dit à ses serviteurs : Je vous dirai maintenant ce que les Syriens nous auront fait. Ils ont connu que nous sommes affamés, et ils seront sortis du camp pour se cacher aux champs, disant : Quand ils seront sortis hors de la ville, nous les prendrons vifs, et nous entrerons dans la ville.

Mais l'un de ses serviteurs répondit et dit : Qu'on prenne tout-à-l'heure cinq des chevaux qui sont demeurés de reste dans la ville; car voilà, c'est presque tout ce qui est resté du grand nombre de chevaux d'Israël, c'est là presque tout ce qui n'a point été consumé de cette multitude de *chevaux* d'Israël, et envoyons voir ce que c'est.

Ils prirent donc deux chevaux de chariot, et ainsi le roi envoya après le camp des Syriens, en disant : Allez, et voyez.

Et ils s'en allèrent après eux jusqu'au Jourdain; et voilà, le chemin était plein de vêtements et de hardes que les Syriens avaient jetés en se hâtant; puis les messagers retournèrent et le rapportèrent au roi.

Alors le peuple sortit, et pilla le camp des Syriens; de sorte qu'on donna le sac de fine farine pour un sicle, et les deux sacs d'orge pour un sicle, selon la parole de l'Eternel.

Et le roi donna charge de garder la porte au capitaine sur la main duquel il s'appuyait; et le peuple le foula à la porte, tellement qu'il mourut, suivant ce que l'homme de Dieu avait dit en parlant au roi, lorsqu'il était descendu vers lui.

Car lorsque l'hom[illegible] Dieu avait parlé au roi, en disant : Demain au matin, à cette h[illegible] on donnera à la porte de Samarie les deux sacs d'orge pou[illegible] le sac de fine f[illegible] un sicle;

Ce capitai[illegible] du à l'hom[illegible] avait dit : Quand maintenant [illegible] tu dis pourrait-il arriver [illegible] tes yeux; mais tu [illegible]

Il lui [illegible] à la porte, de sorte qu'il m[illegible]

C'était une im[illegible]
sous lequel nos a[illegible]
exprimer ce qui fais[illegible]
faiblesse extrême [illegible]
présentée suspendu[illegible]
dans la puissante m[illegible]

Cet emblème s[illegible]
aux plus faibles des [illegible]
« Celui qui a son [illegible]
qui, « soutenant [illegible]
» (Héb., I, 3), ôte [illegible]
Toutes les puissan[illegible]
trop souvent leur [illegible]
si Dieu ne le sou[illegible]
les plus faibles m[illegible]
de sa volonté, [illegible]

Nous en voyons [illegible]
éclatant. — Quan[illegible]
à son secours, [illegible]
que la puissante [illegible]
» se brisant, [illegible]
» repose (Ez., [illegible] pt
pour sauver [illegible] on-
son sur les hau[illegible], il
sante armée, [illegible], jus-
le fantôme de [illegible] t qu'il
sera changé [illegible] s était
C'est pour [illegible] t écrié :
pour [illegible] endrai-je
[illegible]
[illegible] ui s'étaient
[illegible] es du jour ;

parcourir la suite merveilleuse et rapide des événements que l'exercice de ce jour présente à votre méditation. Ils sont bien dignes d'arrêter vos regards et de recueillir toutes vos pensées.

Samarie, malgré tous ses crimes, éprouve encore une fois la patiente clémence de l'Eternel; elle est sauvée en un même jour de la famine et de la guerre; mais un seul homme, en tout Israël, enseveli dans la délivrance de sa patrie, doit servir par sa mort tragique à prouver la puissance de Dieu qu'il avait prétendu méconnaître. C'est ainsi que s'accompliront deux prédictions d'Elisée, et que Dieu donnera chez son peuple un double témoignage de son pouvoir pour perdre et pour sauver.

Seigneur Dieu! qui daignes mettre entre nos mains l'histoire de ton peuple pour nous instruire à salut, et qui, dans ces derniers jours, as opéré sous nos yeux de si grandes choses, Dieu de bonté, qui t'es fait voir au milieu de nous avec tant d'éclat, en des délivrances merveilleuses où il n'a manqué que la voix d'Elisée, donne-nous ton divin Esprit, pour nous apprendre à considérer avec un cœur de sagesse tes délivrances et tes châtiments, à te chercher, à te reconnaître, à te craindre par-dessus toutes choses, ou plutôt, à ne craindre que toi. Ainsi soit-il.

La scène religieuse et tragique dont ce chapitre nous offre le spectacle, s'ouvre par un tableau bien imposant: je veux parler de ce qui se passa dans une des places de Samarie à la porte du Prophète. Cependant, quoiqu'on fût encore aux premières heures du matin, ce jour mémorable avait éclairé déjà des scènes violentes, qu'on vous exposa jeudi dernier, et qu'il est indispensable de se rappeler aujourdhui.

Joram, incapable de tenir la campagne contre le puissant roi de Syrie, et renfermé depuis longtemps dans sa capitale, s'était levé dès le point du jour pour faire le tour de ses remparts; mais, comme il arrive aux rois, il ignorait l'excès de misère où son peuple était plongé. Une femme, dans le délire du désespoir et d'une faim dévorante, l'avait arrêté par ses cris, lui demandant justice: *Qu'as-tu?* lui avait dit Joram. — « Cette femme-là m'a dit : Donne » ton fils, et mangeons-le aujourd'hui, et nous mangerons » mon fils demain. Ainsi nous avons bouilli mon fils, et » l'avons mangé; et, le jour d'après, je lui ai dit : Donne » ton fils et mangeons-le; mais elle a caché son fils! » — A l'ouïe de ces épouvantables paroles, Joram, pénétré d'horreur, avait déchiré ses habits; et l'on avait découvert avec étonnement, sous ses vêtements déchirés, le cilice de la pénitence. Mais, revenant bientôt à des passions tout humaines, il s'en était pris de son malheur au prophète Elisée; et, dans le premier accès de sa colère, jurant de le faire mourir le jour même, il avait envoyé l'un de ses serviteurs pour lui couper la tête. — Elisée était alors dans sa demeure, environné des anciens de Samarie, ou plutôt, d'un certain nombre de fidèles, digne reste de ces sept mille que l'Eternel s'était réservés du temps d'Elie. Connaissant l'ordre de Joram, et prévoyant son repentir, il s'était contenté de faire fermer la porte de sa maison, jusqu'à ce qu'en effet Joram, effrayé de l'ordre sanglant qu'il avait donné, s'y fût présenté lui-même. Elisée alors était descendu au-devant de son roi, et ce prince s'était écrié : « Voilà donc où l'Eternel nous a réduits! qu'attendrai-je » encore de l'Eternel? »

Telles sont, mes frères, les scènes violentes qui s'étaient succédées avec rapidité dans les premières heures du jour;

et c'est là que l'exercice de jeudi dernier a dû laisser l'explication de ces événements.

I.

Celui d'aujourd'hui nous présente donc d'entrée un bien grand spectacle. — Représentez-vous, à la porte du Prophète, d'un côté, le roi Joram, livré violemment aux mouvements opposés de la colère, du découragement et de la terreur, accompagné de ses officiers, du peuple qui le suit en foule, et du satellite qu'il avait envoyé pour tuer Elisée. Représentez-vous, de l'autre, cet Elisée sortant de son humble demeure avec le calme et la dignité de la foi, entouré de ces hommes fidèles que les humiliations de sa vie pauvre et pénitente n'avaient pu rebuter, et qui étaient venus pleurer avec lui sur la patrie et sur l'église.

Ecoutez la parole de l'Eternel, s'écrie le prophète; *voici ce qu'a dit l'Eternel : Demain, à cette même heure, le sah de farine* (c'est-à-dire, le tiers d'un épha) *se vendra un sicle, et deux sahs d'orge pour un sicle, à la porte de Samarie.* — En termes modernes : Treize litres de farine se vendront pour trois francs, et vingt-six litres d'orge pour trois francs à la porte de Samarie.

A cette réponse d'Elisée, s'il en faut croire l'historien Josèphe, le roi Joram et ceux qui l'entouraient donnèrent des témoignages publics de leur confiance et de leur joie. Mais, au moment où la voix du prophète faisait rentrer l'espérance dans ces cœurs abattus, l'officier sur l'épaule de qui le roi s'appuyait (c'est-à-dire, suivant l'usage de l'Orient, le favori du prince et l'un de ses premiers ministres) élève la voix au milieu de la multitude, et dit au prophète : *Quand l'Eternel ouvrirait les cataractes des cieux,*

cela pourrait-il arriver ? — Elisée aussitôt lui répond avec autorité : *Tu le verras de tes yeux, mais tu n'en goûteras point.*

C'est ainsi, mes frères, que, pour sa gloire et pour l'édification de son peuple, l'Eternel jugea convenable de donner un appareil imposant à la double prophétie d'Elisée, et de la lui faire prononcer à la face de la cour et du peuple de Samarie.

Avant d'en venir à l'accomplissement de ces deux prédictions, nous avons quelque éclaircissement à donner sur l'une et sur l'autre; car, en considérant l'improbabilité de l'accomplissement de la première, on pourrait être tenté d'en conclure la trop grande sévérité de la seconde.

1° Et d'abord, mes frères, remarquez ici combien, à parler humainement, l'abondance prédite par Elisée était improbable, et combien les moyens qui l'amenèrent devaient être loin de la pensée des habitants de Samarie. Il est bien vrai que les expressions mêmes d'Elisée semblaient leur annoncer que la guerre cesserait aussi bien que la famine; puisqu'il leur dit que ce serait *à la porte de Samarie* qu'on verrait l'abondance. Mais, cette circonstance, bien loin de les guider dans leurs conjectures, devait encore augmenter leur embarras.

Comment croire, en effet, que le puissant Benhadad, qui tenait trente-deux rois sous sa dépendance, devant qui Joram, dès le commencement de la guerre, n'avait pu tenir la campagne, qui savait que Samarie n'avait plus de chevaux et que la famine la dévorait; comment croire que l'implacable Benhadad, qui portait dans le cœur le souvenir de tant d'affronts essuyés sous le règne d'Achab, abandonnerait une proie si facile et si désirée, pour s'enfuir devant

les cadavres mouvants que cette malheureuse ville renfermait encore ?

D'ailleurs, en supposant même quelqu'heureux accident qui le forcât à lever le siège, quelles ressources les Israélites pouvaient-ils espérer dans un pays où la famine de sept ans, prédite par Elisée à la Sunamite, régnait déjà quand Benhadad en vint faire l'invasion?

Remarquez bien, mes frères, que l'idée des provisions du camp de Benhadad ne devait se présenter à personne. Qui pouvait imaginer (en supposant même la retraite des Syriens), qu'une armée si nombreuse en cavalerie, dans un temps où le pays était complètement épuisé, n'emmènerait pas avec elle toutes les provisions qu'elle n'aurait pas détruites, et laisserait ses ennemis dans une si grande abondance?

Maintenant, on demandera, sans doute, pourquoi Dieu prononce un jugement si sévère contre un homme de guerre, qui, connaissant mieux que personne le triste état du royaume, témoigne des doutes si naturels sur un événement dont nous venons de montrer la haute improbabilité.

Ne nous abusons pas, mes frères, cet homme fut très-coupable, et la gloire de Dieu demandait qu'il fût puni avec le même éclat qu'il avait mis dans son crime.

En effet, sans entrer d'abord dans les circonstances qui rendirent sa conduite plus odieuse, est-il innocent, je vous le demande, le malheureux qui refuse à son Créateur sa confiance, et qui, ne voulant pas l'entendre au milieu des cris de la création, méconnaît que c'est en lui seul qu'il a la vie, le mouvement et l'être? Est-il innocent, cet homme mortel, qui, dans les étroites conceptions de son orgueil, mesurant l'Etre éternel sur sa propre faiblesse,

le relègue dans le ciel loin du gouvernement du monde, se croit l'unique artisan de son bonheur, et ne veut mettre que dans les créatures son attente et sa félicité? Rentre dans ton néant, petit être d'un jour, qui, du sein de la poussière, prétends élever contre Dieu tes pensées, décider de ce qu'il peut ou ne peut pas, et prescrire à la Toute-Puissance qui t'a tiré de rien, des bornes étroites comme toi !!!

Mais, mes frères, ajoutez à ces considérations toutes les circonstances qui vinrent encore aggraver son crime.

Ajoutez-y d'abord l'élévation de son rang, qui donna plus d'éclat au scandale de ses discours. — Il était le garde du corps du roi, le premier personnage du royaume après lui; il commandait le tiers de son armée. Car c'est tout ce qu'indiquait, dans les cours de l'Orient, le titre qui lui donne l'historien sacré.

Ajoutez-y la publicité de sa faute. — C'est dans la place de Samarie, c'est à côté du roi, c'est en face du prophète de l'Eternel, qu'il ose donner devant tout le peuple un démenti formel à la parole de Dieu, et qu'il insulte ainsi dans la personne d'Elisée l'esprit de prophétie.

Ajoutez-y les témoignages nombreux qu'il avait reçus de la mission miraculeuse d'Elisée. — Tout Israël l'avait reconnu; et lui-même, dans la guerre de Moab, lui avait dû son salut, lorsque toute l'armée allait périr de soif au désert d'Idumée.

Ajoutez-y surtout le triste état où se trouvait Samarie, et la disposition générale des esprits. — Homme insensible! c'est au moment où la main de ton Créateur s'appesantit sur ta patrie avec le plus de rigueur, où les cœurs les plus altiers s'humilient; où Dieu, par le plus horrible des fléaux, vous invite si hautement à reconnaître votre

dépendance, à sentir votre néant et votre indignité devant lui; c'est quand ton roi, quand la cour, et quand toute la cité semblent renaître à l'espérance, c'est alors que tu prends seul la parole, pour insulter en quelque sorte à la misère publique, pour être en scandale à ce malheureux peuple, pour arrêter le cours de son repentir, pour lui jeter tes doutes impurs, et pour troubler ses émotions religieuses!

Il faudra donc que les ténèbres mêmes que cet homme coupable a prétendu répandre sur les voies du Seigneur contribuent par son châtiment à les rendre plus éclatantes, et qu'il serve par sa mort tragique de preuve à ces mêmes vérités qu'il a voulu combattre. Car, c'est ainsi, mes frères, que Dieu tire tôt ou tard sa gloire du crime même en le punissant.

Mais, mes frères, ces réflexions étant faites sur la double prophétie d'Elisée, voyons-en l'accomplissement et poursuivons l'histoire de cette journée mémorable.

II.

Combien elle dut sembler longue aux malheureux habitants de Samarie, et quelle ne dut pas être leur inquiète impatience dans l'attente du lendemain!

Mais il y avait, à la porte de cette ville, un séjour plus triste encore : quatre lépreux y faisaient en commun leur demeure. La guerre les avait ramenés sous les murs de Samarie; mais ils n'y pouvaient rentrer. La loi de Moïse, en effet, les déclarait impurs, et leur ordonnait d'habiter hors des villes et du camp d'Israël, « de porter, » en signe de deuil, « des habits déchirés, la tête découverte, » le bas du visage voilé, et de s'écrier à l'approche des » hommes : Je suis souillé, je suis souillé! »

Hélas, ces malheureux fuyaient d'eux-mêmes la vue des autres hommes! leur triste aspect, leur regard farouche, leur voix rauque, leurs lèvres renversées, leurs visages livides étaient pour eux-mêmes un objet d'horreur; ils se retiraient en des lieux inhabités, et cherchant à retrouver dans ces solitudes, quelque image de la société dont ils étaient exclus, ils associaient leur déplorable existence, en attendant qu'une fièvre lente et la consomption, suite ordinaire de ce cancer universel, vinssent terminer une vie désormais odieuse.

On a dit, mais sans en alléguer la preuve, que le coupable et malheureux Guéhazi était l'un de ces quatre lépreux.

Enfermés entre la ville et le camp syrien, ils étaient réduits à la même extrêmité que le reste d'Israël; mais que leur sort était plus affreux! — Hélas, ils n'ont aucune des consolations qui viennent encore soulager leurs frères de Samarie au milieu des plus cruelles angoisses; point de famille, point de mère, point d'enfant, pour pleurer avec eux, pour verser dans leur cœur les douces consolations de l'amitié, et pour recevoir au moins leur dernier soupir! Ils n'ont un cœur que pour souffrir.

Enfin, ces quatre malheureux, ne pouvant plus supporter leur sort, firent entre eux ce raisonnement, qui peint si bien l'indifférence du désespoir : *Si nous restons ici, nous mourrons ; si nous entrons dans la ville, nous mourrons. Allons donc et glissons-nous dans le camp des Syriens : s'ils nous laissent vivre, nous vivrons ; et s'ils nous tuent, nous mourrons.*

Cependant, soit qu'ils se défiassent de l'impression que leur aspect produisait toujours sur leurs semblables, soit qu'ils pensassent pouvoir se glisser avec plus de succès dans le camp syrien, ils résolurent de ne partir que lorsque la

nuit serait arrivée. Dès que l'heure en fut venue, ils se mirent en marche à la faveur des ténèbres; mais ils ignoraient que Dieu les avait choisis pour en faire les instruments de la délivrance de Samarie.

En effet, mes frères, pendant que les quatre lépreux marchaient en silence dans les ténèbres, Dieu leur préparait les voies, et faisait de grandes choses dans le camp de Benhadad. Voyons les.

III.

Ce monarque superbe attendait, au sein de l'abondance, le moment de renverser la malheureuse Samarie, quand tout à coup, sur la chute du jour, on entendit de son camp un bruit qui vint porter l'effroi dans toute son armée. Il partait du midi, et paraissait indiquer la marche d'une grande multitude. On distinguait le tonnerre sourd et confus d'une immense cavalerie, le retentissement des armes, le roulement des chariots de guerre et tout ce fracas qui précède une armée. Les Syriens, après quelques moments d'incertitude, se dirent les uns aux autres : « Sans doute, le roi Joram aura pris à sa solde le roi d'Egypte et les insulaires de la Méditerranée. Ce sont eux qui s'approchent avec tant de fracas. Voici la nuit; ils pensent nous surprendre à la faveur des ténèbres; nous sommes perdus si nous restons ici! » Cette conjecture se transmet, et l'effroi la propage bientôt dans cette armée comme une nouvelle certaine; la terreur des uns s'accroît de la terreur des autres; peut-être le crépuscule vient-il encore prêter ses clartés incertaines et ses voiles trompeurs à des imaginations déjà saisies d'épouvante; le désordre s'accroît; Benhadad lui-même est ébranlé; on se disperse, on aban-

donne tout. Qu'importe, pense-t-on, « de laisser quelques chevaux, quelques vivres, quelques trésors, à des ennemis qui vont tout envelopper, et tout tailler en pièces; on n'aura pas assez tôt mis derrière soi le fleuve du Jourdain. » — Rois, généraux, soldats, tout a pris la fuite; et ce Benhadad qui avait dit : « Que les dieux me punissent, si Sa-» marie, réduite en poussière, suffit pour remplir le creux » de la main de tous mes soldats, » passe le Jourdain, et va cacher sa honte dans Damas, où le sentiment douloureux de son ignominie le couchera, dit-on, dans un lit d'infirmité.

C'est ainsi, mes frères, que l'Eternel se rit des rois et des puissants.

Fléaux de Dieu, foudres de guerre, pauvres humains, qui semez la terreur parmi nous, que vous êtes chétifs, que vous êtes petits devant Dieu! Il fait marcher, quand il lui plaît, le désordre et l'épouvante contre vos plus redoutables escadrons; il leur donne « un cœur lâche et » tremblant, défaillance des yeux et détresse de l'âme » (Deut., XXVIII, 65). » Il n'a qu'à dire, et votre âme superbe est livrée aux angoisses de la peur, tellement « qu'une feuille agitée vous poursuit, et que vous fuyez » comme devant l'épée, sans que personne vous poursuive » (Lév., XXV, 17)! » — « Qui ne te craindrait, ô Roi » des nations, car cela t'appartient! »

Cependant, les quatre lépreux, à l'entrée de la nuit, avaient quitté la porte de Samarie; et, tandis que l'armée de Syrie abandonnait son camp, ces malheureux, destinés à s'en emparer les premiers, marchaient inquiets et tremblants au milieu des ténèbres, pour y demander la mort ou quelque nourriture. — Etonnés du silence qui règne dans la plaine, il arrivent à l'entrée du camp; il n'entendent, ils

ne voyent personne ; ils approchent de la première tente qui se présente à eux; elle est abandonnée; ils s'y glissent; et dès qu'ils ont soulagé la soif et la faim qui les dévore, la faim et la soif de l'or reparaissent en eux ; ils oublient la détresse de Samarie; ils employent une grande partie de la nuit à se charger de richesses, pour les aller déposer loin du camp, dans quelque lieu secret (et c'est peut-être à ce trait qu'on a cru reconnaître Guéhazi). Malheureux ! ils oublient qu'ils sont exclus de la société des hommes et qu'ils sont souillés; ils accumulent, comme si toutes ces richesses pouvaient soulager leurs maux; comme si l'homme impur se purifiait avec de l'or. Hélas! il ne leur faudra pas moins fuir l'approche de leurs semblables, et s'écrier à leur aspect : « Je suis souillé! je suis souillé! » Un moment ils se crurent heureux au milieu de ce qui fait les délices des hommes; un moment ils révèrent le bonheur.

Cependant, ils se dirent enfin l'un à l'autre : *Nous ne faisons pas bien : ce jour est un jour de bonnes nouvelles.* D'ailleurs, *si nous différons jusqu'au matin de donner avis de ce qui se passe, on nous en fera un crime. Allons donc incessamment faire savoir cette nouvelle au palais du roi!*

C'est ainsi qu'une partie de la nuit s'était écoulée, mes frères, et que rien n'annonçait dans Samarie l'accomplissement de la prédiction d'Elisée.

Joram avait, sur le soir, remis à son favori, la garde de la porte orientale qui regardait le camp syrien, et s'était retiré pour goûter quelque repos. Peut-être même, cet homme de guerre, pour mieux braver le prophète, avait-il demandé que ce poste lui fût confié. Les profanes, se joignant à lui, triomphaient sans doute; et voyant la nuit s'écouler dans le silence, ils se riaient de la simplicité des fidèles qui s'étaient attendus à l'Eternel.

Pendant ce temps-là, que faisait Elisée, et que faisaient ces hommes pieux qui s'étaient rassemblés dans sa maison? Ils attendaient..... Ils savaient bien que, pendant que les ténèbres couvrent la terre et que l'homme sommeille, le même Dieu qui fait marcher les mondes dans le silence des nuits, conduit aussi toutes les choses humaines et poursuit l'accomplissement de ses décrets éternels. Ils attendaient, ils priaient. — Je les vois dans cette ville infidèle comme les colonnes qui soutiennent l'Etat.

Priez, saints personnages; priez, grands citoyens, pour cette patrie qui vous méconnaît et qui vous outrage; humiliez-vous devant Dieu dans la poussière où le monde vous oublie! — Et vous aussi, comme Elie, vous êtes pour Israël *ses chariots de guerre et sa cavalerie.* — Pendant que vos prières montent au ciel, pendant que vous tenez vos mains élevées devant Dieu, l'ennemi d'Israël, comme un autre Amalek, Benhadad et toute son armée, emportés par la terreur, s'enfuient au loin, comme chassés par la tempête de l'Eternel.

Prières des fidèles, armes puissantes qui retentissez dans le ciel et qui prévalez sur l'Eternel des armées, vous remuez la main qui remue le monde. Tant que vous vous ferez entendre au ciel pour Samarie, elle sera sauvée. Quand vous aurez cessé de combattre pour elle...., alors viendra Salmanazar.....!

Cependant, les quatre lépreux arrivent au pied des murailles.

IV.

Il était encore *nuit*, dit notre texte; *ils appelèrent les gardes de la porte et leur dirent* : *Nous sommes entrés*

dans le camp des Syriens, et il n'y a personne; on n'y entend aucune voix d'homme; nous n'y avons trouvé que des chevaux et des ânes attachés, et des tentes dressées.

Je vous laisse à penser, mes frères, quelle impression cette nouvelle inattendue dut produire sur les soldats et sur leur chef. Quel coup foudroyant pour ce malheureux! Le trouble n'entra-t-il pas aussitôt dans son âme? n'entrevit-il pas, dans l'accomplissement de la première prédiction d'Elisée, la confirmation de celle qui le menaçait? et cette voix des lépreux au milieu de la nuit ne vint-elle pas en quelque sorte lui prononcer une seconde fois sa sentence de mort? — Il faut qu'il soit le premier, dans Samarie, à connaître ce grand événement. Il faut qu'il le fasse savoir au palais de Joram!

Aussitôt, ajoute notre texte, *le roi sortit de son lit, quoiqu'il fût nuit, et rassembla ses officiers. Je vais vous apprendre ce que nous ont fait les Syriens*, leur dit alors cet homme de petite foi: *Comme ils savent que nous sommes affamés, ils sont sortis de leur camp pour se cacher dans la campagne, en disant: Les Israélites sortiront de leur ville, nous les prendrons vifs et nous y entrerons!*

Alors un des officiers dit au roi: Qu'on prenne, je vous prie, cinq chevaux, qui sont demeurés de reste de cette multitude de chevaux qui étaient en Israël, et qu'on les envoie à la découverte!

Cet avis fut suivi; le roi fit sortir de Samarie deux hommes à cheval; et comme le peuple, instruit du rapport des lépreux et disposé naturellement à croire ce qu'il espère, était déjà livré sans doute à la plus violente agitation, il donna l'ordre à ses officiers de comprimer cette impatience tumultueuse, et de tenir les portes de la ville exactement fermées jusqu'au retour des cavaliers.

Qui pourrait dépeindre, en effet, ce que durent être pour toute la ville de Samarie les dernières heures de cette nuit mémorable? On oublie sa misère; on sort de sa demeure; on se rend en foule à la porte de la ville; on interroge les lépreux du haut de la muraille; une crainte religieuse remplit toutes les âmes; et sans doute aussi, le peuple, dans son impatience, irrité contre l'officier qui garde la porte, s'indigne de ce que son incrédulité retarde le bonheur de tous; et lui rappelant les paroles d'Elisée, se livre sur son sort à des conjectures menaçantes et sinistres.

Hélas! que l'impatience et la joie de ce peuple dut répandre d'amertume dans ses pensées! Tandis que tout Israël attend le jour pour sa délivrance, il faut qu'il l'attende peut-être pour son supplice. Malheureux! il est obligé de former des vœux opposés à ceux de toute sa patrie; il est forcé de désirer qu'il n'y ait point de délivrance pour Samarie, et que le désespoir puisse rentrer dans toutes ces âmes ouvertes à l'espérance! — Tel fut, hélas, le vœu des incrédules de tous les temps. Ils ont rejeté les promesses évangéliques; ils se sont ri de ceux qui, « ayant faim et soif de la justice, attendaient de nouveaux » cieux et une nouvelle terre où les justifiés habitent; » ils sont obligés, eux aussi, de désirer qu'il n'y ait point de délivrance pour la cité de Dieu, point de consolation pour son pauvre peuple, affamé, défaillant et pressé de tant de maux, point d'avenir, en un mot, pour les croyants; afin qu'il n'y ait point non plus d'avenir pour les incrédules, point de frayeur et point de ruine pour les impénitents.

Mais, enfin, cette longue nuit se dissipe, l'aurore reparaît, le jour se lève, et le peuple, rassemblé sur les mu-

railles, voit enfin revenir avec rapidité les cavaliers de Samarie.

Rentrés dans la ville, ils courent au palais de Joram et confirment au peuple, sur leur passage, la nouvelle de sa délivrance. Ils ont suivi l'ennemi jusqu'au Jourdain; sa fuite ne s'est point ralentie; la route est couverte d'armes et d'habits; le camp est abandonné, plein de richesses et de vivres ; il n'y a plus un Syrien dans la Samarie.

A cette nouvelle, le peuple ne se contient plus, et, pendant que les messagers font leur rapport au roi, il demande à sortir, il veut se précipiter dans le camp syrien, et, s'il le faut, il forcera les portes qu'on lui tient encore fermées. Pour vous faire juger de l'état de Samarie et de cette agitation frénétique de toute une ville affamée, je ne vous propose qu'une seule idée : Rappelez-vous ces deux mères, dévorant, la veille, en cachette, un malheureux enfant, et dites-nous quelle voix eût pu comprimer la violence d'un peuple où l'on avait cessé d'entendre cette voix de la nature qui crie à la mère: Tu aimeras ton enfant!

Enfin, soit que Joram en ait donné l'ordre, soit que le peuple les ait forcées, les portes s'ouvrent et la foule sort de Samarie.

V.

Sortez de vos demeures, courez aux portes de la ville, descendez dans la campagne, heureux habitants de Samarie! faites entendre jusqu'au ciel vos acclamations, laissez couler ces larmes de joie, cédez aux puissantes émotions de vos cœurs! La patrie est sauvée; le cruel Syrien ne renversera point vos murs, plus de famine, plus de guerre, plus d'angoisses! Faible nation, la délivrance

vous semblait impossible, et vous n'aviez que Dieu pour votre sauvegarde; quand la famine a fait place à l'abondance; quand « l'ennemi, venu par un chemin, a fui par » sept chemins, » sans qu'il vous en ait coûté une goutte de votre sang, un cheveu de votre tête! Réjouissez-vous, peuple sauvé, mais réjouissez-vous avec recueillement! Si la terre retentit de vos cris d'allégresse, que le ciel entende vos louanges et vos actions de grâces! Si vous versez des larmes de joie, ah! versez-en de reconnaissance, d'attendrissement religieux et d'un ardent repentir!

Ne dites pas: Samarie ne pouvait pas périr! Samarie, trop chère à l'Eternel, ne périra jamais! Ne dites pas: C'est pour notre piété, c'est pour notre zèle, nos mœurs, notre patriotisme, nos mérites, que l'Eternel nous a sauvés! — Non, non! mais dites: C'est dans son étonnante miséricorde, c'est malgré nos crimes, c'est par sa grande tolérance, c'est pour la gloire de son nom, qu'après nous avoir ébranlés par ses châtiments, il veut encore nous vaincre par ses bontés et nous adresser peut-être une dernière sommation de son immense charité! Ah! considérez que « la patience de Dieu vous convie à la repentance, » et qu'il vient un temps où Dieu ne délivre plus, où « il » est las de se repentir! »

C'est ainsi, mes frères, que Dieu sauva le peuple de Samarie. — Alors, on vit de point en point l'accomplissement de ce que Élisée avait prédit; on donna *le sah de farine pour un sicle, et deux sahs d'orge pour un sicle, à la porte de Samarie.*

Or, considérez ici, je vous prie, la cause merveilleuse de cette abondance; admirez comment ce fut de la disette même que Dieu la fit sortir. — En effet, l'état de détresse où depuis longtemps tout le pays était réduit, avait dû for-

cer l'armée assiégeante à faire venir ses blés de la Syrie et à les accumuler dans son camp pour un très-long usage. Car, dans cette enfance de l'art et dans ces guerres d'extermination où l'on avait tout à perdre, les siéges étaient très-longs, et l'on sait que la ville de Samarie, bâtie sur une hauteur, était si forte, que Salmanazar, malgré toute sa puissance et tout l'épuisement du royaume, ne put s'en emparer qu'après un siége de trois ans.

Ce fut donc ainsi, mes frères, que, par une admirable direction de la Providence et par un concours merveilleux de circonstances contraires, la disette des campagnes produisit dans Samarie l'abondance prédite par Elisée, et que ce fut l'ennemi le plus implacable d'Israël qui fut choisi de Dieu pour lui rassembler de riches greniers à la porte même de sa capitale!

Tant il est vrai, mes frères, que notre Père qui est dans le ciel est aussi admirable et riche en moyens dans la conduite des choses humaines que dans les merveilles de la nature! Mais revenons en arrière.

On nous accuserait peut-être de n'avoir pas suffisamment éclairé la matière, si nous ne disions rien de la cause de ce bruit effrayant qui fit fuir Benhadad, et qui sauva Samarie. — Comment en rendre compte? comment expliquer ce bruit de chevaux, ce bruit de chariots, ce bruit d'une grande armée?

Peut-être, mes frères, les philosophes et les sages du temps s'engagèrent-ils là-dessus en de savantes recherches, et se félicitèrent-ils d'être arrivés à la cause de l'événement qui sauva leur patrie expirante. La terre, ébranlée dans ses cavernes souterraines, avait sans doute tremblé; peut-être aussi qu'un météore invisible avait ébranlé les airs; que

sais-je? peut-être qu'une de ces trombes, fréquentes en Palestine, au dire des voyageurs, avait passé sur la Samarie; peut-être, en un mot, trouva-t-on la cause de cet événement, qui put n'avoir de miraculeux que la prédiction qui l'avait annoncé.

Mais, que nous importe, mes frères, et qu'importe au fidèle, qui voit toujours la main invisible de Dieu conduisant tous les événements par une enchaînure plus ou moins longue de causes, qu'importe au fidèle de connaître combien d'anneaux l'Eternel a voulu mettre entre le dernier effet qu'il se propose et cette main puissante qui l'accomplit?

Cherchez, philosophes profonds; sondez, scrutateurs ardents des opérations de la matière; examinez, militaires et politiques consommés! Le fidèle ne condamne point vos travaux; mais il déplore votre aveuglement, si vos lumières s'arrêtent là; il plaint votre faiblesse d'esprit, si la force de votre génie ne vous élève pas au-dessus de la matière et de la politique; si, après avoir étudié les phénomènes des tempêtes et des feux souterrains, vous ne savez pas remonter à cet Etre souverain, « qui fait des tempêtes » ses anges, et des flammes de feu ses ministres;» si, après avoir scruté les ressorts de la politique ou les marches d'une armée, vous ne savez pas reconnaître ce Dieu qui met un mords dans la bouche des conquérants, qui préside dans les conseils des politiques, et qui décide de la fortune des combats.

Vous cherchez la cause de ce fracas effrayant qui fait fuir Benhadad : C'est un météore, dites-vous, c'est une trombe, un tremblement souterrain. Vous allez plus loin peut-être, et vous cherchez la cause de ce météore, de cette trombe, de ce tremblement souterrain : Ce sont des

gaz inflammables, ce sont des phénomènes électriques, direz-vous. Mais, allez plus loin, vous dirai-je encore; car vous n'avez fait que reculer la question. Si mon bras se lève, et que je vous dise, expliquez-moi ce phénomène, vous me parlerez du mouvement des muscles; si je vous demande ensuite pourquoi ce mouvement, vous me parlerez de contraction, puis d'irritation, puis des esprits vitaux, puis enfin de la volonté. Oui, la volonté! je l'ai voulu, et mon bras s'est levé! Eh bien, Dieu l'a voulu; et, par une enchaînure plus ou moins longue de causes et d'effets, un effroyable fracas s'est élevé dans les vallées de la Samarie, un bruit de chevaux, un bruit de chariots, le bruit d'une grande armée; et les cœurs de cent mille guerriers ont conçu une épouvante mortelle, et Benhadad avec toute son armée a disparu de la Samarie.

C'est avec cet esprit de recueillement, mes frères, que le fidèle de tous les temps et de tous les lieux sait rapporter tous les événements aux ordres de la sagesse éternelle dont ils dépendent, et qu'il trouve dans cette pensée toute sorte de secours et de consolations. Il n'entend plus Elisée lui dire : « Voici ce qu'a dit l'Eternel, demain telle chose arri- » vera! » mais il prête une oreille docile aux Elisées du jour, qui lui disent : Voici ce qu'a dit l'Eternel, demain tout ce qui arrivera arrivera de par l'Eternel! — et cela lui suffit.

Son jeune enfant est couché dans un lit d'infirmité, la mort est près d'éteindre en lui un faible reste de vie, il semble qu'il va rendre le dernier soupir; quand une crise favorable, une heureuse inspiration des médecins, un remède pris à propos, le sauvent et le rendent à son père. Voilà des causes secondes; le fidèle se plaît à les reconnaître ; mais il n'arrête pas là ses regards : au-delà de cette

crise, au-delà de cette résolution des médecins, au-delà de ce remède salutaire, il voit Dieu, comme le vit dans sa chambre haute la pauvre Sunamite, quand, à la voix d'Elisée, son jeune enfant reprit la vie sur le lit du prophète.

Une seconde Samarie est menacée de toutes les horreurs de la guerre ; de tous côtés les corps ennemis sont en marche, pour se réunir aux pieds de ses murs et pour l'accabler; l'un trouve sur sa route un ennemi qui l'arrête; l'autre reçoit des ordres inattendus; l'autre, isolé, ne peut agir. Voilà des causes secondes; mais le fidèle qui sait les reconnaître, n'arrête pas là ses regards; il ne fait pas son Dieu de la nature ni de la politique; et son cœur reconnaissant voit l'Eternel dans cette délivrance, comme si le prophète Elisée eût parlé dans les rues de sa patrie.

Il est dans la détresse de la misère ; ses enfants le déchirent par leurs cris et lui demandent du pain; il s'écrie comme Agar : « O mon Dieu! que je ne voie pas mourir » mon enfant! » Une âme charitable se présente sur le seuil de sa demeure avec le sourire d'une bienveillance chrétienne, écoute ses plaintes, pleure avec lui, et lui donne de son abondance. — Voilà des causes secondes; mais le fidèle, qui se fait un devoir bien doux de les reconnaître, n'arrête pas là ses regards; il va plus haut; et ses yeux mouillés de larmes, après s'être reposés avec reconnaissance sur son bienfaiteur terrestre, s'élèvent vers Celui qui l'envoie; il voit Dieu dans cette délivrance, comme le vit la pauvre veuve du prophète, lorsque Elisée vint multiplier dans sa maison la faible nourriture qui lui restait.

Voilà des exemples, mes frères, multipliez-les. O mes frères, mes chers frères; que nous serions heureux et que nous serions sages, si nous savions ainsi toujours recon-

naître dans tous les événements de notre vie ce Dieu qui remplit les cieux et la terre !

Mais ce n'est pas ainsi que voyait les choses de ce monde le malheureux général de Samarie. Aussi, mes frères, que sa mort dut être cruelle ! c'est le seul événement qui nous reste à vous expliquer.

Le peuple, impatient de jouir, sortait en foule de Samarie, et, comme un torrent impétueux, se précipitait dans la campagne ; des cris de joie s'élevaient dans les airs, et les derniers rangs poussaient avec frénésie ceux qui les précédaient.

Il est à croire que, d'après l'ordre de son maître, le général de Joram s'efforça d'abord de s'opposer à la sortie du peuple, mais, qu'incapable de lui résister, il se vit entraîné dans ce torrent sans en pouvoir sortir. Peut-être aussi, le peuple ne ménagea-t-il plus un homme puissant et hautain qui n'avait point pris part à ses douleurs, et dont l'incrédulité venait de retarder pour Samarie le moment de la délivrance. Quoi qu'il en soit, ce malheureux, emporté par les flots de la multitude, renversé et foulé aux pieds, fut écrasé à la porte de Samarie, à la même heure, où, la veille, il avait insulté le prophète et blasphémé le nom de Dieu.

Mais, mon Dieu ! s'il avait été coupable, que son châtiment fut rigoureux, et que sa mort fut cruelle ! Hélas ! tout contribuait à la rendre plus tragique et plus lamentable !

Le moment de cette mort ! — C'est au sortir d'une nuit orageuse, c'est au matin de ce beau jour, c'est à l'aurore d'une existence nouvelle pour Samarie, c'est au moment où tout renaît à l'espérance et au bonheur, qu'il

meurt à toute espérance, et qu'il descend sans consolation dans la nuit du sépulcre!

Le genre de cette mort! — Ce n'est pas sur un champ de bataille, ce n'est pas devant les Syriens que ce visir hautain trouve la mort; c'est dans la rue de Samarie qu'il expire sans gloire, tué par ses propres concitoyens, renversé dans la boue, écrasé sous les pieds de la populace, pour accomplir la menace de cet Elisée qu'il avait insulté!

Il semble que l'allégresse générale doive encore ajouter à l'horreur de son supplice. — L'homme qui périt au milieu d'un incendie, d'une bataille ou d'un naufrage, n'expire qu'au milieu des cris de désespoir et d'un tumulte en harmonie lugubre avec la noire mélancolie de ses pensées. Mais ici, ce malheureux fait entendre des cris de douleur, et personne ne les écoute; il pousse les cris d'un mourant, et ses cris sont étouffés par les acclâmations de tout un peuple qui sort du tombeau, qui renaît au bonheur. La multitude qui le tue ne pense pas même à lui; il meurt solitaire sous la foule qui l'écrase!

Malheureux! puisse du moins cette mort temporelle te préserver de la mort seconde; et puisse ton Dieu se contenter du châtiment dont il te frappe sur la terre!

Car, il en sera de même au grand jour de la délivrance éternelle.—Ainsi doivent « périr, » hélas, «d'une perdition » éternelle » nous dit l'Ecriture (2 Thess., II, 6-10), les incrédules de tous « les siècles, quand le Seigneur Jésus » sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance et avec » des flammes de feu, exerçant la vengeance sur ceux qui » n'obéissent pas à son évangile, lesquels seront punis » d'une peine éternelle par la présence du Seigneur et par » la gloire de sa force, lorsqu'il viendra pour être glorifié » en ce jour-là, dans ses saints. »

Oui, mes frères, le jour bienheureux doit venir où les pauvres mortels, affamés de consolations, épuisés par un long train de guerre, verront s'ouvrir enfin devant eux les portes de la vie, quand le « roi des épouvantements » aura pris la fuite. — Alors, au sortir de la nuit du tombeau, au matin du jour éternel, les rachetés du Sauveur sortiront en foule; ils s'élanceront, ô transports! sur l'aile du bonheur dans les plaines de l'éternité, ils entreront dans les tentes éternelles.

Faudra-t-il donc, ô mon Dieu, qu'en ce beau jour, il y ait des malheureux exceptés de la délivrance de ton peuple? Hélas, Seigneur, oui, tu l'as dit : ceux qui ferment leur cœur aux promesses évangéliques, ceux qui refusent d'attendre de toi le salut et la délivrance éternelle, *la verront de leurs yeux; mais ils n'en goûteront pas.* Hélas, quand les portes du royaume des cieux s'ouvriront, foulés aux pieds, oubliés, oubliés de tous, au milieu de ce transport universel de félicité, ils entendront les acclamations des bienheureux dans les angoisses d'une éternelle mort.

O mes frères, que ces idées sont amères, que ces images sont effrayantes! mais vous êtes avertis; mais les prophètes de l'Eternel-Dieu se sont fait entendre dans vos rues; mais une rédemption éternelle, l'abondance, la paix, la vie sont assurées au peuple qui aura cru.

« Soyez donc fermes dans le Seigneur, bien-aimés, » attachez-vous à ses promesses : elles ne peuvent pas vous tromper; attendez-vous-y dans toutes vos tentations et dans tous vos travaux; « regardez toujours à Jésus-Christ; il » vient, il vient bientôt; et alors bienheureuse l'âme qui » aura cru, parce que les choses qui lui ont été dites de » la part du Seigneur auront leur consommation (Luc, » I, 45)! »

Oui! pensée salutaire, pensée ravissante des promesses de Dieu mon Sauveur, sois-moi toujours présente! viens me visiter dans mes inquiétudes, viens m'affermir à l'heure de mes combats; viens, dans mes douleurs, réponds à mes gémissements; viens, au jour de la sècheresse et de la langueur, me rappeler que c'est le Dieu des promesses qui ramène l'abondance et qui délivre puissamment! — Pensée salutaire, pensée ravissante des promesses de Dieu mon Sauveur, je t'attends à l'heure de ma mort! oh! viens alors me montrer de plus près mon Rédempteur; viens m'y parler de cette rédemption qui se trouve en abondance auprès de lui, et m'y faire boire le sang versé pour moi! oh! viens alors, en me rappelant que vivre c'est Christ et que mourir m'est un gain, m'unir entièrement et pour jamais à Celui qui est puissant pour délivrer mon âme de la mort, pour garder mon dépôt, pour transformer mon corps vil, et pour m'ouvrir enfin les portes de la vie! — A lui la gloire, à jamais. Amen.

FIN.

ON TROUVE CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES

Allons faire fortune à Paris, par l'auteur du Mariage au point de vue chrétien, 2e édition. In-18. . . . . 50 c.

Un Livre pour les Femmes mariées, par le même. . 1 fr. 50 c.

Le Souvenir Chrétien, ou réflexions pour tous les jours de l'année, extraites des écrits des meilleurs auteurs, traduit de l'anglais. In-18. . . . . 1 fr. 50 c.

Le Livre des Villageois, 4e édition. In-18. . . . . 50 c.

Le Colporteur Biblique. In-18. . . . . 75 c.

Le Messager de Miséricorde auprès du chrétien dans l'épreuve, par le rév. James Smith. In-18. . . . . 75 c.

Le vrai Bonheur, ou avantages d'une éducation chrétienne, par G. Pike. In-18. . . . . 60 c.

Douze Méditations sur l'histoire d'Abraham, par le rév. Henri Blunt. In-18. . . . . 75 c.

Méditations sur la vie de saint Paul, par le même. 2 vol in-12.

Entretiens d'une Mère avec ses Enfants sur les dix commandements de Dieu, par Miss Frances Upsher. In-18. . . . 50 c.

Voies de la Providence, recueil d'anecdotes. In-18. . . . 40 c.

Vie d'Oberlin, pasteur au Ban-de-la-Roche. In-18. . . . 75 c.

Vie de Félix Neff, pasteur dans les Hautes-Alpes. In-18. 70 c.

Vie de Henri Martyn, missionnaire aux Indes orientales et en Perse, traduite de l'anglais, par E. Guers, 2e édition. 1 vol. in-8o. . . . . 2 fr. 50 c.

Jonas, fils d'Amittaï, ou méditations sur la vie de ce prophète, par le même. 1 vol. in-8o. . . . . 2 fr. 50 c.

Histoire des Vaudois, par M. le pasteur Monastier. 2 v. in 8o. 6 fr.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 49